

JEAN AUBIN

LE LATIN
et
L'ASTROLABE

*Recherches sur le Portugal de la Renaissance,
son expansion en Asie et les relations internationales*



CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN

COMMISSION NATIONALE POUR LES COMMÉMORATIONS DES DÉCOUVERTES PORTUGAISES

Lisbonne - Paris 1996

PUBLICATIONS
DU
CENTRE CULTUREL CALOUSTE GULBENKIAN
51, avenue d'Iéna • 75116 PARIS

DIRECTEUR
Maria de Lourdes Belchior

BUREAU D'ÉDITION
Luiza Braz de Oliveira

ÉDITEUR
FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN
45, Avenida de Berna • 1093 Lisboa Codex (PORTUGAL)

COMPOSITION ET IMPRESSION
BARBOSA & XAVIER, LIMITADA
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31-C • 4700 Braga (PORTUGAL)
Tel. (053)23063/(053)618916 • Fax (053)615350

DATE DE PUBLICATION
décembre 1996

DIFFUSION

<i>À l'Étranger:</i>	<i>Au Portugal:</i>
Jean Touzot, Libraire-Éditeur	Editorial Notícias
38, rue Saint-Sulpice	Rua da Cruz da Carreira, 4 B
75006 PARIS	1150 LISBOA

Depuis qu'il est né (1965) notre Centre édite études, essais, textes littéraires, thèses... On a groupé ces ouvrages divers en des collections qui se sont succédées. Cependant le Centre Culturel Portugais (1965-1993) est devenu le Centre Culturel Calouste Gulbenkian – depuis le 14 avril 1993, par décision du Conseil d'Administration.

Comme les publications ne se sont jamais interrompues, un catalogue s'avérait indispensable. Élaboré et publié en 1991, il se trouva rapidement épuisé. Il fut mis à jour, différemment ordonné et réédité à la fin de 1995. Nous souhaitons qu'il devienne un moyen d'approche, voire un instrument préalable de recherche. La diversité de nos collections avait été fondue sous le titre général de Publications du Centre Culturel Calouste Gulbenkian, qui, dans sa généralité, n'exclut aucune œuvre jugée de qualité. Dans le cas de coéditions la dénomination de notre partenaire est, évidemment, toujours mentionnée. En dehors de ce cadre, nous maintenons les Archives du Centre, annuelles, et nous avons entrepris, en 1994, une série de monographies concises, Présences portugaises en France, à caractère introductif, sur des Portugais qui ont trouvé en ce pays, pour leur vie, leur action, ou leur œuvre, l'accueil ou l'environnement le plus propice à leur projet.

Nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui, comme une pièce nouvelle et précieuse dont s'enrichissent nos Publications du Centre Culturel Calouste Gulbenkian, le dernier ouvrage de notre vieil ami et collaborateur, le professeur Jean Aubin, Le Latin et l'Astrolabe – Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales. Nous lui sommes reconnaissants de nous l'avoir confié.

Paris, le 11 novembre 1996

Le Directeur du Centre Calouste Gulbenkian

MARIA DE LOURDES BELCHIOR

Les textes assemblés sous le titre du présent recueil grouperont des articles publiés depuis un quart de siècle, auxquels s'ajouteront quelques inédits. On a bien voulu m'assurer qu'en rendre l'accès plus facile répondrait aux souhaits d'un public, ou du moins à l'utilité de la consultation pour ceux qui ne refuseront pas de les ignorer.

Historien d'autres civilisations, je n'avais point prévu de cultiver l'étude du Portugal des Découvertes et de la Renaissance. Entré dans le monde lusitanien par Ormuz, l'idée me vint d'éclairer la connaissance des pays de l'Océan Indien sous la double lumière des sources islamiques et de la masse dormante des archives portugaises. Idée en ce temps-là à peu près neuve, que la naissance récente d'une jeune école d'orientalistes portugais rend aujourd'hui heureusement banale. Retenu par mes obligations premières, c'est à la fin des années 1960 seulement que je pus mener de front mes recherches sur les sociétés irano-turques médiévales et sur ce que j'avais cru devoir se limiter à l'expansion portugaise en Orient.

Je fus conduit plus loin que je ne l'avais prévu. Une historiographie portugaise conventionnelle avait fait négliger l'étude de la société politique de l'époque des Découvertes. Il n'y a pas de cette période deux histoires, celle du royaume et celle de l'aventure asiatique. C'est un tout. Aussi l'étude de cette société et la place du Portugal dans l'Europe autour des années 1500 m'auront-elles occupé autant que la constitution du mare luso-indicum, ainsi que le montre le contenu de ce premier volume, et que le montrera le contenu du deuxième. Il est à regretter que l'essor admirable des études historiques au Portugal dans les deux dernières décades se soit détourné des règnes dont la gloire, il est vrai, avait été ressassée jusqu'à l'éccèrement, si longtemps, par les célébrations officielles.

Lorsqu'on reprend des travaux déjà anciens, la tentation est grande, même s'ils n'ont que peu vieilli, de les remanier. La sagesse a recommandé de les republier tels qu'à leur date. Dans deux ou trois de ces articles, je me suis laissé aller à quelques compléments, et ailleurs, ça et là, de façon incidente, à l'ajout de quelques références livresques, en rejetant la rédaction d'éventuelles notes additionnelles à la fin du dernier volume, où seront aussi les index. Telles quelles, les versions imprimées dans Le latin et l'astrolabe sont celles dont on devra maintenant tenir compte.

Le lecteur averti saisira combien j'ai été redevable à la fréquentation des Archives Nationales de la Torre do Tombo, et à l'accueil chaleureux de son directeur de naguère, José Pereira da Costa. Mon parcours de lusitaniste est, aussi bien, lié à l'existence du Centre Culturel Calouste Gulbenkian de Paris, et à ma dette envers ses directeurs successifs. Alors que je restais très attiré par d'autres domaines européens, José V. de Pina Martins m'a entraîné plus avant du côté portugais. L'élan donné aux recherches d'une petite et fervente équipe réunie autour de moi a été poursuivi durant la période faste où José Augusto França fut directeur, et où sa cordialité active ne fit jamais défaut à nos projets. Et c'est à l'aimable proposition de Madame Maria de Lourdes Belchior que le présent recueil doit de voir le jour, et grâce à son entremise que la Commission Nationale pour les Commémorations des Découvertes portugaises a bien voulu s'associer à l'édition.

Je ne saurais omettre quelle est la dette d'un lusitaniste envers la Bibliothèque du Centre Culturel Calouste Gulbenkian, admirablement conçue par M. Coimbra Martins, et où Madame Salgado a toujours été la plus attentionnée des conservatrices. Que les personnes, enfin, qui apprécieront l'élégance et l'exécution du volume qu'elles auront en main se sachent redevables au goût et au soin de Madame Luísa Braz de Oliveira, responsable des éditions du Centre Culturel, et à la générosité qu'elle aura mise à répondre aux désirs de l'auteur.

JEAN AUBIN

Ho Preste Joam das indias.



Verdadera informaçam das terras do Preste
 Joam, segundo vïo e escreueo ho padre Francisco Xiluarç capellã del Rey nosso
 senhor. Agora nouamête impresso por mandado do dito senhor em casa de Luis
 Rodriguez livreiro de sua alteza.



VERDADEIRA INFORMAÇÃO DAS TERRAS DE PRESTE JOÃO

Père Francisco Álvares

Lisbonne, Luís Rodrigues, 1540

Bibliothèque Nationale de Lisbonne

DUARTE GALVÃO

Lorsqu'en 1514 lui parvinrent les offres d'alliance du Prêtre Jean, en vue de combattre l'Islam dans les pays de la Mer Rouge et de détruire La Mecque, le roi de Portugal, D. Manuel, choisit pour le représenter en Ethiopie une haute figure de l'âge des Découvertes, Duarte Galvão. Sans être jamais à des emplois du premier rang, Duarte Galvão a disposé, sous trois règnes successifs, d'une influence certaine, difficile à mesurer et plus étendue qu'il n'y paraît. Secrétaire de D. Afonso V, membre du Conseil sous D. João II et sous D. Manuel, les rares mentions de sa longue et discrète présence dans l'entourage royal le montrent investi de tâches de confiance, qu'il s'agisse de mener une négociation délicate ou d'énoncer les principes de la politique de ses souverains.

D'une biographie très imparfaitement retraçable, pour laquelle Sousa Viterbo avait jadis réuni des éléments¹, ne nous retiendra que ce qui éclaire, tant soit peu, le portrait intérieur d'un homme mêlé à l'aventure de son temps et qui, durant plus d'un demi-siècle, confondit en un même service le rayonnement de la puissance portugaise et celui de la religion chrétienne.

A une foi ardente, nourrie de l'Écriture, il joignait une culture classique qui le place dans la génération trop mal connue des lettrés de la fin du XV^e siècle. Les quelques textes qui subsistent de lui, à divers moments de sa carrière, sont empreints d'une même dramatisation prédicante, avec quelque chose de rude, courte d'inspiration, sèche dans la ferveur. L'Inde découverte, cette rudesse deviendra prophétique : s'y ajoutera la manie d'invoquer en

¹ Francisco Marques de Sousa Viterbo, *Duarte Galvão e a sua família, elementos para um estudo biográfico* (= *História e Memórias da Academia Real das Sciencias de Lisboa*, n.s., Classe de Sciencias moraes, etc., t. XI, parte I, Lisbonne, 1905) [cité ci-après : *Galvão I*] ; le même, *Duarte Galvão e a sua família, segunda série* (= *Hist. e Mem.*, t. XIV, n° 2, Coïmbre, 1913), mémoire posthume, inachevé à la mort de l'auteur [cité ci-après : *Galvão II*].

Une notice biographique honnête est insérée dans [Queirós Veloso, éd.] *Bibliografia geral portuguesa*, II, *Século XV*, Lisbonne, 1942, p. 566-578.

faveur du Destin lusitanien les signes électifs de la Providence. Tout portait Galvão, son milieu, son zèle, la forme de son esprit, au rôle qu'il se donna sur la fin de sa vie, d'âpre et spécieux moraliste de l'Expansion portugaise.

*

Les Galvão appartiennent à ces classes montantes dont la maison d'Avis accompagna la fortune, et qui trouvèrent à s'illustrer aux présides du littoral marocain, dans les entreprises contre les Maures, avant de prendre part à la conquête de l'Orient portugais. Né d'un clerc d'Évora, Rui Galvão entre tout jeune dans la domesticité du prince héritier D. Duarte, grâce à la protection de l'*escrivão da puridade* de l'Infant, Nuno Martins da Silveira². Secrétaire de D. Duarte, il l'est ensuite de son fils D. Afonso V. Durant la minorité de celui-ci, il s'est tenu, à l'image de son protecteur, dans le parti hostile au régent D. Pedro. Fidélité qui lui permet, dans la foulée des Silveira revenus au pouvoir³, de préparer à ses fils de brillantes positions. L'un, João, est d'Église, — en 1459, prieur de Santa Cruz de Coïmbre, administrateur du diocèse de Ceuta, puis évêque de Coïmbre ; en 1482, désigné pour le siège archiépiscope de Braga, — mais à la mode du siècle, fornicateur, ambitieux sous la mitre, vaillant sous le casque⁴. Duarte, lui, est de chancellerie, comme le père. Tout jeune encore (les dates proposées de sa naissance varient de 1438 à 1446), il devient à son tour secrétaire de D. Afonso V en 1464⁵, peu avant que l'évêque, son puissant aîné, ne succède aux Silveira dans la charge

² Cristóvão Alão de Morais, *Pedatura lusitana*, III/1, Porto, 1945, p. 371. Rui Galvão devint *moço da câmara* de l'infant à l'âge de onze ans (cf. son mémorial du 1.IX.1437, cité par A. J. Dias Dinis, *Monumenta Henricina*, VI, Coïmbre, 1964, p. 205, n. 1).

³ Sur Nuno Martins da Silveira et son fils Diogo da Silveira, cf. Conde de Tovar, *Estudos históricos*, III, *O escrivão da puridade*, Lisbonne, 1961, p. 46-54 ; Humberto Baquero Moreno, *A batalha de Alfarrobeira. Antecedentes e significado histórico*, Lourenço Marques, 1973, p. 962-966.

⁴ Avelino de Jesus da Costa, art. «Galvão, D. João», dans le *Dicionário de História de Portugal*, II, p. 323 ; Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 6-13 ; Anselmo Braamcamp Freire, *Brasões da sala de Sintra*, III, Coïmbre, 1930, p. 295-296, 297-299. Il était né en 1433, cf. *Monumenta Henricina*, XIII, p. 172. Son concubinage public avec D. Guiomar de Sá est rapporté par les généalogistes ; cf. Alão de Morais, *Pedatura lusitana*, III/1, p. 372-373 ; Mgr. J. Augusto Ferreira, *Fastos episcopais da Igreja primacial de Braga*, II, Braga, 1931, p. 332 n. 3 ; Sousa Viterbo, dans *O Instituto*, 42 (1895), p. 667. Il a place dans la liste des prélats portugais de mœurs gaillardes des XV^e-XVI^e siècles donnée par José Sebastião da Silva Dias, *Correntes do sentimento religioso em Portugal (séculos XVI a XVIII)*, t. I, Coïmbre, 1960, p. 36-38.

⁵ La première mention de Duarte Galvão secrétaire du Roi relevée par Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 26, est dans un acte du 1^{er} janvier 1466, transcrit dans les registres de la *Chancelaria de D. Afonso V*, liv. 14, f. 4v. Plusieurs pièces incluses dans ce volume attestent qu'il était déjà en poste dans les mois précédents (f. 30v : juillet 1465). Le plus ancien document que j'aie vu où Duarte Galvão fasse office de secrétaire du Roi est un acte passé à Elvas le 18 juin 1464 (*Chanc. D. Afonso V*, liv. 8, f. 65r). Braamcamp Freire, qui a publié l'analyse du volume pour 1462 (liv. 1) dans l'*Arquivo historico portuguez* [cité ci-après : *AHP*], III, p. 62-74, ne l'y signale point. Je n'ai

d'*escrivão da puridade* du Roi Africain⁶. Dans un document de septembre 1465, il se présente comme «secrétaire du roi de Portugal et notaire public dans tous ses royaumes et seigneuries»⁷. Nonobstant les changements de règne ou d'équipe dirigeante, Duarte Galvão va dès lors rester dans le groupe des proches du Roi, au sein duquel se discute et se définit la politique.

Ses mariages disent la réussite sociale d'une lignée aux origines modestes⁸. Sa première femme, D. Catarina de Sousa, est petite-fille et nièce d'un *mordomo-mor* de D. Afonso V⁹, fille d'un *alcaide-mor* de Leiria, dont il hérite la charge¹⁰. Par son second mariage, en 1486, avec une autre

pas eu le loisir d'examiner le registre pour l'année 1463 (liv. 9). Le «Duarte Galvão a fez» lu par Braamcamp Freire dans un document de 1441 (*AHP*, III, p. 135) n'aurait pu concerner le nôtre ; en fait, il y avait erreur de déchiffrement, corrigée en *AHP*, III, p. 212.

Précisons que Duarte Galvão n'est pas secrétaire des bureaux royaux, au sens d'*amanuensis* ou de rédacteur. Il est «secrétaire du Roi», ce qui est déjà fonction ministérielle. A côté de la formule, rare, «Duarte Galvão a fez» (*Chanc. D. Afonso V*, liv. 8, f. 65r ; João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos portugueses*, III, Lisbonne, 1971, p. 58), est courante la formule «E eu Duarte Galvão secretario do (dito) Sôr Rej a fez stprever», ou, plus explicite, «[N] a fez (...) e eu Duarte Galvão [etc.]» (par exemple, liv. 8, f. 46v ; liv. 14, f. 30v, 102v, 111r ; etc.). La formule est semblable à celle qu'employa Rui Galvão à partir de 1448, lorsque de «secrétaire» il fut devenu «secrétaire du Roi». Il est probable que Duarte Galvão lui succédait. Sur les «secrétaires du Roi», pour la France, cf. H. Bautier, «Les notaires et secrétaires du Roi des origines au milieu du XVI^e siècle», dans André Lapeyre et Rémy Scheurer, *Les notaires et secrétaires du Roi sous les règnes de Louis XI, Charles VIII et Louis XII (1461-1515). Notices personnelles et généalogies*, 2 vols., Paris, 1978 (Coll. de Doc. Inédits sur l'histoire de France, série in-4°), I, p. VII-XXXIX.

⁶ Le comte de Tovar, *o.c.*, p. 54, 127, 128, 130, 165, a montré sur pièces que le 5.IV.1464 avait succédé à Diogo da Silveira tué au Maroc — et en attendant la majorité de son fils — Gonçalo Vaz de Castelo Branco, et que D. João Galvão avait succédé à celui-ci entre la fin de septembre 1464 et la mi-février 1465. D. João Galvão figure avec le titre d'*escrivão da puridade* dans un acte du 12.XI.1464 (Artur Moreira de Sá, éd. *Chartularium Universitatis portugalensis (1288-1537)*, VI, n° 2084, p. 319).

⁷ *Memorias de D. Henrique IV de Castilla*, II, Madrid, 1913, p. 513, 514 ; Antonio de la Torre et Luis Suárez Fernández, *Documentos referentes a las relaciones con Portugal durante el reinado de los Reyes Catolicos*, I, Valladolid, 1958, p. 56 et 57.

⁸ Sur les rancœurs que suscita dans le haut clergé l'ascension trop rapide du jeune évêque de Coïmbre, «tam obscuri generis», cf. *Monumenta Henricina*, XIV, p. 290.

⁹ Cf. Braamcamp Freire, *Brasões da sala de Sintra*, I, 2^e éd., Coïmbre, 1921, p. 285-286. Diogo Lopes de Sousa avait appartenu, comme Rui Galvão, à la maison de D. Duarte, comme *mordomo-mor*, lorsque celui-ci n'était encore que prince héritier (*Monumenta Henricina*, III, p. 348-349 ; IV, p. 86, 194).

¹⁰ Qu'il vendit à D. Pedro de Meneses, marquis de Vila Real, cf. Manso de Lima, *Famílias de Portugal*, XI, p. 361 ; Caetano de Sousa, *História genealógica da casa real portuguesa*, éd. Coïmbre, 1946-1955, XI, p. 421 ; Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 14, 53. Sur les intérêts de D. Pedro à Leiria, cf. Umberto Baquero Moreno, dans *Arquivos do Centro Cultural Português* [Paris], 2 (1970), p. 91, 94 et 95.

Catarina de Sousa¹¹, il resserre ses liens avec la famille des Vasconcelos, seigneurs de Figueiró et Pedrógão, dans laquelle sa sœur, D. Isabel Galvão, a trouvé mari¹². Cette union conforte ses appuis au Conseil du Roi. Son beau-père, João Rodrigues Ribeiro, est un homme écouté, dont les avis sont sollicités jusque pendant ses séjours à Figueiró¹³. Oncle de D. Catarina, le vieux D. Diogo da Silva trouve un surcroît de considération lorsque D. Manuel accède au trône ; le nouveau souverain, dont il a été le gouverneur aimé, en fait son *escrivão da puridade*¹⁴. Dans ce milieu de chancellerie auquel il est si attaché, Galvão marie sa fille du premier lit, D. Isabel de Albuquerque : elle épouse Jorge Garcês, secrétaire de D. Manuel, fils d'un secrétaire de D. Afonso V¹⁵. Et à la veille de son départ pour l'Inde, en 1514, un de ses petits-neveux Vasconcelos épouse une fille du Secrétaire d'État, António Carneiro¹⁶.

¹¹ L'homonymie patronymique tient au fait que les deux Dona Catarina, cousines issues de germain, avaient pour arrière-grand-père commun D. Lopo Dias de Sousa, Maître de l'Ordre du Christ (cf. Caetano de Sousa, *Hist. geneal.*, XII/1, p. 176-177, 236-237, 279-280). Voir les tableaux I et II ci-après.

Certains généalogistes appellent la seconde Catarina da Silva. Ainsi Juan Salgado de Araújo, *Sumario de la familia illustrissima de Vasconcelos, historiada e con elogios*, Madrid, 1638, f. 50v, et à sa suite sans doute Caetano de Sousa, *l.c.*, p. 237 et 249 ; Andrade Leitão, *Famílias de Portugal*, vol. 21 (ms. Ajuda 49-XII-46), p. 52. Jerónimo de Mascarenhas, *Historia de la ciudad de Ceuta*, éd. Dornelas, Lisbonne, 1918, p. 247, qui repose sur Salgado de Araújo mais l'a lu de travers, nomme la première Catarina da Silva et la seconde Isabel de Meneses (cette dernière était une autre des sœurs de Rui Mendes). Alão de Morais, *Pedatura lusitana*, l'appelle ici Catarina da Silva (I/2, p. 141-142), là Catarina de Meneses (I/2, p. 623 ; III/I, p. 374). Manso de Lima, *l.c.*, p. 361-362, retient ce dernier nom, et la fait mourir en 1519, ce qui est une double erreur. Le contrat de mariage publié par Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 56-57, prouve qu'elle se nommait bien Catarina de Sousa ; de même la transaction entre la ville de Lisbonne et le couple Galvão du 2.XI.1499, dans *Documentos do Arquivo histórico da Câmara Municipal de Lisboa, Livros de Reis*, V, Lisbonne, 1960, p. 184 ; et aussi les documents relatifs à ses pensions de 1518 (texte dans Sousa Viterbo, *Galvão II*, p. 75) et de 1523 (texte *ibid.*, p. 79 ; *Livro das tenças del Rei*, dans *AHP*, II, p. 90).

¹² Son contrat de mariage avec Rui Mendes de Vasconcelos, établi le 13 juin 1468 à Lisbonne, dans la demeure de D. Branca Gonçalves, veuve de Rui Galvão, en présence de l'évêque D. João Galvão et de João Rodrigues Ribeiro, père du marié, membres du Conseil royal, fut approuvé par le Roi à Avis le 23.II.1469 (*Chanc. D. Afonso V*, liv. 35, f. 3v-4r).

¹³ Salgado de Araújo, *o.c.*, f. 50

¹⁴ Tovar, *o.c.*, p. 61 ; Baquero Moreno, *l.c.*, p. 75-78 ; Braamcamp Freire, *Brasões*, II, p. 22-24, III, p. 349-350.

¹⁵ Elle vivait encore en 1519, cf. Sousa Viterbo, *Galvão II*, p. 75 ; *Galvão I*, p. 88-91.

¹⁶ Voir la lettre de Duarte Galvão à António Carneiro, * décembre 1514, dans João A. da Graça Barreto, éd., *Documenta historiam ecclesiae Habessinorum illustrantia*, (= *Bullarium patronatus Portugalie regum*. Appendix. Tomus IV), toms III, pars II [Lisbonne, vers 1885. Des photocopies existent de l'unique exemplaire accessible], n° 88, p. 48-49 ; et dans Sousa Viterbo, *Galvão II*, p. 71, — où *sobrinho* est au sens de «petit-neveu». Le marié, Rui Mendes, est fils de João Rodrigues de Vasconcelos, fils de D. Isabel Galvão. L'approbation du contrat de mariage par D. Manuel, du 3.XII.1514, est publiée par Sousa Viterbo, *Galvão II*, p. 72-73. Sur les manœuvres autour de l'héritage du couple, mort sans enfants mâles, cf. Jean Aubin, *La noblesse titrée sous D. João III : inflation ou fermeture ?*, dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, 26 (1989), [p. 417-432], p. 429. Repris dans le présent volume, p. 382-383.

Sans quitter le cercle familial immédiat où évolue Duarte Galvão, on perçoit d'autre part à quel point la lutte contre l'Islam a marqué la société aristocratique portugaise du XV^e siècle et forgé la mentalité des *fidalgos*. Lui-même a participé à des faits d'armes sur les côtes de l'outre-mer maghrébin¹⁷. L'évêque de Coïmbre est créé comte d'Arganil après son intrépide conduite à Arzila et Tanger en 1472¹⁸. En 1476, leur sœur D. Isabel défend, aux côtés de son mari, Rui Mendes de Vasconcelos, Ceuta doublement assiégée par les forces marocaines et castillanes ; le souvenir de sa vaillance sera gardé par un de ses petits-fils, le fameux et trop peu étudié António Pereira Marramaque¹⁹. Par son premier mariage, Duarte Galvão est allié à plusieurs combattants d'Afrique : sa femme est, entre autres, cousine germaine de Nicolau de Sousa, éphémère capitaine de Mogador²⁰, et d'un personnage plus illustre, Afonso de Albuquerque, le futur gouverneur de l'Inde.

Nombreux sont les membres de la proche parenté de Duarte Galvão qui vont le devancer en Inde, dans les premières années du XVI^e siècle. Un de ses neveux, Filipe de Castro, y passe en 1504, capitaine d'un navire de l'escadre de Lopo Soares de Albergaria²¹ ; il y retourne en 1507, avec son frère Jorge de

¹⁷ Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, éd. Pedro de Azevedo, Coïmbre, 1924-1933, III/152, p. 363, y fait référence : « (...) assi em tomadas dos lugares d'alem como por ir por capitão em armadas de socorros que estes reys mandavão a seus amigos ».

¹⁸ Braamcamp Freire, *Brasões III*, p. 295, 297 ; Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 52.

¹⁹ Dans un écrit daté de Basto, 1.II.1557 (*Mandados de Deus sobre as viuvas e orfãos tirados da Sagrada Escritura*, ms. Real Academia de la Historia, Madrid, Col. Salazar y Castro, N. 76, f. 42v) : « (...) dona Isabel molher deste Rui Mendez andando prenhe neste cerco acarretava as caldeiras com azeite fervendo e pedras e outras cousas necessarias pera os combates em que seu marido estava pelejando. Andando pello muro nestes trabalhos vio hum bombardeiro que avia medo de por o fogo a hũa bombarda que tinha apontada porque era muito ferrugenta de ferro. Ella lhe tomou da mão reprimendo-o de covardo, e pos o fogo a bombarda. Este soo tiro quis Deus que matasse Castelhanos neste cerco. » (Sur Marramaque, cf. António Dias Miguel, *António Pereira Marramaque, senhor de Basto. Subsídios para o estudo de sua vida e da sua obra*, dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, 15 (Paris, 1980), p. 135-221). Le récit, à peu près identique, de Salgado de Araújo, f. 54r-v, a été la source des historiens postérieurs, Jerónimo de Mascarenhas, p. 250 ; Caetano de Sousa, *Hist. geneal.*, XII/1, p. 238 ; Galindo y de Vera, *Historia, vicisitudes y politica tradicional de España respecto de sus posesiones en las costas de Africa*, Madrid, 1884, p. 66-67 ; etc. Rui de Pina, *Crónica do senhor Rei D. Afonso V*, ch. 164 (éd. Lisbonne 1901-1902, t. III, p. 107), ne fait était que de la résistance de Rui Mendes. Alonso de Palencia, *Gesta hispaniensis*, tr. A. Paz y Melia, *Crónica de Enrique IV*, t. IV, Madrid, 1908, p. 232-235, 266-274, se garde de faire valoir l'héroïsme portugais ; il présente le siège de Ceuta par les Espagnols d'Andalousie, postérieur à celui des Maures, comme une réaction au mépris où les Portugais avaient tenu l'aide des « Andalous » contre les Infidèles.

²⁰ Il périt à la chute de cette place en 1510, cf. Caetano de Sousa, *Hist. geneal.*, XII/1, p. 283, complétant les *Sources inédites de l'histoire du Maroc. Portugal*, I, p. 125, 226-229, 261.

²¹ Cf. Castanheda, I/90, p. 191 ; João de Barros, *Décadas da Ásia*, I/7-9, éd. Cidade, Lisbonne, 1945, p. 289 ; G. Bouchon, *Le premier voyage en Inde de Lopo Soares de Albergaria (1504-1505)*, dans *Mare luso-indicum*, 3 (1976), p. 60, 61. Il était fils d'Álvaro de Castro, des

Castro²², dont le fils Álvaro sert sous Albuquerque²³. Un autre neveu, Manuel Teles de Vasconcelos, y est également passé en 1504²⁴. Un quatrième, Jerónimo de Sousa, y part en 1511 avec D. Garcia de Noronha²⁵. Rui Galvão, fils de Duarte, arrive en Inde en 1509²⁶; brave et tête folle, il s'y distingue et, — comme ses trois frères, — il y mourra. En 1512, le héros de la résistance de Cochín, l'auteur du *Esmeraldo de situ orbis*, Duarte Pacheco Pereira, prend pour femme D. Antónia de Albuquerque, petite-fille de Duarte Galvão²⁷. La même année, celui-ci marie une de ses filles, D. Guiomar de Meneses, à Simão Fogaça²⁸, qui était allé en Inde en 1505 avec D. Francisco de Almeida²⁹, et qui était fils de João Fogaça, *almoxarife* de la Douane de Lisbonne. Autre apparenté, Jorge de Aguiar, commandant de l'escadre de la mer d'Arabie et de Perse, qui sombre corps et biens dans l'Atlantique Sud en 1508, avant d'arriver à destination, est un des beaux-frères de Duarte Galvão³⁰.

Castro de Reriz (cf. B. Pimenta do Avelar Portocarrero, *Livro das gerações nobres deste reino de Portugal*, ms. Torre do Tombo, Genealogias manuscritas, 21.E.13, f. 77r; Alão de Moraes, *Pedatura lusitana*, II/2, p. 90 ; etc.). Sur lui, voir Braamcamp Freire, *A gente do Cancioneiro*, dans *Revista lusitana*, 11 (1908), p. 337 ; le même, *Expedições e armadas nos anos 1488 e 1489*, Lisbonne, 1915, p. 12.

²² Castanheda, II/44, p. 305 ; *Documentos para a história dos Portugueses em Moçambique e na África central*, II, Lisbonne, 1963, p. 306, 326 ; Braamcamp Freire, *Ementa da Casa da Índia*, dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 1907, p. 211.

²³ *Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, VI, Lisbonne, 1915, p. 491. Jorge Galvão, fils de Duarte, est sur sa fuste lorsqu'elle sombre au Bab el-Mandeb en mars 1517 (Barros, III/1-4, p. 30).

²⁴ Fils de Rui Mendes de Vasconcelos et d'Isabel Galvão, Manuel Teles de Vasconcelos, qui fut en Inde en 1504 et 1505, est confondu par les chroniqueurs, à l'exception de Castanheda, avec Manuel Teles Barreto, qui y partit en 1506.

²⁵ Braamcamp Freire, *Ementa da Casa da Índia*, *ibid.*, p. 270. Frère de Manuel Teles de Vasconcelos, Jerónimo de Sousa fut blessé dès son arrivée en Inde en 1512, à la prise de Goa ; il était à Aden en 1513, à Ormuz en 1515.

²⁶ Cf. Castanheda, III/3, p. 13.

²⁷ Les généalogistes l'appellent D. Isabel, comme sa mère, l'épouse de Jorge Garcês ; cf. Manso de Lima, XI, p. 464 ; Caetano de Sousa, XII/1, p. 280 ; Rangel de Macedo, *apud* Raphael Eduardo de Azevedo Basto, dans l'introduction à son édition du *Esmeraldo de situ orbis*, Lisbonne, 1892, p. XVI. Une *provisão* de D. Manuel de 1513, publiée par Azevedo Basto, p. IX-X, XX, la nomme D. Antónia (de même D. Luis de Salazar y Castro, *Historia genealogica de la casa de Silva*, II, Madrid, 1685, p. 783). Comme date du mariage, nous retenons celle adoptée par Damião Peres, éd. du *Esmeraldo*, Lisbonne, 1954-1955, p. XXIV-XXV, suivi par Joaquim Barradas de Carvalho art. «Pereira, Duarte Pacheco», dans *Dic. Hist. de Portugal*, III, p. 355.

²⁸ Le contrat de mariage a été publié par Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 62-65.

²⁹ Braamcamp Freire, *Ementa da Casa da Índia*, *ibid.*, p. 237 ; *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique*, I, p. 80 ; Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 39-40, 87.

³⁰ Jorge de Aguiar avait épousé une autre sœur de Rui Mendes de Vasconcelos, D. Violante da Silva. La maison que Duarte Galvão occupait à Lisbonne en 1512, et dont il était propriétaire, était celle où avait demeuré Jorge de Aguiar (Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 63 et 65 ; Braamcamp Freire, *A gente do Cancioneiro*, dans *Revista lusitana*, 10 (1907), p. 295).

On chercherait en vain Duarte Galvão parmi les versificateurs, délicats ou badins, et souvent grivois, du *Cancioneiro geral*. Encore qu'il soit donné comme auteur d'un opuscule perdu, *Discurso de Amor e Desamor*³¹, dont le titre évoque la casuistique courtoise, et qu'aux alentours de la cinquantaine, par une faiblesse des plus communes, il ait eu un bâtard³², il traverse son époque avec mine austère et réputation d'homme de poids. *Prudentia ac rerum usu gravissimus*, tel le peindra sobrement Damião de Góis³³, qui dans sa première adolescence, page de D. Manuel, l'a certainement plus d'une fois rencontré. En 1506, à son passage à Rome en mission confidentielle, le cardinal centenaire D. Jorge da Costa, éminence grise de la Curie, réputé pour son profond jugement³⁴, fait de lui un vif éloge au Roi : «Assurément est-il bien homme que vous pouvez charger de grandes choses.»³⁵

*

Quelques-unes de ses ambassades à l'étranger sont pour nous les épisodes les moins obscurs de la vie publique de Duarte Galvão. En 1481, à l'avènement de D. João II, il est à Barcelone, auprès d'Isabel de Castille, traitant d'une question successorale pendante entre les deux couronnes³⁶. En 1505-1506, il

³¹ Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, s.v. «Duarte Galvão» (éd. Coïmbre, 1965-1967, I, p. 732).

³² António Galvão, capitaine de Ternate de 1536 à 1539, auteur du *Tratado dos descobrimentos*, n'est pas né en Orient, comme on l'a trop longtemps répété, quitte à supposer un voyage de Duarte Galvão en Inde avant 1515 (ainsi le vicomte de Lagoa, dans l'introduction à son édition du *Tratado*, Porto, 1944), voire au prix de pires invraisemblances (Aubrey F. G. Bell, *A literatura portuguesa*, Coïmbre, 1931, p. 263 et 264, avance «ca. 1490 ?» comme date de sa naissance en Inde !). Il naquit en 1503 selon Schurhammer, *Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens zur Zeit der Hl. Franz-Xaver*², Rome, 1962, p. 475.

³³ Damião de Góis, *Fides, religio moresque Aethiopum*, Louvain, 1540, fol. Ci ; éd. Paris, 1541, p. 17. La même expression, «muito prudente», et la mention des nombreux et éminents services qu'il rendit à ses rois, à la grande satisfaction de ceux-ci, se répètent sous la plume des chroniqueurs à l'occasion de sa nomination comme ambassadeur en Ethiopie en 1514 : Castanheda, III/152, p. 363 ; Barros, III/1-1, p. 12 ; Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, III/77, éd. Coïmbre, 1949-1955, p. 278 ; le même, *Crónica do príncipe D. João*, éd. Gonçalves Guimarães, Coïmbre, 1905, p. 168.

³⁴ Góis, *Crónica de D. Manuel*, I/15, p. 36.

³⁵ D. Jorge da Costa à D. Manuel, de Rome, 26.III.1506, texte dans Rebelo da Silva, *Corpo diplomático português*, I, Lisbonne, 1862, p. 96 ; Francisco Rodrigues Lobo, *Cartas dos grandes do mundo*, éd. Ricardo Jorge, Coïmbre, 1934, p. 67-68 ; J. Veríssimo Serrão, *A historiografia portuguesa*, I, Lisbonne, 1972, p. 130, d'après un ms. d'Évora : «Homens que servem com amor não podem deixar de servir bem. V.A. E assim o deve de aver em sua special emcomenda porque certo homem he elle para lhe encarregardes quaisquer grandes couzas.»

³⁶ *Doc. Reyes Catolicos* [cité *supra*, n. 7], II, Valladolid, 1960, p. 207. D. João II réclamait au nom de D. Joana («la Beltraneja») vingt mille florins dus à sa mère la reine D. Joana (morte en 1475) en vertu de son contrat de mariage avec Enrique IV de Castille (mort en 1474), frère d'Isabel. La demande se heurta à un refus (*ibid.*, p. 209).

est envoyé secrètement soumettre au roi de France, à l'Empereur, au Pape, le projet manuélín de reconquête de la Terre-Sainte³⁷. Dans les deux cas, sa mission est en marge des légations portugaises accréditées auprès des souverains qu'il visite. Dans les deux cas, elle se solde par un échec. Il est vrai que les chances de réussite étaient faibles, sinon nulles. On s'abstiendra d'en tirer une opinion sur les capacités de Galvão diplomate, qui obtient à Rome un net succès d'estime³⁸. Que son voyage de 1505-1506 soit accompli avec courage, en hiver, malgré des ennuis de santé, est bien dans son tempérament. Dom de Witte émet toutefois une légère réserve, croyant voir chez lui «quelque chose de romanesque qui prête à sourire»; «trop mystérieux et trop peu discret», «Duarte Galvão semble s'être laissé prendre à son propre jeu»³⁹. Notations perspicaces, si on les rapproche de ce que révélera, dix ans plus tard, le comportement de Galvão en Inde.

Fidèle exécutant des instructions qui lui étaient confiées, et peu ménager de soi, Duarte Galvão l'était sans aucun doute. Mieux que son savoir-faire de négociateur, cette vertu apparaît dans le déroulement de son ambassade de Flandre de 1488, — celle des missions qu'il reçut en Europe où son action est le mieux discernable. Péripétie de la longue résistance des villes flamandes aux empiètements du pouvoir monarchique, la crise politique de 1488 eut

³⁷ L'affaire a été étudiée par Dom Ch.-M. de Witte, *Un projet portugais de reconquête de la Terre-Sainte (1505-1507)*, dans *Actas do Congresso internacional de História dos Descobrimentos*, V, 1961, p. 419-448. Cf. aussi Fernando Félix Lopes, *Frei Henrique de Coimbra*, dans *Studia*, 37 (1973), aux p. 34-67, 95-99, 104-107.

Lorsqu'en 1517 furent agités des projets impériaux et pontificaux contre le Turc, D. Manuel rappela à Maximilien l'ambassade de Duarte Galvão qu'il avait naguère dépêché à Jules II, à lui-même et à Louis XII, dans le seul but de la défense de la Chrétienté («Eduardum Galvanum oratorem nostrum, quem solum eius rei gratia eo misimus»). D. Manuel à Maximilien, de Lisbonne, 14.III.1518, lettre publiée par Rolf Nagel, *Ein Brief König Manuels I: an Kaiser Maximilian I.*, dans *Aufsätze zur Portugiesischen Kulturgeschichte*, 11 (1971 [paru 1974]), p. 201-206 (M. Nagel n'a pas identifié Galvão, cf. p. 201 n. 5).

Versons au dossier la déposition, postérieure et entachée d'inexactitudes, de João Rodrigues de Sá e Meneses, dans une lettre au roi D. Sebastião, de Porto, 30.I.1572 (*Corpo cronológico*, I-109-86). D'après cette lettre (qui me fut obligeamment signalée en 1968 par José F. da Silva Terra), D. Manuel se souciait non point de délivrer les Lieux-Saints, mais de restaurer la concorde dans une Chrétienté que menaçait le développement de la puissance turque. Pour remédier aux haines et divisions qu'il y avait entre les princes chrétiens, «mandou no ano de seis [sic] de Coymbra onde então estava Duarte Galvão seu secretario secretamente a atentar o negocio, e escreveo ao Papa e ao emperador Maximilian[no] e a el rey de França e Inglaterra e Ungria e aos Venezeanos que se juntassem estes reis pessoalmente todos na cidade de Milão com pouca companhia e ahi viesse em pessoa o Papa pera tratarem pazas e liga (...)».

³⁸ Cf. Dom de Witte, p. 429. Le jugement du cardinal da Costa, *supra*, n. 35; celui du proto-notaire João da Guarda, à D. Manuel, 25.III.1506; «he homem suficiente pera qualquer cousa, e esto ouvor lhe dam ca» (*Corpo diplomático português*, I, p. 95-96).

³⁹ Dom de Witte, p. 428.

pour conséquence le transfert de Bruges à Anvers des comptoirs étrangers⁴⁰. L'importance qu'allait avoir dans cette dernière ville la *feitoria de Flandres*, ne doit pas faire oublier le rôle que tenait le commerce flamand dans l'économie portugaise du XV^e siècle. Les troubles de Flandre justifiaient, de ce fait, l'attention du Portugal comme des autres États qui avaient à Bruges une «nation». Des considérations personnelles ne furent toutefois pas étrangères à l'intervention de D. João II. Il était cousin germain, par sa mère, de Philippe de Clèves, sieur de Ravenstein, qui devint le champion de la cause flamande ; par son père, de Maximilien d'Autriche⁴¹, roi des Romains depuis 1486 en attendant de ceindre la couronne impériale, qui s'immisçait au nom de son tout jeune fils Philippe le Beau, héritier des ducs de Bourgogne, dans les affaires des Pays-Bas.

En 1486, Maximilien avait déclaré à la France une guerre qui fut malheureuse. Sous couleur de préserver les droits de Philippe comme comte de Flandre, et excipant de la suzeraineté française sur ce comté, la France prit les Gantois sous sa protection. Maximilien demanda à D. João II sa médiation, en invoquant les relations amicales que le Prince Parfait entretenait avec le gouvernement de Charles VIII⁴². En mars 1488 une ambassade

⁴⁰ Sur les conditions de ce transfert, dont le processus, accéléré par les événements de 1488, s'étale sur de longues années, cf. J. Maréchal, *Le départ de Bruges des marchands étrangers (XV^e et XVI^e siècles)*, dans *Annales de la Société d'émulation de Bruges*, 1951, p. 26-74.

⁴¹ Voir le tableau III ci-après.

⁴² Le gouvernement de Charles VIII répondit positivement, en août 1484, aux propositions portugaises en vue d'éliminer les méfaits de la course entre les deux pays ; cf. les délibérations du conseil du 25 août, et les lettres de Charles VIII du 6 septembre à D. João II et aux gouverneurs et officiers royaux des ports et provinces côtières, dans A. Bernier, *Procès-verbaux du Conseil de Régence du Roi Charles VIII*, Paris, 1836, p. 78-80, 95-98, 119, et dans Pélicier, *Lettres de Charles VIII*, V, Paris, 1905, p. 184-188. Joaquim Veríssimo Serrão, *Itinerários de el-Rei D. João II*, Lisbonne, 1993, p. 173-174.

Le texte latin du traité d'alliance franco-portugais, daté de Montemor[-o-Novo], 7.I.1485, a été publié par Godefroy, *Histoire de Charles VIII Roy de France par Guillaume de Jaligny, André de la Vigne et autres historiens de ce temps-là, enrichie de plusieurs mémoires, observations, contrats de mariages, traités de paix et autres titres et pièces historiques non encore imprimées* (2^e éd., Paris, 1684, p. 509-510) ; repris dans Du Mont, *Corps diplomatique du droit des gens*, III, 2^e partie, p. 139 ; cf. Santarém, *Quadro elementar das relações políticas e diplomáticas de Portugal*, III, Paris, 1843, p. 158-159.

La France réclamait que les patrons portugais, avant de prendre la mer, déposent une caution pour les dommages éventuels qu'ils se laisseraient entraîner à causer ; cf. Henrique da Gama Barros, *História da administração pública em Portugal* ², p. 335 n. 2, 341-342, et Ruy de Albuquerque, *As represálias, estudo de história do direito português (séculos XV e XVI)*, Lisbonne, 1972, I, p. 521-522. Satisfaisant à cette demande, D. João II faisait promulguer dans ses ports une «Notificação jerall de paz e amizade que el Rey tem feita com el Rey de frança», dont le texte, conservé dans une copie de la Leitura Nova, est daté de Montemor-o-Novo, 29.XII.1485 (publié dans Ruy de Albuquerque, o.c., II, p. 1263-1264). Il n'y a pas lieu de penser que D. João II retarda d'une année l'application d'un accord qu'il avait sollicité alors que la notification française avait été promulguée le 6 septembre 1484. La «notificação geral» doit être datée du 29.XII.1484 (Serrão, *Itinerários*, p. 171), précédant de quelques jours la signature du traité de Montemor du

était formée à cet effet, que le *chanceler-mor*, João Teixeira, devait conduire. Le 5 avril, la nouvelle parvint à Almeirim de la capture de Maximilien par les Brugeois révoltés. La cour portugaise prit le deuil⁴³. L'évolution des événements détermina le Roi à substituer à João Teixeira un autre ambassadeur, Duarte Galvão. Avant que Galvão ne soit à pied d'œuvre, muni de lettres pour le roi de France et pour l'Empereur, et d'un crédit de 100.000 *coroas* d'or pour la délivrance du roi des Romains, Maximilien avait été relâché. Lorsqu'il en fut informé, en juin, D. João II ordonna des réjouissances publiques⁴⁴.

Une fois hors d'atteinte, Maximilien ne respecta pas les engagements solennels qu'il avait pris avant d'être libéré. Sous le commandement de son père, l'Empereur Frédéric III, des troupes allemandes avaient fait mouvement vers la Flandre, où elles exercèrent des ravages «boutant feuz et faisant tous les inhumanitez que entendement humain sauroit faire et excogiter» dira Philippe de Clèves. Venu contre son gré à Bruges, en garant de la parole donnée, et avec décharge de son devoir de fidélité au cas où elle ne serait point tenue, Philippe de Clèves, dont les sympathies flamandes n'étaient pas neuves, se laissa gagner au parti des «Membres de Flandre», Gand, Bruges et Ypres. Ecœuré par la mauvaise foi du roi des Romains, ce grand seigneur, traité en favori par son prince, se faisait le défenseur des libertés en péril. Le 1^{er} juin, dans une lettre belle et digne, il confessait à D. João II le déchirement de sa conscience devant le parjure de Maximilien ; il priait le roi de Portugal de lui rendre justice s'il venait à être calomnié pour l'action qu'il entreprenait⁴⁵.

7.I.1485, dont elle était le préalable. Le 19.II.1485, un roi d'armes français remet à la Câmara do Porto «une lettre du Roi des paix avec la France» (João Pedro Ribeiro, *Índice cronológico dos documentos mais notáveis que se achavão no Archivo da Illustrissima Camara da cidade do Porto*, éd. J. A. Pinto Ferreira, Porto, 1951, p. 208).

⁴³ Rui de Pina, *Croniqua delrey Dom Joham II*, ch. 32 (éd. Alberto Martins de Carvalho, Coïmbre, 1950, p. 82-83) ; Garcia de Resende, *Crónica de Dom João II*, ch. 72 (éd. facsimile, Lisbonne, 1973, p. 106). Sur João Teixeira, notice biographique de Humberto Baquero Moreno, dans *Arquivos do Centro Cultural Português* [Paris], 2 (1970), p. 63-65. Sur les événements de Bruges, de février à mai 1488, cf. R. Wellens, *La révolte brugeoise de 1488*, dans *Annales de la Société d'émulation de Bruges*, 102 (1965), p. 5-52. Sur le contexte, cf. W. P. Blockmans, *Autocratie ou polyarchie ? La lutte pour le pouvoir politique en Flandre de 1482 à 1492, d'après des documents inédits*, dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 140 (1974), p. 257-368.

⁴⁴ Rui de Pina, *o.c.*, p. 83-84 ; Resende, *ibid.* Lettre de D. João II aux autorités de Porto, d'Almada, 13.VI.1488, dans *Livro antigo de cartas e provisões dos senhores reis D. Afonso V, D. João II e D. Manuel*, éd. Magalhães Basto, Porto, 1940, p. 61 ; Serrão, *Itinerários*, p. 310.

⁴⁵ Copie d'époque aux Archives Générales du Royaume, Bruxelles, Registres de la Chambre des Comptes, vol. 104, f. 130r-v ; signalée par Gachard, *Inventaire des archives de la Chambre des Comptes*, I, Bruxelles, 1837, p. 224, avec la fausse date «10 des calendes de juin/20 mai», suspecte à si brève distance de la libération de Maximilien. Le texte porte «calendes de juin», tout comme la copie faite par le chroniqueur flamand Jacques de Meyere, publiée dans H. Dussart, *Fragments inédits de Rombould de Doppere découverts dans un manuscrit de Jacques de Meyere. Chronique brugeoise de 1491 à 1498*, Bruges, 1892, p. 78-79 ; analyse, d'après le texte de Dussart, dans Arie De Fouw, *Philips van Kleef. Ein bijdrage tot de kennis van zijn leven en karakter*, Groningue, 1937, p. 157.

Une semaine plus tard, ses craintes étaient réalisées. Le 9 juin, à la requête des Membres de Flandre, en vertu des engagements par lesquels il s'était «tenu ostaige» de son souverain auprès d'eux, il déclarait «a grand regret et d'un cœur très dolant» la guerre à Maximilien, qui laissait ses messages sans réponse et livrait le pays aux horreurs de la guerre, «en enfrenant — soulignait-il — la dite paix par vous tant solempnelement jurée et puis, vous estant délivré, promise entretenir»⁴⁶. Le même jour, Philippe de Clèves et Gand se prêtaient des serments de fidélité mutuelle, ainsi qu'à l'archiduc Philippe et au roi de France⁴⁷. Le 27 juin, Clèves confiait de nouveau à D. João II son angoisse, rejetant les torts sur la bassesse de ses ennemis, rappelait la foi jurée, la désolation du pays saccagé par les soldats impériaux, et disait placer en lui ses espoirs ; s'adressant au parent commun et à l'ami, il lui demandait une fois de plus conseil et réconfort⁴⁸. Ce recours du chef du parti flamand à la médiation portugaise éclaire une entremise à propos de laquelle Sousa Viterbo a parlé un peu trop vite de donquichottisme.

Nous en saurions sans doute plus long si l'on suivait les faits et gestes de Duarte Galvão à la fin du printemps et au cours de l'été 1488. Fin août, il était à Anvers. Dans les assemblées qui réunissaient autour de Frédéric III et de Maximilien, à l'abbaye Saint-Michel, la noblesse allemande et bourguignonne, il siégeait à la droite de l'Empereur, le roi des Romains se tenant à la gauche de son père⁴⁹. Ce n'est pas avant l'automne qu'on entrevoit son activité, dont ne font cas ni les biographes de Maximilien⁵⁰ ni les historiens modernes de la Belgique⁵¹. Ceux des chroniqueurs de l'époque qui en parlent sont très laconiques. Surquet rend un bref hommage à ses bons offices,

⁴⁶ Texte de la lettre dans Blockmans, *l.c.*, p. 355-357.

⁴⁷ W. P. Blockmans, *Handelingen van de Leden en van de Staten van Vlaanderen. Regeringen van Maria van Bourgondië en Filips de Schone (1477-1506)*, I, Bruxelles, 1973 n° 309, p. 468.

⁴⁸ Registres de la Chambre des Comptes, vol. 104, f. 131r-v ; Dussart, p. 82-84.

⁴⁹ F. H. Mertens et K. L. Torfs, *Geschiedenis van Antwerpen*, III, Anvers, 1847, p. 303.

⁵⁰ H. Ulmann, *Kaiser Maximilian I., auf urkundlichen Grundlage dargestellt*, I, Stuttgart, 1884 ; Hermann Wiesflecker, *Kaiser Maximilian I., I, 1459-1493*, Vienne, 1971.

⁵¹ De Fouw, *o.c.*, p. 194, 195, se borne à rapporter les mentions de Molinet et de Surquet (cf. ci-après). L'ambassadeur portugais est ignoré de Reiffenberg, *Coup d'œil sur les relations qui ont existé jadis entre la Belgique et le Portugal*, dans *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, 14 (1841). Son nom, estropié en «Edouard de Qualéon», passe de Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, V, Bruxelles, 1850, p. 462, à E. Vanden Bussche, *Flandre et Portugal. Mémoire sur les relations qui existèrent autrefois entre les Flamands de Flandre — particulièrement ceux de Bruges — et les Portugais*, Bruges, 1874, p. 65-66, qui erre sur la date et les circonstances de l'ambassade.

Les commentateurs des historiens portugais au texte de Rui de Pina ajoutent peu de choses ; cf. Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 27-33 ; Braamcamp Freire, dans *AHP*, 6, p. 366, repris dans le volume *Notícias da feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 77. Eduardo Brazão, *Portugal na Bélgica*, Lisbonne, 1969, version française : *Présence du Portugal en Belgique (de Philippe d'Alsace à Léopold I^{er})*, Lisbonne, 1970 (Companhia de Diamantes de Angola, Publicações culturais, n° 80), ignore tout des affaires de Flandre de 1488.

condamnés par l'intransigeance des Flamands. Il signale un passage de l'ambassadeur en France⁵², puis ses efforts, en novembre, pour aboutir à un accord entre Maximilien et les villes insoumises : «Encores se tint ung parlement en ce temps par le roy des Romains et ceux de Gand, Bruges et Ypre, par le moïen d'ung ambassade de Portugal, mais encore ils ne feirent rien à cause qu'ilz demandoient choses excédans raison, et se volloient que le roy se retira en Allemagne sans jamais retourner au païs de par-dechà.»⁵³

Maximilien eut tout lieu d'être satisfait du concours de Galvão⁵⁴, intermédiaire laborieux et sûr. Marqué par ses sympathies, l'ambassadeur portugais n'avait pas l'oreille des Membres de Flandre qui se dérobaient à composer, «pour la petite foy que avons trouvée en noz adversaires, par l'expérience que en avons en choses passées», devaient-ils bientôt déclarer. Philippe de Clèves n'attendit pas la fin d'une trêve de dix jours, conclue le 6 novembre, pour réclamer des secours à Charles VIII⁵⁵. «Ce tempz pendant, — dit Molinet, — ung ambassadeur de Portingal alloit et venoit de party à aultre, pour y trouver moyen de paix.»⁵⁶ Galvão communiquait sans succès aux États de Flandre, réunis à Bruxelles avec ceux de Brabant, les propositions de Maximilien⁵⁷. Le 1^{er} décembre, de Malines, il les pressait encore d'entamer des pourparlers.

«Comme, au témoignage de l'Apôtre, aucun labeur pour le Seigneur n'est vain, tant qu'il y aura quelque espoir qu'on éloigne ceux qui s'opposaient à la paix, le démon les conseillant, je ne me lasserai pas»,

déclarait-il en préambule d'un plaidoyer passionné en faveur de la conciliation. Il rappelait pourquoi la souhaitait D. João II, sa proche parenté avec Maximilien et son fils, ses rapports fraternels avec le roi de France, les liens anciens du Portugal et des Pays-Bas, «et plusieurs autres raisons assez connues pour se passer d'explication». Les députés des États avaient pu comprendre les avantages de la paix, les calamités de la guerre. Dieu n'est

⁵² Jean Surquet [dit Hoccalus], *Cronicque contenant les mutinations de Flandre et des Flagmens contre Maximilien, roy des Romains et aultres choses dignes de mémoire*, dans J. J. De Smet, *Recueil des chroniques de Flandres*, IV, Bruxelles, 1865, p. 551.

⁵³ Surquet, p. 558.

⁵⁴ Garcia de Resende, *Cronica de D. Joam II*, ch. 72, éd. citée, p. 106.

⁵⁵ Molinet, *Chroniques*, éd. Buchon, III, Paris, 1828, 412 ; éd. Doutrepoint-Jodogne, II, Bruxelles, 1935, p. 72. De Fouw, *Philips van Kleef*, p. 193, 195. Sur les négociations, cf. R. Wellens, *Les États généraux des Pays-Bas, des origines à la fin du règne de Philippe le Beau (1454-1506)*, Heule, 1974 (*Anciens pays et assemblées d'État*, t. LXIV), p. 225-228.

⁵⁶ Molinet, éd. Buchon, p. 412 ; éd. Doutrepoint-Jodogne, p. 73.

⁵⁷ Cf. dans Dussart, o.c., à la p. 90, l'*informatio* justificative préparée par les membres de Flandre pour être présentée à l'Assemblée de Spire, datée du 20.XII.1488 (Dussart, p. 84, 91 n. 1) ; et la *Lettre des trois membres de Flandre à Charles VIII* du 18.III.1489, éd. Gachard, *Analectes historiques*, 7^e série, n° CCXXI, dans *Compte rendu des séances de la Commission royale d'Histoire*, 2^e série, t. 12 (1859), p. 395-398.

pas un Dieu de dissension, mais de paix. Il a dit aux hommes : «je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix ; aimez votre ennemi comme je vous ai aimés.» La discorde arme les uns contre les autres les membres d'une même famille. Tout royaume divisé contre lui-même périra. La paix, même injuste, est préférable à la plus juste guerre civile. Maximilien est le père et le tuteur, le jeune duc Philippe est son fils. «Qui aime le fils, comment peut-il haïr ou poursuivre le père ?», demandait Galvão aux États, ajoutant que Dieu abandonne ceux qui ne respectent pas ses préceptes. On ne peut espérer que Dieu permette à notre volonté de s'accomplir si nous refusons de vivre selon la sienne. L'appel irénique était teinté de menace. Les péchés et le mépris de la paix vous séparent chaque jour de Dieu, assurait le médiateur aux députés récalcitrants. Si vous négligez à ce point la paix maintenant offerte par la bénignité de Dieu, craignez d'avoir, coupables et innocents aussi, à souffrir de sa fureur et de son juste courroux⁵⁸.

La maladresse des objurgations de l'ambassadeur portugais, leur ton partisan, ne pouvaient que ruiner son audience. Pierre Damas, maître d'hôtel et conseiller de Philippe de Clèves, en dénonça la fausse honnêteté. A ces accusations personnelles, Galvão répondit, d'Anvers, le 5 décembre, par une lettre pleine de violence, où sonne l'aveu de son échec. Il grapillait dans le Psalmiste l'expression de sa douleur :

«Je suis forcé de m'exclamer avec le prophète et de supplier : Juge-moi, Dieu, et distingue ma cause de celle des impies. Délivre-moi de l'homme inique et fourbe. Car avec ceux qui haïssent la paix, j'étais pacifique ; lorsque je leur parlais, ils m'attaquaient sans raison. Mais avec le même prophète : J'espérerai en Dieu qui est ma force ; il émet sa lumière et sa vérité qui libéreront mon âme des lèvres iniques.»

Si j'ai agi d'une façon qu'on me reproche, poursuivait-il, la faute en est à la maladie, non à la médecine. En butte, depuis le début de son intervention, aux basses manœuvres des ennemis du bien public, il ne pouvait plus feindre, par son silence, d'ignorer leur crime. Pierre Damas lui donnait l'occasion de l'exposer⁵⁹.

Dans la guerre de libelles qui doublait l'affrontement politique⁶⁰, ces lettres des 1^{er} et 5 décembre servaient la cause du roi des Romains. Aussi

⁵⁸ *Epistola ultima Oratoris Portugallie ad status Brabantie et Flandrie eos tandem ad pacem exhortantis conclusionisque responsum postulantis.*

⁵⁹ *Epistola oratoris Portugallie ad Petrum Damas illustrissimi domini Philippi de Cleves domus magistrum et conciliarium in detractores et pacis perturbatores responsionem continens.*

⁶⁰ Textes de propagande que les lettres échangées en juin entre Clèves et Maximilien, l'appel de Maximilien «aux États des pays du duc Philippe» du 22 juillet, la longue réponse de «Philalès» (pièces publiées en partie dans Molinet, éd. Buchon, III, p. 370-386, éd. Doutrepont-Jodogne, II, p. 46-56 ; copies d'époque, Arch. Gén. du Royaume, Bruxelles, Registres de la Chambre des Comptes, vol. 104 (édition partielle de Gachard, *Compte rendu des séances de la*

furent-elles promptement, et par deux fois, imprimées sur les presses anversoises⁶¹.

Il n'y a là rien qui surprenne. Attendrait-on du mandataire du Prince Parfait qu'il ait soutenu le particularisme provincial contre l'absolutisme centralisateur ? D. João II, qui affichait avec ostentation son amitié pour Maximilien⁶², s'était déjà prononcé lors de la révolte flamande de 1484. Il avait alors interdit l'exportation des marchandises portugaises à destination de Bruges et de Gand, et suspendu les privilèges des Flamands à Lisbonne⁶³. Quel écho eurent au Portugal les appels de Philippe de Clèves, d'une noblesse trop étudiée pour n'être pas avant tout des pièces de propagande dirigées contre Maximilien ? Bien que D. João II fût également lié d'amitié à Clèves⁶⁴, il est clair que les questions de personne pesèrent peu devant les questions de principe. Selon des historiens français du XVIII^e siècle, Duarte Galvão était

Commission royale d'Histoire, 2^e série, t. 2 (1851), p. 371 sq.) et *Papiers d'État et de l'Audience*, n° 34. Maximilien faisait imprimer à Spire (?) le *Mandatum apostolicum et maledictio adversus Brugenses et Flamingos* d'Innocent VIII, puis à Anvers, sur les presses de Gerard Leeuw, le *Correptorium Flamingorum*. La petite étude de D. Diederichs, *Kaiser Maximilian I als politischer Publizist*, Iéna, 1932, n'a pas pris en considération les textes antérieurs à 1489.

⁶¹ Il est surprenant que la *Bibliografia geral portuguesa*, qui donne en fac-similé les pages initiale et finale de chacune des deux éditions de la lettre de Galvão aux États (II, p. 511-514) ignore le texte imprimé de la lettre à Pierre Damas, dont elle suppose l'existence d'après celle de deux copies manuscrites du XVIII^e siècle conservées à la Bibliothèque Publique d'Évora.

Les deux lettres sont imprimées à la suite l'une de l'autre, en une brochure de six feuillets, tant dans l'édition de Van der Goes que dans celle de Gerard Leeuw. Elles ne portent ni lieu ni date d'impression ; les imprimeurs ont été identifiés par Campbell, *Annales de la typographie néerlandaise au XV^e siècle*, La Haye-Bruxelles-Paris, 1874, n° 864 et 865, d'après Holtrop, *Monuments typographiques des Pays-Bas au XV^e siècle*, La Haye, 1868. Le *Catalogue* des incunables des bibliothèques belges de Polain, II, n° 1543 et 1544, reproduit inexactement les titres et donne la date fautive «après le 5 décembre 1489». Description des deux opuscules dans Alberto Navarro, *Manuscritos e livros valiosos*, II, Lisbonne, s.d., p. 73-89.

Le manuscrit des deux lettres de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, ms. 17320-30 (*Catalogue*, n° 5131), p. 152-165, n'est qu'une copie du XVIII^e siècle, faite sur le texte imprimé et maladroite.

⁶² Voir ci-dessus, p. 20, les manifestations publiques en relation avec l'arrestation et la délivrance de Maximilien en 1488. En 1486, pour fêter sa proclamation comme roi des Romains, D. João II ordonnait à Santarém et à Lisbonne sonneries de cloches et processions (Álvaro Lopes de Chaves, *Livro de Apontamentos (1438-1489)*, éd. A. M. et A. J. Salgado, Lisbonne, 1483, p. 258 ; Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos para a história do município de Lisboa*, I, éd. 1932, p. 363-364).

⁶³ A. H. de Oliveira Marques, *Notas para a história da feitoria portuguesa na Flandres no século XV*, dans *Studi in onore di Amintore Fanfani*, II, Milan, 1962, p. 456-457, 473 ; repris dans *id.*, *Ensaio de história medieval portuguesa*, Lisbonne, 1965, p. 232-233, 247.

⁶⁴ La lettre de Clèves du 27.VI.1488 fait allusion à de nombreuses libéralités antérieures de D. João II à son cousin («fecit enim saepe»). Il bénéficiera en 1495 d'une nouvelle générosité, D. João II lui octroyant une pension (*tença*) annuelle de 400.000 réis payables sur la Casa da Mina ; cf. Caetano de Sousa, *Hist. geneal.*, *Provas*, liv. III, n° 22 = t. I/2, p. 129 ; d'où Santarém, *Quadro elementar*, III, p. 166.

muni d'instructions belliqueuses à l'égard de la France⁶⁵. Si le fait, douteux, avait un fond, il y aurait donc eu alors un refroidissement dans les bonnes relations établies entre D. João II et Charles VIII⁶⁶. Dans l'été 1489, le roi de France prit ses distances à l'égard de la rébellion flamande. Rien n'indique que l'intervention portugaise ait été pour quelque chose dans cette évolution, qui se situe au-delà du moment où est constatable la présence de Galvão aux Pays-Bas.

Si Galvão, en avril 1488, remplaça João Teixeira, la raison en est sans doute qu'il connaissait déjà Maximilien et les problèmes franco-allemands. Il avait été ambassadeur en Allemagne en 1486⁶⁷. Ceci dit, Galvão se laissa aller à la brûlante conviction qui l'animait et qui n'en fut pas la moindre cause. Il a sans doute pris feu pour les affaires de «Bourgogne» à l'annonce de la séquestration du roi des Romains par ses sujets rebelles⁶⁸. Sa passion pour

⁶⁵ Lequien de la Neufville, *Histoire générale de Portugal*, I, Paris, 1700, p. 576, écrit que D. João II «envoya porter un cartel [à Charles VIII] par Edoüard Galvan, l'un de ses conseillers d'Etat». La Clède, *Histoire générale de Portugal*, I, Paris, 1735, p. 523 : «Il fit donc partir sans retardement Edoüard Galvam, avec ordre d'aller déclarer la guerre non seulement à la France, mais à tous ceux qui avaient trempé dans les séditions de Bruges.» Francisque-Michel, *Les Portugais en France, les Français au Portugal*, Paris, 1882, p. 20, en rajoute, qui dit «Duarte Galvão, conseiller en ses conseils et homme de main [sic]» de D. João II, envoyé «pour déclarer la guerre à Charles VIII».

⁶⁶ Pour les premières années du règne de D. João II, cf. ci-dessus, p. 19, n. 42. Pour les dernières, Jean Aubin, *D. João II devant sa succession*, dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, 27 (1990), [p. 101-140], p. 117-124.

⁶⁷ Álvaro Lopes de Chaves [n. 60], p. 259 ; d'où Serrão, *Itinerários*, p. 219. Sur les relations allemandes de Galvão, cf. Jeronimus Münzer, *Itinerarium*, éd. Pfandl, dans *Revue hispanique*, 1920, p. 92. Galvão reçut de Maximilien la distinction chevaleresque de «Turnierfähig Ritter», cf. P. Krendl, *Kaiser Maximilien I. und Portugal*, dans *Aufsätze zur Portugiesischen Kulturgeschichte*, 17 (1981/1982), p. 169, n. 23. Diogo Fernandes Correia recevra ce même titre en 1507, cf. J. Aubin, *L'apprentissage de l'Inde, Cochín 1503-1504*, dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, 4 (1987), p. 84-85, repris ici-même (p. 104).

⁶⁸ Braamcamp Freire, *AHP*, V, p. 345 n. 3, a relevé la mention d'un «Duarte Galvão Bergonha», qu'il n'identifie pas, dans des vers de D. João Manuel écrits au printemps 1488, et donnant des nouvelles de la cour, alors à Almeirim, à Pedro Homem qui voulait savoir si on irait «à la conquête d'outre-mer» et «si João Falcão est captif» (Garcia de Resende, *Cancioneiro geral*, éd. Álvaro J. da Costa Pimpão et Aida Fernanda Dias, I, Coïmbre, 1973, n° 172, p. 202-204). Le passage en question :

No feyto de Joam Falcam
aynda s'aguora sonha,
taforeas, capitam,
Duarte Galvam Bergonha.
A corte aquy se manea
neste prado
mas loguo benaventea
Abrill passado.

contient évidemment une allusion, plus ou moins ironique selon que l'on place ou non une virgule après *Galvam*, à l'intérêt de Duarte Galvão pour les affaires de «Bourgogne», c'est-à-dire de Flandre.

la prérogative royale éclate dans la semonce aux États de Bruxelles, dans la riposte à Pierre Damas, qui expriment, à grand renfort de citations bibliques, ces idées maîtresses qu'on retrouvera plus tard sous sa plume : le devoir envers le père, — auquel il consacrera une digression dans la Chronique de D. Afonso Henriques⁶⁹ —, et la caution du Dieu justicier à l'autorité des rois sur les hommes.

*

La rédaction de la *Crónica de D. Afonso Henriques*, le premier roi de Portugal, que lui commanda — en 1502 ?⁷⁰ — D. Manuel, lui offrit prétexte à

⁶⁹ Duarte Galvão, *Crónica de D. Afonso Henriques*, ch. 45 : «Aqui fala e admoesta Duarte Galvão, autor, quanto se deve escusar as maldições dos pais e das mãis» ; éd. Castro Guimarães, Cascais, 1918, p. 161-163 ; éd. José de Bragança, s.l.n.d., p. 205-207.

⁷⁰ Si l'on adopte le point de vue de Silva Tarouca, selon lequel le ms. Cadaval 965, commencé en 1499, est le texte sur lequel travailla Galvão (Carlos da Silva Tarouca, éd., *Crónicas dos sete primeiros reis de Portugal*, I, Lisbonne, 1952, p. XIX-XXV), la Chronique de D. Afonso Henriques aurait été en chantier vers 1500. Mais, bien que le rapport entre le texte du ms. Cadaval et celui de Galvão soit incontestable, son antériorité à la version de Galvão a été mise en doute (Álvaro J. da Costa Pimpão, *Terão aparecido as Crónicas perdidas de Fernão Lopes ?*, dans *Biblos*, 27 (1951), p. 27-41). Sur l'histoire du texte, mais sans réponse aux questions de chronologie ci-après posées, cf. aussi Luís F. Lindley Cintra, *Sobre o Códice Alcobacense 290 (antigo 316) da Biblioteca Nacional de Lisboa (Autógrafo de Duarte Galvão ?)*, dans *Boletim de Filologia*, 23 (1974), p. 255-275. Galvão, au ch. I de la *Crónica* (éd. Castro Guimarães, p. 10 ; éd. Bragança, p. 12) donne 1505 comme date de rédaction. A. R. Nykl, *Cronica delrey Dom Affonso Hamrriquez por Duarte Galvão. Partial critical edition with introduction and notes*, Cambridge Mass., 1942, tient cette date pour celle de la mise au net définitive, non de la première rédaction (p. XI), qu'il pense avoir été écrite dans les années 1481-1491 (p. XXIV-XXV). Les auteurs portugais s'en tiennent à l'année 1505 (*Bibliografia geral portuguesa*, II, p. 571 : «a volta de 1505»), ou inclinent, au contraire de Nykl, à prendre 1505 pour la date à laquelle Galvão commença l'œuvre (Costa Pimpão, *História da literatura portuguesa. Idade Média* 2, Coimbre, 1959, p. 240), qu'il aurait achevée entre 1506 et 1514 (Joaquim Veríssimo Serrão, *A historiografia portuguesa*, I, Lisbonne, 1972, p. 132). La mention de l'abandon du projet total par Galvão (Rui de Pina, *Crónicas*, éd. M. Lopes de Almeida, Porto, 1977, prologue de la *Crónica de D. Sancho*, p. 11) incline à retenir 1505 pour date finale.

Le dit prologue de Rui de Pina (p. 9), la dédicace de Galvão et le témoignage de Barros (*Décadas*, III/1-4, éd. Cidade, p. 32) s'accordent à désigner D. Manuel comme l'auteur de la commande. Le second point de la thèse de Nykl n'est pas défendable. Celle de M. Serrão demanderait à être prouvée. Si la *Crónica* était restée plusieurs années sur l'écritoire, ne ferait-elle pas davantage référence aux triomphes portugais en Orient ? Or, le prologue est singulièrement discret à cet égard : il y est bien question de la découverte des Indes, point des conquêtes qui vont commencer avec l'envoi du vice-roi Almeida en 1505. Les allusions au Maghreb, où le Roi songea à aller en personne au début des années 1500, y sont plus appuyées ; et, seul contemporain à être nommé, pour son expédition de 1501 en Méditerranée orientale, contre les Ottomans, D. João de Meneses, comte de Tarouca et gouverneur de Tanger, y est l'objet d'une chaude recommandation («digne de (...) plus hautes charges par son exceptionnelle chevalerie et prudence») dont on aimerait découvrir les dessous. Dans le récit même, Galvão dit être passé à Bonn «dessas vezes que aquelas partes fui enviado por embaixador» ch. 36 ; éd. Castro Guimarães, p. 136, éd. Bragança, p. 173). Ce pluriel, renforcé quelques mots plus loin par un «sempre», ne nous met pas

développer des notions morales qui lui étaient chères. L'œuvre a attiré sur Galvão, de son temps même, des avis mitigés, et de la part des critiques modernes des jugements sévères⁷¹. Tout en le reconnaissant «docte ès lettres d'humanité» et «d'érudition étendue»⁷², les humanistes portugais ont répugné à le tenir pour un des leurs. João de Barros réduit son mérite à avoir épuré de ses archaïsmes de langue une chronique qui contient des fables honteuses, et conclut qu'il servit les lettres «pour autant que ses moyens le lui permettaient» (*quanto sua possibilidade alcançou*)⁷³. André de Resende préfère l'histoire latine du règne de D. Afonso Henriques, conservée chez les chanoines de Santa Cruz de Coïmbre, à la chronique en vulgaire abrégée plutôt que composée par Duarte Galvão⁷⁴.

Que Duarte Galvão ait démarqué un manuscrit de Fernão Lopes, comme le supposait déjà Damião de Góis (observant judicieusement que le style de la *Crónica* est bien plus léger que celui de ses lettres)⁷⁵, ou qu'il ait taillé dans une vieille chronique gardée à Santa Cruz⁷⁶, ces problèmes, soulevés dès le XVI^e siècle, ont été passablement débattus de nos jours par les spécialistes de l'historiographie portugaise, sans qu'une conclusion ait été acquise⁷⁷.

obligatoirement après 1505, puisque Galvão est allé deux fois au moins en Allemagne avant 1494 (*supra* n. 67).

S'il s'avérait exact que D. Manuel s'intéressa à D. Afonso Henriques en 1502 (cf. *infra* n. 86), j'inclinerais à penser que c'est alors qu'il chargea Galvão de composer la chronique de ce monarque, à partir de textes consultables au monastère de Santa Cruz. Le travail n'était pas si considérable qu'il n'ait pu être achevé en 1505.

⁷¹ Cf. Nykl, *o.c.*, p. XIII n. 1 ; *Bibliografia geral portuguesa*, II, p. 571-573, 577.

⁷² La première expression est de Barros, la seconde de Resende.

⁷³ Barros, *Décadas*, III/1-4, p. 32-33.

⁷⁴ André de Resende à Bartolomé Quevedo, d'Évora, 2.V.1567, dans *L. Andreae Resendii eborensis poemata, epistolæ historicae, orationes*, Cologne, 1613, aux p. 159-160 : «Non proferemus monarchia furta, sed regni publicos annales, et Alphonsi Henrici, primi Lusitanorum regis historiam, non modo hanc quæ Lusitana lingua circumfertur, a Duarte Galvano viro nobili et eruditionis variæ, non tam compositam, quam in epitomen redactam, sed antiquam, ab ipsius regis temporibus latine, ut illa ferebant tempora, scriptam, quæ a Sanctæ Crucis Conimbricensis, ubi idem rex sepultus est, canonicis reverenter adservatur.»

⁷⁵ Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, éd. Coïmbre, 1949-1955, IV/38, p. 104 ; Góis allègue des lettres de Galvão à D. João II et à D. Manuel, écrites au cours de ses missions à l'étranger. Gaspar Estaço, *Varias antiguidades de Portugal*, Lisbonne, 1625, f. 186.

⁷⁶ Cf. Nykl, *o.c.*, p. XXIV-XXV ; António Cruz, *Santa Cruz de Coimbra na cultura portuguesa*, I, Porto, 1964, p. 245-246 (sur l'emprunt par Galvão d'un manuscrit ancien qu'il ne restitua pas). Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 36-38 (réfutant Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, III, p. 6-7). Le problème des rapports de Duarte Galvão avec Santa Cruz, soulevé jadis par Herculanio, n'est pas résolu par les auteurs ci-dessus mentionnés.

⁷⁷ Augusto Botelho da Costa Veiga a méticuleusement cherché à cerner les emprunts faits par Galvão (*Duarte Galvão e a sua Crónica de Afonso Henriques*, dans *Anais das Bibliotecas e Arquivos*, 2^e série, t. 9 (1931), p. 61-81 ; *Estudos de história militar portuguesa*, I/2, *Análise da tradição e da polémica de Ourique*, Lisbonne, 1939, p. 235-239, 243-278). La question a rebondi à partir de 1942 avec la découverte, par Artur de Magalhães Basto puis par Carlos da Silva Tarouca de deux versions (ms. Porto 886 et ms. Cadaval 965 respectivement) de la chronique dite

Ils ne nous arrêteraient pas, si la détection des retouches et des interpolations auxquelles s'est livré Galvão nous était indifférente. Celles-ci confèrent à la *Crónica de D. Afonso Henriques* une originalité indiscutable, non pas sur la vie de ce monarque, mais sur l'atmosphère dans laquelle Duarte Galvão la conçut.

Toutes, certes, ne sont pas établies, puisque fait défaut une étude critique définitive de la transmission du texte⁷⁸. Certaines, des plus significatives, sont signées par leur auteur. Résistons à la tentation de lui imputer telle autre parce qu'elle reflète une erreur (par exemple, l'ascendance hongroise et non bourguignonne, du comte D. Henrique, père de D. Afonso Henriques) ou (par exemple, l'apparition divine à D. Afonso Henriques) une bondieuserie : s'il les fait délibérément siennes, ces légendes ne sont pas de son invention. Elles appartiennent déjà à une tradition qu'il est chargé de magnifier⁷⁹.

La *Crónica de D. Afonso Henriques* est une œuvre politique, qui a eu un succès révélateur. Bien qu'elle n'ait pas eu les honneurs de l'impression, de nombreux manuscrits, dont plusieurs luxueux, témoignent du prix qu'on

«de 1419», qui est à la base du texte de Galvão, et qui est elle-même un texte composite, provenant sans doute de Santa Cruz (cf. António Brásio, dans *Anais da Academia Portuguesa da História*, 2^e série, t. 9 (1959), p. 57-77). Dans la mesure où on y a puisé des arguments, la *Crónica de D. Afonso Henriques* a bénéficié du débat qui s'est institué, axé sur un problème plus captivant que celui de l'originalité de Galvão, — le rapport de la «chronique de 1419» aux chroniques perdues de Fernão Lopes.

⁷⁸ Pour un relevé des variantes entre Galvão et sa source, cf. Silva Tarouca, *Crónica de D. Dinis*, Coïmbre, 1950, p. 19-21 ; le même, dans *Brotéria*, 52 (1951), aux p. 58-59 ; le même, *Crónica dos sete primeiros reis de Portugal*, I, Lisbonne, 1952, p. XIX-XXV, et section sur D. Afonso Henriques (mais écourtée de ce que l'éditeur tient pour interpolations de Galvão) ; Luís Filipe Lindley Cintra, *Sobre a formação e evolução da lenda de Ourique (até à Crónica de 1419)*, dans *Revista da Faculdade de Letras [de Lisboa]*, 3^e série, t. 1 (1957) (= *Miscelânea de estudos em honra do Prof. Hermâni Cidade*), aux p. 171 n. 2, 173-182, 204 n. 2, 205 n. 2.

Ont été opportunément rassemblées en un volume diverses notes et études de Magalhães Basto, *Estudos. Cronistas e crónicas antigas, Fernão Lopes e a «Crónica de 1419»*, Coïmbre, 1960.

Notons que les passages de la *Crónica de D. Afonso Henriques* dus à Galvão se distinguent par les tours syntaxiques et le vocabulaire qui lui sont propres.

⁷⁹ Sans compter la «chronique de 1419» (dont le texte a subi des ajouts postérieurs), le miracle d'Ourique est mentionné dans plusieurs écrits du XV^e siècle : la *Segunda cronica breve de Santa Cruz* (1451) ; l'oratio du Dr. Vasco de Lucena à Innocent VIII (1485) ; les *Mémoires* d'Olivier de La Marche (1488), qui désigne par ailleurs Vasco de Lucena comme son informateur en matière portugaise. Rappelons qu'il s'agit de deux homonymes. Sur la vie du second, en dernier lieu, Danielle Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la cour de Bourgogne (1470)*, Genève, 1974, p. 3-21 ; sur celle du premier, *ibid.*, p. 8-10, et Baquero Moreno [cité *supra* note 10], p. 56-65.

Quant à l'origine hongroise du comte D. Henrique, l'opinion vulgaire la tenait pour telle (cf. Duarte Nunes de Leão, *Primeira parte das cronicas dos reis de Portugal*, Lisbonne 1600, p. 22). Diego de Valera l'avait présenté comme originaire de «Constantinople» ; Barros releva la divergence dans son *Clarimundo* (cf. ci-après note 81).

lui attache⁸⁰. Quitte à la dédaigner, les humanistes la lurent⁸¹. Camões s'en servit⁸². Elle est un des premiers fruits de cette célébration de l'identité historique du Portugal encouragée par D. Manuel, et qu'exprimèrent par le burin les mausolées élevés d'ordre du Roi à D. Afonso Henriques et à son fils D. Sancho I^{er} à Santa Cruz de Coïmbre⁸³, et le tombeau du comte D. Henrique, édifié en 1513 dans le cloître de la cathédrale de Braga⁸⁴, dans une chapelle commémorative de la victoire d'Aljubarrota, par le grand archevêque D. Diogo de Sousa, beau-frère de Duarte Galvão⁸⁵. Galvão relie à cette piété monumentale la composition de la *Crónica* : il compte au nombre des œuvres vertueuses de D. Manuel le mandement qu'il a reçu de lui de mettre en ordre et d'écrire les hauts faits des anciens rois, «et en quelque sorte de les transférer à de plus honorables tombeaux et sépultures»⁸⁶.

En même temps qu'il glorifie le premier roi national, et qu'il couvre D. Manuel de grosse louange courtoise, Galvão assigne au Portugal une mission à l'échelle du monde. L'éviction des Maures par le roi libérateur du territoire, qu'il se complaît à narrer⁸⁷, n'est que la préface d'un plus haut

⁸⁰ Liste critique des nombreux manuscrits de la *Crónica*, qui ne fut imprimée qu'au XVIII^e siècle, dans Nykl, *o.c.*, p. XV-XXXII, et dans la *Bibliografia geral portuguesa*, II, p. 523-563. Un exemplaire de luxe se trouvait dans la bibliothèque de D. Manuel, cf. Sousa Viterbo, *A livraria real, especialmente no reinado de D. Manuel*, dans *Historia e Memorias da Academia das Sciencias*, IX/1, p. 23, et Braamcamp Freire, dans *AHP*, II, p. 411. La *Crónica* fut rendue en latin par D. Duarte, bâtard de D. João III, cf. Luís de Matos, *A tradução latina da Crónica de D. Afonso Henriques*, dans *Boletim internacional de bibliografia luso-brasileira*, I/4 (1960), p. 586-589.

⁸¹ Cf. *supra*, notes 73 à 75. Barros la cite dans le prologue de son roman chevaleresque, *Crónica do Imperador Clarimundo donde os reis de Portugal descendem, tirada da linguagem húngara em a nossa portuguesa* (1522), éd. Marques Braga, I, p. 10 ; et noter, III, p. 95, la forme «Cabelicastro» (pour Scalabicastro/Santarém), qui doit provenir de Galvão, *Crónica*, ch. 33 (éd. Castro Guimarães, p. 123 ; éd. Bragança, p. 155).

⁸² Cf. José Maria Rodrigues, *Fontes dos Lusíadas*, dans *O Instituto*, 52 (1905), p. 57-58, 357-366, 426-436, et en volume, p. 16, 34-58. Le même, *Dois versos dos Lusíadas, tentativa de reconstituição do texto primitivo*, dans *Boletim da segunda Classe*, 4 (1910-1911), aux p. 478-491 ; reproduit, à quelques mots près, sous le même titre, dans *Ocidente*, 36 (1949/I), p. 297-305.

⁸³ L'achèvement de ces monuments semble être de 1520. Des dépositions tardives ont été publiées par Idelino da Costa Brochado, *Tentativas de canonização de el-rei D. Afonso Henriques*, dans *Anais da Academia Portuguesa da História*, 2^e série, t. 8 (1958).

⁸⁴ Caetano de Sousa, *Hist. geneal.*, I, p. 23-24.

⁸⁵ Sur ce prélat, frère de la seconde femme de Galvão, cf. Avelino de Jesus da Costa, art. «Sousa, Diogo de», dans *Dic. Hist. de Portugal*, IV, p. 70-73. Le rapport sur l'Éthiopie qu'il demanda au P. Álvares à son retour de l'Inde termine la *Verdadeira Informação das terras do Preste João* (du moins sous la forme où nous la connaissons).

⁸⁶ *Crónica de D. Afonso Henriques*, éd. Castro Guimarães, p. 6 ; éd. Bragança, p. 7. C'est en 1502 que D. Manuel, passant à Coïmbre lors de son pèlerinage à Compostelle, aurait décidé de donner aux anciens rois des sépultures plus pompeuses.

⁸⁷ Ceci est sensible jusque dans le choix des mots. Cf. les variantes du texte de Galvão et du manuscrit Cadaval, éd. Tarouca, p. 36, ligne 9 : «E ele que senpre tivera vontade de fazer serviço a Deos em guerra de Mouros» ; Galvão : «E como não havia entam nenhum serviço de Deus mais

destin, prédit par Dieu à la veille de la bataille d'Ourique⁸⁸. Galvão met sur l'histoire du Portugal le sceau du vouloir divin :

«Dieu ordonnait et voulait constituer le Portugal un royaume pour maint mystère de son service et pour l'exaltation de la sainte foi.»⁸⁹

La prétendue nomination d'un évêque noir au siège de Coïmbre par D. Afonso Henriques devient sous sa plume présage au

«grand mystère que, par les mains de ses successeurs seulement, Notre-Seigneur opérerait dans l'avenir, que les gens de couleur (*as gentes tintas*) des Ethiopies et des Indes, et d'autres terres par leur navigation et conquête nouvellement trouvées, viennent à entrer et à être introduits dans la foi du Christ.»⁹⁰

Considérant les rois,

«personnes publiques placées dans les royaumes pour le bien des royaumes de Dieu, et plus qu'aucuns autres hommes dans les mains de Dieu»

comme les exécutants des intentions célestes⁹¹, Galvão invitait

«tous les naturels des royaumes de Portugal à donner à Notre-Seigneur grandes et perpétuelles louanges pour tant faire participer de sa grâce les rois prédécesseurs [de D. Manuel] et [D. Manuel lui-même] avec une si claire manifestation de les vouloir honorer et choisir pour son service et pour l'exaltation de sa sainte foi.»⁹²

D. Manuel devait être félicité de ce que Dieu lui avait aussitôt mis au cœur le désir de bouter Juifs et Maures hors du Portugal ; tout culte judaïque et mahométique banni, demeurait seul celui de la vraie chrétienne religion.

neçesario em Espanha ocupada de Mouros que serem guerreados e lamçados fora della, segundo fora sempre seu proposito e vontade». Ibid., p. 87, ligne 18, sur la prise de Beja : «pouquos Mouros ficaram em Beja, que todos não foram mortos», écrit sobrement le ms. Cadaval ; Galvão : «todolos Mouros de Beja amdaram a espada, ficando muy poucos vivos».

⁸⁸ *Crónica*, ch. 15 ; éd. Castro Guimarães, p. 61 ; éd. Bragança, p. 79-80. Silva Tarouca observe que dans le texte du ms. Cadaval, où l'oraison de D. Afonso Henriques avant de voir la Croix est de foi vive, et l'apparition dans les limites d'une expérience personnelle, sans promesse de révélation, il n'y a «rien de ce faux mysticisme qui avec Duarte Galvão entre dans l'historiographie de D. Afonso Henriques» (*Brotéria*, 52 (1951), p. 53).

⁸⁹ *Crónica*, ch. 22 ; éd. Castro Guimarães, p. 84 ; éd. Bragança, p. 106.

⁹⁰ Ibid.

⁹¹ Ibid. Et aussi : «Le Roi n'est pas roi par lui-même ou pour lui-même (...), le cœur du Roi est dans la main de Dieu et Dieu l'incline où il veut, comme dit la Sainte Ecriture» (éd. Castro Guimarães, p. 85 et 83 ; éd. Bragança, p. 107 et 105-106).

⁹² *Crónica*, prologue ; éd. Castro Guimarães, p. 2 ; éd. Bragança, p. 2 ; cité dans J. V. Serrão, *A historiografia portuguesa*, I, p. 134.

Faisant hommage du passé au Roi, dont l'avènement, au terme de ses «desseins secrets et toujours justes», avait été «si clairement voulu et ordonné par Notre-Seigneur», Galvão admirait

«la grande merveille et le mystère de la découverte, ou plus véritablement de la conquête des Indes, jamais espérée ni crue parmi les peuples, jusqu'à ce qu'elle se vit faite par votre ordre et accomplie. Et aussi la découverte de mines, d'autres terres, de mers, de climats, de pôles et de peuples ignorés, jamais sus auparavant ni mentionnés parmi nous. Ce que ni ce grand roi Alexandre, conquérant du monde, ni les Carthaginois, seigneurs de l'Afrique et d'une partie de l'Europe, ni les Romains, qui dépassèrent tous les autres par l'étendue de leur empire, ne purent atteindre en s'y efforçant, comme on le lit.»

En révélant au monde sa dimension, le Roi lui révèle du même coup son Créateur et Rédempteur⁹³.

Cette foi visionnaire n'était pas partagée de tous les contemporains de Duarte Galvão. On a ingénieusement relevé, dans les instructions remises à Cabral à son départ pour l'Inde, au printemps 1500, des traces du conflit entre le clan des politiques, favorables à une entreprise de croisade, et le clan des partisans d'un faire-valoir économique de l'Expansion⁹⁴. Les luttes d'influence autour du Roi nous restent, malheureusement, très indistinctes, et à qui voudrait mieux serrer cette question essentielle il faudrait mener de longues et patientes recherches. Du parti des politiques, Duarte Galvão se détache comme une des rares personnalités saisissables, comme un porte-parole, voire comme un doctrinaire. Grâce à son accès auprès de D. Manuel, il a sûrement infléchi plus d'une décision⁹⁵. Qu'il ait été le rédacteur de la lettre de D. Manuel au Samorin de Calicut, du 1^{er} mars 1500, comme le rapporte Castanheda, est pleinement confirmé par le contenu mystique et la phraséologie de ce document, pièce importante au dossier de l'interprétation spiritualiste des Découvertes⁹⁶.

⁹³ *Crónica*, prologue ; éd. Castro Guimarães, p. 3, 4-5 ; éd. Bragança, p. 4-6 ; Serrão, p. 134-135 ; José Sebastião da Silva Dias, *Os descobrimentos e a problemática cultural do século XVI*, Coïmbre, 1973, p. 9.

⁹⁴ Alexandre Lobato, *Dois novos fragmentos do regimento de Cabral para a viagem da Índia em 1500*, dans *Studia*, 25 (1968), aux p. 36-38.

⁹⁵ Nous souscrivons à l'opinion émise sur ce point par Sousa Viterbo, *Galvão I*, p. 2.

⁹⁶ Le texte qu'en donna Castanheda, I/35, p. 78-80, est plus succinct, et parfois plus clair, que celui de la copie de la collection Vimieiro (B. N. Lisbonne, ms. FG 7638, f. 61v-64r), publiée sur une lecture défectueuse dans les *Cartas de Afonso de Albuquerque*, III, p. 85-88, dont les erreurs ont été répétées dans les éditions postérieures de Bragança Pereira, *Arquivo Português Oriental (nova edição)*, I/1, Bastorá, 1936 [non vu], et de Fontoura da Costa, *Os sete únicos documentos de 1500 conservados em Lisboa referentes à viagem de Pedro Álvares Cabral*, Lisbonne, 1940, 2^e éd., 1968, p. 58-59 ; et dans la traduction anglaise de William B. Greenlee, *The voyage*

On y retrouve l'idée que Dieu a prédestiné le Portugal.

«Dans son grand et infini pouvoir et savoir, Dieu a ordonné pour les temps à venir beaucoup de choses, qui pour le bien et le profit de l'espèce humaine, inspirées par l'Esprit-Saint au cœur des hommes, avaient à être opérées, (et qui) seraient manifestées et accomplies dans les temps pour cela les plus convenables par lui fixés, et ni avant ni après. Et comme cela est vérité bien connue d'expérience, si avec sain et vrai jugement vous voulez considérer la grandeur de la nouveauté et mystère de l'aller de nos gens et navires (jusqu')à vous et à vos terres, vous ferez dans ces régions-là de l'Orient ce que nous faisons tous ici dans celles-ci du Ponant, où nous donnons de grandes louanges au seigneur Dieu pour faire, en nos jours et les vôtres, si grande grâce au monde que nous puissions nous savoir, non seulement de oui-dire mais de vue, voir et connaître, nous joindre d'entretien et quasi voisiner.»

Par le vouloir de Dieu les Portugais ont fait ce que les grands peuples de l'Antiquité n'avaient pu que rêver.

«Depuis la création du monde, il y a eu dans ces régions de là-bas et dans celles d'ici de grandes puissances et seigneuries de princes et de rois, et de Romains et autres nations qui possédèrent la majeure partie de la terre, desquels on lit qu'ils eurent grande volonté et désir de faire cette navigation et y travaillèrent, et il ne plut pas à Dieu de leur donner telle possibilité en ces temps-là, comme nous-mêmes maintenant [n']aurions pu si nous ne l'avions eue de sa main et de son vouloir. Puisque tant que Dieu n'a pas voulu que cela soit, tous les hommes du passé n'eurent pas pouvoir de le faire, nul ne doit penser que maintenant qu'il l'a voulu les hommes aient la puissance de le contrarier et de le défaire. C'est désormais bien plus grand mal et offense contre Dieu de vouloir résister à sa volonté si manifeste et si connue que ce ne l'était de s'opiniâtrer contre elle avant qu'elle ne le fût.»

Inspiré par Dieu, l'Infant D. Henrique avait entrepris cette navigation qui a été poursuivie jusqu'à maintenant. Le principal désir du roi de Portugal se réalise, puisqu'on dit qu'il y a là-bas des chrétiens avec lesquels on pourra s'entretenir et vivre en conformité d'amour et de fraternité, comme doivent le faire entre eux les princes chrétiens.

«Car il faut bien croire que Dieu notre seigneur n'a pas ordonné la prouesse si merveilleuse de cette nôtre navigation pour être seulement servi dans les affaires et les profits temporels entre vous et nous, mais aussi dans les (profits) spirituels des âmes et de leur salut, que nous devons placer plus

of *Pedro Alvares Cabral to Brazil and India*, Hakluyt Society, 2^e série, vol. 81, 1937, p. 187-190 ; lecture correcte procurée par António da Silva Rego, *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente. Índia*, I, Lisbonne, 1947, p. 15-21 ; édition diplomatique de Silva Marques, *Descobrimentos portugueses*, III, Lisbonne, 1971, p. 568-570. Une autre copie d'époque, non signalée par Silva Marques, est dans le ms. Ajuda 50-V-21, f. 175v-179r.

haut. Il se considère mieux servi par le fait que sa sainte foi chrétienne soit entre vous et nous communiquée et jointe comme elle le fut par tout l'univers bien six cents ans après la venue de Jésus-Christ, jusqu'à ce que, par les péchés des hommes, vinrent quelques sectes et hérésies contraires annoncées, dont le Christ dit le premier qu'elles viendraient après lui pour la preuve et manifestation des bons, et pour tromper la malfaisance de ceux qui méritaient condamnation et perdition, (...) lesquelles sectes occupèrent entre vos terres et les nôtres une grande partie de la terre.»

La communication est aujourd'hui nouvellement ouverte par la navigation des Portugais. D. Manuel «désirant poursuivre et accomplir (...) ce que le Dieu très-haut nous montre tellement être sa volonté et son service», envoie à Calicut capitaine, nef, marchandises et facteur, ainsi que des religieux «versés dans la foi et religion chrétienne», qui feront voir «la doctrine de la foi chrétienne, donnée et instituée par Jésus-Christ notre seigneur, notre sauveur.» Il prie le Samorin d'accueillir son capitaine et ses gens «avec ce sain et vrai amour avec lequel nous vous les envoyons». Outre que le mystère de la volonté divine y est visible, il tombe sous le sens humain que le Samorin doit se réjouir de la présence de gens qui viennent de si loin, avec si grand courage, chercher son amitié et lui apporter plus de profit qu'il n'en pourrait recevoir d'aucun autre pays. Quoi qu'il en soit, les Portugais n'entendent pas faillir à leur mission.

«Au cas où, de par quelques volontés dévoyées et esprits perturbateurs du bien, qui ne manquent jamais, nous trouverions en vous le contraire, — ce qu'en toute raison nous pourrions difficilement croire ni espérer de votre vertu, — notre propos déterminé est de suivre la volonté de Dieu plutôt que celle des hommes et de ne point laisser, de par aucun obstacle, de poursuivre cette affaire, et de continuer notre navigation, commerce et pratique dans ces pays, dont le seigneur Dieu s'est voulu tenir nouvellement pour servi par nos mains.»

*

Des lettres officielles que Duarte Galvão rédigea ou inspira pour célébrer la découverte des Indes et les retrouvailles des chrétientés lointaines, celle au Samorin est seule connue. Encore devons-nous de l'identifier sans peine à Castanheda, de qui nous apprenons qu'elle était «escrita en lingoa Arabica, e em Portugues, feita por hũ fidalgo chamado Duarte Galvão»⁹⁷. On en a déduit que Galvão savait l'arabe, voire — pourquoi pas ! — d'autres langues orientales⁹⁸. La phrase est à lire d'autre façon : Castanheda nous dit simple-

⁹⁷ Castanheda, I/35, p. 78.

⁹⁸ Sousa Viterbo, *Galvão* I, p. 2, 38-39 ; le même, *Notícia de alguns arabistas*, dans *O Instituto*, 52 (1905), § XV, p. 494.

ment qu'une version en arabe de la lettre au Samorin fut établie à Lisbonne, avant le départ de Cabral, et que l'original portugais, dont il transcrit le texte, avait été rédigé par Duarte Galvão⁹⁹.

Que celui-ci n'entendait pas l'arabe, la preuve en est qu'il avait besoin d'un interprète pour converser avec Mateus, l'ambassadeur du Prêtre Jean¹⁰⁰, qui employait cette langue dans ses entretiens avec les Portugais. A plus forte raison Galvão, rédacteur de la lettre au Samorin, eût-il été incapable de s'en improviser le traducteur. Sa compétence d'orientaliste, hormis peut-être le petit vocabulaire maghrébin que plus d'un Portugais du XV^e siècle pouvait posséder, paraît avoir été limitée à l'apprentissage des caractères éthiopiens, auquel il s'essaya en 1515. Non qu'il prétendît à lire des textes. Il en fabriquait un code, pour envoyer chiffrées les lettres qu'il écrirait, de la part du Prêtre Jean, au Pape et aux princes chrétiens auprès de qui il était allé naguère en ambassade¹⁰¹.

L'intérêt de Duarte Galvão pour l'Orient n'est pas celui d'un humaniste mais d'un pragmatique. Il n'est pas Damião de Góis, ni João de Barros. Le progrès de la conquête portugaise, le contact avec le Prêtre Jean, la croisade contre l'Islam, telles sont ses seules préoccupations, mystiques et politiques indissolublement. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait été très lié avec Afonso de Albuquerque. Les restes de la correspondance suivie qu'ils échangeaient¹⁰² montrent l'intimité et la communauté d'idéal qui existaient entre le

⁹⁹ Nykl, *o.c.*, p. XI, avait déjà vu que le sens de la phrase dépendait d'une virgule, et relevé que celle mise dans l'édition moderne, citée ci-dessus, n'est pas dans l'édition princeps de 1552. L'édition de 1554, p. LXIX, col. a, porte : «escrita em lingoa Arabica, e em Portugues / feyta por (...) Duarte Galvão».

Nykl tirait argument de l'explication par l'anglais * *all made* (*almadee*, «todo feito») du nom, d'origine arabe, de la localité d'Almada (*Crónica*, ch. 35), pour conclure que «Duarte Galvão's knowledge of Arabic must have been very vague, and his knowledge of English not very precise.» Ailleurs, ch. 32, la *Crónica* emprunte à une source latine, sans la corriger, la fausse étymologie d'un toponyme arabe (cf. éd. Bragança, p. 147).

La découverte de la source de Galvão (la chronique dite «de 1419») est venue rendre incertaine la paternité des étymologies de la *Crónica de D. Afonso Henriques*. L'édition Tarouca du ms. Cadaval exclut le passage sur Almada, comme interpolation de Galvão (*Crónica dos sete primeiros reis de Portugal*, I, p. 291). C'est tenir pour tranchée une question qui ne l'est pas. Quant à l'arabe, les explications de toponymes données par le ou les rédacteurs de la chronique «de 1419» sont parfois légèrement différentes de celles de Galvão (cf. l'éd. Tarouca, I, p. 56 et 71, aux variantes). Quant à l'anglais, la ou les mission(s) de Galvão en Angleterre (Damião de Góis y fait allusion, *Crónica de D. Manuel*, III/77, p. 278) ne constitue(nt) pas un indice probant de sa connaissance de cette langue, que plus d'un Portugais entendait à Lisbonne.

¹⁰⁰ Cf. l'instruction de la plainte de Mateus contre Galvão, 15.X.1515, déposition du P. Francisco Álvares, *Cartas de Afonso de Albuquerque* [citées ci-après : *Cartas*], III, p. 167.

¹⁰¹ Duarte Galvão à D. Manuel, de Cochín, 21.I.1516, *Cartas*, IV, p. 30.

¹⁰² Ont été publiées les copies de trois lettres non datées :

a) La réponse d'Albuquerque, *Cartas*, I, p. 402-405, sans doute de la fin de 1512, à une lettre de Galvão qui devait être du début de 1512.

vieux conseiller royal et le créateur de l'empire portugais d'Orient. Albuquerque lui disait en 1512

«la nostalgie qui m'étreint ici maintes fois de votre amitié, conversation et fraternité vraie, qui me donne plus de tristesse et de peine que le souvenir des choses de Portugal.»¹⁰³

Il avait confié à Galvão le soin de veiller en son absence sur certains de ses intérêts matériels dans la mère-patrie¹⁰⁴. S'appuyant sur lui pour combattre les agissements de ses adversaires à la cour, il le tenait informé en détail des affaires de l'Inde. Galvão, de son côté mettait Albuquerque au courant des calomnies ou des médisances lancées contre lui. Il le défendait dans l'esprit du Roi. Ainsi, lorsque la nouvelle de son départ pour Malacca fut connue au Portugal, suscitant toutes sortes de commentaires et d'affirmations que l'Inde était perdue.

«Je dis toujours au Roi le contraire, et c'était mon avis. Car je tiens ces choses de là-bas pour au-delà de notre savoir, au pouvoir de la main de Dieu plutôt qu'en les nôtres.»¹⁰⁵

b) Une lettre de Galvão, *Cartas*, III, p. 248-251, à dater du début de mars 1513. Elle ne peut avoir été expédiée en Inde l'année précédente, par l'escadre qui leva l'ancre le 25.III.1512, car Galvão y fait état de l'accès au trône de Selim I^{er} [avril 1512], de la révolte de son frère aîné [Ahmed] et du passage du fils de celui-ci [Murad] chez les Safavides. Elle ne peut dater de 1514, car Galvão ignore la prise de Malacca, dont la nouvelle parvint au Portugal en juin 1513. Il n'a pas encore appris que vient de mourir, le 20 février 1513, Jules II, «ce Pape que je suis allé voir il y a maintenant * sept ans au sujet de ces affaires contre les Infidèles» (la copie est ici corrompue ; rétablir *sete*, au lieu de *setenta* ; Galvão était à Rome début 1506). La lettre est donc allée par les nefs envoyées en Inde en 1513.

c) La réponse d'Albuquerque à cette lettre, *Cartas*, I, p. 395-402 soit de fin 1513.

¹⁰³ *Cartas*, I, p. 402.

¹⁰⁴ *Ibid.* Le passage où Albuquerque dit à Galvão qu'il n'a «ni femme ni enfants ni père ni mère ni frère sinon vous seul» s'entend au sens où il a remis ses intérêts non à sa famille mais à Galvão. Ceci n'a pas été compris de Rodolfo Dalgado, *Conciliação de dois passos de duas cartas de Afonso de Albuquerque*, dans *Boletim da Classe de Letras*, 13 (1918-1919), p. 374-375, qui avance l'explication qu'Albuquerque n'avait pas de fils légitime (ce qui est inexact, son fils était légitime). Son frère venait de mourir (cf. une lettre de son cousin germain Lopo de Albuquerque, du 12.III.1512, Arch. Nat. Lisbonne, Corpo Cronológico I-27-116), mais il lui restait des sœurs ; à l'une d'elles, D. Isabel de Albuquerque, il avait confié l'administration de sa *quinta* d'Alhandra et d'autres biens à Atouguia et Alhos Vedros, cf. son testament, fait à Ormuz, le 1.XI.1515 (publié par Christovam Ayres, dans le *Boletim da segunda classe*, 4 (1910-1911), p. 115-139). Galvão, qui n'apparaît pas dans cet acte, devait être chargé d'autres intérêts, en particulier de spéculations commerciales. Nous avons vu qu'ils cousinaient par le premier mariage de Galvão (cf. tableau I). Avec d'autres membres de sa famille, les relations du Grand Albuquerque étaient distantes. Dans la lettre susmentionnée, Lopo de Albuquerque se plaint de lui avoir écrit plusieurs fois sans avoir jamais reçu de réponse.

¹⁰⁵ *Cartas*, III, p. 248.

Galvão usait de ses arguments coutumiers sur la puissance de Dieu et le mystère de ses décrets, si visible dans la manière dont s'opérait, par les Portugais, la conquête de l'Orient.

«Il me paraît maintenant, ainsi que je l'ai dit au Roi, — rapportait-il à Albuquerque au début de 1513, — que lors de la perdition de la Chrétienté par la venue de Mahomet, il s'ordonna, par mystère de Dieu, que le Prêtre Jean demeure dans ces régions là-bas, avec ses terres et ses gens, dans la foi et la vérité du Christ, afin que lorsque s'accomplirait cet autre mystère de notre navigation et aller dans ces régions, nous y trouvions des chrétiens et des gens avec qui, plus aisément, on mette la main sur Mahomet et sur La Mecque, son siège principal, qu'ils verront attaqué par les chrétiens, ce qui était si loin de se penser.»¹⁰⁶

Auparavant déjà, Duarte Galvão s'était manifesté comme un des promoteurs de l'alliance éthiopienne. Au début de 1505, à l'heure où D. Manuel patronnait la croisade pour la reconquête de Jérusalem et créait l'Inde portugaise, Galvão avait incité le vice-roi, D. Francisco de Almeida, à prendre langue avec le Prêtre¹⁰⁷. Sans doute fut-ce alors qu'il écrivit son «Exhortation à ceux qui par ordre de D. Manuel vont à la conquête de l'Inde, afin qu'ils sachent et se réjouissent bien plus encore de savoir quel bien et quel service de Dieu ils vont faire en Inde», écrit dans lequel, semble-t-il, il soulignait l'utilité de prendre l'Islam à revers pour mieux l'écraser¹⁰⁸. Fin 1512, il rédigea les lettres de D. Manuel que des moines éthiopiens en visite au Portugal, après un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, étaient chargés de transmettre au Prêtre¹⁰⁹.

¹⁰⁶ *Cartas*, III, p. 249.

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ La date de 1505 est plausible, puisque les expéditions antérieures n'avaient pas eu pour but d'établir la puissance militaire portugaise dans l'Océan Indien. L'*exhortatio* est signalée par Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, s.v. «Duarte Galvão», I, éd. Coïmbre, 1965, p. 732, comme suivie d'une autre *exhortatio* composée en 1515 (cf. ci-après, note 115), avec laquelle Barros, III/1-4, p. 32-33, la confond. Suivant Barros, la rédaction [de la première] fut suivie de l'envoi de Galvão en mission secrète, en 1505, au Pape, etc. Selon l'analyse de Barros, Galvão citait de nombreuses autorités et prophéties annonçant que la conquête et la destruction de La Mecque serait opérée «par la chrétienté de notre Europe» ; il exposait le thème de la croisade européenne et du débarquement combiné, en Mer Rouge avec le concours du Prêtre Jean, et sur les côtes du Levant par les souverains chrétiens.

Un exemplaire de cette épître (ou de celle de 1515 ?) figurait dans la bibliothèque de D. Manuel : «outro livro cuberto de purgaminho de hũa Exortaçam feyta aos da India per Duarte Galvam», cf. Sousa Viterbo, *A livraria real* [citée *supra*, n. 80], p. 18, et Braamcamp Freire, *AHP*, 2, p. 411.

En février 1517, à la veille du départ pour la campagne navale contre Djidda, Galvão aurait adressé aux capitaines un *tratado* de ce style (Correia, II, p. 489). Rien ne permet de décider si Correia réfère à l'*exhortatio* de 1515, ou s'il s'agit bien d'une troisième exhortation.

¹⁰⁹ Galvão à Albuquerque, * mars 1513, *Cartas*, III, p. 250.

Par l'escadre de 1513, Duarte Galvão envoya à Albuquerque une longue missive, dans laquelle il s'empressait de communiquer au Gouverneur les clartés qu'on avait eues de ces moines sur le Prêtre, sur ses ressources, sur les prophéties qui annonçaient l'alliance luso-éthiopienne, la conquête de La Mecque, la violation du tombeau de Mahomet, la destruction de l'Islam. Galvão pressait son ami d'accomplir cet exploit. Que les Portugais fussent pauvres et démunis n'importait pas. Les Apôtres, eux aussi, avaient été hommes d'humble condition. Galvão mettait leur action en parallèle :

«De même que par douze Apôtres fut détruite l'idolâtrie et s'est développée la foi chrétienne, que soit de même commencée par les Portugais, peu nombreux et sans puissance pour cela, la destruction de Mahomet et de sa secte perverse !» ¹¹⁰

Aux invites de Duarte Galvão, Albuquerque répondit par les navires de retour, lui décrivant par le menu la situation des pays de Mer Rouge, lui confirmant que La Mecque pouvait être détruite, et qu'elle le serait ¹¹¹. C'est le cœur plein de cette attente que Galvão allait en 1515 partir pour l'Ethiopie, voyant dans le dangereux honneur de conduire une ambassade au Prêtre le couronnement de sa vie. Dès la fin de 1512, enflammé par les récits des moines éthiopiens, qui comblaient ses plus profondes espérances, faisant fi de l'âge et de ses misères, il avait déclaré au Roi son désir de s'embarquer pour l'Orient :

«Il n'y a devant Dieu ni vieillesse ni faiblesse pour son service, là où entre dévotion et volonté. Comme dit Saint Paul, quand je suis malade, je me sens plus fort.» ¹¹²

La nomination d'un vieillard septuagénaire comme ambassadeur en Ethiopie avait quelque chose de si aventureux que D. Manuel a été suspecté de chercher à se défaire d'un conseiller importun ¹¹³. Hypothèse que contredit l'évidence des documents. Duarte Galvão partit certainement volontaire. Ce qui n'exclut pas que la cour se soit accomodée de l'absence de ce sermonneur intempestif, ou que ses adversaires mêmes l'aient poussé : il n'était pas difficile de le faire prisonnier de son personnage.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Cartas*, I, p. 398-402.

¹¹² Galvão à Albuquerque, * mars 1513, *Cartas*, III, p. 251.

¹¹³ Cf. l'anecdote, tirée d'un recueil manuscrit du XVII^e siècle, publiée par Sousa Viterbo, *Galvão*, I, p. 33, d'autant plus douteuse qu'elle donne D. Rodrigo de Lima comme remplaçant désigné de Duarte Galvão au cas, prévu, où celui-ci viendrait à mourir. D. Rodrigo de Lima n'a pas été le suppléant de Duarte Galvão. Il fut choisi pour l'ambassade d'Ethiopie en 1520, par Diogo Lopes de Sequeira.



Le départ n'alla pas sans soucis ni amertume. Lorsqu'en novembre 1514 la cour se transporta à Almeirim, où elle séjourna jusqu'en mars 1515, Galvão demeura à Lisbonne. D. Manuel lui avait enjoint de rester auprès de Mateus, l'ambassadeur éthiopien, qu'il allait raccompagner. Ils s'entretenaient chaque jour deux ou trois heures¹¹⁴. Galvão composa cet hiver-là, à l'intention des seigneurs avec qui il allait passer en Inde, une «Exhortation sur la destruction de La Mecque», à la fin de laquelle il s'excusait d'accepter dans son grand âge une mission si périlleuse¹¹⁵. En décembre, à deux mois et demi à peine de l'embarquement, — et «avec les nuits et les pluies» les mois d'hiver étaient réduits de moitié, — il s'inquiétait de ne pas encore savoir «comment et de quelle manière on voulait [l']envoyer», et du peu de temps qu'il avait pour mettre en ordre «sa maison, sa fortune et son âme»¹¹⁶.

Une lettre qu'il écrivit alors au Secrétaire d'État, António Carneiro, est un bon exemple de son mysticisme utilitaire. Se félicitant du mariage de son petit-neveu avec la fille de Carneiro, il y allait de son habituel couplet sur le mystère divin.

«(...) Les choses les plus désirées et les moins concevables pour les hommes, celles-là, à mon plein avis, je les tiens pour les plus voulues et ordonnées par Dieu, et nous devons nous assurer et nous reposer en elles, les voyant faites. Je dis cela à cause de tant d'autres projets de mariage qui couraient et s'agitaient, et dont Dieu n'a pas voulu qu'ils se fassent, sinon celui-ci, afin que se voie être vrai le dire de la Sainte Ecriture : maisons et biens, nous les avons de nos pères, mais l'épouse, véritablement, de Dieu seul.»

Puisque Dieu, en arrangeant ce mariage, avait voulu donner à Carneiro un motif supplémentaire de s'occuper des affaires de Galvão, celui-ci le sollicitait. N'osant pas quitter «l'ambassadeur du Prêtre» pour rejoindre la cour, sans un ordre du Roi, il priait le Secrétaire de le faire appeler d'urgence à Almeirim, afin d'y régler sa mission.

«Puisque Votre Grâce m'a déjà arrangé l'autre voyage [que je fis] pour le service de Dieu, qu'elle le fasse aussi pour celui-ci, car la conclusion de son principal service avec les infidèles est maintenant toute proche.»¹¹⁷

¹¹⁴ Galvão à António Carneiro, * décembre 1514 (cf. *supra*, note 16).

¹¹⁵ Barros, III/1-4, p. 33. Nous avons dit, *supra*, note 108, que Barros ne distingue pas l'*exhortatio* de * 1505 de celle de 1515. Il serait téméraire de répartir entre l'une ou l'autre les éléments de son résumé : ils sont conformes aux grandes chimères portugaises de 1505, mais Galvão en a très vraisemblablement repris une partie dans son *exhortatio* de 1515. Celle-ci commençait par ces mots : «Puisque Dieu et le Roi ordonnent que j'aïlle avec vous autres, messeigneurs, en Inde» (Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*, I, 732).

¹¹⁶ Galvão à Carneiro, *ibid.*

¹¹⁷ *Ibid.*

Elle n'était pas si proche que Galvão se le figurait. La perte d'Afonso de Albuquerque venait d'être consommée. Soumis à des pressions croissantes, et à l'encontre de ses sentiments intimes, D. Manuel s'était laissé arracher la destitution du gouverneur de l'Inde et son remplacement par Lopo Soares de Albergaria. En dépit des interventions de la reine D. Maria, — cette fille des Rois Catholiques était un ferme soutien d'Albuquerque —, le baron d'Alvito, *vedor da fazenda real*, et à ce titre l'un des responsables des finances portugaises, dissuada le Roi de reprendre la parole donnée et Lopo Soares d'accepter un dédommagement¹¹⁸. L'éviction d'Albuquerque était un triomphe du parti des affaires sur le parti de la grandeur.

Le Roi, toutefois, ne condamnait pas l'impérialisme d'Albuquerque. Tirillé, il s'efforçait de donner aux partisans d'une grande stratégie mondiale des gages de bon vouloir. Duarte Galvão ne sut pas en profiter. On lui offrait le commandement d'une petite escadre de trois nefs, qui naviguerait de conserve avec celle de Lopo Soares jusqu'en Inde. Il n'accepta pas, «disant qu'il était vieux, et qu'il ne voulait point de charges qui lui tracasseraient l'esprit, et particulièrement vu qu'il faisait ce voyage pour servir Notre-Seigneur et joindre la chrétienté d'Ethiopie à la nôtre»¹¹⁹. Le soin de faire déposer l'ambassade portugaise quelque part sur la côte éthiopienne revint donc à Lopo Soares, qui mènerait en Mer Rouge l'armada qu'Albuquerque faisait préparer dans les ports du Malabar.

Il est probable que Duarte Galvão n'accueillit pas de gaîté de cœur la disgrâce d'Albuquerque. Lopo Soares le soupçonna, sans doute à bon droit, d'avoir été au nombre de ceux qui combattirent sa nomination¹²⁰. Mais, en déclinant un commandement naval qui lui eût laissé sa liberté de mouvement, Galvão, tout à sa ferveur, ou bien ne mesura pas les conséquences du changement, ou bien se crut au-dessus des remous de la querelle. Il assure avoir appris sur le tard, une fois en Inde, que Lopo Soares était mal disposé envers lui¹²¹. Les signes précurseurs n'avaient pourtant pas manqué.

Que Galvão ait été éloigné de la cour, fin 1514, et laissé dans l'ignorance des questions qui le concernaient, était certainement voulu. Lorsqu'enfin des instructions furent établies pour son ambassade, il n'en eut pas commu-

¹¹⁸ Les chroniqueurs observent sur cette affaire capitale un mutisme prudent, rompu par le seul Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, II/1, éd. Coïmbre, 1923, p. 462-463, dont nous rapportons ici la version. Pour autant qu'on puisse en juger, elle est parfaitement acceptable, et évidemment trop succincte.

¹¹⁹ Castanheda, III/152, p. 364. Noter que le ton des propos rapportés par Castanheda est exactement celui des lettres de Galvão.

¹²⁰ Duarte Galvão à D. Manuel, de Cochin, 21.I.1516, dans *Cartas*, IV, p. 27. (Cette lettre est également imprimée dans le recueil de Graça Barreto [cité *supra*, note 16], p. 68-70).

¹²¹ *Ibid.* Il croyait (p. 28) que la mauvaise santé de Lopo Soares ferait de lui un bon gouverneur : «Entre autres raisons qu'il a pour cela, (il y a) qu'il est de mauvaise santé, ce pour quoi il ne peut présenter devant Dieu de meilleur sacrifice que de bien faire ici pour le service de Dieu et le vôtre, et à l'avantage de si sainte conquête.»

nication : le secrétaire de la mission, Lopo de Vilalobos, un protégé du Secrétaire António Carneiro, les garda par devers soi¹²². Autour de Lopo Soares, le clan des victimes d'Albuquerque, des dénonciateurs de son ambition, des parents et des amis du nouveau gouverneur, faisait corps et accaparait les brevets de capitaine et de facteur. Sur l'escadre qui quitta le Tage le 7 avril 1515, l'ambassade faisait modeste figure. Elle comptait dix-sept personnes¹²³. Encore ménagé à Lisbonne, Galvão, à son arrivée en Inde, se découvrit isolé et impuissant.

Ses démêlés avec Mateus, tout honni que fût celui-ci, le déconsidérèrent. Ils avaient fait la traversée sur le même navire, le *Piedade*. Galvão, dont l'exaltation d'âme s'accompagnait des déraisons d'un vieux bonhomme, ne s'était pas privé de tenir sur son collègue les propos les plus blessants, le traitant de maure, de faux ambassadeur, disant à qui voulait l'entendre qu'il se nommait Ibrahim (*Abraham*), qu'il voulait fuir en terre musulmane et qu'il fallait le renvoyer dans les fers au Portugal¹²⁴. La présence d'un moine éthiopien sur le *Piedade* avait envenimé les choses. Venu de Compostelle à Lisbonne le moine, grâce à Mateus, avait obtenu de D. Manuel une solde (*ordenado*)¹²⁵, et une place sur l'escadre pour rentrer en Ethiopie. Lopo de Vilalobos, qui travailla avec lui à rédiger un traité «des coutumes, sacrements et fêtes de l'année que le Prêtre a en son pays», jugea qu'il valait mieux que l'impression qu'il avait faite au Portugal¹²⁶. Mais les relations du moine avec Mateus s'étaient détériorées. Les deux hommes se vouaient une haine farouche, et se traitaient mutuellement de «maure»¹²⁷. Galvão, qui avait pris fait et cause pour le moine¹²⁸, faisait écho à ces insultes faciles, dont Mateus était abreuvé depuis son arrivée chez les Portugais. Dès 1512, par une campagne sans scrupule, on avait tenté de le faire passer pour un espion musulman, transformé en ambassadeur du Prêtre par la mégalomanie, aveugle ou hypocrite, en tout cas criminelle, d'Albuquerque. Le Roi, un moment désespéré, avait néanmoins tenu l'envoyé pour authentique, et lui

¹²² Cf. ci-après, p. 43. Sur ses obligations à Carneiro, cf. sa lettre à celui-ci du 10.I.1516, dans Graça Barreto, p. 66-68, et dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, VI, Lisbonne, 1967, à la p. 334.

¹²³ «Livro do assento de 1515 da Casa da Índia», dans *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique*, IV, p. 18.

¹²⁴ Pour tout ce qui suit, notre source essentielle est le procès-verbal de l'instruction de la plainte de Mateus contre Galvão, 14-15.X.1515, publié dans Graça Barreto, p. 61-65, et dans *Cartas*, III, p. 160-168 ; il sera renvoyé à cette dernière publication, plus accessible. Sur les propos tenus par Galvão, cf. *Cartas*, p. 161, 162, 163, 164, 165.

¹²⁵ Déposition du P. Álvares, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 167.

¹²⁶ Vilalobos à Carneiro, 10.I.1516, *As Gavetas*, VI, p. 335.

¹²⁷ *Cartas*, III, p. 162, 165, 167.

¹²⁸ *Cartas*, III, p. 165.

avait réservé les égards dus à sa qualité. A quelques jours de son départ du Portugal, il lui avait décerné l'habit de chevalier de l'Ordre du Christ ¹²⁹.

Il était grave que Galvão reprît toutes les calomnies proférées contre Mateus, et dont la sagesse de D. Manuel avait fait justice. Fort de la déférence qui lui avait été marquée à Lisbonne, Mateus n'était pas disposé à essayer ces offenses. A peine le *Piedade* eut-il jeté l'ancre à Goa, au début de septembre 1515, qu'il se plaignit à Lopo Soares des «choses que disait et faisait contre lui» Duarte Galvão. Le Gouverneur en écrivit à celui-ci, lui rappelant ce qu'il devait au service du Roi. Il eut beau jeu de remettre à sa place, en lui citant ses propres mots, l'inconséquent Galvão ¹³⁰ qui, cherchant dans une feinte solidarité diplomatique l'occasion d'affirmer ses prérogatives d'ambassadeur, demandait en vertu de quel décret royal son collègue (qu'il accusait d'imposture !) et, par le fait, lui-même étaient retenus de force sur le *Piedade* ¹³¹. Eprouvé par la traversée, Jacome, le jeune aristocrate éthiopien compagnon de Mateus, était au plus mal. Lopo Soares acceptait de le descendre à terre pour y être soigné. Mais, comme il gagnait sur l'heure les ports du Malabar, il refusait de laisser Mateus, et éventuellement toute l'ambassade, à Goa ¹³², fief d'Albuquerque, de crainte manifestement d'une collusion avec celui-ci, dont on attendait le retour d'Ormuz.

Jacome resta sur le *Piedade*. Galvão s'indigna que Lopo Soares n'ait pas au moins mandé un médecin à son chevet ¹³³. La flotte cinglant vers le sud, Jacome mourut devant Bhatkal (Batalá) ¹³⁴, où Lopo Soares fit escale quelques jours. Le *Piedade* fut envoyé en avant, à Cananor ¹³⁵, le comptoir portugais le plus proche. Là, «D. Jácome» fut inhumé, dans un terrain planté de palmiers qu'acheta Mateus ¹³⁶. Selon le P. Álvares, son chapelain, Duarte Galvão assista Mateus de ses discours édifiants pendant l'agonie du jeune Éthiopien et lors de son enterrement ¹³⁷. A trois jours de là, une nouvelle visite de Galvão tourna mal. D'après certains témoignages, Mateus aurait

¹²⁹ Sur la personnalité et les infortunes de Mateus, nous renvoyons à notre étude *L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel*, dans *Mare Luso-indicum*, III (1976), p. 1-56. Reprise ici-même, p. 133-182. L'étude classique du comte de Ficalho, *Viagens de Pedro da Covilhan*, Lisbonne, 1898, est désormais insuffisante en ce qui concerne l'ambassade de Galvão (ch. VII, p. 205-228), et d'ailleurs pour le reste.

¹³⁰ Déposition de Lopo Soares, 14.X.1515, *Cartas*, III, p. 160-161.

¹³¹ Dépôts de Vilalobos et du P. Álvares dans l'instruction de la plainte de Mateus, Cananor, 14 et 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 160-168.

¹³² Déposition de Vilalobos, *ibid.*, p. 163.

¹³³ Galvão à D. Manuel, 21.I.1516, *Cartas*, IV, p. 26.

¹³⁴ *Cartas*, III, p. 161, 163.

¹³⁵ *Cartas*, III, p. 161, 162, 163.

¹³⁶ Mateus à D. Manuel, de Cochim, 11.XII.1515, dans Graça Barreto, p. 65-66 ; *Cartas*, III, p. 169-170 ; Silva Rego, *Documentação* [cité *supra*, note 96], I, p. 274-275. Déposition du P. Álvares, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 166.

¹³⁷ *Cartas*, III, p. 166.

été blessé de la tenue vestimentaire de Galvão, peu accordée à un deuil¹³⁸. D'après le P. Álvares, la nouvelle que le moine éthiopien, plus fortuné que Jacome, était emmené à l'hôpital de Cananor, aurait mis sa douleur au paroxysme. Bien que l'initiative en revînt au P. Álvares, il tourna sa fureur contre Galvão, lui reprochant avec une violence extrême tout ce que ses façons avaient d'infâme. Puis il la porta contre le P. Álvares, avant de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon¹³⁹. Vilalobos, qui le vit ce même jour, le trouva fâché et larmoyant ; Galvão l'avait traité de Maure, lui avait déclaré qu'il n'était pas ambassadeur et qu'il mentait¹⁴⁰.

La rupture était consommée. Lorsque Lopo Soares arriva à Cananor, Mateus déposa une plainte qui fut instruite les 14 et 15 octobre. Les dépositions recueillies confirmèrent la malveillance de Galvão. L'une d'elles nous révèle que, sitôt débarqué sur le sol de l'Inde, et au même moment où il prodiguait à Mateus éploré ses pieuses condoléances, il s'ouvrait de ses convictions au premier officier rencontré, Jorge de Melo, capitaine sortant de Cananor, qui avait trempé, en janvier 1513, dans la machination ourdie contre Mateus pour le salir à jamais, et pour atteindre Albuquerque à travers lui. Galvão allait jusqu'à faire état des doutes qui avaient déchiré le Roi, et dont il avait été le témoin¹⁴¹.

Galvão ne consentit pas à admettre ses torts. Vilalobos en vint à lui présenter une mise en demeure (*requerimento*) au nom du Roi, d'avoir à faire la paix pour le salut de l'ambassade. Il n'y répondit que par des menaces. Les efforts de Lopo Soares, les démarches du P. Álvares et d'un autre clerc restèrent sans effet. Circonvenu, et d'ailleurs soucieux de regagner l'Éthiopie, Mateus pardonnait. Galvão, ulcéré, muré dans son honneur et sa méfiance, se refusa à toute composition. Le 20 janvier 1516 encore, il rejetait les avances que lui faisait transmettre l'ambassadeur du Prêtre¹⁴².

Faute d'études sur le gouvernement de Lopo Soares en Inde, on est tenté de n'en retenir que l'aspect le plus évident, celui d'une réaction contre l'œuvre d'Albuquerque, sans distinguer quelle fut la part des excès que son état maladif favorisa, — il était sujet à des accès épileptiques —, et quelle fut sa

¹³⁸ *Cartas*, III, p. 164, 165.

¹³⁹ Déposition du P. Álvares, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 167. Le P. Álvares à D. Manuel, de Cochin, 9.I.1518, dans Graça Barreto, p. 84 ; dans Ramos Coelho, *Alguns documentos do Arquivo nacional da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguesas*, Lisbonne, 1892, p. 414 ; éd. A. A. Banha de Andrade, dans *Actas do Colóquio sobre a Presença de Portugal no Mundo*, Lisbonne, 1981, p. 44.

Le moine mourut peu après, cf. Vilalobos à António Carneiro, 10.I.1516, *As Gavetas*, VI, p. 335.

¹⁴⁰ Déposition de Vilalobos, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 163-164.

¹⁴¹ Déposition de Jorge de Melo, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 162 ; autres, *ibid.*, p. 164, 165.

¹⁴² Vilalobos à António Carneiro, *As Gavetas*, VI, p. 335 ; Galvão à D. Manuel, *Cartas*, IV, p. 29.

part de responsabilité personnelle. A son arrivée en Inde, il semble avoir attaché beaucoup d'importance aux affaires de Mer Rouge. En novembre 1515, le bruit courait que l'ambassade serait acheminée vers l'Ethiopie au début de 1516¹⁴³. Peu après, il fut annoncé que tout était remis à l'expédition que Lopo Soares ferait en Mer Rouge en 1517¹⁴⁴. Il est certain que la brouille des deux ambassadeurs et l'entêtement de Galvão rendaient impraticable l'accomplissement de leur voyage. Le Gouverneur, embarrassé, en référa au Roi.

Un incident public étala l'agressivité de Galvão, et le dédain dont il s'éclaboussait par sa maladresse. Lopo Soares lui ayant fait dire de châtier deux de ses gens qui avaient joué du couteau, faute de quoi il les punirait lui-même, Galvão était accouru au château de Cochin où «le Gouverneur était après manger avec une pleine table de *fidalgos*. Devant tous, il lui dit qu'il n'avait pas à toucher à ses gens, ni à personne de tous ceux de l'ambassade, que lui [Galvão] était supérieur à tous, et que Dieu ne lui [Lopo Soares] avait pas donné pouvoir pour cela. Ce dont Lopo Soares se rit, encore que bien plein de fureur.»¹⁴⁵

Galvão, tenu à l'écart, s'interrogeait avec anxiété : ne disait-on pas que, par les nefs rentrant à Lisbonne en janvier 1516, le Gouverneur demandait à D. Manuel de nouvelles instructions ? Comme la réponse ne viendrait qu'à la fin de la mousson de 1517, la départ ne pourrait avoir lieu qu'en 1518. Galvão craignait de ne jamais atteindre l'Ethiopie. Le 20 janvier 1516, Lopo Soares s'appêtant à faire voile de Cochin à Calicut, et emmenant Lopo de Vilalobos dans sa suite, il lui réclama le texte des instructions de l'ambassade, et les lettres pour le Prêtre, qui se trouvaient entre les mains de Vilalobos. On lui répondit sèchement qu'on avait pourvu à tout. Lui fut non moins sèchement refusée l'autorisation de vendre du vin de Portugal qu'il avait apporté en Inde. Galvão, — qui avait espéré se faire de l'argent sur la vente de ce produit recherché, — en fut de plus de deux cents ducats¹⁴⁶.

Tandis que le Roi était informé des éclats de son ambassadeur, et que les procès-verbaux lui étaient transmis¹⁴⁷, Galvão prenait la plume de son côté. Un mémoire qu'il s'était proposé de soumettre à Lopo Soares ne s'est pas retrouvé, non plus qu'une lettre à D. Manuel qu'il fit passer secrètement par le *Santa Maria da Serra*, en prenant soin de ne la faire remettre au capitaine,

¹⁴³ Giovanni da Empoli, de Cochin, 15.XI.1515 : «Questo anno si manda lo imbasciatore al re Davit» (*Archivio storico italiano*, I, Appendice, t. III, Florence, 1846, p. 88) ; éd. M. Spa anzani, *Giovanni da Empoli*, Florence, 1984, p. 204.

¹⁴⁴ Andrea Corsali à Giuliano de Medicis, de Cochin, 6.I.*1516, dans Ramusio, *De e navigatione e viaggi*, éd. 1554, f. 199r.

¹⁴⁵ Vilalobos à Carneiro, *As Gavetas*, VI, p. 335-336.

¹⁴⁶ Galvão à D. Manuel, *Cartas*, IV, p. 27, 28-29.

¹⁴⁷ Vilalobos à Carneiro, p. 336 ; Galvão à D. Manuel, p. 29 ; le P. Álvares à D. Manuel, 9.I.1518, dans *Alguns documentos da Torre do Tombo*, p. 414.

D. Garcia de Noronha, le neveu d'Albuquerque, qu'une fois celui-ci en haute mer¹⁴⁸. Détail qui souligne combien il se repliait dans son isolement. Une autre lettre au Roi, du 21 janvier 1516, le montre moins irrité contre Mateus que contre Vilalobos et, avec une certaine circonspection, contre Lopo Soares. Il proteste de sa lucidité :

«De ces vexations d'ici contre moi, je rends, Sire, compte à Votre Altesse très à regret, et pour qu'elle sache que cela se produit parce que je ne peux rien contre qui est plus puissant, et non parce que je n'y entends pas. Dieu nous a enjoint d'être simples comme les colombes et orgueilleux comme les serpents. Comme le dit Saint Jérôme, c'est vice presque égal de tromper ou de pouvoir être trompé.»¹⁴⁹

Au milieu des récriminations perce, avec la fougue combative, la foi vivace qui le soutient. «Je prie Dieu plus que jamais je n'ai prié»¹⁵⁰, dit-il à D. Manuel. Et il confesse une inébranlable espérance :

«Toutes les vexations d'ici, je les tiens pour traverses de l'Ennemi contre ce très saint service de Dieu, lesquelles j'ai confiance qu'il [Dieu] défera ; et à cette fin le courage ne me faiblira pas. (...) En tout j'espère en Dieu, à qui je m'en remets intensément, autant que je le puis, et à l'Esprit-Saint, ma principale dévotion, espérance et consolation après la glorieuse Notre-Dame.»¹⁵¹

La réconciliation avec Mateus n'eut lieu qu'à la fin de 1516, à l'annonce du prochain départ pour la Mer Rouge. Mateus visita Galvão le jour de Noël, et rejeta sur Vilalobos la culpabilité de leur mésintelligence¹⁵². Pour prévenir de nouveaux incidents, il avait été décidé que les deux ambassadeurs voyageraient sur des navires différents. Duarte Galvão embarqua sur le vaisseau amiral, le *Santa Catarina do Monte Sinai*, et Mateus, avec D. João da Silveira, neveu du Gouverneur, sur le *São Pedro*. A la requête de Galvão, le P. Álvares alla avec Mateus, pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions. Heureux d'arriver bientôt en Ethiopie, Mateus était «doux comme un agneau». A l'escale de Socotra, au début de mars 1517, il envoya le P. Álvares visiter Galvão et lui transmettre ses vœux¹⁵³. Ce devait être leur dernier contact. Passé le Bab el-Mandeb, un coup de vent séparait le *São Pedro* du gros de l'escadre, qui mouilla devant Djedda.

Brève fut la joie de Duarte Galvão. On sait la suite : l'incapacité de Lopo Soares, l'attaque manquée, la retraite vers le sud, l'arrêt en Mer Rouge

¹⁴⁸ Galvão à D. Manuel, p. 30.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 30.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 29.

¹⁵² Le P. Álvares à D. Manuel, 9.I.1518, dans *Alguns documentos*, p. 414-415.

¹⁵³ *Ibid.*

dans l'île de Kamarân, d'où Galvão supplia d'être mené à la côte éthiopienne¹⁵⁴, sa mort, le 9 juin 1517, «non point de maladie, mais de vieillesse et de chagrin». Avant de mourir, il avait la prescience de la disparition de son fils Jorge, péri en mer, et du meurtre de Lourenço de Cosme, le trésorier de l'ambassade, à Dahlak, aux portes de l'Ethiopie¹⁵⁵. Brisé par le fiasco complet qu'était cette campagne navale tant souhaitée, le vieux prophète de la destruction de l'Islam était du moins épargné par une désillusion non moins amère : celle de découvrir la réalité que dissimulait le mythe du Prêtre Jean.

*

Le comportement de Duarte Galvão à son arrivée en Inde place sous une cruelle lumière un prestige en décomposition. Il se conduit en vieillard incommodé et vain, intempérant d'humeur et de langage, semeur de zizanie.

«Je ne sais pas, — écrivait Vilalobos au Secrétaire d'État António Carneiro, le 10 janvier 1516 —, ce qu'il est advenu des belles-lettres de Duarte Galvão ni pour où il a gardé sa si grande science et son savoir, car (...) il s'est voulu montrer ici plus intrépide que mesuré. Tout ce qu'un jeune homme du temps d'aujourd'hui admet et tient pour juste, il le tient pour si grave et le poursuit avec tant d'impétuosité que ce n'est pas chose croyable (...) En rien ses belles-lettres ne sont en conformité avec son âge, ce dont nous sommes tous mécontents, car nous pensions qu'il nous avait de donner le bon exemple à tous et de nous tenir gardés comme des fils, et nous de l'honorer et de le respecter comme un père. Il nous met en discorde et nous agite de telle façon qu'il ne lui reste plus rien à faire que de donner des conseils pour des cartels»¹⁵⁶.

Témoin sans bienveillance, le besogneux Vilalobos était assurément tourmenté par l'esprit de flatterie et d'intrigue, qui inclinait les *fidalgos* de Lopo Soares à moquer cette vieille gloire fatiguée¹⁵⁷. Il n'empêche que le manque de savoir-faire de Galvão décourageait ses proches. Son protégé le P. Álvares, homme pondéré, et en affinité spirituelle avec lui, cache assez mal combien il était difficile à maintenir dans la voie des agissements raisonnables.

Cette attitude est peu conforme à la réputation de grande *prudência* que les chroniqueurs unanimes font au vieux serviteur des rois, et que D. Manuel,

¹⁵⁴ Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, II, p. 499.

¹⁵⁵ Relation du P. Álvares rapportée par Barros, III/1-4, p. 31-32.

¹⁵⁶ Vilalobos à Carneiro, p. 335-336.

¹⁵⁷ Ce *fidalgo* d'Évora était d'une noble famille, celle des Sande, mais cadet, donc pauvre (frère de Francisco de Sande, reconnu chef de la maison des Sande par *carta de brasão* de 1513, cf. *Arquivo Histórico de Portugal*, 2^e série, 1 (1958), p. 75). Il servait depuis trente ans sans avoir fait fortune, et s'inquiétait de l'avenir de ses sept enfants. Cf. ses lettres de * début 1515 au Roi, dans Graça Barreto, p. 59-60, et du 10.I.1516 à António Carneiro, *As Gavetas*, VI, p. 334 et 336.

en 1517, retenait toujours à son crédit ¹⁵⁸. Perfide et vraisemblable, Vilalobos dit qu'il extravaguait parfois dans ses emportements séniles (*destemperava com as paixões da idade*) ¹⁵⁹. Est-ce bien le poids des ans qui aggrave les petites failles du naturel déjà soupçonnées à propos de sa mission de 1505 ? Voilà bel âge que Galvão a le caractère pointu. Tel il est en 1515, tel il était en 1505 («trop peu discret») et en 1488. Ni sa rudesse, ni le penchant chamailleur qu'il débride au Malabar ne déconcertent à proprement parler. On est surpris seulement qu'il ne les domine pas. Autant que nous le sachions, la vieillesse ne l'a pas diminué. Plus que de la sclérose de l'âge, il aura été victime du dépaysement.

Galvão a passé sa vie dans un milieu bien déterminé, celui de la cour portugaise, et dans une position privilégiée, au service immédiat du souverain, tant au Portugal que dans ses voyages au dehors. Il est soudain, en 1515, dans une situation toute différente : subordonné à un homme qu'il n'aime guère, dont les compagnons ne sont pas de son bord, dont la politique est opposée à celle qu'il a prônée. Il est seul : l'équipe de Lopo Soares évince ou neutralise celle qu'Albuquerque s'était attachée, et autour du bonhomme Galvão personne ne se regroupe. Vilalobos croit avantageux de le desservir. Quelques membres de sa parenté sont en Inde, mais ils sont de l'autre clan, ou indifférents, ou mal vus ¹⁶⁰.

Entouré de gens insensibles à ses grands rêves, et peu enclins à les faire passer en actes, il est compréhensible que Galvão se soit montré intransigeant et pointilleux. Plus circonspect, il eût évité le naufrage de sa dignité. Trop emporté, il a été victime de son manque de réflexion et de son excès de zèle. Car sa méchanceté envers Mateus ne fut rien d'autre. Il ne supporta pas les frictions d'une trop longue cohabitation avec cet être violent, «léonin» dira le P. Álvares, qui lui ressemblait par plus d'un trait, d'une même force morale devant les avanies, d'une égale abnégation au service de son maître. Durant la traversée Galvão se persuada, après d'autres, et à tort, que Mateus était un musulman déguisé. Tout lui devint louche : que Mateus, à l'escale de Mozambique, ait parlé en arabe avec un *sharif*, le troubla ¹⁶¹ ; qu'il lui cherchât noise, c'était pour compromettre la réalisation de l'ambassade ¹⁶². Les bavardages déplacés de Galvão traduisirent sa profonde inquiétude, si forte qu'il passait outre aux options du Roi.

¹⁵⁸ Cf. D. Manuel à Mateus, * début 1517, cité dans la lettre du P. Álvares à D. Manuel du 9.I.1518, *Alguns documentos*, p. 414.

¹⁵⁹ Déposition de Vilalobos, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 162-163.

¹⁶⁰ Priront part à l'expédition de Mer Rouge de 1517 son fils Jorge et, comme capitaines, un de ses neveux, Jerónimo de Sousa (cf. tableau II), et deux de ses petits-cousins par alliance, Cristóvão de Sousa et Gaspar da Silva, ainsi que le beau-frère de ces derniers, Afonso Lopes da Costa (cf. tableau I).

¹⁶¹ Déposition de Francisco de Gá, 15.X.1515, *Cartas*, III, p. 165.

¹⁶² Déposition de Fernand'Alvares de Gá, *ibid.*, p. 164.

On n'ose pas dire que la fidélité était une des qualités de Galvão, car il était trop courtisan pour être fidèle, du moins à la mémoire des morts. Il n'honora ni celle de D. João II ¹⁶³ ni celle d'Albuquerque. Son grand dévouement faisait de lui un exécutant parfait. A condition toutefois qu'il fût guidé. Esprit étroit et raide, son principal défaut était de manquer, à un point rare, de jugement. Il se trompa sur Mateus, comme il se trompait sur Lopo Soares.

L'Inde qu'il découvrit n'était pas celle qu'il avait imaginée. Les méditations dont il essaya l'effet sur Lopo Soares, et dans lesquelles il se laissait aller à un désaveu implicite d'Albuquerque, sont de la veine qu'il avait toujours exploitée. Dans la conception exaltée du service de Dieu et du Roi à laquelle il donnait libre cours, on perçoit le désarroi que provoquaient en lui les réalités de l'Orient portugais.

«Je ne laisse pas de penser et de croire que jusqu'à présent Dieu a tué ici, toujours, vos capitaines-en-chef (*capitães-mores*), aussi nombreux qu'ils sont venus ici jusqu'à présent sans qu'ils retournent au Portugal, tout sains et robustes qu'ils fussent, afin qu'après s'être servi d'eux dans ce que réclamait votre sainte conquête, ils paient éventuellement ce en quoi ils déméritaient de Lui, ou pour qu'ils n'aillent plus importuner Votre Altesse, eux et leurs partisans, en vous sollicitant et en obtenant de vous plus que ce dont ils allaient pleins et dont ils n'avaient jamais rêvé, et dont le Portugal ne peut porter le faix (*e Portugal nam sofre*). (...) Dieu les châtie ici, par sa bénignité et miséricorde, jusqu'à ce que, les hommes ne se châtiant ni ne se corrigeant, Il en vienne éventuellement à les mener à ce par quoi ils se corrigeront et châtiront le mieux, qui est votre châtiment et justice. Car les châtiments et les trépas que Dieu donne, nous les tenons pour naturels et appliqués à tous, et pour cela ne nous corrigeons point par eux. J'ai beaucoup parlé de cela l'autre jour au capitaine-en-chef, [Lopo Soares], en tête-à-tête, quand est venue la nouvelle de la mort d'Afonso de Albuquerque. En vérité vos hommes seraient contents que vos capitaines-en-chef, qui ne sont pas rois, gouvernent ici avec conseil et justice, comme gouverne là-bas Votre Altesse, qui est leur Roi qui les mande ici. Il n'y a ici point cela, ni la crainte du contraire, rien que de suivre les usages et coutumes d'ici. Qui se dit roi est qui ne connaît pas de roi et, bien plus, qui ne veut pas en connaître.» ¹⁶⁴

Sur les *fidalgos* parmi lesquels vivait désormais le vieil ambassadeur, cette rhétorique fastidieuse n'avait aucune prise. Ayant passé les océans alors que l'esprit de croisade était mal porté, et que le supplantait l'appétit de richesse, Duarte Galvão, vestige d'un autre siècle, avait peu de chances de faire entendre son message. Pis qu'importun ou maladroit, il était démodé. Le goût de l'argent et du plaisir prédomina chez les Portugais qui vinrent en Inde

¹⁶³ Dans le prologue de la *Crónica de D. Afonso Henriques*, D. Manuel devient l'auteur, élu par la Providence, des découvertes préparées par «ses prédécesseurs». Le rôle essentiel de D. João II est passé sous silence. Dans la lettre au Samorin du 1.III.1500, le rôle de l'Infant D. Henrique est seul rappelé.

¹⁶⁴ Galvão à D. Manuel, de Cochin, 21.I.1516, *Cartas*, IV, p. 28.

après la disparition du sévère Albuquerque. Cette fièvre culmina dans les années 1520, quand un gouverneur au nom illustre, D. Duarte de Meneses, donna l'exemple d'une vénalité éhontée.

La croyance en une mission religieuse du Portugal couvrit de sa justification la présence en Orient d'hommes fort loin d'être tous pénétrés des enseignements de la foi. Elle suscita également un puissant mouvement d'apostolat, dont l'ampleur a fait de la seconde phase de l'Expansion lusitanienne un phénomène d'une importance non moindre que la première. Ainsi, l'idée mystique que Duarte Galvão avait vécue ne mourut pas avec lui. D'autres l'exprimèrent, avec des développements plus nourris. Il ne l'avait pas inventée : lorsqu'il naquit, la conscience nationale s'en était déjà imprégnée. Mais, à l'heure même où se produisait le «mystère de la découverte» de l'Inde, il formula, avec netteté et vigueur, les rudiments d'une idéologie missionnaire appelée à la longue survie que l'on sait.

L'APPRENTISSAGE DE L'INDE COCHIN 1503-1504

Cochin fut pour les Portugais l'école d'apprentissage de l'Inde. Port du poivre, et de ce fait prenant le pas sur Cananor, ils y acquirent leurs premières connaissances de la géographie des négoce orientaux et l'expérience d'une implantation politique : ce premier comptoir devint, avant qu'ils ne l'aient voulu, leur première forteresse en Asie. La nature de leur présence dans les mers de l'Inde se confirma dans les péripéties de la guerre de 1503-1504 entre Calicut et Cochin*.

*

Après que le comptoir ouvert à Calicut fut saccagé, à la mi-décembre 1500, et le facteur massacré avec une partie de son personnel, Pedro Álvares Cabral partit pour Cochin. Il y fut bien accueilli et y chargea du poivre. La fortune des vents éloigna son escadre avant qu'il ait achevé les négociations en cours. Il laissait à terre, à leur grand déplaisir, neuf Portugais dont le «facteur de charge» des nefs, Gonçalo Gil Barbosa, et son écrivain, Lourenço Moreno¹. Il s'en justifia en leur écrivant, de Cananor, que de toute façon les instructions royales les avaient désignés comme officiers de la factorerie à créer à Calicut ou en quelque autre lieu². Ainsi naissait de fait, sans que la

* Je suis redevable à Geneviève Bouchon, qui s'est généreusement déssaisie en ma faveur des photocopies de quelques documents de la Torre do Tombo rassemblées par elle en vue d'une étude sur les deux Albuquerque. Je dois également à la grande obligeance de Carmen Radulet (cf. n. 65) et de M. Fernando Portugal (cf. n. 61 et n. 106).

¹ «*Feitor da carga*» (Cast. I/40, p. 90), «*pera feitorizar a carga*» (Barros, I/5-8, p. 208). Gonçalo Gil n'avait pas débarqué à Cochin pour y être *feitor* d'une *feitoria*.

² Barros, I/5-9, p. 212. Gonçalo Gil Barbosa avait été un des quatre écrivains d'Aires Correia, le défunt *feitor* de Calicut. Sur sa carrière, cf. Francisco Leite de Faria, *Os documentos mais antigos que se conservam, escritos pelos Portugueses na Índia*, dans Luís de Albuquerque et Inácio Guerreiro, éd., *II Seminário Internacional de história indo-portuguesa Actas*, Lisbonne, 1985, [p. 155-175], p. 159-160.

fondation en ait été réglée, ce qui deviendrait le comptoir portugais de Cochin.

Gonçalo Gil Barbosa et ses compagnons connurent des mois difficiles. Ils étaient en butte aux avanies des Maures, leur maison avait été incendiée, les marchandises portugaises ne trouvaient pas preneur, et faute d'argent liquide on ne leur vendait pas de poivre. Lorsque João da Nova, commandant de l'escadre de 1501, arriva à Cochin, Gonçalo Gil Barbosa ne put lui procurer de cargaison³. Gonçalo Gil demeura néanmoins sur place, garant auprès du rajah des relations futures. João da Nova alla charger à Cananor, où des facilités lui furent consenties par le souverain local, le Kolathiri. Y restèrent pour écouler leur marchandise les agents de deux commanditaires de son escadre, l'un de D. Álvaro de Bragance, l'autre du non moins fameux marchand florentin Bartolomeo Marchionni⁴. Tels étaient les débuts, à Cananor comme à Cochin circonstanciels et très modestes, de l'établissement commercial des Portugais au Malabar.

Il échut à Vasco da Gama, placé à la tête de l'escadre de 1502, d'appliquer les mesures adoptées à Lisbonne au su des péripéties de 1500 : organisation d'un comptoir à Cochin et maintien en Inde d'une petite force navale permanente. Le *feitor* nommé à Cochin, Diogo Fernandes Correia, avait précédemment été *feitor* de Flandres⁵. Il était assisté de deux écrivains, Lourenço Moreno, déjà sur place depuis deux ans, et Álvaro Vaz. Une quarantaine d'hommes restaient avec eux⁶.

La visite de Cabral en 1500 et la poignée d'hommes de l'escadre de 1501 qui y avait subsisté montraient l'avantage de disposer d'une seconde base. La petite agence de Cananor fut elle aussi érigée en comptoir, sous l'autorité de Gonçalo Gil Barbosa. Une vingtaine d'hommes y servaient⁷.

Les deux comptoirs étaient désormais sous la protection d'une couverture navale, celle des cinq navires de l'escadre de Vicente Sodré. A cela près, ils ne se distinguaient guère de ceux établis au Malabar par des compagnies de

³ Cast., I/43, p. 94. Affaitadi, 26.IX.1502, Sanuto, IV, 664. Selon Barros, I/5-10, p. 221, le rajah de Cochin, appréhendant une attaque navale de Calicut fit partir promptement João da Nova, qui laissa à Gonçalo Gil six ou sept hommes de plus. Selon Góis, I/63, p. 156, il chargea les épices que Gonçalo Gil tenait prêtes.

⁴ Cf. les lettres de Bartolomeo Marchionni et de Lunardo Nardi du 20.IX.1502, Sanuto, IV, 544. Barros, I/5-10, p. 220.

⁵ Cf. A. Braamcamp Freire, *Notícias da feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 76 (paru précédemment dans l'*Archivo Historico Portuguez*). Aucun document connu n'explicite l'identité, donnée comme certaine dans des nobiliaires. La probabilité se fonde sur l'homonymie et sur la similitude de fonction. Et cf. ci-après, p. 96, 104.

⁶ Les agents : Cast., I/46, p. 100 ; Góis, I/69, p. 166 ; Barros, I/6-7, p. 254. Les effectifs en personnel : on gardera le chiffre donné par Diogo Fernandes Correia (lettre à Afonso de Albuquerque, p. 211 ; Barros, l.c., et Brás, éd. 1557, f. 9b : trente ; Luís Martins au Roi, 7.XII.1527 (*As Gavetas*, V, p. 101) : quinze à vingt.

⁷ Cast., I/48, p. 102 ; Góis, I/69, p. 168-169.

marchands asiatiques. La *feitoria* de Cochin était une maison (*casa*) donnée par le rajah. A Cananor, les Portugais qui avaient jusque là vécu mêlés aux Maures demandaient une *feitoria* bien séparée. Leurs paillotes furent établies à l'écart de la ville indigène, sur la pointe rocheuse située à l'ouest de la baie ⁸. La tâche de terrorisme maritime confiée à Vicente Sodré et l'intérêt bien compris des rajahs locaux étaient censés garantir les deux établissements.

Les deux années qu'il resta à Cochin, condamné à une activité réduite, Gonçalo Gil Barbosa n'avait pas sérieusement inquiété les «Maures de La Mecque», c'est-à-dire les marchands musulmans d'Égypte et d'Arabie qui fournissaient le monde méditerranéen. L'implantation d'un comptoir, doté d'un personnel important, et la guerre de course, dont les patrouilles de Sodré annonçaient l'agressivité, mettaient désormais en cause la primauté de Calicut. En février 1503, quand Vasco da Gama quitta Cochin, on tenait pour à peu près certain que le Samorin allait envahir en force les terres du rajah, son vassal ⁹, afin de chasser les Portugais, et de les dissuader de jamais revenir en Inde. Cette invasion eut effectivement lieu dans les mois suivants, avec un plein succès : Cochin occupé et incendié, et le rajah en fuite emmenant avec lui Gonçalo Gil Barbosa et quelques autres Portugais. Redresser la situation qu'à Lisbonne on n'avait pas prévue, et tenter de se prémunir contre le renouvellement de la catastrophe, allait occuper les cinq mois de séjour des Albuquerque au Malabar.

Des voyages fondateurs que le roi de Portugal monta annuellement vers le Malabar, du *descobrimento* de Vasco da Gama en 1497-1499 à la création d'un gouvernement de l'Inde en 1505, seul celui, en 1503, d'Afonso de Albuquerque et de Francisco de Albuquerque n'a pas été l'objet de descriptions érudites ou de recherches critiques ¹⁰. Le second rôle dans lequel le futur fondateur de l'empire fut relégué par son cousin germain, et le fait que celui-ci, disparu en mer au retour, sortit de l'histoire à peine y était-il entré, ont contribué à maintenir ce séjour commercial dans l'ombre des prouesses guerrières qui, après leur départ, devaient jeter sur le comptoir de Cochin un éclat légendaire.

⁸ Le Kolathiri à D. Manuel, 6.XII.1507, CA II, p. 400 et 401. Gaspar Correia, une fois de plus, se trompe en datant de 1500 et 1501 les travaux de fortification exécutés à la *feitoria* (I, 168-169 et 258 ; d'où G. Bouchon, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, p. 60-61.

⁹ Bergamo, p. 109 et 123. Sur Calicut, voir le bref mais dense article de G. Bouchon, *Un microcosme : Calicut au début du XVI^e siècle*, dans Denys Lombard et Jean Aubin, éd., *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine, 13^e-20^e siècles*, Paris, 1988, p. 49-57.

¹⁰ On peut ne pas lire l'article misérable de Maria Clara Junqueiro, *No rasto de uma viagem à Índia*, dans *A abertura do mundo. Estudos de história dos descobrimentos europeus. Em homenagem a Luís de Albuquerque*, II, Lisbonne, 1987, p. 21-38.

I. FRANCISCO DE ALBUQUERQUE ET LE SAMORIN

Les relations contemporaines ne manquent cependant pas sur le voyage des Albuquerque. Bien qu'il ait été publié par Francazano di Montalboddo dans ses *Paesi nuovamente ritrovati*, parus à Vicence en 1507, maintes fois réimprimés et traduits dans le premier tiers du XVI^e siècle, et que Grynaeus l'ait repris dans son *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, paru à Bâle et à Paris en 1532, le rapport envoyé en Italie par des marchands et banquiers ¹¹ n'a pas retenu l'attention des historiens. Montalboddo il est vrai, l'édita comme émanant de gens allés en Inde sur une flotte partie en mai 1502 et rentrée à Lisbonne le 15 décembre 1503 ¹². Seul Heyd a reconnu jadis qu'il se rapportait au voyage des Albuquerque ¹³. Personne ne s'en est occupé depuis, alors qu'il contient, entre autres, le texte du traité négocié entre Francisco de Albuquerque et Calicut, le premier traité passé par les Portugais avec un souverain indien dont le détail nous soit livré de façon plus précise que par la plume des chroniqueurs.

De peu postérieure au 15 juillet 1504, la relation anonyme des marchands est confirmée et étoffée par un autre témoignage essentiel, qui fut connu à Lisbonne à la même date, la lettre expédiée de Cochim par Francisco de Albuquerque fin décembre 1503. Le texte n'en est accessible qu'à travers une traduction allemande conservée dans les papiers de Peutinger ¹⁴. Le récit du voyage qu'en 1504 Giovanni da Empoli adressa à son père est la troisième relation due à un participant de l'expédition ¹⁵.

Quelques autres lettres les recourent et y ajoutent, celles notamment de Giovanni Francesco Affaitadi, un des grands négociants italiens de Lisbonne, qui investissait des fonds dans les expéditions au Malabar et renseignait parallèlement Venise, depuis 1501, sur les périls de la concurrence portugaise. Sanuto les a recopiées dans ses *Diarii*, et dans les siens Girolamo Priuli fait aussi écho aux nouvelles reçues de Lisbonne. Une lettre de Pero de Ataíde de

¹¹ «Exemplum quarundam literarum negotiatorum et collybistarum ac trapezitarum Hispaniæ ad correspondales suos in urbe Florentiæ & Venetiarum». Francazano di Montalboddo, *Paesi*, éd. Vicence 1507, fol. LXXVIIr.-LXXIXv.) ; Grynaeus, *Novus orbis*, éd., Paris, 1532, p. 117-121. Pour les éditions et traductions des *Paesi*, cf. António Alberto Banha de Andrada, *Mundos novos do mundo*, I, p. 528 sqq.

¹² «Ex relatu eorum qui classem concomitati sunt : eam inquam quæ MDII mense Maii ab Lisbona soluit & anno MDIII die XV Decembris rediit (...)». On notera que Banha de Andrada, *op. cit.*, p. 530, mentionne la lettre sans s'arrêter à son contenu.

¹³ W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age*, éd. Furcy Raynaud, II, Leipzig, 1886, p. 538, n. 3.

¹⁴ Elle a été éditée par Greiff, cf. *infra*, bibliographie, sous Copey. Sur la date, cf. *infra* n. 152.

¹⁵ A compléter par quelques variantes de la lettre anonyme du ms. Florence, Riccardiana 1910, f. 78r-82v.

fin 1503, et la relation en italien du passager de la « nef de Setúbal », qui fut dans l'Océan Indien en 1503-1504, complètent notre information et les données succinctes des chroniqueurs ¹⁶.

L'ensemble permet de retracer la navigation des Albuquerque et leur activité en Inde. Celle-ci s'exerça en trois directions. La mise en défense de Cochin, à laquelle les deux cousins participèrent. Le chargement des nefes, à propos duquel un différend les opposa. Des négociations de paix avec Calicut, qui furent de la responsabilité de Francisco, après qu'Afonso eut quitté Cochin pour aller aux épices à Kollam.

Le voyage des deux Albuquerque

Dans l'été 1502, une grande activité avait régné sur les chantiers navals, en vue du voyage de l'année suivante. Le 20 septembre, deux lettres à destination de Florence en annonçaient la composition. Bartolomeo Marchionni écrivait que le Roi faisait armer deux *nave grosse* de 600 *tonelli*, deux de 300, six autres de 150 à 200. Ce seraient douze nefes qui partiraient en janvier, et peut-être plus. On en attribuait à Marchionni une de 300 *tonelli* ¹⁷. Lunardo Nardi annonçait le départ, prévu en février 1503, de cinq nefes — deux construites par le Roi, de 700 et 550 *tonelli*, une de 300 *tonelli* faite à Madère par « le comte Antonio », une de 300 faite par « Ianni de Nave e altri del porto de Portogalo », une de 180 faite à Setúbal par Ruisgel [un Flamand ?] — et d'une nef de Biscaye de 250 à 300 *tonelli* construite pour António Salvago. Salvago avait pris une participation pour 200 *tonelli*, le « major » de même, et de même un Florentin, Francisco Carducci ¹⁸. Giovanni Francesco Affaitadi transmettait à Venise des chiffres plus élevés. C'est en janvier que le Roi voulait donner l'envoi à huit à dix *nave grosse* : deux faites à Lisbonne, de 700 et 500 *tonelli*, une à Porto, de 450 ; deux à Madère, de 350 et 230 ; une à Setúbal, de 160 à 170. A ces vaisseaux tous nouvellement construits s'adjoindrait une *nave* de 300 *tonelli* qui rentrait de Chio. Le Roi entendait armer pour son compte, sauf les nefes de 450 et de 350 *tonelli*, dont les achats seraient payés en Inde, comptant et en espèces, par les marchands qui engageraient des capitaux à cette fin. En outre, les marchands pourraient envoyer deux ou trois navires à leurs frais ¹⁹.

Les nouvelles rapportées de l'Inde en septembre 1502, par João da Nova, les plus fraîches dont on disposât, n'avaient rien d'alarmant. On pensait que

¹⁶ Voir la bibliographie *in fine* sous Affaitadi, Priuli, Pero de Ataíde, Anonyme Setúbal.

¹⁷ Bartolomeo Marchionni, de Lisbonne, 20.X.1502, Sanuto, IV, 545.

¹⁸ Lunardo Nardi, même date, Sanuto, IV, 547.

¹⁹ Giovanni Francesco Affaitadi à Piero Pasqualino, de Lisbonne, 26.IX.1502, Sanuto, IV, p. 665-666.

Vasco da Gama laisserait établies pacifiquement les *feitorias* de Cochin et de Cananor ²⁰. Aussi le voyage des sept nefes qui partirent en avril 1503 sous la bannière (*bandeira*) d'Afonso de Albuquerque le 6 avril, et sous celle de son cousin germain Francisco de Albuquerque le 14 avril, n'était-il bien qu'un aller et retour de «*naos de carga*» ²¹. Un huitième bâtiment devait venir charger des épices à Cochin, fin 1503, pour rentrer également à Lisbonne en 1504, c'était la «*nef de Setúbal*» ; elle navigua d'abord de conserve avec les deux navires d'António de Saldanha, partis le 12 mai faire course aux Maures dans les eaux de l'Arabie ²².

Ces dates tardives montrent que l'exécution des préparatifs avait traîné en longueur. Il semble aussi que le Roi ait dû accorder aux marchands une participation plus large que ce qui avait été envisagé. Ils furent en tout cas nombreux à investir dans l'expédition. Catarina Dias de Aguiar, l'entrepreneuse femme d'affaires, bien introduite à la Cour puisque, *aposentadora*, elle en assurait les logements, arma une nef de 150 *botte* ²³. La participation florentine était fournie. Girolamo Sernigi était le principal armateur ²⁴. Le jeune Giovanni da Empoli, embarqué sur la flotte d'Afonso de Albuquerque, était l'agent commercial de la firme Gualterroti et Frescobaldi ²⁵, et de Bartolomeo Marchionni ²⁶. Il y en avait d'autres encore ²⁷.

Les vaisseaux d'Afonso de Albuquerque étaient quatre : le *Santiago*, nef capitane, 600 *botte*, le *Santo Esprito*, 700 *botte*, le *São Cristóvão*, 300 *botte* ; et une nef de 150 *botte*, celle de Catarina Dias de Aguiar. On doit à Giovanni da

²⁰ Cast., I/55, p. 115, Développement dans Góis, I/77, p. 181.

²¹ Barros, I/7-2, p. 261 («*pera virem com carga de especearia*»).

²² Anonyme Setúbal, p. 34 («*tute do haveva de andare in armata in corso ala roba de suoi inimici da quelle bande et romaxe et nui havevamo comision de cargar e tornar a Portugal subito*»). En raison de son départ tardif de Lisbonne, la «*nef de Setúbal*» fut retenue à la côte d'Afrique orientale jusqu'au printemps 1504 (*ibid.*, p. 33, 38-39), et n'arriva à Cochin qu'en mai 1504 (cf. *infra*, p. 53).

²³ Sur ces activités, cf. A. Braamcamp Freire, éd., *Cartas de quitação de D. Manuel*, n° 115, dans *Arquivo Histórico Português*, I, p. 363-365 ; n° 702, *id.*, IX, p. 446. Elle armera de nouveau pour l'Inde en 1504, cf. Sanuto, VI, 26 ; G. Bouchon, *Lopo Soares*, p. 63. Sur son navire de 1503, cf. ci-dessous.

²⁴ Girolamo da Empoli, *Vita di Giovanni da Empoli* (1530), dans Spallanzani, p. 103 ; *ed. Archivio Storico Italiano, Appendice*, t. III (1846), p. 26.

²⁵ La firme participa pour 2.200 *crúzados* (Spallanzani, p. 25, 26 ; doc. 2, p. 113 ; doc. 4, p. 129-130).

²⁶ Spallanzani, doc. 2, p. 114 ; doc. 4, p. 129. P. Peragallo, *Cenni intorno alla colonia italiana in Portogallo nei secoli XIV, XV e XVI*, Gênes, 1907, p. 72.

²⁷ La liste dans Federigo Melis, *Di alcune figure di operatori economici fiorentini attivi nel Portogallo nel XV secolo*, dans Hermann Kellenbenz, éd., *Fremde Kaufleute auf der iberischen Halbinsel*, Cologne-Vienne, 1970 (Kölner Colloquien, 1), [p. 56-73], p. 59. Sans doute faut-il y ajouter Giovanni Francesco Affaitadi, qui en septembre 1502 se proposait d'y participer, et le Gênois Andrea Salvago.

Empoli ces chiffres de tonnage, qui réclameraient une recherche métrologique affinée, et cette liste de noms qui ne font pas problème ²⁸.

Les trois premiers bâtiments arrivèrent seuls en Inde, celui de Catarina Dias ayant sombré. Le *Santo Esprito* s'identifie à la nef que les textes portugais n'appellent que «la *nau* de Fernão Martins», du nom de son capitaine, Fernão Martins de Almada, et le *São Cristóvão* avait pour capitaine Antão Garcia ²⁹. Giovanni da Empoli voyagea sur le *Santo Esprito* ³⁰. Le *São Cristóvão* était la nef nolisée par Bartolomeo Marchionni ³¹.

Les navires de Francisco de Albuquerque, étaient le *São Miguel Rainha Nova* ³², son propre vaisseau ; celui de Nicolau Coelho, le *Santa Maria do Faial* ³³ et, selon les chroniqueurs du XVI^e siècle et les listes d'armadas dressées plus tard à l'aide de registres de la Casa da Índia, celui de Pero Vaz da Veiga, perdu en mer ³⁴. Il y a là une erreur. Pero Vaz da Veiga ne peut avoir commandé que le navire qui disparut, celui de Catarina Dias.

Le tableau synoptique des noms de capitaine et de noms de navire ainsi composé ne fait apparaître ni la *nau Conceição*, ni Duarte Pacheco Pereira qui la commandait, et que les sources susdites rangent parmi les capitaines d'Afonso de Albuquerque. Il faut évidemment identifier le *Conceição* au troi-

²⁸ Les noms des navires et leur tonnage sont énumérés par Empoli. Je retiens les tonnages de la version de Ramusio (éd. Milanese), qui, dans le manuscrit de Florence édité par Spallanzani, p. 115, sont respectivement 1600, 700, 300 et 200 *botte*. Ceux de Ca'Masser, p. 73, sans les noms, sont de 800, 500 et 400 à 500 *botte*, pour les trois premiers.

Les listes de septembre 1502 (ci-dessus dans le texte), non superposables, jaugent en *tonelli*. Marchionni dit noliser un navire de 300 *tonelli* (Sanuto, IV, 545), qui est sauf erreur le *São Cristóvão*, de 300 *botte* chez Empoli. La nef de Catarina Dias, de 150 *botte* chez Empoli/Ramusio, est de 150 *tonelli* pour Affaitadi (Sanuto, VI, 87). La conversion des *tonelli* en *botte* (au coefficient 1,75, cf. Affaitadi, Sanuto, V, 134, 842) ne donne pas de chiffres coïncidant avec ceux d'Empoli. Sans entrer plus avant dans cette matière, il suffira à l'objet de la présente étude de retenir l'ordre de grandeur relatif des navires de l'escadre d'Afonso de Albuquerque.

²⁹ Nous pouvons déduire que le *Santo Esprito* est la «*nau* de Fernão Martins» et le *São Cristóvão* celle d'Antão Garcia, du fait que la seconde pouvait entrer dans le port de Cochin et que la première avait trop de tirant d'eau pour le faire (cf. ci-après, p. 86). Or nous savons par Empoli le tonnage des deux navires, qui est du simple au double. Brás, éd. 1557, f. 9a, dit effectivement que Fernão Martins commandait le *Santo Esprito* ; il appelle le bâtiment de Antão Garcia «o navio riscado» (f. 9a, 12a).

³⁰ Contrairement à l'assertion de Girolamo da Empoli [n. 24], Giovanni ne voyagea pas sur la capitane (cf. Empoli, p. 118 ; *Empoli/N., f. 78v.), mais sur «la grande nave» (Empoli, p. 121 ; *Empoli/N., f. 79v), dont le capitaine mourut au retour près du Cap-Vert (*Empoli/N., f. 81r ; Banha de Andrade, *Mundos novos*, I, p. 330. Suivant Brás, éd. 1557, f. 14a, il vivait encore lors de l'arrivée au Cap-Vert ; phrase supprimée dans l'édition de 1576).

³¹ C'est la nef de 300 *tonelli* qui lui était attribuée, la «nef de Bartolomeo Marchionni» que la nef de Fernão Martins rejoint dans le «golfe de La Mecque» (*Empoli/N., f. 79r).

³² Cf. ses *mandados* du 28.VIII.1503 (CC.II-7-159), et du 31.I.1504 (CC. I-8-16).

³³ Cf. son reçu du 9.X.1503 (CC. II-7-168), d'où Bouchon, *Cananor* [n. 8], p. 70.

³⁴ Cast., I/55, p. 115 ; Góis, I/77, p. 182, p. 261 (le dit de Montemor-o-Novo). Barros, I/7-8, p. 261.

sième navire de l'escadre de Francisco de Albuquerque, et Duarte Pacheco Pereira à son troisième capitaine. Nous savons par Francisco de Albuquerque lui-même que les deux navires de sa compagnie, séparés de lui par une tempête au Cap de Bonne-Espérance, le rejoignirent à Cochin le 4 septembre 1503 ³⁵. Or Castanheda, dont la chronologie sur cette section de temps est très sûre, rapporte que Duarte Pacheco Pereira arrivé devant Cochin ce jour-là, rejoignit à force des rames, dans son canot, Francisco de Albuquerque parti dans la lagune, avec une flotille légère, guerroyer contre le Samorin. Les retrouvailles se firent aux cris de «Portugal, Portugal!» et de «Cochin, Cochin!» ³⁶

Aussi ne sera-t-on pas surpris de voir Duarte Pacheco constamment au service de Francisco de Albuquerque, ce qui serait inexplicable, et selon le code social impossible, s'il avait fait la traversée sous les ordres d'Afonso de Albuquerque.

Francisco de Albuquerque, dont la traversée avait été étonnamment courte — il avait doublé le cap de Bonne-Espérance début juin ³⁷ — avait pu concevoir quelque idée de l'hostilité de Calicut, et de la menace pesant sur Cochin, par des capitaines de Vasco da Gama sur le chemin du retour, rencontrés à la côte de Mozambique ³⁸. Mais il n'apprit qu'en août la situation à laquelle il devrait faire face sans en avoir reçu les moyens : Vicente Sodré plus intéressé à la course en mer d'Arabie avait abandonné Diogo Fernandes Correia à son sort, et les forces de Calicut étaient en possession de Cochin.

Tandis qu'Afonso de Albuquerque, jouant de malchance, remontait péniblement vers le nord ³⁹, au milieu de tempêtes où sombra la nef de Catarina Dias ⁴⁰, Francisco avait touché Angedive dès le 6 août 1503, ce qui lui permit de grossir sa flotte de plusieurs éléments. Angedive se trouva être, en effet, le

³⁵ Copey, p. 143.

³⁶ Cast., I/55, p. 116 (le lundi, donc le 4).

³⁷ Après un mois et vingt-sept jours de navigation, (Copey, p. 139 ; *ibid.*, les dates d'escale à Malindi, 16-24 juin, sont à corriger en 16-24 *juillet), soit le 10 juin. Mais le 4 juin («le jour de la Pentecôte») selon Affaitadi, lettre du 17.X.1503, Sanuto, V, 842.

³⁸ Il confia une lettre pour le Roi à João Lopes Perestrelo (Copey, *ibid.*). Le gros de l'escadre de Vasco da Gama ne quitta Mozambique que les 16 et 22 juin (l'Anonyme portugais de Vienne, éd. Christina von Rohr, *Neue Quellen zur zweiten Indienfahrt Vasco da Gamas*, Leipzig 1939, p. 36).

³⁹ Le 12 juillet, trois des nefs de Vasco da Gama sur le chemin du retour le croisent à la côte d'Afrique du Sud (Tomé Lopes, dans Ramusio/Milanesi, I, p. 737). Selon la lettre anonyme italienne d'octobre 1504 (*Empoli/N., f. 78v.), la rencontre eut lieu le 2 juin. C'est la leçon de Tomé Lopes qu'il faut préférer (implicitement confirmée par l'Anonyme portugais de Vienne, *l.c.*, où on lira le 16 *juin la date du départ de Mozambique de deux nefs rentrant vers Lisbonne). Le navire d'Empoli a doublé le Cap le 6 juillet, et retrouvé Afonso de Albuquerque à l'aiguade de São Brás (Empoli, p. 117 ; *Empoli/N., f. 78v : le 6 juin).

⁴⁰ Empoli, p. 119 ; Affaitadi, 11.IX.1504, Sanuto, V, 87. Début juillet elle avait mouillé à l'aiguade de São Brás avec les trois autres (cf. *Empoli/N., f. 78v : «E quivi trovammo le nostre conserve e la capitana»).

point de rencontre d'équipages portugais en détresse. António do Campo, un des capitaines de la flotte de Vasco da Gama, y avait abouti. Seul à avoir manqué la mousson de 1502, il avait hiverné à la côte de Malindi, désarmé⁴¹. Il avait mis à la voile vers l'Inde, à court de vivres et avec un équipage malade, abandonné du maître d'équipage et du facteur de sa nef, le *Santa Cruz*, qui n'adhéraient pas à ses intentions douteuses et risquées.

António do Campo — qu'on retrouvera en 1507-1508 parmi les capitaines portugais plus soucieux de faire des prises en mer d'Arabie que d'exécuter les vœux d'Afonso de Albuquerque sur la conquête d'Ormuz — a dû être le premier, dès 1502-1503, d'une longue série de chefs de bord que la tentation de faire de l'argent jeta aux marges de l'illégalité dans l'Océan Indien. Encore qu'insuffisamment précises, les informations sur ses agissements après qu'il fut séparé de Vasco da Gama composent un ensemble fort suspect. Et il est révélateur que son nom soit associé à celui d'un des fils de Pero Jusarte, seigneur d'Arraiolos, dont plusieurs menèrent des activités maritimes de marginaux, sinon de criminels⁴². António do Campo ne semble pas avoir eu de succès. Il était en train de mourir de faim à Angedive lorsque Francisco de Albuquerque l'y découvrit⁴³.

⁴¹ Barros, I/6-2, p. 232 ; I/6-3, p. 235, 236 ; I/7-2, p. 263. Cast., I/54, p. 115 (son pilote était mort dès le départ). Góis, I/68, p. 164. A Mombassa, il laisse un bombardier castillan qui se fait maure, cf. Hans Mayr, *Viagem de D. Francisco de Almeida*, éd. António Baião, *O manuscrito de Valentim Fernandes*, Lisbonne, 1940, p. 17 ; *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique*, I, Lisbonne, 1962, p. 528.

⁴² Matteo da Bergamo, post-scriptum à sa lettre du 18.IV.1503, p. 124 («dicano va più presto per andare d'armata che de merchanzie» ; on disait aussi qu'il était allé chercher de l'or à Sofala. L'Anonyme portugais de Vienne, qui a rencontré également les deux hommes à Mozambique, écrit, p. 34, qu'António do Campo était capitaine de la *nau* de Cristóvão Jusarte. L'identification de ce Cristóvão Jusarte d'avec deux homonymes contemporains a été remarquablement débrouillée, mais non résolue, par Luís Filipe Thomaz, dans G. Bouchon et L. F. Thomaz, *Voyage aux deltas du Gange et de l'Irraouaddy en 1521*, Paris, 1988, excursus, 6, p. 395-403, et tableau IV). La phrase de l'Anonyme de Vienne peut signifier que Cristóvão Jusarte avait armé le *Santa Cruz*, ou bien qu'il y avait été remplacé comme capitaine par António do Campo. Selon la version de Correia, I, p. 347, à demi seulement acceptable, António do Campo, qui commit des méfaits aux Maldives avant de gagner Angedive, serait tombé sous le coup de pareille mesure, Vasco da Gama ayant (à l'escale près de Malindi), suspendu sa décision jusqu'à l'arrivée en Inde. Quant à avoir armé le *Santa Cruz*, un petit bâtiment, ce pourrait être le fait aussi bien de Cristóvão Jusarte 1^{er} *morgado* d'Azinhaga (cf. Thomaz, *l.c.*, n. 10) que de Cristóvão fils de Pero Jusarte.

C'est le Cristóvão fils de Pero Jusarte (cf. D. Francisco de Almeida au Roi, de Cochin, 16.XII.1505, dans *As Gavetas*, XI, p. 42) qui, resté à Cochin fin 1503, commande une chaloupe (*batel*) aux côtés de Duarte Pacheco Pereira (Cast., I/70 sqq., p. 147, 149, 153, 158, 159), puis dans les premiers mois de 1505, une caravelle (laissée en Inde par Lopo Soares : Barros, I/9-4, p. 379), avec laquelle il se livre à des excès sur le littoral de Kollam (Almeida au Roi, *l.c.*, p. 42-49). A moins qu'il ne s'agisse du troisième homonyme, son cousin paternel, plus jeune, c'est lui qu'on retrouve en 1520 au Bengale, dans un jeu d'intérêts commerciaux des plus ambigus (Thomaz, *l.c.*, p. 403).

⁴³ Copey, p. 140.

Le 13 août, arriva sur la caravelle de Fernão Rodrigues Badarças, à court de vivres ⁴⁴, un groupe de rescapés de l'escadre de Sodré, en partie détruite par un ouragan le *1^{er} mai, aux îles Curia-Muria. Angedive quitté le 23 août, on eut vue, le 25, à la hauteur du mont d'Eli, d'un autre rescapé, Pero de Ataíde. Le 26 au soir, on entra en rade de Cananor ⁴⁵. Le *feitor* de l'escadre de Sodré reçut de la poix pour la réparation «du *navio São Paulo* et des deux caravelles» ⁴⁶. C'est la seule mention qui filtre de la présence à ce moment de la caravelle *Santa Maria* qu'on trouvera ensuite, en janvier, en radoub à Cochinchine ⁴⁷. Francisco de Albuquerque jugea nécessaire de reprendre en main les équipages de Sodré. Au commandement de la caravelle *Santa Helena* son frère Lionel de Albuquerque remplaça Fernão Rodrigues Badarças. Les hommes, dont ceux des vaisseaux perdus, l'*Esmeralda* et le *São Pedro*, furent redistribués entre les autres capitaines ⁴⁸. A la mi-septembre, trois bâtiments complétaient devant Cochinchine l'escadre du capitaine-major, mais on ne sait pas s'il s'agit de trois sauvés du désastre des îles Curia-Muria, ou si António do Campo était du nombre ⁴⁹.

Francisco de Albuquerque avait appris à Cananor, le 27 août, l'extrémité à laquelle Cochinchine était réduit. Il y arriva le 2 septembre au soir ⁵⁰. Lorsque les

⁴⁴ Copey, p. 140-141 : «Vernando Rodrigo mit seinem kravell mit Piro und Rodrigo Renil und mit andern volck und ire kravell wassen genug geladen, sunder speiss hetten sie geprech. Do begerten sy, wir solten unser speiss mit Inen tailen, was Inen von noten wer».

⁴⁵ Copey, p. 141 : «Item a di 25 ditto kamen wir zu Piro de Kade hinder ainem perg den man haist Ely». Pero de Ataíde, p. 264, écrit qu'il entra en rade de Cananor un jour avant Francisco de Albuquerque, lequel y arriva «le samedi soir» [26 août] (Copey, *ibid.*). Date altérée (le 20) dans Affaitadi, Sanuto, VI, 55-56.

⁴⁶ Cf. CC. II-7-163 : «Francisco d'Albuquerque capitam mor desta armada, mando a vos Gonçalo Gill Barbosa, feytor del Rey noso Senhor em Cananor que des e entregues a Rodrigo Reynell feytor d'armada de que foy capitam Vicente Sodre tres bahares e sete faraçolas de breu que he neçesaryo pera coregimento do navyo Sam P[a]ulo e das duas caravellas (...) Feito em Cananor, a xxx dias d'agosto de mill beij». Le mandado est accompagné du reçu de même date de Rodrigo Reinell «pera coregimento da nao Sam Paullo e das caravellas». Francisco de Albuquerque quitta Cananor le lendemain, 31 août (Copey, *ibid.*).

⁴⁷ Cf. ci-après, n. 223. C'est la caravelle que Gaspar Correia, I, p. 269, appelle *Santa Marta*.

⁴⁸ Copey, p. 141 («Do bespracht ich Gonzel Gyll, unser factor und gebot, daz alles volck vom schiff von Pidro Kade, und auch von kravell, und theilt das volk in die andern schiff, mich daucht das mutz sein»).

Selon Correia, I, p. 376, Francisco de Albuquerque transféra les hommes des *naus* sur les caravelles parce que celles-ci pouvaient entrer dans le rio de Cochinchine. Sur l'identité des deux navires disparus, n. 67. La *Santa Helena*, que commanda en 1504 Pero Rafael (n. 226), était la caravelle commandée à l'automne 1503 par Lionel de Albuquerque.

⁴⁹ Cf. Brás, I/1, p. 3. L'avis de Banha de Andrade, *Mundos novos*, I, p. 328, que *Empoli/N. a pris ces «tre altre nave di Portogallo ch(e) stavano per andare di armata» pour les trois nefes de l'escadre de Saldanha est infondé. Selon Brás, éd. 1557, f. 10a, António do Campo était du nombre ; mais son nom est supprimé dans l'édition de 1576 (I/1, p. 6).

⁵⁰ Copey, p. 141 ; Cast., I/55, p. 116 (d'où Góis, I/77, p. 182).

trois nefs d'Afonso de Albuquerque y jetèrent l'ancre à leur tour, le 15⁵¹, son cousin avait déjà ramené le rajah dans sa ville incendiée, refoulé les forces du Samorin⁵², et pris langue avec les grands marchands de poivre : Cherian Marakkar s'engagea à lui livrer 4.000 *bahar* de poivre, soit 12.000 *quintais*, d'ici la fin de novembre⁵³.

L'extension de la présence portugaise

Il ne s'agissait plus seulement, comme les années précédentes, d'acheter des épices au meilleur prix, et de remporter sur mer des victoires épisodiques. La guerre de Calicut et Cochin entraîna les Portugais à la construction, imprévue, d'une forteresse et à des opérations terrestres dans l'hinterland littoral. La paralysie de la circulation du poivre les entraîna d'autre part à l'ouverture, imprévue, d'un troisième comptoir.

*

Diogo Fernandes Correia et les écrivains du comptoir avaient immédiatement saisi Francisco de Albuquerque de la nécessité de construire un fort dont l'enceinte abriterait la *feitoria*. Faute de quoi ils rentreraient avec lui au Portugal, et laisseraient tout aller (*all ding sten lassen*). Au terme d'un conseil qui réunit le facteur, ses secrétaires et les capitaines, on convint de présenter une requête en ce sens au rajah⁵⁴, en lui parlant seulement d'une maison

⁵¹ Copey, p. 147. Séparée des deux autres par les tempêtes, l'une d'elles les avait retrouvées au large des côtes de l'Inde, cf. Empoli, p. 119, et *Empoli/N., f. 78r.

⁵² Le quantième de Copey est recoupé par Empoli, p. 120 (arrivée à Cananor le 11, où l'on ne reste pas faute d'épices). Dates fautives dans Cast., I/58, p. 120 (après le 26) et dans Góis, I/78, p. 184 (le 27) ; selon l'Anonyme ch. 24, p. 52, vingt-huit jours après l'arrivée de Francisco, et selon Affaitadi, Sanuto, VI, 56, vingt jours après.

⁵³ Le 1^{er} septembre vient à bord du *São Miguel* «un grand marchand qui avait chargé d'épices le navire de l'Amiral». Le 11, Francisco de Albuquerque s'entend «mit den kauffleuten von Korrans, ist eine grosse gesellschaft», auquel il achète 40.000 [*sic*] *bahar* de poivre sec, vieux et bon (Copey, p. 145-146 ; lire 4.000, cf. Cast., I/61, p. 125). Le 7 octobre, «le grand marchand "Karine Mecarj", "un païen", vient le trouver pour l'avertir de laisser ses bateaux armés (Copey, p. 148). On incline à reconnaître sous ce nom Cherian Marakkar, fournisseur attitré des Portugais (cf. Bouchon, *Les musulmans du Kerala à l'époque de la Découverte portugaise*, dans *Mare Luso-indicum*, 2 (1973), p. 52-53 ; *id.* Lopo Soares, p. 22 ; *id.*, *Les rois de Kotte au début du XVI^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum*, I (1970), p. 73), et le partenaire commercial signalé par António do Campo, d'où Affaitadi à Pasqualigo (Sanuto, VI, 56) : «uno solo merchandante se li obbligo de dar per tuto di 15 di zenaro tuta la caricha».

⁵⁴ Copey, p. 143. Le témoignage de Francisco de Albuquerque infirme l'assertion de Brás, I/2, p. 6, selon laquelle le *regimento* de D. Manuel stipulait l'érection d'une forteresse. Barros, I/7-2, p. 264, parle seulement d'une proposition à faire (*recado*) de la part de D. Manuel. Mais les

forte⁵⁵. La demande ne fut pas du goût des dirigeants de Cochin, opposés à ce que cette construction s'élève à proximité des terrains sacrés du temple et de la résidence royale⁵⁶. Mais le rajah n'était pas en état de refuser l'appui portugais, dont il était à tous égards débiteur : son trésor vide, Francisco de Albuquerque lui avait avancé 10.000 *cruzados* en attendant ses rentrées d'argent⁵⁷. Il fut convenu que le fort serait bâti à distance de l'agglomération, près du débouché de la lagune sur l'Océan. Diogo Fernandes Correia jugea le site peu propre à sa destination. Il en eût préféré un autre⁵⁸. Le rajah serait venu en personne en voir piqueter l'emplacement, une palmeraie boueuse, qui formait presque un îlot⁵⁹. Du moins continuait-il à prodiguer aux Portugais les marques de l'attachement qu'il leur avait témoigné dans les récentes infortunes. Il ordonna à ses gens de ne pas faire obstacle aux travaux, et le *24 septembre il assista à l'office dominical, avec tous les siens. «Notre manière de chanter et de nous vêtir leur plut très fort, et ils restèrent avec le roi la messe entière», note Francisco de Albuquerque⁶⁰.

Le 16 septembre, lendemain de son arrivée, le *feitor* et ses écrivains requirèrent Afonso de Albuquerque, en termes vifs, de se joindre immédiatement à Francisco de Albuquerque pour construire la forteresse. Si les capitaines-majors ne se comportaient pas «fraternellement», tous les deux, ou celui qui serait en faute, auraient à répondre du dommage qu'entraînerait pour l'activité du comptoir et le chargement des épices leur animosité réciproque⁶¹. Les fondations furent ouvertes le 18 septembre⁶². Non pas que Francisco de Albuquerque ait attendu l'arrivée de la deuxième escadre : il lui avait fallu quelques jours pour réunir les premiers matériaux⁶³. Ce fut un fort en bois, fait de deux rangées de troncs de palmiers chaînés de fer et cloués, dont l'in-

instructions de 1504 à Lopo Soares n'en disent toujours rien (CA, II, p. 192-193). Brás se contredit d'ailleurs lui-même lorsqu'il rapporte qu'Afonso se querella avec Francisco parce qu'il voulait qu'un capitaine de la forteresse soit nommé «até elRey prover». C'est reconnaître que la chose n'avait pas été envisagée à Lisbonne.

⁵⁵ Brás, I/2, p. 6, 7 (*casa forte*).

⁵⁶ Copey, p. 143 : «Solich begern daucht den konig von Cutzin nicht gut sein und entpot mir : in und der seinen deucht solich platz, so sy begerten, wär ihm zu nachet bei seinem tempel und obersten statt Cutzin». L'écho de cette réticence du rajah a été conservé dans Gaspar Correia, I, p. 384-385. Pour Brás, I/2, p. 7, le mauvais vouloir des «gouverneurs et seigneurs du pays» était suscité par les Maures.

⁵⁷ Cast., I/55, p. 116.

⁵⁸ Diogo Fernandes Correia à Afonso de Albuquerque, 25.XII.1503, p. 212.

⁵⁹ Correia, *ibid*.

⁶⁰ Copey, p. 146 : «Den gefiel unser manir von gesang und costium fast wol, und sy pliben mit sumpt dem konig die gantzen mess in der kirchen».

⁶¹ CC. II-7-165. M. Fernando F. Portugal a eu l'obligeance de transcrire pour moi ce document (publié en appendice n° 1).

⁶² Copey, p. 147 (le lundi après le 15 septembre).

⁶³ Dès le 7 ou le 8 il envoya chercher bois et pierre (Copey, p. 144).

tervalle était comblé de terre ⁶⁴. Un petit croquis d'époque représente toutefois une haute tour carrée à deux étages, avec un toit débordant surmonté d'une croix, dont une enceinte quadrangulaire cerne la base ⁶⁵.

L'assertion selon laquelle Afonso de Albuquerque construisit le fort tandis que Francisco se consacrait à négocier l'achat des épices est inexacte ⁶⁶. S'il se réserva, en effet, de poursuivre les contacts établis avec les marchands, Francisco de Albuquerque prit part à la construction du château, dont il dirigea ensuite en novembre et décembre, les aménagements internes ⁶⁷. Le chantier avait été réparti par équipes entre les capitaines des deux escadres, chacun des Albuquerque ayant en charge un secteur ⁶⁸. Une émulation jalouse hâta le travail ⁶⁹. On ne saisit pas toutefois quelle partie fut l'œuvre de l'un ou de l'autre et quel fut le rythme de l'achèvement, de l'enceinte d'abord, du dispositif intérieur ensuite. Francisco appela l'édifice «château Albuquerque» ⁷⁰, tandis qu'Afonso le nommait «château Manuel» ⁷¹. Le nom de



⁶⁴ Cast., I/58, p. 120, Brás, I/2, p. 7-8.

⁶⁵ Je dois la photographie à l'amabilité de Carmen Radulet. Ce dessin miniature, tracé en marge dans la copie florentine du récit de «l'Anonyme de la nef de Setúbal» reproduit-il un croquis pris sur le vif, ou est-il de l'inspiration du transcripateur ? Le texte ne comporte aucun élément descriptif du «castello delbuquerque».

⁶⁶ Barros, I/7-2, p. 264 ; Correia, I, p. 393. Selon Brás (cf. n. 64), cette répartition était prévue par le *regimento*. C'est faux.

⁶⁷ Cf. Copey, p. 151 (*11 novembre : «ordnet ich das volck in das schloss, darin zu pawen und verwart das mit püchsen und artelaria, und ich schaft auch dem volck von dem schiff, das genant ist dess Marada, und von einem andern, das man nennt Sant Peter...» ; p. 155 (24 décembre : «a di 24 ditto Kam ich von meinen arbeiten die am schloss werkten (...)). Sur la participation des gens de l'escadre de Sodré, cf. aussi Pero de Ataíde, p. 267.

⁶⁸ Cast., I/57 et I/58, p. 120. Selon l'Anonyme, ch. 26, p. 56, Francisco donna à faire à Afonso la moitié du château. L'édification du fort de Cochin de 1503 figura parmi les sujets des tapisseries historiques commandées par D. Manuel. Devaient être représentées «les capitaines comment ils vont le faisant ; les nefes comment elles sont au large ; les deux escadres et leurs capitaines, et une église (...)». J. Ramos Coelho, *Alguns documentos da Torre do Tombo*, Lisbonne, 1892, p. 517 ; repris dans Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1898, p. 255.

⁶⁹ Le rempart du château Sant'Angelo de Cananor fut en 1505 élevé, dans des conditions analogues, en cinq jours (cast., II/17, p. 251). Correia, I, p. 394, date l'inauguration du 1^{er} novembre.

⁷⁰ Copey, p. 147 (sous le *18 et sous le 29 septembre) ; Bras., I/2, p. 9.

⁷¹ D'après Cast., I/58, p. 120. Selon Góis (I/78, p. 185), le *vigário* donna au château «le nom d'Emmanuel, en mémoire de Notre-Seigneur, dont c'est le nom propre, et par référence au roi D. Manuel». Pour Gaspar Correia, I, p. 394, le nom de «Manuel» fut une amicale trouvaille du rajah de Cochin. Selon Brás, I/2, p. 9, le nom choisi aurait été «Convento de Christo», car il était entrepris en une terre relevant de la Maîtrise [de l'Ordre du Christ].

«Santiago» qui fut officialisé plus tard s'applique à une autre construction, le fort élevé en pierre, en 1505-1506, par le vice-roi D. Francisco de Almeida ⁷². Une chapelle existait déjà à Cochin, à l'arrivée de Francisco de Albuquerque, qu'il plaça sous l'invocation de la Vraie-Croix (*Vera Cruz*) ⁷³. Afonso de Albuquerque construisit un oratoire, qui eut pour patron Saint Barthélemy (*São Bartolomeu*) ⁷⁴, un des deux évangélistes de l'Inde.

Il apparut combien important il était de disposer de plus d'une base sur la côte du Malabar. Sans l'appui matériel de Cananor, et sans l'entregent de Gonçalo Gil Barbosa, le redressement de la situation eut été fort difficile. Dans Cochin dévasté, les vivres manquaient. Le 29 septembre, quatre capitaines étaient envoyés en course et au ravitaillement ⁷⁵. Un *mandado* signé ce même jour par Francisco de Albuquerque enjoint à Gonçalo Gil Barbosa de remettre à Nicolau Coelho, «qui va d'escadre en ces parages», 30 *fardos* de riz et du poisson sec, pour nourrir les travailleurs de Cochin, qui n'ont pas de quoi manger ⁷⁶. Nicolau Coelho donna décharge, le 9 octobre, à Gonçalo Gil Barbosa, de 30 *fardos* de riz et de 300 poissons séchés ⁷⁷. Il fut de retour à Cochin le 14 octobre ⁷⁸. C'est le comptoir de Cananor aussi qui procura l'artillerie provenant de l'escadre de Sodré qu'on y avait enterrée (pour ne pas alarmer les gens de Cananor). António do Campo la convoya à Cochin ⁷⁹.

Les opérations se poursuivaient contre les guerriers de Calicut, toujours présents dans les passes et les îles pour empêcher le poivre de descendre des lieux de production de l'arrière-pays ⁸⁰. Un des points névralgiques dont le contrôle fut alors disputé, et qui sauf erreur sera l'un de ceux qui allaient de nouveau l'être au printemps 1504, était, au nord-est, en bordure de l'île de

⁷² Selon Barros, *l.c.*, I/7-2, p. 264), Afonso de Albuquerque imposa au fort le nom de «Santiago» parce qu'il était lui-même chevalier de l'Ordre de Santiago. Mais D. Francisco de Almeida l'avait été aussi, il avait la commanderie de Sardoal, près d'Abrantes. Le «Castelo Manuel», développé en 1504-1505 par Diogo Fernandes Pereira, subsista, à côté du fort édifié en 1505-1506 (en janvier 1506), chacun avait son capitaine, cf. CA, II, p. 356). Dans l'usage courant il semble être resté «le château Albuquerque». Ainsi le désigne l'Italien qui se trouvait sur la «nef de Setúbal». Durant son séjour de 1512 à Cochin, Afonso de Albuquerque résida à la «fortaleza d'Albuquerque de Cochin» (cf. CA, V, p. 494). En 1514, la question fut débattue en conseil, à Goa, s'il convenait de le maintenir ou s'il était devenu inutile (CA, II, p. 37, 43).

⁷³ Copey, p. 146 (sous le 14 septembre) ; une messe d'action de grâce y est dite le 30 décembre.

⁷⁴ Barros, *l.c.*, I/7-8, p. 185.

⁷⁵ Copey, p. 147.

⁷⁶ Ci-après, document n° 2.

⁷⁷ Reçu de Nicolau Coelho joint au document précité.

⁷⁸ Copey, p. 149.

⁷⁹ Ces détails sont dans Gaspar Correia, I, p. 388, 393. Il doit s'agir des pièces que Pero de Ataíde avait sauvées des nefs naufragées de Sodré (cf. Ataíde, p. 267).

⁸⁰ Sur les conditions de la production du poivre, cf. Jan Kieniewicz, *Pepper gardens and market in Precolonial Malabar*, dans *Moyen Orient & Océan Indien, XVI^e-XIX^e siècles*, 3 (1986), p. 1-36.

Repelim [Edapalli], sujette du Samorin, à la bifurcation des chemins d'eau qui menaient par le système hydrographique du Periyar, soit vers les terres de Calicut soit vers la lagune de Cochin.

Le 7 octobre, Cherian Marakkar et Diogo Fernandes Correia demandèrent le soutien des caravelles pour aller prendre livraison des sacs de poivre qu'avait entreposés là-bas «le marchand païen». Francisco de Albuquerque accompagna en personne Cherian Marakkar, un groupe de gens d'armes cochinois couvrit ce dernier, tandis que Duarte Pacheco Pereira faisait un raid de diversion dévastateur dans l'île de Repelim⁸¹. Le lendemain, le roi de Cochin et le facteur réclamèrent de nouveau une protection navale, qui fut également accordée ; une escadre fluviale du Samorin se dispersa à la vue de l'artillerie dont étaient puissamment pourvus les bateaux portugais⁸². Une nouvelle attaque contre Repelim fut menée le 17 octobre⁸³. Selon Castanheda une troisième expédition des deux capitaines-majors dégagea les passes jusqu'à neuf lieues de Cochin, au tout début de novembre. Mais lorsque le lendemain Duarte Pacheco Pereira, avec sous ses ordres cinquante Portugais et cinq cents Cochinois escorta le *tone* malabar chargé de marchandises qui seraient troquées contre le poivre, il dut se frayer chemin à coups d'artillerie⁸⁴, à l'aller et au retour.

L'obstination portugaise provoqua à Calicut un de ces remous que les Portugais ont toujours jugés comme autant de fourberies, alors qu'ils traduisaient les perplexités d'un prince tiraillé entre deux partis contraires. La balance pencha en faveur des avocats de la conciliation, aux yeux desquels une entente commerciale avec «Portugal» était le meilleur moyen de préserver l'hégémonie poivrière de Calicut. On fit savoir que si les Portugais voulaient bien réceptionner 100 *bahar* de poivre à Cranganor, principauté vassale du Samorin, le reste, soit 1.400 *bahar* leur serait livré à Calicut ou en quelque autre endroit qu'on leur indiquerait⁸⁵. La perspective ouverte suscita à Cranganor une grande joie, y compris dans la communauté musulmane. La flotte de Francisco de Albuquerque, à laquelle s'était joint Afonso de Albuquerque, vint mouiller devant Cranganor et commença à charger ; mais la nuit suivante, elle fut dispersée par une tempête, Francisco de Albuquerque jeté vers Calicut, Afonso vers Kollam⁸⁶.

*

L'avantage qu'assura à son cousin Francisco une traversée d'un mois plus courte avait privé Afonso de Albuquerque du premier rôle. A son arrivée au

⁸¹ Copey, p. 148 (donne la date); Cast., I/58, p. 120-121, donne des détails sur les engagements, mais non la cause, et fait participer Afonso de Albuquerque.

⁸² Copey, p. 149.

⁸³ Copey, p. 149 (date : le mardi qui suit le 14 octobre), 150.

⁸⁴ Cast., I/60, p. 123-125 (la date, cf. p. 124, ligne 18).

⁸⁵ Copey, p. 150.

⁸⁶ *Ibid.*

Malabar, il trouva les affaires dans sa main, les forces du Samorin déjà refoulées, les négociations commerciales conclues, les moyens de l'autre escadre grossis de plusieurs navires, de nouveaux capitaines, dont António do Campo et Pero de Ataíde, et de quelques cent cinquante hommes⁸⁷. Bien que les instructions du Roi aient établi les deux Albuquerque «égaux capitaines et principaux», Francisco s'empessa de faire ce qu'eût fait Afonso : couper l'herbe sous le pied de l'autre⁸⁸. Les chroniqueurs se sont gardés d'évoquer les dessous des nominations. Le départ vers l'Océan Indien, la même année, de trois petites escadres distinctes (dont celle d'António de Saldanha, avec la nef de Setúbal) est caractéristique des tâtonnements du milieu gouvernemental portugais dans la décennie qui suivit la découverte de la route des Indes. Il y a lieu de croire que la présence au Malabar, au même moment, à la tête de deux formations distinctes, de deux capitaines-majors dont aucun n'était subordonné à l'autre, fut un compromis. La suite des événements montre que des options différentes se reflétaient dans la rivalité de personnes qui opposa sur place les deux Albuquerque⁸⁹.

Cette rivalité était publique. Le Dominicain Fr. Rodrigo Homem, à qui Afonso de Albuquerque demanda de célébrer une messe d'inauguration de sa partie du château, se déclara scandalisé par le comportement des deux fidalgos, «si honorables et parents si proches, et plus encore en une terre où les affaires du Portugal n'étaient pas encore bien établies». Rapportée dans les *Comentários do grande Afonso de Albuquerque*, cette critique y vise évidemment Francisco⁹⁰. Selon Castanheda, après la bénédiction du vicaire (le Dominicain Fr. Domingos de Sousa), le sermon fut prêché par le Franciscain Frei Gastão⁹¹, celui-là même qui allait écrire la geste de Duarte Pacheco Pereira, geste qui exclut le personnage d'Afonso de Albuquerque. Aux querelles des deux Albuquerque semblent s'être additionnées des piques de moines, entre les Dominicains venus avec Afonso et les Franciscains, sur place depuis 1500. On verrait volontiers en Francisco une incarnation de l'esprit *fidalgos*, plus enclin à l'immédiat qu'à mesurer les conséquences, alors

⁸⁷ Pero de Ataíde avait regroupé aux Curia-Muria cent cinquante hommes (sa lettre, p. 263). A quoi s'ajoutait l'équipage d'António do Campo. Beaucoup, il est vrai, arrivèrent au Malabar sous-alimentés. Selon Castanheda, I/56, p. 118 (d'où Góis, I/77, p. 184), Francisco de Albuquerque, début septembre, était à la tête des six cents Portugais armés, «que tantos tinha com os dos navios que achou». Le chiffre est très largement gonflé.

⁸⁸ Cf. ci-après doc. n° 1 ; et *Auszug*, p. 158 : «(...) der Minder, der am letzten hie ausfuor, kam dort am Ersten an, und machet sich obersten Hauptman».

⁸⁹ Sur l'existence d'une coterie de cour soutenant Francisco de Albuquerque, cf. ci-après, p. 87.

⁹⁰ Brás, I/2, p. 9.

⁹¹ Cast., I/58, p. 120. Pour Gaspar Correia, le prédicateur fut Frei Domingos de Sousa. Celui-ci, avec pouvoir de vicaire général, était un des cinq Dominicains portugais venus en Inde en 1503 avec Afonso de Albuquerque parmi lesquels Frei Rodrigo Homem ; cf. Luís de Sousa, *História de São Domingos*, III/4-3 (éd. Lopes de Almeida, t. II, p. 258).

qu'Afonso annonce déjà l'homme de l'impérialisme manuelin. La différence de mentalité se manifeste dans le baptême du château de Cochin. Francisco lui donna son propre nom. Afonso — «capytam desta armada que me elRey hordenou pera as Indias»⁹² — le place sous le vocable du Roi.

Nicolau Coelho et Duarte Pacheco Pereira, les deux capitaines de Francisco de Albuquerque, formés à la rude école de la navigation atlantique, déployaient contre les infiltrations de Calicut une ardeur impétueuse⁹³. On ne connaît à António Garcia et à Fernão Martins de Almada ni antécédents ni faits d'armes ; leur nom n'apparaît pas dans les combats de septembre-octobre 1503. Il est vrai qu'Afonso de Albuquerque, en conflit avec son encombrant cousin, s'était cantonné dans une participation variable. Le 7 octobre, au cours d'un conseil des capitaines orageux, il se refusait obstinément, bien que requis par trois fois au nom du Roi, à collaborer à la protection des chalands de poivre⁹⁴. Le 17 octobre, à l'attaque de Repelim, aspirant à un coup d'éclat, il voulut faire cavalier seul. Mal lui en prit : contraint à un repli difficile, son cousin et Duarte Pacheco Pereira aidèrent à le dégager⁹⁵.

Hormis un double blâme, discret, sur ces deux affaires, rien ne transparaît dans la lettre-journal de Francisco de Albuquerque de l'animosité ambiante. Le chargement des épices mit un comble au dissentiment. Afonso voulait partage à moitié des livraisons, prétention à laquelle s'opposait Francisco, qui se considérait prioritaire puisque premier arrivé, et en faveur duquel, pour cette raison, tranchèrent les facteurs⁹⁶. La crise semble avoir pris à Cranganor son tour le plus aigu, d'autant qu'Afonso était contraire à une politique de faiblesse envers Calicut, non conforme aux instructions du Roi⁹⁷. Sur les *naus de carga* d'Afonso de Albuquerque on passait de l'abattement à la résolution. «Hors d'espérance et découragés d'avoir subi tant de fatigues et d'être venus si loin pour devoir rentrer sans épices, nous décidâmes plutôt de ne pas retourner au Portugal et de chercher notre fortune plus loin, ce qui alors n'était pas évident», a raconté Giovanni da Empoli⁹⁸, non sans un peu d'excès puisque Kollam, nouvelle destination, venait en janvier 1503 d'approvisionner Vasco da Gama.

Dès la fin de septembre, il avait été question d'y envoyer António de Sá qui, depuis un an au Malabar, possédait déjà une expérience du milieu. Gonçalves Gil Barbosa pria Francisco de Albuquerque de mettre une caravelle

⁹² Mandado à Gonçalves Gil Barbosa, 26.I.1504, CC, II-8-13.

⁹³ Sur Duarte Pacheco, *passim*. Sur Nicolau Coelho, cf. Cast., I/56, p. 118, I/57, p. 119 ; Góis, I/77, p. 183 ; Barros, I/7-2, p. 26. (Il sera ensuite en mer).

⁹⁴ Copey, p. 148.

⁹⁵ Copey, p. 149 ; Cast., I/59, p. 121-122 ; Góis, I/78, p. 185-186 ; l'Anonyme, ch. 28, p. 58 ; Barros, I/7-2, p. 26.

⁹⁶ Empoli, p. 120-121.

⁹⁷ *Auszug*, p. 158-159.

⁹⁸ Empoli, p. 121.

à sa disposition ⁹⁹, ce dont le principe fut admis, mais l'application peut-être ajournée. Il n'y pas lieu de s'étonner que la requête ait été présentée par le facteur de Cananor. Car si Kollam avait déjà fait des appels d'offre les années précédentes, et si en 1502 le marchand chrétien indigène Matias de Kayankulam avait fourni la cargaison de deux nefes de l'Amiral, Cherian Marakkar tentait de détourner les Portugais de fréquenter un marché concurrent et cette attitude était partagée par Diogo Fernandes Correia, le *feitor* de Cochin ¹⁰⁰. Nous touchons là un des premiers exemples de la collusion entre agents commerciaux portugais et milieu d'affaires local qui deviendra courante dans les années suivantes, et qui exercera sur les choix politiques des gouverneurs, et jusque dans le conseil du Roi, des effets considérables.

Afonso de Albuquerque demeura un mois et demi à Cochin avant de se résoudre à abandonner le terrain à son parent ¹⁰¹. Tout n'est pas clair dans son voyage. Selon les *Comentários*, conformément au *regimento* du Roi, les deux nefes de sa compagnie l'y avaient précédé, et ce ne serait pas le hasard de la météorologie allégué par Francisco de Albuquerque qui l'y aurait conduit, mais l'avis, envoyé par António de Sá, du départ d'une flotte de Calicut à destination du Coromandel ; le risque qu'encouraient de ce fait ses deux nefes aurait hâté son mouvement ¹⁰². Le compagnon d'Empoli déclare bien avoir été cinq mois à Kollam ¹⁰³, soit de septembre à janvier. Toutefois Empoli, lui-même témoin privilégié, qui fut envoyé à terre prendre langue avec les natifs, et qui ne dit mot de l'activité ni même de la présence d'António de Sá, ne met pas de hiatus entre sa première visite à terre et les négociations sitôt entamées entre le capitaine portugais et les autorités locales ¹⁰⁴.

Toujours est-il que jusqu'à la mi-janvier l'escadre d'Afonso de Albuquerque fut devant Kollam. Le marchand chrétien Matias de Kayankulam fournit la cargaison de Fernão Martins de Almada ¹⁰⁵. Les sacs d'épices

⁹⁹ Copey, p. 147 (entre le *18 et le 29 septembre), «Agulonij», *lege* Kollam.

¹⁰⁰ Cherian Marakkar, cf. Copey, p. 147 : «doch begerten dieselben heyden, daz wir kein schiff wollten senden an das ort do der Amiral vormals mit sein 2 schiff geladen het». Diogo Fernandes Correia, cf. ci-après, p. 85.

¹⁰¹ *Auszug*, p. 159 : «(...) den andern seim kriegem frid machen, etc. ton lies, und fuor gen Calon (...)».

¹⁰² Brás, p. 8, 9 ; I/3, p. 10 («tinha mandado duas naos diante pera lhe terem carga prestes»). Barros, I/7-3, p. 267, écrit seulement que les autorités de Kollam lui mandèrent qu'elles chargeraient deux nefes. Le souci de ne pas mettre Afonso en état d'infériorité, sensible dans toute la relation du voyage de 1503-1504 composée par Brás, porte à supposer que le *regimento* n'aurait prévu, au plus, que l'éventualité d'un voyage à Kollam en cas de difficultés.

¹⁰³ *Empoli/N., f. 79r : «e li stetti in terra ben cinque mesi a comperare e vendere e caricare la nave»...

¹⁰⁴ Empoli, p. 121-124. La relation sous-entend la présence conjointe du *Santo Esprito* et du *Santiago*.

¹⁰⁵ Matias au Roi, 18.XII.1504, CA, II, p. 268.

s'entassaient dans les cales, alors que Francisco de Albuquerque, englué dans le piège de son rapprochement avec le Samorin, ne parvenait pas à faire le plein des siennes.

Le traité de décembre 1503

Cochin conquis et brûlé par ses troupes, le Samorin espérait s'entendre avec le commandant de l'escadre portugaise attendue en septembre 1503. Dès qu'il sut Francisco de Albuquerque mouillé devant Cananor, il adressa un message à Gonçalo Gil Barbosa. Il le pria d'inciter Albuquerque à venir à Calicut, et de l'y accompagner. «Il promettait d'exécuter tout ce que [Albuquerque] voudrait et que [Gonçalo Gil] dirait.» Le 4 octobre, une autre lettre du Samorin, à laquelle était jointe une lettre de Koya Pakki, chef de la communauté des «Maures du pays» (hostile aux «Maures de La Mecque»), fut remise à Gonçalo Gil. Le Samorin, s'étonnait que le capitaine-major n'ait point relâché à Calicut, et se déclarait derechef disposé à tout.

Le *feitor* de Cananor répondit qu'il ne pouvait parler pour Albuquerque, auquel il pouvait seulement conseiller d'accorder la paix à Calicut, et d'y acheter et vendre, si le Samorin payait (une indemnité de) 20.000 *cruzados* en numéraire ou en marchandise (bien que le Roi y fût perdant), si les Maures ne trafiquaient plus avec Aden, et si les Portugais étaient libres de s'établir où bon leur semblerait ¹⁰⁶. Ces conditions reflètent évidemment la teneur des instructions, dont le texte n'a pas été conservé, qui furent remises au moment de leur départ pour l'Inde, en 1502 à Vasco da Gama, en 1503 aux Albuquerque. On tiendra pour certain que licence fut donnée aux Albuquerque, si Vasco da Gama n'avait pu obtenir réparation, de s'y employer à leur tour, et que les exigences énoncées par Gonçalo Gil Barbosa résument les articles des *regimentos* conçus à Lisbonne, où l'on n'envisageait de renouer avec le Samorin que dans le cadre d'un arrangement global.

Il n'y eut pas de suite immédiate ; mais lorsqu'à la fin d'octobre Calicut proposa un règlement de l'indemnisation, dont le principe n'avait jamais été contesté ¹⁰⁷, sous forme de livraison de poivre, la modalité fut acceptée. Francisco de Albuquerque se serait-il jeté sans barguiner sur l'appât ? Plus vraisemblablement des pourparlers indirects avaient été poursuivis par le truchement de Gonçalo Gil Barbosa et d'autres.

¹⁰⁶ Gonçalo Gil Barbosa à *Francisco de Albuquerque, de Cananor, 4.X.1503 (Lisbonne, Torre do Tombo, CC, II.7.173). M. Fernando Portugal a eu l'obligeance de lire pour moi ce document, et de m'en envoyer le déchiffrement. Ci-après, doc. n° 3.

¹⁰⁷ Le Samorin traitait l'affaire comme un dédommagement dû à une compagnie de marchands spoliés, demandait l'évaluation des pertes par des représentants des deux parties, etc. Les ultimatums de Vasco da Gama étaient d'incompréhensibles violations des usages en vigueur.

Cette tentative de conciliation de la fin d'octobre fut contrée. Parallèlement aux offres de Calicut, Cherian Marakkar continuait d'exécuter son engagement de fournir à Cochin 4.000 *bahar* d'ici la fin de novembre. Le 9 novembre les Portugais remontèrent de nouveau «la rivière» pour prendre livraison du poivre collecté par le «marchand païen». Le lendemain, les caravelles se trouvaient retenues par les basses eaux, et aux prises avec une foule de gens en armes du Samorin qui voulaient s'emparer des épices destinées à Cochin. Francisco de Albuquerque dut venir à la rescousse, avec un concours de forces indigènes ¹⁰⁸. Le lendemain, *11 novembre, il donna ordre — et ce n'est sans doute pas une coïncidence — de renforcer les défenses du château et de mettre en place son artillerie ¹⁰⁹.

Le traquenard du 10 novembre montre que dans le cercle dirigeant de Calicut on ne s'accordait pas sur l'attitude à suivre, ou que certains ne s'y conformaient pas. Il n'y a pas d'indice, dans les chroniques, de nouveaux combats au-delà de cette date, sans doute parce que Portugais et Cochinois renoncèrent à aller au poivre. Telle est du moins l'interprétation qu'inspire la faiblesse des quantités enlevées par Francisco de Albuquerque de novembre à janvier, interprétation soutenue par un fait nouveau qu'enregistre Castanheda : à la vigilance armée des gens du Samorin harcelant les convois fluviaux s'ajouta la pression psychologique à laquelle furent soumis les grands marchands de Cochin. «Ils furent si bien subornés que ni les prières du rajah de Cochin ni les soudoiements de Francisco de Albuquerque ne purent les décider à donner du poivre» ¹¹⁰.

Les informations dont on disposait à Calicut portaient toujours à juger que si une armada rentrait à vide, l'échec provoquerait l'arrêt des expéditions en Inde, dont le principe était à Lisbonne très contesté. Le calcul n'était pas dépourvu de fondement, il était aussi celui de Venise, mais il demeurerait une hypothèse. Or, dans l'immédiat, la tactique de Calicut consistant à susciter un blocus continental anti-portugais avait échoué. Elle avait conduit les Portugais en 1500 à Cochin, puis en 1501 à Cananor, elle les conduisait en 1503 à ouvrir un troisième comptoir à Kollam. A la différence de Cananor, port du gingembre, Kollam et ses satellites étaient des ports du poivre. Le trafic était en passe de se déplacer au détriment de Calicut. C'était un argument de plus en faveur de la négociation.

Un trou chronologique, dans la lettre-rapport de Francisco de Albuquerque, ne permet pas de suivre les vicissitudes de ses relations avec le Samorin, qui dans la première quinzaine de décembre avaient repris un tour positif. Le Samorin était pour l'heure sous l'influence de son neveu et héritier,

¹⁰⁸ Copey, p. 150-151.

¹⁰⁹ Cf. ci-dessus n. 67.

¹¹⁰ Cast., I/61, p. 125.

le Nambiadari. Celui-ci était favorable à une entente avec les Portugais, inclination qu'il maintiendra lorsqu'il sera sur le trône dans les années suivantes.

Francisco de Albuquerque reçut du Samorin un message conciliant. En conseil, les capitaines, le facteur et les écrivains opinèrent pour une réponse favorable. Le rajah fut du même sentiment. Dépêchés à Calicut, «deux facteurs», Diogo Fernandes Correia et Álvaro Vaz (l'un des deux secrétaires du comptoir de Cochin) y eurent des entretiens auxquels participait le Nambiadari ¹¹¹. Ces pourparlers se seraient déroulés dans le plus grand secret, car «si les Maures de La Mecque en avaient eu vent, ils en auraient empêché l'heureuse conclusion» ¹¹². Les revers sur le terrain, les arguments de l'artillerie de marine des Portugais, leur approvisionnement à Kollam, amoindri-
saient l'influence du lobby de Mer Rouge. Mais il n'ignora point qu'une entente se dessinait entre les adversaires. Le poivre, pour autant, n'affluait pas sur les vaisseaux de l'armada. «Avec la rumeur de cette paix de Calicut, et ceux de Calicut estimant que les navires de l'escadre ne resteront pas en Inde, ils ont engrangé leurs épices sur leurs nef, ce pourquoi celles du Roi notre sire n'en peuvent avoir», observait, quatre jours seulement après la signature, Diogo Fernandes Correia ¹¹³.

Une lettre non retrouvée d'Álvaro Vaz aurait certainement éclairé les obscurités dans lesquelles reste la négociation ¹¹⁴. Le préalable de l'indemnisation exigée par les Portugais fut levé le 15 décembre ¹¹⁵, l'accord établi sans doute le 17 ¹¹⁶. Le Nambiadari, le 20, envoya le texte paraphé de sa main à Francisco de Albuquerque, qui le fit proclamer le 21 ¹¹⁷ et qui rédigea une lettre dont Rodrigo Reinell porta le double, «le *21 à minuit», au

¹¹¹ Cast., I/62, p. 128 ; Copey nomme «le facteur Vernandez Rodrigo» et «Alvara Vaony». Le premier nom ferait penser à Fernando Rodrigues (Badarças) (cf. n. 44) si la qualité de facteur ne désignait plutôt Diogo Fernandes Correia, dont nous savons qu'il a participé aux tractations : «Senhor do quebrar da paz de Calicut despois de ella asentada Francisco d'Albuquerque deu seu asynado dela como creio que Vosa Alteza ja vio por Pedro d'Atayde, da qual tambem pidiram meu asynado de como lha dese de fora, e emtam Alvaro sprivam e eu lhe demos huum asynado de como aquella paz asentaramos, e que a aviam d'asynar os capitaees mores» (CA, II, p. 259).

¹¹² Cast., I/62, p. 129 ; Góis, I/80, p. 188.

¹¹³ Diogo Fernandes Correia à Afonso de Albuquerque, p. 211.

¹¹⁴ Álvaro Vaz en fait état dans sa lettre au Roi du 24.XII.1504 (Álvaro Vaz, p. 256).

¹¹⁵ Diogo Fernandes Correia au Roi, p. 261.

¹¹⁶ Dans la relation allemande anonyme de Bratislava, la mention des hostilités de 1502 entre Vasco da Gama et Calicut est suivie d'une interpolation qui se rapporte à l'année suivante : «Darnach füren wir gain Calicut und hetten darvor ainen grossen krigk ; davon vil zusagen wer, doch mochten sie auf dieselben zeyt mit frid aber nue hebens fridt gemacht. In dem iar also man zalt 1503 adi 17. December is der fried zu Calicut und in dem gantzen land Melibar ausgerffen worden, etc. Item darnach segelten wir nach ainer stade, heysst Cutzin (...)» (M. Krása, J. Polišenský, P. Ratkos, éd., *European Expansion 1494-1519. The voyages of discovery in the Bratislava Manuscript Lyc. 515/8 (Codex Bratislaviensis)*, Prague, 1986, p. 45).

¹¹⁷ Copey, p. 152.

Nambiadari ¹¹⁸. Afonso de Albuquerque n'était pas partie au traité, et il n'était pas prévu qu'il le devînt. Seul figurait «Francisco de Albuquerque, noble de la cour du roi de Portugal mon seigneur, capitaine-major et chef de l'escadre qui est venue en Inde en l'an 1503» ¹¹⁹. L'aval formel du *feitor* de Cochin avait été demandé par les négociateurs. Mais Francisco de Albuquerque refusa qu'à côté de sa propre signature Diogo Fernandes Correia appose la sienne. «Le capitaine n'a pas voulu que je signe avec lui — manda Diogo Fernandes au Roi — et il m'a dit de lui donner mon accord séparément. Álvaro le secrétaire et moi lui avons donné alors un papier signé comme quoi nous avons établi cette paix, et (comme quoi) les (deux) capitaines-majors devaient la signer» ¹²⁰. Le 25 décembre un des agents du comptoir revint de Cranganor avec copie de toutes les modalités dont il avait été traité ¹²¹. Diogo Fernandes Correia avait établi avec le Nambiadari le calendrier du retrait réciproque des forces de terre de Calicut et de Cochin ¹²².

Réduit à quelques lignes par les chroniqueurs ¹²³, et présenté par eux comme «concédé» au Samorin, l'acte qui fonde la paix entre d'une part Calicut et Cochin (Cananor y étant inclus), d'autre part entre Calicut et le Portugal comporte un ensemble de clauses, détaillées par Francisco de Albuquerque, et que la lettre de marchands publiée dans Montalboddo reprend en partie, ou avec d'autres développements ¹²⁴. Hormis les dispositions relatives à la cessation des hostilités, ces clauses sont les suivantes :

- 1°) Le roi de Calicut donnera au roi de Portugal 1.500 *bahar* de poivre — le *bahar* étant de 3 *quintais* — pour le dommage causé par le meurtre du *feitor* Aires Correia. Il en livrera 300 *bahar* à Cranganor et 1.200 à Calicut ¹²⁵.

¹¹⁸ Dans l'intitulé de la version allemande, la lettre de Francisco est donnée comme du 27 décembre (*Copey*, p. 138), ce qui est faux (cf. ci-après, n. 152) ; autre erreur de date dans cet intitulé, cf. n. 167). Dans le corps même de la lettre, le traité et la lettre d'accompagnement dont copie envoyée au Nambiadari, sont datées du 27 décembre (*Copey*, p. 154). C'est cependant le 21 que le capitaine-major signe la paix (*Copey*, p. 152). Après avoir donné le contenu du traité, la lettre-rapport — dont le fil est constamment chronologique — réfère sous le 22 décembre à une tentative d'assassinat du roi de Cochin (p. 155), puis à d'autres affaires sous le 24 et sous le 25. On corrigera donc, p. 154, «27» en «21», et p. 155, «dienstag» en «donnerstag».

¹¹⁹ «Franciscus Dalberkerk, edelman von dem konigs hoff von Portigall meines herrn oberster Capitani und haubtmann von der armada oder wapnung im Jar 1503 ist komen in India» (*Copey*, p. 152). *Hoff* rend le portugais *casa*, et *wapnung* est une glose de traducteur à *armada*.

¹²⁰ Diogo Fernandes Correia au Roi, p. 259.

¹²¹ *Copey*, p. 155 : notre *feitor* [non nommé] est porteur de «ein copey von allen handeln die er aussgericht het».

¹²² Diogo Fernandes Correia au Roi, 9.I.1504, p. 259 (ne donne ni lieu ni date de la rencontre); cf. *infra*, p. 76

¹²³ Cast., I/62, p. 128 [mention des articles 1, 8, 2, ci-après] ; Góis, I/80, p. 188 [*idem*] ; Barros, I/7-3, p. 267-268 [articles 1 et 8] ; l'Anonyme, ch. 31, p. 62 [articles 1, 2, 8], assure même que les conditions consenties par les Portugais devaient être exécutées dans les dix jours, sous peine de nullité de l'accord.

¹²⁴ *Copey*, p. 152-154. Francazano di Montalboddo, *Paesi nuovamente ritrovati*, Vicence, 1507, fol. LXXVII ; Grynaeus, *Novus orbis* [n. 11], p. 117-118.

¹²⁵ Lettre de marchands ; «bacharas quatuor milia piperis i. cantara duodecim milia» (confusion probable avec la commande passée à Cherian Marakkal de Cochin).

- 2°) Le roi de Calicut ne laissera plus charger de navires de La Mecque ¹²⁶. Ceux qui ne respecteront pas l'interdit seront coulés par les Portugais.
- 3°) Si le roi de Portugal veut avoir une maison-forte (*ein starck-hawss*) dans le royaume de Calicut, pour y tenir en sécurité [ses] marchands et marchandises, [le Samorin] lui donnera à cette fin une place ou une étendue de terre, et, moyennant paiement, des matériaux de construction ¹²⁷.
- 4°) Le facteur du roi de Portugal en résidence à Calicut aura juridiction sur ses propres gens ; il jouira des libertés accordées à feu Aires Correia ¹²⁸.
- 5°) Les épices ou drogues achetées au royaume de Calicut seront payées par le facteur du roi de Portugal conformément à la coutume de Cochin et aux accords passés entre les Portugais et Cochin ¹²⁹.
- 6°) Les droits de 20% sur les épices que payait Aires Correia ne seront plus perçus. Le roi de Calicut et les siens n'auront pas, d'autre part, [obligation] de payer plus que ce qui a été fixé à Cochin ¹³⁰.
- 7°) Si un bateau [portugais] est jeté par la tempête à la côte de Calicut, ce qui en restera reviendra aux Portugais.
- 8°) Le roi de Calicut livrera deux transfuges réfugiés sur ses terres.

De ces clauses, les unes sont relatives aux litiges pendants : indemnisation, remise de fugitifs ; les autres à l'aménagement de la présence portugaise à Calicut. Le Samorin renonce au droit d'épave (entendons : sur les épaves portugaises), à une taxe de 20% sur les épices et drogues, à la liberté de fixer les prix, qui seront ceux en vigueur à Cochin. Le principe de la personnalité

¹²⁶ Le texte de la lettre des marchands est plus restrictif : « (...) & quod Mauri undequaue advenientes inibi commercia tractare nequeant (oriendis ex urbe exceptis), quodque iidem Mecham adire non possint ». (Grynaeus : « ex urbe Calechut »).

¹²⁷ Copey, p. 153 : « Item mer, ob der konig von Portigal wolt lassen machen ein starck hawss im königreich von Calocut, umb die kauffleut und güter sicher zu behalten, zu dem solt er verfunden und Im ein platz oder flecken land dazu geben, und hilf und holz und stein für sein geld dazu geben ». Variantes de la lettre de marchands : « Et quod rex noster pro suo arbitratu erigere possit *arcem* in *urbe* Calechut, acceptis a rege lapidibus, *calce* et lignis, quae sufficiant condendae arci, aere pro eius prius soluto ».

¹²⁸ Les fugitifs éventuels devront lui être remis : « ubi aliqui descirent a negotiatore nostro, ii protinus dedantur plectendi pro arbitrio praefecti Christianorum. & si qui Mauri capti detineantur, hi omnes negotiatori nostro reddantur ».

¹²⁹ La lettre de marchands apporte les précisions suivantes : « Ita tamen ut ad consueta praecia non adderent, id est ut pluris solito non vendent quam pro centum octo : quod genus foenoris illic exercent ». Les Portugais ont priorité, pour un chargement complet : « Cavebatur etiam, ut dum classis Lusitanorum inibi agebat, illò naves cuiusvis generis non accederent, nisi prius nostris onustis. Ubi vero tantum mercium foret, quod sufficeret omnibus, tunc liberum erat unicuique naves onerare ».

¹³⁰ Le Samorin sera libéré « dem factor nichtz von solcher specerey, so kaufft wurd, er oder die seinen dürfen zalen, als vor haben von Kalocut, was sy verkaufft haben dem faktor, der da zu tod ward geschlagen, müssen bezalen, 20 per c. Also will der konig von Calucutt nit haben, daz er oder die seinen mer solten zalen dan zu Cutzin bestimmt ist worden ».

des lois reste dans le cadre des usages juridiques des pays des mers de l'Inde : la communauté portugaise jouira d'un statut identique à celui d'autres groupes allogènes, en particulier la communauté musulmane. Le traité de Cochin du 6 février 1503 en a défini l'extension : non seulement les Portugais relèvent de l'autorité pénale du *feitor* résidant, représentant l'autorité du Roi, mais les transfuges qui voudraient se faire «maures» doivent lui être livrés, et les indigènes qui se convertiraient, «Indiens ou Maures», tombent sous sa juridiction ¹³¹ (ce qui englobe — mais seulement — les chrétiens indigènes ramenés à l'orthodoxie romaine).

L'érection d'une maison-forte n'est pas aussi exorbitante qu'il y paraît. Les grands marchands de Calicut ont des demeures-entrepôts fortifiées. Toutefois les motivations ne sont pas exactement les mêmes : l'ambiguïté des intentions portugaises se reflète dans les divergences entre le texte latin et le texte allemand de l'article.

Au bon vouloir du Samorin répond une concession de Francisco de Albuquerque. Il cède (sans le dire) sur le montant de l'indemnité. En janvier 1503, Vasco da Gama réclamait 25.000 ducats ¹³². Il fut question de 20.000 ¹³³. Gonçalo Gil Barbosa, en septembre, venait de formuler la même exigence. En octobre cependant, le Samorin offrait de livrer 1.500 *bahar* de poivre, offre renouvelée en décembre et derechef acceptée par le capitaine-major. Un accord passé en décembre 1502 entre Vasco da Gama et les marchands de Cochin avait fixé le prix du *bahar*, taxes comprises, à 8,42 ducats, ce qui mettait le quintal à 2,65 ducats. C'est à ce prix-là que Francisco de Albuquerque traita avec Cherian Marakkar ¹³⁴. En vertu du traité de décembre 1503, le Samorin s'alignait sur les tarifs de Cochin. Mais est-ce bien ainsi que fut calculée l'indemnité ?

Évaluée en *bahar* de Cochin («à 3 *quintais*»), elle équivalut à 4.757,8 *quintais* de poivre. De deux choses l'une. Ou bien le Samorin se réglait effectivement sur les prix de Cochin, les 4.757,8 *quintais* ne représentaient que 12.608,2 ducats, et Francisco de Albuquerque se contentait des deux tiers de la compensation précédemment exigée. Ou bien Francisco de Albuquerque accepta le prix fort, désavantageux, imposé par Calicut (4,2 ducats le *quintal*), et les 4.757,8 *quintais* poids de Cochin représentèrent les 20.000 ducats prix

¹³¹ L'Anonyme portugais de Vienne [n. 39], p. 30.

¹³² Bergamo, p. 106 ; *id.*, p. 121 : 26.000 ducats.

¹³³ Selon Barros, I/6-7, p. 252, le Samorin proposa de payer 20.000 *pardaus* cotés à 360 *réis* (cf. António Nunes, *Lyvro dos pesos da Yndia*, dans R. J. de Lima Felner, éd., *Subsídios para a história da Índia portuguesa*, Lisbonne, 1868, p. 34).

¹³⁴ Cherian Marakkar lui fait même la bonne manière d'une réduction de 1 *fanam* par *bahar* (Copey, p. 146), soit de 210,5 ducats sur 33.684).

de Calicut ¹³⁵. L'arrangement poids de Cochin (le moins lourd) prix de Calicut (le plus élevé) favorisait doublement le Samorim. Si telle était la combine, elle remettait en cause, à terme, les accords de Vasco da Gama avec les Marakkar cochinais. Dans l'immédiat, le règlement conclu sauvait Albuquerque de la déconfiture. La proposition avancée en 1502 par le Samorin de payer un tiers en espèces, un tiers en joyaux, un tiers en poivre ¹³⁶ avait été retirée. Le tout était versé en poivre, et c'était ce qui importait.

Il n'en reste pas moins que les dispositions du traité constituent de la part du Samorin un ensemble de concessions considérable et sans autre contrepartie que le bénéfice que Calicut tirera de la paix. Avantage singulièrement limité par l'abandon du commerce de Mer Rouge, dont il est sous-entendu que le volume s'écoulera par la route atlantique. L'accord ne comporte cependant aucun quota obligatoire, et n'assure pas de monopole de fournisseur à Calicut, qui ne détient d'ailleurs aucune garantie de la capacité portugaise à se substituer au réseau indo-égyptien. Le traité souscrit par le Nambiadari est finalement léonin. Francisco de Albuquerque, dont la hantise est d'acquérir du poivre, ne recherche pas une convention limitée à sa seule fourniture. Le carcan des instructions de Lisbonne lui impose de forcer Calicut à s'intégrer dans le système portugais de monopole anti-égyptien. Calicut s'est montré disposé à un accord commercial, et lui est mis en main un accord politique. C'est en ce sens qu'il faut interpréter la critique apparemment infondée de Ca'Masser, reflet de la mentalité marchande : «le capitaine ne voulut faire aucun accord, sinon chercher à ruiner le dit roi [de Calicut]» ¹³⁷.

En plus de la disposition générale qui stipule la cessation du commerce des épices en direction de la Mer Rouge, le traité inclut un article qui vise particulièrement le cas de deux chrétiens fugitifs. Ce sont deux lapidaires milanais, passés de Rome au Portugal, et venus en 1502 sur la flotte de Vasco da Gama ; attachés à la *feitoria* de Cochin, ils avaient mission d'acheter des pierreries pour le compte de D. Manuel ¹³⁸. Les chroniqueurs portugais ont plus tard dénoncé en eux des agents de Venise, dépêchés clandestinement en

¹³⁵ Le *bahar* de Cochin (166,262 kg) avait été estimé, lors des conventions tarifaires passées par Vasco da Gama, à 3 *quintais* et 22 *arrâteis*. Il valait en réalité 3 *quintais* et 28 *arrâteis*, mais l'erreur ne sera reconnue, et corrigée, que sous D. Francisco de Almeida. En 1503 les 1.500 *bahar* de l'indemnité étaient donc comptés comme 4.757,8 *quintais*.

La version allemande compte l'indemnité en *bahar* à 4 *quintais*, c'est-à-dire en *bahar* de Calicut (206, 156 kg). Même en ce cas l'indemnité serait au prix de Cochin inférieure à celle précédemment réclamée, 6.000 *quintais*, soit 15.900 ducats au prix de Cochin, ou bien au prix de Calicut supérieur, à savoir 3,33 ducats le *quintal*.

¹³⁶ Bergamo, p. 106.

¹³⁷ Ca'Masser, p. 72.

¹³⁸ Cf. n. 143, et Copey, texte n. 144.

Inde par la République pour apporter aux ennemis du Portugal un concours technologique, car ils se révélèrent fondeurs de canons ¹³⁹.

Certes, lorsqu'ils partirent, l'ambassade vénitienne à Lisbonne s'était employée à discréditer le Roi auprès des «envoyés» de Cananor et de Cochin présents à Lisbonne, en leur expliquant que son royaume était petit et pauvre ¹⁴⁰. Les deux lapidaires diront pareillement au Samorin que le Portugal était «un tout petit pays», disposant de peu de navires ¹⁴¹. Ils l'inciteront à contraindre les Portugais à repartir à vide, en l'assurant que l'échec d'une expédition suffirait à leur faire abandonner une navigation très contestée ¹⁴². Le monde vénitien du négoce se berçait d'un espoir tout pareil. C'était toutefois là une opinion que les deux Milanais avaient pu entendre à Lisbonne même, où elle circulait dans les milieux portugais qu'ils côtoyèrent. Elle avait cours à Calicut bien avant leur arrivée, en 1503.

Venise eut dès 1501 à Lisbonne des informateurs, à l'affût des arrivages d'épices, mais le péril de la concurrence portugaise n'était pas encore évident et, contrairement aux noires fabulations de l'historiographie romanesque, le Conseil des Dix n'avait pas de plan de subversion lointaine. Dans le cas des deux lapidaires, la préméditation n'est nullement établie. Joaillerie et connaissances pyrotechniques n'étaient pas, à l'époque, des spécialisations incompatibles. Ils ne se jetèrent dans le camp du Samorin, avec beaucoup d'autres gens que, lorsque le personnel de la *feitoria* enfui, les troupes de Calicut furent entrées dans Cochin et y répandirent l'effroi ¹⁴³. L'un d'eux était assurément une tête brûlée, l'autre une tête légère. Ludovico di Varthema, qui les a fréquentés à Calicut, dans l'hiver 1505-1506, a laissé d'eux, dans son *Itinerario*, un intéressant portrait.

Leur présence chez le Samorin constituait un double danger. Par leur séjour à Lisbonne, les avis très mitigés de la Cour sur l'expansion en Inde ne leur étaient pas inconnus. Leurs capacités en artillerie étaient la menace la plus directe. Aussi furent-ils à Calicut, de 1503 à 1506, des donneurs de

¹³⁹ Barros, I/7-1, p. 260, selon qui ils étaient «deux chrétiens d'Esclavonie qui vinrent du Portugal sur l'escadre de l'Amiral à titre de marins, et s'arrangèrent pour rester (*se leixaram ficar*) à la *feitoria* en se donnant pour lapidaires, leur vrai métier étant d'être bombardiers et fondeurs d'artillerie» ; de même l'Anonyme, ch. 23, p. 52.

La suspicion anti-vénitienne de Barros est maintenue par Godinho, *Economie*, p. 733-734, 2^e éd. port., III, p. 96.

La lettre de marchands attribue de surcroît compétence en architecture navale aux «Mediolanenses duo mangones gemmarum qui ex urbe Roma profecti sunt in Indiam, et ibi artem balistariam exercent (...) navesque nostro more fabricantur (...)».

¹⁴⁰ Barros, I/6-2, p. 233-234 ; l'Anonyme, ch. 14, p. 29.

¹⁴¹ Copey, p. 146 («ein kleins ländin»).

¹⁴² Correia, I, p. 401-402.

¹⁴³ Cast., I/53, p. 113 ; Góis, I/73, p. 177 ; Barros, I/7-1, p. 260. La pseudo-lettre de D. Manuel aux Rois Catholiques imprimée à Rome en 1505 présente faussement l'affaire : «deux joailliers italiens venus de Rome, sitôt débarqués s'enfuirent auprès du roi de Calicut».

conseils écoutés en même temps que des experts jalousement surveillés. L'arrivée de Francisco de Albuquerque démentant leurs propos sur l'impuissance du Portugal, le Samorin les avait fait arrêter ¹⁴⁴. Qu'il ait ensuite refusé de rendre ses fondeurs est significatif des arrières-pensées de certains de ses conseillers.

★

Il y eut quelques jours d'optimisme. Dès le 22 décembre, Diogo Fernandes Correia, à ce moment-là plein de confiance, envoyait un billet à Kollam. «Votre Grâce — mandait-il à Afonso de Albuquerque — doit venir en personne, tout de suite, aider votre cousin à prendre les cargaisons, même si les autres nefs restent là-bas» ¹⁴⁵. Francisco de Albuquerque, le 25 décembre, dans l'euphorie, écrivait à D. Manuel : «J'espère que la paix que j'ai faite en Inde conviendra à Votre Altesse» ¹⁴⁶. Il se hâta de faire parvenir la bonne nouvelle. Sa lettre fut dépêchée à António do Campo, à Cananor, où le *Santa Cruz* appareillait ¹⁴⁷. Le 16 juillet suivant, tout Lisbonne en eut connaissance ¹⁴⁸. António do Campo, qui avait partie liée avec Nicolau Coelho et Albuquerque, renchérisait : «les Portugais allaient de Cochin, par terre, à Calicut comme ils l'eussent fait au Portugal, sans que nul ne les moleste en rien» ¹⁴⁹ ; «la paix entérinée, ils ont décidé d'aller avec leurs navires à Calicut, où ils ont été (*furono*) très bien reçus, et ils ont négocié leurs marchandises

¹⁴⁴ Copey, p. 146, sous le 11.IX.1503 : «wurd ich innen daz der konig von Calocutt het lassen fahen die 2 lapidarios oder steinmetzen dis Ew. K. Maj. schickt mit Ew. faktor im schiff vom Almirandt unb deswillen daz sy ihm lügen zugesagt hetten und betrogen».

¹⁴⁵ Torre do Tombo, Fragmentos, caixa 4, maço 2, doc. 4 (il ajoutait : «nom digo al senão que as naos de Calecut estam la a boo recado (...) vy eu stprever etc. todallas pazas (...)»).

¹⁴⁶ Copey, p. 155 : «Auch hoff ich, der frid, so ich in India gemacht hab, werd Ew. K. Mag. gantz wol gefallen».

¹⁴⁷ La chronologie disponible s'accorde mal. Pero de Ataíde dit (p. 264) être venu de Cochin à Cananor huit jours après António do Campo, y être arrivé un mercredi, et qu'ils en repartirent ensemble le dimanche suivant à l'aube. Un connaissance de provisions de riz etc., reçu de Gonçalo Gil facteur de Cananor, signé par Ataíde, est daté du 23 décembre (ci-après, doc. 4) — qui tombe un samedi. Ce qui, au pied de la lettre, mettrait au 13 décembre le départ de Cochin d'António do Campo (or lui-même a déclaré en être parti fin décembre, cf. Affaitadi, Sanuto, VI, 55), et ferait partir les deux capitaines le lendemain, dimanche 24 décembre, avant l'achèvement de la lettre de Francisco de Albuquerque, le 30 décembre (cf. n. 152), lettre qui est bien celle reçue à Lisbonne le 16 juillet (cf. n. 167). On sait qu'Ataíde emportait à Lisbonne copie ou résumé des articles du traité (Diogo Fernandes Correia au Roi, p. 259). A supposer qu'il ait quitté Cochin dès le 22, il ne pouvait avoir chargé à Cananor le 23. Porteur d'une lettre achevée le (samedi) 30 décembre, il sera donc arrivé à Cananor le mercredi 3 janvier, pour en partir le 8. Il naufrage entre Kilwa et Mozambique le 27 (Ataíde, p. 265).

¹⁴⁸ Cf. ci-après, n. 167.

¹⁴⁹ Affaitadi à Pasqualigo, 16.VII.1504, Sanuto, VI, 56-57. Sur les manigances d'António do Campo avec Nicolau Coelho, cf. Pero de Ataíde, p. 264.

et leurs capitaux à tel point qu'ils espéraient rapporter avec leurs caravelles 20.000 *quintais* d'épices, la majeure partie en poivre, et espéraient lever l'ancre à la fin de janvier au plus tard» ¹⁵⁰.

Observant les conventions à la lettre, les troupes de Calicut se replièrent le vendredi 29 décembre ¹⁵¹. Le lendemain une messe chantée fut célébrée dans la chapelle de la Vraie-Croix de Cochin. Après le service divin, en présence des capitaines, des fidalgos et des gens du commun, Francisco de Albuquerque remit la clef et la garde du château à Diogo Fernandes Correia et l'en nomma capitaine ¹⁵².

Le Nambiadari avait prévu que, pour éviter les incidents, les 300 premiers *bahar* seraient livrés à Cranganor, puis le reste à Calicut ¹⁵³. Francisco de Albuquerque nota le 17 décembre qu'on apportait les 300 *bahar* ¹⁵⁴. Il nota encore, dans les derniers jours de décembre, qu'il envoyait Rodrigo Reinel à Cranganor pour la remise de cet acompte, puis le 30 décembre que Duarte Pacheco allait percevoir à Calicut les 1.200 *bahar* ¹⁵⁵. Selon les chroniqueurs Duarte Pacheco enleva à Cranganor une partie de l'indemnité, qu'il vint transférer à Cochin sur la capitane, le *São Miguel Rainha Nova* ; lorsqu'il revint à Cranganor avec Nicolau Coelho pour continuer à charger, les relations étaient de nouveau tendues et on ne leur donna rien ¹⁵⁶. Le 9 janvier 1504, Diogo Fernandes Correia déplorait que des 300 *bahar* d'acompte on n'en ait lâché que 200 (Albuquerque avait consenti pour les autres à un délai), et que les Portugais envoyés à Cranganor se soient si empressés à faire provision de poivre qu'ils en avaient acquis à prix d'argent, et s'étaient fait avoir ¹⁵⁷.

¹⁵⁰ Priuli, II, p. 352/Fulin, p. 177, au reçu à Venise d'[autres] lettres de Lisbonne du 16.VII.1504, transmises par Pasqualigo.

¹⁵¹ Diogo Fernandes Correia au Roi, p. 260.

¹⁵² *Copey*, p. 156 : «Item, am samstag darnach da thet ich singen in unser Capellen zum hl. kreutz ein cristen mess, und thet das schoss mit vil pannern behengen und sunst von allen dinfen vo zugericht».

La combinaison des quantièmes du mois et des jours de la semaine permet de serrer le calendrier de la dernière semaine de décembre. Le dernier quantième énoncé est celui du [lundi] 25 (*Copey*, p. 155). L'évacuation des troupes doit intervenir «d'ici à cinq jours» (écrit, ce même 25, Diogo Fernandes Correia au Roi, p. 259) et a lieu «le vendredi» donc le 29. La messe est célébrée «le samedi», donc le 30. La lettre de Francisco de Albuquerque n'est donc pas achevée avant cette date.

¹⁵³ Diogo Fernandes Correia au Roi, p. 261.

¹⁵⁴ *Copey*, p. 152.

¹⁵⁵ *Copey*, p. 156 : «Darnach schickt ich Rodrigo Renell gen Crangallor, umb zu bestetten, umb einzuladen di 200 bachar piper, so uns dar soltten können. Und auf samstag darnach fertigt ich zu Duart de Pacheco um zu empfaehlen 1.200 bachar piper zu Calocut, und sich darnach aufs erst fertig machen, damit wir all in kurzem zusammen komen, wieder heim zu faren».

¹⁵⁶ Cast., I/62, p. 129 ; Barros, I/7-3, p. 268 ; l'Anonyme, ch. 31, p. 62.

¹⁵⁷ Diogo Fernandes au Roi, p. 261. Affaitadi, 11.IX.1504, au reçu des nouvelles de l'Inde : «Li 200 bachari che aveano ricevuti li portugesì, preso uno fator de questo re, che era andato li per receiver il resto» (Sanuto, VI, 87).

Dans les premiers jours de janvier il fut évident à Cochin que Francisco de Albuquerque avait été abusé. A peine partis, les gens du Samorin étaient revenus sous un prétexte dans les terres de Repelim, et ses bateaux armés, dans les arroyos, empêchaient le poivre de l'arrière-pays d'affluer à Cochin et le détournaient vers Cranganor. Les Portugais durent monter deux expéditions pour en débloquer. Au retour de la seconde, ils ne se frayèrent passage que grâce à leur artillerie ¹⁵⁸. Le capitaine-major, s'obstinant à ne pas ruiner la chance d'obtenir ce qu'il croyait avoir acquis, temporisait, et Calicut, qui le menait ainsi par la barbe, multipliait les mesures vexatoires tout en feignant de ne pas rompre.

Diogo Fernandes Correia a taxé le Nambiadari de duplicité ¹⁵⁹. A vrai dire, entre les pressions « égyptiennes » et les prétentions portugaises, sa marge de manœuvre était étroite. Il se peut qu'il ait cherché par quelques habiletés à sauvegarder sa paix, sans réussir à empêcher la guerre de se rouvrir. Qu'il ait hypocritement amusé Francisco de Albuquerque par ses négociations, en attendant l'heure où les nefs portugaises seraient contraintes de repartir à vide vers le Portugal semble plus douteux. Le revers de Francisco de Albuquerque fut aussi le sien. Il avait pris un gros risque, et il perdit.

Les conditions dans lesquelles fut signée le traité, la portée politique qu'introduisirent les Portugais, montrent à quel point la paix était une gageure. L'annonce de son échec est inscrite dans ses articles.

Des trois clauses qui décidaient du succès de la politique d'entente préconisée par le Nambiadari — le paiement de l'indemnité, la remise des transfuges, l'interdiction de la navigation de Mer Rouge — le Samorin finassa sur la première, rejeta d'emblée la deuxième ¹⁶⁰, et quant à la troisième laissa pourrir la situation. C'était à vrai dire celle dont tout dépendait. La faute de Francisco de Albuquerque fut de n'en pas mesurer l'énormité, et de croire au triomphe à Calicut du parti de la paix sur le lobby du commerce de Mer Rouge. Afonso de Albuquerque avait un comportement politique plus cohérent, qui reprochait à la diplomatie complaisante de Francisco d'enfreindre les instructions de D. Manuel, et qui, devant Kollam, harcelait la navigation indienne, pourchassait et incendiait les bateaux suspects passant à sa portée ¹⁶¹, sans égard aux intentions pacifistes de son cousin.

Castanheda, *l.c.*, donne le chiffre de 800 *quintais*, qui feraient 247 *bahar* de Cochin. C'est qu'il a converti, par erreur, des *bahar* poids de Calicut (à 4 *quintais* l'un). Les 200 *bahar* poids de Cochin représenteraient 647,8 *quintais*. Chez Góis, I/80, p. 188, démarqueur inattentif de Castanheda, les 800 *quintais* deviennent 800 *bahar*.

¹⁵⁸ Les détails chez Diogo Fernandes Correia, *ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Cast., I/62, p. 128-129.

¹⁶¹ Cast., I/61, p. 127-128 ; Brás, I/4, p. 14-17.

Sur le marché cochinois, Francisco de Albuquerque n'avait pu acquérir que 1.500 *bahar* de poivre ¹⁶², soit bien moins de la moitié des quantités promises par Cherian Marakkar. On comprend alors pourquoi, lorsque Cranganor s'entrouvrit, les agents de son escadre se jetèrent sur la marchandise, hâte qui encouragea le parti anti-portugais à poursuivre la lutte. Francisco de Albuquerque s'attarda à Cochin la première décade de janvier 1504, dans l'espoir que Cherian Marakkar honorerait ses engagements «de dar per tutto di 15 de zenaro tuta la caricha» ¹⁶³. Des évidences textuelles insuffisantes ne permettent pas de déterminer le moment où Francisco renonça à ses attentes cochinoises pour aller parlementer devant Calicut ¹⁶⁴, où Afonso le rallia, on peut l'avancer, entre le 15 et le 20. De la seule lettre postérieure au *30 décembre, celle de Diogo Fernandes Correia au Roi du 9 janvier 1504, il ressort que Francisco de Albuquerque demeura à Cochin dans les premiers jours de la nouvelle année. Qu'elle ait été portée au Roi par Afonso de Albuquerque peut s'expliquer par le dissentiment qu'elle exprime, sur l'application du traité, entre le *feitor* et Francisco, et ne prouve pas que celui-ci ait quitté Cochin avant le 9. Elle ne laisse pas apparaître nettement si son départ est imminent, ou déjà effectué. Par ailleurs, les chronologies restituées de la lettre du capitaine-major et de l'exposé du *feitor* s'accordent mal. Diogo Fernandes énumère des incidents et des intervalles de jours dont le total tient difficilement entre leur début (le *1^{er} janvier) et la date d'achèvement de sa lettre en tenant cette date pour correcte. La chaîne d'incidents est narrée, avec quelques divergences, par Castanheda. Ce chroniqueur relate qu'après l'arrêt des arrivages consécutif à la dernière escarmouche, Francisco de Albuquerque reçut des messages de Koya Pakki, puis de Rodrigo Reinell, et deux jours plus tard la visite du rajah de Cochin, faits qui doivent se placer après le 9 janvier.

Les chargements d'épices

Les résultats commerciaux de l'expédition de 1503 sont moins transparents que ceux des expéditions qui l'encadrent. Une brève référence au voyage de Lopo Soares de Albergaria, de 1504, aidera à interpréter les chiffres des informateurs les mieux placés, les représentants à Lisbonne de firmes allemandes et italiennes. L'inventaire des retours de 1505 consigne la charge de poivre de chacun des treize navires rentrés cette année-là. Elle varie de 2.850

¹⁶² L'Anonyme, ch. 30, p. 61. Dans le passage correspondant, Castanheda, I/61, p. 125, écrit que : «jamais les nôtres ne purent avoir plus de mille deux cents *quintais* [soit 371 *bahar*] des quatre mille *bahar* que les marchands avaient promis» ; lue dans son contexte, l'observation paraît s'appliquer à la période antérieure à décembre.

¹⁶³ António do Campo, dans Affaitadi, Sanuto, VI, 56.

¹⁶⁴ Cf. *supra* n. 152 et Cast., I/62, p. 129 et I/63, p. 130.

quintais / 146,5 t.m. à 886 *quintais* / 45,5 t.m. Au total, les écrivains du Roi enregistrèrent 21.816 *quintais* / 1.121,4 t.m. d'épices, dont 20.896 *quintais* / 1.074,1 t.m. de poivre ¹⁶⁵. Le chiffre que connu à Venise Girolamo Priuli fut remarquablement correct : 22.000 *quintais* ¹⁶⁶.

La conservation de l'inventaire de Lopo Soares est exceptionnelle. Pour celle des Albuquerque comme pour les autres expéditions contemporaines, c'est par le canal des écoutes vénitiennes qu'on peut évaluer l'importance des arrivages. Le rapport de 1506 de Lunardo da Ca'Masser, l'émissaire à Lisbonne du Conseil des Dix, est inégalement sûr. Les missives d'Affaitadi sont les plus circonstanciées. Marino Sanuto les transcrit tout au long dans ses *Diarii*, jusqu'en 1503, et s'en lasse ensuite. Girolamo Priuli analyse les données qui circulent au Rialto et tente de faire le point d'observations parfois indémêlables. Celles qui concernèrent le retour des deux Albuquerque furent particulièrement embrouillées. Des estimations contradictoires arrivaient successivement, obscurcies par l'homonymie des deux chefs d'escadre.

Des sept navires qui chargèrent en Inde fin 1503-début 1504 — trois d'Afonso de Albuquerque, deux de Francisco de Albuquerque, un provenant de l'escadre de Sodré (Pero de Ataíde) et un retardataire de l'escadre de Vasco da Gama (António do Campo) — quatre seulement atteignirent Lisbonne : le 16 juillet 1504 celui d'António do Campo ¹⁶⁷, et le 16 septembre les trois de la capitainerie d'Afonso de Albuquerque ¹⁶⁸.

Parti de l'Inde avant de savoir le fiasco diplomatique, António do Campo, on l'a dit, avait présenté les relations avec Calicut sous un jour idyllique. Il annonça le chargement par Francisco de Albuquerque de 20.000 *quintais* de poivre ¹⁶⁹, et même de 25.000 ¹⁷⁰. Propos téméraires, et dont on se demandera d'ailleurs si le tonnage des nefes l'autorisait. Francisco de Albuquerque, il est vrai, se voyait, avec la paix, approcher les 20.000 *quintais*. Il s'en promettait en effet 5.500 *bahar* de poivre, les 1.500 de l'indemnité et les 4.000 de Cherian Marakkur, soit 17.789 *quintais*, sans compter des possibilités complémentaires d'achat sur la place de Calicut.

Quelques semaines plus tard, sur la foi d'avis reçus du Cap-Vert, avant-coureurs de l'arrivée d'Afonso de Albuquerque, Affaitadi, le 11 septembre 1504, annonça, pour l'escadre de celui-ci, un contingent de *13.000 à *14.000

¹⁶⁵ Cf. G. Bouchon, *L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505*, dans *Mare Luso-indicum*, III, (1976), p. 85-136.

¹⁶⁶ Priuli, II, p. 385/Fulin, p. 190.

¹⁶⁷ Barros, I/7-8, p. 266 ; Góis, I/80, p. 90. Il avait mouillé le 15 au soir, cf. Affaitadi, lettre du 16, Sanuto, VI, 55 ; Priuli, II, p. 352/Fulin, p. 176 ; Ca'Masser, p. 72. L'intitulé de *Copey*, par une inadvertance assez commune, donne «16 juin».

¹⁶⁸ La date chez Empoli, p. 127 et n. 78 ; *Empoli/N., f. 81r ; Ca'Masser, p. 73 ; Priuli, II, p. 363/Fulin, p. 181 : 17 septembre. Se trompent Castanheda, I/63, p. 132, qui fait Albuquerque arriver ensemble avec António do Campo le 23 août, et Góis, I/80, p. 190, le 24 août.

¹⁶⁹ Priuli, II, p. 352/Fulin, p. 177.

¹⁷⁰ Affaitadi, 16.VII.1504 ; Sanuto, VI, 57 («2.500», *lege* *25.000, cf. n. 171) ; Priuli, II, p. 357/Fulin, p. 179.

quintais ¹⁷¹. De même source, Priuli nota la même quantité, en épices de toutes sortes, obtenues à bon prix à Kollam ¹⁷². Peu après, à la suite d'informations plus sûres parvenues de Lisbonne et de Valence, il consigna le détail : 11.000 *quintais* de poivre, etc. D'autres lettres, fin novembre, communiquèrent une composition un peu différente de ces 13.000 *quintais*, dont 10.000 de poivre ; composition assez voisine de celle de Ca'Masser qui, en commettant une confusion entre les deux cousins, donnait de la cargaison de «Francisco [sic] de Albuquerque» un total de 12.000 *quintais*.

	Priuli / octobre ^a	Priuli / novembre ^b	Ca'Masser ^c
poivre	11.000	10.000	10.000
gingembre		100	130
cannelle	600	600	500
girofle	350	300	450
autres	laque, autres épices drogues		laque et brésil : 750 specie menude : 204
TOTAL	13.000	13.000	12.000
t.m.	663,5	663,5	616,8
<i>bahar</i>	4,019,3		3.710

^a Priuli, II, p. 358 («piper cantara 2 milias» / Fulin, p. 180 («piper cantara 11 milia»). Cf. *infra* n. 173.

^b Priuli, II, p. 363 / Fulin, p. 180. Cf. *infra* n. 173.

^c Ca'Masser, p. 73. Les *specie menude* sont détaillées : 191 *q.* de cubèbe, etc. Le total général est de 12.034 *quintais*, 3 *arrobas*, 10 *arrateis*, 8 *onças*.

D'autres correspondances indiquaient des quantités supérieures. Afonso de Albuquerque avait acquis 20.000 *quintais*, écrivit de Lisbonne, le 10 octobre, un Allemand lié aux Welser, probablement Valentim Fernandes ¹⁷³ ;

¹⁷¹ Sanuto, VI, 87 : «1.300 in 1.400 cantera». La fréquence des erreurs décimales dans les documents ou leurs copies (par exemple, Copey, p. 146, achat à Cochim de 40.000 *bahar* ; etc.) autorise cette émendation, légitimée d'ailleurs par le chiffre de Priuli.

¹⁷² Priuli, II, p. 357/Fulin, p. 179 (via Pasqualigo, lettre du 11 septembre «dal comesso de la Signoria Veneta residente in quello lecho [Lisbonne]», reçue à Venise le 23 octobre. (Fulin identifie à Ca'Masser, lequel, p. 87, dit n'être arrivé à Lisbonne que le 4 octobre. Même quantité dans la lettre en syriaque de 1504, cf. F. Thomaz, dans *Revista da Universidade de Coimbra*, 36 (1994), p. 139 et n. 68.

¹⁷³ *Auszug*, p. 158. Reçue à Augsbourg le *13 novembre (?), postérieure à l'envoi de Copey et de même auteur, la lettre est celle de Lucas Rem (Greiff) ou de Valentim Fernandes (Banha de Andrade). Du second plutôt, informateur assidu de Conrad Peutinger, l'un des dirigeants de la maison Welser, et le collectionneur que l'on sait de matériaux sur les découvertes portugaises.

22.000, écrivit de Medina del Campo, le 29 octobre l'ambassadeur vénitien en Castille, Piero Pasqualigo, au reçu d'une lettre d'Affaitadi datant de septembre ¹⁷⁴. Ces chiffres paraissent élevés. Même en admettant que la flotte de Lopo Soares ait été d'un tonnage global relativement modeste ¹⁷⁵, on se demandera si les navires d'Afonso de Albuquerque purent, à eux trois, conduire à Lisbonne autant que les treize voiles de 1505. Les estimations coïncidentes de *Valentim Fernandes et de Giovanni Francesco Affaitadi, deux professionnels bien introduits, incitent à ne pas refuser d'emblée au voyage de 1503 des quantités qui ont l'air excessives, et qui ont néanmoins quelque chance d'être vraies.

Après avoir détaillé la nature des 12.000 *quintais* rapportés le 16 septembre par les trois nefs de «Francisco de Albuquerque», Ca'Masser ajoute : «lasciò in Cananor due altre nave grosse, quelle erano carghe de spizerie d'ogni sorte da k. 7 in 8 mila (...)» ¹⁷⁶. Cette référence a le mérite de la plausibilité. Les 20.000 à 22.000 *quintais* de *Fernandes et d'Affaitadi seraient à comprendre comme charge conjointe de la double expédition des Albuquerque, les 7.000 ou 8.000 *quintais* de Francisco étant à ajouter aux 12.000 d'Afonso.

Afonso de Albuquerque aura conclu avec les marchands de Kollam des marchés à peu près aussi importants que celui passé à Cochin avec Cherian Marakkar : 12.000 *quintais* représentent 3.710 *bahar* ¹⁷⁷. Quant à Francisco de Albuquerque, il n'aurait obtenu à Cochin que 1.700 *bahar*. En octobre 300 *bahar* seulement. Le chiffre est de Castanheda ¹⁷⁸, confirmé par la lettre-journal : 150 *bahar* apportés le 7 octobre, autant (vraisemblablement) lors du voyage du lendemain ¹⁷⁹. En tout et pour tout, 1500 *bahar* ¹⁸⁰, arrondis des 200 *bahar* enlevés à Cranganor. Ce résultat bas justifie l'assertion de l'Anonyme que Francisco «n'avait pas plus d'une demi-charge» ¹⁸¹. Si avec Ca'Masser, on lui attribue 7.000 à 8.000 *quintais*, il dut outre ces 1.700 *bahar* / 5.498,5 *quin-*

¹⁷⁴ Sanuto, VI, 103 ; VI, 105, date de la lettre d'Affaitadi, d'autant plus malheureusement non transcrite que des informations reçues par le courrier d'Espagne du 27 novembre (Priuli, II, p. 363/Fulin, p. 181) ou le 28 (Sanuto, *l.c.*) les deux diaristes tirent des données différentes.

¹⁷⁵ Cf. Affaitadi, Sanuto, VI, 26.

¹⁷⁶ Ca'Masser, p. 73.

¹⁷⁷ Le *bahar* de Kollam était de même valeur que celui de Cochin (Antônio Nunes, *Lyvro dos pesos* [n. 130], p. 35).

¹⁷⁸ Cast., I/60, p. 123.

¹⁷⁹ Copey, p. 148, 149. Quant au *tone* que Duarte Barbosa Pereira escorte début novembre (Cast., *ibid.*), c'était un type d'embarcation locale qui pouvait charger 100 *bahar*/300 *quintais* selon l'Anonyme, ch. 29, p. 59. De 25 à 50 seulement, et en moyenne 30, selon Francisco da Costa, *Relatorio sobre o trato da pimenta* (dans *Documentação ultramarina portuguesa*, III, Lisbonne, 1963, p. 317-318. Cf. Yule et Burnell, *Hobson-Jobson* 2, p. 323, sous «Doney».

¹⁸⁰ Cf. n. 162.

¹⁸¹ Cf. Anonyme, ch. 31, p. 62.

tais 282,6 t.m. de poivre, se procurer un minimum de 1.502 *quintais* d'autres épices et de «drogues», ce qui n'était pas impossible.

Dans sa lettre de septembre 1504 à son père, Giovanni da Empoli n'a rien dit du volume des épices rapportées à Lisbonne. La lettre anonyme de l'autre passager italien du même navire fournit, en octobre, des chiffres qui devraient être les bons. Pour les cargaisons d'Afonso de Albuquerque, elle est l'origine probable des estimations de Priuli de fin novembre — poivre 10.000 *quintais* gingembre 100, cannelle 600, girofle 300 ; plus : laque 150, et «drogues» (muscade, cubèbe, camphre) 50 — sauf que le total est de 11.150 *quintais* (et non de 13.000). Pour la cargaison des deux naves de Francisco de Albuquerque la lettre indique 6.000 *quintais* de poivre, 1.000 de gingembre et 200 de cannelle ; soit quelque 155 *bahar* de poivre de plus que Ca'Masser ¹⁸².

On possède cependant de la cargaison de Francisco de Albuquerque un chiffre qui s'éloigne encore plus de celui qu'avait triomphalement répandu António do Campo. Il circula à Lisbonne en septembre 1504 à l'arrivée d'Afonso de Albuquerque, et lorsqu'il fut su à Venise, fin novembre, par une lettre d'Affaitadi déjà vieille de deux mois, Priuli essaya de s'y retrouver dans cette diversité d'informations sur les retours des Albuquerque. «Sur une telle quantité d'épices, il y avait grande diversité et des opinions variées. Toutefois, ayant voulu avec diligence la savoir avec vérité, j'ai trouvé vraiment ce que j'écris ci-dessus être la vérité. Je me rapporte néanmoins en cela à plus entendus (*intelligenti*) que moi». Il aboutit à un total de 3.630 *quintais* : 1.500 de poivre, 1.000 de gingembre *baladi*, 300 de girofle, 800 de cannelle, 30 de camphre et autres drogues ¹⁸³. C'est moins encore, en valeur absolue (1.192 *bahar* / 186,6 t.m.) que ce que Castanheda relate avoir été enlevé à Cochin et à Cranganor. Pour autant qu'on puisse raisonner sur ces chiffres, dont les variations tiennent, en partie du moins, à une mauvaise transmission, on remarquera la proportion insolite de gingembre, dont Cananor était le marché, et que Francisco de Albuquerque acheta sans doute massivement pour améliorer ses résultats.

Les seuls éléments d'inventaire dont on dispose sur les cargaisons portugaises au départ de Cochin concernent les deux bâtiments de l'escadre de Vasco da Gama passés dans l'Océan Indien en 1502 qui se joignirent à Francisco de Albuquerque d'août à décembre 1503. Fin décembre, le *Santa Cruz* d'António do Campo emportait 372 *bahar* de poivre, soit 1.203 *quintais* / 61,8 t.m. ¹⁸⁴. Il rentra «tout chargé qu'autant qu'il pouvait porter, tout du poivre, excepté de 20 à 30 *quintais* de gingembre», manda Affaitadi ¹⁸⁵, Voire. Selon Priuli, d'après les mêmes sources lisboètes, il avait 700 *quintais* / 35 t.m.

¹⁸² *Empoli/N., f. 81v.

¹⁸³ Priuli, II, p. 363/Fulin, p. 181.

¹⁸⁴ Copey, p. 156.

¹⁸⁵ Affaitadi, 16.VII.1504, Sanuto, VI, 55.

de poivre, et 25 de gingembre ¹⁸⁶. Le *São Paulo* de Pero de Ataíde, de plus grande taille, ne quitta Cochin qu'avec 293 *quintais* / 15 t.m. d'épices, dont 171 *quintais* 1 *arroba* / 8,8 t.m. de poivre, le reste en brésil (72 *q.* / 3,7 t.m.) et drogues diverses ¹⁸⁷. La modestie de son chargement est notable. Il naufragea dans le canal de Mozambique. L'assurance qu'«il venait très riche» ¹⁸⁸ ne serait-elle pas une autre vantardise d'António do Campo ?

Le *São Miguel Rainha Nova* et le *Santa Maria do Faial* perdus corps et biens, le volume et la composition du fret de Francisco de Albuquerque et de Nicolau Coelho sont demeurés ignorés. Même avec le bénéfice de deux cents sacs cédés par Afonso de Albuquerque qui remontait de Kollam en surcharge ¹⁸⁹, et avec la prudence qu'imposent des calculs dont Priuli soulignait la difficulté, les deux navires n'avaient chargé que fort au-dessous de leur capacité, et ils auraient quitté Cananor moins remplis encore s'ils n'y avaient laissé délestée, alors qu'elle devait rentrer à Lisbonne avec eux, la troisième unité de leur escadre, le *Conceição* de Duarte Pacheco Pereira.

II. LA GESTE DE DUARTE PACHECO PEREIRA

L'historiographie des Découvertes aurait revêtu Duarte Pacheco Pereira d'une renommée posthume moins brûlante si elle n'avait exhumé le traité de Frei Gastão sur la guerre entre Calicut et Cochin. João de Barros, qui en a résumé l'essentiel dans son *Ásia*, révèle l'existence de ce *tratado* et le nom de son auteur, un religieux en résidence à Cochin lors des mois tragiques de 1504 ¹⁹⁰. Bien que son nom n'apparaisse pas sur les listes transmises des

¹⁸⁶ Priuli, II, p. 352/Fulin, p. 177 : «L'una di le qual, quale era la piu grossa, in el viazo, ritornando, endo a fondi ; l'altra gionse in Portogallo, come di sopra se dice, cum cantara 25 milia di piper, et zenzeri cantara 25 solamente. Si diceva esser cantara 700 di piper».

¹⁸⁷ Copey, p. 156.

¹⁸⁸ Affaitadi, même lettre ; «Dico che'l fo una grandissima perdita perchè la veniva richissima» (Sanuto, VI, 57).

¹⁸⁹ Empoli, p. 125. Suivant Brás, éd. de 1557, f. 13b, Afonso «surchargea à Cochin de balles (*fardos*) de cannelle et de girofle que le facteur lui donna pour compléter les chargements de Francisco». La probable confusion est aggravée dans l'éd. de 1576 (I/6, p. 22) : Francisco étant parti de Cochin sans emporter aucune «drogue» (*droga*), bien que le facteur l'ait prié plusieurs fois de la prendre, car tout était prêt dans la forteresse, Afonso, bien qu'il fût surchargé, accepta de porter à Cananor tout le girofle et la cannelle que lui donna le dit facteur.

¹⁹⁰ Barros, I/7-8, p. 287 : «(...) segundo o que escreveo Frei Gastão, um religioso que estava na feitoria com os nossos, em hum tratado que fêz da guerra entre êstes dous Reis, de que somente tomamos o necessário com outra mais informação (...)».

premiers Mendiants venus en Inde, il devait être fils de Saint François ¹⁹¹, ce qui n'est pas indifférent. On aurait là, si l'ouvrage de Frei Gastão subsistait, une expression de l'esprit missionnaire franciscain aux Indes de Portugal, dont les traces initiales sont si rares, et plus encore en comparaison de la littérature dont il a enrichi l'historiographie des Indes de Castille.

D'une collation avec les données succinctes de Barros, il ressort que l'Anonyme de la British Library emprunte aux détails accumulés par Frei Gastão son récit des assauts et des machinations du Samorin contre le rajah vassal et ses protecteurs portugais. Les longs chapitres de Fernão Lopes de Castanheda y puisent également, et nous confirment, par la place accordée aux actions de Duarte Pereira à l'automne 1503, que le *tratado* de Frei Gastão couvrirait aussi la période antérieure à la guerre de 1504 (encore que Castanheda ait utilisé apparemment une copie du texte de Frei Gastão différente de celle de l'Anonyme, et inséré des détails d'autre origine, notamment des souvenirs de Lourenço Moreno) ¹⁹². Castanheda a fourni le canevas de sa narration à Damião de Góis, lui-même démarqué par Jerónimo Osório. Seul l'exposé abondant de Gaspar Correia se sépare irréductiblement dans les faits, comme il est fréquent, voire constant, de celui des autres chroniqueurs, non dans l'inspiration : Correia exalte pareillement les prodiges accomplis par celui que Camões allait appeler « l'Achille lusitanien ».

La mise en défense de Cochín

Facteur et capitaine de Cochín, exerçant sa première charge depuis l'automne 1502 ¹⁹³, Diogo Fernandes Correia avait manifesté depuis l'arrivée des Albuquerque au Malabar des vues personnelles et de judicieuses préoccupations.

¹⁹¹ Franciscain selon Castanheda, I/68, p. 120, il est tenu pour Dominicain par Barbosa Machado, *Biblioteca Lusitana*, II, s.v. Ni dans la liste des huit Franciscains venus en Inde en 1500 avec Cabral (Fr. Fernando da Soledade, *História seráfica*, Lisbonne, 1705, de qui dépend la notice postérieure éditée par António da Silva Rego, *Documentação para a história do padroado português do Oriente. Índia*, V, Lisbonne, 1951, à la p. 396), ni au nombre des cinq Dominicains venus en 1503 avec les Albuquerque (Frei Luís de Sousa, *História de S. Domingos*, III^e partie, liv. IV, ch. 3, éd. M. Lopes de Almeida, II, p. 258, liste établie «segundo as memórias que temos da Ordem», ne figure de Frei Gastão. Fr. Félix Lopes, *Frei Henrique de Coimbra* dans *Studia*, 37 (Lisbonne, 1973), p. 30, n. 22, a supposé que le nom du Franciscain «Gastão», serait une lecture fautive, paléographiquement facile à commettre, du nom de Frei Gaspar, venu en 1500.

¹⁹² Cf. Cast., I/49, p. 104. Les rapports entre Castanheda et l'Anonyme ont été relevés par Luís de Albuquerque dans les notes à son édition de ce dernier, et leur commune dépendance de Frei Gastão dans son introduction, p. V.

¹⁹³ Sa charge courait depuis février 1502, soit depuis le départ de Vasco da Gama du Portugal.

Chef du comptoir, dans le différend entre les deux Albuquerque, il avait fait droit au point de vue de Francisco, par respect du règlement plus que par inclination particulière. Il ne voyait pas d'un bon œil Afonso disposé à établir à Kollam un nouveau comptoir : il réclama que l'agent commercial portugais qui y serait installé (ce fut António de Sá) soit sous ses ordres ¹⁹⁴. Pouvait-il s'accommoder d'une paix qui risquait de faire de Calicut le principal fournisseur de Lisbonne ? Contrairement à l'impression que laisserait la lecture de Castanheda, transmetteur involontaire d'une déformation partisane, il n'essaya pas de la saboter ¹⁹⁵. Peut-être eut-il l'assurance qu'il aurait la haute main sur la *feitoria* de Calicut. Sans doute voyait-il dans le texte signé une chance d'épargner une nouvelle invasion à Cochin. Il demeurait cependant sur ses gardes. Il désapprouvait le défaut de prudence de Francisco de Albuquerque, qui avait laissé écrivains des nefs et marchands descendre à terre avec leurs capitaux ¹⁹⁶.

Chef désigné de la forteresse, Diogo Fernandes Correia chercha un contrepoids aux légèretés de Francisco de Albuquerque. Il fit établir par un de ses secrétaires un document précisant que le traité devrait être contresigné par Afonso de Albuquerque ¹⁹⁷. Il avait assez d'usage des affaires du Malabar pour suspecter la sincérité du Samorin, ou la capacité de la coterie pro-portugaise de Calicut à faire respecter des dispositions qui lésaient de très puissants intérêts, et trop belles pour être crues. Dans les jours qui suivirent la conclusion des accords, son souci dominant fut d'assurer à la forteresse de Cochin les moyens de se défendre. Il ne fallut que trois semaines pour que la tournure des événements justifie ses craintes. Afonso de Albuquerque s'employa alors à lui fournir le complément d'aide qui s'imposait.

Francisco de Albuquerque avait accédé en partie aux demandes de Diogo Fernandes Correia. Les pièces d'artillerie furent mises en place en novembre ¹⁹⁸. Dès octobre, on avait prélevé sur chaque navire de quoi pourvoir la garnison ¹⁹⁹. Le 30 décembre elle était composée de quarante hommes de l'équipage de Francisco de Albuquerque, plus trente Portugais qui étaient en

¹⁹⁴ Diogo Fernandes Correia à Albuquerque, p. 212-213.

¹⁹⁵ Début janvier un intendant des biens royaux (*vedor da fazenda*) du rajah de Cochin avait retenu quelques embarcations qui portaient du poivre à Cranganor (Diogo Fernandes au Roi, 9.I.1504, CA, II, p. 260). Dans le texte de Castanheda cet intendant cochinois devient «ho feytor de Cochim» ; et Damião de Góis, I/80, p. 189, qui le démarque, met carrément un nom : «Diogo Fernandes Correia, feitor de Cochim», allant jusqu'à commenter : «la guerre reprit par la faute des nôtres». Tout au contraire Correia s'était rendu chez le rajah pour demander que son subordonné libère les barques arrêtées (sa lettre au Roi, *ibid.*). Pour Barros, I/7-3, p. 268, le traquenard avait bien été monté par le Samorin.

¹⁹⁶ Sa lettre au Roi, p. 261.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 259. Cf. ci-dessus, p. 70.

¹⁹⁸ Empoli, p. 120.

¹⁹⁹ Cf. Copey, cité n. 67.

Inde antérieurement (en partie au moins, des rescapés de l'escadre de Sodré) ; le tout s'additionnant aux hommes laissés à Diogo Fernandes Correia par Vasco da Gama (ou ce qui en subsistait). En outre, un barbier, un serrurier, un tailleur²⁰⁰. Soit un total de plus d'une centaine d'hommes. La place disposait de dix-sept pièces d'artillerie, grosses et petites, de heaumes et de casques, de quinze espingardes (*handpüchsen*), sept tonneaux de poudre, trois cents lances, soixante grandes piques de Flandres, de dix-huit arbalètes (*stehlin pogen*), et de quatre coffres de flèches²⁰¹.

Instruit par la dure expérience des mois précédents, le *feitor* de Cochín se préoccupait d'obtenir une force navale, non moins nécessaire que sa force terrestre. Francisco de Albuquerque faisait la sourde oreille. Diogo Fernandes Correia s'était tourné vers Afonso de Albuquerque ; il lui avait envoyé une lettre à Kollam. Le 25 décembre 1503, il s'adressait à lui de nouveau, pour le convaincre que la domination de l'Inde était à qui tiendrait la mer. Il se proposait de l'éclairer plus longuement, lorsqu'il reviendrait de Kollam, et il disait son intention d'adresser au Roi un mémoire sur cette question essentielle. Mais d'ores et déjà il pressait Afonso de Albuquerque de songer à affecter à Cochín plusieurs unités, de quoi défendre les trois *feitorias* portugaises du Malabar. Il demandait que les deux capitaines-majors ordonnent le maintien sur place de la *nau* d'Afonso dont était capitaine Antão Garcia, du *Conceição*, et des petites caravelles (*caravelinhas*), « car ce sont des *navios* qui peuvent entrer s'abriter de la mousson dans le port de Cochín ». Parce qu'elle ne le pouvait pas, il ne sollicitait pas que reste en Inde la *nau* de Fernão Martins²⁰².

Lorsque le 30 décembre Francisco de Albuquerque l'eut investi du commandement de la garnison, Diogo Fernandes Correia lui déclara qu'il fallait laisser au Malabar « quelques caravelles ». « Cet avis m'a paru bon — écrit Francisco — et je lui ai laissé dix hommes de plus »²⁰³. On présume donc

²⁰⁰ Copey, p. 156-157 : « Item darnach gab ich in Ew. K. Maj. schloss, die das solten verwaren, 40 mann, die ich in meinem schiff in India bracht. Noch gab ich Im zu 30 mann, die vor im land von unserem volck waren, und dan Capitein Diego Vernandes und sein gesellen, der unter mir ist ; mer liess ich im schloss ein barbierer, mer ein schlosser, und ein schneider ».

²⁰¹ Copey, p. 157. Les pièces d'artillerie étaient « 4 haupt stuck von püchsen, 3 grosse ganz stuck und eins mit einem kamer, 2 grosse schlangen, 8 klein schlangen ». L'Anonyme parle de quinze pièces (cf. n. 220). Gaspar Correia, *Lendas*, I, p. 393, compte dix pièces d'artillerie et [*sic*] dix *falcões*.

²⁰² Diogo Fernandes à Afonso de Albuquerque, pp. 211-212. Le *navio* d'Antão Garcia était « petit et bon voilier (*pequeno e bom de vela*) », Brás, I/4, p. 15. En 1505, on verra le *Conceição* franchir la barre de Kollam (Cast., I/69, p. 189), ce que le *Santiago* et le *São Cristóvão* n'avaient pas fait, restant mouillés à six milles au large (cf. Empoli, p. 121).

²⁰³ Copey, p. 157 : « Item, darnach sagit mir der Capitani daz sein mainung wer, daz ich etlich kravell auf dem land het gelassen, ob er der dürfen wurd, das die mit samt seinem volck ins mer mocht werfen und brauchen bei dem schloss, oder wo sie der notturftig sein werden. Solichs daucht mich auch guot sein, daz ich ettlich kravell in land, auch noch über das volck, so ich hab gesetzt, 10 mann liess ».

qu'il décida alors de lui accorder au moins une caravelle, celle de Diogo Pires : mangée par les vers, elle était en si mauvais état qu'on l'avait tirée au sec pour la réparer²⁰⁴. La seconde des caravelles qui allaient jouer un si grand rôle dans la campagne de 1504, celle de Pero Rafael, remonta vers Cananor avec le reste de la flotte. Comme Duarte Pacheco, capitaine du *Conceição*, s'apprêtait-il à faire voile vers la mère-patrie de conserve avec Francisco de Albuquerque²⁰⁵ ? Pensons qu'il n'allait qu'au ravitaillement, dont Cochin avait besoin en prévision des événements qui s'annonçaient. Les deux caravelles de la défunte escadre de Vicente Sodré revenaient à leur destination première, qui était de protéger Cochin. Telle était la situation à la mi-janvier 1504. La signature de la paix avec Calicut n'avait pas empêché de pourvoir à la défense de la base portugaise. Francisco de Albuquerque, toutefois, n'en avait pas médité tous les besoins.

Afonso de Albuquerque, en 1514, évoquait la cabale dont il avait été victime dix ans plus tôt, à son retour au Portugal. Ses services avaient été cachés à D. Manuel, son mérite indûment attribué à un autre. Enumérant la liste de ses actions d'alors, il y incluait «la construction de la forteresse de Cochin, l'agrément et accord de Kollam, et délivrer un capitaine de Votre Altesse des mains du roi de Calicut». Et il ajoutait : «Par mon conseil, j'ai pourvu en tout et pour tout l'escadre de Duarte Pacheco Pereira»²⁰⁶. Si l'établissement d'un comptoir à Kollam fut bien son œuvre, et si l'on ne peut contester sa part dans l'édification du «château Manuel», les autres assertions ne sont pas transparentes.

Lors de son escale à Cochin, au retour de Kollam, il révoqua ceux des hommes de son cousin en qui il découvrit du mauvais esprit, les remplaça par des hommes pris sur ses propres effectifs et après avoir reçu, pour la partie de la forteresse qu'il avait élevée, l'hommage dû par les commandants des châteaux du Roi²⁰⁷, délivra à Diogo Fernandes Correia des armes et des munitions. Était-il fondé à affirmer que la décision d'affecter Duarte Pacheco Pereira à la garde de Cochin fut, quelques jours plus tard, son œuvre ?

À lire les chroniqueurs, cette affirmation est irrecevable. On s'aperçoit néanmoins, à y regarder de plus près, que la version des faits déniait tout mérite à Afonso de Albuquerque est celle qui les a inspirés, et Castanheda tout le premier, dont la geste de Duarte Pacheco Pereira imprègne le récit des affaires de l'Inde, de 1503 et de 1504. On décèle en plus d'un passage

²⁰⁴ Cast., I/69, p. 135 ; l'Anonyme, ch. 32, p. 63.

²⁰⁵ On vient de voir (n. 155) que Francisco de Albuquerque n'avait pas envisagé le maintien en Inde du *Conceição*. D'où, dans les lettres marchandes envoyées de Lisbonne l'été et l'automne de 1504, la mention de trois «caravelles» attendues.

²⁰⁶ Afonso de Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 11.XII.1514, CA, I, p. 361.

²⁰⁷ Brás, I/5, p. 21 ; la phrase de l'édition de 1557, f. 13b, selon laquelle, au retour de Kollam, Afonso «fit prêter hommage au *feitor* pour la partie de la forteresse qu'il avait faite» n'est plus dans l'édition de 1576.

comment cet honnête historien, tout en amalgamant des matériaux d'esprit différents, favorise la figure de Francisco de Albuquerque, le chef d'escadre de son héros. Il n'en dissimule point les flottements, face à l'attitude de plus en plus provocante du Samorin, mais il rappelle que le souci primait de préserver les chances du commerce des épices²⁰⁸. On a vu que Castanheda impute confusément à Diogo Fernandes Correia des actes perpétrés à l'insu de Francisco de Albuquerque. Il attribue à celui-ci la décision de laisser Duarte Pacheco Pereira comme «capitaine-major de l'Inde», décision prise personnellement à Cochin avant qu'Afonso de Albuquerque ne soit revenu de Kollam²⁰⁹. Selon João de Barros, au contraire, la question fut débattue à Cochin, au cours d'un conseil des capitaines auquel étaient présents les deux Albuquerque²¹⁰.

Afonso n'était pas pressé de rejoindre son cousin. Son chargement achevé, il s'attarda encore une semaine à Kollam, qu'il quitta le 15 (?) janvier. À son arrivée à Cochin, Francisco était parti pour Calicut²¹¹. Le fiasco de la diplomatie commerciale menée en son absence lui permettait de se faire écouter. A moins de supposer qu'il fasse allusion à l'envoi imprudent d'un nouvel émissaire dans Calicut perfide, sa déclaration de 1514 sur le capitaine tiré de l'emprise du Samorin vise Francisco, qu'il retrouva mouillé devant Calicut, obstiné dans sa chimère de sauver la mise d'un pari perdu.

Si conseil des capitaines il y eut, ce ne fut pas à Cochin, où ils ne se rencontrèrent pas, et plutôt que devant Calicut ce fut à Cananor, où, dans la dernière décade de janvier, les deux capitaines-majors achevaient leurs préparatifs de retour vers Lisbonne. Fin décembre, on l'a vu, Francisco de Albuquerque n'avait nullement l'intention de laisser en Inde un bâtiment de son escadre. Au milieu de janvier, il croyait encore pouvoir se concilier le Samorin, malgré les avis transmis par Koya Pakki et par le malheureux Rodrigo Reinél, le facteur à Cranganor que les gens du Samorin retenaient de force et dont, pour ne pas provoquer l'irréparable, Francisco s'était refusé à exiger la libération²¹². La certitude d'une grande offensive de Calicut contre Cochin fut acquise durant le séjour à Cananor, au reçu d'une autre missive de

²⁰⁸ Cast., I/62, p. 129, 130.

²⁰⁹ Cast., I/63, p. 131 ; d'où Góis, I/80, p. 89. Pour l'Anonyme, aberrant, ch. 31-32, p. 62-63, la nomination de Duarte Pacheco fut décidée à Cochin par Francisco après le départ d'Afonso pour le Portugal.

²¹⁰ Barros, I/7-3, p. 268. De même Gaspar Correia, I, p. 409-410 (avec une date fautive du départ de Cochin vers Cananor, 20.XII.1503).

²¹¹ Empoli, p. 124-125. Brás, I/6, p. 21, selon qui le départ de Kollam fut le 12.

²¹² Cast., I/62, p. 130 ; I/63, p. 130, 131. Sur Rodrigo Reinél, cf. Leite de Faria, *Os documentos mais antigos* [n. 2], p. 166, 167-168, 173.

Reinel ²¹³. C'est alors, probablement entre le 20 et le 25 janvier ²¹⁴, que la décision fut prise, en conseil, et Afonso de Albuquerque intervenant, de renforcer Diogo Fernandes Correia en lui renvoyant le *Conceição*. Comme ce navire appartenait à la capitainerie de Francisco de Albuquerque, et qu'il avait déjà acquiescé à la demande de Diogo Fernandes Correia, le clan de ses amis fut fondé de répandre que la petite escadre de soutien était laissée par lui ²¹⁵.

★

La légende de Duarte Pacheco Pereira a embelli son acceptation de rester en Inde une année de plus en acte d'abnégation sans pareille et d'héroïque vertu, «pour servir Dieu et le Roi». Face à la perspective de résister au déferlement des troupes du Samorin avec des moyens et en nombre dérisoires, sans aucun espoir de secours pendant huit à neuf mois, les capitaines présents se seraient tous dérobés. La proposition n'aurait été faite à l'Achille lusitanien qu'après que d'autres l'aient déclinée. C'est du moins ce que rapporte Castanheda ²¹⁶, sans expliquer si la personnalité de Duarte Pacheco inspirait des réserves ou si la rivalité des Albuquerque avait influé sur l'ordre des sollicitations. En fait, le trait ne relève que d'un procédé rhétorique, utilisé pour mieux mettre en relief la grandeur d'âme de Duarte Pacheco Pereira, de qui le chroniqueur ajoute (on verra ce qu'il en faut penser) qu'il n'en attendait aucun avantage personnel.

Lorsque en janvier 1504 la détérioration des relations avec Calicut rendit évident que les hostilités allaient reprendre, deux vaisseaux portugais venaient de partir de Cananor pour le Portugal : celui d'António do Campo et celui de Pero de Ataíde. Il n'en restait donc au Malabar, compte non tenu des petites caravelles, que six. Les plus gros, qui étaient quatre — ceux des deux Albuquerque, de Nicolau Coelho et de Fernão Martins — ne pouvaient en raison de leur tonnage entrer dans l'estuaire de la lagune de Cochin pour s'abriter du gros temps, et de la mousson. Deux seulement répondaient à cette exigence : celui d'Antão Garcia et celui de Duarte Pacheco Pereira. Que

²¹³ Cast., I/63, p. 131.

²¹⁴ Afonso ne décida de partir avant Francisco que le 25 janvier (Brás, I/6, p. 22). Empoli, p. 124 et Brás, éd. 1557, f. 13b, datent le départ de Cananor du 27 janvier (Brás, éd. 1576, ne date pas). La présence postérieure du *Santiago* et du *Santo Espírito* en rade de Cananor est attestée par un *mandado* du 26, du capitaine-major, de fournir les choses nécessaires à la traversée des «deux neufs», et un reçu du *feitor* du *Santiago* du «18», le 28 janvier (CC. II-8-13 ; éd. CA, II, p. 49-50).

Afonso quitta Cananor le 31 janvier selon Góis (I/80, p. 190). Selon Barros (I/7-3, p. 269) cette date est celle du départ de Francisco, parti quelques jours après son cousin. Des reçus de Mestre Diogo, *fisico* de son escadre, du 28 (CC. II-44-115) et du facteur du *São Miguel Rainha Nova*, du 29 (CC. II-8-16) n'iraient pas contre, mais un *mandado* du 31 à Gonçalo Gil (CC., même cote) rend probable un départ de Francisco en février déjà ; le 5 février, selon Brás (I/6, p. 25).

²¹⁵ Ce que fait Álvaro Vaz, p. 259.

²¹⁶ Cast., I/65, p. 135.

Francisco de Albuquerque (dont on sait qu'il ne l'avait pas envisagé plus tôt) ait cherché un candidat, début janvier, à Cochin, dans le cercle de «tous ses capitaines», est une image, car il n'avait avec lui, en dehors de Duarte Pacheco, qu'un unique capitaine, Nicolau Coelho, lequel aurait dû abandonner sa grosse nave pour passer sur le plus petit bâtiment qu'était le *Conceição*. Si le tour de table eut lieu fin janvier, les escadres des deux Albuquerque réunis, le cas de figure reste le même. Entre Antão Garcia e Duarte Pacheco Pereira, les qualités guerrières qu'il venait de déployer désignaient ce dernier. De plus les *naus de carga* venues de Kollam étaient chargées à plein, sans possibilité donc de transbordement, alors que sur celles de Francisco de Albuquerque il restait de la place. Le récit des conditions dans lesquelles le preux se sacrifia avec noblesse, en acceptant de demeurer en Inde, est un enjolivement. Enjolivement aussi, sans doute, lorsque la lettre de Rodrigo Reinel eut donné pour certaine l'offensive de Calicut contre Cochin, le détail qu'elle fut dissimulée par les Albuquerque pour ne pas abattre le courage de Duarte Pacheco²¹⁷. Non point qu'il ait pu en manquer, mais pour souligner combien désespérée semblait la situation dans laquelle on le laissait. En attendant, en février, embusqué dans les parages du mont d'Eli, il fit la chasse aux navires maures que lui rabattait la caravelle de Pero Rafael, et il en prit beaucoup²¹⁸. Nécessité aussi bien que passe-temps lucratif : il fallait se procurer des vivres en vue du siège de Cochin²¹⁹.

*

Castanheda, le narrateur le plus circonstancié des prouesses accomplies par Duarte Pacheco depuis septembre 1503, a le grand mérite de mêler à des fantaisies numériques sur le fourmillement des combats de 1504 un dénombrement des Portugais demeurés à Cochin et de leurs pièces d'artillerie. Chiffres qui résultent d'une investigation personnelle.

A Cochin même, le dispositif portugais reposait sur deux éléments d'appui : le fort et le *Conceição*. Muni de trois grosses bombardes et douze petites²²⁰, le fort était peu garni. Une cinquantaine d'hommes furent inscrits sur les rôles, ils étaient en fait trente-neuf, y compris deux religieux, le vicaire et Frei Gastão, et un marchand castillan, Juan de Segovia²²¹. Le nombre réel des gens de Duarte Pacheco Pereira était également moins élevé que sur le papier. Cent selon Barros, quatre-vingt-dix dont la plupart très malades

²¹⁷ *Ibid.*

²¹⁸ Cast., I/65, p. 135.

²¹⁹ C'est l'explication de l'Anonyme, ch. 36, p. 72, à son séjour à Cananor.

²²⁰ L'Anonyme, ch. 36, p. 73. Cf. les variantes de *Copey*, ci-dessus, n. 201.

²²¹ Le chiffre théorique de cinquante, Góis, I/80, p. 189 ; Barros, I/7-3, p. 268. Liste nominale complète dans Cast., I/67, p. 140 ; chiffre conforme, Góis, I/85, p. 198. Selon l'Anonyme, ch. 36, p. 73, la garnison n'était que de treize hommes.

selon Castanheda ²²², ils n'étaient en fait que quelque soixante-dix. Son tirant d'eau ne lui permettant pas de naviguer dans les chenaux de la lagune, la nef *Conceição* était embossée devant l'agglomération, à l'entrée du rio. Montée par vingt-deux à vingt-cinq hommes ²²³, elle portait vingt-deux bouches à feu : deux grosses bombardes, dix-huit petites et deux *falcões* ²²⁴. La tâche des Portugais de Cochin était double : garder le littoral du côté de l'Océan, au cas où surgirait une escadre ennemie (ce qui ne se produisit pas), et d'abord empêcher le port de se vider de sa population. Álvaro Vaz patrouillait de jour et de nuit, à l'estuaire et sur la côte, avec quatre ou cinq embarcations locales ²²⁵.

Dans la lagune et les arroyos, la flottille commandée par Duarte Pacheco Pereira se réduisait aux deux caravelles, *Santa Helena* («caravelinha pequena»), capitaine Pero Rafael, et *Santa Maria*, capitaine Diogo Pires, montées chacune par vingt-quatre hommes. Plus une «chaloupe de grande nef» portant vingt-et-un hommes : soit une force de soixante-neuf hommes ²²⁶. L'équipement en artillerie était de deux grosses pièces (sur le *Santa Maria* une bombarde, sur l'autre caravelle un *camelo*) et de vingt-quatre petites ²²⁷. Les canots des caravelles portaient l'escadre de Duarte Pacheco à cinq unités.

L'indépendance du royaume de Cochin était donc défendue par soixante et une pièces d'artillerie et cent-trente et quelques Portugais de provenance diverse ²²⁸, les uns en Inde depuis 1500, d'autres depuis 1502, des membres de l'escadre de Sodré et d'autres prélevés sur les équipages des deux Albuquerque. On reconnaît parmi les Portugais quelques bombardiers néerlandais ou allemands («Isbrão d'Olanda», «Pero Alemão», «Ausbrote»), deux Génois, un Grec, quatre Espagnols (outre le marchand de Ségovie, un Canarien, un Castillan et un calfat biscaïen, Iñigo de Portugaleta). Et aux côtés des responsables, dans le rang, quelques hommes promis à des notori-

²²² Cast., I/63, p. 131 ; Barros, I/7-3, p. 268.

²²³ Le premier chiffre chez l'Anonyme, *ibid.* ; le second, chez Castanheda, *ibid.*, et chez Góis, *ibid.*

²²⁴ L'Anonyme, *ibid.*

²²⁵ Álvaro Vaz, p. 260.

²²⁶ Cast., I/6, p. 140-141, énumère leurs noms, et donne le total comme soixante-treize (même total chez Góis, I/85, p. 199 ; l'Anonyme, ch. 36, p. 76 : soixante-cinq ; Barros, I/7-5, p. 276 : quatre-vingts).

Selon Álvaro Vaz, p. 260, le 31 mars la «caravelinha pequena», c'est-à-dire le *Santa Helena* de Pero Rafael, comptait quarante-cinq hommes. Il y est probable qu'y aient embarqué pour combattre les hommes de la «caravela grande», le *Santa Maria* de Diogo Pires, alors en radoub, et qui ne fut remise à flot qu'au début d'avril (Álvaro Vaz, p. 261), le *mardi 2 (Cast., I/69, p. 146). Selon Góis, I/85, p. 198, Diogo Pires alla dans une chaloupe avec vingt-deux hommes en attendant que sa caravelle soit réparée.

²²⁷ L'Anonyme, ch. 36, p. 73.

²²⁸ Le total minimum est de cent trente, maximum de cent trente-sept. Selon Barros, I/7-7, p. 284, les Portugais étaient au total environ cent soixante.

étés diverses : Simão de Andrade «encore tout jeune», Diogo Pereira, Cristóvão Jusarte ²²⁹.

La différence du nombre, un peu plus élevé que ce qu'indiquait fin décembre Francisco de Albuquerque, représente peut-être une part de la contribution en hommes d'Afonso de Albuquerque. Les listes nominale ne laissent pas deviner, parmi tous ces sans-grade, ceux que laissèrent l'un et l'autre. La proportion de l'artillerie est notable : près d'un bouche à feu pour deux hommes. Elle n'est cependant pas inusuelle : c'est celle de navires portugais armés en guerre.

Combats et échecs de Calicut

Deux points fixèrent l'affrontement, une passe qui avait été barrée par une estacade, flanquée d'une fortification de rondins, et un grand bief dont l'extrémité était guéable à marée basse. D'autres passages, non gardés car non usités ou jugés impraticables, permirent à l'adversaire, à deux reprises, de s'infiltrer jusqu'aux abords de Cochin et de le bombarder. Tel fut le théâtre, mi-terrestre mi-lacustre, d'une campagne que précédèrent plusieurs semaines d'intense intimidation psychologique et qui, ouverte aussi tard que l'année précédente, le 27 mars 1504 ²³⁰, s'acheva trois mois après sous les déluges de la mousson. Les combats, après, s'étendirent du dimanche des Rameaux, 31 mars, au jour de l'Ascension, 16 mai. Se succédant sans relâche du 31 mars au 14 avril, dimanche de Quasimodo (*Pascuella*), ils s'étaient ensuite espacés, les experts de Calicut s'efforçant de penser de nouvelles tactiques. Du 24 avril au 16 mai, l'ennemi ne lança aucun assaut contre Cochin ²³¹. Mais il y eut sur le périmètre défensif plusieurs rencontres ²³². Une dernière grande offensive eut lieu le 25 mai ²³³. La saison devenait malsaine. Dans le camp du Samorin, une épidémie enlevait chaque jour deux cents hommes ²³⁴. Les fièvres n'épargnèrent pas Duarte Pacheco lui-même dans la seconde

²²⁹ Cf. Cast., I/67, p. 140, 141 ; I/69, p. 146 ; I/73, p. 153 ; Góis, I/85, p. 198. Cristóvão Jusarte, cf. n. 42. Diogo Pereira, cf. Thomaz, cité même note.

²³⁰ Álvaro Vaz, p. 259 ; Cast., I/67, p. 141, indique pour le premier heurt le *29 mars («au vendredi des Rameaux», fête qu'il place faussement le 16 avril ; de même Góis, I/85, p. 200).

²³¹ Álvaro Vaz, p. 266.

²³² Castanheda connaît un grand assaut le 1^{er} mai (Cast., I/73, p. 152-156 ; Góis, I/88, p. 208-209), et un autre le 7 (Cast., I/75, p. 157-159 ; Góis, I/89, p. 210-211). C'est cependant à ce moment-là qu'il place l'épidémie, qui interrompt les attaques (I/74, p. 157).

Les chronologies d'Álvaro Vaz et de Castanheda sont en partie incompatibles. L'une et l'autre contiennent de menues erreurs de concordance des quantités aux jours de la semaine.

²³³ Álvaro Vaz, p. 266.

²³⁴ Cast., I/74, p. 157 ; Góis, I/89, p. 210. L'Anonyme, ch. 42, p. 87, et ch. 49, p. 101 : de 80 à 100 victimes par jour durant deux mois (soit 6.000), puis recrudescence, 200 décès par jour, 7.000 au total.

quinzaine de mai ²³⁵. La mousson vint suspendre les opérations. Lorsque le Samorin se décida à lever le camp, à la veille de la Saint-Jean (24 juin) ²³⁶, l'activité était nulle depuis un mois.

L'offensive du Samorin avait été cassée par une défense luso-cochinaise numériquement plus faible, matériellement moins pourvue, dont il n'est pas douteux, quoi que l'on retire aux extravagances des chroniqueurs, qu'elle arracha le succès sous l'impulsion et grâce au génie inventif d'une poignée de Portugais.

Les chroniques portugaises ne font jouer aux alliés cochinois qu'un rôle de comparses médiocres, voire de figurants couards et inutiles. Par principe, Duarte Pacheco «ne voulait ni en être aidé ni encore moins les aider, au début, car il travaillait à leur montrer que les siens suffisaient à défaire les ennemis sans leur aide» ²³⁷. Sa longue expérience africaine ne portait pas Duarte Pacheco à estimer les gens de couleur. Il sut distinguer certes des «Ethiopiens, quasiment des bêtes à apparence humaine» ²³⁸, les Indiens aux cheveux lisses à la façon des Blancs ²³⁹ ; toutefois au dédain initial qu'il montra envers eux, son mépris méfiant des Nègres n'était sans doute pas étranger. Le triomphe des Portugais sur les forces infiniment plus nombreuses du Samorin ne fut en réalité possible qu'avec l'appui des Cochinois. Leurs flottilles, bien que dépourvues de bouches à feu, formaient une masse de manœuvre sans laquelle, en dépit des ravages des leurs, les Portugais eussent été beaucoup plus exposés. Durant la première quinzaine des combats, le rajah de Cochin, donné comme perdant, donc très peu entouré, ne put fournir que cinq cents à mille Nayars ²⁴⁰. A compter de la mi-avril ils furent deux mille, et leur nombre crût encore. Selon Álvaro Vaz, une douzaine de rois et seigneurs voisins, enhardis par la détermination portugaise, et dûment soudoyés («per nossos meynos e dadivas») vinrent à l'aide, en plusieurs fois, le total des levées montant à quinze mille hommes de guerre ²⁴¹.

Les usages martiaux des Cochinois n'étaient pas ceux des Européens. Mais ils valaient bien leurs émules les guerriers du Samorin, dont leurs diversions, à terre, brisèrent en plusieurs occasions l'élan. Álvaro Vaz relate des engagements où leur action fut très positive, et cette efficacité transparaît dans les récits plus alambiqués des chroniqueurs. Des années plus tard, au moment, critique pour Cochin, du rapprochement entre Afonso de Albuquerque et Calicut, le rajah rappellera à D. Manuel la part des Cochinois

²³⁵ L'Anonyme, ch. 51, p. 106.

²³⁶ Cast., I/86, p. 183.

²³⁷ Cast., I/73, p. 156.

²³⁸ Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de situ orbis*, éd. Silva Dias, Lisbonne, 1905, p. 14, ligne 23.

²³⁹ *Esmeraldo*, p. 80, lignes 28-30.

²⁴⁰ Cast., I/67, p. 142. Góis, I/85, p. 199 ; I/86, p. 200.

²⁴¹ Álvaro Vaz, p. 261.

dans la défaite du Samorin en 1504, obtenue «avec mes amis et mes gens et votre aide» ²⁴². On ne doutera pas toutefois qu'à eux seuls ils n'eussent été balayés, comme ils l'avaient été l'année précédente, par un ennemi numériquement plus fort, plus motivé, et disposant d'une artillerie que Cochin ne possédait pas.

En même temps qu'elles déprécient la part du concours cochinois, sans se faire faute de mentionner les chutes de moral du rajah ami et de ses officiers, les chroniques portugaises ont tendance à gonfler à l'extrême le potentiel militaire de Calicut. Les masses sous le poids desquelles le Samorin croyait pouvoir défoncer la ligne mince de la résistance portugaise produisaient évidemment, sur l'observateur inexpert ou exalté, une impression de grouillement incommensurable. Le passager anonyme de la «nef de Setúbal» écrit de bonne foi qu'à la passe barrée par une estacade «il y avait entre (ceux) du roi de Cochin et (ceux) du roi de Calicut plus de cent mille hommes» ²⁴³. En réalité, les concentrations les plus fortes ont dû tourner autour de cinq à six mille hommes ²⁴⁴. On écartera comme invraisemblables les dénombrements de Castanheda, selon qui, lors de l'attaque du dimanche des Rameaux, le Samorin engagea sur terre quatre-vingt-six mille hommes, quarante-sept mille sous ses ordres, trente-neuf mille levés par ses vassaux ²⁴⁵, en sus de dix mille sur la rivière ²⁴⁶. Duarte Pacheco est toujours affronté à des forces extraordinaires : ainsi le 7 mai, avec quarante hommes et quatre petites pièces d'artillerie (des *berços*) sur ses deux chaloupes, seize mille ennemis l'encerclent ²⁴⁷. Le reste à l'avenant.

Il est intéressant de comparer l'invraisemblance de telles estimations au chiffre des tués, enregistré pour chaque bataille de quelque importance par l'Anonyme de la British Library. Les données numériques qu'il a systématiquement retenues (dont les trois premières sont proches de celles de Barros et l'avant-dernière de celle de Castanheda) conduisent à supposer que les Portugais, ou plutôt les Cochinois, recensaient la quantité des cadavres ennemis laissés sur le carreau.

²⁴² Le rajah de Cochin à D. Manuel, 20.XI., 23.XI. et 11.XII.1513 (CA, II, p. 73-74, 77, 82).

²⁴³ Anonyme Setúbal, p. 43.

²⁴⁴ Cf. l'embuscade tendue par le frère du Samorin et trois ou quatre autres seigneurs, qui sont à la tête de 4.000 à 5.000 hommes selon Álvaro Vaz, p. 262.

²⁴⁵ Cast., I/68, p. 143. Ni Góis, I/86, p. 201, qui ramène ce total à 59.000, ni l'Anonyme, ch. 36, p. 73, avec 50.000, ne sont plus crédibles.

²⁴⁶ Cast., I/68, p. 144, d'où Góis, *ibid.* Sur les bateaux armés en guerre, en suivant les chiffres mêmes de Castanheda (I/81, p. 172), on ne totaliserait que 2.972 combattants. Le reste aurait donc été sur «les autres très nombreux bateaux qui couvraient le cours d'eau».

²⁴⁷ Cast., I/75, p. 159.

Date	Effectifs du Samorin selon Castanheda	Pertes du Samorin en tués	
		l'Anonyme	Autres auteurs
31 mars	86.000 + 10.000	182	180 (Barros)
			+ de 1.350 (Cast., Góis) ^a
7 avril	15.000 en barques	365	360 (Barros) 200 (Castanheda) 290 (Góis)
9 avril	40.000	137	130 (Barros) 600 (Castanheda) + de 600 (Góis)
1 ^{er} mai	12.000 (+ 350 bateaux armés en guerre)	331	650 (Barros)
7 mai	35.000	639 + de 1.000 blessés	
mi-mai		113 361	320 (Castanheda)
25 mai		237	

^a Cast., I/68, p. 145 («trois cent cinquante morts connus, outre les autres qui dépassaient mille»); Góis, I/86, p. 160

Quelque suspicion qu'on émette touchant la rigueur des comptages reproduits par l'Anonyme, l'approximation offre un ordre de grandeur raisonnable des pertes subies par les assaillants entre la fin de mars et la fin de mai. L'addition complète monte à deux mille cinq cent quinze morts; de 20% supérieure au chiffre officiel portugais. Dans sa lettre du 8 juillet 1505 aux autorités municipales de Porto sur les défaites de Calicut, D. Manuel retient le chiffre arrondi de deux mille tués du côté du Samorin. Voilà qui ramène à des proportions plus humaines les myriades prétendûment écrasées par Duarte Pacheco Pereira ²⁴⁸. Barros et Damião de Góis ont été plus généreux: aux treize mille victimes de l'épidémie qui ravagea le camp de l'ennemi, ils ajoutent quelque cinq mille morts au combat ²⁴⁹.

Rien n'est dit du nombre des victimes du côté cochinois. L'artillerie de Calicut y fit certainement moins de ravages que n'en faisait chez le Samorin celle des Portugais. Parmi les Portugais, à l'exception de Correia (qui cite les noms), les chroniqueurs s'émerveillent qu'il n'y ait eu aucune perte à déplorer. Álvaro Vaz confirme, et on peut le croire, car il n'est pas suspect de complaisance. Il note par ailleurs le décès de deux indigènes au service portugais, et

²⁴⁸ CA, II, p. 257.

²⁴⁹ Barros, I/7-6, p. 280, et I/7-8, p. 287. Góis, I/92, p. 220 («quomo se achou per conta de seus scrivães»). Chiffres de la maladie chez l'Anonyme, cf. n. 234.

aussi d'un étranger, «le Flamand du facteur» ²⁵⁰. Non inclus dans la statistique de l'immunité nationale, ce chrétien d'Europe n'a pas déparé ce qui fut tenu pour miraculeux.

La chance des Portugais est en effet étonnante, puisque surclassés en nombre par les gens du Samorin, ils l'étaient aussi par l'artillerie embarquée qui se ruait contre eux.

Les deux Italiens qui fabriquèrent beaucoup de bouches à feu — de quatre cents à six cents pièces jusqu'au début de 1506 — enseignèrent, au dire de Varthema, des fondeurs indigènes, et quelques espingardiers. Sans qu'on puisse esquisser, à partir de chiffres dont la valeur est essentiellement symbolique, une courbe du développement de l'artillerie du Samorin, la croissance est certaine. En décembre 1500, «de très faibles bombardes» avaient riposté aux tirs de Cabral sur Calicut ²⁵¹. Il n'était pas d'usage, alors, de mettre de l'artillerie sur les bateaux ²⁵², ce qui explique leur incapacité à résister aux Portugais. En novembre 1502, l'escadre de Vasco da Gama avait essuyé, depuis la côte, le feu de cinq ou six bombardes, «qui n'étaient pas très grosses, mais tiraient aussi bien que les nôtres» ²⁵³. Trois mois plus tard, les sambouqs de Calicut avaient attaqué l'Amiral «avec assez d'artillerie», mais ne lui blessant que quelques hommes ²⁵⁴. En octobre 1503, une trentaine d'entre eux affrontait Francisco de Albuquerque, «bien armés, avec beaucoup d'artillerie à leur manière» ²⁵⁵.

En 1504, lors de la première grande attaque, le 31 mars, la puissance de feu calicutie était de cent cinquante bombardes, à raison de deux par *parau*, plus des *bombardinhas de guancho* sur d'autres embarcations ²⁵⁶. Dans cet engagement comme dans d'autres qui suivirent, quelques dizaines d'espingardiers étaient mêlés aux archers. Encore que beaucoup de ses bateaux aient été endommagés ou envoyés par le fond, le Samorin disposa jusqu'à la fin d'un parc d'artillerie dont la richesse ne laisse pas de surprendre. A la bataille du 16 mai, la plus durement gagnée, les Portugais furent pris sous le feu de bombardes, les unes hissées sur huit tours de bois flottantes qui surplombaient les caravelles, les autres réparties sur plus de cent bateaux, le tout soutenu par «sept mille archers et espingardiers». Quand bien même on doit en rabattre sur ce dernier chiffre, est estimer que les espingardiers n'étaient

²⁵⁰ Álvaro Vaz, p. 262. (Diogo Fernandes avait été *feitor* de Flandres, cf. *supra*, n. 5).

²⁵¹ Cf. La relation anonyme du voyage de Cabral (trad. W. Greenlee, *The voyages of Pedro Álvares Cabral to Brasil and India*, (Hakluyt Society, Second Series, LXXXI), Londres, 1938, p. 85.

²⁵² Americo Vespucci à D. Manuel, de Bezeguiche, 4.VI.1501, sur information de Gaspar da Índia (tr. Greenlee, *op. cit.*, p. 159).

²⁵³ Matteo da Bergamo, p. 117. Au contraire, Tomé Lopes dans Ramusio/Milanesi, p. 715 : «duo o tre pezzi, trista, e traevano male».

²⁵⁴ Bergamo, p. 107, 121.

²⁵⁵ Copey, p. 150.

²⁵⁶ Álvaro Vaz, p. 259 ; Cast., I/68, p. 144 (d'où Góis, I/86, p. 201) ; l'Anonyme, ch. 36, p. 73.

que petite minorité parmi les lanceurs de flèches ²⁵⁷, les ressources déployées ce jour-là par les assaillants furent si considérables que ni l'industrie des deux Milanais ni quelques conseils qu'ils soufflèrent ²⁵⁸ n'en purent être seuls responsables. Calicut a sans doute racolé ici et là des tireurs, d'une sûreté de visée cependant très inférieure à celle des Portugais. L'invention des tours flot-tantes était due à un Maure de Repelim «qui avait voyagé en de nombreux pays» ²⁵⁹.

Compte tenu de la participation cochinaise, à terre et sur l'eau, sans laquelle ils auraient été débordés par les masses de Calicut, et d'un autre atout indigène, le service cochinois d'informateurs — qui les renseignait fort bien sur les intentions et les préparatifs d'en face — il revint à la furia d'une centaine de Portugais d'avoir sauvé Cochin. Pris entre les armées du Samorin et de ses vasseaux et une agglomération peu sûre, travaillée par des sympathies pour Calicut et par les mots d'ordre de ses agents, la pugnacité dont firent preuve les gens de l'escadre et du château les sauva de la catastrophe.

Empêcher la décomposition de l'arrière, prévenir la trahison, rassurer l'esprit peureux du rajah et rendre le moral à ses chefs militaires exigea une attention constante. Le brutal avertissement de Duarte Pacheco Pereira aux marchands «maures» au début du siège, que quiconque cherchant à quitter la ville serait pendu ²⁶⁰, ne les dissuadait ni de comploter avec Calicut ni de préparer leur exode vers d'autres ports du Malabar. Comme leur présence retenait leurs coreligionnaires d'user contre Cochin de moyens extrêmes, et parce que le commerce de tous les vivres passait par leurs mains ²⁶¹, leurs projets de fuite furent un des tracassés du rajah ²⁶², et maintenir sur place cette communauté hostile devint, paradoxalement, un des soucis des Portugais. Duarte Pacheco Pereira y veilla, en mars, jusqu'au moment où l'ouverture des opérations l'appela dans les labyrinthes aquatiques du réseau du Periyar ²⁶³. Lorsqu'Álvaro Vaz eut pris le relais, il fit échouer une tentative de départ des «Maures», couplée avec la percée d'une flottille de combat calicutie jusque devant Cochin. Marchands et autres, embarqués avec femmes et enfants, furent contraints à redescendre à terre ²⁶⁴.

Il y a d'autres causes encore, au succès final des Portugais, que l'énergie multipliée, le sens inventif et la maîtrise meilleure de l'arme-reine, l'artillerie.

²⁵⁷ Dans une autre circonstance, l'ennemi engage 2.000 archers et 30 espingardiers (Cast., I/75, p. 158 ; Góis, I/89, p. 211), ou 600 archers et 60 espingardiers (l'Anonyme, ch. 44, p. 90).

²⁵⁸ Cf. Cast., I/68, p. 143-144 ; I/84, p. 178.

²⁵⁹ Cast., I/81, p. 172 ; Góis, I/790, p. 216 ; Barros, I/7-7, p. 283 ; Álvaro Vaz, p. 267.

²⁶⁰ Cast., I/66, p. 138 ; Góis, I/85, p. 198.

²⁶¹ L'Anonyme, ch. 42, p. 87.

²⁶² Cast., I/80, p. 169, etc.

²⁶³ Cast., I/66, p. 139.

²⁶⁴ Álvaro Vaz, p. 260 et 263 (un autre Álvaro Vaz servait sur le *Conceição*, cf. Cast., I/97, p. 140, simple homonyme de l'écrivain du comptoir).

Servis par la maladresse tactique d'un adversaire s'obstinant à lancer ses effectifs en rangs compacts et empêtrés, par l'épidémie au camp du Samorin, et par le manque de conviction de celui-ci, ils le furent aussi par la chance. Sortant indemnes des combats, avec au plus quelques blessures, ils ignorèrent les difficultés d'approvisionnement. La poudre ne manquait pas. Quant aux vivres, les marchands, ou le Samorin, avaient enjoint aux nefes cochinaises rentrant du Coromandel à l'approche de la mousson d'aller s'abriter dans d'autres ports du littoral, afin que privé de subsistances Cochin se dépeuple. Mais, par l'effet des temps ou du hasard, pas moins de six nefes chargées de riz embouquèrent dans la lagune, fin avril-début mai ²⁶⁵.

Quand au bout de quelques semaines l'essoufflement de Calicut suspendit l'offensive, les Portugais étaient néanmoins eux-mêmes à la limite de leurs possibilités. Lors de la dernière grande attaque, le 25 mai, toutes leurs forces furent jetées dans le combat. Il ne resta que six hommes dans le fort de Cochin, et la nef de Setúbal, opportunément arrivée de Soqotra le 18 mai, envoya à la rescousse tout son monde, capitaine en tête, moins trois hommes de garde ²⁶⁶. Sa venue achevait d'écarter en outre la menace de disette : elle remorquait une nef de Chaul, chargée de riz, saisie dans «le golfe de La Mecque» ²⁶⁷.

Devant la gravité du péril, la coopération avait été bonne entre la force navale et le comptoir. Les textes n'ont pas conservé trace de querelles de hiérarchie, si fréquentes entre Portugais jusque sur les champs de bataille. Comment les rapports d'autorité se définissaient-ils entre la capitainerie du fort-comptoir et le commandement naval créé après coup ? En réclamant le soutien de navires, dans la liste desquels il avait inclus le *Conceição*, Diogo Fernandes Correia n'avait évidemment pas entendu se mettre en position subalterne. Duarte Pacheco Pereira n'accepta sûrement pas d'être assujéti au *feitor* de Cochin. Les sources laissent d'ailleurs sur l'impression que celui-ci lui était subordonné ²⁶⁸, ce qui est inexact. Le *feitor*-et-capitaine de Cochin était vis-à-vis du capitaine-de-la-mer dans le même rapport d'autonomie qu'il l'avait été de son prédécesseur, Vicente Sodré, *capitão do mar* l'année précédente. La seule différence fut que Sodré, prétextant de son commandement naval, se refusait à participer à des opérations autres que maritimes, et que le théâtre d'opérations étant cette fois fluvial, Duarte Pacheco Pereira se trouvait auxiliaire d'un rajah ami, donc protocolairement sous ses ordres ²⁶⁹, le service de Cochin se confondant avec le service du Portugal.

²⁶⁵ Cast., I/74, p. 157 ; l'Anonyme, *ibid.* ; Álvaro Vaz, p. 264.

²⁶⁶ Anonyme Setúbal, p. 43, 44 ; date d'arrivée : Álvaro Vaz, p. 266.

²⁶⁷ Álvaro Vaz, p. 267 ; Anonyme Setúbal, p. 42.

²⁶⁸ Anonyme Setúbal, p. 43 : «Duarte Pachico capitano maggiore che allora iera in India». Cast., I/63, p. 131, I/65, p. 135 : «capitão mor na India». Góis, I/85, p. 198, interprète : «na fortaleza deixou por capitão Diogo Fernandez Correa feitor».

²⁶⁹ Cf. Álvaro Vaz, p. 259-260.

Situation que le naturel «très emporté et irascible» de Duarte Pacheco Pereira ²⁷⁰ eût vidé de réalité si les impératifs de la coopération avec les Nayers locaux et les liens beaucoup plus vécus des agents de la *feitoria* avec les dirigeants cochinois n'en avaient maintenu l'essentiel. Rugueux de caractère, Duarte Pacheco Pereira n'avait épargné son insolence ni aux chefs Nayar, ni au prince héritier ni même au rajah ²⁷¹. De plus, nouveau venu en Inde, il ne saisissait ni les interdits de l'hindouisme ²⁷², ni les subtilités de l'accommodement avec les «Maures du pays». La brutalité avec laquelle il éconduisit Cherian Marakkar et Mamale Marakkar ²⁷³, lorsque le Samorin utilisa leurs bons offices pour des négociations de paix officieuses, était mal venue. Ils se montrèrent peu chauds à fournir du poivre à l'escadre portugaise attendue en septembre 1504 ²⁷⁴, qui allait être celle de Lopo Soares de Albergaria. Le rajah, «o bom Rei de Cochim», plus lusophile que jamais, souhaitait garder son sauveur auprès de lui ²⁷⁵. Mais le mépris ou les rancœurs qu'avaient inspirés sa pusillanimité n'étaient pas oubliés.

Duarte Pacheco Pereira fut bien secondé par ses lieutenants, tels Pero Rafael, et par les gens de la *feitoria*. Cependant que Diogo Fernandes Correia fut légitimement soucieux de ne pas égailler ses hommes ²⁷⁶, ce qui était la prudence même, les deux écrivains, mués en combattants, assuraient un concours efficace, Álvaro Vaz sur sa flottille, Lourenço Moreno, qui ne demandait qu'à en découdre, quittant la forteresse pour amener quelque renfort aux points menacés ²⁷⁷. Tous n'élevèrent pas le héros sur le pavois. Aux gens du comptoir de Cananor, inquiets du lendemain, Lopo Soares sur le départ adressa des conseils de bonne conduite, sans proposer à leur réconfort

²⁷⁰ Góis, I/85, p. 197. Il s'échauffe et se congestionne, Cast. I/66, p. 138.

²⁷¹ Cf. les discours hautains qu'il lui tient, Cast., I/65, p. 136-137 (édulcoré dans Góis, *ibid.*), et I/82, p. 174-175 ; au prince, I/76, p. 160-161.

²⁷² Ses Portugais tuent des vaches (Góis, I/86, p. 200 ; l'Anonyme, ch. 39, p. 78). Il presse le rajah de promouvoir Nayar des agriculteurs de basse caste qui ont mérité (Cast., I/79, p. 167).

²⁷³ Góis, I/90, p. 215.

²⁷⁴ Cast., I/96, p. 257 ; Bouchon, *Lopo Soares*, p. 72.

²⁷⁵ Cast., I/96, p. 199.

²⁷⁶ Lors de la grande bataille des Rameaux, le château n'envoie en soutien à Duarte Pacheco que quatre espingardiers portugais (Cast., I/67, p. 143 ; Góis, I/86, p. 200). Lors de la percée des Calicutis devant Cochim, le *feitor* défend le *Conceição* attaqué par quatre-vingt barques de Calicut, mais s'oppose à une descente dans l'île de Vaipim (de l'autre côté de l'estuaire), pour laquelle il ne pourrait accorder à Lourenço Moreno plus de quinze hommes (Cast. I/77, p. 163). On notera que la version de l'Anonyme, très centrée sur Duarte Pacheco, passe le *feitor* sous silence).

²⁷⁷ Cf. note ci-dessus, et aussi Cast., I/79, p. 166-167 ; I/83, p. 175 ; I/84, p. 180. Lourenço Moreno s'était déjà battu contre les troupes du Samorin, le printemps 1503, «comme un très vaillant chevalier» (Cast., I/52, p. 110).

le valeureux exemple de Duarte Pacheco Pereira ²⁷⁸. Au comptoir de Cochin, des réserves se manifestèrent aussi. Les lettres que Diogo Fernandes Correia ne manqua pas d'adresser au Roi ont regrettamment disparu. L'escadre de Lopo Soares avec laquelle, en janvier 1505, le *Conceição* leva l'ancre à destination de Lisbonne, emportait à D. Manuel une lettre d'Álvaro Vaz qui, en dépit de la personnalité douteuse de son auteur ²⁷⁹, mérite considération. Nous avons vu l'intérêt de ce témoignage direct, étranger aux extravagances de Frei Gastão. Álvaro Vaz retrace les événements subis par un ensemble d'acteurs, dont lui-même, au-dessus desquels Duarte Pacheco Pereira ne se détache pas exceptionnellement ; la contribution indigène n'est pas omise, et la puissance ennemie est jaugée d'un regard mesuré. « Comme, des choses de la guerre du roi de Calicut avec celui de Cochin, d'aventure on vous parlera là-bas de beaucoup de manières, j'en donne compte à Votre Seigneurie — déclare-t-il à D. Manuel — pour que vous les sachiez ni plus ni moins comme elles furent » ²⁸⁰.

Le retour d'Achille

« Si le roi de Calicut s'était cette fois-ci mis en possession de Cochin — disait Álvaro Vaz — que Votre Seigneurie soit certaine que tout concours se fût déclaré en sa faveur, et que c'eût été merveille de pouvoir l'expulser, sinon avec grandissime travail, dépense et risque. Mais Dieu, considérant vos vertus et la mauvaise intention du chien infidèle et traître, n'a pas voulu qu'il en soit ainsi ». Dieu vainqueur et le Samorin abaissé, la fortune sourit à Lopo Soares de Albergaria. La diligence des agents du comptoir, parmi lesquels Álvaro Vaz se gratifie d'un rôle avantageux ²⁸¹, lui permit de rapporter une cargaison qui dépassait les espérances : le pronostic était de 16.000 à 18.000 *quintais* ²⁸², le Quai de Lisbonne en vit débarquer 22.000. L'incendie de Cranganor et la destruction à Kappatt d'une flotte de « nefes de La Mecque », « deux faits très honorables, dont l'un fut un des meilleurs qui se soient vus dans ces pays », avaient illustré la valeur du chef d'escadre ²⁸³. Il convient d'avoir présent à

²⁷⁸ Cast., I/97, p. 201, déclare que Lopo Soares, dans son discours, « rappela à leur mémoire Duarte Pacheco ». Dans le texte de l'allocution, transmis par l'Anonyme, ch. 63, p. 128-129, il n'y a que des recommandations morales.

²⁷⁹ Cf. ci-après n. 294 et 299.

²⁸⁰ Álvaro Vaz, p. 259.

²⁸¹ Álvaro Vaz, p. 257, 259. Pour Castanheda, I/89, p. 191, le blocus côtier exercé dès le mois d'août par Duarte Pacheco Pereira et ses gens fut la raison de la réussite commerciale du voyage de 1504.

²⁸² Affaitadi, 7.IV.1504, dans Sanuto, VI, 26.

²⁸³ La citation est de Barros, I/7-11, p. 299. Sur les événements, cf. G. Bouchon, *Lopo Soares*, p. 74-76, 77-80.

l'esprit ce double succès, commercial et guerrier, lorsqu'on lit le passage de Castanheda sur l'accueil que réserva le Portugal à Lopo Soares.

Sitôt qu'il connut, par un bâtiment qui toucha Lisbonne le 30 juin 1505, les lettres relatant les triomphes remportés sur le Samorin, D. Manuel prescrivit des manifestations d'action de grâce dans les villes et dans les communautés religieuses. Après que le gros de l'escadre fut arrivé, le 22 juillet, une procession solennelle, «comme au jour de la Fête-Dieu», se déroula dans la capitale, le 24²⁸⁴, «de la cathédrale au monastère de São Domingos». Duarte Pacheco Pereira y parut au côté du Roi, D. Diogo Ortiz, évêque de Viseu et membre du Conseil, prononça une homélie dans laquelle il énuméra les faits d'armes de Duarte Pacheco dans les eaux de Cochin. Castanheda s'est attaché à ces détails dans son *História*, au chapitre intitulé «Comment le capitaine-major Lopo Soares arriva à Lisbonne, et du très grand honneur que le roi D. Manuel fit à Duarte Pacheco». Il ajoute que, d'ordre du Roi, des cérémonies similaires eurent lieu en Algarve et dans toutes les cités et villes notables du royaume, et que D. Manuel notifia longuement ces exploits au Pape et à de nombreux souverains de la Chrétienté²⁸⁵.

On est ainsi poussé à comprendre que Duarte Pacheco Pereira fut honoré pompeusement partout dans le pays, et postérieurement au 22 juillet, date de son débarquement²⁸⁶. Le Roi, toutefois, n'eut point en vue de célébrer particulièrement Duarte Pacheco. Informé des nouvelles de l'Inde par les lettres reçues le 30 juin, il ne fit pas attendre à Dieu l'expression de sa reconnaissance. Dès les jours suivants, avant que le *Conceição* ait jeté l'ancre dans le Tage, il invita les corps constitués à des démonstrations pieuses. Le 8 juillet, il manda au corps de ville de Porto d'organiser une procession de tout le clergé et des habitants, en gratitude publique,

«des nombreux succès et victoires que Notre-Seigneur a donnés à nos capitaines et gens (*nossos capitães e jemte*) que laissèrent dans l'Inde, avec notre escadre, Afonso et Francisco de Albuquerque, contre le roi de Calicut et les Maures qui étaient en sa cité et terre (...), et d'autres grands revers et dommages que Lopo Soares, notre capitaine-major, a aussi infligés ensuite au dit roi de Calicut et à ses affaires, dans lesquels il a brûlé treize grosses nefs, dont certaines chargées, et tué beaucoup de Maures»²⁸⁷.

²⁸⁴ Le «jeudi qui suivit l'arrivée» selon Góis, I/100, p. 245, rectifiant Cast., I/97, p. 202. Sur la date de l'arrivée, cf. G. Bouchon, *Lopo Soares*, p. 82-83.

²⁸⁵ Cast., *ibid.*

²⁸⁶ Ainsi, G. Bouchon, *Lopo Soares*, p. 83-84.

²⁸⁷ Lettre publiée dans CA, II, p. 257-258.

La lettre royale du 10 juillet au Vicaire provincial des Dominicains de l'Observance demande que soient rendues «grâces et louanges», dans toutes les maisons de l'Ordre,

«pour les grandes victoires et les dommages que nos capitaines (*nossos capitães*) firent au roi de Calicut et aux Maures qui sont en sa ville et terre après le départ d'Afonso et Francisco de Albuquerque nos capitaines, et pour ce que depuis lui a fait Lopo Soares qui lui a brûlé treize grosses nefes, dont certaines chargées d'épices, dans lesquelles moururent aussi beaucoup de Maures» ²⁸⁸.

La teneur de ces missives montre que les défilés associèrent dans une même célébration le commandant, qui est nommé, de la force envoyée en Inde en 1504 avec pouvoir de sévir contre le Samorin, et les défenseurs de Cochin qui sont, eux, laissés dans l'anonymat collectif. D. Diogo Ortiz, bien que Castanheda l'estompe, se sera, n'en doutons pas, étendu sur l'illustration de Lopo Soares de Albergaria. Qu'il ait dit celle de Duarte Pacheco Pereira correspond à ce que l'on sait de son soin oratoire de n'oublier rien ni personne (ainsi avait-il fait dans l'homélie qu'il prononça en 1500, au départ de Cabral et des *fidalgos* de sa suite). L'évêque et le héros avaient été l'un et l'autre proches collaborateurs scientifiques de D. João II.

Le vainqueur de Calicut, payé de mots, eut du mal à obtenir plus. Il n'était pas le seul. L'imprévu avait astreint les Albuquerque à appointer d'eux-mêmes des «officiers nouveaux» et à laisser certains de leurs gens en garnison à Cochin et en service à la *feitoria* de Kollam. Ces gens étaient en situation irrégulière, parce que le contrat qu'ils avaient signé à la Casa da Índia était un contrat d'aller et retour, qui leur faisait obligation de rentrer sur les *naus de carga* qui les avaient emmenés. D'autre part, ils n'avaient été forcés au sacrifice que contre promesse d'avantages. Après conseils tenus avec leurs officiers, les Albuquerque avaient attesté par écrit que ceux qui serviraient à Cochin «toucheraient solde (*soldo*) entière depuis le moment où ils resteraient et jusqu'à leur retour, malgré qu'ils vinssent sur d'autres nefes» ²⁸⁹. Francisco de Albuquerque avait naturellement octroyé cette autre partie du salaire qu'était la «ration» (*mantimento*). Qu'il en alla de même à Kollam ressort des instructions restrictives données en mars 1505 à D. Francisco de Almeida.

Un paragraphe du *regimento* du vice-roi énonçait que «les officiers et personnes» laissés à Cochin et à Kollam par les Albuquerque ne percevraient en Inde que le *mantimento* prévu par les instructions royales. Quant aux suppléments (*demasias*) que leur avait affectés Francisco de Albuquerque, Almeida devait suspendre les versements qui n'auraient pas déjà été effectués, et donner des ordres à ce sujet dès qu'il arriverait à Cochin. Au retour de ces

²⁸⁸ Lettre publiée par G. Bouchon, *Cargaison de 1505* [n. 165] doc. 16, p. 135-136.

²⁸⁹ Duarte Pacheco au Roi, *1505, CA, II, p. 446.

gens au Portugal, D. Manuel, qui n'avait pas encore décidé de ses intentions, verrait ce qu'il jugerait bon de faire ²⁹⁰.

En novembre 1505, Almeida écrit qu'il avait payé aux «officiers nouveaux» et aux gens d'Albuquerque leur allocation (*ordenados*) et leur quota d'exportation d'épices (*quintalada*) car il avait trouvé qu'ils avaient bien servi le Roi ²⁹¹. A Lisbonne, les difficultés n'étaient pas aplanies. Les bureaux versaient leur dû aux rescapés du naufrage de Sodré qui rentraient en 1505, leurs trois ans d'engagement achevés, et se retranchaient derrière les règlements pour ne rien payer aux gens de Duarte Pacheco ²⁹² qui, en violation de leur contrat, étaient demeurés en Inde une année de trop. Ce refus était contraire aux promesses qui leur avaient été faites.

Il conviendrait de chercher ce qu'il advint du recours que Duarte Pacheco Pereira adressa au Roi pour obtenir que les hommes qui avaient combattu avec tant de vaillance sous ses ordres reçoivent satisfaction. On sait seulement que lui-même fut déçu dans ses ambitions trop haut placées.

Aux hommes qui avaient tenu l'Inde portugaise à bout de bras de 1502 à 1504, les agents des *feitorias*, le Roi témoigna sa générosité. Des deux écrivains de Cochin, Lourenço Moreno était promu sur place et devenait *feitor* ²⁹³. A l'autre bout du circuit, Álvaro Vaz était nommé *feitor de Flandres* ²⁹⁴ ; élévation à laquelle n'était sans doute pas étranger le crédit de son frère, Estêvão Vaz, secrétaire de la Casa da Índia, homme de confiance naguère de D. João II (il avait été co-signataire du traité de Tordesillas) et maintenant de D. Manuel. En juillet 1507, Gonçalo Gil Barbosa, qui eut à se justifier de quelques accusations, recevait *carta de fidalgo*, avec les privilèges afférents ²⁹⁵. Quant à Diogo Fernandes Correia, Francesco Vettori, le représentant florentin à la Diète de Constance en 1507, a conté plaisamment, dans son *Viaggio in Alamagna*, l'aventure à la Boccace de l'envoyé portugais, «uomo leggiere e superbo come è la maggior parte de' Portoghesi», qui se fit berner par son valet et par une fille dont il croyait avoir acheté les faveurs ²⁹⁶. Ce galantin peu

²⁹⁰ Regimento de D. Francisco de Almeida, 5.III.1505, CA, II, p. 324-325.

²⁹¹ D. Francisco de Almeida au Roi, de Cochin, 30.XI.1505, dans *As Gavetas*, XI, Lisbonne, 1975, p. 47.

²⁹² Duarte Pacheco, *l.c.*, p. 447.

²⁹³ Cf. A. Braamcamp Freire, éd. *Cartas de quitação del Rei D. Manuel*, dans *Arquivo Historico Portuguez*, III, p. 288, n. 455, etc.

²⁹⁴ Cf. A. Braamcamp Freire, *Notícias da feitoria de Flandres* [n. 5], p. 92-93 (qui n'identifie pas Álvaro Vaz). Celui-ci leva bientôt le pied, et après s'être ruiné en débauches à Rome alla au Caire offrir au Sultan son savoir sur la faiblesse de l'Inde portugaise.

²⁹⁵ Leite de Faria, *Os documentos mais antigos* [n. 2], p. 61. Il était à cette date *cavaleiro da casa real* et commandeur de l'Ordre du Christ.

²⁹⁶ Francesco Vettori, *Scritti storici e politici*, a cura di Enrico Niccolini, Bari, 1972 (Scrittori d'Italia, n° 252), p. 58-59 ; trad. fr. dans Louis Passy, *Un ami de Machiavel, Francesco Vettori, sa vie et ses œuvres*, II, Paris, 1914, p. 109-111.

argenté, dont Vettori ne dit pas le nom, est vraisemblablement l'ancien facteur et capitaine de Cochin. Diogo Fernandes Correia a en tout cas conduit dans cette période-là auprès de Maximilien I^{er} une mission, dont il revint avec le titre de «*cavaleiro justador de vantagem*» de la cour impériale ; en juin 1509, il fit traduire du latin en portugais, par Frei João Claro, le document qui le lui conférait ²⁹⁷.

On n'a pas jusqu'ici signalé de trace dans les archives de quelque *mercê* octroyée à Duarte Pacheco Pereira en récompense de ses exploits. Il recevait en 1524 une *tença* annuelle de 50.000 *réis*. On a supposé qu'elle lui était accordée par D. João III. Il est plus probable qu'elle l'avait été par D. Manuel, mais à une date qu'on ne saurait présumer. Il avait par ailleurs affiché une audacieuse prétention. Il s'était fait délivrer par le rajah de Cochin des armoiries symboliques de ses victoires indiennes et le titre de Dom pour lui et ses descendants. Ni cette héraldique ni cette titulature ne relevaient de la tradition locale. Le document, daté du 2 août 1504, soi-disant rédigé par le secrétaire indien de la *fazenda real* du rajah, et rendu en portugais par Álvaro Vaz, est une pièce de pure tradition occidentale, rédigée dans les formes les plus classiques des *cartas de brasão* ²⁹⁸. Selon un texte malayalam de provenance incontrôlable, mais dont le contenu a le caractère de la vraisemblance, le souverain malabar sollicité n'avait accordé à Duarte Pacheco Pereira rien d'autre que le droit transmissible de mettre sur son écu cinq couronnes [*sic*] et sept armes, en mémoire des cinq seigneurs calicutis qu'il avait combattus et des sept batailles qu'il avait remportées sur le Samorin. Que ce texte, de quelques lignes, remonte à un original ou qu'il ait été composé par un compilateur tardif, on en retiendra que le rédacteur malabar n'a pas conçu d'autre distinction que d'orner un bouclier ²⁹⁹. Álvaro Vaz, qui fut un peu plus tard

²⁹⁷ Cette traduction, due au personnage éminent qu'était Frei João Claro, a été publiée par Braamcamp Freire, *Armarias portuguesas*, p. 154 en note, et dans *As Gavetas*, IX, p. 85. La *carta* délivrée à l'ancien *feitor de Flandres* (dont nous admettons l'identité avec celui de Cochin), rappelle les services qu'il rendit à Maximilien en 1488. Elle pourrait donc être bien antérieure à 1509. Mais il est peu vraisemblable qu'il ait longtemps attendu pour rendre publique au Portugal la distinction dont il était l'objet.

²⁹⁸ Texte intégral, Cast., I/88, p. 186-188 ; écourté, Góis, I/100, p. 388. Cf. Braamcamp Freire, *Armarias portuguesas*, p. 368. Joaquim Barradas de Carvalho l'a recopié dans sa compilation (*A la recherche de la spécificité de la Renaissance portugaise*, I, Paris, 1983, p. 73-75), sans en comprendre la signification, et en le tenant pour postérieur à l'arrivée de Lopo Soares à Cochin, qui fut le 14 septembre.

²⁹⁹ Version anglaise du privilège («In the handwriting of Chirikandam» [Cf. Castanheda : «Chericando»] est donnée par K. M. Panikkar, *Malabar and the Portuguese, being a history of the relations of the Portuguese with Malabar from 1500 to 1663*, Bombay, 1929, p. 61, n. 1. L'usage inepte que fait Panikkar des sources portugaises rend suspect ce qu'il tire de sources indigènes non identifiables qu'il dit (p. XVI) avoir consultées. Les «five crowns» correspondent aux «cinco coroas d'ouro em quina» du diplôme en portugais ; les armes «seven weapons», sont dans la version portugaise «sete bandas de ponta no derrador deste escudo».

accusé d'avoir fabriqué une fausse lettre du rajah ³⁰⁰, a prêté sa plume habile à la mise en forme des développements du texte portugais. Mais qui d'autre que Duarte Pacheco lui aurait demandé d'altérer en de tels termes le document obtenu ?

Duarte Pacheco y perdit sa peine, le pseudo-diplôme cochinois ne fut pas confirmé à Lisbonne. Discrédité par cette impudente maladresse, la rédaction de l'*Esmeraldo de situ orbis*, qu'il entreprit alors pour se faire valoir, semble avoir été ressentie comme une nouvelle incartade ³⁰¹.

Les prouesses de Cochin n'assurèrent pas à Duarte Pacheco Pereira la consécration sociale dont il rêvait. Dans les années 1550 seulement, la circulation obscure du *tratado* de Frei Gastão le revêtit d'une gloire posthume. Par le relais des chroniqueurs, la légende l'enveloppait, débouchant sur une notoriété publique que Camões paracheva. Les échecs du Samorin étaient devenus une des composantes de ce « discours » sur les Découvertes qui n'a cessé de « fonctionner » depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Autre thème, extérieur à notre étude, dont la seconde partie n'avait pas pour intention de produire un « discours sur le discours », mais d'analyser en langage ordinaire une part des éléments historiques constitutifs du mythe.

DOCUMENTS *

1

DIOGO FERNANDES CORREIA A AFONSO DE ALBUQUERQUE

Cochin, 16 septembre 1503

Diogo Fernandez Correa feitor del Rei noso Senhoor /. Amtonio de Saa Lourenço Moreno e Alvaro Vaaz scripvaães de seu carreguo e ec. / Requeremos a vos senhor Afonso d'Albuquerque capitam moor desta armada do dito Senhor que ora viestes ssobre este porto de Coochy / que vos loguo ponhaees em obra de vos ajuntardes com o senhor Francisco d'Albuquerque e façades a fortaleza que estaa ordenada / em o chaão *limitado* que el Rei de Coochy tem dado a el Rei noso senhor em que se fizesse a cal preta /. E vos ajuntes com o dito senhor Françisquo d'Albuquerque e elle

³⁰⁰ D. Francisco de Almeida au Roi [n. 291], p. 49.

³⁰¹ Cf. Jean Aubin, *Les frustrations de Duarte Pacheco Pereira*, dans *Revista da Universidade de Coimbra*, réédité ci-après.

* Nous donnons les documents 2 et 4 avec abréviations développées et ponctuation. Pour les documents 1 et 3, de lecture difficile en raison de l'état des originaux, nous reproduisons la lecture paléographique de M. Fernando Portugal.

comvosquo e ambos a facaees irmaãmente primçipalmente asy como el Rei nosso senhor vos manda / por iguaeas capitaães e primçipaaes segumdo forma de vossos Regimentos E portestamos que nam o fazemdo vos avemdo desvairo amtre vos / que vos rrespomdaaes ambos capitaães mores /. ou quall cullpado for por todos danos que se Recreçerem asy no trato como em a carregaçam e todo desvayro de sser¹ deserviço / e mais protestamos E ficara rresguardado de evicam² e prover e rrequerer todo o que for serviço do dito senhoor / em maneira que seu serviço nam pereça /. feyto em Coochy a xbj dias de Setembro de 1503.

signé : Diego Fernamdez Correa
Lourenço Moreno

CC. II-7-165

[F.P.]

¹ Le sens serait plus clair si était écrit «desvayro de sseu serviço».

² L'altération de l'encre rend très difficile la lecture du mot *evicam*, à comprendre «evicção» (F.P.).

2

FRANCISCO DE ALBUQUERQUE A GONÇALO GIL BARBOSA
de devant Cochín, 29 septembre 1503

Senhor Gonçalo Gil, feitor delRey nosso senhor em Cananor e aos esprivaes de vosso careguo, Frrancisco d'Al[b]oquerque capitam mor desta armada delRey nosso senhor, vos mando da sua parte e peço da minha que des e entreges a Niculao Coelho que orra vay d'armada dessa bandas : xxx fardos d'arroz e algum prescado sseco pera mantimentos da jente destas naos de minha conpanhiha porquanto por o desbarrato desta terra de Cochy nella sse nam acha [ne]nhum mantimento pera ella e com ho grande trabalho desta fortaleza que fazemos pereçem a fome. E per este mandado e per vertude do alvara del Rey nosso Senhor que tendes com seu conhecimento feito pera cada hum de vossos esprivães vos ssera levado em conta. Feito ante Cochy aos xxix dias de setembro — Frrancisco de Vasconcelos o fez — ano de 1503.

signé : Francisco d'Albuquerque

Sejam certos os que este conhecimento vyrem como Nyculao Coelho capitam da nao Sam [sic] Marya do Fayal recebeo de Gonçalo Gill Barbosa feyto delRey noso senhor em Cananor trimta fardos d'arroz trezemtos pesxes secos pera mantimento d'armada que lhe Frrancisco d'Albuquerque capitam-mor mandou pedir per este mandado e por verdade lhe deu este conhecimento. Em Cananor a ix dias d'oytubro de 1503.

signé : Nicolao Coelho Diogo Godinho

CC. II-7-168
Original

Apostille : Conhecimento de Nicolaa Coelho de xxx moras d'arroz e iij^e peixes.

[J. A.]

GONÇALO GIL BARBOSA A FRANCISCO DE ALBUQUERQUE
de Cananor, 4 octobre 1503

Senhor

tamto *que* vosa merçee daquy partio ouve Recado do Çamory / sua conclusam era que eu fezese com vosa merçee que fosse a seu porto e que eu fosse e que tudo o que vosa merçee quysese e eu disese que per aquelle seu assynado juraria e prometya ho *comprir* / Eu lhe Respomdy que ja com vosa merçee fallara e que lla hyees que se elle algua cousa quisesse que vosa merçee comçertarya o que fosse serviço de deus e delRey noso Senhor e bem seu ec. E oje quarta feira quatro dias d'Outubro me chegou outra carta sua com hua de Coja Biquy em *que* me fazia saber *que* vosa merçee nom fora per hy *que* nom sabya *porque* e *que* elle tinha muyta vomtade de fazer tudo o que mandasees e muyta abastança de palavra *que* elle e na Imda acostumam e que elle lhe disese o que farya *porque* elle per a tudo estava prestes / eu lhe Respondy *que* homde vosa merçee estava *que* eu nom podya neste negocio fallar soamente *que* eu vos scprevyrya *que* pagando elle vinte mill cruzados em dinheiro ou em mercadorya posto que elRey noso Senhor mays perdesse E os mouros nam tratassem em Mequa e em Adem e ficar em nosa liberdade asemarmos omde nos bem vyese que vosa merçee lhes devya de dar paz e hir a seu porto comprar e vender açerqua desto nom digo maais *porque* vosa merçee sabe bem o que compre ao serviço de deus e delRey noso Senhor // ontem *que* foram tres dias d'Outubro chegou a este porto hua naao de Coja Çemesedim [?] mouro aqui morador a quall vem de Adem e trouxe tres cavallos e quinze ou vinte bahares d'oopyo E [1°] a nova que trouxe meteo muyta tristeza em todos estes mouros / o que delles pude saber he que ha em Mequa e em todas aquellas partes muyta fame e guerras / E que elRey do Cayro premdeo o de Mequa e se asenho-reou da terra e ha amtre todos grandes devisões // dizem mays *que* partiram cinco naaos de Adem pera estas partes das quaees se perderam as duas e hua com o mastro quebrado foy ter a Barbara ou a hu porto juunto E que hua foy ter a Dabull e a outra he passada pera Callicut Mande me vosa merçee dizer como esta lla de vosa carrega *porque* se a nom tenndes muyto çerta trabalhar me ey ca d'aver algua mercadorya e de vos servyr no que poder. Diogo Godynho e Bastiam Alvarez me disseram que vosa merçee nos dera nesa naao dezaseys tonalladas pera elles e pera mym o *que* Senhor vos tenho em merçee e com a ajuda de deus nos as teremos prestes. beijo as maaos de vosa merçee / de Cananor a iiij dias de Outubro de 1503.

Servidor de vosa merçee

signé : Gill Barbosa

CC. II-7-173

Original

[F.P.]

CONNAISSEMENT DE PERO DE ATAIDE

23 décembre 1503

Sejam certos os que este conheçimeto verem como eu Pero d'Athaide fidalguo da cassa delRey nosso senhor e capitam da naao Saom Paulo que Nosso Senhor leve a salvamento diguo que he verdade que recebi de Gonçalo Gill feitor em Cananor estas cousas abaixo striptas, saber : qorenta muras d'arroz e mill quaços sseqos e huua driçaa pera o masto grande de tamiça da terra e cem preguos e vinte e çinquo agulhas e hua tavia de treze covados em comprido e huu em larguo farazola de tamarindos pera mezinhas e e cinco borny d'azeite de qoços pera as armas. E porque todo ysto he verdade que dele dito feitor reçeby estas cousas ssobreditas por sua ssegurança e lhe ser levado em conta lhe mandey ser este feito e o asyney por minhaa maa. Feito por mim Fernam Pereira escrivão da dita nao Saom Paulo aos xxiiij dias do mes de dezembro de mill e quinhentos e tres anos.

signé : Pero d'Atayde Fernam Pereira

CC. II-7-199

Original

Apostille : do que dey a Pero d'Atayde pera ha sua naao em Cananor

[J.A.]

ABRÉVIATIONS

L'astérisque * indique une date, un chiffre ou un nom restitué.

Affaitadi: Giovanni Francesco Affaitadi, lettres à Piero Pasqualigo, ambassadeur de Venise auprès des Rois Catholiques, 16.VI, 1.VIII et 11.IX.1504, dans Sanuto, VI, 55-57, 75 sqq., 86-88.

Álvaro Vaz: Lettre d'Álvaro Vaz à D. Manuel, de Cochín, 4.XII.1504, éd. CA, III, p. 256-267, et *As Gavetas*, IV, p. 132-140.

Anonyme (L): *Crónica do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses* (Códice anónimo, Museu Britânico, Egerton 20, 901), Coïmbre 1974 (Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, LXXXVI).

Anonyme Setúbal: Anonyme, *Viagio de India fato per 3. nave portogalese*, éd. A. Teixeira da Mota, *A viagem de António de Saldanha em 1503 & a rota de Vasco da Gama no Atlântico Sul*, Lisbonne 1971 [1972], (Agrupamento de Estudos de Cartografia Antiga, LXIV), aux p. 31-56. [L'article a paru d'abord dans Grupo de Estudos de História Marítima, *Memórias*, I, Lisbonne 1971, p. 9-63].

As Gavetas: *As Gavetas da Torre do Tombo*, Lisbonne, t. IV (1964), V (1965), IX (1971), XI (1975).

Auszug: *Auszug eines Briefes auss Lissabon ddo 10 October 1504 nach Augsburg geschrieben*, dans Greiff, p. 158-159. [sur l'auteur, cf. *supra*, n. 173].

Banha de Andrade: António Alberto Banha de Andrade, *Mundos novos do mundo. Panorama da difusão, pela Europa, de notícias dos Descobrimentos geográficos portugueses*, 2 vols., Lisbonne 1972.

Barros: João de Barros, *Asia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, éd. Hernani Cidade, t. I, Lisbonne 1945.

Bergamo: Lettre de Matteo da Bergamo à Giovanni Francesco Affaitadi, de Mozambique, 18.IV.1503, éd. P. Peragallo, *Viaggio di Matteo da Bergamo in India sulla flotta di Vasco da Gama (1502-1503)*, dans *Bollettino della Società geografica italiana*, série IV, vol. III (1902), p. 92-129.

Bouchon: Lopo Soares: Geneviève Bouchon, *Le premier voyage de Lopo Soares en Inde (1504-1505)*, dans *Mare Luso-indicum*, 3 (1976), p. 57-84 [reproduit dans le recueil d'articles de l'auteur, *L'Asie du Sud à l'époque des Grandes Découvertes*, Londres 1987].

Brás: [Brás] Afonso de Albuquerque, *Comentários do grande Afonso de Albuquerque*, 2^e éd. 1576; rééd. de l'impression de 1774 par Joaquim Veríssimo Serrão, Lisbonne 1973.

Brás, éd. 1557: *id.*, *Comentários d'Afonso de Albuquerque*, 1^{re} édition.

CA: *Cartas de Afonso de Albuquerque, seguidas de documentos que as elucidam*, éd. Bulhão Pato, t. II (Lisbonne 1898); t. III (1903).

Ca'Masser: *Relazione di Lunardo da Cha Masser* [publié dans *Archivio storico italiano*, appendice t. II, Florence 1845, n° 10, p. 13-48], rééd. dans *Centenário do descobrimento da América, Memórias da Comissão portuguesa*, Lisbonne 1892, p. 67-97.

Cast.: Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 3^e éd., t. I, Coïmbre 1924.

CC: Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne, fonds Corpo Cronológico.

Copey: «Reisebericht des Franciscus Dalberquerque vom 27 December 1503», dans Greiff, p. 139-157.

Correia: Gaspar Correia, *Lendas da Índia*, éd. Lima Felner, t. I, Lisbonne 1860.

Diogo Fernandes Correia à Afonso de Albuquerque: lettre de Cochin, 25.XII.1503, dans CA, III, p. 211-213.

Diogo Fernandes Correia au Roi: lettre de Cochin, 9.I.1504, dans CA, II, p. 259-261.

Empoli: «Chopia del primo viaggio che Giovanni di Lionardo da Empoli fecie in India, per la lettera che iscrive a Lionardo su padre», éd. dans Spallanzani, p. 115-127.

*Empoli/N.: lettre [anonyme] d'octobre 1504, Florence, Biblioteca Riccardiana, ms. 1910, f. 78r-82r. [texte communiqué par Mme Radulet]. [Mme Radulet est venue à la conclusion qu'il s'agit d'une lettre d'un autre Italien embarqué sur le même navire].

Góis: Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, t. I, éd. Coïmbre 1949.

Greiff: G. Greiff, *Briefe und Berichte über die frühesten Reisen nach Amerika und Ostindien aus den Jahren 1497 bis 1506 aus Dr. Conrad Peutingers Nachlass*, dans *Jahres-Bericht des Historischen Kreis-Verein im Regierungsbezirke von Schwaben und Neuburg für das Jahr 1860*, p. 111-172 [à la suite du *Tagebuch* de Lucas Rem].

Pero de Ataíde: lettre au Roi, de Mozambique, 20.II.1504, dans *CA*, II, p. 262-267.

Priuli: Girolamo Priuli, *Diarii (1494-1512)*, t. II, Bologne 1937 (Raccolta degli storici italiani, XXIV/3).

Priuli/Fulin: R. Fulin, *I Portoghesi nell'India e I Veneziani in Egitto (dai Diarii di Girolamo Priuli)*, dans *Archivio Veneto*, 12 (1881), p. 155-248.

Ramusio/Milanesi: Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni e viaggi*. A cura di Maria Milanesi, I, Turin 1978.

Sanuto: Marino Sanuto, *Diarii*, éd. Berchet et alii, Venise 1879-1903.

Spallanzani: Marco Spallanzani, *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Florence 1984.

[Les relations du deuxième voyage de Vasco da Gama sont maintenant groupées, en traduction française, dans les *Voyages de Vasco da Gama. Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503*, tr. Paul Teyssier et Paul Valentin, Paris, 1995].

LES FRUSTRATIONS DE DUARTE PACHECO PEREIRA

* Savant cosmographe, navigateur, capitaine valeureux, Duarte Pacheco Pereira est un des Portugais les plus représentatifs de l'époque des Découvertes. Auréolé de l'éclat de ses prouesses en Inde, «le grand Pacheco» devient, dans les ombres qui voilent ses dernières années, un symbole de l'ingratitude des princes envers les meilleurs de leurs sujets. Ce lieu commun littéraire a été enrichi de l'indignation de Damião de Góis, et le scandale du héros mourant dans la misère a été amplifié magnifiquement par les *Lusiades*¹. Entré dans la légende épique du Portugal sous le contraste de la gloire et de l'injustice, Duarte Pacheco Pereira a pris toute sa dimension depuis qu'on sait comment à l'illustration des armes l'auteur de l'*Esmeraldo de situ orbis* a ajouté celle des lettres, ou plus exactement de la science.

Des deux récents lecteurs de l'*Esmeraldo*, l'un, Barradas de Carvalho, découvre dans l'œuvre un monument de la modernité, et dans l'auteur le militant, l'intellectuel de «la nouvelle classe ascendante, la bourgeoisie commerciale»² ; l'autre, Luís Filipe Barreto, souligne avec pertinence les perceptions

* Nous avons choisi de donner les citations de l'*Esmeraldo de situ orbis* en traduction plutôt que dans le texte original, auquel il sera chaque fois renvoyé dans l'édition de Augusto Epiphânio da Silva Dias, Lisbonne, 1905. La dernière édition, critique et commentée, est celle de Barradas de Carvalho, Lisbonne, 1991, sans index.

¹ *Lusiades*, chant X, strophes 22-25.

² Joaquim Barradas de Carvalho, *A la recherche de la spécificité de la Renaissance portugaise. L'«Esmeraldo de situ orbis» de Duarte Pacheco Pereira et la littérature de voyages à l'époque des Grandes Découvertes. Contribution à l'étude des origines de la pensée moderne*, Paris, 1983 [sera cité : Barradas], p. 402, répété p. 777. Cet entassement cyclopéen met bout à bout une série d'études déjà publiées antérieurement par l'auteur, et elles-mêmes déjà répétitives. Sans parler de l'immense proximité des notes, le texte abonde en redites et en longueurs. Pour la partie biographique, par exemple, le résumé des pages 104-106 est repris aux pages 668-669, avec une note (n. 72 de la p. 715) où tout est déversé, sauf... la référence au chapitre I qui précède (p. 23-104), dans lequel Barradas traite de cette biographie par le menu, sans intuition.

médiévales, traditionnelles, d'«un noble servant dans le cadre politico-militaire d'un État expansionniste et impérial», qui est aussi (dit-il) «un intellectuel (intellectuel non intellectuel)»³.

Sur le contenu de l'*Esmeraldo de situ orbis*, l'antithèse des jugements appelle à un réexamen de la question. Sur le profil, voilà des raccourcis bien abstraits de l'insertion de Duarte Pacheco Pereira dans le milieu social manuelin. Le problème, pour être bien saisi, serait à élargir au-delà des accidents d'un cas individuel, si exemplaire soit-il. On essaiera d'entrevoir, dans le clair-obscur de textes trop peu nombreux, quel homme a pu être «l'Achille lusitanien» lorsque, rentré dans sa patrie, il tournait au vétéran frustré.

On dira d'emblée que Duarte Pacheco Pereira n'est ni ce militant de «la nouvelle classe montante» que par une sorte, peut-être, d'identification sympathique, Barradas de Carvalho voulait voir en lui, ni un bourgeois, ni au sens propre un noble — *fidalgo* oui, mais de rang peu signifiant —, et moins que tout un intellectuel. Il n'est pas nécessaire de recourir avec M. Barreto à un non-sens verbal pour vider de sa substance le qualificatif parfaitement anachronique que les deux exégètes, par ailleurs opposés, sont d'accord pour lui accoler. La seule définition qui le cerne est qu'il a été, comme le dit M. Barreto, au service de la politique royale d'expansion. Il appartient à cette classe d'hommes mal connue, encore que bien représentée, de la fin du XV^e siècle, qui sont à la fois dotés d'une grande expérience nautique et formés à l'observation savante ; attentifs aux possibilités commerciales des terres auxquelles ils abordent ; hommes de mer et hommes de guerre, concrets, habiles, brutaux. Tout le contraire de l'espèce, apparue à la fin du XIX^e siècle, de l'intellectuel.

Sur la biographie de Duarte Pacheco Pereira, la compilation de Barradas de Carvalho offre l'utilité de reproduire avec application ce qui a été dit auparavant, et qui dépend en majeure partie des matériaux recueillis voici un siècle par Raphael Eduardo de Azevedo Basto⁴. Le regretté Avelino Teixeira da Mota a répertorié tous les documents relatifs à Duarte Pacheco Pereira, en s'attachant particulièrement au capitaine de la Mine⁵. De son séjour de

³ Luís Filipe Barreto, *Descobrimentos e Renascimento. Formas de ser e pensar no século XV e XVI*, Lisbonne, 1983, (p. 213-253 : «Duarte Pacheco Pereira e a ordem do discurso empírico»), p. 215. L'auteur a traité de la même matière, sous le même titre, la même année, dans *Ler História*, 1 (1983), p. 23-46 (p. 27, le jugement cité ci-dessus).

⁴ «*Esmeraldo de situ orbis*» de Duarte Pacheco Pereira — edição comemorativa do descobrimento da América (...) sob a direcção de Raphael Eduardo de Azevedo Basto, Lisbonne, 1892, dans la «Notícia preliminar».

⁵ A. Teixeira da Mota, *Duarte Pacheco Pereira, capitão e governador de S. Jorge da Mina* dans *Mare Liberum*, I (1990), p. 1-27.

1503-1504 à Cochin, qui n'a été dans sa vie qu'un épisode, on pourra consulter ce que nous avons exposé ⁶.

La première partie de cette existence nous échapperait presque totalement si l'*Esmeraldo de situ orbis* ne livrait quelques références explicites, accompagnées de sous-entendus qu'on ne peut séparer de la nature même de l'ouvrage et des conditions dans lesquelles l'auteur fut amené à écrire ce célèbre traité. Qui lui taille peut-être à nos yeux une stature excessive, par rapport à la valeur intellectuelle d'autres navigateurs dont le savoir ne fut pas mis en forme.

Duarte Pacheco Pereira y fait, à plus d'une reprise allusion à la malveillance de ses ennemis. Si l'on essaie de deviner par quoi il s'exposait à la critique, et comment sa personnalité contestée l'écarta des faveurs, il apparaît que des prétentions sociales avancées de façon irrecevable et la composition d'un ouvrage intempestif furent doublement maladroites. Mais ce n'étaient sans doute pas les seules causes des règlements de compte dont Duarte Pacheco Pereira semble avoir fait les frais.

I

Parti pour l'Inde en avril 1503, comme capitaine d'un des trois navires de la flotte de Francisco de Albuquerque, Duarte Pacheco Pereira rentra à Lisbonne avec celle de Lopo Soares de Albergaria en juillet 1505. Dans des conditions très difficiles, avec une poignée de compatriotes, il avait de mars à juin 1504 tenu tête aux milliers de guerriers du Samorin de Calicut, et sauvé l'établissement portugais de Cochin. Le Roi l'associa, à ses côtés, à la procession d'action de grâce qui célébra les succès terrestres et navals remportés en Inde en 1504 par Lopo Soares et par les défenseurs de Cochin. Duarte Pacheco Pereira comptait bien recevoir la récompense de ses mérites. Comme tant d'autres, il tentait de saisir la chance qui passait de se hausser dans la société. Il eut l'imprudence, ou bien il crut devoir prendre la précaution, d'afficher son objectif.

Un des deux écrivains de la *feitoria* de Cochin, le capable et douteux Álvaro Vaz, accepta de lui fabriquer un diplôme au nom du rajah de Cochin, par lequel celui-ci lui conférait le titre de Dom ⁷. Cette distinction n'était

⁶ Jean Aubin, *L'apprentissage de l'Inde : Cochin, 1503-1504*, dans *Moyen Orient & Océan Indien*, 4 (1987), p. 1-98. Repris dans le présent volume, p. 49-110.

⁷ Cf. J. Aubin, *Cochin*, p. 104. Le texte complet du diplôme portugais a été transcrit par Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, livre I, ch. 88 (éd. Pedro de Azevedo, t. I, Coïmbre, 1924, p. 186-188). On remarquera que dans le texte écourté donné par Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, I, ch. 100 (éd. Coïmbre, 1949, p. 244), l'octroi du titre de Dom n'est pas mentionné.

décernée par les souverains portugais qu'exceptionnellement. Beaucoup de *fidalgos* du meilleur lignage n'en jouissaient pas. Rappelons que, contrairement à une erreur souvent commise, Afonso de Albuquerque, le fondateur de l'empire asiatique du Portugal, n'y avait point droit. Issu d'une *fidalgua* aussi modeste, sinon plus encore, que Duarte Pacheco, Vasco da Gama, découvreur de l'Inde, et faut-il ajouter de l'Inde véritable, le reçut, de même que Christophe Colomb, découvreur d'une fausse Inde, en avait été revêtu en Castille. Duarte Pacheco essaya d'obtenir semblable honneur pour avoir sauvé l'Inde portugaise au berceau. C'est-à-dire, probablement, qu'il rêva de se mettre à égalité avec un émule de naguère, qui avait également servi dans l'Atlantique sous D. João II. Mais si le souci portugais très évident de se maintenir au niveau de la Castille et la portée publicitaire de la découverte de la route des Indes avaient permis à Vasco da Gama de devenir D. Vasco à son retour de Calicut, aucun de ces motifs ne jouait en faveur de Duarte Pacheco Pereira.

Rogue avec les grands marchands d'épices du Malabar, méprisant envers les capitaines indigènes, bourru avec le rajah, il ne s'était pas fait que des amis parmi les Portugais de Cochin. Álvaro Vaz lui-même le desservit subtilement, en laissant entendre que le mérite de la victoire contre Calicut était partagé⁸. À Lisbonne, le moyen trop gros auquel il avait eu recours pour forcer la main du Roi servit ses détracteurs plus que lui-même. Le faux diplôme du rajah malabar ne fut pas confirmé. Duarte Pacheco ne fut jamais mieux que *fidalgo da casa delRey*, titre qu'il avait déjà sous D. João II⁹.

Il n'y a pas de trace de *mercê* accordée à Duarte Pacheco Pereira en considération de ses exploits en Inde. On sait seulement que de la *tença* de 50.000 *réis* dont il jouissait, l'annuité de 1524 lui fut versée en retard¹⁰. On a supposé que cette pension lui avait été octroyée en compensation de sa disgrâce de 1522. Il est plus probable qu'il en avait joui déjà du temps de D. Manuel.

Barradas, p. 73-75, recopie le texte de Castanheda sans en «lire» la signification. Il ignore par ailleurs les sources essentielles que sont la lettre de Francisco de Albuquerque de décembre 1503, celle d'Álvaro Vaz de décembre 1504, et la relation du voyage de la «*nau* de Setúbal» éditée par Teixeira da Mota.

⁸ Álvaro Vaz au Roi, de Cochin, 23 décembre 1503, dans R. A. de Bulhão Pato, éd., *Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, III, Lisbonne, 1903, p. 256-267. Aubin, *Cochin*, p. 100.

⁹ Cf. les documents de D. Manuel et de D. João III cités dans Barradas, p. 78-80, dont l'un le dit *fidalgo da casa real* avec *moradia de cavaleiro*. L'intitulé de l'*Esmeraldo*, le qualifie de *cavaleiro da casa delRei Dom João segundo* ; de même Barros, *Décadas da Asia* I, liv. 3, ch. 4 (*cavaleiro da casa delRei*). Quand il est gouverneur de São Jorge da Mina, en 1519-1521, il se présente lui-même comme *fidalgo da casa delRey nosso senhor* (cf. Barradas, p. 80-81 ; António Brásio, *Monumenta missionaria africana*, 1^{ère} série, t. I, n° 125, 127, 129 à 132).

¹⁰ Cf. *infra*, n. 68.

II

Duarte Pacheco Pereira était sous le coup de la déception lorsque, de 1505 à 1507, il composa l'*Esmeraldo de situ orbis*, traité destiné à complaire au Roi en même temps qu'à mettre en relief les rares compétences de son auteur ¹¹. Cette œuvre de circonstance, dont il espérait qu'elle lui vaudrait des distinctions qui tardaient à venir, et qu'il laissa inachevée, est conçue de telle sorte qu'elle attirait la malveillance.

L'*Esmeraldo* se divise, rappelons-le brièvement, en cinq «livres» : la découverte faite sous l'Infant D. Henrique (I), sous D. Afonso V (II), sous D. João II (III), sous D. Manuel, du point atteint en 1488 par Bartolomeu Dias au cap Gardafui (IV), et «de l'entrée du Sein Arabique au Sein Persique et au-delà par toute l'Inde». Le livre I contient bien plus que la présentation des explorations africaines menées sous l'impulsion de l'Infant. Après des dissertations cosmographiques, commence au chapitre 13 la description des côtes du Maroc (ch. 13-21) ; celle des littoraux reconnus sous le patronage du prince occupe douze chapitres (ch. 22-33). Les explorations ordonnées par D. Afonso V sont traitées en onze chapitres, celles effectuées pour le compte de D. João II en neuf. Le livre IV s'interrompt après les premières lignes de son ch. 6. La suite n'a vraisemblablement jamais été rédigée.

Description des littoraux et informations historiques sur les étapes de leur découverte se mêlent à des observations sur «le caractère des gens de cette Ethiopie et leur mode de vie», et à des notations systématiques sur «le commerce que cette terre peut avoir» ¹². Duarte Pacheco se montre aussi familier des rivages du Maroc que de ceux de «l'Ethiopie de Guinée». Il incorpore à son savoir les résultats acquis sur ceux de l'Afrique australe, peut-être à l'aide, du moins en partie, de ce qu'il aura vu lui-même lorsqu'il doubla le Cap de Bonne-Espérance en 1503 et en 1505.

En consignait des indications qui permettent de connaître les amers, hauts-fonds, courants, vents et marées, en détaillant les possibilités des marchés maritimes africains, du Maroc au Congo, et les productions de leur arrière-pays, Duarte Pacheco Pereira souhaite que l'*Esmeraldo* soit utile à la navigation et au commerce. Il ne réunit pas ce faisceau de données pour élever un monument scientifique, mais «pour le service de Votre Altesse», pour contribuer à la grandeur du règne de D. Manuel ¹³.

Dédié au souverain, l'*Esmeraldo de situ orbis* est inspiré, sinon commandé, par lui : «Puisque Votre Altesse me dit qu'elle voulait se fier à moi,

¹¹ Le *terminus ad quem* de 1508 a été généralement admis (cf. les références aux érudits qui ont abordé la question dans Barradas, p. 246, n. 259). Nous inclinons à préférer 1507, cf. ci-après p. 120.

¹² *Esmeraldo*, p. 19/1-2.

¹³ *Esmeraldo*, p. 19/4-6 (avec citation de Virgile, cf. Barradas, p. 417 et p. 508, n. 20).

j'entrepris donc de faire un livre de cosmographie et d'art nautique (*mari-nharia*)»¹⁴. Duarte Pacheco peine au travail, mais il a une promesse à accomplir¹⁵. Il se plaint que ses services en Guinée ont été mal rétribués, et qu'il reçoit «préjudice d'avoir à composer cette œuvre qui ne peut se faire sans beaucoup de fatigue»¹⁶. C'est rappeler au Roi que tout labeur mérite récompense, et qu'il rédige par ordre.

Placé sous le patronage et la caution du Roi, l'*Esmeraldo de situ orbis* exprime l'idéologie manuéline de l'Expansion, dans laquelle la mission religieuse du Portugal justifie l'essor commercial qui la conditionne. Duarte Pacheco associe aux ressources du négoce les espérances de la foi chrétienne. Rien n'est plus frappant à cet égard que le double discours qu'il tient sur D. Henrique. Le Roi se veut, au spirituel comme au temporel, l'héritier de son grand-oncle. L'*Esmeraldo* devient ainsi un des premiers monuments de la célébration de l'Infant, non sans une certaine maladresse. Sa mort et la date de sa mort sont mentionnées par trois fois au cours du livre I. Son nom, ailleurs, est plaqué sur un contexte où il n'a rien à voir¹⁷. L'éloge par lequel se conclut le livre I reflète bien ce que ressentait la majeure partie de l'opinion : l'enrichissement que la colonisation commencée par D. Henrique procurait aux Portugais.

«Si grands sont les bienfaits que le vertueux Infant D. Henrique a fait dans ces royaumes-ci que leurs rois et leurs peuples lui sont de beaucoup d'obligation, parce que dans la terre qu'il découvrit une grande partie des gens du Portugal gagne de quoi manger, et les rois ont grand profit de ce commerce (...), De sorte que nous devons prier Dieu pour l'âme de l'Infant D. Henrique, car la découverte qu'il fit de cette terre [du Sénégal à la Serra Leoa] fut la cause de se découvrir l'autre Guinée, à partir de la dite Serra, et l'Inde ; des commerces desquelles nous sommes pourvus de grandes richesses¹⁸.

En plusieurs autres passages, cependant, c'est la sainteté de l'Infant plein de vertus qui fonde la légitimité de la Découverte.

«Comme la doctrine de Notre-Seigneur, qui fut prêchée par les Apôtres pour le salut universel du monde, se perdit dans ces Ethiopies, il veut dans son infinie miséricorde et bonté, puisque nous avons hérité sa loi et foi divine, qu'elle vienne maintenant par nous à ressusciter (...) Nous devons dire : bienheureux est l'Infant D. Henrique que le Dieu de gloire choisit pour que cela s'accomplisse»¹⁹.

¹⁴ Cf. ci-après, p. 125.

¹⁵ *Esmeraldo*, p. 141/4-13.

¹⁶ *Esmeraldo*, p. 120/7-8.

¹⁷ Cf. ci-après, p. 123. La mort de l'Infant, *Esmeraldo* p. 15/9-10 ; 70/7-9 ; 98/15-18.

¹⁸ *Esmeraldo*, p. 98/18-23, 29-32. Le passage est de ceux reproduits dans A. J. Dias Dinis, éd., *Monumenta Henricina*, XIV, Coïmbre, 1973, à la p. 83.

¹⁹ *Esmeraldo* p. 69/2-6, 12-13.

Dieu, par une révélation onirique, lui assigne la tâche de sauver l'âme des Ethiopiens par le baptême, en ajoutant que le prince trouvera dans ces pays d'outre-mer tant d'or et de riches marchandises que les rois et les peuples du Portugal en subsisteront largement, et que guerre (grâce à cela) pourra être faite aux Infidèles, ennemis de la sainte foi catholique ²⁰.

«Laquelle révélation de la découverte de tant et de si grandes provinces nouvellement connues de la Chrétienté paraît bien venir par un nouveau mystère de Dieu et non par un autre mode temporel (...) Par Dieu fut révélé et montré au vertueux Infant ce merveilleux mystère caché à toutes les autres générations de la Chrétienté.» «Eclairé par la grâce de l'Esprit-Saint et mû par mystère divin», il a été «l'origine et la cause de ce que les Ethiopiens, quasi des bêtes en apparence humaine, privés du culte du divin, sont en grande partie chaque jour amenés à la foi catholique et à la religion chrétienne.» ²¹

Quant à D. Manuel, non moins empli de vertus privées, le Créateur Suprême l'a envoyé d'entre ses autels sacrés. «De même que l'agriculture promet de la subsistance à l'espèce humaine, de même ses grands exploits ont promis éternelle immortalité à sa claire renommée» ²². La glorification de «notre César Manuel» imprègne tout le discours de l'*Esmeraldo*. L'expression elle-même revient à plusieurs reprises ²³. On jugera d'autant plus intéressante cette dimension de sacralité temporelle que D. Manuel songeait, à cette époque précisément, à prendre le titre d'empereur ²⁴. Il a été choisi par Dieu, écrit Duarte Pacheco Pereira, «entre tous les princes occidentaux de l'Europe» pour effectuer la découverte de mers «qui n'avaient jamais été connues ni naviguées d'aucunes nations de notre Occident», et «pour rendre tributaires les princes barbares de l'Orient, ce que Rome, au temps où elle dominait une grande partie de l'orbe terrestre, n'avait pu faire». «Alors que maintenant, par une vertu divine et grâce spéciale, Votre Altesse gouverne tout, le chemin de vos chevaliers étant si avant de par les terres et mers indiennes et rives asiatiques.» ²⁵

Le thème du Roi et du Portugal, élus par Dieu, et dépassant par leurs exploits ceux de la Grèce et de Rome, qui aura au XVI^e siècle une grande fortune littéraire, est cultivé par Duarte Galvão dans sa *Crónica de D. Afonso*

²⁰ *Esmeraldo*, p. 68/23-36. Cf. aussi sur la jouissance de richesse assortie au service de Dieu, p. 69/14-17.

²¹ *Esmeraldo*, p. 14/22-25.

²² *Esmeraldo*, p. 150-151.

²³ *Esmeraldo*, p. 18/8 ; 139/19 ; 145/18 ; 150/8 ; 152/25 ; 154/4.

²⁴ Cf. Luís Filipe Thomaz, *L'idée impériale manuéline*, dans J. Aubin, éd., *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, 1990, p. 35-103.

²⁵ *Esmeraldo*, p. 16/28-33 ; 17/2-3, 17-18.

Henriques, conçue dans les mêmes années que l'*Esmeraldo* (en 1502-1505)²⁶. Sans que la phraséologie ressemblante autorise à être catégorique, il est probable que Duarte Pacheco, qui épousera un peu plus tard une fille de Duarte Galvão, ne s'est pas trouvé en isolé dans le petit groupe d'idéologues de l'Expansion qui flattaient les tendances mystiques de D. Manuel.

De même que Duarte Pacheco esquisse une image fallacieuse de l'action évangélisatrice parmi les Noirs, ses hyperboles devancent les réalités de la présence portugaise dans l'Océan Indien. «Nous avons su et savons quasi toutes les choses de l'Ethiopie de Guinée et Inde»²⁷. D. Manuel a découvert «l'Ethiopie-sous-l'Egypte et aussi une grande partie du Sein arabique et du Sein persique, avec toute la côte de Perse et grande quantité de l'Inde». Prises au pied de la lettre, ces assertions obligeraient à supposer que Duarte Pacheco Pereira a travaillé à l'*Esmeraldo* jusque dans les dernières années du règne de D. Manuel. Il n'y a en effet pas eu de reconnaissance du Sein arabique avant le voyage d'Afonso de Albuquerque en Mer Rouge de 1513, ni de reconnaissance du Golfe Persique et des côtes de Perse antérieurement au voyage de Pero de Albuquerque à Ormuz, en 1514. Dans un autre passage, Duarte Pacheco Pereira vante l'œuvre de D. Manuel avec des chiffres :

— Il envoie en Inde des escadres de vingt-cinq à trente *naus grossas*, aussi bien équipées, et même mieux, que les premières, avec lesquelles il a conquis et conquiert chaque jour «les mers indiennes et les rives asiatiques, tuant, détruisant et brûlant les Maures du Caire, d'Arabie et de La Mecque et autres qui habitent l'Inde même», de sorte que, les Maures et leur flotte détruits, les Vénitiens ne peuvent plus se procurer d'épices²⁸.

— Il a fait construire cinq forteresses, avec des chapelles où la messe est chaque jour célébrée.

— Ses nefs lui rapportent chaque année au Portugal trente à quarante mille *quintais* d'épices.

Barradas de Carvalho qui a scruté ce passage avec sa besogneuse industrie (de seconde main, toutefois, tronqué, sans être allé le lire dans l'*Esmeraldo* !) ²⁹, n'a pas eu de peine à compter (en se trompant légèrement) cinq premières forteresses élevées par les Portugais dans l'Océan Indien. Il ne trouve sous D. Manuel qu'une seule flotte supérieure à vingt-cinq navires, celle de 1505, et conclut justement à une exagération de Duarte Pacheco

²⁶ Jean Aubin, *Duarte Galvão*, dans *Arquivos do Centro cultural português* (Paris), IX (1975), [p. 43-85], p. 60-68 (p. 60, ligne 2, une coquille a fait imprimer «1503» au lieu de «1502»). Repris dans le présent volume, [p. 11-48], p. 26-33.

²⁷ *Esmeraldo*, p. 131/31-132/1.

²⁸ *Esmeraldo*, p. 154/26-28.

²⁹ Barradas, p. 114-118, citant d'après un article de Jaime Cortesão (cf. p. 114 et p. 246-247 les notes 259 à 261), invoque deux passages de l'*Esmeraldo* alors que le texte ne fait qu'un (*Esmeraldo*, p. 154/21-155/9) et ignore le parti à tirer d'un recoupement par les volumes d'épices apportés à Lisbonne.

Pereira. On en dira de même du nombre de quintaux prétendument rapportés par les bâtiments de retour. Des arrivages globaux annuels dépassant trente mille *quintais* ne sont avérés qu'après 1512³⁰. Pour la période antérieure, l'agent vénitien Lunardo da Ca'Masser parle de plus de 35.000 *quintais*, ce qui s'accorderait avec le dire de Duarte Pacheco³¹. Mais ce sont des évaluations futuristes³², et les indications données par Ca'Masser pour les retours antérieurs à 1506 (c'est la date de son rapport) sont, comme celles d'autre provenance, très au-dessous. Seul Vasco da Gama rapporte en 1503, trente mille *quintais* ou un peu plus. Une des plus belles cargaisons, celle de Lopo Soares de Albergaria, avec qui Duarte Pacheco vient de rentrer en 1505, atteignait les vingt-deux mille *quintais*³³. On saisit le procédé de Duarte Pacheco panégyriste : il retient pour minimum le chiffre exceptionnellement le plus élevé et, pour les tonnages d'épices comme pour le nombre de voiles, il le gonfle.

Selon la loi du genre également, il anticipe sur les résultats (procédé qui, on le sait, avait joué un mauvais tour à D. João II, lorsqu'il annonçait au Pape en 1485 que la route des Indes était libre). En écrivant que les côtes d'Arabie et de Perse ont été découvertes, ce ne sont pas les activités corsaires d'António de Saldanha ou de Vicente Sodré au large du Hadramaout, en 1503, qu'il a en vue. Il donne pour effectué ce qui vient d'être organisé en 1506, l'envoi d'une «escadre de la mer d'Arabie et de Perse», basée à Socotra, et placée pour trois années sous les ordres d'Afonso de Albuquerque. On sait (mais Duarte Pacheco l'ignorait) que l'action d'Albuquerque prit un autre tour.

La «grande cantidade da Índia» découverte se limite, au temps où écrit Duarte Pacheco, au seul Malabar. Lui-même le dit : «par votre ordre a été découvert si grand chemin et mer jusqu'à connaître la grande province de Maabar»³⁴. Phrase qui suffit à fixer un *terminus ad quem* à la rédaction. La découverte de Malaca, à laquelle Diogo Lopes de Sequeira fut envoyé au printemps 1508 n'est pas mentionnée dans l'*Esmeraldo*. Nous sommes même incités à dater de 1507 l'abandon de l'*Esmeraldo*. En septembre 1507, en effet, on sut au Portugal que les navires de D. Lourenço de Almeida avaient atteint Ceylan. La nouvelle fit sensation : on était à Taprobane ! D. Manuel

³⁰ Vitorino Magalhães Godinho, *L'Economie de l'Empire portugais aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1969, p. 701-702 ; éd. portugaise, *Os Descobrimentos e a economia mundial*, III, Lisbonne, 1982, p. 73.

³¹ Lunardo da Ca'Masser, *Relazione*, éd. Peragallo, dans *Centenario do Descobrimento da América*, Lisbonne, 1892, p. 82 ; Godinho, *ibid.*

³² Cf. Ca'Masser, p. 85.

³³ Sur les cargaisons de Lopo Soares, cf. Geneviève Bouchon, *L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505*, dans *Mare Luso-indicum*, 3 (1976), p. 101-136.

³⁴ *Esmeraldo*, p. 16/22-23.

annonça à Jules II, dans une longue lettre en latin, le 25 septembre 1507, que D. Lourenço était allé «ad insulam illam nominatissimam Taprobanam, alterum aliquando orbem existimatam, nunc ipsorum lingua Zelon nominatam». Le nom de Taprobane, si évocateur pour le cosmographe qu'était Duarte Pacheco ne figure pas dans l'*Esmeraldo*. Il est vrai que les mots qui limitent au Malabar la connaissance de l'Inde figurent dans le prologue du livre I, qu'on s'accorde à dater de 1505/1506. Toutefois, le prologue du livre IV, au stade dernier de la rédaction, ne crédite D. Manuel que de la découverte des «royaumes de l'Inde». En 1506, D. Manuel avait rappelé son vœu très vif de voir les Portugais établis «à Taprobane, bien qu'aujourd'hui elle s'appelle Ceylan, de laquelle il a été dit tant de choses par tous les auteurs du monde»³⁵. La résonance de Taprobane aura manqué à la plume du panégyriste.

Ce fut donc vraisemblablement dès 1507 que Duarte Pacheco Pereira, lâché d'une façon ou d'une autre par le Roi, se vit contraint d'abandonner la rédaction de l'ouvrage dans lequel il déversait savoir et expérience.

III

On a supposé que, à peine entré dans le livre IV, il avait déposé la plume parce qu'il ne disposait plus d'informations suffisantes pour en nourrir les chapitres³⁶. Il serait passablement étrange qu'il ait renoncé pour pareil motif, et sans l'avoir su prévoir, au moment où il abordait enfin aux découvertes conduites sous l'égide du souverain auquel l'*Esmeraldo* était dédié. Certes, les littoraux de l'Afrique orientale n'étaient pas si bien connus que ceux de l'Afrique atlantique ; les données cependant ne manquaient point. Le fameux «Planisphère Cantino» de 1502 l'atteste³⁷, et quelques-unes des relations écrites qui ont survécu jusqu'à nous. Duarte Pacheco, qui a calculé correctement les degrés des ports d'Afrique orientale et d'Inde³⁸, a été l'un des capitaines du cinquième voyage ; il a longé une partie des côtes, traversé l'Océan Indien dans les deux sens ; en janvier-février 1504 il a croisé devant Cananor, en août il est descendu jusque devant Kollam. Les occasions d'observer, d'apprendre, de comparer ne lui ont pas fait défaut. Il se proposait

³⁵ D. Manuel à D. Francisco de Almeida, 1506, dans *Cartas de Albuquerque* [n. 8], p. 276.

³⁶ Augusto Epiphanyo da Silva Dias, dans son introduction à l'édition de l'*Esmeraldo*, p. 4.

³⁷ Avelino Teixeira da Mota, *A África no planisfério português anónimo «Cantino» (1502)*, dans *Revista da Universidade de Coimbra*, XXVI (1971), et dans les *Separata do Centro de Estudos de Cartografia Antiga*, n° CII. Version anglaise, *Africa in the Anonymous Portuguese 'Cantino' Planisphere (1502)*, dans *Land- und Seekarten im Mittelalter und in der Früher Neuzeit* (Wolfenbütteler Forschungen, 7), 1980, p. 123-136.

³⁸ *Esmeraldo*, p. 36 et 38 (excepté une inversion au nord de la ligne équinoxiale de l'emplacement de Malindi).

en outre de narrer les faits de guerre portugais, ample matière qu'il avait personnellement enrichie. La partie du livre IV consacrée au premier voyage de Vasco da Gama suggère ce qu'aurait pu être la suite. L'inachèvement de l'*Esmeraldo* nous prive d'un très précieux témoignage.

En avançant dans l'ouvrage, Duarte Pacheco Pereira ne manifestait d'ailleurs aucune réticence à traiter des pays de l'Océan Indien. Au livre III, chapitre 5, il annonce qu'il va relater dans le livre IV «les grandes conquêtes et nombreuses victoires par singuliers faits d'armes qui se sont faits là, obtenues par ordre (du Roi)» ³⁹. Dans l'avant-dernier chapitre du livre III, il annonce que va commencer ci-après le livre IV, et celui-ci achevé le livre V, tous les deux sur «ce qu'a découvert notre César Manuel» ⁴⁰. Dans le prologue du livre IV, rien non plus ne laisse prévoir l'abandon proche :

«Maintenant que nous avons déjà écrit les trois livres des autres princes qui ont commencé cette navigation et conquête et chemin indien et ont tenté de les faire aboutir, nous allons donc passer à écrire les quart et quint livres où commence le début de sa conquête [de D. Manuel], et la découverte de nouvelles terres (...)» ⁴¹.

Enfin, les premières (et dernières) lignes de l'ultime chapitre ouvrent allègrement sur le domaine neuf de l'Océan Indien :

«Nouveau travail s'offre à nous, d'avoir à écrire ce que le sérénissime prince, le Roi D. Manuel notre sire, a envoyé découvrir en avant du rio do Infante, toute l'Ethiopie-sous-l'Egypte et l'Arabie Heureuse comme la Perse, et la multitude des choses des très opulents royaumes de l'Inde, avec les victoires qui y ont été eues. Ainsi poursuivrons-nous notre propos sur ce voyage si ardu, dont l'expérience nous a enseigné la vérité de tout ce que nous dirons ci-après. Item, le rio do Infante ////».

Il est vrai que Duarte Pacheco avait, auparavant, exhalé sa mauvaise humeur, au livre II. Après avoir décrit le delta du Niger et le royaume du Bénin, qu'il avait à plusieurs reprises visités, il se plaignait du fardeau d'écrire.

«Bien que nous ayons reçu deux préjudices en décrivant cette Ethiopie, dont le premier est le temps que nous gâtâmes à pratiquer ces provinces et pays, qui nous ont coûté tant d'infirmités et de peines mal payées, nous ne laisserons pas pour cela de dire le second, qui tient à la composition de cet ouvrage-ci sur ce que nous avons vu dans ces pays, ce qui ne peut laisser de se faire sans beaucoup de fatigue» ⁴².

³⁹ *Esmeraldo*, p. 139/21-24.

⁴⁰ *Esmeraldo*, p. 145/14-16.

⁴¹ *Esmeraldo*, p. 151/7-11.

⁴² *Esmeraldo*, p. 120/3-8.

Quelques pages plus loin, il se plaignait de nouveau, cette fois-ci plus précisément du climat de malveillance qui l'entourait, mais qui ne réussirait pas à le faire renoncer.

«Puisque nous avons entrepris une charge si pesante que d'écrire combien de bienfaits les princes passés ont fait aux royaumes de Portugal par la découverte de cette Ethiopie qui auparavant nous était en tout inconnue, la même raison nous oblige à mener à terme l'œuvre commencée, malgré que détracteurs, acerbes critiques et médisants ne cessent de suivre leurs mauvaises habitudes, eux qui sont les censeurs de ce qui est bien fait et ne savent rien faire de bien. Mais nous, nous poursuivrons notre œuvre, et ils resteront découragés de leur jalousie» ⁴³.

La rédaction de l'*Esmeraldo de situ orbis* soulevait donc une vive opposition. C'est dans cette direction, malheureusement pour nous anonyme, qu'on cherchera la cause de son inachèvement. Les ennemis de Duarte Pacheco exerçaient des pressions pour qu'on mette fin à la tâche que le Roi lui avait confiée. L'allusion à ses peines mal rétribuées, appel du pied à son protecteur, suggère qu'après deux années d'une gestation qui semble avoir été laborieuse, Duarte Pacheco entrevoyait le risque d'avoir pris de la peine pour rien.

Quelque chose du caractère de l'*Esmeraldo* prêtait le flanc aux attaques. En déployant l'étendue de ses connaissances et de ses capacités, Duarte Pacheco Pereira couchait sur le papier des indications précises qui permettaient de naviguer dans les régions découvertes. «Livre d'art nautique», ce qu'il est d'abord, l'*Esmeraldo* relevait, comme routier, de connaissances dont la communication était circonscrite au Bureau des pilotes, et par ailleurs prohibée, ce que l'auteur n'ignorait évidemment pas. L'*Esmeraldo* était un livre voué aux oubliettes, et c'est ce qui lui arriva. Au contraire d'autres textes du XVI^e siècle qui n'accédèrent pas à l'imprimé et circulèrent en copies, on ne connaît trace que d'un seul manuscrit d'époque, l'original. Sur une transcription tardive, du XVIII^e siècle, de cet exemplaire disparu depuis, fut procurée à la fin du XIX^e la première édition, celle d'Azevedo Basto.

Par son ambition encyclopédique, l'*Esmeraldo de situ orbis* défiait doublement la critique. Routier général, il exposait en détail la méthode pour naviguer dans l'ensemble de l'Atlantique africain, du détroit de Gibraltar au Cap de Bonne Espérance, et en particulier, dans les deux derniers chapitres à avoir été rédigés, celle à suivre pour doubler le Cap en droiture au départ de Lisbonne ; à quoi s'ajoutait un tableau des ressources de l'empire commercial guinéen. On conçoit qu'il ait encouru le reproche d'en dire trop long sur des sujets réservés, dont il était imprudent de traiter par écrit. Ce motif

⁴³ *Esmeraldo*, p. 122/29-36. Les mêmes accusations, dans le livre III, s'entremêlent aux louanges de D. João II (cf. ci-après, p. 125).

vraisemblable donnait un prétexte à une hostilité contre l'auteur qui devait venir de plus loin. *L'Esmeraldo* ranimait ou entretenait d'autres querelles.

IV

Employé à servir la gloire du souverain régnant, Duarte Pacheco n'oublie pas d'associer à la découverte joanine le mérite initial de l'Infant D. Henrique, et de rappeler qu'elle ne prit toute sa signification que par les réussites manuelles. Le nom de l'Infant est plaqué, avec gaucherie, au début d'un des chapitres décrivant les côtes reconnues par Diogo Cão dans les années 1480 :

«Maintes morts d'hommes et grandes dépenses a coûté la découverte de ces Ethiopies à l'Infant D. Henrique, premier inventeur de ces choses, de telle qualité que nous ayons le devoir de les noter. Nous ne laisserons pas pour autant d'écrire toute cette terre avec ses ports, ancrages, rumbes et degrés, pour ne point sortir de l'ordre de cette matière et pour que soit su la côte et rive maritime en quelque temps que ce soit nécessaire à nos successeurs quand il le leur importera» ⁴⁴.

Dans le chapitre décrivant la côte au sud du tropique du Capricorne, l'impulsion donnée par l'Infant est de nouveau rappelée, ainsi que son couronnement par D. Manuel.

«Grande gloire ont acquis le vertueux Infant D. Henrique, premier inventeur de cette navigation et découverte, le roi D. Afonso V, le roi D. João II, son fils, et sur tous le sérénissime prince le roi D. Manuel notre sire, à découvrir ces Ethiopies de Guinée, qui étaient *terra incognita*, que tous les Anciens tinrent pour impossible d'y naviguer. Notre César Manuel, magnanime baron, la meilleure part en cette glorieuse matière a été donnée à lui, pour découvrir quasi toute l'Ethiopie-sous-l'Egypte et les très lointains royaumes de l'Inde, régions dans lesquelles par son ordre sont faites de grandes conquêtes et obtenues beaucoup de victoires par singuliers faits d'armes, comme nous le dirons ci-après dans son quatrième livre» ⁴⁵.

Toutefois ce n'est pas au «César Manuel», mécène en puissance dûment flatté, que Duarte Pacheco Pereira réserve son admiration émue, c'est à D. João II, «si digne d'immortelle mémoire» ⁴⁶ ; «qui par ses hauts mérites doit toujours vivre en gloire», «homme sans pareil en son temps entre tous ceux qui naissent des femmes», «dont l'entendement et le singulier génie, nul n'a été vu de nos jours qui veuille y paraître égal» ⁴⁷. L'attachement fervent que

⁴⁴ *Esmeraldo*, p. 135/31-38.

⁴⁵ *Esmeraldo*, p. 139/13-24.

⁴⁶ *Esmeraldo*, p. 15/18-19.

⁴⁷ *Esmeraldo*, p. 130/33-34 ; 131/10-11.

Duarte Pacheco conserve en son cœur au souverain qu'il servit dans sa jeunesse lui inspire des mots qui font penser à ceux d'un autre fidèle du souvenir joanin, Garcia de Resende : «beau par les vertus de l'âme comme il l'était de corps et d'apparence», «son savoir et avis parut être divin», «il garda toujours la justice à sa république, dont il fut doux pasteur, et son joug fut suave» ⁴⁸. A comparer les prologues des livres III et IV, on observera combien la louange de D. Manuel est creuse et pauvre à côté.

Les allusions de Duarte Pacheco Pereira à sa propre carrière se rapportent aux années de ce grand règne, quand, exécutant de la politique d'outre-mer du monarque admiré, il explorait les côtes et les fleuves de «l'Ethiopie de Guinée». Et de rappeler l'œuvre en profondeur alors réalisée :

«Avec beaucoup de désir d'accroître le commerce de ces royaumes-ci, il fit découvrir les îles de São Tomé et de Santo António et les colonisa en vue de la navigation de l'Inde» ⁴⁹.

«Il fit découvrir par moi et par d'autres siens capitaines, en beaucoup d'endroits et de fleuves de la côte de Guinée dont on connaissait du temps de l'Infant D. Henrique et de D. Afonso V la côte de mer seulement, sans savoir ce qu'il y avait à l'intérieur» ⁵⁰.

Le plaidoyer *pro rege* se confond avec le plaidoyer *pro se*, car Duarte Pacheco Pereira se sent tenu de justifier le feu Roi — «s'il avait vécu, nous devons croire que c'est lui qui aurait découvert l'Inde» — en se justifiant lui-même des résultats négatifs de l'exploration joanine.

L'aveu du tourment est au chapitre 1 du livre III, celui consacré aux découvertes de D. João II :

«Le plus grand préjudice (*agravo*) que j'ai reçu dans cette œuvre composée par nous est que le hasard a voulu que dans le lot de découverte qui échet au sérénissime roi D. João II, la majeure partie de la terre qu'il a découverte, du cap de [Sainte]-Catherine plus avant, la plus grande partie en est déserte, et quelqu'une qui est habitée on y trouve peu de commerce ou rien. Car si elle avait été de riche traite (*trato*), comme celles qui se trouvent précédemment, j'aurais eu grand contentement à écrire le profit que nous pouvions recevoir de ces régions» ⁵¹.

Hormis le Congo, où on trouve du cuivre, des dents d'éléphants, des étoffes de qualité, et quelques esclaves ⁵², — mais avec lequel les contacts ont été un échec, estime Duarte Pacheco — sur tous les points mentionnés en

⁴⁸ *Esmeraldo*, p. 130/3-11, 30-33.

⁴⁹ *Esmeraldo*, p. 15/21-23 (*as povorou com fundamento da navegaçam da India*) ; p. 128. Santo António fut le premier nom de l'île do Principe. «Ces royaumes-ci» : Portugal et Algarve.

⁵⁰ *Esmeraldo*, p. 15/27-30.

⁵¹ *Esmeraldo*, p. 132/16-23.

⁵² *Esmeraldo*, p. 134/3-16.

descendant plus au sud, reviennent les mêmes notations : «il n'y a là ni commerce ni chose digne d'être écrite» ; au sud de l'équateur, Diogo Cão ne découvre que «côte quasi déserte et de peu de population» ; huit lieues plus loin, «les Nègres sont gens pauvres qui ne vivent que de pêche, il n'y a là aucun profit ; et jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, le long de la mer est côte déserte»⁵³. Les Nègres du Cap sont «gent bestiale» ; aucun commerce, rien que du bétail et du poisson. A l'est du Cap, il n'y a non plus ni commerce ni matière à échange (*resguate*)⁵⁴.

Au dernier chapitre du livre III, Duarte Pacheco revient sur l'amère déception :

«Nous tenons pour bien dépensé le temps et travail que nous avons mis à faire cet ouvrage, puisque la fortune nous donna la faveur d'écrire ce que le glorieux roi D. João II, que Dieu a, découvrit en son temps. Bien que la côte reconnue par son ordre n'ait aucune utilité, comme de fait elle n'en a, nous ne devons pas pour cela l'incriminer, car la faute est à cette terre d'être quasi déserte et qu'il n'y ait en elle chose de quoi homme se puisse réjouir. Nous devons lui donner d'autant plus grande louange qu'on a connu moins de profit dans la région si étendue par lui découverte. Car s'il avait acquis beaucoup de richesse de ces provinces, n'auraient pas manqué les détracteurs et les calomniateurs qui auraient dit qu'il avait dans son propre intérêt suivi le dessein de sa découverte. Puisque nous savons que de cela ne se tira pas autre bien que de beaucoup de dépense, et que reste un grand chemin ouvert pour qu'on découvre l'Inde, nous sommes pour autant éclairés de ce que ce que fit ce prince sérénissime fut pour sa gloire et magnificence et pour connaître une nouvelle terre inconnue de toutes les générations, et non pour un autre motif. Et avec cette déclaration nous irons donnant fin à notre exposé»⁵⁵.

Suit la description de la portion de littoral reconnue par Bartolomeu Dias le plus avant à l'est du Cap de Bonne-Espérance, dans la direction de «ce grand chemin ouvert» qui mène vers l'Inde.

On devine que, dix ans après sa mort, l'hostilité à D. João II demeure vive. On lui fait grief d'une politique trop axée sur les intérêts de la Couronne (qui doit venir des milieux marchands lésés par le monopole royal du commerce de Guinée), et de son insuccès dans la descente des côtes de l'Afrique. Peut-être même faut-il percevoir à travers ces critiques le reproche de s'être limité à un horizon «guinéen» de recherche du profit (ce qui fut le cas après le retour de Bartolomeu Dias), alors que la découverte manuéline révèle le champ d'immenses ressources.

⁵³ *Esmeraldo*, p. 135/21-22 ; 136/16-17, 25-26, 33 ; 138/2, 9, 15 ; 140/31-32.

⁵⁴ *Esmeraldo*, p. 142/29-30 ; 145/36-37.

⁵⁵ *Esmeraldo*, p. 147/7-23.

Les détracteurs dont la rédaction de l'*Esmeraldo* excite la jalousie sont les mêmes qui déblatèrent contre le défunt Roi.

«Ses actions fameuses, répandues en toutes les régions de la terre ronde, n'auraient dû être écrites que par les Anciens, pères de l'éloquence et du savoir, de qui jusqu'à maintenant tous ont appris. Mais puisque l'audace m'a encouragé à le faire, je ne dois pas être blâmé de ceux qui savent, et bien moins encore des dénigreur, maldisants et détracteurs (*mordedores, maldizentes, murmuradores*), qui par leurs habitudes damnées ont toujours fait des livres contre les livres, mordant et murmurant contre les choses bien faites qu'eux-mêmes ne surent jamais faire»⁵⁶.

On a vu ci-dessus la rancœur de Duarte Pacheco contre ces esprits envieux et malfaisants, réveillée lorsqu'il traite des régions du fond du golfe de Guinée, où il avait navigué jadis pour le compte du feu Roi. Ils nous restent cependant sans corps ni visage. Nous sommes réduits à supposer une guerre de mémoires entre gens d'action et gens de bureau de Lisbonne, ou entre experts navals, tenants d'options adverses sur les procédés d'exploration ou sur le développement économique de l'outre-mer. L'indice vient s'ajouter à d'autres, que les murmurations contre D. João II étaient bien plus fortes que le portrait plus tard idéalisé du Prince Parfait ne le laisserait croire.

Le moyen de réussir la circumnavigation de l'Afrique était une des questions controversées. Duarte Pacheco Pereira en porte témoignage :

«Il y a eu dans le passé dans ces royaumes de Portugal beaucoup d'opinions entre certains savants (*letrados*) au sujet de la découverte des Ethiopies de Guinée et des Indes. Les uns disaient qu'on ne se soucie point de découvrir au long de la côte de mer, et qu'il serait mieux d'aller par l'abîme (*pego*) en traversant le grand gouffre (*golfão*) jusqu'à toucher en quelque terre de l'Inde, ou voisine d'elle, et que de cette façon le chemin serait plus court. D'autres dirent qu'il serait mieux de découvrir en longeant la terre, sachant au fur et à mesure ce qu'il y avait en elle, et aussi ses rums et ses amers (*rotas e conhecenças*), et chaque province de quel peuple elle était, afin de savoir véritablement le lieu où on était, moyennant quoi on pouvait être assuré du pays qu'on allait chercher ; car d'autre manière on ne pouvait pas savoir la région dans laquelle on était. Il me paraît que la seconde option fut la plus sûre, et ainsi se fit»⁵⁷.

La progression le long des côtes africaines et leur relevé méthodique dont Duarte Pacheco fut partisan, c'est ce à quoi il participa pour le compte de D. João II, qui avait retenu cette solution discutée. La route du *golfão*, c'est celle que prend Vasco da Gama en 1497, et après lui les flottes successivement

⁵⁶ *Esmeraldo*, p. 130/18-25.

⁵⁷ *Esmeraldo*, p. 137/22-34.

envoyées en Inde. Duarte Pacheco doit alors convenir de ses avantages, et expliquer, du coup, pourquoi le contenu de l'*Esmeraldo* est ce qu'il est.

«Pour que notre œuvre soit mieux comprise, il convient que nous déclarions comment notre intention fut de décrire d'abord toute la côte de l'Ethiopie de Guinée le long du rivage de mer, ainsi qu'elle fut découverte par les princes dont il est fait mention dans cet ouvrage, pour savoir en tout temps comment par leur commandement ces régions furent naviguées et le sont aujourd'hui.

Et parce que, outre le chemin que nous avons décrit jusqu'au rio do Infante, où le sérénissime prince le Roi D. João, que Dieu a, acheva sa découverte et navigation, nous avons habitude de faire une autre route pour l'Inde en partant du Cap-Vert par le gouffre (*golfão*), par où le voyage se raccourcit et nous devient plus profitable, il est par conséquent nécessaire de tout dire (...)» ⁵⁸.

Duarte Pacheco Pereira a certainement été à la pointe de la curiosité scientifique : la variété des notations contenues dans l'*Esmeraldo* le prouve. Son savoir n'est pas dépassé, mais ses horizons le sont. Lorsqu'il compose son remarquable traité, il fait figure d'ancien, d'homme des temps révolus de la découverte des années 1480.

V

Un autre fait le montre. Il est et il reste un «Africain». Bien qu'il ait dû sa gloire posthume au bref séjour qu'il fit à Cochin, l'Inde ne l'intéresse pas. Que se propose-t-il ? Pourquoi tient-il à démontrer ses capacités par la rédaction d'un traité ?

«Comme en si peu de temps Votre Altesse a découvert quasi mille cinq cents lieues au-delà de tous les Anciens et les Modernes, lesquelles ne furent jamais sues ni naviguées d'aucune nation de notre Occident, maintenant pour plus de sûreté de cette navigation il convient que Votre Altesse mande qu'on vienne à découvrir et fixer cette côte de l'ilhéu da Cruz [point extrême atteint par Bartolomeu Dias] plus avant, car il est certain que dans sa première découverte elle n'a été connue que de façon sommaire (*em soma*) et non dans le détail, comme en pareil cas il convenait. Et puisque Votre Altesse m'a dit qu'elle voulait en cela se fier à moi, je me suis par conséquent mis à faire un livre de cosmographie et d'art nautique» ⁵⁹.

Duarte Pacheco ne postule pas de participer à l'élargissement du monde, que font surgir, toujours divers et nouveau, les expéditions des armadas. Il conseille, et si les deux phrases sont à lier l'une à l'autre il demande pour

⁵⁸ *Esmeraldo*, p. 157/12-22.

⁵⁹ *Esmeraldo*, p. 17/14-23.

lui-même, une mission hydrographique, qui effectuerait sur les côtes de ce qui est dans son vocabulaire antiquisant «l'Ethiopie-sous-l'Egypte (*Ethiopia sob Egipto*)», un travail identique à celui qu'il a effectué quinze ans plus tôt sur les côtes de «l'Ethiopie de Guinée». Encore que les Portugais aient eu dès 1502 du tracé du littoral de l'Afrique orientale une image presque impeccable (comme le prouve le Planisphère Cantino), il leur est assurément peu familier dans le détail, et il en résulte des désastres ou des pertes de temps. La tâche, toutefois, n'est pas prioritaire.

Dans la période même où Duarte Pacheco Pereira peine sur les feuillets de son manuscrit, une des grandes préoccupations des dirigeants portugais est d'atteindre Malacca, et de s'introduire avant les Espagnols dans ce qu'on pressent être «une autre Inde, et bien plus riche que la première». En 1505, instruction à été donnée en ce sens au vice-roi D. Francisco de Almeida. Le Roi le lui rappelle en 1506. En 1507, la décision est arrêtée d'y envoyer Diogo Lopes de Sequeira. Aden et Ormuz sont considérées d'autres urgences. Les ports africains, hormis Mozambique, escale nécessaire et déjà routinière, jouent dans la structure du réseau luso-indien un faible rôle marchand ou stratégique. Les horizons «éthiopiens» de Duarte Pacheco Pereira sont secondaires, et l'auteur de l'*Esmeraldo*, là encore, n'est pas «dans le vent».

Les parties existantes de l'*Esmeraldo* ne contiennent aucun schéma de géopolitique. La haine exprimée contre la secte de Mahomet est un sentiment culturel trop commun chez les *fidalgos* pour revêtir signification particulière. En l'absence des chapitres qui devaient traiter de l'Océan Indien, l'opinion de Duarte Pacheco sur les mesures à y appliquer n'est discernable qu'à travers la satisfaction qu'il éprouve à proclamer détruit le trafic musulman des épices, et Venise privée de cette marchandise. Autre poncif de l'enthousiasme manuélín des années 1500.

Qu'il l'ait voulu ou non, Duarte Pacheco Pereira était en porte-à-faux entre les tendances qui se disputaient l'orientation de l'Inde portugaise. Les honneurs sans lendemain qui lui avaient été marqués en juillet 1505, à son arrivée à Lisbonne, s'inscrivaient dans une série d'initiatives royales destinées à susciter l'esprit national et à nourrir l'orgueil du nom portugais. Cependant, en dehors de son allure épique — triomphe d'une poignée de Chrétiens sur des myriades païennes et musulmanes — la guerre gagnée dans les chenaux de Cochín avait une implication immédiate précise : non seulement elle assurait le maintien de la présence économique portugaise au Malabar, mais elle apportait aussi au dessein impérial du Roi, contre les partisans d'une simple entreprise commerciale, la plus opportune confirmation du péril qu'il y aurait à n'établir en Inde que des comptoirs. Après avoir servi sous Francisco de Albuquerque, qui avait adopté à l'égard de Calicut une attitude de composition, Duarte Pacheco devenait caution d'Afonso de Albuquerque, et de ceux qui, avec Duarte Galvão, encourageaient le Roi à choisir la ligne dure : les victoires de Pacheco démontraient, au contraire de ce que préten-

daient d'aucuns, que tenir garnison en Inde n'exigeait pas des moyens numériques en hommes disproportionnés aux possibilités du Portugal.

D'un autre côté, la proposition de Duarte Pacheco d'une reconnaissance méthodique des abords orientaux de l'Ethiopia Baixa, par où depuis 1500 déjà le contact était espéré (Cabral avait à cette fin débarqué un *degredado* à Malindi)⁶⁰, était de nature à inquiéter les adversaires du rêve manuélín d'une alliance luso-éthiopienne contre l'Islam. En sus de son irréalisme, le désir royal était l'objet d'une vive opposition parce que le dessein mystique de croisade au Proche-Orient concurrençait le dessein politique d'établissement à Malacca, prélude au développement d'intérêts commerciaux qui regardaient déjà vers les marchés de l'Extrême-Orient. La suggestion de Duarte Pacheco n'eut pas de suite. On sait que pareillement, en 1514, l'opposition à une collusion avec le Prêtre fit que les instructions données par D. Manuel pour qu'on lui «dessine toute la Mer Rouge» restèrent lettre morte⁶¹.

Aux animosités personnelles qui ont pu dresser contre lui, depuis le temps de D. João II, Duarte Pacheco Pereira ajoutait plusieurs motifs d'être considéré comme un attardé et un fâcheux.

VI

Que D. Manuel n'ait pas récompensé l'Achille lusitanien au retour de la guerre de Cochín ne choquerait que si l'on ignorait et le nombre de petits Achilles quémendeurs que faisait germer l'Expansion, et les limites du pouvoir du Roi, contraint de ménager de puissantes coteries. Contrairement à la légende, ou à la méprise, Duarte Pacheco ne fut pas un oublié de la faveur royale. Il élabora dans son ombre l'*Esmeraldo de situ orbis*, se distingua en 1509 dans une mission navale, commanda en 1510-1511 l'*armada do Estreito*, devint en 1512 le gendre de Duarte Galvão, un des proches de la pensée de D. Manuel. En 1519, lorsque D. Manuel eut recouvré en force un pouvoir personnel depuis plusieurs années battu en brèche par son Conseil, Duarte Pacheco Pereira reçut une haute charge, bien payée, et où il était coutume de s'enrichir, celle de capitaine et gouverneur de São Jorge da Mina. Dans cette Guinée qu'il connaissait bien, il pratiqua une politique de contacts indigènes habile et fructueuse⁶².

⁶⁰ Jean Aubin, *L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel*, dans *Mare Luso-indicum*, 3 (1976), [p. 1-56], p. 4. Repris dans le présent volume, [p. 133-182], p. 136.

⁶¹ J. Aubin, *ibid.*, p. 177. On doit relever que Duarte Pacheco, en 1524 du moins, ne considérait pas le Négus comme le véritable Prêtre Jean et offrait (à Charles-Quint) de le chercher (Juan de Zúñiga à l'Empereur, 26.V.1524, Archivo General de Simancas, Estado 367, d. 128 ; extrait cité dans Barradas, p. 111). Cf. ci-après, p. 131.

⁶² John Vogt, *Portuguese rule on the Gold Coast*. Athens (Georgie), 1979, p. 77 ; Teixeira da Mota [n. 5], [p. 5-21], p. 18-21 ; João Cordeiro Pereira, *Le troc de l'or à Mina pendant les règnes du*

D. Manuel mort, il fut ramené à Lisbonne dans les fers, et incarcéré sous le chef de prévarication. Avec le changement de souverain, passait un souffle d'épuration, ou de règlements de comptes. Un des grands oubliés du règne précédent, D. Vasco da Gama, semble avoir été l'homme fort de la nouvelle équipe dirigeante. Sa route croise ainsi, une fois encore, celle de Duarte Pacheco Pereira, sans toutefois qu'un rapport entre la fortune de l'un et les ennuis de l'autre soit plus qu'hypothèse. La nomination de D. Afonso de Albuquerque à São Jorge da Mina fut en tout cas un mauvais choix. Il paraît avoir pris le contre-pied de son prédécesseur ; dès 1523 les plaintes reçues à Lisbonne contre ses violences lui valurent une lettre sévère de D. João III ⁶³.

Dans ses observations critiques à la *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel* de Damião de Góis, le comte de Tentúgal formulait des remarques d'une saine prudence :

«L'auteur traite de la mauvaise récompense qui se donna à Duarte Pacheco. La réalité de ses grands services n'est pas à nier, ils furent très éminents. Mais de ses fautes, qu'il aura pu commettre ensuite, je ne sais si l'auteur est bien informé car j'ai ouï dire que certaines furent grandes, et je ne sais pas si on peut dire que sans elles un si excellent Roi lui eût donné telle récompense. Et je ne doute pas qu'il se puisse qu'on l'ait accusé fausement, comme il arrive parfois qu'on fasse contre les personnes dont on a grande jalousie ; et ceux-là pourraient avoir la faute et non le Roi, qui doit juger selon ce qui est allégué et prouvé» ⁶⁴.

On ne pourra se prononcer sur les remous dont Duarte Pacheco fut une des victimes que lorsque l'avènement de D. João III aura fait l'objet d'une recherche historique serrée. Comme dans le cas de Diogo Lopes de Sequeira, gouverneur rentrant de l'Inde, également poursuivi en 1522, les accusations paraissent avoir été fausses, ou du moins grossières, ainsi que le laisse entendre le comte de Tentúgal. Duarte Pacheco Pereira fut libéré, sans doute, vers la fin de 1523. En 1525, il reçut trois cents *cruzados* en paiement de bijoux d'or qu'il avait acquis à la Mine et qui avaient été déposés auprès du trésorier de la Casa da Mina ⁶⁵.

roi Jean III et du roi Sébastien, dans J. Aubin, éd., *La découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, 1990, [p. 173-215], p. 182 et 184, 196, 205, 208 ; J. Bato'ora Ballong-wen-Mewuda, *São Jorge da Mina, 1482-1637*, Lisbonne-Paris, 1993, tableau, p. 406.

⁶³ J. D. M. Ford, éd., *Letters of John III, King of Portugal 1521-1557*, Cambridge Mass., 1931, n° 1, p. 3-4 ; Brásio (cité n. 9 *supra*), I, p. 451-452. D. Afonso de Albuquerque n'est pas le fils du fameux gouverneur de l'Inde, comme on l'écrit généralement (et encore Barradas, p. 106 et 669), qui n'eut pas plus que son père le titre de Dom. Il s'agit de D. Afonso de Albuquerque da Cunha, «o Sujo», fils de D. Lopo de Albuquerque comte de Penamacor.

⁶⁴ Edgard Prestage, *Crítica contemporânea da «Chronica de D. Manuel» de Damião de Góis*, dans *Arquivo Historico Português*, IX (1914), [p. 345-378], p. 363 ; et *apud* Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, éd. Coimbre, 1949-1955, I, p. 246, n. 1.

⁶⁵ Azevedo Basto [cité n. 4], p. XXIII-XXIV ; d'où Barradas (recopie deux fois le document, p. 86-87 puis 90, avec deux notes identiques, p. 241, notes 191 et 196).

Il avait très mal pris sa mésaventure. A sa libération, il prit contact avec Juan de Zúñiga, l'ambassadeur de Charles-Quint auprès de D. João III. Les deux souverains étaient alors en discussions difficiles au sujet des Moluques. Duarte Pacheco déclara qu'elles appartenaient de droit à la Castille, et il offrit de conquérir l'Arabie Heureuse, c'est-à-dire Aden et le Yémen, pour le compte de l'Empereur ⁶⁶. Il reprenait de la sorte l'argument anti-portugais de Christophe Colomb sur l'appartenance de l'Océan Indien aux Rois Catholiques en vertu des accords de Tordesillas. Argument qu'à l'occasion du différend sur les Moluques, son fils, Hernán Colón, remettait en avant. L'épisode a paru si scabreux à Barradas de Carvalho qu'il soupçonne Juan de Zúñiga d'avoir «inventé ces trahisons pour se faire valoir» ⁶⁷. Dans la conjoncture diplomatique délicate du moment, Zúñiga, au contraire, se montre dans ses dépêches embarrassé par l'ardeur à nuire que plusieurs Portugais mécontents venaient chauffer auprès de lui. L'absence de réaction de Charles-Quint dispensa le héros que chantera Camões d'aller plus loin dans le reniement.

Relativement honorable, encore qu'elle le laissât à un rang moyen, sa pension mettait Duarte Pacheco Pereira à l'abri de la détresse, à supposer qu'elle lui ait été régulièrement versée par la trésorerie royale, ce qui était problématique, et qu'il ne soit pas endetté, comme plus d'un *fidalgo*, pour «paraître» au-dessus de ses ressources. La gêne financière dans laquelle mourut Duarte Pacheco n'est pas du domaine de la légende ⁶⁸.

★

Une gloire brève et infructueuse, un grand livre abandonné, une haute fonction perdue dans le discrédit : on conçoit que l'amertume ait attristé les dernières années de la vie de Duarte Pacheco Pereira, et qu'il ait imputé à l'ingratitude royale son sort de laissé-pour-compte des Découvertes. Son caractère emporté à l'extrême («demasiadamente colérico e agastado», écrit Damião de Góis) ⁶⁹, ses comportements douteux, rien que par ce que nous en savons (le diplôme truqué du rajah de Cochin, les offres de trahir faites, par

⁶⁶ Cf. J. Aubin, *Le capitaine Leitão, un sujet insatisfait de D. João III*, dans *Revista da Universidade de Coimbra*, 29 (1983), [p. 87-152], p. 96-97 ; repris dans le présent volume [p. 309-369], p. 319-320 ; Teixeira da Mota, [n. 5], p. 22.

⁶⁷ Barradas, p. 111, par réflexe de nationalisme traditionnel, refuse d'altérer l'image du héros. Même soupçon de Luís de Albuquerque, *apud* Teixeira da Mota, p. 27.

⁶⁸ On constate que de l'annuité de 1524 l'administration royale lui devait en août 1526 un arriéré de 39.000 réis (Azevedo Basto, p. XXI ; d'où Barradas, p. 86 ; Teixeira da Mota, *ibid.*). Fin 1531, l'annuité de 1528 ne lui avait pas encore été payée (*Arquivo Historico Português*, X (1915), p. 125 ; Teixeira da Mota, p. 23). Il est mort douze à quinze mois plus tard.

⁶⁹ Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, I, ch. 85 (éd. citée, p. 197).

dépit, à Juan de Zúñiga) incitent à juger que Duarte Pacheco fut en partie du moins le responsable de l'échec de sa vie. Qu'il se soit retrouvé, au retour de São Jorge da Mina, «aussi pauvre qu'avant» est le scandale qui suscite chez Damião de Góis une de ces poussées d'humeur, aux mobiles plus ou moins obscurs, dont la *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel* soumet l'énigme à la sagacité des historiens.

L'AMBASSADE DU PRÊTRE JEAN À D. MANUEL

Des pays nouveaux que les Grandes Découvertes révélèrent aux Européens, aucun assurément n'avait été plus pressenti que le royaume du Prêtre Jean. D'excellentes études ont montré l'importance de la figure du Prêtre à l'horizon géographique et apostolique du Moyen Âge tardif, et analysé les relations ébauchées, au cours du XV^e siècle particulièrement, entre l'Éthiopie, où l'on situait déjà l'empire du mystérieux souverain, et l'Occident.

Dans l'étonnant amalgame de notions fabuleuses et de dispositions concrètes qui caractérise les projets portugais en direction de l'outre-Islam, le «Preste»¹ avait un rôle assigné. L'exploration des côtes atlantiques de l'Afrique et l'idée erronée qu'on se forma de l'épaisseur de ce continent avaient incité à l'atteindre par l'ouest, illusion qui se perpétuera jusque dans le XVI^e siècle. Ce fut par l'Orient et les filières italiennes, cependant, que s'amorcèrent les premiers rapports. La découverte de la route des Indes n'eut pas d'incidence immédiate sur leur développement : quatorze ans s'écoulèrent entre l'arrivée de Vasco da Gama en Inde et la réponse de l'Éthiopie aux offres d'alliance du Portugal. L'espace enfin vaincu, surgit, non moins immense, l'obstacle des incompréhensions. Le heurt du mythe et des réalités allait causer, de 1512 à 1520, de longs déboires à «l'ambassadeur du Prêtre».

I. LES PREMIERS CONTACTS LUSO-ÉTHIOPIENS

Le premier contact attesté du Portugal et de l'Éthiopie, aurait eu lieu à l'époque où le négus Zar'a Ya'qob était en relation avec Alfonso V d'Aragon, l'oncle maternel d'Afonso V de Portugal. Ce dernier entretint à sa cour, durant

¹ Sur pg. *Preste João* < it. *Prete Gian*, cf. G. Schurhammer, *Franz Xaver. Sein Leben und seine Zeit*, I, Fribourg en Brisgau 1955, p. 652, note 5; tr. Costelloe, Rome, 1973, p. 678.

un mois, en 1451 ou 1452, un certain «Jorge, ambassadeur du Prêtre Jean», qu'il envoya ensuite auprès de son oncle le duc de Bourgogne, autre zélateur de la Croisade². Mais il fallut attendre le règne de D. João II, pour que soient prises les premières mesures concertées en vue de nouer l'alliance éthiopienne.

Quelques mois après avoir chargé en mai 1487, Afonso de Paiva et Pero da Covilhã d'aller, par la voie du Levant, reconnaître les pays de l'Océan Indien³, D. João II faisait venir de Rome «un prêtre de la terre du Preste, qui se nommait Lucas Marcos, homme dont le Roi fut très satisfait dans la pratique qu'il eut avec lui, pour lui donner bonne raison des choses». Le Roi utilisa le moine éthiopien, arrivé au Portugal au début de 1488, dans le dessein d'établir des relations avec le Prêtre Jean tant par l'Afrique occidentale que par la route d'Égypte.

Marcos traduisit en trois ou quatre exemplaires une lettre au Prêtre rédigée suivant les instructions du Roi, mais présentée comme émanant de lui-même et dans laquelle, pour que le Prêtre lui accorde créance, il se désignait nommément, «disant de qui il était le fils, et de quelle province et de quel bourg et paroisse». Il expliquait être venu au Portugal sur les instances de D. João II, qui désirait avoir l'amitié du Prêtre. Il exposait les navigations et les découvertes portugaises «par toute la côte d'Afrique et d'Éthiopie», et joignait une liste de mots usuels dans la langue des peuplades vivant «sur le rivage de la terre qu'entoure l'Océan, sur lequel naviguaient les navires du Roi», tels que Dieu, soleil, lune, feu, air, eau, terre. Ceci dans l'espoir d'obtenir une preuve linguistique de la proximité de l'Éthiopie au littoral atlantique. «Ces lettres rédigées, (D. João II) envoya (Marcos) au Levant, pour qu'il les remette aux religieux de sa nation abyssine. Bien qu'elles n'allassent pas par des personnes sûres, l'une d'elles pourrait aboutir entre les mains du Prêtre, ce par quoi il croirait Pero da Covilhã, s'il arrivait là-bas, quand bien même elles ne serviraient pas à autre chose».

D'autre part, D. João II adressa, par l'intermédiaire de Marcos, une lettre personnelle au Prêtre Jean, lui disant comment, pour être à même de lui écrire, il avait fait mander de Rome un naturel de son pays. Il priait le Prêtre

² Carta de quitação de D. Afonso V du 1.V.1456, publiée par Pedro de Azevedo, *Documentos das Chancelarias Reais anteriores a 1531 relativos a Marrocos*, II, Coïmbre, 1934, p. 357 (paraphrasé, sans plus, dans la note de Pedro de Azevedo, *Um embaixador abissínio em Portugal em 1452*, dans *Boletim da Classe de Letras*, 13 (1918-1919), p. 525-526). Ce «Jorge» a été identifié par V. Magalhães Godinho, *Ensaio, I. Sobre História universal*, Lisbonne, 1968, p. 155, au «Georgius Sur» de Messine que le Pape Nicolas V munissait de lettres, en janvier 1451, à son départ pour l'Éthiopie. L'identification n'est pas établie, et elle n'est pas évidente, comme l'a remarqué déjà le P. António Joaquim Dias Dinis, *Monumenta Henricina*, XI (1451-1454), Coïmbre, 1970, p. 3 note 1, republiant les documents relatifs à Sur découverts et édités par Dom de Witte, *Une ambassade éthiopienne à Rome en 1450*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, 22 (1956), p. 286-298.

³ Sur le sujet, l'ouvrage du comte de Ficalho, *Viagens de Pêro da Covilhã*, Lisbonne, 1898 reste classique.

de lui dépêcher un messenger, afin de le faire raccompagner par un envoyé portugais, car il n'était point certain que ses émissaires en Orient, non plus que les missives confiées à des Éthiopiens, réussissent à franchir les territoires musulmans. «Comme, en raison de son voisinage avec le Sultan du Caire, (le Prêtre) lui envoyait en toute sécurité des ambassadeurs et (que) de là ils venaient à Jérusalem et à Rome, selon ce que contait son sien vassal Lucas, ce chemin-ci pouvait en être un pour qu'ils se connussent par lettres et par ambassades. Ensuite Notre-Seigneur en montrerait un autre par lequel, sans empêchement des Maures ennemis du nom chrétien, ils pourraient s'aider par des actions de frères, puisqu'ils l'étaient en foi»⁴.

João de Barros rapporte que D. João II, «qui avait des intelligences dans toutes les régions du Levant»⁵, obtint des informations sur l'État du Prêtre Jean «par les Abyssins religieux qui viennent en ces pays-ci d'Espagne», et par quelques moines portugais pèlerins de Terre-Sainte, «auxquels il avait enjoint de se renseigner sur ce prince»⁶. Le seul identifiable, le franciscain António de Lisboa, devait poursuivre jusqu'en Éthiopie. Son séjour en Palestine, de peu antérieur à la mission de Paiva et Covilhã, lui montra qu'il serait impossible de pénétrer plus avant, faute de savoir l'arabe⁷. Constatation qui donne à croire que D. João II, quand il l'envoya en Orient, ne disposait pas encore d'une information très large, bien qu'il eût vent de la présence de nombreux religieux éthiopiens à Jérusalem. Il semble, par conséquent, que le premier «religieux abyssin» venu à la cour de D. João II soit Luqas Mārquos. Fut-il suivi d'autres confrères, ou Barros anticipe-t-il sur les visites, sous le règne de D. Manuel, de moines éthiopiens en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ? On sait que l'un d'eux se rendit à Compostelle en 1490-1491. Deux autres y allèrent peut-être en 1491 et 1492⁸. Il n'est pas improbable qu'ils aient séjourné au Portugal.

4 Barros, I/3-5, p. 97-98. Mention dans Cast., I/1, p. 8. Quant aux tentatives d'atteindre le Prêtre Jean par l'Ouest africain, notons seulement qu'à la même époque Bartolomeu Dias, dont l'exploration (1487-1488) allait découvrir le Cap de Bonne-Espérance, était chargé de déposer en divers points de la côte des nègres et des négresses qui avaient été formés, au Portugal, à la mission d'attirer l'attention du Prêtre (Barros, I/3-4, p. 91-92).

5 Barros, I/3-5, p. 97.

6 Barros, I/3-4, p. 91.

7 Cast., I/1, p. 6 ; Barros, I/3-5, p. 95.

8 Cf. Renato Lefevre, *Documenti pontifici sui rapporti con l'Etiopia nei secoli XV e XVI*, dans RSE, 6 (1946), à la p. 27. Le tardif et suspect P. Luis de Urreta, *Historia de la sagrada orden de Predicadores en los remotos reinos de la Etiopia*, Valence, 1611, qui repousse à 1515 la venue de moines éthiopiens à Compostelle, a été suivi par Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 397-398, auquel ont échappé les sources portugaises ; cf. *infra*, p. 176.

Selon D. Manuel II, *Livros antigos portuguezes, 1489-1600, da biblioteca de Sua Majestade Fidelíssima*, II, Londres, 1932, p. 38-39, les références à l'Abyssinie de Valentim Fernandes, dans sa lettre-préface à la *Vita Christi* de 1495, refléteraient les informations obtenues par D. João II. Le passage en question (reproduit o.c., t. I, p. 58) me semble infirmer la supposition de D. Manuel II et s'appliquer à l'Afrique occidentale.

Les tentatives de D. João II restèrent sans lendemain. Il ne paraît pas qu'il ait jamais reçu de réponse aux lettres confiées à Luqas Mārquos. Quant à Pero da Covilhã, après avoir rencontré en Égypte deux Juifs partis à sa recherche sur ordre du Roi, il s'était mis en route vers l'Éthiopie, et on n'avait plus entendu parler de lui.

Les Portugais une fois dans l'Océan Indien, plusieurs années passèrent avant que des messagers réussissent à entrer dans le pays du Prêtre. En 1500, Cabral débarqua à Malindi deux condamnés de droit commun (*degredados*), qui se renseigneraient sur «l'arrière-pays jusqu'au Détroit [d'Aden]»⁹ et sur la possibilité d'aller par voie de terre vers le Prêtre¹⁰. Ni l'un ni l'autre ne menèrent à bien cette exploration. Un Valencien, Antão Lopes, que João da Nova avait ramené de l'Inde en 1502, y retournait en 1503, sur l'escadre de Francisco de Albuquerque, en qualité d'ambassadeur en Éthiopie¹¹. Il mourut à Djedda, dans des circonstances inconnues, sans avoir atteint son but¹². Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant que les instructions établies en mars 1505 pour le vice-roi D. Francisco de Almeida, qui lui enjoignaient d'édifier une forteresse à l'extérieur ou à l'intérieur du Bad el-Mandeb, n'aient envisagé qu'à titre théorique une ultérieure collaboration luso-éthiopienne¹³. Duarte Galvão, le doctrinaire de la lutte contre l'Islam, avait incité le vice-roi à s'aboucher avec le Prêtre¹⁴. Il ne semble pas que celui-ci ait rien fait en ce sens. En 1506, Pero Ferreira Fogaça, capitaine de Kilwa, prit l'initiative d'envoyer son interprète, un Juif converti, à Aden et Djedda, en compagnie d'un frère du roi de Kilwa qui se rendait à La Mecque. Son espoir de «savoir beaucoup de choses du service (de D. Manuel), tant sur le Prêtre Jean que sur les autres trafics et marchandises dont traitent les Maures» fut déçu, le pèlerin s'étant empressé de faire assassiner à Mombassa son fâcheux compagnon¹⁵.

Ce n'est pas avant 1507-1508 qu'un nouvel essai officiel fut tenté. Appliquant avec méthode sa mainmise sur l'Océan Indien, D. Manuel avait décidé de créer à Socotra une base fortifiée, port d'attache d'une escadre placée sous les ordres d'Afonso de Albuquerque. Celle-ci partit de Lisbonne en 1506, de conserve avec l'escadre de Tristão da Cunha, auquel revenait,

⁹ Cast., I/33, p. 76. Il s'agissait de João Machado, qui passa bientôt au Gujarat, et de Luís de Moura. Cf. Strandes, *The Portuguese period in East Africa*, éd. 1968, p. 38.

¹⁰ Barros, I/5-4, p. 191 ; Góis, I/58, p. 141. Selon la relation anonyme du voyage de Cabral (tr. Greenlee, p. 68), l'un des deux *degredados* devait rester à Malindi, l'autre aller au Gujarat.

¹¹ Góis, I/77, p. 182.

¹² Afonso de Albuquerque à D. Manuel, 16.XII.1512, CA, I, p. 384, d'après Mateus.

¹³ CA, II, p. 311.

¹⁴ Aubin, *Duarte Galvão*, p. 36.

¹⁵ Pero Ferreira Fogaça à D. Manuel, de Kilwa, 22.XII.1506, *As Gavetas*, IV, p. 397.

jusqu'à Socotra, le commandement des deux forces navales. Des lettres pour le Prêtre Jean furent remises à Tristão da Cunha. D. Manuel y proposait d'ouvrir en Mer Rouge des opérations conjointes contre les Musulmans¹⁶. Ces propositions devançaient l'avenir, puisque les Portugais n'avaient encore ni pénétré en Mer Rouge, ni fondé de points d'appui à proximité. Aussi ne fut-il pas aisé de faire parvenir en Éthiopie les missives du Roi. Les contradictions qui existent à ce propos entre les témoignages des sources sont un écho des difficultés rencontrées par les émissaires de Tristão da Cunha.

Furent-ils laissés à Malindi, aux bons soins du cheykh local, en mars 1507, ainsi que s'accordent à le dire les chroniqueurs ?¹⁷ Au moment où Tristão da Cunha s'apprêtait à remonter vers Socotra, et où les gens d'Albuquerque s'attendaient à aller «à la recherche de la terre du Prêtre Jean»¹⁸, proche du golfe d'Aden, le choix de Malindi, éloigné de leur destination, peut surprendre. En fonction des ignorances portugaises du début du siècle, c'était en fait le choix le plus approprié. Point le plus septentrional de la côte d'Afrique orientale où l'influence portugaise était implantée (depuis qu'en 1498 le cheykh avait lié amitié avec Vasco da Gama), Malindi, comme toutes les cités du littoral, passait pour voisine des terres du Prêtre, auxquelles on attribuait une extension démesurée vers le sud. Une fausse évaluation des distances, des barrières ethniques ou politiques, laissait croire que le voyage jusqu'à la cour du Prêtre était praticable par la voie continentale¹⁹, préférable à celle, trop surveillée, des ports de la côte de Berbera et de Zeyla.

L'un au moins des émissaires, João Gomes, ne fut pas débarqué à Malindi en mars 1507. Le registre des soldes de l'équipage du *Santiago*, le navire de Tristão da Cunha, indique que João Gomes a servi sur ce bâtiment, comme

¹⁶ Le contenu des lettres de D. Manuel se laisse percevoir à travers les réponses qu'y fait la «lettre du Prêtre Jean», cf. *infra*.

¹⁷ Cast., II/36, p. 291 ; Góis, II/22, p. 73, et II/36, p. 123 ; Barros II/3-2, p. 104. Sur les fantaisies de Correia, cf. note 23 ci-après.

¹⁸ C'est ce qu'écrit à D. Manuel, le 4 mars 1507, Pero Vaz de Orta, *feitor* de l'escadre d'Albuquerque (CA, III, p. 277 ; DPM, II, p. 180 ; *As Gavetas*, X, p. 368). Banha de Andrade, p. 91, pense que Pero Vaz était envoyé au Prêtre, depuis Socotra, et qu'il renonça à cette mission puisqu'on le trouve auprès d'Albuquerque à Ormuz dans les mois suivants. Je crois plutôt que la phrase (qui est celle d'un résumé, *sumário*, de l'original disparu) signifie simplement que Pero Vaz s'apprête à faire voile avec l'escadre de son *capitão-mor* en direction de Socotra et du Golfe d'Aden, dont elle visitera les côtes.

¹⁹ Dans le compte rendu de l'expédition de Tristão da Cunha que D. Manuel envoie à Évora, est mentionnée une caravane annuelle de 4.000 chameaux entre Brava et la terre du Prêtre Jean (*Carta de el Rei D. Manuel para o juiz, vereadores e procuradores, fidalgos cavaleiros e escudeiros, homens bons e povo da cidade de Évora*, d'Alcochete, 19.VI.1508, éd. Eugénio do Canto, Lisbonne, 1907, p. 4). Cette mention ne figure pas dans la lettre presque identique envoyée le même jour à D. Diogo de Sousa, archevêque de Braga, publiée sur une copie lacunaire dans CA, II, p. 419-426.

bombardier, du 27 avril au 25 décembre 1507²⁰. Il n'a donc pu être déposé à la côte d'Afrique que lorsque Tristão da Cunha, sur le chemin du retour au Portugal, fit escale à Mozambique, entre le 9 et le 17 janvier 1508²¹. Faut-il supposer que les deux premiers messagers, le Maure tunisien Sidi Muḥammad et le «Morisque chrétien» João Sanches, étaient censés être déjà partis lorsque Tristão da Cunha, par une précaution supplémentaire et peut-être improvisée, décida d'envoyer un troisième porteur, João Gomes, tenter à son tour le passage²² ?

Abstraction faite des divergences des chroniqueurs quant au nom, au nombre et à la qualité des émissaires²³, quelques certitudes sont acquises.

²⁰ Dans son *Tristão da Cunha*, p. 94 (avec une inadvertance de date) et tableau 3 f (où on lira «Gomes» au lieu de «Gonçalves» ; le ms. a «g^oz»), Banha de Andrade a cité partiellement ce passage. Il est sous la rubrique des «*Bombardeiros*», NA 701, f. 27 :

«Item, a Johā Gomes que foy na Julyoa por bombardeiro. Emtrou nesta nao por mandado do capitam mor a xxbij d'abrill de 507, doze mjl duzentos quoremta sete reis.xij ij^e Rbij do tempo de bij meses xxix dias que servyo ate a xxb de dezembro da dita era em que sayo da nao pera o Preste Joham com cartas do dito capitam mor».

²¹ Cf. Cast., II/84, p. 404 ; Góis, II/24, p. 84 ; Barros, II/1-6, p. 40. Varthema, qui rentrait sur le *São Vicente* (à ce sujet, cf. Banha de Andrade, *o.c.*, p. 98), un des navires de l'escadre de Tristão da Cunha, dit avoir vu les ports situés plus au nord, Malindi, Mombassa, Kilwa. Ou bien on dénoncera là son procédé «encyclopédique» habituel : insérer entre la description de deux endroits effectivement visités la mention de régions qu'il ne connaît que de ouï-dire ; ou bien on admettra qu'il est passé en vue des côtes des ports énumérés, et par suite que João Gomes a pu être laissé devant Malindi le 26 décembre 1507. S'il fut déposé à Mozambique, il en partit avec les deux capitaines qui retrouvèrent à Malindi, le 24 ou le 25 mars, Francisco de Távora (date dans Cast., II/85, p. 405, et Góis, II/36, p. 123). La suppression de sa solde deux semaines avant que Tristão da Cunha ne touche terre s'expliquerait par un détail propre à Barros, II/2-3, p. 104 : João Gomes était un *degredado*, il aurait donc été débarqué pour crime.

²² Nous écartons l'hypothèse d'une erreur de chiffre. En lisant «*1506» au lieu de «1507» dans le rôle du *Santiago*, on ne ferait que déplacer le problème : fin décembre 1506, le *Santiago* devait être à la côte de Madagascar ; loin de Malindi. L'hypothèse que les trois hommes aient été déposés ensemble fin 1507/début 1508 n'est pas à considérer. Il n'y avait aucune raison pour que Tristão da Cunha n'exécute pas en mars 1507 les ordres du Roi quant à l'envoi d'émissaires vers l'Éthiopie.

Bloqués dans Malindi, de même qu'en 1500 les deux *degredados* de Cabral, les deux hommes déposés en 1507 prirent place, l'année suivante, sur le premier navire à destination de la côte somalienne. João Sanches est sans doute celui qui se fit circoncire durant le séjour à Malindi pour réussir plus sûrement dans sa mission (Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 316). Sidi Muḥammad, auquel Castanheda (II/36, p. 291) attribue le rôle principal, fut hostile à la participation de João Gomes, qu'il tenait pour dangereusement bavard (Brás, I/54, p. 201).

²³ Selon Góis, Barros, Castanheda (références *supra* n. 17) et Chalderia, ils étaient trois : Sidi Muḥammad (Sidi 'Alī, «Alé» chez Barros), João Sanches et João Gomes (Fernão Gomes chez Góis). Les *Comentários*, I/54, p. 200, ne connaissent que Fernão Gomes et le Maure, et Correia que João Gomes (I, p. 687-688 : parti de Socotra en cachette, sans l'autorisation de Tristão da Cunha ; II, p. 134 ; III, p. 29 : parti avec l'accord de Tristão da Cunha, passe par Zeyla). Dans ses

Les trois hommes furent emmenés de Malindi, fin mars 1508, par Francisco de Távora, un des capitaines d'Albuquerque, et par ordre de ce dernier mis à terre, le 21 avril 1508, aux abords du village de Faylak, un peu à l'ouest du cap Gardafui, où ils se présentèrent comme des Maures évadés de l'escadre portugaise²⁴. Ils étaient mandatés par Tristão da Cunha²⁵. Mais Albuquerque, qui avait pouvoir d'envoyer à la découverte du Prêtre, leur confia probablement de son côté des documents utiles à la réussite de leur tentative²⁶. Sidi Muḥammad, qui alla, contre son gré, de compagnie avec João Gomes, avait l'intention de profiter de «la caravane de Zeyla» ; même en temps de guerre aux confins islamo-éthiopiens, «elle passait en sécurité, car elle avait des saufs-conduits des deux partis»²⁷. On ignore s'il suivit effectivement cette route. João Sanches, dont l'itinéraire n'est pas connu, voyagea seul et atteignit séparément la cour éthiopienne²⁸.

lettres à D. Manuel du 16.XII.1512 et du 25.X.1514, Albuquerque (CA, I, p. 384 et p. 316) mentionne le Maure, João Gomes et «l'autre», qu'il a connu et dont il semble taire le nom intentionnellement. Il est curieux que l'existence de cet anonyme soit ignorée des deux auteurs qui ont eu accès à des papiers d'Albuquerque, Correia, plus tard son secrétaire, et Brás son fils. La «lettre du Prêtre Jean» à D. Manuel fait état de la venue en Éthiopie de «Joane qui se disait religieux (*clérigo*) et João Gomes» (*Carta das novas*, p. 123) ; pareillement le P. Álvares, p. 278 : «Joane prêtre portugais» et João Gomes.

Ces divergences, relevées jadis par le comte de Ficalho, *Viagens de Pêro da Covilhan*, Lisbonne, 1898, p. 190, n. 1, l'ont été naguère par A. Cortesão et H. Thomas, qui proposent (p. 25) d'identifier «Fernão Gomes» au religieux Joane et de faire de João Gomes et de João Sanches un unique personnage. Arrangement peu satisfaisant. A s'en tenir aux textes, une autre équation s'établit. João Gomes et João Sanches sont deux personnages distincts. Je soupçonne Correia, coutumier de ce genre de confusion, d'avoir transféré sur le bombardier João Gomes, pour lui religieux et chapelain de Tristão da Cunha, (I, p. 687), ce qui se rapporte à João Sanches, ce dernier, *criado* de Tristão da Cunha selon Barros, étant le «religieux Joane» de l'information de provenance éthiopienne (la «lettre du Prêtre» et Álvares). Le M^e João, prêtre, qui passa du *Santiago* de Tristão da Cunha sur le *Cirne* d'Afonso de Albuquerque, le 26.VII.1507 (Banha de Andrade, *Tristão da Cunha*, mapa 3) pourrait être le «religieux Joane», mais le transfert eut lieu à Socotra, ce qui exclut qu'il ait été laissé à Malindi. João Gomes porte le surnom «o Sardo» chez Barros et Góis, «hojardo» chez Castanheda, *l.c.* ; le nom de «Jardo» le ferait natif de Jarda, localité de la freguesia de Belas, près de Sintra (cf. C^a Saraiva, *Obras completas*, I, p. 89).

²⁴ Cast., II/85, p. 405, et Góis, II/36, p. 123, nomment le village de «Felix», forme portugaise pour Faylak, l'actuel Alula, près du cap appelé sur les cartes modernes Ras Filuk. La date est dans Cast., *l.c.*

²⁵ Cf. Albuquerque à D. Manuel, 12.XI.1510, CA, I, p. 427, et 16.XII.1512, CA, I, p. 384 ; Brás, I/54, p. 201 ; Chalderia. Ils avaient des lettres remises par Tristão da Cunha, Cast., II/36, p. 291 ; Góis, II/22, p. 73 ; rôle cité *supra* note 20.

²⁶ Cast., II/85, p. 405, et Barros, II/3-2, p. 104, affirment qu'Albuquerque remit aux émissaires «des lettres qu'il avait du Roi pour le Prêtre Jean». Selon Brás, I/54, p. 201, la lettre qu'il leur remit, en portugais avec traduction en arabe, était de lui-même.

²⁷ Brás, I/54, p. 201 ; Andrea Corsali à Lorenzo dei Medici, 18.IX.1517, dans Ramusio, I, éd. 1554, f. 205a. Des caravanes portaient également de Berbera, cf. Crawford, *Ethiopian itineraries*, p. 188 et 192.

²⁸ Albuquerque à D. Manuel, de Goa, 16.XII.1512, CA, I, p. 384.

Albuquerque apprit deux ans plus tard, en septembre 1510, que les trois hommes étaient bien arrivés à destination²⁹. Mais deux années encore s'écoulèrent avant que ne se présente en Inde un envoyé éthiopien. Quatre ans et demi après avoir laissé les agents portugais au cap Gardafui, Albuquerque recevait à Goa, à la fin de 1512, un certain Mateus, qui demandait à être conduit à Lisbonne afin de remettre à D. Manuel une missive et des présents du négus.

II. LA REINE ELENİ ET LE MÉTROPOLITE MARQOS

Le texte de la «lettre du Prêtre Jean» à D. Manuel, transmis par des versions européennes d'époque, d'une fidélité sujette à caution³⁰, est l'unique évidence des intentions du gouvernement éthiopien. La genèse de la mission de Mateus soulève des questions auxquelles, actuellement, les travaux des

²⁹ Cf. *infra* note 80.

³⁰ L'original, perdu, fut en mars 1514 traduit à Lisbonne en portugais et, à partir du portugais sans doute, en latin. De la traduction latine, un exemplaire fut adressé à Henry VIII (cf. Sanuto, XVIII, p. 182), de la traduction portugaise un exemplaire à Anvers (D. Manuel au *feitor* Silvestre Nunes, 15.III.1514, cf. n. 223). Sur une des deux versions circulant à Lisbonne fut faite aussitôt une traduction italienne, que transcrit Sanuto, XVIII, p. 141-142. Aucun exemplaire n'est connu de la traduction castillane, *Treslado de la carta quel grande principe christiano daud que quiere dezir davyd preste iuhan rrey delos abxis muy poderoso ymbio por mateo su enbaxador al... Rey don manuel*, Alcala ? 1514 ? (cf. Francis M. Rogers, *The quest for Eastern Christians*, Minneapolis, 1962, p. 190 et p. 134). Une traduction castillane postérieure est donnée par Marmol, *Descripcion general de Affrica*, vol. I, Grenade, 1573, ch. 37, f. 48^r-49^r (d'après Góis probablement ; cf. vol. III, Malaga, 1599, f. 80^r). On en trouve une autre, interpolée, dans le P. Urreta [cité n. 8], p. 393-398.

De la version portugaise de la lettre, trois recueils de miscellanées apparentés conservent le texte manuscrit (à la B.N. de Lisbonne, ms. Alcob. 297, f. 156a-b, et Fundo Geral 7638, f. 119 ; à la bibliothèque du Palais da Ajuda, ms. 50-V-21, f. 160a-b). D'après FG 7368, Schurhammer, *Zeitgenössischen Quellen*, n° 20, p. 3, date la traduction de *circa* 1558, date qui peut être celle du manuscrit, mais la traduction est indubitablement antérieure, et sans doute d'époque. À quelques variantes près elle a été imprimée dans la *Carta das novas* de 1521 (p. 123-124), puis par Castanheda en 1552 (III/98, p. 237-238), et sous une forme retouchée et plus élégante par Damião de Góis en 1567, dans sa *Crónica de D. Manuel* (III/59, p. 220-222).

Dès 1531, Góis avait rendu en latin la version portugaise expédiée à Anvers en 1514. Cette traduction latine parut en 1532 dans sa *Legatio* (f. Aiiiij^r) ; il la réédita après révision par Sagā za-Ab en 1540 (*Fides*, f. Cii^r/p. 231). Sur des traductions en d'autres langues, et sur les rééditions du texte latin de Damião de Góis, cf. Rogers, *o.c.*, p. 192-193, et Elizabeth Feist Hirsch, *Damião de Góis, The life and thought of a Portuguese humanist 1502-1574*, La Haye, 1967, p. 225-227. L'édition en brochure par Eugénio do Canto, *Epistola Helenae (...) ad Emmanuelem Lusitanorum regem* (...), Ponta Delgada, 1907, est faite sur le texte de l'édition de 1791 des *Opuscula* de Damião de Góis.

[Le texte geez retrouvé de la lettre d'Elēni (dans les Actes du IV. *Congresso Internazionale de Studi Ethiopici*, Roma 1972, Rome, 1974, p. 554-558), est suspect (semble retraduit sur le portugais avec des confusions)].

éthiopisants sur l'histoire de cette période ne permettent pas de répondre³¹. On souhaiterait qu'une exploitation plus rigoureuse des matériaux publiés et l'apport de sources nouvelles éclairent l'arrière-plan de l'ambassade à D. Manuel. Conti Rossini estimait, en préambule de réflexions elles-mêmes mal informées, que ses origines méritaient un réexamen profond³². Il est d'ores et déjà clair que son envoi ne fut pas seulement affaire de relations avec l'étranger. Il était lié étroitement à des problèmes de politique intérieure.

Les émissaires portugais étaient arrivés à la cour éthiopienne alors que le décès du roi Nā'od, le 31 juillet 1508, avait provoqué des changements à la tête du royaume. La reine Elēni, qui avait été une des femmes de Zar'a Ya'qob (1433-1468), aïeul du défunt négus, et qui s'était souvent mêlée des affaires de l'État au cours des règnes précédents³³, mit sur le trône, de concert avec le métropolitain Mārḳos, et au mépris des droits d'un frère aîné, un jeune fils de Nā'od, Lebna Dengel, alors âgé de onze à douze ans³⁴. Ce choix de la reine et du métropolitain n'avait été possible, assurément, qu'en vertu de l'assentiment d'une large fraction de l'aristocratie. Ses prises de position dans le passé avaient toutefois valu à Elēni des inimitiés, et la fragilité de son pouvoir se manifesta bientôt. Lebna Dengel, qui afficha plus tard un désaveu persistant de ce qui s'était fait durant sa minorité, écarta la vieille dame du pouvoir lorsqu'il atteignit sa majorité. On ignore malheureusement tout de cette crise et de l'identité des partisans du jeune roi³⁵. Peut-être Elēni se retira-t-elle alors dans la province du Godjam, dont elle avait les revenus (s'y trouvaient les mines d'or du royaume, sur lesquelles elle avait la haute main)³⁶. Elle aurait été ensuite, en raison de son crédit et des difficultés de Lebna Dengel, rappelée à la cour³⁷, où le P. Álvares la verra en 1520-1521, entourée de

³¹ L'abondante littérature hagiographique conservée dans les bibliothèques de monastères d'Éthiopie a fait récemment l'objet de prospections systématiques, et l'existence de *vitae* (*gadla*) inédites concernant le début du XVI^e siècle a été signalée. Un récent article de E. Cerulli, *L'imperatore Nā'od e gli Stefaniti a Gerusalemme in un documento inedito (Vaticano Etiopico 298)*, dans *Rend. Lincei*, VIII/26 (1971), p. 561-571, donnera une idée de l'ignorance où on demeure de l'histoire sociale de l'Éthiopie au tournant des XV^e-XVI^e siècles, ainsi que d'une certaine difficulté de l'érudition orientaliste traditionnelle à l'aborder. La synthèse, à cet égard novatrice, de Taddesse Tamrat, *Church and State in Ethiopia 1270-1527*, Oxford 1972, ne couvre malheureusement pas toute la période qu'annonce le titre : l'exposé ne dépasse pas le règne de Nā'od, et celui de Lebna Dengel n'est pas traité.

³² Carlo Conti Rossini, *Portogallo ed Etiopia*, dans [Reale Accademia d'Italia] *Relazioni storiche fra l'Italia e il Portogallo, Memorie e documenti*, Rome 1940, [p. 323-359], à la p. 326.

³³ Cf. en dernier lieu Tamrat, p. 243 n. 2, et p. 287-290.

³⁴ Álvares, p. 242-243.

³⁵ Sur «le plus proche et le plus sûr conseiller du jeune roi Lebna Dengel», Nagada Iyasus, abbé de Dabra Hayq, la notice de M. Taddesse Tamrat, *The abbots of Dābrā-Hayq*, dans *Journal of Ethiopian Studies*, 8/1 (1970), aux p. 114-117, n'apporte rien qui éclaire son rôle durant la minorité du roi.

³⁶ Albuquerque (d'après Mateus vraisemblablement), *CA*, I, p. 384 ; Álvares, p. 425 et 458.

³⁷ Selon Urreta [cité n. 8], p. 389-390. Redisons combien Urreta (qui fait de la reine, p. 379, une tertiaire de Saint Dominique !) est à utiliser avec réserve.

respect mais apparemment tenue à l'écart des décisions. Lorsqu'elle disparut, en avril 1522³⁸, le parti des mécontents regretta en elle «le père et la mère du royaume», et le temps où «tous vivaient et étaient défendus et protégés»³⁹.

Très pieuse, menant au sein de la pompe dont elle aimait s'entourer⁴⁰ une vie privée ascétique⁴¹, cette femme d'action, née musulmane et convertie par raison d'État lors de son mariage, avait une forte culture religieuse chrétienne. Elle est l'auteur d'ouvrages de piété réputés⁴². Cependant, pas plus qu'il n'est aisé de mesurer son poids dans la classe dirigeante du pays, on ne discerne quel était son prestige au sein d'une Église divisée par des courants divers, tant religieux que politiques. Lorsque s'ouvrit la succession de Na'od, elle avait partie liée avec le métropolitain (*abuna*) Mārḳos, mais on ne sait si cette collusion était ancienne et si elle fut durable.

Rappelons que l'*abuna*, le plus haut dignitaire de l'Église d'Éthiopie, se trouvait être, traditionnellement, étranger au royaume : il était nommé par le patriarche d'Alexandrie, chef de l'Église copte, et arrivait d'Égypte dans un pays dont il ne connaissait ni les mœurs ni la langue. Cette règle avait de plus l'inconvénient majeur de suspendre la désignation de l'*abuna* à l'agrément des sultans mamlouks. Au cours du XV^e siècle, deux tendances s'étaient manifestées dans le clergé éthiopien, l'une prônant l'élection d'un métropolitain indigène⁴³, l'autre favorable à un rapprochement avec Rome⁴⁴. Par Jérusalem, où les moines éthiopiens allaient nombreux en pèlerinage, et où ils avaient un couvent, les contacts avec la Papauté avaient été suivis. Après que le pays fut resté plus de vingt ans sans chef religieux, le patriarcat d'Alexandrie avait été finalement sollicité de nommer un métropolitain. En 1482 arrivaient en Éthiopie deux *abuna*, Yesḥaq et son coadjuteur Mārḳos⁴⁵.

³⁸ Álvares/notes, p. 425 n. 1. D'après le *Liber Axumae*, éd. Conti Rossini, Paris, 1910 (CSCO 58 = *Scriptores Aethiopici*, series altera, 8), p. 83, Elēni mourut au campement de Endotnā (en 1523 ?).

³⁹ Álvares, p. 434.

⁴⁰ Álvares, p. 443.

⁴¹ Procès-verbal de l'interrogatoire de Mateus, mars 1514 : «mulierem sanctam et magnum continentis vitae exemplum» (dans Góis, *Legatio*, f.^o Bvīr). Elle jeûnait toute l'année (Álvares, p. 395).

⁴² Sāgā za-Ab (dans Góis, *Fides*, f. Mīv/p. 271, et *Crónica*, III/61, p. 232) la donne comme auteur de deux traités, le *Chedale chaay* et le *Enzera Chebaa*. Conti Rossini, *RSO* 9 (1923), p. 460, estime que le premier titre est celui du *Hohta Berhān*. Cet ouvrage et le *'Enzirā Sebḥat*, deux recueils de dévotion mariale (que certains pensent avoir été écrits au nom de la reine, et point par elle) ont été édités et traduits par M. van den Oudenrijn, *Helena Aethiopia reginae quae feruntur Preces et Carmina*, Louvain, 1960-1961 (CSCO 208 et 211 = *Scriptores Aethiopici* 29 et 40).

⁴³ *Actes de Marḥa Krestos*, tr. Stanislas Kur, Louvain, 1972 (CSCO 331 = *Script. Aeth.* 63), p. XIII ; Tamrat, p. 246-247.

⁴⁴ Tamrat, p. 265 et p. 291.

⁴⁵ *Actes de Marḥa Krestos*, tr. Kur, p. 80 ; Tamrat, p. 290.

A la mort de Yeshaq, peu après 1500, Mārḳos, déjà septuagénaire, avait assumé seul l'administration de l'Église⁴⁶. On le voit alors œuvrer dans un sens d'apaisement à l'égard du mouvement stéphanite, mouvement rigoriste auquel beaucoup de monastères avaient adhéré et que le pouvoir avait longuement persécuté. Malgré l'opposition de certains couvents, Mārḳos conféra la prêtrise à nombre de stéphanites. Encore l'initiative de lever l'excommunication n'avait-elle pas été son fait⁴⁷.

Son rang spirituel et son habileté politique faisaient de lui une des personnalités les plus éminentes de l'entourage royal. L'étendue de son influence était toutefois très circonscrite. Le clergé régulier de toute l'Éthiopie avait pour chef (*ḗcage*) l'abbé de Dabra Libānos, monastère qui semble avoir été hostile à la reine Elēni⁴⁸. Et de nouvelles persécutions contre les stéphanites, dont la mort de Na'od donna le signal⁴⁹, laissent penser que l'autorité de Mārḳos, du temps même de sa connivence avec la reine Elēni, n'était que partiellement admise.

Même si l'intronisation du jeune Lebna Dengel fut leur œuvre, la vieille reine et le vieil *abuna* n'étaient donc point des gérants discrétionnaires de l'État. Loin d'être dégagés de toute circonspection envers l'aristocratie seigneuriale et monastique, ils devaient compter avec des courants contraires et s'astreindre aux ménagements que commande le jeu politique.

Alors que ces difficultés intérieures demeurent à peu près insaisissables, la reine Elēni a été créditée d'une politique extérieure active, à partir d'évidences fragiles ou trop négligemment scrutées.

Des conflits frontaliers avec les principautés musulmanes limitrophes et les relations épisodiques avec le Caire formaient l'essentiel de l'activité

⁴⁶ L'ordre de succession des deux *abuna* et la date à laquelle Mārḳos devint seul métropolite ont fait l'objet de maintes confusions. Discutée par Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 387-388, la question a été tranchée par Conti Rossini, *Sul metropolita Yēshaq d'Etioṗia (secolo XV-XVI)*, dans *Rend. Lincei*, VIII/1 (1946), p. 7-17, dont la contribution est restée négligée (ainsi de Kur, *Actes de Marḥa Krestos*, p. vii ; des annotateurs d'Álvares, p. 357 note 1, défailante). Cf. Ricci, *RSE* 14 (1955), p. 97-98, note 137.

Mort en 1530 (cf. *Liber Axumae*, éd. Conti Rossini p. 68, tr. p. 82 ; Conti Rossini, *Sul metropolita...*, p. 9 ; Kolmodin, *Traditions de Tsazzega et Hazzega, Annales et documents*, Upsal, 1914 (*Archives d'Études orientales*, V/3) p. A53), Mārḳos aurait été inhumé à Zegeñi (Conti Rossini l'a remis en question, *RSO*, 19 (1940), p. 52-53). Suivant une autre source, il est vrai tardive, il serait inhumé à Berber Māryām (cf. A. Caquot, *Note sur Berber Māryām*, dans *Annales d'Éthiopie*, 1 (1955), à la p. 115.

⁴⁷ André Caquot, *Les Actes d'Ezrā de Gunda-Gundē*, dans *Annales d'Éthiopie*, 4 (1961), aux p. 115-116, 118 ; Tamrat, *Some notes on the fifteenth century Stephanite «heresy» in the Ethiopian church*, dans *RSE*, 22 (1963), p. 115 ; et cf. Cerulli, [cité n. 31], p. 570 n. 25, p. 571 n. 30. Sur les qualités de Mārḳos, cf. Ricci, dans *RSE* 14, p. 81.

⁴⁸ Tamrat, p. 289.

⁴⁹ Caquot, *Actes d'Ezrā de Gunda-Gundē*, p. 118.

diplomatique éthiopienne. En marge du monde civilisé, accusant un terrible retard technologique, ignorant l'économie monétaire, repliée sur elle-même, l'Éthiopie n'avait pas de rayonnement politique. Faute de moyens sans doute, mais aussi faute de vouloir. La coutume d'y garder de force les Européens qui s'aventuraient à y pénétrer privait le pays d'ouvertures et d'échanges salutaires. Le grand commerce était aux mains d'autres étrangers, les trafiquants musulmans. Ils étaient présents dans toutes les agglomérations-marchés⁵⁰. A la cour, qu'ils suivaient dans ses déplacements, leur camp était dressé à côté du campement royal⁵¹. En avril 1521, le P. Álvares constata que le négus connaissait plus vite que les Portugais en ambassade auprès de lui les nouvelles de l'Inde, par les marchands maures qui arrivaient chaque jour⁵². Nouvelles que, d'ailleurs, les informateurs musulmans déformaient sciemment⁵³.

Plus inquiétant que cette suprématie économique, mais à vrai dire corollaire, était l'encerclement de l'Éthiopie. Si elle contenait les petites principautés musulmanes qui s'étaient enracinées sur ses frontières méridionales, le sultanat côtier du Adal, dont Zeyla était la ville principale⁵⁴, avait par contre une longue tradition de guerre sainte et d'expansion territoriale. Hormis le pèlerinage de Jérusalem, qui se faisait par la lointaine Souakin⁵⁵, les liaisons de l'Éthiopie avec le monde extérieur étaient assurées par les intermédiaires musulmans⁵⁶. Pas plus que de réseau commercial, elle ne possédait de marine⁵⁷. Même au nord du Adal, elle n'avait pas d'accès libre à la mer. Massaoua était tombée sous la coupe des seigneurs de Dahlak, émirat insulaire où une révolution de palais avait permis au roi du Yémen de placer un prince vassal, sous l'autorité de fait d'un mamlouk yéménite⁵⁸. Faute d'em-

⁵⁰ Álvares, p. 187, 251.

⁵¹ Álvares, p. 417, 442.

⁵² Álvares, p. 405.

⁵³ Cf. Álvares, p. 465 : en avril 1526, les navires «maures» arrivant à Massaoua annoncent que l'Inde portugaise n'est plus.

⁵⁴ Nous reviendrons ultérieurement sur la géographie de cette région à l'époque portugaise.

⁵⁵ Afonso de Albuquerque à D. Manuel, 12.XI.1510, *CA*, I, p. 427 ; le même au même, 4.XII.1513, *CA*, I, p. 230 ; Francisco de Albuquerque à D. Manuel, 20.X.1513, *CA*, I, p. 369 ; Brás, 11/49, p. 454 ; Corsali, 18.IX.1517, dans Ramusio, I, f. 201v ; Crawford, *Ethiopian itineraries*, à l'index.

⁵⁶ Afonso de Albuquerque à D. Manuel, 25.X.1514, *CA*, I, p. 312-313. D. João III à Clément VII, mai 1532, dans *CDP*, II, p. 351-352, et dans *Relações de Pero de Alcaçova Carneiro*, éd. Ernesto de Campos de Andrade, Lisbonne, 1937, p. 85.

⁵⁷ Elêni à D. Manuel : «Nom temos nenhum poder no mar» (*Carta das novas*, p. 124 ; Cast., III/98, p. 238) ; Albuquerque à Duarte Galvão, *fin 1513 (*CA*, I, p. 400) : «Sa terre manque de bois d'œuvre, et il n'y a ni nefes ni moyen de les faire»).

⁵⁸ Albuquerque à D. Manuel, *CA*, I, p. 173-174, 224, 283 ; à Duarte Galvão, *ibid.*, p. 399.

barcations les Éthiopiens n'avaient pu réoccuper Massaoua ⁵⁹, bien qu'elle ne fût séparée du continent que par un étroit bras de mer.

La terre de Arqiqo/Harqiqu était le seul canton du littoral de la Mer Rouge où s'exerçait la souveraineté éthiopienne, représentée par le «vice-roi de la province maritime» (littéralement «le roi de la mer»), le *bahr-nagaš* (pg. *barnagais*, etc.). Son port, Daqhano/Deqeno, appelé par les Musulmans «le Vieux-Zeyla» ⁶⁰, était gouverné par un chrétien jacobite ⁶¹, représentant du *bahr-nagaš*. C'est pourquoi Mateus, au cours de ses entretiens avec les Portugais, lui donna tant d'importance ⁶², au-delà de ce que par lui-même méritait le site. Encore était-il étroitement surveillé. Lorsque les émissaires portugais arrivèrent en Éthiopie, Deqeno était devenue tributaire du seigneur de Dahlak qui en recevait cent onces d'or par an : avec un «bateau cousu» (*navio de cairo*) équipé de quatre bombardes, Dahlak tenait le chenal sous sa discrétion ⁶³. Le seigneur de Dahlak ne se faisait pas faute de molester et de voler les Éthiopiens qui passaient par son archipel ou de les arrêter pour les vendre comme esclaves ⁶⁴.

Une grande offensive de l'Islam dans l'Océan Indien, en réponse à la menace portugaise, risquait de bouleverser l'équilibre précaire des situations locales. Danger qui n'était pas mince, — la «guerre sainte» conduite par Aḥmad Grañ, et qui faillit anéantir l'Éthiopie, allait bientôt le montrer. L'apparition de forces navales égyptiennes en Mer Rouge en 1506-1507 ne dut point manquer d'alarmer les plus perspicaces des dirigeants éthiopiens. On aurait célébré par des réjouissances publiques l'annonce de l'écrasement de la flotte mamlouke par D. Francisco de Almeida en février 1509 ⁶⁵.

⁵⁹ Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 224. Sur les efforts éthiopiens du XV^e siècle pour contrôler Massaoua et Dahlak, cf. Conti Rossini, dans RSO 9 (1923), p. 455-456.

⁶⁰ Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 224. Cf. dans les *Comentários*, I/53, p. 199, pour désigner Zeyla, la forme «Zeilajadit», soit *Zayla'gad'id*, «Nouveau-Zeyla». «Vieux-Zeyla» est à identifier à Zula, l'Aduli antique, cf. Littman, art. «Adule» dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumwissenschaft*.

Sur le nom de Deqeno (pg. *Dacanam*, *Dacamim*), cf. Ricci, dans RSE 13 (1954), p. 116-120, note 42 ; sur le statut politique de Arqiqo, RSE 14 (1955), p. 82-84, note 43.

⁶¹ Francisco de Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 368.

⁶² Fin 1512, avec Albuquerque, CA, I, p. 384. En 1517, en Mer Rouge, «Harqiqū, port du roi d'Abyssinie», cf. ses lettres en arabe à D. Manuel de fin 1517-début 1518, Torre do Tombo, Cartas Orientais n° 39, l. 23-27 ; n° 42, l. 44 (et aussi Massaoua, n° 39, l. 22, 48 ; n° 40, l. 11, 21 ; n° 41, l. 12 ; n° 42, l. 5, 7, 15) ; Álvares 1518, Barreto p. 86, *Alg. Doc.*, p. 416-417. Erreur criante de Correia, II, p. 584, faisant dire à Mateus, en 1520, qu'il ne connaît pas Arqiqo.

⁶³ Francisco de Albuquerque à D. Manuel, CA, III, p. 47. Allusion probable de Mateus à ce tribut, lorsqu'il déclare que le Prêtre verse au sultan de Dahlak mille cinq cents *crúzados* pour ne point laisser entrer sur ses terres des gens qui lui causeraient du mal (Álvares 1518, Barreto, p. 86, *Alg. Doc.*, p. 416).

⁶⁴ Mateus à D. Manuel, Cartas orientais n° 39, l. 35-36 ; n° 40, l. 14-15 ; n° 41, l. 26-27 ; n° 42, l. 44-45. Sur l'exportation d'esclaves éthiopiens à partir de Dahlak, cf. Ricci, dans RSE 13 (1954), p. 113, note 33.

⁶⁵ Correia, III, p. 30.

La reine Elēni, qui adopta l'idée d'une alliance militaire avec les Portugais pour libérer la Mer Rouge de l'emprise islamique, avait-elle entrepris de démobiliser l'agressivité musulmane en concluant la paix avec le royaume du Adal ? Rien n'autorise à le supposer. L'assertion repose sur les fabulations de Bruce, auteur indigne de créance (même au bénéfice du doute que certains, parfois, lui accordent) lorsque le goût de son siècle à philosopher lui lâche l'imagination. Elēni, type de la femme-reine perfide, lui procure une belle occasion de semer l'erreur en répandant la morale. Il prétend que la reine, douée d'une ambition criminelle, voulait faire la paix avec le Adal pour sauver de la destruction ce pays, cher à son cœur resté musulman ; elle vit que pour sauver l'Éthiopie et le Adal menacé par la poussée ottomane (!), il n'y avait pas d'autre perspective que de s'allier aux Portugais ⁶⁶. Tout cela n'est qu'invention et méprise. Et le peu d'information disponible va à l'encontre : durant la minorité de Lebna Dengel, les expéditions annuelles des guerriers du Adal contre les territoires éthiopiens continuèrent comme par le passé ⁶⁷.

Conti Rossini a cru d'autre part distinguer la marque du génie politique de la reine dans l'envoi d'une ambassade, en 1516, à «l'autre ennemi de l'empire ottoman», l'Égypte ⁶⁸. L'anachronisme est flagrant, et la nature de cette «ambassade» fort claire.

Un dignitaire religieux, Abbā 'Ašrāta Māryām, fut chargé d'acheminer une importante offrande de soieries que Lebna Dengel envoyait à Jérusalem ⁶⁹. Le chroniqueur égyptien Ibn Iyās ne laisse aucun doute sur l'objet de la visite protocolaire que fit au sultan Qansawh al-Gawrī, le 25 muḥarram 922/29 février 1516, l'envoyé (*qāsid*) du roi d'Éthiopie. Abbā 'Ašrāta Māryām, qui ne put présenter au Sultan qu'un médiocre cadeau, était porteur d'une lettre de Lebna Dengel sollicitant le libre passage en territoire mamlouk des gens qu'il envoyait en pèlerinage à Jérusalem. L'ensemble des pèlerins montait à six cents personnes ⁷⁰. Que cette mission, de caractère exclusivement religieux, ne dissimulait pas d'arrière-pensée politique ressort du peu de cas qu'en fit le gouvernement mamlouk. Quand la mission partant

⁶⁶ James Bruce of Kinnaird, *Travels to discover the source of the Nile in the years 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 and 1773*, 2^e éd., Edimbourg, 1813, III, p. 152-153, 157.

⁶⁷ Álvares, p. 411.

⁶⁸ Conti Rossini, *Storia di Lebna Dengel re d'Etiopia, sino alle prime lotte contro Ahmed ben Ibrahim*, dans *Rend. Lincei*, V/3 (1894), p. 631 note 1.

⁶⁹ Álvares, p. 448. Cf. Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 390-394.

⁷⁰ Ibn Iyās, *Badā'i' al-zuhūr*, éd. M. Mustafa, V, Le Caire, 1960, p. 10-12 ; tr. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire*, II, Paris, 1960, p. 9-10. Le passage en question avait été présenté déjà par Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, II, Paris, 1811, p. 279-283, et par Wiet, *Les relations égypto-abyssines sous les sultans mamlouks*, dans *Bulletin de la Société d'archéologie copte*, 4 (Le Caire, 1938), aux p. 136-139. Le texte d'Ibn Iyās a été reproduit, traduit en italien et discuté par Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 381-388.

pour la Terre-Sainte fut formée, en 1515 au plus tard⁷¹, les intentions de l'Empire ottoman, dont l'Égypte prenait tardivement conscience, ne pouvaient assurément préoccuper le gouvernement éthiopien, et encore moins l'inciter à soutenir le Sultan contre le Turc. Le pèlerinage, d'ailleurs, se laissa surprendre par le tour imprévu des événements. En mai 1516, il était entré à Jérusalem, où sa présence provoqua des rixes sanglantes avec la population musulmane⁷². À l'automne, la descente foudroyante des Ottomans en Syrie contraignit les pèlerins à s'enfuir en toute hâte vers le Caire⁷³.

«L'ambassade» de 1516 en Égypte et l'envoi de Mateus auprès de D. Manuel ne sont donc pas associés dans un même désir de faire face à la montée de l'hégémonie ottomane. L'alliance luso-éthiopienne, visant à abolir la domination musulmane de part et d'autre de la Mer Rouge, était dirigée contre l'Égypte. Encore ne s'agissait-il, du côté éthiopien, que d'un projet secret. En dépit de ce qu'il s'efforça de faire accroire, le voyage de Mateus se situait en marge de la politique officielle du «Prêtre Jean».

L'arrivée de João Gomes et de João Sanches n'avait pas constitué une surprise pour la cour du négus : les grands desseins du Portugal étaient connus en Éthiopie avant même que Vasco da Gama ait franchi le cap de Bonne-Espérance. Pero da Covilhã avait atteint le royaume du Prêtre Jean en 1493, dans les derniers mois du règne du négus Eskender, de qui il avait été bien accueilli. Suivant l'usage dont étaient victimes les Européens, Na'od, le successeur d'Eskender, lui avait refusé l'autorisation de s'en retourner. Ses dons remarquables, sa connaissance des langues, sa compétence technique acquirent toutefois à Pero da Covilhã une position très en vue. Il jouissait de la confiance de la reine Elēni, qu'il entretenait souvent de la puissance portugaise⁷⁴.

Les plans du Portugal, qu'il avait exposés à l'aide d'une carte, coïncidaient avec le réveil d'une vieille rumeur prophétique, répandue en milieu musulman, qui annonçait la destruction de La Mecque par les Chrétiens. Pero Ferreira Fogaça la recueillait à Kilwa en 1506, de la bouche d'un

⁷¹ Cerulli, o.c., I, p. 391, indique (d'après le *Liber Axumae*, p. 83) que le départ eut lieu dans la saison des pluies de l'an éthiopien qui correspond à 1514/1515, soit *circa* juin 1515. Ce qui est conforme à la durée indiquée par Ibn Iyās, suivant lequel l'ambassade éthiopienne vint au Caire en neuf mois.

⁷² Ibn Tulūn, *Mufaḥahat al-ḥillān*, éd. M. Mustafa, II, Le Caire 1384/1964, p. 5 ; éd. R. Hartman, Berlin, 1926, p. 32, sous rabī I 922/4 mai-1^{er} juin 1516. De Damas, Ibn Tulūn entend des bruits excessifs sur la qualité de l'envoyé éthiopien (fils du souverain), sur la richesse des présents faits au Sultan, etc.

⁷³ Álvares, p. 449. Álvares/Beckingham, p. 145. Cerulli, l.c., d'après le *Liber Axumae*, l.c., place le retour de la mission en Éthiopie à la saison des pluies de 1517.

⁷⁴ Correia, III, p. 37. Sur la position de Covilhã à la cour, cf. Álvares, à l'index ; Góis, *Fides*, f. Bi-Biir/p. 228.

Maure⁷⁵, et en 1512 Duarte Galvão l'apprenait à Lisbonne par des moines éthiopiens⁷⁶. Le métropolite Mārquos en fera part, en janvier 1521, au P. Álvares et à D. Rodrigo de Lima⁷⁷. Les demandes de soutien militaire et de ravitaillement pour les escadres du Roi que João Sanches et João Gomes apportèrent à la cour du négus en 1508 n'y reçurent pas pour autant un acquiescement unanime. Ils eurent des difficultés avec les autorités. On voulut, à leur tour, les empêcher de sortir d'Éthiopie⁷⁸. Elēni, le métropolite, et ceux qui, avec eux, penchaient en faveur de l'alliance avec le Portugal, se heurtaient donc à une opposition sérieuse.

João Sanches qui, des deux émissaires, avait été le mieux introduit auprès de la reine⁷⁹, et qui étant clerc devait être le plus cultivé, mourut sur ces entrefaites. João Gomes, plus heureux, réussit, fin 1509 ou début 1510, à quitter le pays en compagnie de Sīdī Muḥammad. Dans les premiers mois de 1510, ils étaient à Souakin, cherchant à gagner Le Caire par la route terrestre, et de là Venise et le Portugal. Après une tentative manquée, ils se séparèrent⁸⁰. Sīdī Muḥammad repartit pour l'arrière-pays de Souakin et regagna probablement l'Éthiopie. Dans les années 1520, il vivait à «Manadeley»⁸¹, gros marché aux confins du pays dankali, peuplé de Musulmans et où résidaient entre autres des Maghrébins⁸². Quant à João Gomes, sans doute dans l'intention de passer en Inde, il s'embarqua pour Djedda⁸³. On perd ensuite sa trace⁸⁴.

⁷⁵ *Sumário* d'une lettre de Pero Ferreira Fogaça à D. Manuel, de Kilwa, 31.VIII.1506, *As Gavetas*, X, p. 363-364 (à en juger par le *sumário*, Pero Ferreira ne faisait pas l'identification du «abexy rei christão» au Prêtre Jean).

⁷⁶ Duarte Galvão à Afonso de Albuquerque, *mars 1513, CA, III, p. 250. Albuquerque connaissait de son côté la prophétie, cf. sa lettre à Galvão, I, p. 400. Dans la «lettre du Prêtre Jean» à D. Manuel, elle est attribuée à Jésus et à Marie, et réserve au «roi des pays des Francs» de détruire les Maures.

⁷⁷ Álvares, p. 358 et 368.

⁷⁸ Álvares, p. 278-279.

⁷⁹ Góis, *Legatio*, f. Bvii^r : «Helena (...) cum didicisset ex quibusdam Lusitanis nostris, qui in [Presbyteri Ioannis] aulam appulerant, praesertim ex uno cui nomen Ioannes clericus, res nostras apud Indos adversus incredulos gestas (...)».

⁸⁰ Brás, II/49, p. 453 ; Correia, II, p. 134 ; cf. Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 316, 384. La date du passage à Souakin se déduit du fait que les deux Juifs qui y rencontrèrent João Gomes furent capturés devant le Mont Eli, venant d'Aden, le 12 septembre 1510. Cette date est donnée par un cahier de prises portugaises, CC. II-21-3, éd. dans CA, III, p. 15, où «d'Achem» est une lecture fautive pour «d'Adem» ; recoupement en CA, III, p. 357, et cf. Aubin, dans *Arquivos* 7 (1973), p. 176.

⁸¹ Álvares, p. 278-279.

⁸² Álvares, p. 186, 187, 283. Sur la localisation de cette agglomération-marché, avis différents de Crawford, *Itineraries*, p. 73-76, et des annotateurs d'Álvares, p. 582-583 et cartes, p. 26 et p. 184.

⁸³ Brás, II/49, p. 454.

⁸⁴ Notons que «trois Francs» vêtus à la turque et non circoncis furent arrêtés à La Mecque en juin-juillet 1510 et, tenus pour espions, envoyés au Caire (Ibn Iyās, IV, p. 191 ; tr. 1, p. 184).

Ce qui est sûr, c'est que João Gomes n'était pas porteur de la réponse du prêtre Jean aux demandes de D. Manuel. Cette réponse fut confiée à Mateus.

Lorsque, bien des années plus tard, en 1520, l'ambassade portugaise conduite par D. Rodrigo de Lima se rendra officiellement auprès de Lebna Dengel, les dirigeants éthiopiens s'efforceront de faire passer Mateus pour un imposteur. Dès l'arrivée des Portugais à la cour, en octobre 1520, le ministre (*behtwada* de gauche) Wasan Sagad leur déclarera que Mateus n'était pas allé au Portugal d'ordre du souverain non plus que de la reine Elēni⁸⁵. Le négus notifiera à D. Rodrigo de Lima que Mateus était parti pour le Portugal sans son autorisation, qu'il était un menteur⁸⁶, et qu'il avait fait ce voyage auprès de D. Manuel de son propre chef, sans que personne le lui ait demandé⁸⁷. Recevant D. Rodrigo de Lima le 20 janvier 1521, le métropolite lui-même assurera que Mateus «avait entrepris ce voyage avec un mensonge (*hindo com mentira seu caminho*)»⁸⁸. Pero da Covilhã conseillera à D. Rodrigo de ne pas aborder ce sujet, afin de ne pas avoir l'air de mettre en doute la parole du négus, qui niait catégoriquement avoir dépêché Mateus. Covilhã révélera à son compatriote que la reine Elēni avait envoyé Mateus en secret, à l'insu du jeune souverain⁸⁹. Finalement, dans la lettre qu'il écrira peu après à D. Manuel, Lebna Dengel admettra le caractère officieux de la légation de Mateus et reconnaîtra que, s'il n'avait point été mandaté par lui-même, il l'avait été par la reine Elēni, qui gouvernait durant sa minorité⁹⁰.

Dans la «lettre du Prêtre Jean» à D. Manuel, le nom d'Elēni ne figure pas, et rien ne laisse deviner son existence. En revanche, le nom et le rôle du métropolite Mārqs sont mis en avant. On a observé à ce propos que la mention de l'*abuna* était insolite dans la correspondance des souverains éthiopiens, et on y a vu un signe de l'habileté manœuvrière de la reine⁹¹. Reste à savoir quelle habileté il y avait, et quel était le dessein des deux vieillards. La foi de la reine et sa perspicacité d'homme d'État trouvaient également leur compte à acquiescer aux demandes portugaises : elle offrait de ravitailler autant d'escadres qu'en enverraient les Portugais en Mer Rouge, et de fournir en masses inépuisables des combattants aguerris, pour accomplir les prophéties attribuées à Jésus, relatives à l'anéantissement des Maures

Correia, qui utilisa — mais comment? — des papiers de membres de l'ambassade portugaise de 1520-1526, tient João Gomes pour vivant à la cour du négus en 1520 et au-delà, assistant le P. Álvares dans le service religieux (III, p. 40). Le P. Álvares n'en dit mot. João Gomes n'était pas un ecclésiastique, cf. *supra* n. 23.

⁸⁵ Álvares, p. 273.

⁸⁶ Álvares, p. 283, et p. 343. Cast., VI/26, p. 189.

⁸⁷ Correia, III, p. 35.

⁸⁸ Álvares, p. 368.

⁸⁹ Correia, III, p. 36-37 ; aussi p. 30.

⁹⁰ Lebna Dengel à D. Manuel (1521), dans Álvares, p. 496 ; *Fides*, f. Ciiiiv/p. 234.

⁹¹ Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 430.

par les Chrétiens. La suggestion de créer des liens matrimoniaux entre les deux maisons royales, de préférence en mariant aux princes éthiopiens des princesses portugaises, voulait témoigner qu'elle était prête à s'engager dans une politique à long terme.

Quant au métropolite, la lettre exprimait seulement son accord à l'envoi de Mateus, porteur des offres politiques de la reine. En fait, l'*abuna* était directement intéressé au succès de la mission de Mateus, pour des motifs religieux. Il souhaitait épurer son Église de pratiques qu'il jugeait contraires à l'orthodoxie. Comme il le dira plus tard au P. Álvares, il se sentait isolé pour accomplir pareille tâche, et il comptait, de ce fait, sur l'influence portugaise⁹². Le rattachement à Rome lui paraissait une solution au problème de la nomination des métropolites par une autorité spirituelle extérieure, qui avait été si vivement discutée dans l'Église éthiopienne avant 1477. Mateus fut chargé de pressentir le Pape en vue du règlement de la succession de Mārkos lorsque celui-ci viendrait à mourir⁹³.

Les préoccupations politiques de la reine et les soucis religieux du métropolite étaient complémentaires. Mais l'un comme l'autre ne pouvait compter que sur une adhésion partielle, qui de la noblesse, qui du clergé. La perspective d'aventurer les forces éthiopiennes hors du royaume pour collaborer avec une puissance étrangère ne pouvait que susciter la réserve, pour ne pas dire l'opposition résolue, d'une classe dirigeante xénophobe. Le secret du départ de Mateus, partagé par un très petit nombre de confidents, avait certes un autre motif, — la nécessité de déjouer l'espionnage musulman, — mais les choses se seraient sans doute passées différemment, si l'oligarchie éthiopienne avait été d'accord pour donner aux Portugais une réponse positive. Il n'est pas improbable que l'adhésion de la vieille reine aux appels de D. Manuel ait contribué à la faire mettre à l'écart.

Encore que la «lettre du Prêtre Jean» ait surtout traité de l'entente militaire pour une offensive conjointe en Mer Rouge, l'initiative d'envoyer Mateus au Portugal traduisait, à notre avis, plus que celle des nobles, l'aspiration d'une fraction des clercs. Non seulement parce que le nom de l'*abuna* y est mis en avant. Le métropolite n'était pas le seul partisan de contacts avec l'Occident. Un courant de sympathie envers l'Église romaine était depuis longtemps vivace dans le milieu monastique. On verra un signe de l'intérêt

⁹² Álvares, p. 349, 358. Cf. Ricci, *RSE* 22, p. 84-85, note 152.

⁹³ Ceci ressort du bref de Léon X à D. Manuel, » *mai 1514, en réponse à une lettre de D. Manuel concernant l'ambassade de Mateus : «ut Nuntius asserit, vir probate vite Marcus Patriarcha in spiritualibus preest, petereque propterea ut interveni mortis ipsius Marci Patriarche ne Christi fideles patiantur apud ipsos detrimentum, eligamus successorem (...)» (*CDP*, I, p. 248-249).

Signalons au passage que le petit livre de Girma Beshah et Merid Wolde Aregay, *The question of the union of the churches in luso-ethiopian relations*, Lisbonne, 1964, ch. III, «Empress Elēni and Albuquerque, luso-ethiopian alliance» (p. 21-27), est sans valeur.

que pouvait y éveiller l'idée de relations avec le Portugal dans l'attirance que la cour de D. Manuel exerça sur les moines éthiopiens qui, de Jérusalem, partirent pour Saint-Jacques de Compostelle et Lisbonne⁹⁴, à l'époque même où y allait de son côté, par la route du cap de Bonne-Espérance, l'homme de confiance de la reine Elēni et de l'*abuna* Mārqs, le marchand Abraham, que les Portugais connurent sous le nom de Mateus.

III. LE MARCHAND MATEUS

Mateus (gardons-lui le nom sous lequel il est passé à l'histoire) appartenait à la catégorie de ces marchands que leur activité internationale élevait au statut d'agents commerciaux des cours princières. Les «marchands royaux» étaient, de ce fait, employés à des tâches confidentielles, politiques aussi bien que privées, dont leur métier facilitait l'exécution et couvrait le secret. Mateus, qu'on voit déjà vendre des chevaux pour le compte d'un musulman de Dahlak vers 1490⁹⁵, était connu pour être l'agent «dont la reine Elēni se servait en affaires d'importance et de confiance»⁹⁶. En 1513, un Éthiopien évadé d'Aden à l'occasion de l'attaque portugaise contre cette ville, expose à Afonso de Albuquerque que c'est «un homme que le Prêtre Jean envoie souvent en divers pays»⁹⁷. En 1520 les gens de Arqiqo déclarent au gouverneur Diogo Lopes de Sequeira : «Le Prêtre Jean se servait beaucoup de lui. Il venait constamment, envoyé par lui, à ces ports-ci pour acheter maintes choses. Il était aussi marchand de la reine Elēni et venait chercher toutes les choses dont elle avait besoin à ces ports de mer, à savoir Massaoua, Deqeno (*Dacamim*) et Dahlak»⁹⁸. Barros référant à ces mêmes propos des gens de Arqiqo dit qu'il commerçait en Égypte («au Caire»), et que la reine Elēni l'envoyait pour ses affaires en divers pays (*partes*)⁹⁹. Mateus était d'autre part lié avec l'*abuna*. Il se présentera aux Portugais comme frère de celui-ci¹⁰⁰, mais Mārqs révélera par la suite au P. Álvares qu'au sens littéral ce n'était

⁹⁴ Ci-après p. 175-176.

⁹⁵ Álvares 1518, dans *Alg. Doc.*, p. 416, Barreto, p. 85.

⁹⁶ Góis, III/58, p. 219. Correia, II, p. 325.

⁹⁷ Albuquerque à D. Manuel, 25.X.1514, CA, I, p. 314 ; cf. Cast., III/99, p. 241, et III/105, p. 257 (agent de la reine Elēni).

⁹⁸ *Carta das novas*, p. 104.

⁹⁹ Barros, III/3-10, p. 161-162, et II/7-6, p. 340.

¹⁰⁰ Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 383 (cf. ci-dessous p. 155). Mateus à D. Manuel, *Cartas Orientais*, n° 41, l. 14-15 : «le sultan de Dahlak me reconnut comme étant frère du patriarche (*aḥā al-batriyarkī*)». Brás, III/54, p. 201 : «dizia ser irmão do patriarcha dos abexins». Cf. *infra* n. 130.

point exact¹⁰¹. N'accusons point Mateus d'avoir manié tendancieusement l'hyperbole affective. Il usait du mot «frère» pour exprimer la force d'un lien personnel qui, s'il n'était pas familial, avait dû être plus étroit que Mārqs, en 1521, ne jugera opportun de le rappeler. De même, s'exprimant sous le couvert du «Prêtre Jean», la reine Elēni présenta-t-elle Mateus à D. Manuel comme «frère de (son) service (*irmão de meu serviço*)». Et elle ajoutait l'attestation de confiance la plus formelle : «Tout ce que notre ambassadeur Mateus vous dira, recevez-le comme (de) notre personne et croyez-le. Car il est la principale personne que nous avons. Si nous avons eu quelqu'un d'autre qui en sache plus ou qui soit plus qualifié, nous vous l'aurions envoyé»¹⁰².

Damião de Góis qui, alors tout jeune homme, a vu Mateus plus d'une fois à la cour de D. Manuel, gardait de lui un souvenir flatteur¹⁰³, et il emploie la même expression «très avisé (*mui prudente*)» par laquelle D. Manuel définissait au Pape l'ambassadeur du Prêtre¹⁰⁴. Sāgā za-Ab, en 1534, le qualifiera d'«homme bon»¹⁰⁵. D'autres témoignages présentent une face bien différente du personnage. Celui qui l'a le plus fréquenté, qui fut son confesseur et qui resta son seul soutien dans les moments critiques, le P. Francisco Álvares, disait de lui, en 1518, qu'il était à son ordinaire «emporté, furieux et léonin»¹⁰⁶. Barros, qui le peint «homme de tempérament violent (*forte de condição*), susceptible (*mimoso*), difficile à contenter», reconnaît benoîtement que «ce qu'on disait de lui lui valut de subir quelque épreuve (*trabalho*) au-delà de ce qu'il méritait»¹⁰⁷. L'historien d'aujourd'hui découvre, derrière la violence amère qui donne à ses lettres de 1517-1518 un ton si étonnant, une résistance morale peu commune et l'exaspération d'une loyauté calomniée.

Mateus arriva en Inde flanqué de quelques serviteurs-esclaves¹⁰⁸, d'une épouse et d'un petit jeune homme (*adolescentulus*)¹⁰⁹ appelé Jacob/Yā'qob, qui allait être connu au Portugal sous le nom de D. Jácome. Mateus, qui

¹⁰¹ Álvares, p. 368 : l'*abuna* dit que Mateus «n'était pas son frère, mais avait été un marchand son ami».

¹⁰² Lettre du Prêtre Jean (sur les éditions, cf. *supra* n. 30).

¹⁰³ Góis, III/58 et 59, p. 219 et 220.

¹⁰⁴ La réponse de Léon X, *mai 1514, le qualifie de *prudens* et *cordatus*, CDP, I, p. 248. Albuquerque l'avait dit «*avisado*» (CA, I, p. 383).

¹⁰⁵ Sāgā za-Ab, *apud* Góis, *Fides*, f. Mii/p. 270 : «quippe vir bonus erat».

¹⁰⁶ Álvares 1518 : «*destemperado, furioso e liam que soya ser*» (*Alg. Doc.*, p. 415 ; Barreto, p. 84).

¹⁰⁷ Barros, III/3-10, p. 162.

¹⁰⁸ A cinq d'entre eux Albuquerque faisait donner une pièce de cotonnade, à Goa, le 17.XII.1512, CA, V, p. 313. Selon Correia, II, p. 325, Mateus débarqua en Inde avec huit serviteurs et deux femmes de bel aspect.

¹⁰⁹ Góis, *Legatio*, f. Aii^v.

l'entourait d'une sollicitude paternelle ¹¹⁰, le présenta d'abord comme un frère de sa femme ¹¹¹, elle-même fille de *rās* (pg. *rei*) et parente du Prêtre, puis, après ses déboires conjugaux, comme son propre neveu ¹¹². Il revendiqua, et obtint, pour Jácome, «fils d'un grand roi du Prêtre» ¹¹³, un traitement protocolaire égal au sien, car le garçon, de par son rang aristocratique, devait être considéré comme le véritable représentant du souverain éthiopien ¹¹⁴. Jácome passe dans le sillage de Mateus comme une ombre muette. On ne sache pas qu'il soit jamais intervenu, par exemple dans le scandale où Mateus fut impliqué par sa femme, sans doute parce qu'il était infiniment trop jeune, et trop falot, pour avoir la moindre autorité. Selon Damião de Góis, il avait été envoyé avec Mateus pour être formé à la connaissance des relations internationales, domaine où les compétences manquaient dans l'aristocratie éthiopienne ¹¹⁵.

Dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons, l'épouse de Mateus ne tarda pas à dénoncer l'homme lige de la reine Elêni comme un dangereux imposteur : il était «maure» et non abyssin, il n'était pas envoyé du Prêtre Jean mais venait du Caire comme espion, il était un pilote expérimenté et un sorcier ; elle n'était ni sa femme ni la sœur du jeune garçon qui les accompagnait, il les avait volés, couchait avec le garçon et forniquait avec d'autres femmes ¹¹⁶. Les griefs de la dame, — en avait-elle tant pour perdre le malheureux Mateus par des accusations aussi graves que celles de maure, d'espion et de pédéraste ? — ont leur source dans les mystères d'une vie privée qui échappe à nos regards. Dans sa partie contrôlable, l'accusation est un faux : Mateus n'était pas un espion mamlouk.

Mateus fut reconnu «maure» au Malabar, à Cananor, par sa femme, à Cochinchine par le secrétaire indigène de la *feitoria*, qui déclara le connaître d'avant ¹¹⁷. Mais la source de ces déclarations est plus que trouble. Aucun

¹¹⁰ Mateus à D. Manuel, début 1517, CVR 11 : «de maneira que era como meu filho» (Barreto, p. 73) ; au même, fin 1517, Cartas Orientais n° 39, l. 51 : «mon enfant Jácome (*waladi Gākma*)».

¹¹¹ Albuquerque à D. Manuel, 16.XII.1512, CA, I, p. 383 ; Gaspar Pereira à D. Manuel, 12.I.1513, CA, III, p. 356.

¹¹² Mandados de D. Manuel du 30.X.1514, dans Barreto, p. 47, *Alg. Doc.*, p. 365, et du 28.III.1515, Barreto, p. 53. Conhecimento de Lourenço de Cosmo, Lisbonne, 29.III.1515, CA, VI, p. 256-257. Auto d'octobre 1515, Cananor, CA, III, p. 163, 164.

¹¹³ Mateus à D. Manuel, début 1517, CVR 11, Barreto p. 73. Góis qualifie Jácome de *fidalgo* (III/59, p. 219) et de gentilhomme abyssin (III/60, p. 222).

¹¹⁴ Albuquerque à D. Manuel, 16.XII.1512, CA, I, p. 383 ; Duarte Barbosa à D. Manuel, 12.I.1513, CA, III, p. 50.

¹¹⁵ Góis, *Legatio*, f. B viii^v.

¹¹⁶ Duarte Barbosa, *l.c.* ; Gaspar Pereira à D. Manuel, de Cananor, 12.I.1513, CA, III, p. 356.

¹¹⁷ Gaspar Pereira, *l.c.*, d'après António Real, *feitor de Cochinchine*.

témoignage extérieur au Malabar n'était la dénonciation¹¹⁸, hormis celui, quelque peu différent, de Correia. Selon Correia, Mateus se fit chrétien au monastère de Bizan, dans l'arrière-pays de Massaoua, à la demande de la reine Elëni, afin d'obtenir son envoi en ambassade au Portugal¹¹⁹.

Que faut-il en croire ? Il n'y aurait, assurément, rien d'incompatible à ce que Mateus ait été fournisseur attitré de la cour éthiopienne et musulmane. On pourrait même concevoir que son appartenance à l'islam lui ait facilité les missions délicates dont le chargeait Elëni. D'autre part, dans la société éthiopienne, les abjurations n'étaient pas rares, dans les deux sens. Jorge, l'interprète de l'ambassade de D. Rodrigo de Lima, avait été acheté, en 1517, par le P. Álvares à Ormuz, où l'avait vendu un «Maure» dont la conversion feinte au christianisme n'était qu'une astuce commerciale pour exporter des esclaves abyssins¹²⁰. A un niveau plus élevé, un membre de la classe aristocratique, frère du *behtwadam* Wasan Sāgad, changea de confession à plusieurs reprises, et périt finalement en combattant de l'islam¹²¹. La classe supérieure éthiopienne comptait toutefois des convertis de marque d'une foi sans défaillance. Tel était le cas de la reine Elëni elle-même, ou de Embaqom, musulman irakien passé au christianisme et qui était, dans les années 1520, abbé de Dabra Lībanos¹²², et de ce fait *ečage*, c'est-à-dire second personnage, après l'*abuna*, de la hiérarchie religieuse éthiopienne.

En le dénonçant comme maure, les ennemis de Mateus dévoilèrent qu'il se parait d'un faux nom. Il s'appelait en réalité Abraham. Lebna Dengel, qui lui aussi, pour d'autres raisons, tenait à faire passer Mateus pour un imposteur, confirma aux Portugais, en 1520, qu'Abraham était son véritable nom¹²³. Toutefois Lebna Dengel n'associe pas ce changement de nom à un changement de religion. On chercherait en vain, dans l'information de provenance éthiopienne, des allusions au fait que Mateus ait été musulman ou converti de l'islam au christianisme. Ni Jorge Lopo de Andrade de son escale à Dahlak en 1517, ni le P. Álvares de son long séjour en Abyssinie n'ont rien rapporté de semblable. Le Juif Francisco de Albuquerque, qui connaissait passablement son monde de Mer Rouge, qualifia «Mathias», en 1513, de «chrétien jacobite»¹²⁴, ce qui est la définition la plus exacte qu'on ait alors fourni de son appartenance confessionnelle.

¹¹⁸ Faisons un sort à l'épithète de «maure» que lançait à Mateus, en 1515, un moine éthiopien rentrant avec lui de l'Inde au Portugal, cf. Aubin, *Duarte Galvão*, p. 40.

¹¹⁹ Correia, II, p. 326.

¹²⁰ Álvares, p. 363.

¹²¹ Cf. Álvares/notes, p. 433 n. 1.

¹²² Cf. Ricci, *passim* ; Cerulli, dans *Orientalia*, 13 (1944), p. 150-152 ; et l'introduction de Van Donzel à sa traduction de 'Enbāqom, *Anqāsa amin*, Leyde, 1969.

¹²³ Lebna Dengel à D. Manuel, *1521, dans Álvares, p. 497 et 499. Les Portugais l'avaient su déjà, soit lors du scandale de Cananor, soit plutôt par le moine éthiopien rentrant en Inde en 1515, et Duarte Galvão s'en était fait l'écho (cf. CA, I, p. 162).

¹²⁴ Francisco de Albuquerque à D. Manuel, CA, III, p. 357.

Mateus n'avait ni le cheveu crépu ni le teint noir des Éthiopiens¹²⁵. Damião de Góis, qui l'avait vu maintes fois, le décrit de taille moyenne, mais de belle prestance ; il avait de longs cheveux blancs, une barbe blanche qu'il portait bien longue, la peau très claire, presque blême¹²⁶. Dans sa *Legatio* de 1532, il le qualifie d'Arménien («*natione Armenicus*»)¹²⁷, ce que lui confirmera en 1533 Sāgā za-Ab, l'ambassadeur de Lebna Dengel auprès de D. João III¹²⁸. On sait par ailleurs qu'il y avait des marchands chrétiens du Levant en Éthiopie¹²⁹. Que Mateus se soit présenté lui-même comme «un frère du patriarche que les Abyssins ont au Caire», suggérerait plutôt une appartenance à la communauté copte d'Égypte («le Caire»), si l'expression, mal comprise de ses interlocuteurs, n'était à appliquer, au sens affectif, au métropolitain Mārqs, venu d'Égypte¹³⁰. Lorsqu'en 1520 les Portugais abordèrent à Massaoua, les gens d'Arqiko s'enquirent aussitôt auprès d'eux d'un «homme qui s'appelait Mateus et qui était allé à leur recherche (...), un homme du Caire (...)»¹³¹. Castanheda qualifia Mateus de marchand chrétien naturel du Caire¹³². Sans se risquer à plus de précision, on peut tenir pour acquis qu'il était originaire de l'État mamlouk¹³³. De là à traiter de «maure», en mauvaise part, un homme qui était, comme dit Barros, «de la race des Maures»¹³⁴, le pas était facile pour les malveillants.

Autant il était naturel que la reine Elēni et le métropolitain Mārqs aient choisi comme émissaire un de ces marchands royaux si habituellement chargés, en Orient, de procéder aux contacts diplomatiques, autant il

¹²⁵ Duarte Barbosa à D. Manuel, *CA*, III, p. 50 ; Barros, II/7-6, p. 340.

¹²⁶ Góis, *Legatio*, f. Ciiiir «colore subalbido, ad pallorem vergente» ; Duarte Barbosa, *l.c.* ; Brás, III/53, p. 201 ; Barros, III/3-10, p. 162 ; Correia, II, p. 325 (qui lui donne cinquante ans).

¹²⁷ *Legatio*, f. Aiiiv.

¹²⁸ Sāgā za-Ab, *apud* Góis, *Fides*, f. Miir, p. 270 ; *Crónica*, III/60, p. 223.

¹²⁹ Cf. 'Arab-faqīh Futūḥ al-Ḥabaṣa, éd. et tr. R. Basset, *Histoire de la conquête de l'Abyssinie (XVI^e siècle)*, Paris, 1897, texte p. 148, tr. p. 234 : à Zarāra il y a «des marchands chrétiens qui viennent d'Égypte et des chrétiens [qui viennent] de Syrie (Sām)». Sur la présence d'Arméniens en Éthiopie à cette époque, les renseignements sont vagues. Pour les contacts culturels et religieux arméno-éthiopiens, cf. Conti Rossini, dans *RSE*, II/2, 1942, p. 191-197. Selon la *Vie* de Enbāqom, celui-ci apprit l'arménien dans les années où il vécut auprès du métropolitain Mārqs (Ricci, *RSE* 14 (1955), p. 82 et note 43, p. 100, 102 ; Van Donzel, introd. p. 21).

¹³⁰ Albuquerque à D. Manuel, *CA*, I, p. 383 : «irmāo do patryarqua que os abexis tem no Cairo». Sur l'interprétation, cf. *supra* n. 100 et 101.

¹³¹ *Carta das novas*, p. 104.

¹³² Cast., III/97, p. 236.

¹³³ Schurhammer, *Franz Xaver* [cité *supra* note 1], I, p. 653 n. 2, observe que l'appellation arménio peut, dans l'usage de l'époque, s'appliquer à un Arménien comme à un Chaldéen (Araméen). D'autre part, *O Cairo*, «Le Caire», des textes portugais désigne au sens large l'Égypte (mot de savants, *Egipto/Egypto*, est très rarement usité). Dans l'usage éthiopien, enfin, la qualité d'«égyptien» s'étendait aux chrétiens ne connaissant pas la langue du pays et parlant arabe (cf. Ricci, *RSE* 14, note 112, p. 96, et note 138, p. 98). C'était le cas de Mateus (*CA*, III, p. 50 : «nam sabe a lingua da terra do Preste»).

¹³⁴ Barros, II/7-6, p. 340.

fallait s'attendre que les Portugais, oubliant la qualité de leurs propres messagers et imaginant toute autre une ambassade du demi-légendaire Prêtre Jean, s'interrogent sur l'étrange composition de la légation éthiopienne envoyée à D. Manuel.

Damião de Góis essaya, plus tard, de répondre à des questions qu'il avait dû entendre plus d'une fois formuler.

«Pourquoi, — écrit-il, — du si grand nombre de noblesse qu'il devait y avoir à la cour du Prêtre Jean, n'envoya-t-on pas dans cette ambassade des hommes âgés, graves, de grande expérience et nés d'Abyssins, qui auraient joui d'une plus grande autorité auprès de notre Roi, plutôt que ceux-là, dont l'un était étranger à la noblesse des Abyssins ou des Indiens, étant Arménien, et l'autre, bien qu'Abyssin et élevé à la cour royale, toutefois jeune, et l'un et l'autre sans escorte royale, témoignant du peu de dignité de l'ambassade ? A cela on peut avancer deux raisons.

La première est que, dans tous ces pays, si vastes soient-ils, du sein Arabique jusqu'au sein Gangétique, il y a seulement deux langues, le persan et l'arabe, grâce auxquelles quiconque les sait bien est à même de vivre aisément dans toutes ces régions. Il n'y a que peu, et presque pas du tout de nobles abyssins à la cour du Prêtre Jean qui les sachent. D'une part parce qu'ils ont des relations très réduites avec les peuples du dehors ou limitrophes, d'autre part parce qu'il leur arrive très rarement de sortir des frontières de leur pays, se contentant de la langue de leur pays, des mœurs de leur pays. Mateus savait bien l'une et l'autre de ces langues, et connaissait toutes ces régions où il était souvent venu. Et comme en ce temps, bien qu'Arménien, il était dans les conseils de la reine et avait auprès d'elle beaucoup de pouvoir, il était trouvé propre, en regard des autres, pour cette ambassade ; lui étant adjoint ce jeune Abyssin, auquel il apprendrait les langues et les mœurs diverses des nations, afin que lorsqu'il serait besoin il puisse se charger de semblables ambassades.

L'autre raison, que les exploits lusitaniens parmi les Indiens ou contre les Turcs ou les Persans n'étaient pas encore, en ce temps-là, connus des Abyssins au point qu'il leur parût nécessaire d'exposer quelque vieux noble Abyssin, surtout sans pratique des langues, au grave péril d'un voyage si long et si difficile, avant qu'ils n'en soient plus assurés par quelqu'un d'autre. Pour cette raison on trouva bon d'envoyer cet Arménien Mateus, le plus apte à cette affaire, qui sans aucune escorte royale, mais sous le dehors d'un marchand, observerait tout» ¹³⁵.

Des connaissances linguistiques de Mateus, dont Damião de Góis a raison de souligner qu'elles étaient un atout important, on ne peut juger que par les lettres en arabe qu'il adressa à D. Manuel, dont quatre ont été conservées. La langue en est un arabe dialectal parlé, très corrompu, autant, sinon plus que celui d'autres documents émanant du milieu des navigateurs et des trafiquants de l'Océan Indien ¹³⁶. Son persan, s'il est exact que ce marchand

¹³⁵ Góis, *Legatio*, f. Bviii^v.

¹³⁶ Ces lettres seront publiées.

des pays de Mer Rouge ait manié tant soit peu la *lingua franca* indo-persane¹³⁷, devait être du même ordre, voire pire. A son arrivée en Inde, et de même à son arrivée à Lisbonne en mars 1514¹³⁸, Mateus se faisait entendre des Portugais par le moyen d'interprètes. Afonso de Albuquerque, qui l'interrogea par le truchement de son secrétaire Yūsuf (connu ensuite sous le nom d'Alexandre de Ataíde¹³⁹) lui offrit deux petits esclaves éthiopiens sachant déjà un peu de portugais¹⁴⁰. Mais l'arabe restait certainement la langue intermédiaire entre les Éthiopiens et les Portugais. Fin 1513 Albuquerque envoyait au Portugal comme interprète d'Éthiopiens qu'il avait délivrés de l'esclavage musulman lors de son récent voyage en Mer Rouge, un jeune Éthiopien qui savait très bien l'arabe¹⁴¹.

Sa cohabitation avec les Portugais permit à Mateus d'acquérir des notions de leur langue. Ses lettres en arabe à D. Manuel fourmillent de mots ou d'expressions portugaises ; *principe, santo, Santa Maria, mouro, como Santiago*, mais il ne sut jamais l'écrire, — les deux lettres en portugais que nous avons de lui ont été écrites par d'autres, — et sans doute même pas apposer son nom au bas d'un document : il signait en caractères arabes¹⁴². C'est vraisemblablement en «arabo-portugais» qu'il s'entretenait avec le P. Álvares, son confesseur, ou avec d'autres, après 1515. Il est douteux qu'il ait su assez de portugais pour se passer d'intermédiaire dans une conversation soutenue. Lorsqu'il déposa une plainte à Cananor, en octobre 1515, il s'en fit lire le texte par l'interprète d'arabe Miguel Nunes¹⁴³, qui lui servait de truchement dans ses entretiens avec Duarte Galvão¹⁴⁴.

¹³⁷ Bruce, *Travels*² [cité n. 66], p. 158, dit que Mateus avait visité Ispahan et Ormuz. Affirmation qui ne repose sur rien. Le nom d'Ispahan vient naturellement sous la plume du faussaire, au XVIII^e siècle, comme celui d'un grand centre commercial iranien. Autour de 1500, Ispahan était une petite cité de second ordre.

¹³⁸ Góis, *Legatio*, f. Aiii^r.

¹³⁹ Brás, III/54, p. 202. Sur Alexandre de Ataíde, cf. J. Aubin, dans *Arquivos*, 7 (1974), p. 178-179, 182-183.

¹⁴⁰ Albuquerque à D. Manuel, 16.XII.1512, CA, I, p. 382.

¹⁴¹ Albuquerque à D. Manuel, 1.XII.1513, CA, I, p. 173.

¹⁴² Une liste des lettres et des reçus en portugais signés par Mateus a été établie par Schurhammer, *Briefe*, n° 26 à 31 et 34. Toutes ces pièces portent soit le nom de Mateus en caractères arabes («Mâtīws»), soit son nom en caractères arabes et portugais, soit son nom en portugais suivi d'une croix. Mais Mateus ne savait pas tracer son nom en caractères latins ; l'examen des originaux montre qu'il est écrit, sans paraphe, par une main portugaise (de même pour les signatures de Jácome, ou des autres Éthiopiens logés en 1514 à l'hôpital de Lisbonne).

¹⁴³ Cf. CA, III, p. 161.

¹⁴⁴ CA, III, p. 167. Miguel Nunes (sur lequel Sousa Viterbo, *Notícia de alguns arabistas*, dans *O Instituto*, 52 (1905), p. 752, n'a pu citer que CA, III, p. 161 sqq.) est vraisemblablement ce marchand musulman (Cast. II/85, p. 405 ; Góis, II/36, p. 123) ou ce capitaine «turc de nation» (Barros, II/3-2, p. 103) capturé au printemps 1508 sur un vaisseau allant des Maldives à la Mer Rouge, qui expédié au Portugal se fit chrétien et dont «le Roi se servit par la suite en Inde» (Góis, l.c.). Dans un auto de Gaspar Pereira, daté de Cananor, 8.XII.1507, CC. 1-111-70, figure la déposition d'un autre Miguel Nunes interprète, mais pour le malayalam.

En quelle langue était rédigée la lettre de la reine Elêni ? Celle qu'elle avait reçue en 1508 était en arabe et en portugais ¹⁴⁵. On peut supposer que la réponse de la reine Elêni était également en arabe, à moins que le texte n'en ait été établi en plusieurs langues, comme ce fut le cas lorsque Lebna Dengel, en 1521, écrivit à D. Manuel : l'original éthiopien était accompagné d'une version arabe et d'une version portugaise, celle-ci faite par les soins de Pero da Covilhã et du P. Álvares ¹⁴⁶. Selon la *Nova da vymda do enbaixador do Rey do Preste João*, qui en donne la traduction en portugais, la lettre de la reine Elêni était en arabe («*estprita em aravygo*») ¹⁴⁷. Selon ce que dit Damião de Góis dans sa *Legatio*, elle était en chaldéen, c'est-à-dire en geez ¹⁴⁸. Dans sa *Crónica de D. Manuel*, il indique qu'elle était en arabe et en persan ¹⁴⁹. Ni la *Nova da vymda do enbaixador* ni Damião de Góis ne signalent l'existence d'une version portugaise originale. Celle qui nous a été transmise doit donc avoir été établie sur un document en langue orientale. Toutes les sources sont muettes sur la provenance de cette traduction, hormis Barros, selon lequel elle fut faite aux Indes par un Juif du Caire au service d'Albuquerque, Samuel ¹⁵⁰. Indication sûrement erronée, car Mateus n'avait pas communiqué à Albuquerque la lettre destinée au Roi.

¹⁴⁵ Cf. *supra* n. 26. La lettre de 1500 adressée par D. Manuel au samorin de Calicut était pareillement en deux versions, arabe et portugaise, cf. Aubin, *Duarte Galvão*, p. 33-34.

¹⁴⁶ Álvares, p. 377, 493. Sur l'usage de l'arabe dans les lettres aux rois étrangers, cf. Ricci, *RSE* 23, note 219, p. 151.

Bruce [cité n. 66], p. 159, tire de la critique interne de la «lettre du Prêtre Jean» la conviction que le début fut composé par Pero da Covilhã, qui savait la manière de correspondre avec le Portugal sur des sujets dangereux, et la fin, où l'objet de l'ambassade est énoncé en clair, par les naïfs confidentiels éthiopiens de la reine Elêni. La lecture de la lettre ne convainc pas de la justesse de cette déduction téméraire et subtile. Ficalho, *Viagens de Covilhan*, rejette le critère de Bruce, (p. 195), mais croit à la collaboration de Covilhã (p. 193).

¹⁴⁷ *Nova da vymda do enbaixador*, ms. Ajuda, f. 160a ; ms. Alcobaça 297, f. 156a ; ms. FG 7638, f. 119a.

¹⁴⁸ Góis, *Legatio*, f. Aiiiir («ex sermone caldaico quo illi praecipue utuntur») ; de même Barros, II/7-6, p. 341 ; confirmés par la lettre de Lorenzo Pasqualigo à son frère à Venise, datée de Londres, 11.IV.1514, dans Sanuto, XVIII, p. 181-182.

¹⁴⁹ Góis, III/59, p. 220.

¹⁵⁰ Barros, II/7-6, p. 341 (de crainte qu'il n'y eût pas au Portugal d'interprète sachant le «chaldéen»). Sur l'identité possible de Samuel, cf. J. Aubin, dans *Arquivos* 7 (1974), p. 177 (Francisco de Albuquerque n'était pas réputé savoir le «chaldéen», cf. *ibid.*, p. 176). Nous supposons, comme l'a fait avant nous Ficalho, *Viagens de Covilhan*, p. 192 n. 3, que fut traduite en Inde une lettre authentifiant l'ambassadeur adressé au gouverneur portugais, et que fut traduite à Lisbonne, de l'arabe, la lettre à D. Manuel.

IV. LE PASSAGE DE MATEUS EN INDE

Touchant son passage en Inde, Mateus en raconta assez à Albuquerque pour le convaincre de sa bonne foi. Mais on ignore ce que le Gouverneur sut exactement. Excepté les allusions à cet égard contenues dans deux lettres d'Albuquerque ¹⁵¹, on ne saurait rien du voyage de Mateus entre la cour du négus et la côte indienne si Damião de Góis n'avait mis par écrit, en latin, le récit que lui fit un de ses collègues de la *feitoria* portugaise de Flandre, Jorge Lopo de Andrade ¹⁵². Celui-ci avait participé à l'expédition de Mer Rouge de 1517 et avait été un de ceux qui avaient séjourné à Dahlak. Là, il avait pu vérifier la fidélité des propos de Mateus sur son voyage vers l'Inde ¹⁵³.

Selon les confidences faites par Mateus, son départ aurait été inopiné. Convoqué une nuit en présence «du Prêtre Jean et de son frère», il aurait reçu l'ordre de partir sur le champ en secret pour l'Inde, d'où il passerait au Portugal porter à D. Manuel des lettres qui lui furent remises sans que le contenu lui en soit notifié ¹⁵⁴.

Aux circonstances étranges de ce départ, il donnait pour motif la nécessité de déjouer la surveillance musulmane. Il est vrai que la difficulté pour les Éthiopiens d'envoyer ouvertement une ambassade en Inde eût été insurmontable. Seul un émissaire discret avait chance de réussir, et encore moyennant certaines précautions pour ne pas être éventé. Dans la «lettre du Prêtre Jean» à D. Manuel, Elëni déclara avoir dû renoncer à envoyer au Roi «beaucoup d'or», car au passage les Maures auraient fait main basse dessus. Albuquerque ne mettait pas en doute que Mateus aurait été arrêté si les Maures avaient eu vent de la nature de ses activités, soit dans les ports de Mer Rouge, soit sur mer avant Aden ou avant d'atteindre l'Inde. Et il ajoutait : «Non par la crainte de notre entente à les détruire, mais par jalousie du trafic d'or et de marchandises de la terre du Prêtre Jean» ¹⁵⁵. Argument *ad regem*, qui ne couvrait pas toute la vérité. Les routes de Mer Rouge, très surveillées, l'étaient pour des soucis de défense militaire autant que pour des motifs d'ordre économique.

Selon le récit rapporté par Damião de Góis, la reine Elëni donna à Mateus et à son jeune compagnon Yā'qob des lettres de recommandation pour le *bahr-nagāš*, vice-roi de la province maritime,

¹⁵¹ Les deux lettres, fréquemment citées dans nos notes, du 16.XII.1512 (CA, I, p. 381-384 ; As Gavetas, V, p. 299-302) et du 25.X.1514 (CA, I, p. 312-318).

¹⁵² Jorge Lopo (ou Lopes) de Andrade fut nommé pour six ans *escrivão* de la *feitoria* de Flandres en date du 1^{er} juillet 1529 ; il succédait à Rui de Sá, qui avait eu la succession de Damião de Góis. Cf. Chanc. D. João III, Doações, 1. 48, f. 46. Il était fils de Tomé Lopes de Andrade (*ibid.*, 1. 50, f. 132a-133a), personnage éminent, *feitor* à Anvers, ambassadeur auprès de Maximilien I^{er}, etc. Le récit de Jorge Lopo de Andrade se lit dans Góis, *Legatio*, f. Bvii^r, Ci^r-iii^r.

¹⁵³ *Legatio*, f. Bvi^r-viir, Ciii^r-iiii^r.

¹⁵⁴ Récit de Mateus à Afonso de Albuquerque, cf. CA, I, p. 312 et p. 383.

¹⁵⁵ CA, I, p. 314. Cf. aussi Cast., III/97, p. 236.

«afin qu'il les aide aussi secrètement que possible en tout ce qui serait nécessaire, feignant qu'ils fussent des marchands qui venaient à lui pour ses affaires à elle (...) Mateus et son compagnon abyssin furent, du fait de la recommandation de la reine, accueillis par lui très courtoisement. Mateus agit pendant un certain temps (*aliquamdiu*) en toute liberté, ne confiant jamais ses projets à quiconque et ne répandant point ni ce qu'il devait faire ni où il devait s'en aller. Il se faisait passer pour un marchand de peaux, afin d'accomplir plus sûrement ce qui lui avait été donné à exécuter. De temps à autre, cependant, il achetait des bijoux indiens, qu'il envoyait en cachette à la reine Elēni. Sous ce prétexte il parcourait de toutes parts diverses régions de divers pays, faisant cela assurément afin que, protégé des embûches des ennemis, à travers les divers royaumes et États des nombreux adversaires du nom lusitanien, il puisse atteindre les Portugais et s'acquitter du devoir de l'ambassade entreprise, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen d'exécuter la chose. Toujours, où qu'il allât, par quelque peuple qu'il fût, il emmenait avec lui ce jeune compagnon abyssin, ayant laissé ses gens (*família*) à Arqiko (...).

Mateus, sous prétexte de son faux négoce, entra dans de nombreuses villes, et notamment, parfois, à Aden (...), dans laquelle il avait lié amitié avec certains marchands et, tout bien examiné, fait des affaires. Il se faisait à tous égards passer pour Turc parmi les Turcs (autrement, en effet, il n'aurait pu ni circuler en sécurité par ces pays ni faire ses affaires). Il revint à Arqiko, où il avait laissé ses gens, avec cet Abyssin son Achate, d'où, prenant ses gens avec lui, il revint de nouveau à Aden, espérant pouvoir de là passer par mer en Inde avec ses marchandises et ses gens, puisque d'Aden on a coutume de faire passer des navires en Inde. Lorsqu'il eut abordé à Aden, il vendit ses peaux et acheta des marchandises d'Alexandrie pour les emporter chez les Indiens, par les moyens desquels lui serait tracé chemin vers les Portugais»¹⁵⁶.

L'entrée de Mateus dans une clandestinité prolongée ne laisse pas de soulever un certain nombre de questions.

Le départ de Mateus fut-il si soudain ? Il est peu vraisemblable qu'il ait reçu à l'improviste la mission de se rendre au Portugal. Puisque la lettre de la reine l'accréditait comme porte-parole autorisé, il était nécessairement au fait de ce dont il aurait à parler avec les Portugais. Il connaissait sinon les termes du moins l'esprit de sa missive. Il avait donc conféré à ce sujet avec ses deux mandants. Le récit de son audience nocturne avec «le Prêtre Jean et son frère», — entendons avec la reine et le métropolitain (et non un frère de Lebna Dengel), — relate, sans doute fidèlement les circonstances de son départ de la cour, mais nullement les conditions dans lesquelles il fut décidé qu'il partirait. D'autres faits, d'ailleurs, interdiraient d'y prêter foi. La présence à ses côtés de Yā'qob, le co-ambassadeur de figuration, implique des conversations préalables, auxquelles Mateus dut participer. Percer l'identité du père de Yā'qob, et savoir de quelle manière le garçon fut confié au marchand, eût certainement apporté de précieux indices sur les origines de l'ambassade. D'autre

¹⁵⁶ *Legatio* f. Bviii-viii^r, Ci^v.

part, l'usage d'octroyer des terres aux personnes qu'on chargeait d'accomplir une ambassade ¹⁵⁷, fut suivi à l'égard de Mateus. Correia dit que la reine Elêni lui donna «une terre près de la mer, sur laquelle il laissa ses femmes, ses enfants et gens (*família*)» ¹⁵⁸, au monastère de Bizan (*Bysão*) ¹⁵⁹. Il serait capital de connaître quelle était alors l'influence politique du célèbre monastère de Dabra Bizan. Mateus était un intime de la communauté ¹⁶⁰, qui semble lui avoir servi de relais au cours de ses mystérieuses pérégrinations.

Quand Mateus a-t-il quitté la cour du négus ? Dans les premières versions occidentales, qui en furent diffusées, la «lettre du Prêtre Jean» ne porte pas de date : ni la version italienne copiée par Sanuto en 1514, ni la version portugaise imprimée en 1521 à la suite de la *Carta da nova do descobrimento do Preste João*, ni la version latine faite par Damião de Góis sur la traduction portugaise envoyé en 1514 à la *feitória* d'Anvers et publiée en 1532 dans sa *Legatio Presbyteri Joannis*. Damião de Góis accompagnait le document de la remarque suivante... «*Harum litterarum et locus quo et tempus quando scriptae fuerint transcribentium incuria interciderunt*» ¹⁶¹. Cependant, lorsqu'il réédita sa traduction latine, en 1540, il en modifia l'intitulé — elle est, pour la première fois, attribuée non au Prêtre Jean mais à la reine Elêni, — et il y ajouta le millésime de 1509.

Cette addition est-elle acceptable ? Faut-il supposer que l'humaniste portugais avait pu, entre 1532 et 1540, faire procéder à une vérification sur l'original pour réparer la négligence des copistes ? Cela est peu probable, à supposer d'ailleurs que l'original ait été daté ¹⁶². Il est bien plus vraisemblable que la date fut ajoutée, soit d'après les indications de Sāgā za-Ab, grâce auquel Damião de Góis corrigea et améliora sa version initiale ¹⁶³, soit d'après la *Verdadeira Enformação do Preste João* du P. Álvares, dont il possédait un manuscrit, et de qui il consulta peut-être d'autres papiers ¹⁶⁴.

¹⁵⁷ Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 392.

¹⁵⁸ Correia, II, p. 325.

¹⁵⁹ Correia, II, p. 326.

¹⁶⁰ Le fait que Mateus soit appelé à un endroit, dans une version italienne du texte d'Álvares, «frate Matteo», a incliné M. Beckingham à l'hypothèse qu'il ait reçu les ordres mineurs, comme c'était le cas de beaucoup d'Éthiopiens (Álvares/Beckingham, p. 151). Peut-être la «conversion» de Mateus à Bizan (Correia, II, p. 326) ne fut-elle qu'une cérémonie d'ordination mineure.

¹⁶¹ Góis, *Legatio*, f. Avii verso, en marge.

¹⁶² La lettre de Galawdēwos à D. João III ne porte pas de date (cf. texte et tr. de R. Basset, dans *Giornale della Società Asiatica italiana*, 3 (1889), aux p. 77-79. Sur les pratiques de la chancellerie éthiopienne, l'étude de R. Pankhurst, *Letter writing and the use of royal and imperial seals in Ethiopia prior to the twentieth century*, dans *Journal of Ethiopian Studies*, 11/1 (1973), p. 79-207, ne touche pas aux questions qui nous concernent.

¹⁶³ Góis, *Fides*, f. Giiiv/p. 251.

¹⁶⁴ On sait que la *Verdadeira Enformação*, sous sa forme imprimée, n'est qu'un abrégé de l'ouvrage plus développé que composa le P. Álvares.

On serait tenté, à première vue, d'écarter le millésime adopté par Damião de Góis sur on ne sait quelle autorité, et d'attribuer à la lettre une date plus voisine de l'arrivée de Mateus en Inde, soit 1511 ou au plus tôt fin 1510. La lettre ne manque pas de faire allusion au motif pour lequel les propositions qu'elle contient ne sont pas transmises par João Gomes ou João Sanches : « Nous aurions voulu vous envoyer notre ambassade par les vôtres que vous avez envoyés ici. Nous avons craint qu'ils ne vous présentent pas nos choses comme nous le voulions ». Cette justification me paraît un indice que le document fut bien rédigé en 1509, alors que les deux envoyés portugais étaient encore en Éthiopie : l'auteur de la lettre n'a point recours à l'excuse qu'ils soient l'un mort et l'autre déjà parti. La formulation de la lettre, par ailleurs, exclut qu'elle ait été rédigée pour un autre que Mateus. Si l'on retient la date de 1509, Mateus l'aura gardée dans son bagage (laissé en terre de Arqiqo, à Bizan probablement) pendant au moins deux ans, et il ne l'aura portée en Inde que trois ans après en avoir reçu la mission.

Pourquoi un tel délai ? On ignore quelles furent les régions visitées par Mateus. Il s'agissait, apparemment, de lieux en majorité situés hors d'Éthiopie, au Adal, en Mer Rouge. Sans doute en profitait-il pour recueillir des informations utiles aux Portugais. Il donna en 1512 à Albuquerque des renseignements, d'ailleurs peu exacts, sur l'état de la garnison de Djedda¹⁶⁵. Toutefois il n'avait point mission d'espionner, et l'obligation de collecter des renseignements ne fut pas la raison du délai qu'il mit à rallier les Portugais.

On ne saisit pas, à première vue, pourquoi Mateus, familier des marchés où se pourvoyait la cour éthiopienne, et à ce titre notoirement connu, s'exposa si longtemps au risque d'être démasqué. L'explication est vraisemblablement qu'il ne cherchait nullement à se cacher, mais tout au contraire, dans sa nouvelle profession de commerçant en cuirs et peaux, à faire oublier son ancienne qualité d'agent commercial du négus. De là ces voyages qu'il effectuait de son propre chef (*liberrime egit*), sans plus avoir de relations, sinon indirectes et secrètes, avec la reine Elëni. La constante compagnie de Yā'qob devait avoir pour fin, pareillement, d'accoutumer les gens rencontrés sur les marchés de Mer Rouge à la présence du jeune garçon auprès du négociant privé que Mateus était redevenu. Sans doute, pour mieux dissimuler, faisait-il passer Yā'qob pour un esclave qu'il avait acheté, ce qui expliquerait les propos ultérieurs de son épouse. C'est seulement lorsqu'il crut s'être démarqué de son personnage antérieur, ce qui lui demanda deux ans, que Mateus s'aventura à tenter de passer en Inde.

De la lettre de Lebna Dengel à D. Manuel de 1521 il semble ressortir que le changement de nom de Mateus se fit à l'occasion de son envoi en ambassade. Était-ce un des moyens choisis pour lui fabriquer une individualité

¹⁶⁵ CA, I, p. 384.

nouvelle ? Lebna Dengel déclare que Abraham avait pris le nom de Mateus «afin de passer en sûreté dans le pays des Maures» ¹⁶⁶. Le motif avancé est, à dire vrai, fort surprenant. On ne voit pas que le changement ait pu faciliter la circulation de l'envoyé éthiopien. Le nom d'Abraham/Ibrahim, assez commun, aurait dû dissimuler l'agent de la reine Elēni infiniment mieux que le nom de Mateus, qui n'est pas en usage chez les musulmans, et qui sentait son chrétien. On a supposé qu'il fallait inverser les données, et que Mateus avait au contraire abandonné son nom de converti et repris son vieux nom de musulman pour voyager clandestinement ¹⁶⁷. Toutefois des textes trop formels infirment cette hypothèse, sans compter que Mateus n'était pas un ex-musulman. Mateus aurait-il un double nom, l'un qu'il employait de préférence au cours de ses allées et venues parmi les musulmans, l'autre réservé à l'usage chrétien ? Le P. Álvares rapporte que le premier indigène qui le reconnut, à Dahlak, en 1517, l'appela «Abraham Matheo», et que le roi de Dahlak lui adressa un billet dans lequel il l'appelait ainsi ¹⁶⁸.

En dépit des longues précautions qu'il avait observées, il fut difficile à Mateus de s'embarquer pour l'Inde. D'après le récit qu'il fit à Albuquerque, il aurait été arrêté et dépouillé de ses biens à Zeyla ¹⁶⁹. Selon les *Comentários* et selon Correia, il fit la traversée sur une nef de Zeyla ¹⁷⁰, port d'où il serait parti ¹⁷¹. Suivant la narration beaucoup plus circonstanciée de Jorge Lopo de Andrade, il fut arrêté à Aden sous le soupçon d'espionnage, au moment où il allait monter à bord. Il réussit à se disculper et à prouver qu'il n'était qu'un simple marchand, mais lorsqu'il fut relâché tous les navires à destination de l'Inde avaient déjà levé l'ancre et pris la mer. Il loua une barque pour gagner al-Shihr, au Hadramaout, où son espoir de trouver un bâtiment passant en Inde avant la mousson fut déçu : c'était déjà «l'hiver, qui commence en mars». Il poussa jusqu'à al-Qishn («Fartaque») ; là, se faisant passer pour un marchand turc, il eut encore le moyen de s'embarquer pour Dabhol.

Mateus demeura à Dabhol toute la mousson de 1512, de mai à septembre, sans être inquiété. Il aurait prétexté être un marchand de Mer Rouge

¹⁶⁶ Cette justification est dans la version italienne de la lettre éditée par Ramusio, cf. Álvares, p. 497. Elle provient sans doute de la copie du texte d'Álvares que lui avait fournie Damião de Góis. Celui-ci, en tout cas, l'a donnée dans son opuscule de 1540 (*Fides*, f. Ciiiii/p. 234 : «(...) Habraham vocatus, sed sibi novum nomen idcirco imposuerat, ut securius per fines Maurorum iter faceret»). On ne la trouve pas dans la version de la *Verdadeira Enformação* telle qu'elle a été imprimée, ni dans celle de Gaspar Correia, III, p. 55.

¹⁶⁷ Álvares/notes, p. 497 n° 1.

¹⁶⁸ Álvares 1518, Barreto, p. 85 ; *Alg. Doc.*, p. 415.

¹⁶⁹ CA, I, p. 383.

¹⁷⁰ Brás, III/54, p. 200 ; Correia, II, p. 326.

¹⁷¹ C'est du moins ce qu'affirment Brás, III/54, p. 202 («o embaixador disse que sua vinda fora por Zeila») et Correia, II, p. 584, selon qui Mateus déclara en 1520 à Diogo Lopes de Sequeira s'être embarqué à Zeyla, cf. n. 62 *supra*.

venant racheter un sien fils capturé par les Portugais. Le mauvais temps terminé, il organisa en secret son passage à Goa, à bord d'une barque. Dénoncé, il se vit interdire courtoisement (*blandisculis verbis*) de prendre la mer. Par l'entremise de marchands indiens avec qui il s'était lié d'amitié, il réussit à faire prévenir Albuquerque ¹⁷².

Des versions quelque peu différentes ont été données par les chroniqueurs portugais d'une part ¹⁷³, par Lebna Dengel en personne d'autre part, dans sa lettre à D. Manuel, où il retrace à sa façon la mission de Mateus. Selon le négus, lorsque Mateus fut découvert être chrétien, à Dabhol, il fut soumis à une incarcération étroite et ses biens furent confisqués ; Albuquerque envoya contre Dabhol force gens et bateaux pour tuer ceux qui l'avaient arrêté ¹⁷⁴. De qui Lebna Dengel tenait-il son information ? De marchands musulmans ? De membres de l'ambassade portugaise présents à sa cour ? De serviteurs de Mateus qui s'y étaient rendus après le décès de leur maître ? Peut-être de Mateus lui-même, dont nous savons qu'à son retour sur la terre éthiopienne il avait écrit à la cour du Prêtre Jean, à la reine Elēni et au métropolite, en avril-mai 1520, peu avant sa mort ¹⁷⁵.

La détention de Mateus eut pour effet de rendre son identité manifeste. Lorsque Albuquerque fut avisé de sa présence à Dabhol ¹⁷⁶, — port qui appartenait au 'Adil-Hān, — «il était déjà connu et su par toute la côte qu'il était ambassadeur du Prêtre Jean et envoyé à Votre Altesse», écrit peu après le Gouverneur à D. Manuel ¹⁷⁷. Toutefois la rumeur n'avait pas dû gagner

¹⁷² Tous ces détails chez Góis, *Legatio*, f. Cii^v, hormis le prétexte, donné par Barros, II/7-6, p. 340.

¹⁷³ Selon Castanheda, III/96, p. 232, Mateus fut arrêté à Dabhol dès son arrivée. Démentis par le témoignage d'Albuquerque (CA, I, p. 381 ; d'où D. Manuel à Léon X, 6.VI.1513, et Chaldéria), Barros, II/7-6, p. 340, et Correia, II, p. 324, situent à Chaul la captivité de Mateus (Correia, II, p. 326, le fait toucher l'Inde à Dabhol puis passer à Chaul). L'erreur doit remonter à une méprise touchant l'arrêt à Chaul d'Estêvão de Freitas et du captif de Cambaye, cf. note 176 ci-après.

¹⁷⁴ *Apud* Álvares, p. 497 ; *apud* Góis, *Fides*, f. Ciii^v/p. 234.

¹⁷⁵ Álvares, p. 72.

¹⁷⁶ L'incohérence des sources n'est qu'apparente. Mateus fit passer un message aux Portugais (Lebna Dengel à D. Manuel, *1521, *apud* Álvares, p. 497), par des marchands indiens avec qui il avait lié amitié (Jorge Lopo de Andrade, *apud* Góis, *Legatio*, f. Cii^v ; de même Cast., III/96, p. 232 : par un marchand gentil). Peut-être le message fut-il relayé par Garcia de Sousa (Brás, III/54, p. 200), en patrouille dans les eaux de Dabhol et par Estêvão de Freitas (Góis, III/30, p. 130) et un certain Tavares, natif de Alcácer do Sal, qui avait été captif au Cambaye (Barros, II/7-6 p. 339). A moins que ces dernières indications ne se rattachent qu'à la seconde phase de l'affaire. En effet Albuquerque, faisant bloquer Dabhol par Garcia de Sousa (cf. note 179), envoya avec lui Estêvão de Freitas et le captif de Cambaye, qui étaient venus de Diu à Chaul, pour s'aboucher avec l'ambassadeur éthiopien prisonnier (Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 382).

¹⁷⁷ CA, I, p. 381.

loin, car le Adil-Hân n'était pas au courant, qui condamna ensuite la complaisance des autorités de Dabhol à livrer le prisonnier aux Portugais ¹⁷⁸.

Mateus fut remis, sans difficulté, à Garcia de Sousa, capitaine d'un navire qu'Albuquerque envoya, avec six autres bâtiments, faire le blocus de Dabhol au cas où le captif ne serait pas relâché ¹⁷⁹. Mateus recouvra «l'argent, les lettres et choses qu'il portait, sans lui manquer une aiguillette» ¹⁸⁰. Pero da Fonseca, capitaine du *Ajuda Grande*, l'amena aussitôt à Goa ¹⁸¹, dans la première décade de décembre 1512 ¹⁸². Il fut reçu solennellement, à sa descente de bateau, par Albuquerque et par le clergé, et conduit en procession à l'église de Goa, où fut vénérée la relique de la Vraie Croix qu'il portait à D. Manuel ¹⁸³.

Ce que Mateus raconta des circonstances de son voyage convaincquit Albuquerque de l'authenticité de sa mission. A la vivacité de sa riposte lorsqu'il apprit l'arrestation de Mateus à Dabhol, — il songea à venir en personne exiger son élargissement ¹⁸⁴, — on peut induire que l'opinion du Gouverneur

¹⁷⁸ Albuquerque à D. Manuel, 25.X.1514, CA, I, p. 313 ; Cast., III/97, p. 236.

¹⁷⁹ Albuquerque, 16.XII.1512, CA, I, p. 381, donne les noms des sept capitaines, Garcia de Sousa en tête, envoyés au blocus de Dabhol. C'est donc à Garcia de Sousa que revenait de négocier la libération de Mateus, comme l'ont compris Góis, III/30, p. 131, Barros, II/7-6, p. 340, Brás, III/54, p. 200-201. Lopo Vaz de Sampaio, le seul que cite Castanheda, III/96, p. 232, n'était qu'un des capitaines (et il ne ramena pas Mateus à Goa, cf. note 181). D'autres noms de capitaines chargés de faire élargir Mateus sont avancés par Jorge Lopo de Andrade (*apud* Góis, *Legatio*, f. Cii^v) : Silvestre Corço, et par Correia, II, p. 324 : Diogo Fernandes de Beja ; noms qui ne sont pas sur la liste d'Albuquerque.

¹⁸⁰ Albuquerque à D. Manuel, 16.XII.1512, CA, I, p. 382 ; lors de son arrestation on avait placé sous séquestre tout ce qu'il avait, sauf la relique de la Vraie Croix qu'il cachait, *ibid*.

¹⁸¹ Albuquerque, *ibid*. Brás, III/54, p. 201, le fait conduire à Goa par Estêvão de Freitas, probablement chargé de l'accompagner. Pero da Fonseca était capitaine du *Santa Maria da Ajuda* (Brás, III/45, p. 168) ou *Ajuda Grande* (cf. CA, II, p. 28 ; V, p. 365).

¹⁸² Garcia de Sousa devait feindre de réclamer à Dabhol des hommes de Malik Ayāz (Albuquerque, CA, I, p. 328) ; or l'émissaire de Malik Ayāz, Yūsuf Turkī, était arrivé à Goa au plus tôt fin novembre, cf. *Mare*, I, p. 35-36. L'arrivée de Mateus doit avoir eu lieu peu après. Castanheda, III/96, p. 232, dit qu'Albuquerque fut avisé de la présence de Mateus à Dabhol après le départ de Tristão de Gá pour le Gujarat. Erreur manifeste, car Tristão de Gá partit le 15 décembre 1512 (cf. *Mare*, I, p. 36).

¹⁸³ Seul Jorge Lopo de Andrade (Góis, *Legatio*, f. Ciii^v) relate que Mateus refusa de débarquer tant qu'Albuquerque ne ferait pas à l'envoyé du roi d'Éthiopie l'honneur d'un accueil solennel. Albuquerque ne fait pas allusion à un tel incident (CA, I, p. 382 : «recebemos o embaixador com precisam»), non plus que les chroniqueurs (Brás, III/54, p. 201 ; Cast., III/98, p. 237 ; Góis, III/30, p. 131 ; Barros, II/7-6, p. 340) ; mais ceux-ci soulignent que Mateus fut accueilli avec pompe parce qu'il apportait une relique de la Vraie Croix. Correia, II, p. 324-325, écrit que Mateus, reçu à quai par le capitaine de Goa, alla saluer Albuquerque à sa résidence.

La «lettre du Prêtre Jean» dit que la relique lui a été apportée de Jérusalem, et qu'il en a fait deux croix «dont l'une nous reste». Selon la tradition éthiopienne, la relique avait été envoyée en Éthiopie par les Francs, cf. Tamrat, p. 267.

¹⁸⁴ CA, I, p. 381.

était faite d'avance, et ses ennemis ne se firent pas faute de le clamer. Lorsque, peu après, ceux-ci réussirent à faire prendre Mateus pour un espion mamlouk, et que les moins malveillants déclaraient qu'il n'avait pas eu le temps de savoir la vérité¹⁸⁵, il protesta hautement que, loin d'être abusé, il tenait Mateus pour authentique envoyé du Prêtre Jean¹⁸⁶. S'il y avait eu en Mateus quelque chose de suspect, l'interrogatoire auquel il le soumit n'eût pas manqué d'éveiller sa méfiance, qui était vive. La lettre qu'il adressait à D. Manuel, le 16 décembre 1512, au sujet de l'ambassadeur en partance pour Lisbonne, n'exprimait point de réticence.

Mateus, qui se présenta toujours aux Portugais comme «ambassadeur du Prêtre Jean», ne fit naturellement point de confidences sur les tensions politiques qui divisaient l'oligarchie éthiopienne. Questionné à Lisbonne, en mars 1514, il déclara qu'«en raison de son éminente vertu et du jeune âge de son fils (*sic*) les rênes de tout l'Empire étaient remises (à Elēni)», mais ce propos incident, l'avant-dernier des quarante-six points de sa déposition sur «l'État et la cour de l'Empereur Prêtre Jean»¹⁸⁷, ne laissait point deviner à ses auditeurs le manque d'unanimité des dirigeants éthiopiens à l'égard d'une alliance avec le Portugal. D. Manuel fit cas à Rome de l'influence de la reine, et pria Léon X de lui écrire¹⁸⁸. L'étrangeté des origines de l'ambassade alimentait-elle les doutes qui auraient assailli le Roi à mesure que Mateus bavardait davantage¹⁸⁹ ? Le Roi, bien placé pour savoir la fragilité des fortunes de cour, semble avoir été prudent : la liste des présents qu'il envoya au Prêtre en 1515 n'en comporte aucun qui soit nominativement destiné à la reine Elēni¹⁹⁰.

¹⁸⁵ Bernaldim Freire justifiait ainsi sa propre attitude, cf. CA, I, p. 315.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ Procès-verbal par António Carneiro de l'interrogatoire de Mateus, extraits traduits par Damião de Góis, *Legatio*, f. Bvii : «Matrem nunc regnantis Imperatoris Presbyteri Ioannis vocari Helenam (...) cui cum eximæ virtutis gratia tum ab juvenilem filii [*sic*] ætatem universorum regnorum permittuntur habenæ».

¹⁸⁸ Cf. Léon X à D. Manuel, s.d. [1514], CDP, I, p. 248 ; Barreto, p. 34 ; *Alg. Doc.*, p. 356.

¹⁸⁹ Selon Duarte Galvão, cf. CA, III, p. 162.

¹⁹⁰ Publiées à maintes reprises, les listes de présents commandés par le Roi pour le Prêtre (Graça Barreto, *Presentes de D. Manuel ao Preste João e seu embaixador*, dans *Boletim de bibliographia portugueza e revista dos arquivos nacionaes*, II/1 (1880), p. 17-23 ; le même, *Doc. Hab.*, p. 47-53 ; CA, III, p. 139-145) et l'inventaire des présents envoyés (conhecimento de Lourenço de Cosme, dans Graça Barreto, *Presentes, l.c.*, p. 49-59, et *Doc. Hab.*, p. 53-58 ; CA, III, p. 145-158), sur lesquels on verra en dernier lieu David Hook, *A note on the books sent to Prester John in 1515 by king Manuel I*, dans *Studia* (Lisbonne), 37 (1973), p. 303-315, ne mentionnent aucun objet qui lui soit personnellement destiné. L'inventaire clos, la reine D. Maria y fait ajouter, le 1.IV.1515, un «lyvro de rrazar das oras de nosa senhora», sur parchemin enluminé, «pour la femme du Prêtre».

On sait que les présents assemblés à Lisbonne furent dilapidés par Lopo Soares de Albergaria à Cochim (Álvares, p. 63 ; Correia, II, p. 465). En 1520, Diogo Lopes de Sequeira joindra à ceux qu'il envoie au Prêtre «hũa meada daljofar grosso com hũa cruz de pedraria de rubis» pour Elēni (*Carta das novas*, p. 119 ; Cast., V/28, p. 49).

Il est probable, que, sur ce point délicat, Mateus ne se départit pas, vis-à-vis d'Albuquerque, d'une réserve qu'il rompra peu à peu ¹⁹¹. Il feignit d'ignorer jusqu'au contenu de la «lettre du Prêtre Jean» ¹⁹²; respectant en cela les usages puisque, mandé à Lisbonne, la primeur en revenait au Roi. En fait, il découvrit à Albuquerque la teneur des propositions éthiopiennes. La preuve en est que D. Manuel les connut dès le mois de mai 1513, — près d'un an avant que Mateus ne lui remette la «lettre du Prêtre», — à l'arrivée du courrier de l'Inde ¹⁹³. Le 6 juin, il en communiquait la substance au Pape ¹⁹⁴, mentionnant, non seulement le soutien offert, mais aussi la demande éthiopienne de techniciens portugais pour détourner le cours du Nil ¹⁹⁵. Ce dernier point ne

¹⁹¹ Il est impossible de distinguer dans la relation de Jorge Lopo de Andrade, ce qu'il a entendu en 1517 de la bouche de Mateus, et ce qui se savait déjà par lui avant son retour en Mer Rouge. En 1520, dans ses conversations avec le *bahr-nagās* à Arqiqo, Diogo Lopes de Sequeira fit la part belle à l'initiative de la reine Elēni, déclarant : «raynha Ellena may do dito preste Joham, inspirada pello Spiritu sancto, mandara a el Rey nosso senhor ho seu embaixador Mateus», et assurant que D. Manuel avait envoyé un ambassadeur portugais [Duarte Galvão] et des présents «pera ho dito Preste e pera ha Reyna Ellena sua may» (*Carta das novas*, p. 117). Les autorités d'Arqiqo ne l'informèrent pas que Lebna Dengel avait, depuis lors, rompu avec la politique de sa tutrice. Il est inexact que le *bahr-nagās* ait, au cours des entretiens, attribué à la reine Elēni la «lettre du Prêtre Jean», comme le dit M. Renato Lefevre, dans *Africa* 21/1 (Rome, 1966), p. 60 note 32.

¹⁹² CA, I, p. 383 : il déclara ne pas même savoir en quelle langue elle était rédigée.

¹⁹³ La lettre du 16.XII.1512, dans laquelle Albuquerque donnait au Roi des détails sur Mateus parvint à Lisbonne «par la nef de Bernaldim Freire» (CA, I, p. 384), en février 1514 seulement (voir ci-après). Mais il nous manque une lettre du Gouverneur relative à Mateus et de quelques jours antérieure à celle du 16 décembre (celle-ci y réfère, CA, I, p. 381) ; expédiée à temps pour être reçue au Portugal en 1513, cette lettre a fourni au Roi les données dont il fit alors état. Sur la date d'arrivée des nefes de l'Inde, cf. Chalderia et une lettre de Lisbonne du 10.VI.1513 dans Sanuto, XVI, p. 620-622.

¹⁹⁴ *Epistola Potentissimi ac invictissimi Emmanuelis Regis Portugaliae & Algarbiorum & De victoriis habitis in India & Malacha. Ad S. in Christo Patrem & Dominum nostrum Dominum Leonem X Pont. Maximum*. Datée de Lisbonne, 6 juin 1513, imprimée à Rome le 9 août. Le texte en a été maintes fois reproduit (Sanuto, XVI, p. 622-626 ; CDP, I, p. 196-199, d'après Langius ; *Bullarium patronatus Portugaliae regum in ecclesiis Africae, Asiae atque Oceaniae*, I, éd. Levy Maria Jordão, Lisbonne, 1868, p. 321-322 ; etc.). Sur les traductions faites du latin, cf. Luís de Matos, *Epistola delle Vittorie avute in India e Malaca*, dans *BIBL*, 2/1 (1961), p. 142-148 ; une traduction italienne manuscrite est à la Riccardiana de Florence, ms. 1910, f. 140a-143b. Le texte latin a été repris dans divers recueils (CDP, I, p. 196-199 ; etc.). Une traduction portugaise a été publiée dans *AHP*, 3, p. 111-114.

L'*Obedientia* prononcée par Diogo Pacheco le 20 mars 1514 devant Léon X fait au soutien militaire du Prêtre une allusion qui, vu sa date, est fondée sur les nouvelles reçues de l'Inde en mai 1513 (*Emanuelis Lusitan. Algarbior. Africae Aethiopiae Arabiae Persiae Indiae reg. invictiss. Obedientia*, s.d. [1514], f. aiiij) «(...) Presbyter Ioannes sua arma nostris iunxerit (...) totius sui Regni vires contra Catholice fidei hostes libere quidem obtulerit (...)».

¹⁹⁵ D. Manuel à Léon X, 6.VI.1513 : «Omnia ad bellum contra catholicæ fidei hostes opportuna, militum exercitus, armorum ac commeatus præsidia ultro offerat, præsertim si mare rubrum suo coniunctum dominio nostra classis traiciat, ubi commodissime utriusque vires iungi possent. Haud exiguum adorande et vere crucis lignum ad nos mittit. Viros vafros et indus-

figure pas dans la «lettre du Prêtre Jean». Il était donc partie des instructions verbales de Mateus. L'idée n'était pas nouvelle : l'Éthiopie avait plus d'une fois menacé l'Égypte de détourner le cours du fleuve nourricier. Les laudateurs d'Albuquerque l'en créditent à tort, elle n'était pas de lui. Mais elle l'intéressa.

Il résolut de prendre contact avec le Prêtre, sans attendre les réactions du Roi, au cours de l'expédition de Mer Rouge qu'il préparait pour le printemps de 1513. Il avertit D. Manuel de ses intentions ¹⁹⁶. Le 20 décembre 1512, il se faisait remettre par le *feitor* de Goa un tissu de prix, représentant la Passion de Notre-Seigneur, qu'il voulait envoyer au négus ¹⁹⁷. En mai 1513, durant son séjour en Mer Rouge, il fit procéder à l'exploration de l'archipel de Dahlak, dont fut levé croquis. Il avait tenu prêtes des instructions ainsi que des lettres à faire passer au souverain éthiopien. Mais les émissaires ne furent pas débarqués ¹⁹⁸, et le projet n'eut pas de suite. Du moins les informations recueillies en Mer Rouge permirent-elles à Albuquerque de broder avec précision sur le canevas des propositions éthiopiennes.

Grâce à la promptitude d'Albuquerque à saisir l'événement, ce ne fut pas la prétention de la reine Elēni à traiter avec le lointain Roi de Portugal plutôt qu'avec son Gouverneur de l'Inde qui retarda l'établissement des relations luso-éthiopiennes. Ce furent les circonstances qui en disposèrent autrement. L'apprentissage décevant des particularités de la navigation en Mer Rouge et

triosos poscens quorum ingenio et artificio a Sulcani [*sic*] territorio et regione Nilum deflecti aliqua diverti posse existimat».

Chalderia : «Et iam intelligebatur quod dictus Orator nomine del prete Ianes veniebat hortatum [*sic*] Capitaneum Regis Portugallie, quod ex sua parte urgeret Mauros usque ad mare rubrum, oblaturus eidem et suppetias et auxilium, gentes et victualia. Dominium enim del prete Ianes illuc usque ad Mare rubrum extenditur, et vellet se coniungere cum Exercitu Regis Portugallie, ut utriusque viribus omnis infidelitas ibi deleatur. Ego enim die una antequam recederem ex Ulixbona Italiam petiturus videlicet die Veneris xxiiii Februarii MDXIII vidi dictum oratorem del prete Ianes Ulixbonam intranssem. Portavit ipsi Regi magnam partem veri ligni Crucis domini nostri Iesu Christi. Petiturus erat idem Orator del prete Ianes ab ipso Rege Lusitano viros ingeniosos ituros ad eum, cum quibus vellet intervertere Nilum, ne flueret ad partes Soldani, ut aquarum penuria maledicta illa secta destrueretur. Quod possibile creditur, si ingenia nostratia ibi repperirentur».

Dans son *Auto da Fama*, conçu à cette époque, Gil Vicente, qui anticipe sur les succès portugais en Mer Rouge, évoque le danger où se trouve le Sultan, «que contr'elle sam seus rios» (cf. Braamcamp Freire, *Vida e obras de Gil Vicente*, p. 80).

¹⁹⁶ D. Manuel à Léon X, 6.VI.1513 : «(...) nunc Prefectus noster ad Mare Rubrum (...) properat ut ibi coniunctis sub Crucis vexillo presbyteri Ioannis nostrisque viribus maximum Dei obsequium et Maumetice secte detrimentum et igniominia sequatur».

Chalderia : «Eotunc Capitaneus Portugallensis, stabilitis custodiis in locis et urbibus partis in India, cum reliqua classe properavit ad Mare rubrum, et usque nunc non dubitatur quin sit coniunctus cum classe del prete Ianes, et ulterius grandia egerint».

¹⁹⁷ Albuquerque au *feitor* de Goa, 20 (*décembre) 1512 (CA, II, p. 106 ; Rego, I, p. 169).

¹⁹⁸ Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 4.XII.1513, CA, I, p. 220-221 ; Giovanni da Empoli, de Lisbonne, 14.VII.1514, dans *Archivio storico italiano*, App. III, 1846, p. 83. Cf. PMC, I, p. 81.

l'insuccès devant Aden incitèrent Albuquerque à ne pas abattre prématurément la carte de l'alliance avec le Prêtre. Il comptait reprendre la partie, mais en 1514 il dut l'ajourner à 1515, puis en 1515, il dut l'ajourner à 1516. Entre temps, le fiasco de l'expédition de 1513 avait, à Lisbonne, joué contre lui.

V. MATEUS ET LA CABALE CONTRE ALBUQUERQUE

Albuquerque avait pris ses mesures pour assurer dans les meilleures conditions le passage de Mateus et de sa suite au Portugal. Un étui d'or avait été fabriqué pour la relique de la Vraie Croix, et un coffret pour la «lettre du Prêtre Jean»¹⁹⁹ que Mateus avait apportée d'Éthiopie dissimulée dans une pièce de tissu²⁰⁰ (et sans doute enclose dans un petit sachet)²⁰¹. L'ambassadeur avait été pourvu d'argent portugais et avait reçu de nombreux cadeaux, la plupart prélevés sur des membres de l'entourage du Gouverneur : des porcelaines, un vase de cuivre, des étoffes, des vêtements, des bijoux, et des esclaves, deux jeunes Éthiopiens et deux Éthiopiennes²⁰². Le prestige du Prêtre Jean à la cour de Portugal et la caution d'Albuquerque laissaient présager à Mateus une ambassade heureuse. Il en alla tout au contraire.

En raison de l'arrivée tardive de Mateus, Albuquerque, désireux de l'acheminer sans attendre les départs de décembre 1513, n'avait guère de choix²⁰³. Des deux officiers qui restèrent les derniers au Malabar, fin 1512, pour y charger des épices à Cochin puis à Cananor²⁰⁴, l'un, Francisco Pereira Pestana, capitaine du *Santa Maria da Conceição*, était un brutal, demi-discrédité par sa gestion abusive de la capitainerie de Kilwa, et en conflit ouvert avec le Gouverneur²⁰⁵. L'autre, Bernaldim Freire, capitaine du *Santo António*

¹⁹⁹ Albuquerque à D. Manuel, 25.X.1514, CA, I, p. 317 ; mandados du 17.I.1513, CA, II, p. 107-108. Cf. *Nova da vynda do enbaixador* [n. 147], l.c. ; Brás, III/54, p. 203 ; Góis, III/59, p. 220. Erreur de Correia, II, p. 325.

²⁰⁰ CA, I, p. 317.

²⁰¹ Ainsi le sera la lettre de Lebna Dengel à D. João III, cf. Álvares, I, p. 493.

²⁰² Cf. CA, I, p. 383, et les mandados d'Albuquerque, CA, II, p. 109-110, 135 ; V, p. 313, 327, 384, 389, 412, 416, 432 ; VI, p. 347.

²⁰³ Fin 1512, un autre ambassadeur, celui d'Ormuz, passa d'Inde en Europe. Parti avant Mateus (et non sur le même navire, Góis, III/30, p. 131, se trompe à cet égard) il arriva à Lisbonne en mai 1513 et fut de retour à Goa en septembre 1514.

²⁰⁴ Cf. CA, III, p. 354 ; V, p. 308-309, 506.

²⁰⁵ Mécontent du règlement de ses droits par Albuquerque (CA, I, p. 315), il se vit en outre refuser la capitainerie de Cananor (Cast., III/89, p. 215). Par le courrier de mars 1512, le Roi, blâmant sa conduite à Kilwa (cf. Góis, III/58, p. 217) révoquait une mercê passée en sa faveur (CA, I, p. 73 ; DPM, III, p. 352). Devant Goa, en novembre 1512, il dénonça, par écrit puis en conseil, les agissements du Gouverneur, contraires aux intérêts commerciaux de la Couronne (CA, II, p. 12 ; Cast., III/90, p. 217), et il eut des mots avec lui pendant les combats (Brás, III/48, p. 182).

o Grande, était venu fort jeune en Inde, en 1509²⁰⁶. Ce «garçon que gâterait qui voudrait»²⁰⁷, instable et fat, aux amis peu recommandables, n'avait pas eu l'estime d'Albuquerque. Pendant les combats de Goa, en 1510, il avait sans beaucoup d'égards été suppléé aux moments critiques²⁰⁸. Lorsque sur son navire, le *Flor de Rosa*, le Gouverneur avait fait pendre un homme d'armes coupable de coucher avec les captives musulmanes, provoquant par cette sanction exemplaire la rébellion de plusieurs capitaines, Bernaldim Freire n'avait échappé à la mise aux arrêts qu'à la faveur de sa légèreté : on considéra qu'il s'était laissé entraîner²⁰⁹. Las de ces offenses, il était passé à la côte d'Afrique, chez son beau-frère António de Saldanha, capitaine de Sofala, qui lui conféra la charge, vacante, d'*alcaide-mor* de cette place²¹⁰. Bernaldim Freire figure à ce titre sur les rôles de Sofala de la mi-mars à juin 1511²¹¹. Bien qu'il appartînt à une famille très influente, celle des Freire de Andrade, — et par sa mère il était cousin des Almeida²¹², — le Roi, le jugeant évidemment trop peu mûr, refusa d'entériner sa nomination d'*alcaide-mor*, de même qu'il rejeta sa demande d'une capitainerie (il postulait Sofala, Cochinchine ou Cananor)²¹³. On le retrouve à Cochinchine au début de 1512, se dérobant par deux fois à conduire une flottille de commerce à Malacca²¹⁴.

Albuquerque préféra se fier à ce jeunet sans caractère plutôt qu'au violent et peu scrupuleux Francisco Pereira Pestana. Bernaldim Freire était un protégé du Roi, «votre chose» dira Albuquerque à D. Manuel avec une pointe de sarcasme. Cela justifiait qu'il accueillît à son bord l'ambassade éthiopienne²¹⁵. Mateus alla embarquer solennellement à Cananor²¹⁶ sur le *Santo*

²⁰⁶ Braamcamp Freire, *Ementa da Casa da Índia*, dans BSGL, 1907, p. 268. Nous garderons la forme d'époque Bernaldim (> Bernardim) ; dans les lettres arabes de Mateus, *Bml*.

²⁰⁷ Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 315.

²⁰⁸ Cast., III/25, p. 58 ; III/26, p. 62.

²⁰⁹ Brás, II/41, p. 423. Il n'est pas mis en cause par Cast., III/29, p. 71-72, ni Correia, II, p. 116-117. Mention discrète de l'affaire chez Barros, II/5-7, p. 221, et chez Góis, III/6, p. 29.

²¹⁰ *Sumários* de lettres d'António de Saldanha, CA, III, p. 328, 331 ; DPM, II, p. 580, III, p. 12. António de Saldanha était hostile à Albuquerque, cf. CA, III, p. 252. Il épousa en premières noces une sœur de Bernaldim Freire, cf. *Livro de linhagens do século XVI*, éd. António Machado de Faria, Lisbonne 1956, p. 268 ; Belchior de Andrade Leitão, *Famílias de Portugal*, ms. Ajuda 49-XII-43 (=vol. 18), p. 503 ; Felgueiras Gayo, *Nobiliário de Famílias de Portugal*, t. 26, p. 55.

²¹¹ DPM, III, p. 54, 76, 92.

²¹² *Livro de linhagens do século XVI*, *ibid.* ; Andrade Leitão, ms. Ajuda 49-XII-34 (=vol. 9), p. 283, 286. Notons aussi que Bernaldim Freire était beau-frère de Diogo Lopes de Sequeira (par le premier mariage de celui-ci). Les alliances matrimoniales de la famille Freire l'apparentaient à une grande partie de l'aristocratie dirigeante.

²¹³ Cf. les apostilles aux *sumários* de lettres de Saldanha cités ci-dessus n. 210.

²¹⁴ Albuquerque à D. Manuel, CA, I, p. 50 (lettre datée faussement du 1.IV.1512. Sans doute d'octobre 1512).

²¹⁵ Albuquerque à D. Manuel, 25.X.1514, CA, I, p. 315 : «o emtreguey a Bernaldim Freire por ser cousa vossa (...)». C'est donc par erreur que les *Comentários*, III/54, p. 203, et Correia, p. 327, laissent à Jorge de Melo, capitaine de Cananor, le soin de décider avec lequel des deux capitaines Mateus ferait la traversée. Albuquerque était homme à penser aux détails.

António o Grande, où il occupa le meilleur logement, la «cabine du gouvernail», avec en-dessous une cambuse pour ses provisions²¹⁷. Albuquerque lui fit remettre des poules, des chèvres, du beurre fondu²¹⁸. Tout eût été pour le mieux si le navire avait aussitôt levé l'ancre pour une traversée en droiture.

Alors que le *Santo António* complétait sa cargaison, éclata au début de janvier 1513 le scandale dont Mateus allait rester éclaboussé jusqu'à sa mort. Les lettres que Gaspar Pereira, Secrétaire de l'Inde, et le *feitor* de Cananor, Duarte Barbosa, écrivirent à D. Manuel, le 12 janvier 1513, pour lui dévoiler l'imposture de Mateus (et par conséquent la folle imprudence ou la malhonnêteté du Gouverneur) provoquèrent de la part du Roi une demande d'explications à Albuquerque. Dans sa longue réponse, du 25 octobre 1514²¹⁹, le Gouverneur disait au Roi avoir ignoré jusqu'à son séjour en Mer Rouge (mai-juin 1513) l'existence des dénonciations parties de Cananor. Lorsqu'à son retour en Inde il avait enquêté sur l'affaire, il avait découvert une basse intrigue dont Gaspar Pereira tirait les fils.

Le coup fut monté au moyen des deux esclaves éthiopiennes offertes à Mateus, et qu'Albuquerque avait contraint leurs propriétaires à lui céder. Les deux maîtres frustrés voulaient les reprendre²²⁰. Il se révéla que les deux femmes, qui faisaient partie des prises portugaises de 1511, avaient été esclaves du père de la femme de Mateus²²¹. Elles incitèrent celle-ci à porter les très graves accusations que l'on sait. Suivant Albuquerque la femme de Mateus entra dans le jeu poussée par l'espoir, une fois libre, d'être mariée à un Portugais (ce qui représentait pour les Orientales une promotion sociale ou une sécurité). Une scène conjugale violente donna prétexte à intervention des autorités. Procès-verbal fut dressé, à l'instigation de Gaspar Pereira, de Jorge de Melo, capitaine de Cananor, et de Francisco Pereira Pestana, tous hostiles à Albuquerque. Une enquête fut aussitôt ouverte, et des témoins

Albuquerque confia également à Bernaldim Freire divers présents rares pour le Roi, un éléphant (CA, V, p. 308-309), un harnachement de luxe du Deccan, un bézoard, une demi-corne d'animal ayant la même vertu que la corne de licorne (Góis, III/58, p. 217).

²¹⁶ Duarte Barbosa à D. Manuel, CA, III, p. 50.

²¹⁷ Correia, II, p. 327. Le *Santo António* était une des meilleures nefes de la flotte, Góis, III/30, p. 131.

²¹⁸ Mandado, CA, II, p. 107.

²¹⁹ CA, I, p. 312-318. Bernaldim Freire n'étant arrivé au Portugal qu'en février 1514, le Roi n'eut qu'alors connaissance des lettres de dénonciation qu'il apportait. Albuquerque y répondait donc deux ans après l'arrivée de Mateus en Inde.

²²⁰ CA, I, p. 315.

²²¹ Cf. le mandado d'Albuquerque au *feitor* de Goa, 17.1.1513, CA, V, p. 367. Les prises de «l'armada de Diogo Fernandes» doivent être celles faites par Diogo Fernandes lui-même, lors de son expédition de mars-avril 1511 à Socotra, ou bien celles qui furent rassemblées sur son vaisseau, le *Rei Grande*, et amenées à Cochîn (cf. *Mare*, I (1971), p. 33, n. 180). Le maître d'une des deux Éthiopiennes était un certain Rui Pais, que nous trouvons en février-mars 1511 *escrivão* du *Rei Grande* (CA, V, p. 84, 95, 115).

entendus. Les dépositions furent envoyées à D. Manuel. On sépara Mateus de Jácome ; sa femme (dont on perd dès lors la trace) resta en Inde, et les deux Éthiopiennes lui furent enlevées ²²².

Albuquerque a accusé Francisco Pereira d'avoir été responsable du retard qui empêcha son bâtiment et celui de Bernaldim Freire d'arriver à Lisbonne au printemps de 1513 ²²³. Ils furent en effet contraints d'hiverner à Mozambique. Cette longue escale, dans un port où la haine d'Albuquerque s'exacerbait ²²⁴, réserva de nouveaux ennuis à Mateus. Poussé par Francisco Pereira, Bernaldim Freire se laissa aller à des voies de fait contre l'ambassadeur, qui fut molesté et mis aux fers ²²⁵.

Le 24 février 1514 ²²⁶, le *Santo António o Grande* mouillait enfin dans le Tage. Le 27, accompagné de l'évêque de Guarda, D. Pedro Vaz, et de D. Martinho de Castelo Branco, *vedor da fazenda real*, Mateus et Jácome étaient reçus en audience protocolaire par le Roi au palais de Santos o Velho. Le lendemain, D. João Sutil, évêque de Safi, les conduisit auprès de la reine D. Maria, du prince héritier D. João et des infants. A trois jours de là (le 3 mars ?), D. Manuel accordait à Mateus une nouvelle audience, au cours de laquelle il recevait à genoux la relique de la Vraie Croix et prenait connaissance de la «lettre du Prêtre Jean» ²²⁷.

²²² Tous ces détails sont donnés par Albuquerque dans sa lettre du 25.X.1514, CA, I, p. 314-315. Cf. aussi Cast., III/99, p. 241.

²²³ CA, I, p. 315. C'est à tort que l'*Ementa da Casa da Índia*, p. 268, enregistre le *Santo António* comme arrivant à Lisbonne en 1513. Une lettre de Lisbonne du 10 juin 1513 (dans Sanuto, XVI, p. 621), note que les deux bâtiments se sont attardés en Inde à charger des épices.

²²⁴ Cf. les lettres écrites de Mozambique, par Pero Quaresma à D. Manuel le 25.VII.1513 (DPM, III, p. 476-478), et par Frei António à Albuquerque, *1513 (CA, III, p. 246-248 ; DPM, III, p. 404-408).

²²⁵ Correia, II, p. 327 (ses esclaves femmes servirent au divertissement des capitaines). Brás, III/54, p. 203, dit préférer taire ce qui se passa. Castanheda, III/99, p. 24, reste dans les généralités. Mutisme de Barros, II/7-6, p. 341.

²²⁶ *Nova da vynda do enbaixador do Preste João* [n. 147] : «Huũa sesta feyra xxiiij de fevereiro de 514 veo huua nao da Imdea e por capitam Bernaldym Freire que trouxe comsygo huu enbaixador do Rey (var. Reyno) do Preste Joham que vinha com enbaixada a el Rey nosso senhor.»

Même date et quantième chez Chalderia. Góis, III/59, p. 219, se trompe d'un jour, donnant le vendredi 25 (le 25 fut un samedi). Acenheiro, *Chronicas dos senhores Reis de Portugal*, dans *Collecção de inéditos de Historia portugueza*, V, Lisbonne, 1824, p. 337, donne le mois seul, pas le quantième. La date relevée par Luis de Figueiredo Falcão, *Livro de toda a fazenda*, Lisbonne, 1859, p. 145 : 14 février 1514, peut être due à une mauvaise lecture de chiffre ; Falcão, souvent fautif, fait arriver le même jour le *Santa Eufêmia*, qui se trouvait encore en Inde à la fin de 1514, cf. CA, VI, p. 162.

²²⁷ Góis, l.c., p. 219-220. D. Pero Vaz : cf. Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, III/2, Coïmbre, 1915, p. 811-812 ; 2^e éd., Porto, 1968, II, p. 625. D. Martinho de Castelo Branco : cf. Braamcamp Freire, *Brasões*, III, p. 373-377. D. João Sutil : cf. R. Ricard, *Sources inédites... Maroc. Portugal*, III, p. 80-81, repris dans Ricard, *Études sur l'histoire des Portugais au Maroc*, Coïmbre, 1955, p. 214-216. Une lettre italienne envoyée de Lisbonne le 23 mars confirme

Damião de Góis qui, page du Roi, était présent, à témoigné de la bonne impression qu'avait faite Mateus, exposant avec clarté et autorité le but de sa mission ²²⁸. Quelques jours plus tard (*post dies aliquot*), un consistoire présidé par le Roi, et composé de prélats et de docteurs en théologie, interrogea Mateus sur les rites et les pratiques religieuses et sur l'organisation ecclésiastique en vigueur en Éthiopie. Antônio Carneiro, Secrétaire d'État, rédigeait le procès-verbal ²²⁹. Lorsqu'il évoqua, longtemps après, cette séance à laquelle il avait également assisté ²³⁰, Damião de Góis céda à la tentation de se mettre en valeur auprès de son correspondant Johannes Magnus, archevêque d'Upsal ²³¹. Ses souvenirs étaient cependant imprécis. L'information religieuse de la *Legatio* ne doit rien aux conversations du page de D. Manuel avec Mateus, et repose, comme il le déclare expressément, sur le procès-verbal établi par Antônio Carneiro, dont copie lui fut communiquée lors de son séjour à Anvers, par Rui Fernandes de Almada. Passant sur de menues contra-

l'accueil fait à Mateus : «Fatoli grande honore per questo serenissimo Re al ditto ambasciatore» (Sanuto, XVIII, p. 143).

²²⁸ Góis III/59, p.220 («mui apontadamente e mui seguro»).

²²⁹ Góis III/60, p. 222 ; *Legatio*, f. Aiiij. Jeremy Lawrence, *The Middle Indies : Damião de Góis on Prester John and the Ethiopians*, dans *Renaissance Studies*, 6 (1992) [p. 306-324], p. 307, croit que D. Manuel a retenu Mateus plus d'un an dans le but principalement de s'informer sur la religion des Éthiopiens. Mateus a été retenu plus d'un an parce qu'il n'y avait pas de possibilité pour lui de passer en Inde avant avril 1515.

²³⁰ Góis, *Legatio*, f. Aiiiir : «hisce oculis apud Regem nostrum vidi olim legatum, cunctaque præsens audivi quæ ille de fide, de ceremoniis, de statu regni Imperatoris Presbyteri Ioannis adstantibus proceribus articulatim disseruit».

²³¹ Il se flatte de s'être souvent entretenu avec Mateus : «Hunc Mattheum ipsi vidimus ac sæpe numero adlocuti sumus» (*Legatio*, f. Aii, en marge), «hominemque vidi, ac sæpissime eundem adlocutus sum» (f. iiii^r). Sur la foi de ces affirmations Elisabeth Hirsch, *Damião de Góis* [cité n. 30], p. 3-4, affirme que le jeune Góis eut de longues conversations avec Mateus sur les matières de religion. C'est lui prêter des facilités de communication réduites par la nécessité où était Mateus de recourir à des interprètes, et surtout des curiosités humanistes dont l'éveil fut tardif. Lui-même, à propos de l'audience du Roi à Mateus, en fait l'aveu : «Id temporis ego duodecim annos natus, unus inter regios pueros quos a lancibus ad Regiam mensam ferendis, discophoros nominant, ubi Regiæ Maiestati per biennium in eo munere inservieram, his omnibus præsens adfui, unaque cum coeteris aulicis cuncta, et vidi et audivi, quantumque per ætatem licuit etiam intellexi» (*Legatio*, f. Aiii^r).

Rui Fernandes de Almeida avait reçu copie du procès-verbal en 1515, du fait qu'il était chargé de mission par D. Manuel auprès de l'Empereur Maximilien et du duc Albert de Bavière («is cum antea a Rege Emanuele legationis munere fungeretur apud Imperatorem Maximilianum ac Albertum Bavarie ducem, accepit litteras ab Antonio Carneiro regis Emanuelis secretario, quibus ille hos articulos quos aliquando coram rege scriptis mandaverat inclusos miserat», *Legatio*, f. Aiii^v). Maria do Rosário de Sampaio Themudo Barrata, *Rui Fernandes de Almada*, Lisbonne, 1971, ne relève de mission de Rui Fernandes en Allemagne qu'en 1519. Il peut s'agir de celle que conduisit en 1515 à Augsbourg Tomé Lopes qui écrivait au Roi, le 23.V.1515 : «Ho Emperador torna gram pasatempo em saber das cousas da India e dos rex que sam sojeitos a vosa Alteza», cf. Braamcamp Freire, dans *AHP*, 6, p. 394, repris dans *Noticias da feitoria de Flandres*, p. 105.

dictions²³², on retiendra de son récit que le consistoire suivit de très peu l'audience des premiers jours de mars, durant laquelle Mateus avait déjà donné quelques informations sur la foi et les cérémonies éthiopiennes. Le 15 mars, le Roi, mandant à son *feitor* de Flandre copie de la lettre du Prêtre, transmettait sur le christianisme (*crystandade*) des Éthiopiens des détails appris de l'ambassadeur²³³, qui incitent à penser que le consistoire avait eu lieu. Le retard avec lequel on référé à Rome nous paraît confirmer que Mateus fut questionné dans la première quinzaine de mars, et ses réponses examinées avant que notification officielle ne soit adressée au Pape.

Dès le 5 mars, D. Manuel avait informé le Roi Catholique son beau-père, joignant à sa lettre une traduction de la lettre du Prêtre²³⁴. Un peu plus tard, il avertit le roi d'Angleterre²³⁵, et bien d'autres encore assurément. L'objet de l'ambassade éthiopienne, — la guerre contre les Maures et contre le Sultan, — était aussitôt connu des agents vénitiens²³⁶. D. Manuel n'en écrivit au Pape que le 22 mars, quatre semaines après l'arrivée de Mateus. Mais le courrier alla promptement, puisque la nouvelle parvint à Rome le 9 avril²³⁷.

²³² Damião de Góis, qui se trompe sur l'année de l'arrivée de Mateus à Lisbonne (*Legatio*, f. Aiii^r ; *Fides*, f. Bii^v/p. 229 ; la *Crónica de D. Manuel* donnera la date exacte) et sur la durée de son séjour («perpetuum triennium»), *Legatio*, *ibid.*) n'a pas varié, de la *Legatio* à la *Crónica*, sur la succession des audiences — a) remise des lettres de créance, b) réception solennelle c) consistoire ; — mais il embrouille un peu les deux dernières. Selon la *Legatio*, au cours de la deuxième audience le Roi fait interroger Mateus «astante procerum corona (...), de eorum fide, ceremoniis et Indici regni statu», et du procès-verbal qu'en tient António Carneiro copie est envoyée à Rui Fernandes de Almada (*Legatio*, f. Aiii^v) ; lors de la troisième, «rex Emanuel (...) accitis Aulae primoribus iussit illum per eruditos suos christianæ theologiæ interpretes, quos tum ad manum habebat, coram se de singulis interrogari» (*Legatio*, s.f.). Du procès-verbal, Góis tire l'exposé de la *Legatio* («Confessis illorum fidei deque ceremoniarum et religionis rita», cinquante et un points) ; «De eorum Patriarcha et ejusque officio», quinze points). Selon la *Crónica de D. Manuel*, la deuxième audience est consacrée à l'objet de l'ambassade, et la troisième seule aux questions «sur les choses de la foi», António Carneiro tenant la plume.

²³³ D. Manuel à Silvestre Nunes, de Santos, 15.III.1514, extrait dans Barreto, p. 31, sommaire dans Braamcamp Freire, *AHP*, 6 (1908), p. 392, repris dans le même *Notícias da feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 103 ; Cf. Góis, *Legatio*, Aiiij^v.

²³⁴ Cf. *supra* note 30. On possède la réponse de Ferdinand d'Aragon, de Madrid, 20.IV.1514, sommaire en anglais dans J. S. Brewer, éd., *Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII*, I (1509-1514), Londres, 1862, n° 4985 ; texte dans Barreto, p. 35-36, et dans Antonio de la Torre et Luis Suárez Fernández, *Documentos referentes a las relaciones con Portugal durante el reinado de los Reyes Catolicos*, III, Valladolid, 1963, n° 588, p. 235.

²³⁵ La lettre de D. Manuel à Henry VIII fut reçue à Londres le 11 avril ; elle était accompagnée d'une traduction latine de la lettre du Prêtre Jean (Lorenzo Pasqualigo, de Londres, 11.IV.1514, dans Sanuto, XVIII, p. 181).

²³⁶ Cf. les lettres de Lisbonne du 23 mars et de Londres du 11 avril dans Sanuto, XVIII, p. 142-143 et p. 181-182.

²³⁷ João de Faria à D. Manuel, de Rome, 11.IV.1514, dans António Baião, éd., *Documentos do Corpo Cronológico relativos a Marrocos (1488 a 1514)*, Coïmbre, 1925, p. 84-85 ; extrait dans Barreto, p. 33.

Loin de prêter l'oreille aux accusations très graves portées contre Mateus par les détracteurs d'Afonso de Albuquerque, D. Manuel avait donc pris le parti d'accueillir l'émissaire de la reine Elêni en ambassadeur légitime, et non en suspect. Bernaldim Freire avait été arrêté dès son arrivée à Lisbonne²³⁸ et incarcéré au château São Jorge, dans la basse-fosse (*cova*) de la tour São Pedro²³⁹. Francisco Pereira, qui arriva quelques semaines plus tard²⁴⁰, le rejoignit en prison. Selon les *Comentários*, les deux capitaines seraient restés détenus pendant toute la durée du séjour de Mateus à Lisbonne²⁴¹. Selon Damião de Góis, qui semble mieux informé, ils furent libérés à la requête de Mateus²⁴².

D. Manuel avait une bonne raison d'admettre la crédibilité de Mateus : il pouvait recouper ses assertions, car Mateus n'était pas le premier Éthiopien à se présenter à sa cour. En décembre 1512, deux «frères de Saint-François de la terre du Prêtre Jean» étaient venus à Lisbonne. Deux autres, un domini-

²³⁸ Selon Góis, III/59, p. 219, D. Manuel fit arrêter le capitaine du *Santo António* le jour même de son arrivée. Le Roi était donc au fait des sévices exercés contre Mateus. Il en avait évidemment été averti le 19 février, jour où il reçut, à Alverca, la nouvelle de l'arrivée de Bernaldim Freire et de Francisco Pereira aux îles du Cap Vert (Góis, *ibid.*).

²³⁹ Góis, *ibid.* ; Brás III/54, p. 204.

²⁴⁰ Francisco Pereira Pestana qui s'était attardé au Cap Vert (D. Manuel à Silvestre Nunes, 15.III.1514, CC.I-14-88, extrait dans Barreto (p. 31), n'était pas encore arrivé le 23 mars, cf. Sanuto, XVIII, p. 142-143. Selon Falcão, *Livro de toda a fazenda* (p. 145), le *Santa Maria da Conceição* arriva le 12 avril (date à n'accepter qu'avec les réserves d'usage, les dates de retour de Falcão se révélant souvent erronées lorsqu'un recoupement est possible ; à ceci près, Quirino da Fonseca, *Portugueses no mar*, I, p. 189, a tort de tenir pour inexacte l'année de retour indiquée par Falcão). Le Roi, craignant que Francisco Pereira ne se réfugie à l'étranger, s'apprêtait à envoyer deux caravelles à sa recherche (Góis, III/58, p. 217).

²⁴¹ Brás, III/54, p. 203.

²⁴² Góis, *ibid.*, qui ne précise point la durée de leur emprisonnement. Correia, II, p. 328, met d'autre façon en valeur la magnanimité de Mateus : les deux coupables s'enfuient en Castille, D. Manuel fait confisquer leurs biens pour les donner à Mateus, qui refuse.

Le retour en faveur de Bernaldim Freire ne se fit pas attendre. Suivant Lousada (*Sumários*, II, ms. B.N. Lisbonne, Fundo Geral 1102, f. 164b), neuf mois de sa *moradia* pour 1514 lui furent payés à la fin de l'année : «No maço 46 do almario 2º em respeito da escada que vai pera a casa da coroa esta hum mandado entre outros do Comde Prior mordomo mor *ibi* que paguey a Bernardim Freire fidalgo da casa do dito senhor 28 mil e 476 rs de sua moradia de cavaleiro a rezão de 2.800 por mes e alqueire de cevada per dia dos pr^{os} 9 meses deste presente ano que andou na viagem da India a vinda ate que lhe aconteeo seu caso com o embaixador de Preste João etc. Em Santarem, a 9 de dezembro de 14». En janvier 1516, D. Manuel lui fait verser 16.000 réis des ses «corregimentos desposoiros» (CC. II-63-52). A l'occasion de son mariage le Roi lui donne 348.000 réis, dont le premier tiers lui est payé fin 1516 (CC. I-20-133 ; et cf. CC. II-69-127, CC. II-70-58).

Francisco Pereira Pestana fut ramené en Inde en 1521 par le vice-roi D. Duarte de Meneses, qui érigea la concussion en politique. Capitaine de Goa jusqu'à 1524, objet de nombreuses plaintes (Cast., VI/18, p. 178 ; Correia, II, p. 818 ; Rego, II, p. 13), il fut la première victime de l'épuration effectuée par Vasco da Gama en 1524 (Cast., VI/71, p. 261-262 ; Barros, III/9-2, p. 459-460).

cain, prêtre, et un franciscain, les suivirent de près, dont le retour au pays fut prévu par mer, sur l'escadre portugaise qui partit pour l'Inde en 1513. Ces moines descendaient au Portugal après être allés en pèlerinage de Jérusalem à Saint-Jacques de Compostelle. En février-mars 1513, arriva un cinquième moine, un dominicain²⁴³. Dans l'été de 1514, pas moins de sept Éthiopiens, dont deux moines, étaient hébergés à l'hôpital de Lisbonne²⁴⁴. Si les laïcs étaient sans doute des gens de Mateus, tel n'était point le cas des clercs.

Ces visites, à cette date, sont significatives. Dans le mouvement de migration de la communauté éthiopienne de Jérusalem vers l'Occident chrétien, le retentissement de l'expansion lusitanienne apparaît, à l'inverse de ce qui a été affirmé, comme bien plus déterminant que la menace ottomane²⁴⁵.

Aux moines éthiopiens, les deux premiers qui retournaient en Orient par voie de terre, les deux suivants qui devaient aller par le cap de Bonne-Espérance, D. Manuel confia des lettres pour le Prêtre, dans lesquelles il lui disait avoir adressé nombre de messages et de messagers sans jamais recevoir de réponse. Il le pressait de faire diligence pour entrer en communication avec lui par Sofala, Malindi et les ports de l'Afrique Orientale ou par ceux de la Mer Rouge²⁴⁶. Le Roi avait écrit d'autre part, en mars 1513, à Gaspar Pereira de «lui envoyer quelques moines de la terre du Prêtre Jean s'il y en avait en Inde»²⁴⁷. Instruit par ceux qui étaient venus au Portugal de l'état du Prêtre et de l'activité des ports éthiopiens, Souakin et Massaoua²⁴⁸, D. Manuel, manifestement, souhaitait recouper son information et en savoir plus.

²⁴³ Duarte Galvão à Albuquerque (*mars 1513), CA, III, p. 249-250. La chronologie de l'arrivée des moines (qui venaient par deux ; le cinquième avait perdu son compagnon) est établie par référence à la date de la lettre de Galvão, sur laquelle cf. Aubin, *Duarte Galvão*, n. 102.

L'affiliation des moines éthiopiens aux ordres religieux de l'Église romaine est évidemment factice. Conti Rossini observe qu'elle leur procurait l'opportunité de bénéficier de l'hospitalité des couvents de l'ordre dont ils se réclamaient. En 1529, répondant aux interrogations de D. Diogo de Sousa, archevêque de Braga, le P. Álvares indiquera qu'il n'y avait en Éthiopie que des monastères de l'ordre de Saint-Antoine, «et non d'aucun autre ordre comme disent quelques moines qui viennent de là-bas» (Álvares, p. 510).

²⁴⁴ Alvará de D. Manuel à Rui Leite du 4.VII.1514, et reçu du 18.VIII.1514, dans Barreto, p. 37. Il n'est point sûr que ces deux moines représentent un quatrième groupe de pèlerins. Ils peuvent être ceux dont le retour avait été prévu par mer en mars 1513, et dont Duarte Galvão (CA, III, p. 250) se demandait alors s'ils partiraient, l'un d'eux (le «dominicain») étant malade.

²⁴⁵ Les deux mobiles sont invoqués, avec effet prédominant de la menace turque, par E. Cerulli, *Etiopi in Palestina*, I, p. 397-398. L'attrait du Portugal est bien l'explication première : en 1511-1512 nul ne redoute ni n'envisage une occupation ottomane de Jérusalem.

²⁴⁶ Cf. Galvão à Albuquerque, *mars 1513, CA, III, p. 250.

²⁴⁷ Lembranças de D. Manuel à Gaspar Pereira, dans Cast., III/120, p. 294.

²⁴⁸ Et par d'autres informateurs probablement plus précis, tels que Miguel Nunes (cf. note 144) et Francisco de Albuquerque (cf. J. Aubin, *Francisco de Albuquerque, un juif castillan au service de l'Inde portugaise*, dans *Arquivos* 7 (1974), p. 175 sq.).

Son intérêt s'exprima dans les instructions du 2 mars 1514 pour l'exploration de la Mer Rouge, et subsidiairement du Golfe Persique. Le Roi invitait Albuquerque à charger d'une description méthodique de la Mer Rouge João Serrão, un des capitaines en partance pour l'Inde : « Nous aimerions qu'il mène avec lui quelqu'un qui lui dessine (*pyntase*) bien toute la Mer Rouge, telle qu'elle est et les choses qu'il y a dedans, de façon qu'il n'y ait rien qui ne nous vienne dessiné (*pintado*) ». João Serrão aurait pour tâche « de pénétrer dans la Mer Rouge et d'atteindre jusqu'à Suez, de voir très bien tout ce qu'il y a dans la dite mer d'un côté et de l'autre, tant en fait de villes, bourgs et localités que de toute autre chose et de ports, de mouillages et d'îles, et du trafic (*trauto*) qu'il y a ; et aussi les navires qui y naviguent, et à quels ports pourraient venir les gens de l'Abyssin ; combien il y a du lieu, ou des lieux, où viennent ses caravanes jusqu'à son pays ; comment passent les dites caravanes, et avec quelle sûreté ; quelles populations (*gentes*) sont celles par où on passe pour arriver à la terre de l'Abyssin, et si ce sont des rois qui ne reconnaissent pas de seigneurie, s'ils sont maures, s'ils sont gentils ; en quel temps vont et s'en retournent les dites caravanes, ce qu'elles emportent ; et particulièrement des choses de l'Abyssin » ²⁴⁹.

Dans la suite du document, D. Manuel demande des renseignements du même ordre au sujet de Suez, de Djedda et du Golfe Persique également. De toute évidence, ces instructions du 2 mars 1514 n'ont pas été suscitées, à l'improviste, par l'arrivée de Mateus. Conçues antérieurement, en fonction du grand projet portugais contre l'Islam et à la lumière des connaissances déjà acquises, notamment, en ce qui concerne « l'Abyssin », de la bouche des moines éthiopiens, elles ont été rédigées, si la date est exacte, dans les jours même où Mateus eut ses premiers entretiens et put donner une bonne partie de ces informations que le Roi prescrivait de faire recueillir sur place par un de ses officiers. Cette coïncidence atteste de l'harmonie des desseins depuis longtemps médités de D. Manuel et des propositions dont Mateus était porteur, propositions dont les instructions pour João Serrão ne font point état. On n'y verra, de la part du Roi, ni le souci de faire vérifier les propos de Mateus, ni un mouvement de suspicion envers lui ²⁵⁰.

D. Manuel, cependant qu'il annonçait à la Chrétienté la venue de l'ambassadeur du Prêtre Jean, et qu'il le traitait avec les honneurs dus à son rang, se trouvait dans une grande perplexité. Les lettres et les procès-verbaux qui relataient par le menu le scandale de Cananor ne pouvaient manquer

²⁴⁹ D. Manuel à Albuquerque, d'Almeirim, 2.III.1514, dans Sousa Viterbo, *Trabalhos nauticos dos Portugueses*, I, Lisbonne, 1898, p. 284-286, et dans CA, III, p. 232-233.

²⁵⁰ Relevons néanmoins que le départ de João Serrão fut au dernier moment suspendu. Il ne partit qu'en 1515, avec Lopo Soares, cf. un alvará de D. Manuel, d'Almeirim, 17.I.1515 : « João Serrão que ora vay aa India por capitam em nao de mercadores » (CC. I-17-50), et Tristão da Cunha à D. Manuel, de Lisbonne, 31.I.1515, *apud* Banha de Andrade, p. 219.

d'éveiller des doutes. De ceux que le Roi se laissa aller à émettre, en confiance ²⁵¹, rien ne parut officiellement dans ses mandements et dans ses décisions. Mais il écrivit sur le champ, en mars 1514, une lettre à Albuquerque, lui reprochant son manque de circonspection, et lui intimant d'ouvrir une enquête, en Inde, sur l'authenticité d'un personnage qui pouvait si vraisemblablement n'être qu'un espion ²⁵². Le délai mis à annoncer à Léon X l'arrivée de l'ambassadeur reflète certainement quelque chose des hésitations du Roi.

Bien des esprits honnêtes, fort éloignés de la passion ravageuse des adversaires d'Albuquerque, furent durablement troublés. Mateus ne fut accepté qu'à cœur défendant, et ses humeurs étranges parurent trahir son imposture. Lorsqu'en 1520 la vérité se fera enfin jour, il n'y avait plus guère de Portugais qui fussent persuadés de l'authenticité de son ambassade. Bernaldim Freire, tout écervelé qu'il était, avait sûrement été de bonne foi, convaincu d'avoir affaire à un agent mamlouk, et croyant devancer le jugement du Roi en le maltraitant. L'emprisonnement de Bernaldim Freire et les autres gestes de considération que D. Manuel prodigua à Mateus jusqu'au terme de sa résidence au Portugal ne désarmèrent pas les préventions. A l'inverse, elles chargèrent d'animosité vengeresse l'attitude des *fidalgos*, qui ressentaient l'humiliation infligée à un des leurs par la faute d'un aventurier «maure». Les plaintes que Mateus adressera au Roi, après son retour en Inde, révèlent la contagion des soupçons dont il était entouré. Duarte Galvão, l'ancien confident et ami d'Albuquerque, s'y laissera prendre. Mateus fera de l'attitude hostile du nouveau Gouverneur et de ses officiers une séquelle de ses rapports «avec Albuquerque et avec Bernaldim Freire» ²⁵³. Association paradoxale, si on ne la mettait au compte d'un raccourci d'expression : il faut entendre que le successeur d'Albuquerque et ses partisans faisaient payer à l'ambassadeur du Prêtre et la protection du Gouverneur passé, et le châtiment qu'il avait attiré sur un des membres de leur caste.

Pendant le séjour de Mateus au Portugal, en effet, Lopo Soares de Albergaria avait été nommé gouverneur de l'Inde. De quel poids «l'affaire Mateus» pesa-t-elle dans la disgrâce d'Albuquerque ? Elle ajoutait un élément

²⁵¹ Duarte Galvão en alimentera ses commérages l'année suivante, cf. CA, III, p. 162, et Aubin, *Duarte Galvão*, p. 40, 42. Le Roi évoquera ses doutes, longtemps après, dans sa lettre à Léon X de mai 1521, *Super foedere inito cum Presbytero Ioanne* : «cuius legationem tametsi veram esse multis ac perspicuis argumentis arbitraremur (...)» (en appendice à *Carta das novas*, p. 140). Cf. Góis, IV/45, p. 127 : «Mateus sobre que se tantas duvidas moveram a el Rei dom Emanuel».

²⁵² On devine la nature et le ton de la lettre de D. Manuel (D. Manuel «dando-lhe achasques», dit Castanheda, III/99, p. 241), à la réponse d'Albuquerque, CA, I, p. 312-318, déjà citée.

²⁵³ Mateus à D. Manuel, fin 1517-début 1518, TdT Cartas Orientais n° 39, l. 42 (*min ǧanāb alfnṣū albkīrkī wa min ǧanāb brnl frī*) ; de même avec variantes n° 40, l. 35-36, et n° 41, l. 42-43 (ajoute Francisco Pereira (*afnīs* (?) *prī*)). Le même au même, début 1518 ; «isto tudo me dizem que se fez por amor de Bernaldim Freyre» (TdT, CVR 11 ; Barreto, p. 74).

trouble et fâcheux, bien qu'elle fût mineure, à d'autres affaires présentées au Roi sous un jour défavorable. Les nefs de l'Inde arrivées à Lisbonne le 8 juin 1514²⁵⁴ apportèrent des lettres d'Albuquerque qui, touchant l'Éthiopie, corroboraient dans leurs grandes lignes les propos de Mateus²⁵⁵. Ces lettres annonçaient aussi l'échec de l'expédition contre Aden. S'ajoutant aux critiques fomentées par la gestion du Gouverneur, cet insuccès devint l'atout qui permit à ses ennemis d'arracher à D. Manuel son remplacement²⁵⁶.

L'intention du Roi de maintenir néanmoins la politique d'Albuquerque s'exprima sans ambiguïté dans la mise sur pied d'une ambassade portugaise de retour au Prêtre Jean. Preuve qu'il persistait dans sa décision de prendre Mateus au sérieux. Certains auteurs ont, à tort, coupé d'un voyage à Rome le séjour de l'ambassadeur du Prêtre au Portugal²⁵⁷. Mateus ne s'est pas éloigné de Lisbonne, où des reçus signés par lui, en décharge des présents que lui envoyait D. Manuel, montrent qu'il s'y trouvait en juin, juillet et août²⁵⁸, puis en octobre et novembre 1514²⁵⁹. En décembre, il y eut des entretiens quotidiens avec Duarte Galvão²⁶⁰, qui malgré son grand âge choisi pour conduire l'ambassade portugaise au Prêtre Jean. Le départ approchant, le Roi eut pour Mateus et pour Jácome de nouvelles attentions. Le 2 avril 1515, quelques jours avant que ne mette à la voile, le 7, l'escadre qui allait les emmener en Inde, Mateus et Jácome reçurent l'habit de chevalier de l'Ordre du Christ²⁶¹.

²⁵⁴ Sanuto, XVIII, p. 406.

²⁵⁵ Albuquerque envoyait à D. Manuel deux Éthiopiens délivrés de la captivité musulmane lors de l'attaque d'Aden (CA, I, p. 173, 313).

C'est vraisemblablement de la réponse d'Albuquerque aux reproches du Roi que Castanheda, III/99, p. 241, dit qu'elle acheva de dissiper les doutes de celui-ci. Mais le Roi ne reçut qu'en 1515, après le départ de Mateus, cette lettre du 25.X.1514.

²⁵⁶ Sur l'affaire, cf. Aubin, *Duarte Galvão*, p. 39.

²⁵⁷ Cortesão et Thomas, p. 33 n. 1, ont fait justice de cette erreur.

²⁵⁸ Alvarás de D. Manuel au receveur du trésor Rui Leite pour que soient remis des vêtements à «l'ambassadeur du Prêtre» et à Jácome «qui est venu avec l'ambassadeur du Prêtre Jean», de Lisbonne, 19 et 22 juin 1514 ; reçus signés respectivement le 16 août et le 1^{er} juillet (CC. I-15-60 et I-15-66 ; imprimés par Barreto, p. 36-37).

²⁵⁹ Alvará de D. Manuel du 30.X. et reçu du 30.XI.1514, CC. I-16-92 (sommaire dans *Alg. Doc.*, p. 365, texte dans Barreto, p. 47). Alvará de D. Manuel du 19.XI. et reçu du 5.XII.1514 (Barreto, p. 48 ; CA, III, p. 98).

²⁶⁰ Cf. Aubin, *Duarte Galvão*, p. 38.

²⁶¹ Cf. le *Catalogo dos cavaleiros da ordem de Christo que tomaram o habito no reynado del Rey D. Manoel e nos seguintes reinados*, Bibl. Univ. Coïmbre, ms. 656, f. 136-187 (de la main de Manso de Lima), publié par Antonio Machado de Faria, *Cavaleiros da ordem de Cristo no século XVI*, dans *Arquelogia e História*, VI (1955), p. 13-73 : «Jácome Abexi», p. 50 (où la date «24 de abril» est à rétablir en «2 de abril», cf. le ms., f. 165a), «Mateus, embaixador do Preste João», p. 58.

Une telle distinction n'était pas accordée communément aux ambassadeurs étrangers. L'exception ne fut cependant pas en faveur des seuls envoyés éthiopiens. Semblable honneur avait été décerné en avril 1512 à «D. Pedro, ambassadeur de Manicongo» (p. 63), et le 3.IX.1513 à Nicolau Ferreira, l'ambassadeur (redevenu chrétien à Lisbonne) du roi d'Ormuz (p. 62).

Le comte de Ficalho, dans un ouvrage qui a fait en son temps autorité, eut l'audace de qualifier le déroulement de la mission de Mateus de *via dolorosa* ²⁶². Sa roideur de caractère, qui l'aida à traverser avec une énergie intacte une longue suite d'avanies injustifiées, le priva cependant peu à peu du capital de sympathie qui lui restait auprès de D. Manuel et des partisans d'Albuquerque. Alors que, le temps aidant, les passions s'atténuaient, il tomba dans un discrédit de plus en plus grand. L'enchevêtrement de malentendus dont il était cause et victime n'eut son dénouement, presque fortuit, que sous le gouvernement de Diogo Lopes de Sequeira, dans la huitième année de sa présence parmi les Portugais, dans la onzième année de son ambassade.

Quelques semaines après que l'accueil reçu à Arqiqo en mars et avril 1520 lui ait fait recouvrer son honorabilité aux yeux des Portugais, Mateus mourut à Dabra Bizan. Juste à temps pour échapper au désaveu de son souverain. L'ambassade portugaise débarquée à Arqiqo en 1520 ne put être rapatriée en Inde qu'en 1526, au Portugal qu'en 1527. Lebna Dengel manifesta un intérêt fort distant pour l'alliance avec la nouvelle puissance dominante de l'Océan Indien. Il ne reprit point les offres d'opérations combinées qu'avait formulées la lettre de 1509 écrite en son nom, et il se borna à demander à D. Manuel, — comme au siècle précédent Zar'a Ya'qob l'avait fait à Afonso V d'Aragon, — l'envoi en Éthiopie d'artisans et de techniciens, qu'il promettait de ne pas y retenir de force.

La responsabilité des malheurs de Mateus est partagée. Instrument d'une machination ourdie contre Albuquerque, il se trouva pris dans un conflit, — celui de conceptions antagonistes de l'expansion lusitanienne, — qui dépassait sa personne, et qui se répercuta sur tous les développements de la présence portugaise en Orient. Au-delà des intrigues portugaises, auxquelles ses bizarreries de comportement prodiguèrent une matière idéale, les pratiques de la diplomatie éthiopienne ²⁶³, les équivoques qui avaient entouré sa nomination, l'arriération politique et matérielle du «royaume du Prêtre Jean» furent, non moins que ses propres maladresses, à l'origine de son échec.

²⁶² Ficalho, *Viagens de Covilhan* [cité n. 3], p. 195.

²⁶³ Cf. le comportement de l'ambassadeur envoyé par Iyāsu I^{er} à Louis XIV, singulièrement semblable à celui de Mateus. Arménien du Diyarbékir, établi en Éthiopie, Murad, vaniteux et soupçonneux, refuse de montrer à Maillet, consul de France au Caire, la lettre destinée à Louis XIV, ce qui fait naître des doutes, infondés, sur la légitimité de sa mission. Murad n'est, cependant, qu'un simple émissaire, pas un véritable ambassadeur. Cf. Salvatore Tedeschi, *Poncet et son voyage en Éthiopie*, dans *Journal of Ethiopian Studies* 4/2 (1966), p. 107 sq.

ABRÉVIATIONS

- Alg. Doc.*: *Alguns Documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguesas*, publ. por Ramos Coelho, Lisbonne 1892.
- Álvares: *The Prester John of the Indies. A true relation of the Lands of the Prester John, being the narrative of the Portuguese Embassy to Ethiopia in 1520 written by Father Francisco Alvares. The translation of Lord Stanley of Alderley (1881) revised and edited with additional material by C. F. Beckingham and G. W. Huntingford*, 2 vols., Cambridge 1961 (Works issued by the Hakluyt Society, Second Series, n° CXIV et CXV) [tient compte des leçons signalées par Almagià, *Contributi alla storia della conoscenza dell'Etiopia*, Padoue, 1941]. Nous citons cette traduction critique et annotée plutôt qu'une réédition moderne de la *Verdadeira informação das terras do Preste João*, Lisbonne, 1540.
- Álvares 1518: lettre du P. Francisco Álvares à D. Manuel, de Cochim, 9 janvier 1518; éd. dans Barreto, p. 84-87; éd. *Alg. Doc.*, p. 413-418.
- Álvares/Beckingham: variantes au texte d'Álvares dans le ms. Vatican Ottobonianus latinus 1104, relevées par C. F. Beckingham, *Notes on an unpublished manuscript of Francisco Alvares: Verdadera informação das terras do Preste Joam das Indias*, dans *Annales d'Éthiopie*, 4 (1961), p. 139-154.
- As Gavetas: *As Gavetas de Torre do Tombo*, ed. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1960, 12 vols., Lisbonne, 1960, sqq.
- Banha de Andrade: António Alberto Banha de Andrade, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbonne, 1974 (cf. *Mare Luso-indicum*, III, p. 188-193).
- Barreto: A. da Graça Barreto, éd., *Documenta historiam ecclesiae Habessinorum illustrantia (= Bullarium patronatus Portugaliae regum... Appendix. Tomus IV)*, tomus III, pars II.
- Barros: João de Barros, Ásia. *Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*. Sexta edição, actualizada na ortografia e anotada por Hernani Cidade, 4 vols., Lisbonne 1945-1946.
- Brás: [Brás] Afonso de Albuquerque, *Comentários do grande Afonso de Albuquerque, capitão geral que foi das Índias orientais em tempo do muito poderoso Rey D. Manuel, o primeiro deste nome*, 4ª edição conforme à segunda, prefaciada e revista por António Baião, 2 vols., Coïmbre, 1923, parte I-II, t. I, et parte III-IV, t. II.
- BSL: *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*.
- CA: *Cartas de Afonso de Albuquerque, seguidas de documentos que as elucidam*, publicadas (...) sob a direcção de Raimundo António de Bulhão Pato [e de Henrique Lopes de Mendonça], 7 vols., Lisbonne 1884-1935.
- Carta das novas: Armando Cortesão & Henry Thomas, *Carta das novas que vieram a el Rei nosso senhor do descobrimento do Preste João (Lisboa, 1521). Texto original e estudo crítico com vários documentos inéditos*, Lisbonne 1938.
- Cast.: Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 3ª edição conforme à edição princeps, revista e anotada por Pedro de Azevedo, 4 vols., Coïmbre 1924-1933. Livro I-II, t. I; livro III-IV, t. II; livro V-VI, t. III; livro VII-VIII-IX, t. IV.
- CDP: *Corpo diplomatico português (Relações com a Cúria romana)*, Lisbonne 1862-15 vols., en cours.
- Cerulli, *Etiopi in Palestina*: Enrico Cerulli, *Etiopi in Palestina. Storia della comunità etiopica di Gerusalemme*, 2 vols., Rome 1943-1947.
- Chalderia: Franciscus Chalderia de Padua, *Rerum et regionum Indicarum per Serenissimum Emanuelelem Portugallie regem partarum. Narratio verissima*. S.l.n.d. [1514] (Lettre à l'évêque d'Aquilée [C^o Domenico Grimani], de Rome, 21 juin 1514. Contient en fait des nouvelles

reçues de l'Inde en mai 1513 – «*Haec sunt nova que Anno domini MDXIII ex partibus Indie venere Serenissimo Emmanuelli Regi Portugallie (...)*» – avec des réflexions et commentaires de l'auteur).

Comentários: cf. Brás.

Correia: Gaspar Corrêa, *Lendas da Índia*, publicadas (...) sob a direcção de Rodrigo José de Lima Felner, 4 vols. en 8 parties, Lisbonne 1860-1866.

Corsali: Andrea Corsali, in Ramusio.

Cortêsão-Thomas: cf. *Carta das novas*, introduction.

Crawford: O. G. S. Crawford, *Ethiopian itineraries ca. 1400-1524, including those collected by Alessandro Zorzi at Venice in the years 1519-24*, Cambridge 1958. (Works issued by the Hakluyt Society, Second Series n° CIX).

CSCO: *Corpus scriptorum christianorum orientalium*.

DPM: *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África central 1497-1840 / Documents on the Portuguese in Mozambique and Central Africa*, éd. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 9 vols., Lisbonne 1962-1989.

Ementa da Casa de Índia: Anselmo Braamcamp Freire, *Ementa da Casa de Índia*, dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 1907, p. 233-241, 265-273, 311-319, 331-339, 366-375, 424-436; 1908, p. 18-32, et en tirage à part. Cité d'après le *Boletim*.

Fides: Damião de Góis, *Fides, religio moresque Aethiopum sub Imperio Preciosi Joannis*, Louvain 1540; Paris 1541 (plusieurs éditions au XVI^e et au début du XVII^e siècle; trad. portugaise dans Góis, *Opusculos históricos*, éd. Dias de Carvalho, Porto, 1945). Référence est donnée à l'édition de Louvain, 1540 / Rééd., sur l'éd. de Coïmbre 1741, fautive, dans José V. de Pina Martins, *Humanismo e erasmismo na cultura portuguesa do século XVI, Estudo e textos*, Paris 1973, p. 223-275.

Góis: Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*. Nova edição, conforme à primeira de 1566, 4 vols., Coïmbre 1949-1955.

Ibn Iyās: Muḥammad b. Aḥmad b. Iyās al-Ḥanafī, *Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' al-duḥūr*, éd. Muḥammad Muṣṭafa, 2^e éd., t. IV (Le Caire, 1960), t. V (Le Caire, 1961). La traduction de G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire*, 2 vols., Paris 1955-1960, est à confronter au texte arabe.

Legatio: Damião de Góis, *Legatio Magni Indorum imperatoris Presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniae regem anno Domini MDXIII*, Anvers 1532.

Nova da vymda do enbaixador do Rey do Preste João: Mss. Ajuda, 50-V-21, f. 160a-b; BNL, ms. Alcobaça 297, f. 156a-b; BNL, ms. FG 7638, f. 118b-119a.

Ramusio: G. B. Ramusio, *Delle Navigatione et Viaggi*, éd. 1554.

Rend. Lincei: *Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei... Rendiconti. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*.

Ricci: Lanfranco Ricci, *Le Vite di Enbāqom e di Yoḥannēs di Dabra Libānos di Scioa*, dans *RSE*, 13 (1954), p. 91-120; 14, p. 69-107; 22, p. 75-102; 23, p. 79-219.

RSE: *Rassegna di Studi etiopici*, Rome.

RSO: *Rivista degli Studi Orientali*, Rome.

Ṣaḡā za-Ab: *Haec sunt quæ de fide et religione apud nos Aethiopes habentur et observantur*, Lisbonne, 24 avril 1534, édité par Damião de Góis, *Fides, religio moresque Aethiopum*, Louvain 1540 (fol. [Giiij]-[Miiij]) / éd. Pina Martins, p. 252-275) et sous une forme abrégée dans la *Crónica de D. Manuel*, III / 60, p. 223-233.

Schurhammer, *Briefe*: Georg Schurhammer, *Orientalische Briefe aus der Zeit des Hl. Franz Xaver (1500-1552)* dans *Euntes docete*, 21 (Rome, 1968), p. 255-301.

Tamrat: Taddesse Tamrat, *Church and State in Ethiopia 1270-1527*, Oxford, 1972.

LE PRÊTRE JEAN DEVANT LA CENSURE PORTUGAISE

Après avoir longtemps cherché le Prêtre Jean, le Portugal officiel, découvrant les malentendus de la légende et les risques de la réalité, s'évertua à l'entourer de silence. Plus exactement, des forces y poussèrent, avec lesquelles D. Manuel dut composer, et que D. João III se garda de contrarier. Les motifs politiques du parti opposé aux aventures impériales de l'Expansion furent relayés par les préventions des docteurs de la foi, sensibles aux implications subversives du christianisme éthiopien.

L'idée d'une alliance avec le Prêtre contre l'Islam abandonnée en 1514, qui de D. João II à Afonso de Albuquerque avait inspiré l'entreprise lusitanienne, Lopo Soares, le troisième gouverneur de l'Inde, opéra sur place avec tant de brutalité le virage imposé à D. Manuel par la majorité de l'équipe dirigeante, qu'on préféra ensuite faire l'oubli sur des comportements très discutables. Parmi les théologiens, soupçonneux de tous les relents de judaïsme, l'interrogatoire auquel avait été soumis l'envoyé du Prêtre à D. Manuel, le marchand Mateus, avait éveillé des inquiétudes que les propos de son envoyé à D. João III ne firent que renforcer, au moment où s'élaborait contre les nouveaux-chrétiens l'établissement de l'Inquisition.

Les dessous des conflits de tendances dans le Portugal des années 1520 et des années 1530 restent, sur ce chapitre comme sur d'autres, entièrement à explorer. On n'en constate au premier regard que les effets : l'information sur l'Éthiopie fut filtrée et contrariée *.

* Les abréviations utilisées sont en fin d'article.



En mai ou juin 1521 avait été publiée à Lisbonne, «por mandado de Sua Alteza», la *Carta das novas que vieram a el Rey nosso senhor do descobrimento do Preste Johã*¹. Cet opuscule de quatorze feuillets donnait de précieux détails sur l'accueil fait en 1520 à l'escadre de Diogo Lopes de Sequeira jetant l'ancre à la côte d'Erythrée et sur les possibilités d'une alliance luso-éthiopienne «pour la destruction de la méchante secte de Mahomet». L'ouvidor de l'Inde, Pero Gomes Teixeira, s'était rendu en personne au célèbre monastère de Dabra Bizan, à un jour et demi de marche dans les terres, afin d'y entendre, sur les livres saints dont ils usaient, et sur certaines de leurs observances, les déclarations des moines qui, disait la *Carta*, étaient «avec leurs prières, mur et forteresse de la chrétienté qui s'étend de ces montagnes-là vers l'intérieur»². La *Carta* divulguait enfin la version portugaise de la lettre remise en 1514 à D. Manuel par Mateus, dans laquelle le Prêtre Jean offrait aux Portugais le concours de l'Éthiopie pour chasser les musulmans de la Mer Rouge.

En dépit des pressions de ses conseillers, le Roi Fortuné n'avait pas renoncé à poursuivre le grand dessein dont Albuquerque s'était fait le génial exécutant. L'impression de la *Carta das novas* en est, sur la fin du règne, un indice, confirmé par la lettre que le Roi adressait à Léon X dès le 8 mai 1521. Il y faisait état des perspectives que promettaient les contacts établis par Diogo Lopes de Sequeira : prochaine destruction de La Mecque et du tombeau de Mahomet ; union des forces de l'Éthiopie et du Portugal sous le patronage de la Sainte Croix ; et sous la houlette de Rome, union des terres lointaines de l'Orient avec celles de l'Occident.

La lettre du 8 mai 1521 au Saint-Père fut bientôt imprimée en Italie dans une traduction latine³. Il en parut aussi une traduction française. La *Carta das novas*, cependant, resta confidentielle. Seul Fernão Lopes de Castanheda, laborieux chercheur de documents, en a tiré parti, sans la nommer⁴. Damião de Góis, qui eut accès à une copie des dépositions de Mateus envoyée à Anvers en 1514, n'a pas connu la *Carta das novas* lorsqu'il rédigea, en 1531, d'après les renseignements disponibles à la *feitoria* de Flandres, sa *Legatio magni*

¹ Armando Cortesão & Henry Thomas, *Carta das novas que vieram a el Rei nosso senhor do descobrimento do Preste João (Lisboa 1521). Texto original e estudo crítico com vários documentos inéditos*, Lisbonne, 1938. Réédition du texte et, partielle, de l'étude, dans Armando Cortesão, *Esparsos*, I, Coïmbre, 1974, p. 61-223. Cf. aussi, A. Cortesão, *História da cartografia portuguesa*, Coïmbre, 1969, p. 268-273.

² *Carta das novas*, p. 189.

³ *Epistola invictissimi regis Portugalliae ad Leonem X. P.M. super fædere inito cum Presbytero Ioanne Aethiopae Rege*, [Rome ? *1521].

⁴ Cortesão, *Carta das novas*, p. 135. Cf. Castanheda, VI, ch. 24-28.

Indorum imperatoris Presbyteri Ioannis. L'unique exemplaire connu de la *Carta das novas* fut révélé en 1935. Il est probable qu'elle avait été très vite retirée de la circulation. D. Manuel mort à la fin de 1521, le changement de règne accentua l'abandon d'une politique active du Portugal en Orient.

L'ambassade que Diogo Lopes de Sequeira avait déposée à Arriço en 1520 ne put réembarquer qu'en 1526 à destination de l'Inde. Elle arriva à Lisbonne en juillet 1527. Le P. Francisco Álvares, chapelain de la mission, était chargé par le négus Lebna Dengel (1508-1540) de se rendre auprès du Pape. Un dignitaire religieux éthiopien, Saga za-Ab, le «Zaga-zabo» des textes portugais, était ambassadeur auprès de D. João III.

Egalement désireux d'asseoir l'entente, au spirituel avec Rome, au politique avec Lisbonne (tout au moins sous la forme d'une assistance technique), les deux ecclésiastiques rencontrèrent un accueil honorable et la plus nette des méfiances. L'un et l'autre devaient mourir avant que ne soient publiés les écrits, à des titres différents remarquables, qu'ils laissaient sur le pays du Prêtre Jean et sur la religion des Éthiopiens ⁵.



Le P. Francisco Álvares rentra au Portugal avec un gros récit de ses onze années de séjour en Orient (1515-1526), qui menait la narration jusqu'au retour en Inde de l'ambassade dont il était la personnalité marquante, bien qu'elle fût placée sous la direction nominale d'un jeune *fidalgo* de grande famille, D. Rodrigo de Lima (petit-fils par son père, Duarte da Cunha, du 1^{er} vicomte de Vila Nova da Cerveira). A la nouvelle de l'arrivée, en compagnie du P. Álvares, d'un ambassadeur éthiopien, D. João III donna des ordres pour que celui-ci soit acheminé le plus promptement possible à Coïmbre, où il se trouvait, aux frais de la Casa da India ⁶. Un très long silence embarrassé tomba sur cette hâte. Le P. Álvares, après avoir été reçu à Coïmbre par

⁵ Sur la question, Ficalho (ch. IX, p. 281-313), quoique vieilli reste de lecture recommandée. L'étude de Francis Rogers, *The quest for Eastern Christians. Travels and rumor in the Age of Discovery*, Minneapolis, 1962, ch. VII et VIII, p. 136 sqq., documenté en sources d'époque, manque de profondeur.

La même année que la présente étude parut celle d'António Banha de Andrade, *Francisco Álvares e o êxito europeu da Verdadeira Informação sobre a Etiópia*, dans les *Actas do Colóquio sobre a presença de Portugal no Mundo*, Lisbonne, 1981, p. 7-61 (et dans les *Separatas do Centro de Estudos de Cartografia antiga*, n° CXLV, 1982). Cf. aussi C. F. Beckingham, *Francisco Álvarez and his book on Ethiopia*, dans *Middle East Studies and Libraries : A Felicitation Volume for Prof. J. D. Pearson*, Londres, 1980, p. 1-12 ; repris dans le même, *Between Islam and Christendom*, Variorum Reprints, 1983. Je n'ai pas eu accès à Jaroslava Kasparová, *Francisco Álvares a počátky portugalského zájmu o Etiopie*, dans les *Miscelanea* du Dept. de manuscrits et des imprimés rares de la Bibliothèque d'État Tchèque, 2, p. 155-206.

⁶ Cf. trois mandements du Roi édités par Barreto, n° 213, 214, 215, p. 121-122.

D. João III, suivit la cour lorsqu'elle redescendit vers les rives du Tage. On perd sa trace dans les années suivantes. On sait seulement que dans l'été 1529 il alla à Braga prendre possession d'un petit bénéfice. D. João III ne l'autorisa pas à partir pour Rome, où il désirait accomplir les démarches dont Lebna Dengel l'avait chargé, sous prétexte que «les routes ne le rendaient pas possible, à cause des guerres avec la France» ⁷. Raison fort admissible pour 1527, l'année du sac de Rome ⁸, et 1528. En 1529, la paix de Cambrai signée, qui mettait fin au conflit entre Charles Quint et François I^{er}, le P. Álvares essuya un nouveau refus du Roi. Il lui fut dit que Brás Neto, envoyé à Rome et tout prêt à l'emmener, se rendait en ambassade chez l'Empereur, non chez le Pape, et que lui-même n'irait en Italie qu'avec D. Martinho de Portugal, dont le départ ne tarderait pas ⁹.

Le refus de D. João III de saisir l'opportunité d'une entente avec l'Éthiopie se dérobe à l'analyse faute de textes explicites. L'idée manuéline de Croisade délaissée, les raisons politiques et religieuses d'une double prudence sont toutefois évidentes. C'est le moment où Charles Quint échafaude le rêve d'une grande offensive méditerranéenne contre les Turcs, dans laquelle le Portugal ne veut pas être impliqué, et qu'il ne veut pas subventionner. Lorsque, en 1531, l'Europe, alarmée par le bruit persistant d'énormes préparatifs ottomans contre l'Inde portugaise, s'intéresse aux activités lusitaniennes en Mer Rouge, — c'est alors que André de Resende fait paraître son *Epitome rerum gestarum in India a Lusitanis anno superiori*, et que s'imprime sous le titre d'*Impresa del Gran Turco per mare et per terra contra Portughesi* ¹⁰ la lettre de Vincenzo Minuziano à Alciat, — il n'y a aucun signe manifeste que le gouvernement portugais se dispose à tirer parti des offres d'alliance portées en 1527 par Saga za-Ab. Il faut attendre l'envoi de D. Martinho de Portugal au Saint-Père, au printemps de 1532, tandis que déjà s'affaïsse la menace turque, pour trouver des indices de l'intérêt fluctuant que les perspectives tracées par l'ouverture éthiopienne exercent sur la politique joanine.

Ce qu'on apprend en 1527 confirme ce qu'on soupçonnait depuis Mateus : les sujets du Prêtre sont infectés par l'hérésie. Durant le séjour du P. Álvares à Braga, D. Diogo de Sousa, l'archevêque, lui pose beaucoup de questions sur les mœurs et l'état matériel de l'Éthiopie. De cinquante, quinze seulement concernent le culte et les mœurs religieuses. La foi : aucune. L'archevêque sait. Le pays du Prêtre n'est pas celui d'une puissance alliée dont rêvait D. Manuel, c'est une terre de mission.

⁷ Álvares, p. 507.

⁸ Sur le ressentissement du sac de Rome au Portugal, cf. Silva Dias, p. 141-154.

⁹ Álvares, p. 507.

¹⁰ Elle a été republiée par le P. Francisco Leite de Faria, *Um impresso de 1531 sobre as empresas dos Portugueses no Oriente*, dans *Boletim internacional de bibliografia luso-brasileira*, VII/1 (1969), p. 90-109, d'après l'exemplaire de Parme (qui n'est pas un *unicum*, comme l'a cru le P. Leite de Faria).

Le même argument que précédemment est exposé pour justifier le long retard de D. Martinho à se mettre en route : «les temps, et le peu d'assurance qu'il y eut pour pouvoir passer en sécurité» ¹¹. Les instructions confiées à D. Martinho le 20 mai, dont on possède deux rédactions, l'invitent à représenter au Pape que l'alliance avec le Prêtre Jean, voulue par D. Manuel, va permettre de compléter les triomphes portugais en Orient ¹². De la joie qu'il ne peut manquer de recevoir de l'obédience éthiopienne que lui porte le P. Álvares, D. João III, dans une des rédactions, invite Clément VII à

«faire notification par ses lettres au dit Prêtre Jean de la façon qui sera le plus opportune pour le fruit de sa confirmation dans notre sainte foi (...) et pour lui rappeler le plus largement possible les choses que Sa Sainteté jugera nécessaires pour sa confirmation et pour qu'ils se dégagent de quelques petites erreurs dans lesquelles ils vivent par manque d'enseignement, en quoi il me paraît qu'il y aura peu à faire, en ayant des prédicateurs et personnes de bonnes lettres et vertus qui les sachent bien endoctriner, desquels j'espère avec l'aide de Dieu leur envoyer avec le dit ambassadeur [i.e. Saga za-Ab] ceux qui me paraîtraient nécessaires, et de même par la suite, et de tels vie et exemple qu'ils fassent fruit» ¹³.

Cet engagement missionnaire et la prière du Roi au Pape ne figurent pas dans l'autre rédaction des instructions, de même que d'autres passages exprimant la volonté de répondre promptement à l'ambassade de Lebna Dengel : les paragraphes qui demandent l'envoi, d'une part, de bulles pontificales, «très solennelles et avec quelque solennité dans les sceaux, que Sa Sainteté doit ordonner être d'or», d'autre part des bénédictions papales, et au besoin de l'absolution des errements passés, au Prêtre, à la reine, à tous les seigneurs et habitants de son royaume, et de lettres au patriarche, et «à toutes les autres personnes principales, ecclésiastiques et séculières à qui Francisco Álvares jugera bien que Sa Sainteté le fasse, pour le plus grand bien du fruit désiré» ¹⁴.

¹¹ D. João III à D. Martinho, 20 mai 1532, CDP, II, p. 354 ; le même au Pape, *ibid.*, p. 394.

¹² On possède deux rédactions différentes du texte des instructions établies pour D. Martinho. L'une publiée par Graça Barreto (A). L'autre (B), dans les «Relações de Pero de Alcáçova Carneiro», a été éditée sur le manuscrit de l'Académie des Sciences de Lisbonne par Rebello da Silva, dans CDP, II, p. 349-387, puis avec collation d'un manuscrit de la collection Fronteira par Ernesto de Campos de Andrada, éd., *Relações de Pero de Alcáçova Carneiro*, Lisbonne, 1937, p. 83-121.

Il est difficile de se prononcer sur le rapport des deux rédactions, le manuscrit de A utilisé par Graça Barreto n'étant pas localisé, et B n'étant connu que par des copies défectueuses, dont les deux éditeurs ne font pas une lecture rigoureusement similaire. B semble être la minute de A. Toutefois, contrairement à ce qu'on serait en droit de supposer, la rédaction A réduit le rôle dévolu à D. Martinho de Portugal dans le règlement de la négociation éthiopienne.

¹³ Barreto, p. 134.

¹⁴ *Ibid.*

A cette série de recommandations impératives est substituée dans la version B une simple requête.

«Comme du vôtre, vous persuaderez (le Pape) de faire démonstration de grand plaisir et allégresse (de l'obédience éthiopienne) sans intervenir en cela ni qu'il lui puisse sembler que vous le faites pour ce que je vous l'ai demandé (...) Vous direz à Sa Sainteté que je n'ai voulu le supplier ni lui rappeler quoi que ce soit sur la manière dont on doit répondre à l'obédience du Prêtre Jean, ni de rien d'autre de ce qu'il ait à faire en chose si nouvelle, tant pour témoigner joie de son obédience qu'en ce qui se doit faire dans la correction des erreurs qu'il a dans ses peuples en ce qui concerne la foi, qu'il me semble qu'elles seront légères à émender. Vous ne (direz) rien d'autre sur cette matière ; car je tiens cela pour meilleur et plus profitable que Sa Sainteté ordonnera en tout de faire (...)» ¹⁵

Toutefois les deux rédactions expriment une volonté identique de renvoyer au plus tôt Saga za-Ab en Éthiopie.

A

«Je vous prescris beaucoup de solliciter de toute instance Sa Sainteté de dépêcher ces choses [l'envoi des lettres au Prêtre] afin que vous m'envoyiez avec elles le dit Francisco Álvares le plus rapidement qu'il sera possible pour envoyer le dit ambassadeur [Saga za-Ab] par la première escadre qui depuis sa venue ira en Inde et qu'il ne demeure pas ici davantage. S'il arrivait que Notre-Seigneur dispose du dit Francisco Álvares, vous m'enverrez les dits documents (*despachos*) avec les premiers messages que vous m'enverrez (...)» ¹⁶.

B

«Je recevrai en très singulière grâce de Sa Sainteté ce qu'il lui paraîtra bien de faire et de vouloir avec rapidité vous expédier et dépêcher pour qu'aussitôt vous me l'envoyiez (pour) dépêcher par les premières escadres l'ambassadeur du dit Prêtre avec les personnes que je veux envoyer avec lui (...)» ¹⁷

¹⁵ CDP, II, p. 335; *Relações de Carneiro*, éd. citée, p. 88-89.

¹⁶ Barreto, p. 134.

¹⁷ Le texte est évidemment altéré. CDP, II, p. 335 : «E que receberey em muy singular merce de Sua Santidade o que nisso lhe parecer bem de fazer o querer com brevidade expedir e despachar pera logo mo inviades em as pessoas que com elle quero inviar e assi com as cousas que por elle me inviou pedir daquellas que foi informado que a y em meus Reinos». *Relações de Carneiro*, p. 89 : «(...) o que nisso lhe parecer bem fazer e querer com brevidade vos expedir e despachar, para logo me enviades em as primeiras armadas despachar o Embaixador do dito Preste, com as pessoas (...) daquelas que fui informado (...)»

Il n'est question de renvoyer que Saga za-Ab. Il y a dans la version A une phrase ne figurant pas dans la version B qui rappelle la demande du Prêtre Jean que Francisco Álvares retourne en Ethiopie avec Saga za-Ab (Barreto, p. 133).

D'une version à l'autre la responsabilité de D. Martinho dans l'affaire éthiopienne change considérablement ¹⁸. Seule une étude approfondie des agissements de l'inquiétant prélat qui garde les faveurs des érasmisants aiderait à discerner ce qui se passa ¹⁹. Du moins l'impression se renforce-t-elle, qui a été celle du comte de Ficalho, que le P. Álvares avait été tenu en réserve pour servir aux ambitions du haut dignitaire qui, en janvier 1533, à Bologne, le mit enfin aux pieds de Clément VII.



Les instructions de D. João III à D. Martinho définissaient le contenu du livre composé par Álvares et qu'il emportait en Italie, où le Pape pourrait en prendre connaissance. L'auteur relatait son envoi en Éthiopie, son débarquement à Arqiqo et son départ pour la cour du Prêtre,

«et aussi comment ils arrivèrent chez le Prêtre, et où ils le trouvèrent, et comment ils furent reçus par lui, et ce qu'ils virent dans les terres par où ils cheminèrent en fait d'églises, d'édifices, de religieux, la manière de son christianisme (*christandade*), le mode de sa justice et toutes les autres choses (...), le temps qu'ils furent à sa cour, et le bon traitement et l'entretien qu'ils reçurent, et les fêtes qui leur furent faites, et la joie qu'il eut de leur venue, et les questions qu'il leur fit faire par ses lettrés touchant notre foi, car la personne du Prêtre est vue rarement, tant par les naturels que par les étrangers, et la réponse que lui donna à tout.» ²⁰

Cette description correspond à celle de l'ouvrage tel qu'il fut imprimé huit ans plus tard à Lisbonne sous le titre de *Verdadera informaçam das terras do Preste Joham*. Cependant, dans la *Legatio David Aethiopiae regis ad Sanctissimum D.N. Clementem Papam VII*, opuscule publié anonymement à Bologne en 1533, et qui relate l'audience accordée à Álvares en cette ville par Clément VII, en janvier 1533, le manuscrit du chapelain portugais est présenté tout différemment.

¹⁸ Cf. à cet égard la lettre de D. João III à Clément VII du 28.V.1532, dans CDP, II, p. 394 ; et une variante des instructions à propos de la lettre du Prêtre Jean, «qu'emporte Francisco Álvares» (version A. Barreto, p. 133), «que vous [D. Martinho] emportez» (version B, CDP, II, p. 354).

¹⁹ Il y a lieu de croire que D. Martinho est l'informateur anonyme qui transmettait à l'ambassadeur impérial à Lisbonne la teneur des délibérations du Conseil de D. João III, cf. Aude Viaud, *La cour de Portugal vue par Lope Hurtado de Mendoza (1528-1532)*, dans J. Aubin, éd., *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, 1990, p. 139. *La correspondance des premiers nonces permanents du Portugal 1532-1553*, éditée par Dom Ch.-M. de Witte, Lisbonne 1980, n'apporte pas de lumières sur le contexte politique et diplomatique de la question éthiopienne dans les années 1530.

²⁰ Barreto, p. 133 ; CDP, II, p. 353 ; *Relações*, p. 86-87.

«Franciscus Alvarez, ambassadeur des Éthiopiens abyssins, a apporté un gros volume (*volumen*), divisé en cinq livres (*libri*). Dans le premier le pays tout entier est décrit très exactement, ses limites indiquées, la longueur des jours marquée suivant les mesures et observations célestes, conformément à la méthode de la cosmographie ; où sur les sources du Nil et les causes de sa crue sont rapportées des choses étonnantes et fort belles. Dans le deuxième, il est longuement traité de la richesse du sol, de ses produits et des diverses ressources naturelles. Dans le troisième, des animaux et des oiseaux, de la taille des bêtes sauvages, et particulièrement des éléphants, dont les très nombreux troupeaux se voient dans les plaines ouvertes et dans les forêts. Dans le quatrième il est disserté de la nature et des mœurs des Abyssins, de leurs lettres et de leurs études ; également de la cour, du mode de vie de l'empereur lui-même, de l'armée, des règles, des lois et de l'organisation civile. Dans le cinquième sont rapportées les choses qui ont trait à la religion, à savoir le culte, les églises, les funérailles, la célébration des mariages, la vie des moines, qui en nombre presque infini sont enfermés dans l'enceinte des monastères.

Ces livres seront sous peu traduits en latin. Car l'illustre Dom Martin de Portugal, ambassadeur du roi de Portugal, a confié la tâche de traduire son livre à l'historien Paolo Giovio, lequel a aussi rendu fidèlement en latin ces lettres-ci du roi David.» ²¹

Faut-il croire que Giovio, dont l'opuscule contenait à la suite les traductions, ait détenu une œuvre du P. Álvares autre que celle qui nous est connue ? Dans ses notices sur la célèbre galerie de tableaux qui ornait sa demeure de Côme, il écrit, à propos du portrait de «David, maximi Abyssinorum Aethiopum regis» :

«Les prêtres éthiopiens à capuchon qui ont leur résidence et leur église derrière la basilique du Vatican affirment d'un commun accord qu'est très fidèle cette image de leur roi que Petrus [*sic*] Álvares, ambassadeur, apporta au Pape Clément avec une croix d'or. Celui-ci, ensuite, nous exposa d'après son recueil de notes (*ex commentario*) les régions et les mœurs des Éthiopiens, toutes choses rapportées par nous en leur lieu dans nos *Histoires*, de façon assez étendue pour que rien ne laisse à désirer de ce qui peut relever de la connaissance des choses les plus remarquables.» ²²

²¹ *Legatio David Aethiopie Regis ad Sanctissimum D.N. Clementem Papam VII*, Bologne, 1533 (je cite sur l'édition d'Anvers, de la même année, f. A 3^{re}). Le texte de la *Legatio David* est réédité dans Beccari, X, p. 46, p. 463-466, d'après une copie manuscrite de la Marciana, également utilisée par Almagià (qui ignore les impressions de cet opuscule).

Les pourparlers avec Giovio étaient antérieurs au retour de D. Martinho en Italie. Un des familiers de l'évêque de Nocera, Vincenzo Minuziano, faisait part à Alciat dès le 2 juin 1531 (dans l'opuscule cité *supra* n. 10) de la parution prochaine d'un «bello trattato diviso in cinque libri de le grandi et stupende cose del Preteianni» qu'il attribuait à un certain Joseph, envoyé du Prêtre à D. Manuel ; l'ordre des matières des libri donné par Minuziano diffère légèrement de celui annoncé par la *Legatio David* dix-huit mois plus tard (cf. la comparaison dans Banha de Andrade [n. 5], p. 35-36).

²² Pauli Iovii Novocimensis episcopi Nucerini *Elogia virorum bellica virtute illustrium veris imaginibus supposita, quae apud Musaeum spectantur*, Florence, 1551, p. 310-311.

Dans les *Historiarum sui temporis libri XLV*, venant à parler du Prêtre Jean, Giovio écrit :

«Comme nous avons des choses à dire de la généalogie du Prêtre Jean, de sa religion, de sa cour, ainsi que de l'origine du Nil, des marais de la Lune et de diverses espèces de bêtes sauvages, j'ai pensé qu'il valait la peine de déclarer sincèrement ceux de qui j'ai appris ces choses. (...) Entre eux il y a Petrus Álvares, Portugais, qui par un chemin terrestre et éprouvant alla au Prêtre Jean dans l'ambassade de Rodrigo de Lima, depuis Arqiqo port de la Mer Rouge où avait abordé la flotte indienne des Portugais. Ayant reçu une autre ambassade, il vint de chez le Prêtre au Pape Clément, qui était alors à Bologne, avec une croix d'or en présent. Lorsqu'il mourut à Rome, il laissa écrites des notes quotidiennes (*diurnos commentarios*) de ses voyages et de ses faits et gestes.

Après lui, Petrus l'Abyssin, homme d'un esprit éminent et ferme, longtemps familier de la cour du Prêtre Jean, nous a découvert avec une extrême générosité et conscience les choses mémorables de l'Abyssinie.» ²³

Avant de consulter Tasfa Seyon, le savant religieux du monastère de Dabra Libanos venu à Rome avec João Bermudes en 1536 ou 1537, et qui résida jusqu'à sa mort, en 1552, au couvent de Saint-Étienne des Éthiopiens ²⁴, Giovio avait donc bénéficié de la conversation du P. Álvares, qui s'appuyait sur ses notes consignées au jour le jour.

Une lettre de D. Henrique de Meneses du 17 mars 1535 donnait le vieux prêtre (il devait être plus que septuagénaire) pour diminué et déprimé ²⁵. En mai 1535 séjourna à Rome, et fréquenta D. Martinho l'homme qui en Occident se passionnait le plus pour la religion des Éthiopiens, Damião de Góis. Il rapporte, en 1540, qu'il connaissait de vue Duarte Galvão et Francisco Álvares ²⁶. C'est un souvenir à dater de 1515, du temps que, page de D. Manuel, il vit se préparer l'ambassade de Galvão. Son silence sur une conversation avec Álvares donne à penser que celui-ci était déjà mort lorsque Góis vint à Rome ²⁷. On peut imaginer qu'il se soit intéressé aux papiers du

²³ Pauli Iovii *Historiarum sui temporis*, livre XVIII, éd. Paris, 1558, t. I, f. 218 A.

²⁴ Sur Tasfa Seyon, cf. Renato Lefevre, *Documenti e notizie su Tasfa Seyon e la sua attività romana nel sec. XVI*, dans *Rassegna di Studi Etiopici*, 24 (1969-1970), p. 74-133.

²⁵ Barreto, p. 161 ; CDP, III, p. 216. On a vu ci-dessus (p. 188) que les instructions données à D. Martinho retenaient l'hypothèse du décès d'Álvares sur le chemin de l'Italie.

²⁶ *Fides*, f. C 1 : «Eduardus Galvanus (...) et Franciscus Álvarez (...), is quoque senex (...), quos utrosque de facie novimus».

²⁷ Sans qu'aucun donne la date, la mort d'Álvares à Rome est attestée par Giovio, Beccadelli (cf. Álvares, introd., p. 7), D. João III (lettre du 27.VIII.1546, dans CDP, VI, p. 69). Luís de Matos estime que Góis l'y rencontra (*Un umanista portoghese in Italia. Damião de Goes*, dans *Estudos italianos em Portugal*, 19 (1960), [p. 41-61], p. 52). Du silence de Bermudes [cité *infra* n. 88], Schurhammer, Franz Xaver. *Sein Leben und seine Zeit*, I, Fribourg-en-Brigau, 1955, p. 665 n. 5 ; version anglaise, Francis Xavier, *his life his times*, I, Rome, 1973, p. 694, n. 126) infère qu'Álvares était décédé lors du passage à Rome de l'ancien médecin de l'ambassade de D. Rodrigo de Lima, vers 1536-1537.

défunt. Mais il est peu probable qu'il ait alors commandé une copie de la relation sur l'Éthiopie. Il la possédait déjà. Il a déclaré en 1571 qu'au printemps 1534 «il commençait à traduire un livre du portugais en latin des coutumes et religion de l'empereur du Abexim», dont il avait parlé à Bucer²⁸. On a pris ces mots, erronément, pour une référence à la *Legatio Presbyteri Ioannis*²⁹, qu'il avait mise en latin trois ans auparavant, et laissé publier en 1532. Etant exclu qu'il s'agisse du mémoire demandé à Saga za-Ab, qui est daté du 24 avril 1534, et qu'il reçut à Padoue³⁰, soit au plus tôt à l'automne de cette même année, on en conclura qu'il avait profité de son séjour de l'automne 1533 au Portugal pour se procurer une copie de la relation d'Álvares. On a cependant proposé de la déclaration de Góis à Bucer une explication restrictive : il aurait, pour se faire valoir, anticipé sur la réception du mémoire de Saga za-Ab qu'il se proposait de traduire.

Quoi qu'il en soit, en 1534 ou 1535 existait déjà une version «officielle» épurée de la relation d'Álvares. La copie de Damião de Góis contenait «quod Franciscus Álvares de situ, moribus cultuque Aethiopum composuit, in quo etiam totum suum iter explicat», écrit-il en 1540³¹. Dans sa *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, rédigée beaucoup plus tard, Góis renvoie le lecteur, sur les coutumes des Éthiopiens, à ce qu'Álvares raconte «dans un livre qu'il composa des choses qu'il vit et vécut l'espace de six ans qu'il fut dans ces pays-là»³² ; et sur le voyage et le séjour de l'ambassade portugaise à la cour du Prêtre, à ce même ouvrage d'Álvares, «qui y narre tout de façon développée (*pro extenso*)»³³. Il réfère donc à la *Verdadera Informaçam* telle que nous la possédons, sans faire état d'une autre version.

Nous savons d'ailleurs par Ramusio, à qui n'en ayant plus l'usage il le fit transmettre après 1540, que son manuscrit n'était pas sensiblement différent du texte qui venait d'être imprimé à Lisbonne. La version en italien que publia en 1550 Ramusio, en opérant çà et là de petites coupures, contient quelques additions, rarement significatives et parfois maladroites, ces dernières de sa plume³⁴. Se plaignant, avec beaucoup d'exagération que les variantes entre

²⁸ Déclaration de Damião de Góis devant les Inquisiteurs, le 5 avril 1571, dans Guilherme J. C. Henriques, *Ineditos goesianos*, II, Lisbonne, 1898, p. 34, sur son entretien avec Bucer, de *juin 1534. Au cours de cet entretien, tel qu'il le rapporte, Góis ne se fonda que sur les dires de Mateus de 1514 ; il ne dit rien de ce qu'il venait de savoir par Saga za-Ab l'hiver précédent.

²⁹ Albin Eduard Beau, *As relações germânicas do humanismo de Damião de Góis*, Coïmbre, 1941, p. 81 ; Elisabeth Feist Hirsch, *Damião de Góis. The life and thought of a Portuguese humanist 1502-1574*, La Haye, 1967, p. 67 et n. 16.

³⁰ Góis, *Crónica de D. Manuel*, III/60, p. 223.

³¹ Góis, *Fides*, f. G 2r.

³² Góis, *Crónica de D. Manuel*, III/62, p. 236.

³³ *Ibid.*, IV/45, p. 127.

³⁴ Les variantes sont relevées par Almagià, p. 12-13. Dans la traduction anglaise, les additions de Ramusio sont signalées entre crochets, mais toutes n'ont pas été retenues.

l'édition portugaise et le manuscrit de Damião de Góis l'aient contraint «à faire un livre complet à partir de deux qui étaient mutilés et imparfaits», il voit dans ces imperfections la preuve du découpage inintelligent qui avait abrégé et réduit à l'état de sommaire «le gros livre complet que (Álvares) écrivit durant son séjour en Éthiopie, comme me l'a assuré une personne digne de foi qui l'a vu et lu»³⁵. Aussi déplore-t-il de ne point trouver dans «cet écrit rude et difficile» des données essentielles qui en ont été retirées. C'est sans doute par l'intermédiaire du gentilhomme padouan Giulio Sperone, qui savait l'existence de la copie en possession de Góis, et que celui-ci avait emportée en Hollande, que Ramusio reçut le texte³⁶.

Il est vrai qu'entre la table des matières promise dans la *Legatio David Aethiopiae regis* et le contenu de la *Verdadera Informaçam* la divergence est grande, et pas seulement dans l'ordonnance de l'exposé. La *Verdadera Informaçam*, par exemple, parle à peine des éléphants³⁷. On comprend le désappointement de Ramusio à constater qu'Álvares ne se montre nulle part capable de donner une description géographique «*secundum Cosmographiæ rationem*» (comme était censé en inclure le manuscrit remis en 1533 à Paolo Giovio), qu'il n'ait pas fait le point à l'astrolabe, «qu'ont tous les marins portugais», et qu'il n'ait pas vu les sources du Nil et son cours supérieur³⁸.

Est-ce le résultat de mutilations systématiques du texte original ? Gaspar Corrêa est le seul auteur qui prétende avoir vu sous sa forme initiale le texte complet, que le P. Álvares lui prêta en Inde, en 1526, avant de rentrer au Portugal. L'imprécision trop fameuse de Corrêa ne permet d'en tirer aucune déduction. «Je pris ce qui me parut utile pour les *Lendas* et je laissai de côté beaucoup de détails, car la lecture était grande», remarque-t-il. Si Álvares «eut le plus de soin de tout écrire en détail», plusieurs de ses compagnons, dont Corrêa utilisa également les papiers, avaient pris des notes sans ordre, «chacun selon qu'il questionnait». Empruntant à «beaucoup de choses que les nôtres apportèrent écrites dans des cahiers (*cadernos*)» les *Lendas da India* contiennent sur l'ambassade de 1520-1526 en Éthiopie des erreurs manifestes et des particularités inconciliables à celles des autres sources connues, à commencer par la *Verdadera Informaçam*. Rien de ce que relate Corrêa ne peut être attribué à une version première d'Álvares. Corrêa ne relève pas de différences entre le livre qu'Álvares «emporta au royaume» et le texte qui «s'est depuis imprimé au royaume et est venu en Inde imprimé»³⁹.

³⁵ «(...) questo presente scrittura è un summario d'un libro grande e copioso, che scrisse il prefato Don Francisco, dimorando nell'Etiopia, si come da persona degna di fede, che l'ha veduto e letto, mi e stato affermato» (Ramusio, II, p. 79).

³⁶ Cf. Ramusio, préface aux lettres de Corsali, II, p. 13. Rôle aussi de Tomaso Giunta, *ibid.*

³⁷ Álvares, ch. 49, p. 194.

³⁸ Ramusio, p. 80.

³⁹ Gaspar Corrêa, *Lendas da India*, éd. Lima Felner, II, p. 833, et III, p. 79. Sur le temps passé par Álvares à Cananor, cf. *infra* n. 43.

Gaspar Corrêa n'étant d'aucun secours, on cherchera dans les écrits mêmes du P. Álvares quelques éclaircissements. Son honnêteté naturelle aidant, son manque de culture fait de lui un excellent observateur. Il n'y a pas trace dans son livre de ce savoir antique qui rend parfois si décevante, et souvent si fastidieuse, la lecture des voyageurs encombrés de réminiscences humanistes. Il ne se proposa pas d'écrire un traité scientifique, mais bien, selon ses propres termes,

«ce qui m'est arrivé en chemin, les choses vues et les choses trouvées, sur mer et sur terre, les royaumes, seigneuries et provinces, cités, villes et lieux par où nous sommes allés, les nations et les peuples, leurs vêtements, manières et coutumes, tant des chrétiens que des maures, juifs et païens, les coutumes de chacun d'eux. En vérité ce que j'ai pu apprendre, je l'attesterai comme quelque chose que j'ai vu si je l'ai vu, et le narrerai comme quelque chose que j'ai entendu si je l'ai entendu. Je promets et je jure sur mon âme de ne pas dire de mensonge, mais ce que j'écirai je l'attesterai être la vérité. S'il y a quelque mot qui ne soit pas la vérité, ce sera une faute de plume, et non quelque chose de délibérément dit, encore moins écrit. Si Dieu me prête vie, je ferai un livre en parties, c'est-à-dire le voyage et départ du Portugal jusqu'à notre arrivée aux terres du Prêtre Jean, et de notre entrée dans les terres jusqu'à notre départ j'écirai description et livre.»

Ce préambule ne figure ni dans l'édition lisboète de 1540, ni chez Ramusio. Le manuscrit (Vat. Ottob. Lat. 1104) d'une version italienne faite autour de 1540 par Luigi Beccadelli, d'après les papiers posthumes d'Álvares, nous l'a seul conservé ⁴⁰. Il est antérieur à avril 1523, car le nom de D. Manuel, dont Álvares n'apprit la mort qu'à cette date ⁴¹, n'est pas suivi de l'eulogie qui accompagne le nom des personnages défunts.

Ainsi le P. Álvares se mit au travail dès les premiers temps de sa résidence forcée en Éthiopie ⁴², qui se prolongea jusqu'en 1526. La séquence chronologique du texte, sous la forme où il nous est parvenu, est rompue par des chapitres ou par des notations incidentes nourris d'observations remontant à des époques diverses du séjour, de sorte que la datation des événements mentionnés soulève des problèmes de solution délicate. Ce texte ne se présente en rien comme un journal. Il est écrit au passé. Álvares, manifeste-

⁴⁰ Texte dans Almagià, p. 19-20. Sur les versions italiennes de l'ouvrage d'Álvares faites entre 1535 et 1542, cf. Roberto Almagià, *Contributo alla storia delle conoscenze dell'Etiopia*, Padoue, 1941 (I), p. 7-48 : «Un rifacimento italiano inedito della «*Historia d'Etiopia*» (sic) di Francesco Alvarez», repris dans le même, *Scritti geografici 1905-1957*, Rome, 1961, p. 469-489 ; et Schurhammer, *Franz Xaver*, p. 653 n. 1.

⁴¹ Álvares, p. 404-405.

⁴² On en verra un autre indice dans la mention de D. Diogo Ortiz de Vilhegas, «qui est évêque de Viseu» (Álvares, p. 371), lequel était mort en 1519 (Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, II, p. 660 ; cf. Álvares, p. 371, n. 2), ce dont Álvares a omis de tenir compte après son retour au Portugal.

ment, a recomposé le récit à partir de ses notes. Des parties auront été revues pendant les arrêts à Ormuz, entre juin et août 1526, ou à Chaul, en septembre-octobre, ou à Cochin, en décembre ⁴³.

Des propres mots du P. Álvares, il ressort qu'il n'avait pas entrepris de bâtir un ouvrage systématique, et sur l'Éthiopie uniquement, mais bien, et pour ce qui a trait à celle-ci il s'en justifie, de consigner au fur et à mesure ce qui se passait et ce qu'il observait. Sa relation en deux livres narratifs n'est pas celle en cinq livres thématiques dont la *Legatio David Aethiopiae regis* promet l'édition latine par les soins de Paolo Giovio. Bien que Ramusio en affirme l'existence d'après quelqu'un qui l'aurait vu et lu, on doutera que le traité thématique ait jamais pris corps autrement que dans l'annonce publicitaire lancée dans la brochure de 1533. Damião de Góis ne tenait pas l'œuvre dont il possédait une copie pour différente de celle qu'il croyait être entre les mains de Giovio, car en 1540, s'adressant à Paul III, il s'offrait à mettre en latin la relation du P. Álvares si Giovio se désistait ⁴⁴.

Conscient des obstacles à l'édition de son livre, le P. Álvares esquissa-t-il un plan de refonte de ses cahiers, en cinq sections descriptives, et ses rencontres avec Giovio devaient-elles être des séances de travail pour en organiser la matière ? Si tant est qu'un tel projet ait été envisagé, il ne le fut pas par Álvares et ne prit pas forme. Que D. Martinho de Portugal ait fait appel au talent littéraire d'un Giovio pour divulguer la somme éthiopienne semble prouver que l'idée venait de lui, et conduit de nouveau à l'hypothèse qu'il exploitait son malheureux protégé au gré de ses ambitions à s'imposer comme Patriarche d'Orient.



La préface retouchée que Ramusio emprunta, de toute vraisemblance, au manuscrit de Damião de Góis, accompagne de l'eulogie coutumière le

⁴³ Arrivé à Ormuz début juin 1526 (Álvares, p. 473 et 474), Álvares en partit avec le gouverneur de l'Inde, Lopo Vaz de Sampaio (*id.*, p. 481), fin août-début septembre ; après l'arrêt à Chaul (*id.*, p. 482), où ils restent jusqu'à la fin d'octobre (Castanheda, VII/5, p. 13 ; Couto, IV/1-7 et 8), Álvares passa trois jours à Goa fin novembre, six à Cananor en décembre et le reste du mois à Cochin, et fut de nouveau à Cananor au début de janvier 1527, jusqu'au 18 (Álvares, p. 483-485).

L'emploi des verbes conserve des traces de ce qui fut rédigé à cette époque-là. Les mentions des faits et gestes de Saga za-Ab, préposé aux relations avec les Portugais pendant leur séjour en Éthiopie, sont au passé. Mais lorsqu'il est question de sa présence à leurs côtés après avril 1526, il est appelé, au présent, « le moine qui va au Portugal comme ambassadeur » (ch. 46, p. 182 ; ch. 55, p. 227 ; ch. 115, p. 415). Dans le complément ajouté à la relation sur l'Éthiopie proprement dite, « Viagem da terra do Preste Joham até Portugal » de même rédigé au passé, on trouve la même formule au présent à propos du séjour de Saga za-Ab à Ormuz (Álvares, p. 474). Et à propos des débris funèbres de Duarte Galvão, qu'il avait exhumés à Kamaran au début de mai (*id.*, p. 472), Álvares écrit : « A Cochin nous trouvâmes António Galvão, fils de Duarte Galvão dont je porte les restes avec moi » (p. 484).

⁴⁴ Góis, *Fides*, f. G 2^r.

nom de D. Manuel. Dans ce nouveau morceau, rédigé après le retour d'Éthiopie, la profession d'honnêteté intellectuelle est assortie des précautions qu'imposait le climat moral portugais tel qu'Álvares le découvrait après douze ans d'absence.

«Moi, Francisco Álvares, prêtre (*prete di messa*), qui par ordre exprès du roi D. Manuel notre sire, — que Dieu le garde en sa sainte gloire, — allai avec Duarte Galvão, gentilhomme de sa maison et de son conseil, qui fut secrétaire du roi D. Afonso et du roi D. João son fils jusqu'à sa mort, et par le roi D. Manuel envoyé comme ambassadeur au roi Prêtre Jean, j'ai décidé d'écrire tout ce qui est arrivé dans ce voyage, et les contrées où nous avons été, et leurs qualités, coutumes et pratiques que nous avons trouvées là, et comment ils sont conformes au christianisme, ne reprenant ni n'approuvant leurs coutumes et usages, mais laissant le tout aux lecteurs (qui pourraient m'instruire) de tout louer, amender ou rectifier ce qui leur semblera être le mieux. Comme, parlant quelquefois d'un pays et quelquefois d'un autre, je pourrais paraître les avoir confondus, je dis que nous avons été dans ces pays six années consécutives, durant lesquelles j'ai voulu savoir une grande partie des contrées, royaumes et seigneuries du dit Prêtre Jean, et de leurs coutumes et pratiques, les unes en les voyant, les autres pour en entendre parler par quelqu'un qui les connaissait bien. Comme je les ai vues je les ai écrites, c'est-à-dire déclarant les choses vues comme vues, et les choses ouïes comme ouïes. Je jure sur mon âme que je ne dirai pas de mensonge, et comme j'espère et ai foi en Notre-Seigneur qu'à ma mort il puisse tenir notre confession vraie, ainsi sera le présent écrit, car mentir au prochain est mentir à Dieu.»⁴⁵

Cette deuxième préface, on le remarquera, n'est plus conçue pour introduire la relation complète des voyages du P. Álvares. Composée après l'été 1527, elle est destinée à présenter la partie qui traite du séjour chez le Prêtre Jean, partie que seule l'auteur pouvait espérer faire diffuser au Portugal. On chercherait toutefois en vain dans la *Verdadera Informaçam* de 1540 cette belle page dans laquelle Álvares s'en remet au libre jugement de ses lecteurs. L'édition lisboète fut imprimée sans l'introduction où se donnait libre cours un si dangereux principe. Elle s'ouvre par un avant-propos anonyme, sans rapport avec le contenu de l'ouvrage, que certains ont considéré à tort comme de la main d'Álvares. Il est de l'imprimeur, Luís Rodrigues. Il suffit de le lire pour s'en convaincre⁴⁶.

⁴⁵ Ramusio, II, p. 81.

⁴⁶ Depuis Barbosa Machado (*Bibliotheca Lusitana*, II, 1956, p. 101) attribué à Francisco Álvares, le «Prologo a elRei nosso senhor» anonyme placé en tête de la *Verdadera Informaçam*, a été restitué à Luís Rodrigues par le comte de Ficalho (corrigé p. 302, n. 1, l'erreur commune qu'il suivait p. 57, n. 1 ; et cf. Beckingham, dans Álvares, p. 37 n. 1). Après être allé chercher à Paris des caractères et des typographes, c'est bien évidemment cet imprimeur bien connu (cf. les études de Venâncio Deslandes et de Sousa Viterbo) qui remercie le Roi d'une protection utile, et non le P. Álvares, que Joaquim Veríssimo Serrão, *A historiografia portuguesa*, I, Lisbonne, 1972, p. 372-374, croit toujours l'auteur du prologue et un serviteur de la typographie portugaise.

Dès les premiers mots de la *Verdadera Informaçam*, une gaucherie de remaniement laisse passer l'indication qu'on livre au lecteur un texte tronqué. L'ouvrage, sous-titré : *Começa-se ho tratado da entrada da terra do preste Joam*, s'ouvre de façon abrupte par cette phrase mal retouchée, qui révèle la coupure :

«Car je dis que je vins avec Duarte Galvão, Dieu le garde, et c'est la vérité, et il mourut à Camaram, île de la Mer Rouge, et son ambassade prit fin du temps que Lopo Soares était capitaine-major et gouverneur des Indes, comme je l'ai déjà écrit en détail, et j'omets ici de l'écrire car ce n'est pas nécessaire. J'écrirai ce qui est nécessaire.»

Dans le texte Ottobonianus Latin 1104 du Vatican, le texte poursuit alors (autre preuve qu'Álvares récrit sa relation) :

«et j'écrirai seulement ce dont j'ai traité dans le second livre, soit du voyage au Prêtre Jean, et de ses royaumes et seigneuries.»⁴⁷

L'existence d'une première partie, qu'annonçait la préface antérieure à avril 1523, est corroborée par un passage des chapitres sur l'année 1520 conservés dans la version italienne d'époque que transmet le manuscrit susmentionné. Evoquant le traquenard de Dahlak, où avait péri en 1517 un des membres de l'ambassade de Duarte Galvão, Álvares indique :

«comme je l'ai écrit en détail dans le premier livre, car j'étais aussi là à ce moment.»⁴⁸

Le comte de Ficalho s'est demandé si l'édition de 1540 fut faite d'après des papiers posthumes rapportés d'Italie ou sur une copie demeurée au Portugal⁴⁹. La traduction italienne qui nous garde des parties du texte absentes de l'édition lisboète a été faite sur des papiers qu'Álvares avait emportés à la cour pontificale et dont le sort posthume est inconnu. Le texte portugais de 1540 doit reposer sur un manuscrit laissé au Portugal avant son départ pour l'Italie. Comme la copie prise en 1533 par Damião de Góis, telle qu'on la restitue à travers Ramusio, était un peu plus complète que le texte qui s'imprima à Lisbonne, il en ressort que la rédaction déjà censurée qu'Álvares laissait derrière lui fut l'objet d'une nouvelle lecture avant l'impression, et subit de petits retranchements supplémentaires, dont celui de la préface. Tout cela devrait être examiné de très près par qui se décidera quelque jour à donner une édition critique de la *Verdadera Informaçam*.

⁴⁷ In *Almagià*, p. 27 : «Et solamente scrivero quello che toccava in el secondo libro, ch'è del camino del Prete Giuan et dei suoi regni et signorie» ; traduit dans Álvares, p. 39 n. 5.

⁴⁸ In *Almagià*, p. 35 : «come largamente lo haggio scritto nel primo libro, perchè anchora fue in questa volta», traduit dans Álvares, p. 39.

⁴⁹ Ficalho, p. 303.

Telle qu'elle fut imprimée en 1540 la *Verdadera Informaçam* ne contient donc que le «second livre» des mémoires de Francisco Álvares. Outre les altérations internes, dont l'étendue est malaisée à évaluer et le retrait de la préface spécialement composée pour l'introduire, une troisième modification au plan originel consiste en l'ajout de huit chapitres qui racontent le retour depuis la Mer Rouge jusqu'à Coïmbre, et d'un neuvième qui reproduit les réponses au questionnaire de D. Diogo de Sousa, l'archevêque de Braga ; le livre se termine ainsi bizarrement, sans conclusion, par un paragraphe sur les chevaux et une phrase sur l'élève des poulains au lait de vache ⁵⁰.

Le changement le plus frappant est évidemment l'élimination du «premier livre», témoignage de haut prix sur l'histoire des années 1515-1520, «depuis le départ du Portugal jusqu'à l'arrivée en Éthiopie». La traduction italienne d'époque qui nous a transmis la première préface nous livre de surcroît quelques feuillets qui formaient le début du second livre : le récit de la traversée de l'escadre de Diogo Lopes de Sequeira de Cochin à Massaoua au printemps 1520. Ces pages elles-mêmes furent retranchées de l'édition de 1540 ⁵¹. Ou plutôt, le manuscrit que l'imprimeur eut à sa disposition ne les comportait pas. Déjà, en 1533, Damião de Góis n'avait pu en prendre copie, croyons-nous, puisque Ramusio ignore cette partie initiale de la relation.

Il semblerait que le sujet n'eût rien de subversif. Or, si l'on se reporte aux instructions de 1532 de D. João III à D. Martinho de Portugal, où il n'est question, on l'a vu, que du «second livre» d'Álvares, on s'aperçoit que les circonstances de son débarquement à la côte d'Erythrée sont, avec des mots divers et une intention semblable, falsifiées par le document royal, dans ses deux états.

A

«Et (vous direz au Pape) que le dit ambassadeur [Galvão] passé avec l'escadre qu'il conduisait à l'entrée de la Mer Rouge, que les Maures appellent Belmendebe, et étant déjà en dedans de la dite mer avec l'escadre, il plut à Notre-Seigneur qu'il meure de maladie, dont Il l'appela à Lui, et il fut inhumé dans l'île de Camarão, qui est déjà en dedans de la dite Mer Rouge.

Et que, demeurant ceux qui allaient avec lui, parmi lesquels étaient quelques *fidalgos* mes *criados*, sans la personne

B

«Vous direz (au Pape) que le dit ambassadeur [Galvão] allant en compagnie de son capitaine-major et gouverneur de l'Inde, qui en ce temps était (*un blanc*), entré avec l'escadre dans la Mer Rouge et passé le détroit de ladite mer que les Maures appellent Belmendebe, il plut à Notre-Seigneur qu'il fût atteint de maladie, dont Il l'appela à Lui et il fut inhumé dans l'île de Camarão.

Décédant le dit ambassadeur, le dit capitaine-major et gouverneur de l'Inde, pour que ne soit pas perdue la fin désirée

⁵⁰ Quelques-uns des paragraphes sont omis dans Ramusio.

⁵¹ Le texte est publié par Almagià, p. 27-37, et incorporé à la traduction anglaise, Álvares, p. 39-54.

de l'ambassadeur, pour ne pas perdre le fruit désiré fut choisi comme ambassadeur un certain Dom Rodrigo de Lima, *fidalgo* de ma maison, lequel fit son chemin devers le Prêtre Jean.»⁵²

par le Roi mon seigneur et père, choisit pour ambassadeur un certain D. Rodrigo de Lima, *fidalgo* de sa maison, lequel fit son chemin devers le Prêtre Jean.»⁵³

Quelle est la version définitive importe peu à notre démonstration. On constatera seulement que dans l'une et dans l'autre, les circonstances véritables de l'échec de Duarte Galvão et de l'envoi de D. Rodrigo de Lima sont dissimulées. Duarte Galvão avait refusé dans l'hiver 1514-1515 la petite escadre autonome dont le commandement lui était proposé pour se rendre à Massaoua⁵⁴. Il s'était rangé sous l'autorité de Lopo Soares de Albergaria, qui sabota sa mission. Duarte Galvão décédé au cours de l'expédition de Mer Rouge de 1517, et la recherche d'un contact avec le Prêtre mise en sommeil, ce fut trois ans plus tard que Diogo Lopes de Sequeira, quatrième gouverneur de l'Inde, forma de façon improvisée la légation dont Francisco Álvares devint le chapelain. La rédaction A et la rédaction B bâtissent de fausses présentations des faits. La confusion entre l'expédition de Lopo Soares et celle de Diogo Lopes ne peut être, en 1532, l'effet de l'ignorance de D. João III. Elle en traduit l'embarras.

Le P. Francisco Álvares était le témoin gênant des funestes excès de Lopo Soares et de sa coterie⁵⁵, qu'avait patronnée à la cour un clan très puissant. Tel est, assurément, le motif pour lequel le «premier livre» fut frappé d'interdit.

Motif politique. Celui-ci évident. D'autres seraient à débrouiller qui, s'ils n'ont pas affecté le texte, ont pu faire obstacle à son impression. L'interférence du motif religieux fut à cet égard, sans aucun doute, déterminant. Relevons-en une trace. Dans sa lettre de 1521 à D. Manuel, le Prêtre remerciait le roi de Portugal de l'accueil fait en 1514 à son ambassadeur Mateus. La phrase, conservée dans la traduction première, subit dans l'édition de Lisbonne une coupure qui en altère la portée dans un sens favorable à la dignité du haut clergé et défavorable à Mateus.

⁵² Barreto, p. 133.

⁵³ CDP, II, p. 352-353. Dans l'édition de Ernesto de Campos de Andrada, p. 86, manquent les mots «que aquelle tempo era» et le blanc qui suit.

⁵⁴ Cf. Jean Aubin *Duarte Galvão*, p. 39.

⁵⁵ On peut lire, à défaut du premier livre de son voyage en Orient, la lettre sur l'expédition de Mer Rouge de 1517 que le P. Álvares écrivait au Roi le 9 janvier 1518, dans Barreto, p. 84-87, ou dans J. Ramos Coelho, *Alguns documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguesas*, Lisbonne, 1892, p. 413-418.

Giovio/Góis

«Cognovi domine Rex et mi pater, quod cum ad te nominis mei fama per Matthaeum Oratorem nostrum fuisset delata, statim Archiepiscoporum et Episcoporum magnum numerum iussisti, qui de ea legatione Christo gratias agerent, ipsumque Matthaeum summo cum honore et hilaritate fuisse susceptum (...)»⁵⁶

Verdadera Informaçam

«Ouvi dizer senhor rey meu padre que quando fora vossa noticia mandastes chamar arcebispos e bispos em nome de Mateus (...)»⁵⁷

Mais les mises en garde des théologiens ont-elles, pareillement, porté atteinte à l'intégrité de la partie de la narration relative à l'Éthiopie ? Les comparaisons qu'à défaut d'avoir les originaux on peut instituer de l'impression lisboète aux versions faites en Italie, semblent l'exclure.

*

Aux commissions ecclésiastiques qui, au Portugal, examinèrent les ambassadeurs du Prêtre, répondaient du côté éthiopien, par une égale méfiance, des procédures similaires. En novembre 1520, Lebna Dengel soumit le P. Álvares à des interrogatoires soupçonneux. Il vérifia son savoir liturgique en lui faisant à plusieurs reprises vêtir ses habits sacerdotaux ou chanter *Credo* et *Gloria*, en présence d'interprètes et d'un de ses moines qui était allé en Italie ⁵⁸. Le questionnaire, toutefois, fut dominé par ce qu'avait d'inquiétant pour l'Église monophysite d'Éthiopie le contact avec la Chrétienté catholique : la reconnaissance des décisions du concile de Nicée (325) condamnant l'arianisme, et la part consentie à l'autorité des Papes dans la formulation de la doctrine. Du concile de Nicée, Álvares avoua qu'il «ne connaissait rien», hormis qu'il avait défini le *Credo*, condamné Arius et — en quoi il se trompait, ce fut à Ephèse en 431 — proclamé Marie Mère de Dieu. Si un Pape en avait récusé des décisions, c'était bien sûr pour les avoir jugées dangereuses ⁵⁹.

Malgré sa très médiocre culture cléricale, le chapelain de l'ambassade portugaise s'était tiré de son mieux des discussions religieuses avec le Prêtre et les docteurs de sa cour. D. João III, on l'a vu, lui en donnait le *satisfecit* ⁶⁰.

⁵⁶ *Legatio David Ethiopiae Regis*, éd. Anvers, 1533, f. A 7^v. Góis, *Fides*, f. C 3^v ; Ramusio (cf. Álvares, p. 496).

⁵⁷ Álvares, p. 496. Texte portugais, éd. 1889, p. 186. Corrêa, *Lendas da Índia*, éd. Lima Felner, III, p. 54 : «Ouvi dizer, senhor Rey meu padre, que quando fôra a vossa noticia a fama do meu nome per o homem per nome Mateus, chamastes bispos e arcebispos, e o engrandecestes».

⁵⁸ Álvares, p. 290-291, 294 (Saga za-Ab, qui selon Beccadelli avait séjourné à Venise).

⁵⁹ Álvares, p. 308-310.

⁶⁰ *Supra*, p. 189.

Le détail des controverses est dans l'édition de 1540, y compris le mensonge assorti de restriction mentale qu'Álvares reconnaît avoir commis par complaisance, sur le nombre total des écrits des prophètes, des Apôtres et des Évangélistes ⁶¹. Seul fut censuré le passage où était reconnue l'ignorance par le christianisme d'Occident, de deux livres qui, selon les Éthiopiens, qui les avaient, représentaient la somme de la tradition apostolique ⁶².

De son long débat avec le Prêtre, consécutif à la commémoration baptismale du 6 janvier 1521, il ressortait que ce dernier s'était rendu aux raisons développées par le chapelain portugais pour faire abandonner la pratique du rebaptême annuel ⁶³. Álvares avait correctement répondu sur le délai d'administration du baptême des nouveaux-nés, que ses interlocuteurs justifiaient par l'argument que la communion des femmes enceintes faisait naître chrétiens leurs enfants ; sur le mariage des prêtres, admis par la primitive Eglise et en Éthiopie ; sur la circoncision, que Jésus avait acceptée, mais que le Nouveau Testament abolissait ⁶⁴. Les commentaires dont la *Verdadera Informaçam* accompagnait les observances particulières à la religion éthiopienne en rendait la lecture assez édifiante pour qu'il fût inutile de censurer les pages qui les rapportaient. Le bon prêtre qu'était Francisco Álvares réagissait avec autant de charité et de bienveillance que d'orthodoxie, énonçant avec simplicité ce qui était irrecevable pour le catholicisme. D'autre part, la description de milliers d'êtres quasi-nus, montrant leurs pudenda, certains infirmes, qu'on ordonnait *clérigos da missa* massivement, sans probation ⁶⁵, pouvait donner, à qui souhaitait la recevoir telle, la plus fâcheuse image de ce qu'était l'Eglise égarée du Prêtre Jean.

Si les inquiétudes de Lebna Dengel concernaient avant tout le magistère, celles des bonnets carrés de Lisbonne allaient essentiellement aux rites. Les propos de Mateus en 1514, ceux de Saga za-Ab à partir de 1527, prouvaient que, par-delà la croyance en un même Dieu trine et la dévotion mariale, l'Eglise éthiopienne avait vécu sur une tradition scripturaire éloignée de celle de Rome, et qu'elle était pénétrée d'influences judaïsantes.

Les préoccupations des dirigeants religieux portugais sont exprimées dans la lettre du cardinal D. Afonso, frère de D. João III, à Lebna Dengel de 1539. Il considère de sa charge et de son devoir de montrer à son « très cher frère en Christ » que certains usages qui, « d'après la relation de ceux qui sont venus de là-bas », existent en Éthiopie, sont « détournés (*desviados*) de l'usage de l'Eglise universelle et de la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». A savoir, la circoncision, l'observation du sabbat, le baptême annuel au jour

⁶¹ Álvares, p. 302.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Álvares, p. 346-347.

⁶⁴ Álvares, p. 109, 293, 300-302, 313, 349.

⁶⁵ Álvares, p. 350-355.

de l'Épiphanie, sans compter d'autres choses dont le cardinal s'abstiendra de parler présentement. Très attentif à ne manifester que compréhension irénique, D. Afonso cherche à s'expliquer comment se sont établies des coutumes qui ne gardent pas «la pure et saine doctrine de la sainte Eglise de Rome» et «semblent poser quelque tache sur la pureté de la foi (des Éthiopiens)». Elles ne sont certes pas nées du manque de croyance, mais

«par défaut de livres des saints Pères et Docteurs de notre foi, livres qui, vos royaumes nous étant inconnus jusqu'à ce temps-ci, et en raison de la diversité des langues, n'ont pu y être ni lus ni portés».

La Vieille Loi fut d'obligation jusqu'à ce que commence la Nouvelle Loi, ce qui arriva par la mort du Christ, lorsqu'il dit : «Consummatum est», c'est-à-dire : «le Vieux Testament est achevé». Le miracle du paralytique montre

«que ni circoncision ni sabbat ni autre cérémonie judaïque ne doivent les chrétiens garder, bien que le Christ de son propre gré et sans autre obligation les ait observés. Quant il les observa la Vieille Loi durait encore mais, lui mourant sur la croix, mourut aussi la Synagogue avec ses observances».

La pratique doit être conforme à la loi. Ni circoncision ni sabbat ne sont conformes à la loi du Christ. Et le concile de Laodicée, il y a plus de mille deux cents ans, a prononcé qu'il ne convient pas aux Chrétiens de judaïser. Il faut donc prohiber ces usages contraires à la foi et aux décisions de la Sainte Eglise ⁶⁶.

Le sabbat, qui contrarie si fort les théologiens portugais, dressés contre les pratiques insidieuses des nouveaux-chrétiens, ne s'était imposé en Éthiopie qu'au siècle précédent, au prix d'âpres controverses et de persécutions. Avec la tolérance accordée en 1404 au mouvement monastique ewosthatien, qui en prônait l'observance, le sabbat s'était irrésistiblement répandu, et l'épiscopat n'avait pu défendre la ligne de l'Eglise copte d'Alexandrie, hostile à la pratique des coutumes de l'Ancien Testament. Le roi Zar'a Ya'qob (1434-1468) y ayant adhéré, les évêques durent finalement en prendre leur parti au concile de Dabra Mitmaq, en 1450. On a vu dans ce choix l'expression du sentiment national, attisé par les succès d'une royauté forte. Au concile de 1477, une faction réclama même la rupture avec le patriarcat d'Alexandrie. Bien que Ba'eda Maryam (m. 1478) s'y soit refusé, et qu'en 1481, après une vacance de plus de vingt ans, l'épiscopat ait été réactivé

⁶⁶ La lettre du Cardinal D. Afonso au roi d'Éthiopie, du 20 mars 1539, est publiée par Beccari, *Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX*, X, Rome, 1910, p. 5-18. Elle est reproduite, sans indication de provenance (et présentée comme «relatio» d'un «Portuguese eye-witness»...), dans l'article plus que médiocre de Asa J. Davis, *Background to the Zaaga Zab embassy : an Ethiopian diplomatic mission to Portugal (1527-1539)*, dans *Studia*, 32 (Lisbonne, 1971), [p. 211-302], aux p. 262-276.

par la venue de deux titulaires, les *abuna* Yeshaq et Marqos, les usages inspirés de l'Ancien Testament n'avaient pu être extirpés ⁶⁷. La tentative faite par le négus Eskender (1478-1494) d'abolir le sabbat, les interdits alimentaires et d'autres pratiques avait échoué ⁶⁸.

Les docteurs portugais attaquaient une position que le clergé conservateur éthiopien avait perdue un siècle plus tôt. L'observation du sabbat était désormais au cœur de la conscience religieuse des sujets du Prêtre Jean. Cela ne transparaissait pas des observations du P. Álvares, qui donnait le pas aux possibilités de rapprochement sur les différences liturgiques et rituelles. Telle était, du côté éthiopien, l'attitude de l'évêque Marqos.

Mêlé à la tentative d'Eskender, Marqos avait continué de rêver à l'épuration de la foi de ses ouailles. En 1509, il avait ourdi l'envoi de Mateus au Portugal, avec l'arrière-pensée d'inféoder son Eglise à l'autorité de Rome ⁶⁹. Dès sa première rencontre avec le P. Álvares, le 7 janvier 1521, au lendemain du jour où celui-ci a critiqué l'usage du baptême collectif annuel, le vieil évêque nonagénaire remercie d'emblée le chapelain portugais «d'avoir dit la vérité en présence du Prêtre, qui ne voulait pas le croire, lui, l'*abuna*, car il était seul ; s'il avait un associé ou deux qui l'aideraient à proférer la vérité, il libérerait le Prêtre de beaucoup de choses et d'erreurs dans lesquelles le Prêtre et son peuple étaient». Lors de cette même visite Marqos prend plaisir à la façon dont Álvares cloue le bec à un moine qui prétendait avoir été miraculeusement circoncis ⁷⁰. Le 10 janvier, il déclare à Álvares «espérer qu'avec notre venue et celle d'autres qui viendraient après nous, ce pays retournerait à la vérité, et qu'il ne demandait à Dieu rien d'autre que de lui donner vie jusqu'à ce qu'il voie en ce pays un souverain de l'Eglise romaine» ⁷¹.

Des aspirations qu'entretenait le vieil *abuna*, et dont il est impossible de juger quelle minorité les partageait dans l'Éthiopie des débuts du XVI^e siècle ⁷², le P. Álvares a été le mandataire. La mission d'allégeance dont il était investi auprès du Pape le persuadait que l'Éthiopie, malgré les divergences dans le dogme et la pratique, se laisserait gagner à l'Église romaine. C'est une telle espérance qu'exalte D. João III lorsque D. Martinho de Portugal part en 1532 pour l'Italie. C'est elle encore qui inspire au cardinal D. Afonso les félicitations dont il entremêle ses critiques charitables à Lebna Dengel.

⁶⁷ Cf. Tadesse Tamrat, *Church and State in Ethiopia 1270-1527*. Oxford, 1972, ch. vi, p. 206-247, *passim*.

⁶⁸ Álvares, p. 357-358 (avec l'explication curieuse que la résistance à la politique d'Eskender avait été stimulée par le fait que deux Européens venus en Éthiopie s'étaient mis aux usages locaux et observaient le sabbat ; l'un d'eux était le Vénitien Nicolao Brancalone, l'autre était Pero da Covilhã). Tamrat, *op. cit.*, p. 291-292.

⁶⁹ Cf. Jean Aubin, *L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel*, p. 150.

⁷⁰ Álvares, p. 349.

⁷¹ Álvares, p. 358.

⁷² Cf. Aubin, *l.c.*

L'optimisme dut être partagé par plus d'un prélat portugais. D. Martinho, sans doute, pour des raisons qui se confondaient avec celles de l'ambition. D. Diogo de Sousa, peut-être. Les informations qu'il demanda à Álvares en 1529 ne portent que secondairement sur les matières de foi, son intérêt allait aux mœurs.

La mission de Francisco Álvares repose sur un malentendu dont Diogo Ortiz de Vilhegas et Pedro Margalho, les théologiens hostiles aux ouvertures modernes qui sondent l'autre envoyé de Lebna Dengel, Saga za-Ab, découvrent aisément la profondeur ⁷³.



Lebna Dengel ne s'adressait pas à la Chrétienté catholique en quémandeur humble. Auprès de D. João III, il s'étonnait que les princes chrétiens, au lieu d'être unis, se fissent la guerre. Au Pape, il demandait pourquoi il n'invitait pas ces princes à déposer les armes. Il l'exhortait à établir la paix, afin qu'ils tournent leurs armes contre l'Islam, dont les sectateurs savaient se soutenir mutuellement ⁷⁴. A Saga za-Ab, il avait enjoint «de ne rien dissimuler à tous ceux qui m'interrogeraient sur notre foi, religion et pays, mais d'exposer sincèrement la vérité des choses, par écrit et de vive voix» ⁷⁵.

Quels que fussent les talents ou les défauts de Saga za-Ab, la nature de sa mission le condamnait, au Portugal, à ne pas réussir. Pris dans l'engrenage de disputes de clercs, il se battit sans diplomatie, avec fermeté et franchise. Ce sont des traits que Damião de Góis, ami des âmes droites, a estimés, et qu'il célébraient encore, à trente ans de là, en termes courageux.

A la différence de cet étranger qu'était resté en Ethiopie, l'*abuna* Marqos, Saga za-Ab représentait l'attitude d'un clergé indigène attaché fortement aux spécificités de son Eglise ⁷⁶. On ne connaît pas les procès-verbaux de ses discussions avec les docteurs portugais. Mais le mémoire qu'il composa en 1534, à la demande de Damião de Góis, *Hæc sunt quæ de fide et religione habentur et observantur* ⁷⁷, éclaire les causes de son échec et de ses infortunes.

⁷³ Sur Diogo Ortiz de Vilhegas (neveu de l'homonyme cité *supra* n. 42), cf. Silva Dias, p. 71-73 ; sur Pedro Margalho, *id.*, p. 71-73, et les articles de Luís Ribeiro Soares dans les *Anais de l'Acad. port. da História*, 25 (1979) et 26/I (1979). Cf. aussi Bataillon, *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*, Paris, 1974, p. 56-57, 104, 146.

⁷⁴ Cf. ses lettres à D. João III et à Clément VII, dans la *Legatio David Aethiopiæ regis* ou dans Góis, *Fides*.

⁷⁵ Saga za-Ab, Mémoire, dans *Fides*, f. M 3r.

⁷⁶ L'accusation de D. Henrique de 1541 qu'il était dans son propre pays tenu pour hérétique (dans *Inéditos goesianos* [cité n. 28], II, p. 47) colporte peut-être une calomnie de Bermudes. Mais l'indice n'est pas à négliger.

⁷⁷ Le mémoire forme la seconde partie du *Fides, religio moresque Aethiopum*. Une analyse dans Bataillon, *op. cit.*, p. 146-149.

Il se plaignait que l'objet de son ambassade ait été dénaturé. Dépêché en Europe, non pour fomenter des disputes et des querelles, mais pour contracter amitié et alliance, il était mis en position d'accusé, affronté aux insultes dont on accablait le Prêtre Jean et les siens, en les traitant de juifs et de mahométans, parce qu'ils se faisaient circoncire et observaient le repos du samedi. On le censurait aussi de ce que l'Eglise éthiopienne autorisait le mariage des clercs, on critiquait l'usage du baptême annuel, de l'excision des femmes, et des interdits alimentaires.

Sur tous les chapitres de cette controverse naguère effleurée par Lebna Dengel et Álvares, Saga za-Ab défendait habilement, autorités à l'appui, la légitimité conjointe de la Vieille Loi et de la Nouvelle Loi qui en était la fin, et les traditions apostoliques et conciliaires respectées par son Eglise. «Et Dieu aidant, — assurait-il, — nous les observerons toujours ⁷⁸». A son tour, il constatait des pratiques discutables, posait des questions. Il avait été envoyé pour savoir si les chrétiens d'Europe voulaient se joindre à ceux d'Éthiopie pour combattre l'arianisme ; s'ils appliquaient les décisions des conciles touchant les hérésies ; s'ils se conformaient aux principes des *Synodes des Apôtres* en réunissant deux fois l'an des conciles pour délibérer des affaires de la foi. On ne l'avait entrepris que sur des points particuliers. Il butait contre la malveillance et l'indifférence.

«Depuis que je suis venu en Lusitanie, aucun chrétien n'a eu envie de savoir de moi ce qui concerne les choses de notre foi, religion et patrie. De quoi je n'ai pu ni ne puis assez être surpris»

déclarait-il à Damião de Góis ⁷⁹. Et résumant son expérience portugaise, il administrait une leçon qui dut combler le destinataire de son mémoire.

«Il est indigne de blâmer avec tant d'acrimonie et d'hostilité les chrétiens étrangers, comme je l'ai été sur ce point [des interdits alimentaires] et sur d'autres qui ne touchaient nullement à la vérité de la foi. Il serait beaucoup plus approprié de soutenir dans l'amour et dans les étreintes du Christ les chrétiens de cette sorte, Grecs, Arméniens, Éthiopiens ou de quelque autre des sept Eglises, et de leur permettre sans outrages de vivre et d'être parmi les autres frères chrétiens, puisque nous sommes tous fils du baptême et sommes unis dans la vraie foi. Il n'y a aucune raison pour qu'on débâte si acerbement des pratiques, chacun devant observer les siennes, sans haine ni persécution envers les autres, ni que pour cela on soit exclu des commerces de l'Église, si hors de son pays on en observe en d'autres pays les usages.» ⁸⁰

⁷⁸ Saga za-Ab, Mémoire, dans *Fides*, f.I 4^r «baptismum (...) una cum circuncisione (...) sancte et christiane observamus, et Deo adiutore sumus perpetuo observaturi».

⁷⁹ Saga za-Ab, *ibid.*, f. M 3^r.

⁸⁰ *Ibid.*, f. K 4^r. Le passage serait-il «arrangé» par Góis ?

Le comportement de Saga za-Ab, propre à rendre perplexes les dirigeants portugais, eut pour lui de fâcheux effets. Une série de mandements royaux montre que D. João III veillait à ce qu'il fût matériellement pourvu du nécessaire⁸¹. Au spirituel, lui-même a dit quelle animosité l'entourait. On lui avait, depuis 1527, refusé l'accès à la communion⁸². Le 4 septembre 1533, il annonçait à son souverain que D. Martinho parti pour l'Italie et reçu par le Pape à Bologne, il espérait en l'arrivée d'un messenger du Saint-Siège. Il protestait contre les rumeurs répandues sur sa vie de plaisirs à Lisbonne. Il vivait au contraire dans la tristesse et dans la solitude⁸³. Quelques jours plus tard, il adressa une note à D. António de Ataíde, le favori du Roi. D. João III manda à celui-ci d'intercepter toute la correspondance de l'ambassadeur éthiopien, et de la lui apporter à Évora⁸⁴. Tel fut le sort de la lettre destinée à Lebna Dengel : elle est aux archives de la Torre do Tombo.

En avril 1534, Saga za-Ab priait Damião de Góis, s'il allait à Rome, d'intervenir auprès du Pape pour qu'Álvares soit renvoyé au Portugal, et que réponse soit donnée à sa mission, car il souhaitait rentrer en Éthiopie⁸⁵. En 1536, il présentait à D. João III une nouvelle requête, considérant qu'il n'y avait plus aucun motif de le retenir, et se plaignant que le Prêtre n'ait eu de lui aucune nouvelle ni aucun message⁸⁶. Au début de 1537, il confiait des lettres pour son souverain à un de ces moines éthiopiens qui, après avoir atteint Rome par le Levant, venaient s'embarquer à Lisbonne pour regagner l'Inde et l'Éthiopie⁸⁷. Ce fut l'itinéraire de l'ancien médecin de l'ambassade de D. Rodrigo de Lima, João Bermudes, dépêché à Rome avec Tasfa Seyon par un Lebna Dengel courroucé du mutisme de son malheureux ambassadeur. A Lisbonne, Bermudes, agissant ès-qualité d'envoyé du Prêtre, fit jeter aux

⁸¹ Le 12.VIII.1532, D. João III ordonne à Francisco de Lemos, l'interprète royal pour l'arabe, aux soins de qui il avait été confié, de lui verser 1000 réis par jour pour son entretien « tant qu'il sera à ma cour », et 70 réis pour deux bêtes qu'il a (Lousada, *Sumários*, ms. B.N. Lisbonne, Pombalina 269, f. 277b). Le 5.III.1534, ordre est donné de lui fournir des courtines pour son lit (CC. I-52-73), dans Beccari [cité n. 64], X, p. 3-4), et le 21.IV. de lui verser 30 cruzados pour l'achat d'une mule (Lousada, ms. cité, f. 277a). Le 28.VIII.1535, il est enjoint de le pourvoir de pièces de linge (CC.I-55-142, dans Barreto, p. 162 ; dans Beccari, X, p. 4). Cf. aussi une lettre de l'ambassadeur impérial de 1537, citée par Luís de Matos, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, Lisbonne, 1991, p. 189, n. 71.

⁸² *Fides*, f. L 3r.

⁸³ Saga za-Ab à Lebna Dengel, 7 maskaram 1533 (le millésime est celui de l'année julienne). Lettre publiée par René Basset, *Deux lettres éthiopiennes du XVI^e siècle. Mémoire traduit sur le texte portugais de M. Esteves Pereira*, dans *Giornale della Società Asiatica italiana*, 3 (1889), [p. 58-79], p. 67-73.

⁸⁴ D. João III à D. António de Ataíde, de Évora, 30.IX.1533, dans J. M. Ford, éd., *Letters of John III, king of Portugal 1521-1557*, Cambridge Mass., 1931, p. 149.

⁸⁵ *Fides*, f. M 3v.

⁸⁶ Saga za-Ab à D. João III, 16.VII.1536, dans Barreto, p. 163.

⁸⁷ D. João III à D. António de Ataíde, de Évora, 5.II.1537, dans Ford, *op. cit.*, p. 307 ; dans Barreto, p. 164.

fers Saga za-Ab, que l'intervention de D. João III libéra ⁸⁸. Saga za-Ab passa enfin en Inde en 1539 ⁸⁹, pour y mourir peu après son arrivée ⁹⁰.

Le renvoi de Saga za-Ab n'est qu'un signe mineur de l'intérêt soudain retrouvé pour une collaboration avec l'Éthiopie. On ne rappellera ici que d'un mot les conséquences de l'offensive de l'Islam, repoussé à Diu en 1538 : la remontée de D. Estêvão da Gama jusqu'à Suez en 1541, l'envoi au secours de l'Éthiopie d'un corps expéditionnaire portugais en 1542.

C'est dans ce contexte politique que le livre du P. Álvares fut enfin, sous la forme tronquée que nous avons dite, autorisé à paraître à Lisbonne. Mieux même, sa publication «par ordre du Roi» fut voulue. L'imprimeur Luís Rodrigues, qui lançait son atelier typographique avec dynamisme (il était allé acheter des caractères à Paris et en ramenait des ouvriers) et se cherchait une clientèle bien placée, fut incité à publier la *Verdadera Informaçam das terras do Preste Joham* par l'évêque de Lamego ⁹¹, D. Fernando de Meneses Coutinho de Vasconcelos, membre depuis leur création de la *Mesa da Consciencia* (1532) et du Tribunal de l'Inquisition (1536) ⁹², qui devenait ce même automne 1540 archevêque de Lisbonne, succédant à l'infant D. Afonso, mort en avril ⁹³. D. João III, dont il était un des plus proches conseillers, avait songé à lui confier la charge de grand-inquisiteur, suggestion à laquelle Paul III s'était montré défavorable, craignant de la part de D. Fernando de Vasconcelos une trop grande dureté ⁹⁴.

*

Dix jours après l'achèvement d'imprimer de la *Verdadera Informaçam* (22 octobre 1540), l'Inquisiteur général, l'archevêque-infant D. Henrique, le plus jeune des frères du Roi, décrétait la censure préalable de l'Inquisition sur tout ce qui s'imprimait au Portugal et sur tous les livres se trouvant chez les

⁸⁸ João Bermudes, *Breve relação da embaixada que o patriarcha D. João Bermudes trouxe do imperador da Ethiopia chamado vulgarmente Preste João*, 2^e éd., Lisbonne, 1875, p. 5.

⁸⁹ Góis, *Fides*, f. C 2r.

⁹⁰ Corrêa, *Lendas*, IV, p. 107-108. Tasfa Seyon, dans Beccadelli, ms. Vat. Ottob. Lat. 2789, f. 112 (*apud* Lefevre, *Documenti* [cité n. 24], p. 79). Francisco de Andrade, *Cronica do muyto alto e muito poderoso rey destes reynos de Portugal dom João o III deste nome*, Lisbonne, 1613, III/72, p. 98 (où Bermudes est confondu avec Álvares).

⁹¹ «Prólogo» ; Álvares, p. 36.

⁹² Fortunato de Almeida, *Historia da Igreja em Portugal*, II, p. 313.

⁹³ La bulle de nomination de Paul III est du 24 septembre 1540 (CDP, IV, p. 346). La prise de possession eut lieu, par procuration, le 8 novembre (António Caetano de Sousa, *História genealogica da Casa real portuguesa*, XII/1, p. 74).

⁹⁴ CDP, III, p. 330 ; Fortunato de Almeida, *op. cit.*, II, p. 403. Sur sa carrière, cf. Caetano de Sousa, *op. cit.*, XII/1, p. 73-77 ; Fortunato de Almeida, II, p. 630, 638 ; *Sources inédites de l'histoire du Maroc*. Portugal, II, p. 638, 656-661 ; III, p. 223.

libraires du pays ⁹⁵. Il n'est pas indifférent de noter qu'une vieille antipathie existait entre D. Henrique et D. Fernando de Vasconcelos ⁹⁶.

L'interdit politique levé, l'information sur l'Éthiopie tombait sous le coup de la censure religieuse. Le *Fides, religio moresque Aethiopum* que Damião de Góis dédiait à Paul III, et qui venait de paraître à Louvain en septembre, fut l'objet des attentions inquisitoriales. En juillet 1541, D. Henrique notifia à Damião de Góis qu'il en interdisait la vente au Portugal ; il lui confirma la mesure en décembre, en spécifiant que seule était incriminée la seconde moitié, c'est-à-dire le mémoire de Saga za-Ab ⁹⁷.

Les mesures prises par D. Henrique n'empêchèrent pas la diffusion des deux ouvrages qui, en 1540, avaient révélé l'Éthiopie et les pratiques de son Eglise. Les «Dubia circa errores Aethiopum» rédigés par un théologien anonyme ajoutaient à onze passages relevés par Martín de Azpilcueta Navarro, le célèbre canoniste de Coïmbre, sept autres passages de la *Verdadera Informaçam* et vingt-trois dans le *Fides, religio moresque Aethiopum*. «Quibus autoritatibus et rationibus hoc dissuadebimus ?» ou «hoc hereticum esse probabimus ?» se demandait laborieusement, sur chacun des trente points le controversiste. La recherche d'arguments destinés à combattre les «doutes» dont les deux ouvrages étaient porteurs sont une preuve qu'ils circulaient ⁹⁸.

La *Verdadera Informaçam*, il est vrai, si elle connut peu après des traductions en castillan, ne sera pas rééditée en portugais avant la fin du XIX^e siècle. Mais Ramusio put s'en procurer un exemplaire, et en 1553 Ignace de Loyola en reçut un de Lisbonne ⁹⁹.

Quant au *Fides, religio moresque Aethiopum*, l'exemplaire que Damião de Góis destinait à Saga za-Ab subit quelque retard, il parvint néanmoins en Inde en 1543 ¹⁰⁰. Des éditions du *Fides* qui se succédèrent au cours du XVI^e siècle et au début du XVII^e, des exemplaires existent en nombre dans les biblio-

⁹⁵ Silva Dias, t. I/2, p. 959-960. I. S. Révah, *La censure inquisitoriale portugaise au XVI^e siècle*, I, Lisbonne, 1960, p. 21 sq.

⁹⁶ Barbosa Machado, *Biblioteca Lusitana*, II, p. 64.

⁹⁷ D. Henrique à Damião de Góis, 28 juillet et 13 décembre 1541, dans *Ineditos goesianos*, II, p. 45-46 et 46-48.

⁹⁸ Barreto, p. 177-179 (place chronologiquement le document sous 1541 ; la datation n'est pas assurée).

⁹⁹ Le P. Diego Mirón à Ignace de Loyola, de Lisbonne, 17.VII.1553, dans *Monumenta Historica Societatis Iesu, Epistolae Mixtae*, III, Madrid, 1900, p. 398-399 : «Y porque V.P. esta mas al cabo de las cosas del preste, mandamos ahi un libro que cuente la historia de las cosas de alla, aunque aora estan mas mudadas». Nous pensons, comme Schurhammer (*Franz Xaver*, I, p. 659 n. 6), qu'il s'agit du livre d'Álvares, et non de celui de Góis, comme cela a été dit.

¹⁰⁰ Apontamentos du vicaire général de l'Inde, Miguel Vaz, à D. João III, *1545 dans J. Wicki, éd., *Mon. Hist. Soc. Iesu, Documenta Indica*, I (1540-1549). Rome, 1948, p. 88-89. M^{me} Hirsch, *Damião de Góis* [cité n. 27], se trompe qui dit l'exemplaire «carried to Goa by an interested reader».

thèques du Portugal ¹⁰¹. Révah, constatant que le *Fides* n'était pas porté dans les catalogues de livres défendus de l'Inquisition, a cru, sur la foi des lettres de D. Henrique de 1541, à l'existence d'une liste secrète d'ouvrages prohibés ¹⁰². S'agissant du *Fides*, l'opinion ne paraît pas recevable. L'édition inchangée que Góis fit paraître à Louvain en 1544 portait l'approbation, dont il s'était muni dès 1541, de la Faculté de théologie de Louvain ¹⁰³, et se trouvait de ce fait cautionnée par la censure ecclésiastique impériale.

Lorsqu'il reproduira en traduction portugaise, dans la *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*, des portions du mémoire de Saga za-Ab ¹⁰⁴ de qui il fera un bel et invariable éloge, vantant son savoir scripturaire, Damião de Góis se permettra de renvoyer au *Fides*, *religio moresque Aethiopum*, qui n'était donc pas frappé d'interdit, le lecteur désireux d'en savoir plus ¹⁰⁵. Car Góis avait eu le soin d'expurger ces extraits des passages dangereux : non point ceux qui allaient dans le sens de l'évangélisme, mais bien ceux où étaient soutenues les pratiques de la Vieille Loi ¹⁰⁶. C'était là le terrain du débat.

ABRÉVIATIONS

Almagià: Roberto Almagià, *Contributo alla storia della conoscenza del l'Etiopia*, Padoue, 1941, Cf. note 40.

Alvares: en l'absence d'édition critique portugaise, nous renvoyons à la traduction anglaise richement annotée, *The Prester John of the Indies. A true relation of the lands of the Prester John, being the narrative of the Portuguese embassy to Ethiopia in 1520 written by Father Francisco Alvares. The translation of Lord Stanley of Alderley (1881) revised and edited with additional material by C. F. Beckingham and G. W. B. Huntingford*, Cambridge, 1961 (Works issued for the Hakluyt Society, Second Series, CXIV et CXV [pagination continue]).

Barreto: A. de Graça Barreto, éd., *Documenta historiam ecclesiae Habessinorum illustrantia*, tomus III, pars II [imprimé à Lisbonne vers 1880, resté à l'état d'épreuves].

CDP: *Corpo diplomático português (Relações com a Cúria romana)*, Lisbonne, 1862-, 15 vols., en cours.

Ficalho: Conde de Ficalho, *Viagens de Pedro da Covilhan*, Lisbonne, 1898.

¹⁰¹ Cf. Francisco Leite de Faria, *Estudos bibliográficos sobre Damião de Góis e a sua época*, Lisbonne, 1977, n° 7, 8, 10, 21, 28, 45.

¹⁰² Révah, *Censure inquisitoriale*, I, p 41-42.

¹⁰³ Góis, *Fides*, dans *Aliquot Opuscula*, Louvain, 1544, f. A 1v.

¹⁰⁴ Góis, *Crónica de D. Manuel*, III/60-61, éd. Coïmbre, 1954, p. 223-233.

¹⁰⁵ *Id.*, IV/45 éd. Coïmbre, 1955, p. 127.

¹⁰⁶ Le texte de *Fides* et celui de la *Crónica* ont été imprimés en regard dans Barreto, p. 141-161 (les p. 141-144 manquant dans les épreuves conservées de l'ouvrage).

Góis, *Fides*: Damião de Góis, *Fides religio moresque Aethiopum*, Louvain, 1540 [On évitera d'utiliser l'édition portugaise de 1791, fautive, et plus encore la traduction portugaise, Damião de Góis, *Opúsculos históricos*, Porto, s.d.].

Ramusio: Giovanni Battista Ramusio, *Delle navigationi e viaggi*, 1^{ère} éd., Venise, 1550.

Silva Dias: José Sebastião da Silva Dias, *A política cultural da época de D. João III*, t. I (en 2 vols. [pagination continue]), Coïmbre, 1969.

DAMIÃO DE GÓIS DANS UNE EUROPE ÉVANGÉLIQUE

Replacer Damião de Góis en son temps, une étude classique de Marcel Bataillon l'a fait jadis, traçant avec un doigté supérieur du plus européen des humanistes portugais un admirable portrait ¹. Bien que depuis lors la documentation d'archives n'ait pas été renouvelée ², qu'il n'y ait pas eu d'édition critique des opuscules ³, que se soit fait attendre le corpus de la corres-

ABRÉVIATIONS :

Allen : P. S. Allen et H. W. Garrod, éd., *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, t. X, 1532-1534, Oxford, 1941 ; t. XI, 1534-1536, Oxford, 1947.

Bataillon : cf. n. 1.

Epist. : lettres à Damião de Góis publiées par lui dans ses *Aliquot opuscula*, Louvain, 1544.

Hartmann : Alfred Hartmann, éd., *Die Amerbachkorrespondenz*, 6 vols., Bâle 1942-1967.
Les renvois sont au tome IV.

Hirsch, *Life* : cf. n. 7.

Procès : cf. n. 2.

Silva Dias, *Política cultural* : cf. n. 5.

¹ Marcel Bataillon, *Le cosmopolitisme de Damião de Góis*, dans *Revue de littérature comparée*, 1938. Repris dans le même, *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme*, 1^{ère} éd., Coïmbre, 1952 ; 2^e éd., Paris, 1974, à laquelle il sera renvoyé.

² On citera d'après la vieille édition de Guilherme J. C. Henriques, *Inéditos goesianos*, II, Lisbonne, 1898, p. 3-131, préférée à celle de Raul Rego, *O processo de Damião de Góis na Inquisição*, Lisbonne, 1971. [Cf. Isaiás da Rosa Pereira, *O processo de Damião de Góis na Inquisição de Lisboa*, Acad. Port. da História, *Anais*, II s., vol. 23/I, p. 117-156; le même, *Damião de Góis e a Inquisição*, dans *Miscelânea em honra do Prof. Américo da Costa Ramalho*, Coïmbre, 1992, p. 331-350].

³ L'édition de Coïmbre de 1791 n'est pas sûre, et moins encore la traduction portugaise de Dias de Carvalho, *Opúsculos históricos de Damião de Góis*, préface de Câmara Reis, s.l.n.d. [Porto, 1945].

pondance latine ⁴, que l'histoire de la classe politique sous les règnes de D. João III et de D. Sebastião, faute de laquelle le sens de tant de choses nous échappe, reste à écrire, l'interrogation s'est poursuivie autour de cette personnalité exemplaire en qui furent réunis tant de talents. Le milieu culturel portugais où Góis vécut a été exploré ⁵. L'homme d'affaires, on l'a souligné, est à découvrir ⁶. Sur l'homme de cœur, sur l'esprit religieux, sur l'historien, sur l'amateur d'art, sur le cosmopolite et son entregent, il reste à apprendre, et sur le garde des archives aussi, sur le curieux des sciences naturelles peut-être. Les pages qui suivent n'entendent que poser, avec quelques évidences, quelques questions sur la période européenne d'une carrière qui garde ses énigmes ⁷.

I

Avec des accents émouvants, Damião de Góis a dit quelle amitié le lia à Erasme, dans les toutes dernières années de la vie de celui-ci, de 1533 à 1536. Ami riche et non disciple, érasmien de tempérament ⁸ plutôt que de formation, il avait partagé, avant cet attachement tardif, les aspirations diffuses dans lesquelles se retrouvait une grande partie de l'élite intellectuelle d'entre 1520 et 1540. Il s'est laissé gagner durant son séjour à Anvers, de 1523 à 1532, aux idées de renouveau religieux qui circulaient dans toute l'Europe, et plus vivacement qu'ailleurs dans cette Europe du nord-ouest où ses activités

⁴ [L'édition critique de la correspondance active a été publiée en 1982 par Amadeu Rodrigues Torres, comme t. I de son ouvrage au titre curieux, *Noese e crise na epistolografia goesiana*]. La collection de lettres publiée par Góis dans ses *Aliquot opuscula*, Louvain, 1544, a fait l'objet d'une étude de Jorge Alves Osório, *Em torno do humanismo de Damião de Góis. A divulgação dos opúsculos através da correspondência latina*, dans *Annali* (Napoli), *Sezione romanza*, XVIII/2 (1976), p. 297-342.

⁵ José Sebastião da Silva Dias, *Correntes do sentimento religioso em Portugal (séculos XVI a XVIII)*, I, Coimbre, 1960 ; le même, *A política cultural da época de D. João III*, I, Coimbre, 1969 (seul paru).

⁶ Cf. António H. de Oliveira Marques, *Damião de Góis e os mercadores de Danzig*, dans *Arquivo de bibliografia portuguesa*, IV/15-16 (1958), p. 133-163.

⁷ Sur les contacts européens de Damião de Góis, la monographie de M^{me} Elizabeth Feist Hirsch, *Damião de Góis. The life and thought of a Portuguese humanist, 1502-1574*, La Haye, 1967 (Archives internationales d'Histoire des Idées, 19), faisant suite à une série d'articles sur certains points plus détaillés, est riche d'une très large information jamais réunie auparavant, mais souvent traitée avec un sens critique en défaut. Sur les relations avec les frères Magnus, cf. Jean Aubin, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*, repris ci-après. Le travail d'Eduard Albin Beau, *As relações germânicas de Damião de Góis*, Coimbre, 1941, est en grande partie dépassé.

⁸ Sur l'érasmisme de Góis, cf. Silva Dias, *Política cultural*, I, p. 388-389, et José V. de Pina Martins, *Humanismo e erasmismo na cultura portuguesa do século XVI*, Paris, 1973, ch. vi, «Damião de Góis e o pacifismo erasmiano» (p. 63 sqq.).

professionnelles lui tissaient des contacts. S'il fallait donner un nom à l'influence qui l'en pénétra, on invoquerait naturellement son proche ami Cornelis de Schrijver (Grapheus), qui en 1522 avait été arrêté comme suspect de luthéranisme. Mais, à vrai dire, la contagion était celle de toute une société⁹. A la table de la *feitoria* d'Anvers, on discutait des indulgences¹⁰. Damião les condamnait. Critique envers les fautes de la Papauté, il l'était aussi envers la hiérarchie catholique, et le demeura jusque sur le tard¹¹. Il s'en justifiera devant les Inquisiteurs, en 1571, en invoquant des expériences qui remontaient à son séjour aux Pays-Bas : le cas des prélats d'Allemagne, seigneurs ecclésiastiques et séculiers à la fois, par qui tant de mal était venu à la Chrétienté ; et touchant les Papes, outre ce qu'on pouvait lire dans les *Vitae Pontificum* de Platina, son indignation qu'un légat de Clément VII se soit opposé, à la veille de la destruction du royaume de Hongrie par les Turcs (1526), à ce que Góis aille lever en Allemagne des troupes que D. João III était disposé à solder contre l'Infidèle¹².

Lorsque, tout au long de son procès, on chercha à le prendre en faute sur plusieurs points de «l'hérésie luthérienne», il protesta qu'il avait toujours été contre le libre-arbitre et la doctrine luthérienne de la grâce¹³, qu'il avait toujours reconnu l'existence du Purgatoire¹⁴, et qu'il avait adhéré positivement à la primauté du Pape et de l'Église romaine¹⁵. Il ne s'avoua coupable que sur trois chefs d'accusation : avoir accordé peu de crédit aux indulgences¹⁶ ; avoir pendant quelques années rejeté la nécessité de la confession auriculaire¹⁷ ; quant au jeûne, qu'il observera jusqu'à la fin de sa vie avec beaucoup de négligence¹⁸, avoir été partisan de sa suppression. Il avait pensé, du temps qu'il était en Italie (1534-1538), qu'«il pourrait s'ensuivre grand bien si le Pape et le Concile accordaient qu'on donne l'eucharistie sous les deux espèces aux laïcs, et qu'on dispense du jeûne ; car, à ce qu'il avait entendu et vu en Allemagne, il en résulterait grand avantage, qui serait que beaucoup d'hérétiques viendraient à se réconcilier avec l'Église catholique»¹⁹.

⁹ Cf. Góis, *Procès*, p. 73. Sur l'influence de Grapheus, cf. Hirsch, *Life*, p. 23-24. Toutefois, il semble être visé dans une déclaration tardive de Góis sur «le maître qui lui enseignait la grammaire à la *feitoria* [d'Anvers]» et qui le corrigea de son opinion sur les indulgences» (*Procès*, p. 80).

¹⁰ Góis, *Procès*, p. 61-62.

¹¹ Cf. la déposition de son gendre Luís de Castro, *Procès*, p. 39, étayée par celles d'autres témoins et reprise par le Promoteur fiscal, *ibid.*, p. 54.

¹² Góis, *Procès*, p. 57.

¹³ Cf. sa réponse, *Procès*, p. 38, à l'accusation portée en 1550 par le P. Simão Rodrigues, *Procès*, p. 13, et retenue par le Promoteur fiscal, *ibid.*, p. 41, 53.

¹⁴ Góis, *Procès*, p. 36 et 58 ; *ibid.*, p. 44 et 53 (le Promoteur fiscal) 118 (les Inquisiteurs).

¹⁵ Góis, *Procès*, p. 34, 58.

¹⁶ Góis, *Procès*, p. 36, 56, 59 ; *ibid.*, p. 117 (les Inquisiteurs).

¹⁷ Góis, *Procès*, p. 56-57, 59-60.

¹⁸ Cf. *Procès*, p. 20, 22, 23-24, 37-38, 40, 44, etc.

¹⁹ Góis, *Procès*, p. 43.

A Padoue, en 1537, Simão Rodrigues, le futur introducteur de la Compagnie de Jésus au Portugal, trouva Damião de Góis imbu d'idées hérétiques, et passablement vain de ses relations parmi les Réformés allemands. Lorsqu'on le lui rappellera, en 1571, il confessera qu'il se pouvait bien qu'il ait été alors tantôt du parti des catholiques, tantôt du côté des Luthériens, partageant les vues de ces derniers sur les indulgences, l'autorité du Pape, la confession et l'abstinence ²⁰. Quand avait-il adopté les opinions qui fondaient, des dizaines d'années plus tard, la procédure montée contre lui ? Il est resté sur ce point vague et incohérent, déclarant ne plus se souvenir combien de temps il y avait adhéré ; en Flandres, dans sa jeunesse, durant quatre ou cinq années, avant de savoir le latin, qu'il avait appris en 1529 ²¹ ; ou bien en Italie, trois ou quatre ans, jusqu'à ce que ses conversations avec des lettrés et des doctes et la fréquentation d'un confesseur le fassent revenir de ses errements ²².

Aux Inquisiteurs portugais de 1571, il ne parut pas «vraisemblable qu'un homme de sa qualité, de sa culture et de son jugement n'ait pas été plus longtemps dans ces erreurs, s'étant trouvé tant de temps de par l'Allemagne et autres pays d'hérétiques, et communiquant et conversant avec eux si particulièrement» ²³. La critique peut acquiescer à cette réflexion des juges. Góis a sûrement voilé la vérité sur la durée de ses égarements. Commencés durant son séjour à Anvers, ils se sont prolongés jusque vers la fin de son séjour à Padoue.

Ses déclarations de 1571 cherchèrent à minimiser «l'amitié peu commune» avec les Évangéliques d'Allemagne dont il se vantait en 1537 auprès de Sadolet ²⁴, et avec quelque provocation peut-être devant le bigot Simão Rodrigues. Ses rencontres avec les réformateurs des pays germaniques n'auraient été dues, prétendra-t-il, qu'au hasard des rencontres d'auberge, ou à la politesse d'hôtes empressés de lui montrer dans quelque

²⁰ *Procès*, p. 78 : («bem pode ser que uma vez tivesse a parte dos catholicos e outra vez a dos lutheranos»). Le témoignage de Simão Rodrigues, dans *Procès*, p. 5-11 (déposition de 1545) et 12-14 (déposition de 1550).

²¹ Góis, *Procès*, p. 57, 58, 61-62, 73 et 128 (dès le début de son arrivée en Flandres), 79 (du temps qu'il était ignorant), 120 (étant âgé de vingt-trois ans [soit en 1525]).

²² Góis, *Procès*, p. 58, 59, 120, 126.

²³ *Procès*, p. 58.

²⁴ Lettre à Sadolet du 1.VII.1537 (*Epist.*, d 2^v-d 3^r) : «apud eos qui se Evangelicos profitentur, cum quibus negocia Regis mei gerens per totam Germaniam atque Belgicam spatio quatuordecim annorum non mediocrem amicitiam contraxi». La phrase avait erronément conduit Bataillon à supposer que Góis voyagea en Europe dès 1520-1521 (cf. Aubin, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*, note 18). L'équivoque autour de «negocia Regis mei gerens» porte autrement : Góis n'étant plus au service du Roi depuis 1532, on pourrait entendre que ses contacts relèvent toujours, en 1537, d'une mission à lui confiée. Sans exclure tout à fait cette éventualité, les mots en question sont simplement à rapporter aux voyages qui ont fait naître cette amitié antérieurement à 1532.

assemblée la tête d'une célébrité locale²⁵. Sans doute fut-ce le cas avec Bugenhagen (Pomeranus), grand ouvrier de la pastorale luthérienne en Allemagne du Nord, qu'il a vu à un dîner de notables, lors de sa mission en service commandé à Lübeck, en 1531. Son hôte lui expliqua que «le dit Johann Pomeranus avait fait un livre en langue allemande sur le gouvernement de la ville tant au séculier que sur ce qui touchait en outre ses coutumes et la manière dont ils devaient vivre, livre que lui [Góis] n'a ni vu ni lu»²⁶. On reconnaît à cette description la «Kirchenordnung» établie par Bugenhagen, *Der keyserliken Stadt Lübeck Christlike Ordeninge*, imprimée à Lübeck en 1531. S'il n'y a pas trace (ni d'ailleurs vraisemblance) de relations ultérieures avec Bugenhagen, ce même voyage de 1531 permit à Góis, sensible à la qualité des hommes plus qu'aux antagonismes doctrinaux, de nouer du côté protestant comme du côté catholique des sympathies durables, à Wittenberg avec Mélanchthon, à Dantzic avec l'archevêque catholique d'Upsal en exil, Johannes Magnus, victime et ennemi des luthériens. Remarquons, lors du voyage en Allemagne du Sud de 1533, la même liberté à prendre des amis des deux côtés. Góis se lie avec Erasme à Fribourg et à Bâle avec Grynaeus, protestant notoire. Dans les années suivantes, il se tient sur cette frontière encore intracée où les plus hauts esprits croyaient et espéraient que tout demeurerait possible entre les divers courants de la religiosité chrétienne.

Cependant, lorsqu'il va se frotter de savoir ce sera, pour reprendre l'opposition de Vivès, à celui des grammairiens et point à celui des théologiens. En 1532, abandonnant sa charge de secrétaire du comptoir portugais d'Anvers, il devient à Louvain élève de Rescius. De cette entrée en humanisme, l'attraction de la culture fut-elle l'unique déterminant ? On se le demandera.

Au retour de sa seconde mission à Dantzic, à l'automne de 1531, Damião de Góis s'attendait à rentrer au Portugal. Au début de septembre, lors de son passage à Marienwerder, il s'en était ouvert à Speratus²⁷. Le 1^{er} décembre, il annonçait à Johannes Magnus qu'il allait être rappelé à Lisbonne ou être envoyé dans les Allemagnes²⁸. Il n'en fut rien. La déception qu'il dut éprouver de ne pas voir une promotion attendue récompenser ses services a sans doute pesé autant, sinon plus, que l'attrait de l'enseignement universitaire dans sa décision de quitter la *feitoria de Flandres*. Fin juillet 1532, il était encore à Anvers, participant aux négociations pour la remise en liberté du

²⁵ Cf. *Procès*, p. 32 (Bugenhagen ; Luther et Mélanchthon), 33 (Grynaeus ; Münster), 36 (Farel), 34 (Bucer, Hedion, Capiton).

²⁶ Góis, *Procès*, p. 32 : «ho dito Joanne Pomerano tinha feito hũu livro em lymguoa alemãa do governo da cidade asy do secular como de mais acerqua de seus custumes e de como avião de viver, o qual livro elle comfesante não vio nẽ leo.»

²⁷ Cf. le vœu exprimé par Speratus dans sa lettre à Góis du 12.IX.1531 : «utinam Dominus sit dux et redux tuus in patriam dulcem tuam», *Epist.*, c 1^v.

²⁸ *Legatio Presbyteri Ioannis*, Louvain, 1532, C 4^v.

marchand nouveau-chrétien Diogo Mendes ²⁹. Il a dit être resté à Louvain «huit à neuf mois» ³⁰, soit, puisqu'il en partit début juin 1533, depuis septembre ou octobre 1532, le voyage de mars 1533 à Fribourg et Bâle compris dans cette période.

Lorsqu'à la fin de mai 1533 arriva de Lisbonne l'offre du poste de trésorier de la Casa da Índia ³¹, Góis ne balançait pas entre la vocation humaniste et cette haute et fructueuse charge. Gommant l'intermède de Louvain, il écrivait à Erasme, le 20 juin : «Après que j'ai parcouru dix ans pour ses affaires l'Allemagne, la Pologne et le Danemark, et que je suis maintenant revenu en Belgique, des lettres de mon roi me rappellent au Portugal pour y être son trésorier, ce que je n'aurais jamais brigué ni même imaginé. Louvain déjà quitté, nous sommes venus à Anvers, d'où nous partons dans dix jours pour le Portugal.» Et il ajoutait : «Partout où il m'arrivera d'être, je me souviendrai toujours de toi.» C'était un adieu sans intention de retour. Góis confiait à Erasme la poursuite de la tâche morale qu'il abandonnait : le plaidoyer en faveur des Lapons ³².

II

Après avoir passé quatre mois au Portugal ³³, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle fournit à son départ le prétexte honorable ³⁴. Car le poste que lui proposait D. João III lui a finalement échappé. Que s'est-il passé ? Les remaniements qui surviennent à la Casa da Índia à la fin de 1533 — en décembre, João de Barros est titularisé comme *feitor* ³⁵ — seront à étudier. Camarade d'enfance cher aux fils de D. Manuel, candidat du Roi, et probablement aussi du comte de Vimioso, *vedor da fazenda real* ³⁶, Góis a été

²⁹ Rui Fernandes de Almada au pensionnaire de la ville d'Anvers à Bruxelles, d'Anvers, 21.VII.1532 : «J'envoieray demain au matin Jorge de Barres et Damien de Goez, les deux scripvains du Roy, mes compagnons, devers la Roine et Conseil, pour lui donner à cognoistre le cas» (*Antwerpsch Archievenblad/Bulletin des Archives d'Anvers*, VII, s.d., p. 206. D'où J. A. Goris, *Etudes sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567*, Louvain, 1925, p. 565).

³⁰ Góis, *Procès*, p. 33.

³¹ Il n'en faisait pas encore état dans sa lettre du 18 mai à B. Amerbach (Hartmann, n° 1750). Le 9 juin il était déjà parti de Louvain, cf. le passage de la préface du *De ecclesiasticis scripturis et dogmatibus* de Driedo, *apud* Bataillon, p. 64, n. 59).

³² Allen, n° 2826.

³³ Cf. la préface du *Catão maior*, Venise, 1538.

³⁴ Góis, *Procès*, p. 34 et 75.

³⁵ António Baião, *Documentos inéditos sobre João de Barros*, dans *Boletim da segunda classe*, XII (1916-1917), [p. 202-355], p. 204-205.

³⁶ Góis lui dédia en 1538 son *Catão maior*, traduction de *De Senectute*. Il introduisit un vif éloge du comte dans le second tirage de l'édition princeps de sa *Crónica do príncipe D. João*, cf. l'édition de Gracia Almeida Rodrigues, Lisbonne, 1977, p. 46-47 en note.

en butte à une opposition telle qu'il a dû renoncer, nonobstant le soutien persistant de D. João III. Que le souverain ne soit pas libre de faire ce qu'il veut, et doive plier devant le clan des légistes et des politiques, André de Resende va en rapporter un exemple dans son *De vita aulica* de 1535, où il peint à Damião, dédicataire du poème, les malheurs auxquels il a échappé, la bassesse des existences courtoises, la condition subalterne des lettrés, la puissance néfaste de la faction qui règne sur l'État ³⁷.

Officiellement Góis renonçait parce qu'il préférait le culte des lettres à l'ambiance d'une cour. C'est la version adoptée par Erasme, qui savait cependant à quoi s'en tenir, lorsqu'il recommande à Pietro Bembo, en août 1534, son jeune ami en route vers Padoue : «Son roi lui a offert une charge éminente à la Cour, où il a été élevé depuis l'enfance, à savoir d'être son trésorier. Il a préféré recueillir dans son esprit un meilleur trésor» ³⁸. Un ami des Pays-Bas, Goclenius, fait écho à la vérité. Répondant en juin 1534 à une lettre malheureusement perdue de Góis, il stigmatise les calomnies dont il a été l'objet et l'invite à ne pas compromettre ses liens avec la cour portugaise : «Que les dieux (...) perdent ces crocodiles, ces hyènes, ces aspics qui te chassent d'une condition si souhaitable, que tu as recherchée à travers tant de dangers (...) Je ne doute pas que tu régleras tes études de sorte que tu ne paraisses nullement avoir abandonné par amour de la philologie et du savoir une situation très fortunée, comme le croit le vulgaire, et si désirée de beaucoup auprès du Roi très florissant» ³⁹.

L'échec du séjour au Portugal masque une autre affaire, beaucoup plus délicate que la nomination à un office, dont elle motive vraisemblablement l'insuccès. Mais cette affaire nous échappe. Erasme et ses proches, Boniface Amerbach, Gilbert Cousin, n'en ont rien révélé dans leur correspondance. Par discrétion, sans doute. Par prudence, sûrement. La disparition de toutes les lettres qui nous eussent informés, celles de Góis lui-même, celles de Schets, l'homme d'affaires anversoise, celles de Mélanchthon et de Roque de Almeida nous laisse devant notre perplexité.

³⁷ André de Resende, *Ad Damianum a Goes de vita aulica*. Cf. l'édition avec traduction en français dans Odette Sauvage, *L'itinéraire érasmien d'André de Resende (1500-1573)*, Paris, 1971, p. 146-155. On peut lire dans Claude de Bronseval, *Peregrinatio hispanica*, éd. Dom Maur Cocheril, Paris, 1970, à propos de la destitution d'une abbesse hautement apparentée, le récit vivant et détaillé de pressions exercées sur le Roi, en 1532.

³⁸ Erasme à Bembo, 16.VIII.1534, Allen, n° 2958.

³⁹ *Epist.*, c 2^v : «Dii autem superiori et inferiori malis exemplis perdant illos crocodilos, hyenas et aspides qui virulentis linguis a tam optata conditione quam per tot pericula petivisti te extrudunt (...) In coeteris non dubito quin ita sis attemperaturus studia tua ne de nihilo conditionem apud florentissimum Regem ut vulgus putat beatissimam et multis tam optatam philologiae et sapientiae amore deseruisse videaris.»

Ses biographes font revenir Góis à Anvers ou à Louvain ⁴⁰. L'affirmation ne repose sur rien. Lui-même l'a dit, il prit «le chemin de l'Allemagne» ⁴¹. Début mars 1534, Erasme a reçu des lettres de Grapheus, et *via* Anvers de Góis ⁴². Il adresse sa réponse, le 11 mars, «au trésorier du sérénissime Roi, à la cour de Portugal», se réjouissant que les affaires de Damião marchent selon ses vœux, et accusant également réception d'une lettre d'un correspondant de Góis dont il cèle le nom : «cet autre qui m'écrit par ton ordre» ⁴³. Mais le 13 mars il sait, — nous ignorons par quelle voie, — que Góis a refusé la charge que lui destinait D. João III, et qu'il va revenir. Il en fait part à Grapheus. La nouvelle du mécompte ne lui arrive donc pas des Pays-Bas. Et, tout de suite, il laisse poindre son inquiétude : «J'espère qu'il usera d'une sage résolution» ⁴⁴.

Qu'Erasme n'apprenne qu'à la mi-mars la déception de Damião de Góis ne prouve pas qu'elle soit toute récente ; la mauvaise saison impose des délais à l'acheminement des nouvelles. On a daté diversement, et sans apporter d'indices, sa présence au Portugal : derniers mois de 1533, pour Maximiano Lemos ; hiver 1533, jusqu'au printemps de 1534, selon M. da Silva Dias ; retour aux Pays-Bas à la fin de 1533, assure M^{me} Hirsch ⁴⁵. Suivant sa manière de compter, les «quatre mois» de séjour au Portugal dont Góis fait état en 1538, peuvent n'être que trois mois et demi. Même si l'on fait le compte plein, subsiste entre le début de juillet 1533 ⁴⁶ et le 10 avril 1534, où il fait son apparition à Bâle, une lacune de quatre mois à remplir par les voyages de l'aller et du retour.

En juillet 1533, traversant la France, Damião a visité dans son couvent parisien le Franciscain portugais Roque de Almeida, auquel il a remis, sur ses instances, une lettre d'introduction auprès de Mélanchthon ⁴⁷. Combien de

⁴⁰ A Anvers, Maximiano Lemos, *Damião de Góis*, dans *Revista de História*, X (1921), p. 44 ; H. de Vocht, *Monumenta humanistica lovaniensia*, Louvain, 1934, p. 617 ; Silva Dias, *Política cultural*, I/1, p. 383 n. 3 (confus). A Louvain, Hirsch, *Life*, p. 70 ; d'où Donald F. Lach, *Asia in the making of Europe*, II/1, Chicago-Londres, 1977, p. 20.

⁴¹ Góis, *Procès*, p. 75 ; aussi p. 34 et 50.

⁴² Cf. Allen, X, p. 364-365 *ad calcem*.

⁴³ Allen, n° 2914 («Gaudeo (...) tibique res aulicas esse ex sententia»).

⁴⁴ Allen, n° 2916, X, p. 369-370 : «Spero illum prudenti usurum Consilio».

⁴⁵ Maximiano Lemos, *l.c.*, p. 41 ; Silva Dias, *Política cultural*, I/1, p. 382 (mais p. 383 : il quitte le Portugal au début de 1534) ; Hirsch, *Life*, p. 70.

⁴⁶ Sur un poème dédié à Góis, à Anvers, le 27 juin, cf. H. de Vocht, *op. cit.*, p. 613 n. 5. Les lettres que lui adressent Erasme le 25 juillet (Allen, n° 2846) et Amerbach le 1^{er} septembre (Hartmann, n° 1776) ne prouvent pas, comme l'a avancé Maximiano Lemos (*art. cit.*, t. IX, p. 225), que Góis est parti trois mois plus tard qu'il ne l'annonçait à Erasme le 20 juin (ci-dessus n. 32). Si nous ignorons où ces deux lettres lui étaient adressées, nous savons qu'Erasme Schets, le grand négociant anversoïse en relations d'affaires avec le Portugal, était chargé d'acheminer sa correspondance (cf. Allen, n° 2826, p. 255 ; Hartmann, n° 1750, p. 218).

⁴⁷ Góis, *Procès*, p. 50, 72, 121.

temps resta-t-il à Paris ? Pressé qu'il fut de quitter les Pays-Bas, on peut supposer qu'il ne s'y est pas non plus attardé. Une arrivée au Portugal en août est vraisemblable. Où est-il dans les trois premiers mois de 1534, et que fait-il ? Entre Compostelle et Bâle, nous perdons sa trace. Le 9 avril, descendu inopinément à l'hôtel de la Cigogne, il fait porter un billet à Boniface Amerbach. Leur conversation va durer jusqu'au soir ⁴⁸. Il annonce aussi sa présence à Erasme qui, par retour, le 11 (les courriers entre Bâle et Fribourg vont dans la journée), lui fait savoir qu'il l'attend ⁴⁹. Le même jour, Erasme croit bon d'avertir Amerbach ⁵⁰.

Erasme n'a pas invité Damião de Góis revenu à l'amour des lettres à quitter les Pays-Bas pour s'installer chez lui, à Fribourg. C'est Damião, surgi on ne sait d'où, qui s'invite impromptu. La réaction d'Erasme est admirable. «Que tu aies renoncé à des choses si magnifiques, je prie pour que cela soit heureux et faste. Je suis totalement tien (...) Tu trouveras Erasme préparé à tout.» Et il lui donne des détails sur la façon dont il l'installera dans sa demeure ⁵¹. Le 23 avril, il informe Schets, son correspondant fidèle, que Góis se trouve à Fribourg, sous son toit ⁵².

Entre avril et août 1534, Góis multiplie les contacts avec les Réformés. Au début d'avril (et non point à la fin d'août, comme on l'a avancé), sans doute après avoir traversé Dauphiné et Savoie, il rencontre Farel à Genève, et l'entreprind sur l'eucharistie ⁵³. En mai/juin, allant aux Flandres régler ses

⁴⁸ «B. Amerbachio amico candidissimo. S.p. Amice optime Boniffaci tuus Damianus en tibi adest, in diversorio Ciconie. Cupit ad te venire modo sciet te domi manere aut, si libet, te orat ad cenam convivam» (Hartmann, n° 1814). Le billet n'est pas daté. Hartmann le date d'après la lettre du 10 avril 1534 d'Amerbach à son frère : «Dn. Damianus a Goes regis Lusitaniæ thesaurarius (...) me hodie per totum diem detinuit» (n° 1815), sans exclure qu'il se rapporte à la visite de Góis à Amerbach de l'année précédente. Hypothèse qui peut être écartée, d'une part parce que Góis n'aurait pas été qualifié en 1533 de «trésorier du roi de Portugal», d'autre part parce que le billet est trop amical pour être celui de la première rencontre (on sait qu'Erasme s'était refusé à recommander à Amerbach le jeune Portugais inconnu).

⁴⁹ Allen, n° 2919.

⁵⁰ Allen, n° 2920 ; Hartmann, n° 1816.

⁵¹ Allen, n° 2919.

⁵² Allen, n° 2924, X, p. 378 : «Agit apud me in edibus meis egregius iuvenis Damianus a Goes (...)».

⁵³ Góis, *Procès*, p. 36 : «passando por Genebra no pryncipio que ella se fez lutherana no anno de trinta e quatro pousou e hua pousada omde tãobê pousava hũu hereje que se chama [sic] farellus (...)». On notera que Farel était mort en 1565.

On a placé fin août 1534 le passage à Genève, sur l'itinéraire qui mènerait Góis de Fribourg à Padoue via la Savoie (Maximiano Lemos, X, p. 48 ; Hirsch, p. 91, avec l'erreur «Gois stopped at Farel's house»). Góis s'est rendu en Italie par un tout autre itinéraire, cf. ci-après p. 223. L'étape à Genève ne peut donc être qu'antérieure à l'arrivée à Fribourg. Il est vraisemblable que Góis, se rendant d'Espagne à Fribourg, ait en mars 1534 traversé les provinces de Languedoc, Dauphiné et Savoie que le *Tratado dos Descobrimentos* d'António Galvão fait figurer dans la liste des pays qu'il a visités (sur cette liste, cf. Aubin, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*,

affaires ⁵⁴, il rencontre à Strasbourg Hedion, qu'il connaît d'avant, quoi qu'il en ait dit, Capiton et Bucer ; ils discutent, entre autres, de l'autorité du Pape ⁵⁵. Rentré début juillet au plus tard ⁵⁶, il écrit d'autre part à Grynaeus, qu'il a peut-être rencontré à Bâle en avril ⁵⁷, à Mélanchthon et à Roque de Almeida, hôte de ce dernier sous un faux nom : il est devenu Jerónimo de Pavia ⁵⁸. Les réponses de Mélanchthon et de Jerónimo de Pavia, confiées à un intermédiaire négligent, tardent en chemin, finalement transmises de Constance par Thomas Blaurer à Erasme, qui les reçoit des mains du courrier public de Schaffhouse. Erasme, à qui Mélanchthon écrit sur le même sujet (nous ignorons lequel), appréhende qu'elles n'aient été ouvertes en route ⁵⁹.

Bucer, en juillet 1533, estimait que le Portugal était un des terrains propices aux idées évangéliques ⁶⁰. En mars 1534, Aléandre, nonce à Venise, notait la rumeur d'une effervescence pro-luthérienne au Portugal ⁶¹. Indications vagues, auxquelles les lettres connues du nonce auprès de D. João III

p. 239-240, 242) ; pour la Savoie, nous avons le dire de Góis lui-même, *Crónica do felicissimo Rei D. Manuel*, IV, ch. 71 («allem do que sei de seu estado e vi no tempo que andei per suas terras».)

⁵⁴ Góis, *Procès*, p. 34. Cf. Gilbert Cousin à Amerbach, de Fribourg, 4.VI.1534, Hartmann, n° 1831.

⁵⁵ Góis, *Procès*, p. 34 (texte corrompu). La rencontre est bien datée par le contexte (M^{me} Hirsch, *Life*, p. 66-67, erre sur ce point) ; Góis précise qu'il n'y eut pas de nouvelle rencontre. Une lettre de Vivès à Góis du 17.V.1533 (*Epist.*, cv-c2^r ; Hirsch, *Life*, p. 76 n. 59) sous-entend que Hedion est une connaissance commune, du moins épistolaire. Selon la sentence de son procès (*Procès*, p. 127), Góis aurait rencontré Bucer en 1531 déjà ; aucun élément du dossier n'appuie cette assertion, il y a lapsus probable du rédacteur (pour Bugenhagen).

⁵⁶ On a une lettre de lui à Amerbach, de Fribourg, 4.VII.1534, Hartmann, n° 1841.

⁵⁷ Grynaeus était à Bâle en avril. On connaît une lettre de lui à Farel du 15.IV.1534 (dans Herminjard, *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, III, 1533-1536, p. 163-164). Il se rendit ensuite en Allemagne, en juin, en passant par Strasbourg.

⁵⁸ Góis, *Procès*, p. 50 ; et cf. *infra*. Pavia n'est assurément pas le Pavie italien mais le Pavia de l'Alentejo. Elève privé de Mélanchthon, Jerónimo de Pavia ne s'inscrit pas à l'Université de Wittenberg. On ne trouvera pas son nom dans l'*Album Academiae Vitebergensis ab A. Ch. MDII usque ad A. MDLX*, éd. C. E. Foerstemann, Leipzig, 1841, qui n'enregistre (p. 147) qu'un «Nicolaus Picus Soraviensis Lusitanus», inscrit entre octobre 1532 et le 14 mai 1533, antérieurement au départ de Frei Roque pour l'Allemagne, et qui n'est sûrement pas un Lusitanien égaré chez Luther, mais bien plutôt un «Lusaticus», originaire de Sorau en Lusace (auj. Zary ; latin Soravia).

⁵⁹ Erasme à Góis, 25.VIII.1534, Allen, n° 2963 ; le même à Mélanchthon, 6.X.1534, Allen, n° 2970 ; sous celui qu'Erasme ne désigne que comme «l'hôte» de Mélanchthon on s'accorde à reconnaître Roque de Almeida.

⁶⁰ Bucer à Philippe de Hesse, de Strasbourg, 11.VII.1533, dans Max Lenz, éd., *Briefwechsel Landgraf Philipp's des Grossmüthigen von Hessen mit Bucer*, I, 1880 (Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven, V), p. 34.

⁶¹ Aléandre à Pietro Carnesecchi, 13.III.1534, dans F. Gaeta, éd., *Nunziature di Venezia*, I, Rome, 1958 (Fonti per la Storia d'Italia [32]), p. 178 : «si mormora non pocco tra questi signori di non so che moti luterani in Portugal».

ne font aucun écho ⁶², que ces deux bruits captés de source différente, qui encadrent le temps du passage malchanceux de Damião de Góis au Portugal. Ne seraient-ils que déformation des ouvertures érasmistes que le Roi souhaitait favoriser ⁶³ ? Donnent-ils le ton des insinuations qui, dans un climat soupçonneux, ont pu être lancées pour compromettre le candidat royal à la trésorerie de la Casa da Índia ? À défaut de pouvoir les interpréter, n'écartons pas du moins ces indices.

On ne saurait éviter de rappeler un autre contexte. Les semaines de 1534 où Damião de Góis dialogue avec les représentants de divers courants de la Réforme sont celles où la diplomatie française, inspirée par les Du Bellay, travaille à établir la concorde interconfessionnelle. En mai, M. de Langey rencontre Bullinger à Zurich. Le 1^{er} août, Mélanchthon adresse à François I^{er} son *Consilium de moderandis controversis religiosis*. Góis, à son modeste rang, s'est-il mis de la partie ? poussé par la ferveur personnelle ? ou pour le compte de qui ? Qu'il soit parti pour Padoue sans avoir attendu de lire les lettres de Mélanchthon et de Jérôme de Pavie incline, en dépit de la crainte d'Erasmus qu'elles n'aient été décachetées, à en douter. S'il n'y a que coïncidence entre les manœuvres de la politique et le désarroi moral que traverse, au printemps de 1534, l'hôte d'Erasmus, réduirons-nous toutefois, avec Bataillon, cet ensemble de conversations à la curiosité d'un « papillon ébloui et effaré », tourbillonnant « selon les rencontres de ses voyages » autour des grandes figures du mouvement réformé ⁶⁴ ?

Góis va quitter Fribourg contre son gré, « forcé par le conseil de certains amis de me séparer d'Erasmus, ce que je ne fais pas sans une très grande tristesse », dit-il à Boniface Amerbach le 16 juillet ⁶⁵. Ce ne sont pas les autorités locales qui le chassent de Fribourg ⁶⁶, mais bien les instigations de ces mêmes amis innomés auxquels Erasmus faisait allusion dans une lettre du 11 juin à Goclenius : « J'ai toujours pensé qu'il avait quitté sa patrie avec l'agrément des siens. Je l'ai cependant persuadé d'obtempérer aux conseils de ses amis.

⁶² Les lettres pour cette période du nonce Marco Vigerio della Rovere, dont un certain nombre adressées à Pietro Carnesecchi, sont publiées par Dom Charles-Martial de Witte, *La correspondance des premiers nonces permanents au Portugal 1532-1553*, II. Textes, Lisbonne, 1980, p. 29 sqq. On y chercherait en vain mention d'une agitation luthérienne, mais l'opposition de divers milieux, politiques ou religieux, à l'autorité du Saint-Siège y est abondamment exposée, à propos principalement des mesures contre les nouveaux-chrétiens.

⁶³ Cf. ci-après n. 68.

⁶⁴ Bataillon, p. 150-151.

⁶⁵ Góis à Amerbach, 16.VII.1534, Hartmann, n° 1847 : « Cogor consilio quorundam amicorum a D. Erasmo divelli, quod haud sine moerore maximo facio. »

⁶⁶ « A Friburgo depulsus, non est quod magnopere doleas », lui écrit Erasmus l'année suivante (Allen, n° 3043 ; XI, p. 306). Ce que M^{me} Hirsch, *Life*, p. 75, interprète comme une prise de position des autorités de Fribourg contre Góis. Elle cite à l'appui le passage de la lettre de Goclenius que nous rapportons aux difficultés de Góis au Portugal (*supra* n. 39).

Ce qu'il fera ⁶⁷». Par ceux qui lui veulent du bien, et comment ne pas y reconnaître «les siens», ses protecteurs et amis portugais, Góis est prié de se tenir à l'écart d'Erasme ⁶⁸.

Très conscient de cette obligation, Erasme mêle à son affectueuse inquiétude la préoccupation de voir Damião prendre ses distances envers les Réformés. Il le pousse à passer en Italie et à se fixer à Padoue. La décision est prise dès le mois de mai ⁶⁹. «Il va maintenant à Padoue, c'est moi en réalité qui l'ai voulu», écrira bientôt le vieux maître à Bembo en lui recommandant son protégé ⁷⁰. A Damião détourné de l'Allemagne «partout suspecte» ⁷¹, Erasme adresse cet avis : «Il est de beaucoup préférable que tu ne parles pas des sectes, ni en bien ni en mal. Fais comme si tu ne t'en soucies pas, ou n'y connais rien. Diverses sont les simulations des hommes. On ne pourra pas dire beaucoup de bien en ta faveur si tu continues de correspondre avec Mélanchthon ou Grynaeus» ⁷².

Le 16 juillet, Góis s'enquiert auprès d'Amerbach et de Froben du transport de son bagage. Il n'y a à Fribourg aucun marchand qui soit en relations avec Padoue ou Venise, et les charretiers n'y vont pas. On dit que les chariots déposent leurs charges à Lucerne, d'où elles sont convoyées à Venise à dos de mulet. Convient-il de faire un paquet, ou d'avoir une malle ⁷³ ? Amerbach s'informe. Le libraire Bebel, qui expédie fréquemment à Venise, pourrait l'accompagner jusqu'à Kempten, sur la route du Brenner ⁷⁴. Le 21, Góis prévient qu'il ne partira qu'autour de l'Assomption, en passant par Bâle ⁷⁵.

⁶⁷ Allen, n° 2944, XI, p. 4 : «Litteras quas Damiani causa miseris accepi. Ego semper putavi illum cum bona gracia suorum reliquisse patriam. Suasi tamen ut obtemperet consiliis ; quod facturus est.»

⁶⁸ Les conversations de l'automne 1533 évoquées par Góis en 1571 (*Procès*, p. 74), au cours desquelles D. João III exprima à plusieurs reprises le désir d'inviter Erasme à l'Université de Coïmbre, sont à éclairer sous cet angle. Le «ao que lhe respondi o que me disse parecia» de Damião de Góis en prend un sens restrictif différent de celui qu'on s'est plu à entendre. Les lignes consacrées par Bataillon et par M. Moreira de Sá aux effets en 1533-1535 des démarches de Góis en faveur d'Erasme (Bataillon, *Erasme et la cour de Portugal*, dans *Etudes sur le Portugal au temps de l'Humanisme*², aux pp. 62-63 ; Artur Moreira de Sá, *De re erasmiana. Aspectos do erasmismo na cultura portuguesa do século XVI*, Braga, 1977, p. 167-168, 186) reposent sur une série d'interprétations forcées. J. S. da Silva Dias, *Política cultural*, I/1, p. 375, a bien perçu que le «E Lusitania nihil ad te redire valde miror» d'Erasme ne s'y rapporte pas.

⁶⁹ Góis en a alors fait part à Goclenius, dans la lettre perdue où il lui racontait ses déboires au Portugal. Cf. la réponse de Goclenius, de Louvain, 10.VI.1534, dans *Epist.*, c 2^v-c 3^v.

⁷⁰ Erasme à Bembo, 16.VIII.1534, Allen, n° 2958, XI, p. 28 : «Me vero autore Patavinam scholam ut omnium florentissimam delegit».

⁷¹ Góis à Amerbach, 16.VII.1534 : les amis qui l'éloignent d'Erasme «scribunt Germaniam passim suspectam esse. Quamobrem hinc me Pataviam conferam» (Hartmann, n° 1847).

⁷² Erasme à Góis, 25.VIII.1534, Allen, n° 2963.

⁷³ Hartmann, n° 1847.

⁷⁴ Amerbach à Góis, de Bâle, *17 ou 18.VII.1534, Hartmann, n° 1848.

⁷⁵ Góis à Amerbach, 21.VII.1534, Hartmann, n° 1850.

Il quitte Fribourg le 18 août ⁷⁶, est à Bâle le 19, où Amerbach lui remet une lettre d'introduction pour Alciat ⁷⁷, qu'il se propose de voir à Pavie. A deux jours de là, un de ses gens tombe malade à Baden, dans le canton d'Aargau ⁷⁸. Le malade est ramené à Fribourg par un guide savoyard. Erasme écrit à Damião qu'il hébergera volontiers le domestique, si son affection n'est pas syphilitique (on sait l'horreur que le grand humaniste avait du mal vénérien), et il l'invite à aller saluer Thomas Blaurer, s'il pousse jusqu'à Constance ⁷⁹. Mais à peine le Savoyard est-il reparti avec les missives destinées à Góis que celui-ci arrive à Fribourg pour régler le sort de son serviteur ⁸⁰, donc le 26 ou le 27 août. Il semble n'y être resté que quelques jours au plus ⁸¹. A la fin de septembre, cependant, il n'a pas dépassé Côme, au débouché de la route du col du Saint-Gothard, où l'atteint la nouvelle du décès de Clément VII (mort à Rome dans la soirée du 25 au 26). Redoutant des troubles, il renonce à aller à Pavie, et gagne directement Padoue ⁸², où il a dû arriver dans la première quinzaine d'octobre ⁸³.

III

Des deux maîtres et amis que Damião de Góis a assidûment fréquentés durant ses quatre années italiennes, l'un, Lazaro Bonamico (1478-1551), passait pour incliner vers la Réforme, au point d'inquiéter Reginald Pole ⁸⁴, qui fut de ses proches ; l'autre, Pietro Bembo (1470-1547), entretenait des

⁷⁶ Cf. Erasme à Góis, 25.VII.1534 : «(...) 22 die Augusti, quum tu quadriduo ante discessisses» (Allen, n° 2936, XI, p. 36).

⁷⁷ Hartmann, n° 1854.

⁷⁸ Erasme à Mélancthon, de Fribourg, 6.X.1534, Allen, n° 2970, XI, p. 43.

⁷⁹ Erasme à Góis, 25.VIII.1534, Allen, n° 2936.

⁸⁰ Erasme à Mélancthon, *l.c.*

⁸¹ Cousin, dans une lettre à Amerbach du 11 septembre, est fâcheusement elliptique : «Melancthon nuper scripsit, sed nihil novi, tantum de Damiano» (Hartmann, n° 1857, p. 290. L'allusion est aux lettres reçues le 22 août, Erasme n'en a pas eu d'autres de Mélancthon depuis, sa lettre du 6 octobre en fait foi). Le fait que Góis retrouve le guide à Schaffhouse donne à penser qu'il n'est demeuré à Fribourg que le temps de régler le sort de son *famulus*. C'est après ce second départ que se placerait l'hypothétique visite à Constance, tenue pour certaine par Hirsch, *Life*, p. 91, et par Silva Dias, *Política cultural*, I/1, p. 386.

⁸² Góis à Amerbach, de Padoue (sur la date, cf. la note suivante), Hartmann, n° 1864.

⁸³ Et non avant la fin de septembre, comme le dit Luís de Matos, *Un humanista portughese in Italia, Damião de Goes*, dans *Estudos italianos em Portugal*, 19 (1960), [p. 41-61], p. 48. La date de la lettre à Amerbach, «Patavi, pridie calendas octobris anno 1534», est inacceptable, puisqu'il était à Côme tout à la fin de septembre et que lorsqu'il écrit à Amerbach il a déjà loué «une demeure philosophique qu'il est forcé de meubler». Répondant à Erasme, qui lui avait recommandé Damião, Bembo l'informe, le 11 novembre, que Góis a loué une maison (Allen, n° 2975).

⁸⁴ Pole à Sadolet, 15.X.(1534), cité dans Hirsch, *The friendship of the «Reform» Cardinals in Italy with Damião de Goes*, dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, 97 (1953), [p. 173-183], p. 174, n. 15.

liens complexes avec les courants évangéliques d'Italie ⁸⁵ et quelques accointances parmi les Luthériens ⁸⁶.

Gardant des relations que nous ne faisons qu'entrevoir dans les pays germaniques, Góis fit au-delà des Alpes plusieurs voyages, limités à l'Allemagne du Sud. C'est par Augsbourg, la cité de ses amis Fugger et Rem, que passait sa correspondance, et que probablement se traitaient ses affaires d'argent. Sa brève présence est attestée en 1536 à Ingolstadt, ville catholique, et à Nuremberg, où il venait pour la première fois ⁸⁷, et où les Réformés étaient à l'œuvre. L'assurance qu'il donnait en 1571 aux Inquisiteurs de n'avoir rencontré Mélanchthon qu'en une seule occasion ⁸⁸ est corroborée par la lettre que lui écrivit ce dernier en 1535, lorsque Frei Roque de Almeida quitta Wittenberg pour le rejoindre à Padoue ⁸⁹.

Seul vestige de la correspondance échangée entre Damião de Góis et le *praeceptor Germaniae*, cette lettre est toute de sentiment : elle ne témoigne d'aucun échange de vue sur des matières de credo, ni d'aucun effort pour rapprocher des oppositions. Bien que Góis l'ait détruite, la lettre de Luther qui y était jointe n'était vraisemblablement guère plus compromettante. On sait seulement que Luther, comme Mélanchthon, y exprimait son estime pour celui que les deux gloires de Wittenberg ne connaissaient que sous le nom de Jérôme de Pavie ⁹⁰. Mélanchthon formule en termes chaleureux la vive sympathie qui passe entre Góis et lui depuis leur rencontre de 1531, et il fait grand éloge des qualités morales et intellectuelles de Jérôme, («*Hieronymus noster*»), qui, bien vite admis dans sa familiarité, est devenu son interlocuteur de prédilection ⁹¹.

Lors de son procès, Damião de Góis brouillera les pistes qui auraient révélé ses étroites relations avec le Franciscain suspect, cachant qu'ils étaient dès avant 1533 de vieux amis ⁹², et réduisant à quelques jours la durée de

⁸⁵ Cf. Paolo Simoncelli, *Pietro Bembo e l'evangelismo italiano*, dans *Critica storica*, XV/1 (1978), p. 1-63.

⁸⁶ Georg Sabinus, étudiant à Padoue en 1533, et qui devint le gendre de Mélanchthon en 1534, resta lié à Bembo. Deux de ses poèmes sont dédiés à Góis, cf. Hirsch, *Life*, p. 109.

⁸⁷ Góis à Erasme, de Nuremberg, 15.VII.1536, Allen, n° 3132.

⁸⁸ Góis, *Procès*, p. 72.

⁸⁹ H. E. Bindseil, éd., *Philippi Melancthonis Epistolae, iudicia, consilia, testimonia aliorumque ad eum epistolae quae in Corpore Reformatorum desiderantur*, Halle, 1874, n° 517, p. 499-500. Le destinataire, non nommé, a été identifié à Damião de Góis par Luís de Matos [cité n. 4], p. 319 ; d'où Hirsch, *Life*, p. 95.

⁹⁰ Sur la lettre de Luther, cf. Góis, *Procès*, p. 50.

⁹¹ Bindseil, *l. c.* : «(...) cognovi singularem esse prudentiam Hieronymi et fidem ac morum sanctitatem, ad quem adiunxit optimarum artium doctrinam et verae philosophiae studium (...) tibi me debere multum iudicavi quod talem ad nos hospitem misisses, facileque eum in intimam familiaritatem admisi : nec cum ullo libentius de multis magnis rebus, de optimis artibus, de republica, de privatis conciliis, colloqui solitus sum, quam cum ipso.»

⁹² *Ibid.* : «Non arbitrabar autem ambitiosa ipsi commendatione ad te opus esse. Nam et vetus amicus est, et tibi fides eius et in omni officio moderatio perspecta est.»

l'hospitalité qu'il lui accorda à Padoue « parce qu'il était pauvre » ; il lui aurait intimé de reprendre l'habit franciscain ou de s'en aller, ne voulant point héberger un apostat ⁹³. Góis, néanmoins, variera au cours des interrogatoires. Après avoir déclaré qu'il avait, à Padoue, tenu Frei Roque pour catholique, il concédera qu'il le tenait pour « touché par la secte luthérienne » ⁹⁴. Il laissera entendre qu'il perdit de vue le moine, écœuré de ce qu'il soit devenu alchimiste à Venise, au lieu de se livrer à la prédication ⁹⁵.

Il y avait là, en effet, un abus de confiance, si l'on accepte la version des choses fournie aux Inquisiteurs. Góis prétendait n'avoir donné de recommandation auprès de Mélanchthon à Frei Roque de Almeida, prédicateur réputé ⁹⁶, qu'en raison du haut motif invoqué par celui-ci. Frei Roque voulait aller étudier deux ou trois ans à Wittenberg « afin d'y chercher des armes pour prêcher contre les Luthériens » et de « pouvoir ensuite réfuter leurs opinions avec leurs propres armes et leur faire la guerre » ⁹⁷.

Roque de Almeida a habité assez longuement chez Damião de Góis, et leurs relations n'ont pas été interrompues lorsque l'ancien familier de Mélanchthon se fut établi à Venise, ville toute proche de Padoue. Il a pu arriver en Italie non pas un an et demi à deux ans après Góis ⁹⁸, soit dans le courant de 1536, mais l'y rejoindre dans le courant de 1535 ; il en avait l'intention dès le début de cette année-là ⁹⁹. Les deux compères prennent pour cible en 1537 (voire aussi au printemps de 1538). Simão Rodrigues, qui fait sur eux un rapport malveillant à son maître à penser, Ignace de Loyola, alors à Venise. Loyola désavoue Rodrigues et tient à se disculper auprès de Góis, chez qui il descend « avec quelques frères de sa règle » ¹⁰⁰.

⁹³ Góis, *Procès*, p. 50.

⁹⁴ Góis, *Procès*, p. 51 (le 25.IV.1571 : catholique), p. 79 et 81 (le 11.XII.157, : touché par le luthéranisme).

⁹⁵ Góis, *Procès*, p. 50-51.

⁹⁶ Góis, *Procès*, p. 72, 121.

⁹⁷ Góis, *Procès*, p. 50, 72, 121.

⁹⁸ Comme le déclare Góis, *Procès*, p. 50.

⁹⁹ La lettre de Mélanchthon à Góis n'est pas datée. Mais on possède une lettre de lui du 21 mars 1535 à un anonyme (identifié à Stratus par Luís de Matos, d'où Hirsch, *Life*, p. 53) qui annonce le projet de départ de Jérôme pour Padoue (C. Gottlieb Bretschneider, éd., *Corpus Reformatorum*, II, p. 867-868 ; Matos, n° 47, p. 70).

¹⁰⁰ Góis, *Procès*, p. 70. La discussion au sujet du moment des entrevues de Simão Rodrigues à Padoue, où il fut deux mois (*Procès*, p. 6) qui ne peuvent être que de 1538, avec Góis et Frei Roque (et avec Fr. Roque seul, semble-t-il, à Venise), tourne autour de la date de la visite de Loyola qui ne peut être que de 1537. Le P. Francisco Rodrigues l'a mise en doute (Francisco Rodrigues, S.J., *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*, I/2, Porto, 1931, p. 28 et 29 n. 1), et le P. Schurhammer n'est pas parvenu à la fixer (Schurhammer, *Franz Xaver. Sein Leben und seine Zeit*. I, Fribourg-en-Brisgau 1955, p. 334 n. 5 ; et cf. p. 356-357 ; tr. anglaise, Rome, 1973, p. 349 n. 8). Silva Dias, *Correntes* [cité n. 5], p. 225, n. 5, place trop tôt, en mars-avril 1537, la rencontre Góis-Simão Rodrigues, car Góis a parlé à son interlocuteur de la démarche de Sadolet, qui est de juin. Le P. Francisco Rodrigues, *l.c.*, ne retient que la possibilité de mars-avril

Frei Roque est une des figures énigmatiques que le Portugal joanin propose à notre attention. Religieux de quelque notoriété dans son Ordre, esprit brillant, versé dans «les trois langues» ¹⁰¹, auditeur de Clénard qu'il suivit de Paris à Louvain en 1531, et qui reçut de lui l'incitation de partir étudier l'arabe à Salamanque ¹⁰², admirateur de Luther ¹⁰³ et rompant des lances avec lui ¹⁰⁴, estimé de Mélanchthon pour ses dons et ses mœurs, admiré par João de Barros, son beau-frère, qui en 1541 le tenait pour un excellent religieux ¹⁰⁵, Roque de Almeida alla plus loin que beaucoup d'autres dans la satisfaction de ses curiosités. Sa vie aventureuse ne le priva ni de la considération de ses confrères de l'Observance, ni de la faveur de D. João III, dont il était probablement un informateur parallèle ¹⁰⁶.

Les critiques modernes rejettent catégoriquement la charge de luthéranisme portée contre Damião de Góis par Simão Rodrigues en 1545, et

1538. Il est vrai que la mémoire de Góis n'est pas si sûre en 1571, comme le remarque Schurhammer ; mais celle de Simão Rodrigues en 1545 ne l'était pas non plus, qui situe ses discussions avec Góis huit ans ou neuf ans auparavant. Rodrigues a fort bien pu rencontrer son compatriote lors de passages à Padoue en 1537, et dire alors du mal de lui à Loyola, et, néanmoins fréquenter de nouveau sa maison au printemps de 1538. Il resterait cependant à déterminer si Góis se trouvait à Padoue à ce moment-là, et s'il n'avait pas déjà renié ses sympathies pour d'aucuns luthériens.

¹⁰¹ Góis, *Procès*, p. 72 et 121.

¹⁰² Sur Roque de Almeida et Clénard, cf. Clénard, *Epistola ad Christianos*, dans A. Roersch, éd., *Correspondance de Nicolas Clénard*, Bruxelles 1940-1941, I, p. 215-216 (texte), III, p. 177 (trad.). Que Frei Roque ait été inscrit à l'Université de Salamanque n'a pu être établi (cf. Joaquim Veríssimo Serrão, *Portugueses no estudo de Salamanca (1250-1550)*, dans *Revista da Faculdade de Letras* (Lisbonne), III^e série, nr. 5 (1962), p. 247), mais il s'y trouvait antérieurement à 1518, date présumée de l'impression de l'*Epigrammaton Libellus* de Lourenço de Cáceres, qui contient une ode faisant allusion à des sorties champêtres en compagnie de Roque de Almeida (cf. Eugenio Asensio, *Estudios portugueses*, Paris, 1974, p. 165, 167).

¹⁰³ Góis, *Procès*, p. 50.

¹⁰⁴ Góis, *Procès*, p. 79.

¹⁰⁵ João de Barros à D. João III, 26.I.1541 : «eu tenho tanto amor a Frey Roque por quão bõo religioso he» (dans Baião [cité *supra* n. 35], p. 210).

¹⁰⁶ Début 1541, D. João III demandait qu'il regagne le Portugal (Baião, *ibid.*). En février 1542, il était toujours à Venise, occupé à ses besognes mystérieuses. Se croyant à l'article de la mort, il voulait remettre «ses secrets, qu'il avait clos comme un testament» à son confrère Frei André da Ínsua, homme de confiance du Roi et de la Reine, qui travaillait à la réforme des communautés franciscaines du Portugal. Fr. Roque «certifiait les choses que jusqu'à présent il n'osait affirmer», et pressait Fr. André d'en transmettre l'assurance au Roi, en toute hâte, par la poste. De plus, durant sa maladie, Dieu lui avait mis en main un nouveau secret, grâce à quoi tous les six jours, avec six cruzados on en gagnait trente, nets de frais (Fr. André da Ínsua à D. João III, de Rome, 6.II.1542, dans *Corpo diplomático português* V, p. 11-12). En 1545, Fr. Roque était au Portugal, au couvent d'Enxobregas (Simão Rodrigues, *Procès*, p. 8). En 1548 on le retrouve à Venise, en habit de laïc, scandalisant par sa conduite peu conforme à l'honneur religieux l'évêque de Porto, D. Baltazar Limpo. «Messer Jeronimo» passe pour s'adonner à l'alchimie, bien qu'il dise être au service de D. João III («diz que amda em servyço de Vossa Alteza») ; l'évêque souhaite, confidentiellement, qu'un tel personnage ne rentre pas au Portugal (l'évêque de Porto à D. João III, de Venise, 22.IX.1548. dans *Corpo diplomático português*, XI, p. 537).

retenue par les juges qui le condamnèrent en 1572. Frei Roque était mort entre-temps. En mars 1571, le Conseil général du Saint-Office, dans la séance où fut décrétée l'arrestation de Góis, estima qu'il n'y avait pas lieu d'ouvrir un procès contre la mémoire du Franciscain ¹⁰⁷. J. S. da Silva Dias, qui a tenté de cerner l'itinéraire religieux de Frei Roque, ne croit pas — et on se rangera au même avis — qu'il ait adhéré au luthéranisme ¹⁰⁸. Mais croira-t-on que Damião de Góis, trompant l'accueil de Mélanchthon, ait pu introduire auprès de lui un adversaire secret ¹⁰⁹ ?

Les bons offices exercés par Damião de Góis entre Sadolet et Mélanchthon sont connus. Il se prêta volontiers, fin juin 1537, à transmettre à Wittenberg le message du cardinal. Dès juillet, bien informé, il l'avertit que les Réformés refusaient de prendre part au Concile de Mantoue ¹¹⁰. Deux ans plus tard, il dissuade Sadolet de poursuivre un dialogue qui ne peut être que décevant. Selon ses aveux de 1571, nous l'avons vu, il serait revenu à l'orthodoxie catholique sur la fin de son séjour à Padoue. Il a affirmé n'avoir plus écrit à un seul Luthérien après que Mélanchthon eut répondu par le silence à la lettre qu'en juillet 1537 il avait jointe à celle de Sadolet ¹¹¹. Il y eut donc quelque rapport entre l'option intérieure et la rupture avec certaines amitiés.

On a supposé que le projet de mariage de Damião de Góis dans une famille catholique de Hollande ne fut pas étranger à son changement d'attitude ¹¹². L'explication est sujette à caution. Le «mancebo flamengo») qui vivait sous le toit de Damião à Padoue, et que Simão Rodrigues jugeait aussi luthérien que lui ¹¹³, est-ce Joachim Burger (Polites), le futur secrétaire de la ville d'Anvers ¹¹⁴, qui mourra protestant en 1569, et dont la veuve, épousée au retour d'Italie, sera une fervente orangiste ? ou est-ce l'autre commensal, Splinter van Hargen, le futur beau-frère ¹¹⁵ ?

Le Damião de Góis exquis et attentionné que laissent deviner les lettres de tant de ses correspondants n'est pas tout de candeur. Sa brouille avec

¹⁰⁷ *Procès*, p. 4 et 12.

¹⁰⁸ Silva Dias, *Correntes* [cité n. 5], p. 224-228, p. 308 n. 1.

¹⁰⁹ Góis, en 1571, soulignera que Fr. Roque avait dû lui faire violence pour lui extorquer la lettre de recommandation à Mélanchthon. C'est évidemment une façon de se disculper aux yeux de ses juges. Faudrait-il y voir aussi la trace d'une réticence de 1533 à entrer dans un jeu hypocrite ?

¹¹⁰ Góis à Sadolet, 1.VII.1537, *Epist.*, d 2^r-d 3^v. Sur l'ensemble de l'affaire, cf. Hirsch, *Life*, p. 96-98.

¹¹¹ Góis, *Procès*, p. 34 et 35.

¹¹² Hirsch, *Life*, p. 93 et 113.

¹¹³ Simão Rodrigues, *Procès*, p. 8.

¹¹⁴ L'identification de Schurhammer [cité n. 100], p. 334 n. 4, au Bohémien Peter Beheim est sans fondement.

¹¹⁵ Un beau-frère néerlandais de Splinter sera condamné par le Tribunal du Sang pour être de «la nouvelle religion». Splinter, lui, resta vraisemblablement loyaliste (H. F. K. van Nierop, *Van ridders tot regenten. De Hollande sadel in de zestiende en de eerste heft van de zeventiende eeuw*, Dieren, 1984, p. 194).

Boniface Amerbach à propos de l'édition des Œuvres d'Erasmus, qu'il s'était offert à financer, ne lui laisse pas le beau rôle ¹¹⁶. Dans son attaque fielleuse et opportuniste contre Sebastian Münster, les torts sont également de son côté ¹¹⁷. Et l'on sait comment il a chargé la mémoire de son devancier, le chroniqueur royal Rui de Pina ¹¹⁸. Un mouvement de susceptibilité froissée par le dédaigneux silence de Mélanchthon fut vraisemblablement à l'origine de l'éloignement que Damião de Góis manifesta à partir de 1538 à l'égard des Luthériens ¹¹⁹. Mais il faut aussi songer à l'influence du grand ami et conseiller Bembo, de trente ans plus âgé, qui lui montrait comment être fidèle à un christianisme authentique en demeurant au sein de l'Église romaine. M. de Pina Martins a relevé combien il importerait de préciser l'histoire des relations de Góis avec l'humanisme italien, et particulièrement avec les prélats marqués par l'idéal irénique ¹²⁰.

S'il se tint désormais à l'écart des Luthériens, comme Erasmus lui en avait vainement donné le conseil, et s'il paraît s'être abstenu de faire entendre sa voix dans les palabres entre catholiques et protestants qui furent à l'ordre du jour autour de 1540, Damião de Góis demeura fidèle à la pratique érasmienne d'une foi où l'esprit l'emportait sur la lettre. La publication en 1540, dans le *Fides religio moresque Aethiopum*, du mémoire de l'évêque éthiopien Saga za-Ab, et le mécontentement qu'il manifesta en 1541 de le voir interdit en librairie par la censure inquisitoriale portugaise ¹²¹, témoignent à quel point son zèle évangélique restait intact. Les auditions des témoins à charge de son procès établissent pitoyablement qu'il resta jusqu'à la fin imprégné des formes de la dévotion dans laquelle s'était épanoui son être religieux.

Aucun document ne permet de soutenir que Damião de Góis continua d'être en relations épistolaires avec des Luthériens après 1537. Du moins savons-nous qu'il eut une attention envers l'un d'eux, et non des moindres. Lorsque parurent en septembre 1539 ses *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis anno 1538*, il envoya en hommage un exemplaire, sans apparemment l'accompagner d'une lettre, à Tiedemann Giese, évêque catholique de Kulm/Chelmno, perdu de vue depuis le voyage de 1531

¹¹⁶ Cf. Hartmann, n° 2093, et la note 7 ; C. Reedijk, dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Alterthumskunde*, 57 (1958), p. 53 et n. 132.

¹¹⁷ Cf. Aubin, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal* ci-après, p. 294.

¹¹⁸ Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, IV, ch. 38 (éd. Coïmbre 1955, p. 107) ; cf. Joaquim Veríssimo Serrão, *Historiografia portuguesa*, I, Lisbonne 1972, p. 105-111.

¹¹⁹ On observera que l'initiative du silence vint de Mélanchthon. Peut-être avait-on eu vent à Wittenberg de la véritable identité de Jérôme de Pavie.

¹²⁰ José V. de Pina Martins [cité n. 8], p. 65. On lira les pages de Silva Dias, *Política cultural*, p. 384-387, et de Hirsch, *The friendship of the «Reform» Cardinals*, cité *supra*, n. 84, et *Life*, p. 99-108.

¹²¹ Mécontentement exprimé à l'Infant D. Henrique, cf. la lettre de celui-ci citée ci-après n. 138.

à Dantzig, et un autre à son voisin l'évêque luthérien de Pomésanie, Paul Speratus, connu à Marienwerder à la même époque. Un billet de Speratus de septembre 1531, exprimant en termes délicats la joie teintée de regrets que lui laissait cette trop brève rencontre, ouvre la collection des *Epistolae ad Damianum a Goes* imprimées par Góis en 1544¹²². Y figurent des lettres de remerciement de Giese pour l'envoi des *Commentarii* de 1539 et d'autres opuscules en 1542¹²³, mais rien de Speratus, soit que celui-ci n'ait pas répondu à l'envoi du livre, dédié «au très excellent évêque de Pomésanie»¹²⁴, soit que sa réponse ait été compromettante à publier. Évangélique ardent, luthérien s'il en fut, adversaire du célibat ecclésiastique, Speratus (1484-1551) avait été le deuxième clerc en Allemagne à prendre femme, en 1519, plusieurs années avant Luther. Appelé en Prusse par Albert de Brandebourg, il fut un des artisans les plus actifs de la luthéranisation du duché. Lorsqu'en 1536 Paul III avait lancé les invitations au futur concile, Speratus s'était distingué en exigeant l'octroi préalable d'un sauf-conduit¹²⁵.

Dans son appel de 1540 à la conversion des Lapons, adressé à Paul III, de même que le traité sur la religion des Ethiopiens en annexe duquel il était publié, — et Góis, en 1571, invoquera le fait à preuve qu'il n'avait jamais mis en cause la suprématie de l'autorité pontificale, — l'espoir est exprimé que les conseillers du roi de Suède, retranchés de l'Eglise, pouvaient encore entendre l'appel missionnaire du Souverain Pontife. Góis, même si on doit voir là l'influence des illusions de l'archevêque d'Upsal, Johannes Magnus¹²⁶, n'avait donc pas renoncé à toute attente d'un accord entre la Réforme et la Papauté. Si la *Deploratio Lappianae gentis* a le caractère d'une généreuse intervention en faveur du pauvre archevêque plus encore que des lointains Lapons, la parution du *Fides religio moresque Aethiopum* nous paraît plutôt liée à la conjoncture portugaise de 1539-1540 qu'aux préliminaires des grandes confrontations de Worms et de Ratisbonne, même si le traité fut lu avec intérêt «dans les milieux érasmiens qui ne se résignaient pas au schisme»¹²⁷.

¹²² *Epist.*, c 1^v.

¹²³ *Epist.*, g 1^r-g 2^v et l 1^r-v. Du contenu de la première lettre, il ressort que Giese ne répond pas à une lettre de Góis. Sur Giese, on ajoutera à la bibliographie indiquée par Hirsch, *Life*, p. 36-37, les notices de l'*Altpreussische Biographie*, II, 1963, p. 213, et surtout du *Polski Słownik Biograficzny*, t. VII, s.v.

¹²⁴ L'exemplaire reçu par Speratus est actuellement conservé à Göttingen, cf. Hirsch, *Life*, p. 36.

¹²⁵ Lettre de Speratus du 25.II.1537, citée dans *Nuntiaturberichte ans Deutschland 1533-1559*. II. *Nuntiaturberichte des Morone 1536-1538*, éd. W. Friedensburg, Gotha, 1892, p. 46 n. 1.

¹²⁶ Cf. Aubin, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*, ci-après, p. 282.

¹²⁷ Bataillon, p. 149-150, a mis l'accent sur l'actualité érasmiennne du *Fides religio moresque Aethiopum*. Nous avons suggéré que sa parution en même temps que celle de la *Verdadera Informaçam das terras do Preste Johã* du P. Francisco Álvares n'était sans doute pas accidentelle, et montre que la crainte de l'hérésie judaïsante, et non pas celle de l'hérésie luthérienne, inspirait le dessein de l'interdire au Portugal (J. Aubin, *Le Prêtre Jean devant la censure portugaise*, ici même, p. 208-209).

IV

En Italie comme en Allemagne et aux Pays-Bas, Damião de Góis a entre-tenu des commerces d'affinités qui n'ont pas fourni de thèmes à son œuvre. Si l'on excepte l'idée de l'évangélisation des Lapons, qu'il emprunte à Johannes Magnus, celle-ci est essentiellement puisée aux sources natives, à commencer par le premier en date de ses ouvrages, la *Legatio Presbyteri Ioannis* de 1531, dont l'inspiration encore un peu courte est antérieure à ses contacts avec de grands noms de l'humanisme européen. Traducteur en latin du mémoire de Saga za-Ab sur la religion des Ethiopiens, le militant de l'union des Eglises n'a jamais écrit sur les sujets qu'il débattit avec Farel, Bucer ou Simão Rodrigues. L'aspiration à rassembler Réformés et catholiques dans une foi régénérée n'a pris la forme d'aucun opuscule. Son activité de plume est en marge des grandes discussions religieuses, qu'il n'est nullement préparé à aborder. On lui a attribué par méprise l'ébauche d'un commentaire à Tertullien ¹²⁸. Le seul travail philologique qu'il ait accompli fut de rendre en portugais le *De Senectute* de Cicéron, qu'il fit paraître à Venise en 1538.

Fort judicieusement, Bonamico, auprès de qui il prenait des leçons particulières de latin, et Bembo l'incitèrent à produire dans le domaine où il était en mesure d'être nouveau et utile : en se faisant le publiciste de l'Expansion portugaise ¹²⁹. Bonamico avait une vocation rentrée d'historien. Il rêva d'écrire une histoire des Turcs. Les Découvertes le passionnaient. En 1532, il demandait à Dantiscus communication de ses rapports sur les empires espagnol et portugais ¹³⁰. Bembo, pour sa part, cherchait des renseignements sur ces sujets, et il aura, dans son « Histoire de Venise », des mots élogieux sur l'entreprise lusitanienne, rivale pourtant du commerce vénitien avec l'Orient ; tout au contraire de Giovio, que Góis attaquera, en 1540, pour quelques lignes écrites en 1525 sur le monopole portugais des épices. Défense et

¹²⁸ Hirsch, *Life*, p. 88 et 129. C'est une des erreurs de M^{me} Hirsch imputables à son incompréhension du latin. Elle a entendu que Góis envoyait à Froben pour publication le manuscrit d'un commentaire à Tertullien, que Beatus Rhenanus devait revoir. Tout à l'inverse, Góis faisait transmettre par l'intermédiaire de Froben un texte de Tertullien à l'humaniste de Sélestat, qui en 1521 avait publié à Bâle sa fameuse édition princeps de Tertullien, et de qui on attendait une nouvelle édition. Cf. Góis à Beatus Rhenanus, 24.X.1540 et 1.VI.1542, dans Horawitz et Hartfelder, éd., *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, Leipzig, 1886, n° 341, p. 467, et n° 359, p. 485.

¹²⁹ L'heureuse expression est de Donald F. Lach [cité n. 40], p. 15, qui écrit par ailleurs sur Góis des choses peu exactes.

¹³⁰ Bonamico à Dantiscus, de Padoue, 24.XI.1532 : « (...) tria illa commentaria rerum ultra aequinoctialem ab Hispanis Lusitanisque inventarum, quae ex Hispania rediens in Poloniam miseris, studiose descripta ad nos cures perferenda ; Sum(us) enim avidiores haec cognoscendi quam argenti et auri » (Franz Hipler, *Beiträge zur Geschichte der Renaissance und des Humanismus aus dem Briefwechsel des Johannes Dantiscus*, dans *Zeitschrift für die Geschichte und Alterthumskunde Ermlands*, 9 (1891), [p. 471-572], n° 23, p. 503.

illustration du Portugal, sans doute. Mais aussi, tribut à l'esprit de coterie padouan : Giovio était une des bêtes noires de Bonamico ¹³¹.

Etant en Italie, Damião de Góis demeure tourné vers la patrie. En 1535, on le voit s'inquiéter de ne pas en recevoir des lettres espérées ¹³². Quelques pièces subsistent de sa correspondance avec les humanistes de son pays, mais rien jusqu'ici n'a paru au jour de celles échangées avec les hommes d'affaires ou les hommes d'Etat. La dédicace du *Catão maior* de 1538 au comte de Vimioso doit avoir quelque signification qui serait à tirer au clair. Parmi les nouvelles qu'on lui transmettait du Portugal, il avait traduit du portugais en latin, à la prière de Bembo, des informations sur la guerre du Cambaie et sur son fameux roi, Soltan Bahâdor ¹³³. Il projetait d'écrire une histoire des guerres de Cambaie depuis les débuts de la présence portugaise en Inde ¹³⁴. De retour aux Pays-Bas, où il se marie «avec l'autorisation de D. João III» ¹³⁵, il compose en latin, cependant que la Sérénissime République est aux prises avec les Ottomans, une relation du siège de Diu de 1538, dont il espère qu'elle sera utile à Bembo, à qui elle est dédiée, pour la rédaction de son histoire de Venise ¹³⁶. Il est, en même temps, à l'écoute de l'effet produit à la cour portugaise, où la parution de l'ouvrage, qui inclut la mise au point contre Giovio, est bien accueillie. L'Infant D. Henrique en est ému aux larmes ¹³⁷.

Le choix de lettres à lui adressées que Góis joint à ses *Aliquot opuscula*, publiés à Louvain à la fin de 1544, donne de ses relations dans l'Europe humaniste une idée flatteuse, c'est le but de l'anthologie, mais incomplète. On n'y trouve, notamment, ni sa correspondance avec Mélanchthon, ni celle avec Erasme. Cette dernière est omise non point que Góis pense à se protéger contre les intégristes portugais, mais parce qu'Erasme est mal vu des théologiens de Louvain, dont il se ménage les bonnes dispositions. En revanche la lettre de 1537 à Sadolet où il avait fait valoir son «amitié peu commune» avec les Réformés allemands figure dans le recueil, qui porte le titre d'*Epistolae Sadoleti, Bembi et aliorum clarissimorum virorum ad Damianum a Goes Equitem Lusitanum*. Góis n'a aucune raison de faire disparaître l'aveu des approches qui avaient précédé les colloques impériaux de 1540-1541, dont Charles Quint, son protecteur, avait suivi le déroulement.

¹³¹ Cf. *Dizionario biografico degli Italiani*, XI, s.v. «Buonamico» (R. Avesani).

¹³² Cf. *supra* n. 68.

¹³³ *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis ano 1538, autore Damiano a Goes Equite Lusitano*, Louvain, 1539, A 2^v.

¹³⁴ *Ibid.*, B 1^v, à propos du Malabar : «Cuius litoris regnorumque antiquorum nominum in historia belli Cambaici (quam si Deo placet, a principio adventus nostrorum in Indiam, aliquando in lucem sumus daturi) latiore narrationem faciemus».

¹³⁵ Góis, *Procès*, p. 34.

¹³⁶ *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem*, A 2^r.

¹³⁷ Jorge Coelho à Damião de Góis, 26.VIII.1540, *Epist.*, h 1^v-h 3^v.

En juillet 1541, dans la même lettre où il l'avisait qu'à titre d'Inquisiteur Général il suspendait la vente au Portugal du *Fides religio moresque Aethiopum*, l'Infant D. Henrique priait Góis de le tenir au courant des débats du colloque de Ratisbonne¹³⁸. Góis ayant protesté contre l'interdiction de son livre à la vente, D. Henrique, quelques mois plus tard, s'en justifiait longuement et, en le remerciant de l'envoi des nouvelles d'Allemagne, lui assurait le tenir pour «aussi bon homme et aussi bon chrétien que je vous ai toujours tenu» ; il l'invitait à n'accorder aucun crédit à des avis contraires, et se disait heureux de faire «pour lui et pour ses affaires autant qu'il était en son pouvoir.»¹³⁹. Bien que les deux lettres de l'Infant aient été versées au dossier de son procès, ni le contenu du *Fides* ni celui des *Aliquot opuscula*, où le *Fides* fut réédité à côté des *Epistolae*, ne seront utilisés par les Inquisiteurs de 1571. Ils ne prendront d'ailleurs pas davantage en considération les certificats d'orthodoxie que constituaient les deux lettres.

La tentative d'interdiction du *Fides religio moresque Aethiopum*, pour des motifs qui n'avaient rien à voir avec la suspicion contre l'évangélisme¹⁴⁰, n'altérerait pas les bonnes dispositions de l'Inquisiteur Général, qui en 1545 eut l'occasion d'exercer son amical pouvoir en classant les accusations proférées contre Damião de Góis, taxé de luthéranisme pour avoir, entre autres choses, servi d'intermédiaire entre Sadolet et Mélanchthon¹⁴¹.

Rentrant définitivement au Portugal, Damião de Góis arrivait à Évora, où se trouvait la cour, à la mi-août 1545¹⁴². Dès le 5 septembre, Simão Rodrigues dépose contre lui. On a plaidé qu'il ne faisait que répondre à une convocation de l'Inquisiteur d'Évora¹⁴³. Mais il ne fut interrogé que parce que, bien évidemment, il s'était arrangé pour l'être. D'emblée, il parle contre «Damião de Góis, Portugais qui présentement réside dans cette cité d'Évora, lequel est maintenant venu de Flandres», et contre Frei Roque de Almeida, «qui est actuellement au couvent d'Enxobregas (et) discute fréquemment avec les Frères de son Ordre, à ce qu'il a ouï dire, des choses de la foi ou de la doctrine»¹⁴⁴.

La déposition n'est pas fortuite. Lorsqu'il recevra le nonce, en septembre, D. João III lui dira que «les Luthériens pullulaient dans le royaume, et qu'on en avait quelques jours auparavant pris quelques-uns». Le propos est à inter-

¹³⁸ D. Henrique à Damião de Góis, d'Évora, 28.VII.1541, dans *Procès*, p. 45-46.

¹³⁹ Le même au même, de Lisbonne, 13.XII.1541, dans *Procès*, p. 46-48. Une relecture des deux lettres a été procurée par Isaías da Rosa Pereira, *O ecumenismo de Damião de Góis*, dans *O Humanismo Português 1500-1600*, Lisbonne, 1988, p. 91-93.

¹⁴⁰ Cf. Aubin, *Le Prêtre Jean devant la censure portugaise*, ci-dessus, p. 209.

¹⁴¹ Simão Rodrigues n'avait mentionné en 1545 qu'un cardinal dont il n'avait pas le nom présent à l'esprit» (*Procès*, p. 6, 122) ; il n'ajouta rien sur ce point en 1550. Le nom de Sadolet fut produit par Góis en 1571 (*Procès*, p. 34-35, 73, 86) comme une caution.

¹⁴² Góis, *Procès*, p. 70.

¹⁴³ Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*², II, Porto-Lisbonne, 1968, p. 361 ; Domingos Maurício, *Damião de Góis e a Inquisição*, dans *Brotéria*, 26 (1938/I), p. 186-192.

¹⁴⁴ Simão Rodrigues, *Procès*, p. 5 et 8.

prêter dans le contexte du différend avec la Papauté : désapprouvant l'usage fait de l'Inquisition contre les nouveaux-chrétiens, Paul III, par le bref *Cum nuper* de septembre 1544, dont le texte fut affiché aux portes des cathédrales de Lisbonne et de Coïmbre, avait suspendu l'exécution des condamnations prononcées par les Inquisiteurs portugais ¹⁴⁵. La rumeur d'un péril de contagion luthérienne, que fait courir dans l'été 1545 le milieu intégriste engage jusqu'au Roi. On répand, ou on en vient à se persuader, que «les Luthériens ont envoyé des émissaires à D. João III pour le gagner à leur démente». L'information, curieusement, est recueillie à l'ouverture du Concile de Trente, en décembre, par une vieille connaissance de Damião de Góis, Olaus Magnus, de la bouche du dominicain Jerónimo de Azambuja (Oleastro) ¹⁴⁶, ce même théologien qui, à Lisbonne, en septembre 1550, député de l'Inquisition, convoquera de nouveau Simão Rodrigues pour l'entendre réitérer les accusations proférées par lui en 1545 ¹⁴⁷. On n'affirmera pas que le retour de Góis, ami suspect du monarque et de ses frères, ait été utilisé pour donner de la substance à une manœuvre qui visait à faire pression sur le Pape ¹⁴⁸. Il y a toutefois quelque chance qu'il en fut ainsi.

*

Damião de Góis avait mis au service de l'idéal évangélique sa bonne volonté de chrétien, et son entregent porté à l'optimisme d'homme fortuné, mondain, un peu superficiel. Sensible à l'ascendant de maîtres admirés,

¹⁴⁵ Le lien ressort des propos mêmes du Roi, rapportés par le nonce au cardinal Farnèse (d'Évora, 22.IX.1545) : «dolendosi che (...) già in questo regno pullulavano lutterani et che n'havevano da pochi giorni in qua pigliati alcuni et che non era cosa degna di S. S^a volere dar piu presto fede a christianiani novi che sonno meri giudei che a S.A. (...)», in Dom de Witte, éd. [cité n. 62], p. 488.

¹⁴⁶ Olaus Magnus à Dantiscus, de Trente, 13.XII.1545, (dans I. Collijn, *Johannes och Olaus Magnus i Uppsala Universitetsbibliotek förvarade bref till Johannes Dantiscus*, dans *Kyrkohistorisk Arsskrift*, 11 (1910), [p. 133-148], p. 147), référant à celui des trois théologiens portugais envoyés au Concile qui se trouve à Trente : «Is frater dixit lutheranos misisse legatos sue perfidie ad regem Portugalie in eorum mentem alliciendum». Il s'agit de Fr. Jerónimo de Azambuja, arrivé à Trente le 5 décembre ; son confrère Fr. Jorge de Santiago n'arrivera que le 4 janvier 1546 (cf. Fortunato de Almeida, *Hist. da Igreja em Portugal*², II, p. 523 n. 4 et n. 6, d'après les diaires de Masarelli, cf. Ehses, éd., *Concilium tridentinum*, I, p. 347, 429, et *Corpo diplomático português*, V, p. 446, 447, VI, p. 2, 4, 5, 6 ; Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, III, Coïmbre 1924, p. 358 ; Manuel Maria Wermers, *A representação portuguesa na primeira fase do Concílio de Trento*, dans *Theologica*, II (Braga, 1956), [p. 103-121, 123-151], p. 113-114). Nous ne savons pas quand Oleastro part pour l'Italie. Pas avant le 4 août, date à laquelle D. João III fait part à son représentant à Rome, Baltasar de Faria, de sa désignation (*Corpo dipl. port.*, V, p. 447), qu'il a déjà notifiée à Paul III le 29 juillet (*ibid.*, p. 441, avec une date fautive, corrigée dans Ehses, *Conc. trid.*, IV, p. 425). Il était à Rome en novembre (De Witte, *op. laud.*, p. 508, 509 n. 2).

¹⁴⁷ *Procès*, p. 12-14.

¹⁴⁸ A Trente, en revanche, Azambuja se plaira à présenter le Portugal comme totalement exempt de l'hérésie luthérienne qui emplissait le monde (Ehses, *Concilium tridentinum*, I, p. 536).

l'influence de Grapheus, d'Erasmus, de Bembo, de Nannius s'est exercée successivement sur sa conscience. Dans le commerce de l'amitié, les affinités ressenties primaient les opinions. C'est pourquoi, à l'exception peut-être de Johannes et d'Olaus Magnus, ses amis d'un jour ou ceux d'une durable pratique se présentent sous des traits qui évoquent l'un ou l'autre des signes de sa propre personnalité : le don de sympathie, la cordialité naturelle, une aisance de bon aloi, le goût des arts, de la musique et du chant. Mécène indifférent à la profession religieuse des talents qu'il patronnait, Johann Jakob Fugger réunissait tous ces aspects ¹⁴⁹. Sa formation musicale (il composa pour l'Église luthérienne de Prusse des *lieder* à la fraîche mélodie), sa fermeté sans tapage, la bonté qui émanait de sa personne ¹⁵⁰, autant d'explications au courant qui jaillit de Speratus à Góis, lors de la fugitive et unique rencontre de 1531 ¹⁵¹. Le même cœur pouvait à la fois s'émerveiller de l'humble train de vie de Mélanchthon ¹⁵² et se sentir proche du patricien Bembo et du prélat fastueux que fut Cristoforo Madruzzo ¹⁵³. La maturité venue, l'éloignement envers les Réformés n'est pas, au fond, pour étonner. Dépourvu d'aptitudes à la pédanterie, Góis ne pouvait éprouver qu'aversion pour le sectarisme de clercs qui envahissait rapidement le mouvement luthérien.

Historien (il l'était peu), tels de ses correspondants, Bonamico, Giese, Nannius, n'avaient pas manqué de percevoir les limites de son amateurisme, également manifeste dans les œuvres qu'il publia par la suite au Portugal. Plus porté à l'observation des mœurs qu'à méditer sur les lois de l'histoire, il a atteint beaucoup moins profond dans la curiosité des sociétés exotiques révélées aux Portugais que son grand ami João de Barros, qui n'avait jamais couru l'Europe. Avec tous ses partis pris affichés et son triomphalisme, Barros est bien plus à l'aise devant les dimensions et la diversité du monde. Ses horizons sont ceux d'une culture qu'on aimerait qualifier de spécifiquement lusitanienne, s'il ne faisait figure de presque isolé. Góis, qui ne dépasse les horizons chrétiens étendus jusqu'à l'Ethiopie que pour y inclure des peuples à l'état de nature, apparaît comme marqué des préoccupations morales, graves et un peu étroites, d'un milieu tout différent, imprégné de l'humanisme religieux éclos dans l'univers mental d'avant les Découvertes. L'image intellectuelle de Damião de Góis, fils de l'Europe flamande et rhénane des années 1520-1530,

¹⁴⁹ Cf. P. Costil, *Le mécénat humaniste des Fugger*, dans *Humanisme et Renaissance*, VI (1939), à la p. 156.

¹⁵⁰ Cf. P. Tschakert, *Paul Speratus von Rötlen, evangelischer Bischof von Pomesanien in Marienwerder*, Halle, 1891 (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, VIII), p. 86 : «Freundlichkeit spricht aus seinen grossen Augen».

¹⁵¹ La musique comme lien des amitiés goésiennes, Bataillon [cité n. 1], p. 133-136.

¹⁵² Góis, *Procès*, p. 49, et p. 91, 92, 102, 114-115.

¹⁵³ Sur Madruzzo, cf. Hirsch, *Life*, p. 105-107.

rejoindrait ainsi l'image sociale dessinée par la délation populaire au moment de son procès : celle de l'étranger à la patrie retrouvée.

Faute de posséder sur le plus long tiers de sa vie l'équivalent de la correspondance publiée dans ses *Aliquot opuscula* de 1544, très rares sont les évidences sur ses relations avec l'extérieur après qu'il eut définitivement quitté les Pays-Bas ; et des contacts qu'il y maintenait, nous ne savons rien. Il est du moins assuré qu'un volet fut définitivement tourné avec l'établissement au Portugal : familier de l'Europe luthérienne, il ne connut rien de l'Europe calviniste ¹⁵⁴.

Le vieillard qu'on tirait du cachot pour lui faire raconter qu'il avait soupé avec Luther et grignoté des noisettes avec Catherine de Bora pouvait invoquer bien d'autres amitiés. Mais que dire de tant de fréquentations dispersées par le sort, et dont il avait tenu dans ses écrits à rappeler le souvenir ? De ceux qu'avait rencontrés le jeune page de D. Manuel, John Wallop était devenu anglican, et Jan Tarnowski était rentré dans l'orthodoxie romaine après avoir joué par calcul politique la carte de Calvin. Des hommes d'Église maintenant défunts dont il avait reçu les lettres, les uns étaient morts, tels les Magnus, dans une fidélité sans faille au Pontife romain ; les autres s'étaient trouvés dans la dangereuse mouvance de la *concordia christiana*. Ainsi Sadolet, de suspecte mémoire, ou Pole, mort en 1558, alors que s'ouvrait contre lui un procès en hérésie. Tandis que Damião de Góis, accusé de luthéranisme, croupissait dans sa prison, le siècle implacable achevait de broyer les derniers représentants d'une génération généreuse. Martyr catholique, le charmant Musius, qui l'accueillait jadis dans sa retraite de Sainte-Agathe-lès-Delft, meurt en juin 1572, affreusement torturé par les Gueux. Et meurt à Besançon en mai, avant que ne commence son procès, comme lui depuis longtemps dénoncé et comme lui longtemps protégé en haut lieu, Gilbert Cousin, Cognatus, le secrétaire d'Erasme du temps que Damião vivait à Fribourg. Les sbires du Corregedor do Crime avaient livré au geôlier de l'Inquisition de Lisbonne, le 4 avril 1571, un coupable dont le tort était d'avoir trop longtemps survécu aux ages déjà lointains de la Renaissance érasmiennne, et aux espérances perdues de l'évangélisme.

¹⁵⁴ Góis, *Procès*, p. 38 : «quanto a dotrina de Callvino que nũqua a vio nẽ conheceo nẽ vio cousa sua nẽ elle».

DAMIÃO DE GÓIS ET L'ARCHEVÊQUE D'UPSAL

De toutes celles qu'a formées au cours de ses voyages dans l'Europe des années 1530 Damião de Góis, l'amitié de l'archevêque d'Upsal, Johannes Magnus, et de son frère Olaus, a été l'une des plus fécondes. Avant les rencontres padouanes, avant Bonamico et Bembo, ce sont eux, ce n'est pas Erasme, qui firent de lui un auteur engagé dans le combat chrétien. De leurs entretiens de Dantzig naquit l'occasion de ses premiers écrits, en faveur de la cause éthiopienne et de la cause lapone. Définir ce que Damião de Góis doit aux frères Magnus est cependant délicat. Et l'on n'a pas bien discerné ce dont, de leur côté, ils ont pu lui être redevables *.

D'une étude abordée du côté portugais, mais qui est aussi bien une contribution à l'histoire intellectuelle de la Suède du premier âge Vasa, ressort la minceur de l'échange scientifique. Là n'est pas l'intérêt des relations de Damião de Góis avec le dernier *electus* catholique d'Upsal. A constater que son œuvre n'est ni d'un érudit ni d'un esprit très original, les critiques se sont laissés aller à une plus ou moins discrète déception. Cette œuvre ne pourra être appréciée dans sa portée que lorsque sera mieux connu le milieu, ou plus exactement les milieux, dans lesquels elle a été, des années 1520 aux années 1560, conçue. Nous nous sommes essayé à le montrer en d'autres pages, la biographie de Damião de Góis a grand besoin d'être repensée. La carrière de l'archevêque également. On en trouvera ici un commun chapitre : celui d'une amitié qui semble à nos yeux lointains quelque peu disparate, et à laquelle Damião de Góis restait fidèle quarante ans après l'assurance qu'il

* On verra à la fin de l'étude la liste des abréviations bibliographiques. Nous garderons aux frères Magnus leur nom latinisé, et préférerons au génitif de filiation «Magni», dont ils usèrent d'abord, la forme «Magnus» qu'ils adoptèrent ensuite, et sous laquelle ils sont de nos jours couramment désignés.

avait donnée à Johannes Magnus dans l'enthousiasme de leurs premières rencontres : «Semper ex animo tuus ero».

I

LES VOYAGES DE DAMIÃO DE GÓIS

Dans son *Tratado dos varios e diversos caminhos por onde nos tempos passados a pimenta e especiaria veyo da India às nossas partes, e assim de todos os descobrimentos antigos e modernos que são feitos até a era de 1550*, publié à Lisbonne après sa mort, en 1563, António Galvão fait place à deux voyageurs dignes, sans avoir pris part aux découvertes de nouveaux mondes, d'être mentionnés comme «les plus nobles Portugais de notre temps, et ceux qui ont vu, de leur libre vouloir, le plus de provinces et de terres»¹. Laissons Fernão Coutinho à son exploit au demeurant assez commun, la liaison du Golfe Persique au Portugal par voie de terre, et à ses douteux agissements en Italie². L'autre voyageur, d'une toute autre qualité, est Damião de Góis, qui au

¹ António Galvão, *Tratado dos Descobrimentos*, éd. Lagôa, Porto, 1944, p. 233.

² Cf. Sousa Viterbo, *Viagens da Índia a Portugal por terra e vice-versa. XXXV - Fernão Coutinho*, dans *O Instituto*, XLV/10 (1898), p. 624-625. Autour de 1530 il a été en Perse, où il a rencontré Robert Brancetor, l'émissaire de Charles Quint à la cour du Sofi. Fin mars 1534, venant de Rome, il est à Turin, en route vers le Portugal via l'Espagne, cherchant un contact avec l'Empereur, à l'insu apparemment de D. João III (Gutierre Lopez de Padilla à Charles Quint, de Turin, 30.III.1534, Archivo General de Simancas, Estado 1179, d. 137 et 139 ; l'ambassadeur impérial à la cour de Savoie le dépeint ainsi : «Es un hombre mediano de cuerpo y ancho con una barba negra muy larga e muy espessa e los cabellos ruivos». Sur cette barbe, cf. les *Ditos portugueses dignos de memória*, éd. José H. Saraiva, Lisbonne s.d. [1979], n° 388, p. 149). Mais en juillet de ladite année il n'a toujours pas paru à la cour d'Espagne (réponse de Charles Quint à Lopez de Padilla, de Valladolid, 14.VII.1534, Simancas, Estado 1561, d. 209 ; dans les lettres de Charles à son ambassadeur des mois suivants, il n'est pas question de Fernão Coutinho). Mal vu de D. João III, qui le spolie de certains de ses biens (*Ditos portugueses*, n° 860, p. 315), il est au début des années 1540 fixé à Venise, sans vouloir rentrer au Portugal (Fr. Luís de Sousa, *Anais de D. João III*, éd. Rodrigues Lapa, II, p. 145-146). En 1542, il vient de Venise à Rome pour surveiller les agissements de D. Martinho de Portugal (sa lettre au Roi, de Rome, 13.VII.1542, dans *Corpo diplomático português*, V, p. 95-96). Il est de retour à Venise fin juillet, mécontent une fois de plus de la façon dont ses services sont appréciés. D. Manuel de Portugal (le plus jeune fils du 1^{er} comte de Vimioso), qui le suit, le soupçonne de préparer quelque trahison (D. Manuel au Roi, de Venise, 31.VII.1542, *Corpo diplomático português*, V, p. 101-103). De fait, l'ambassadeur impérial à Venise propose de l'employer (D. Diego Hurtado de Mendoza à Charles Quint, de Venise, 16.IX.1542, Simancas, Estado 1497 = Libro 66, d. 25 : «Fernan Coutiño esta aqui descontente del serenissimo Rey de Portugal. Es persona platica en las Yndias honrrado cavallero e abil para servir. Acuerdo a V. Mt. que se podria servir del en dos maneras, o enbiandole con armadas y sabiendo su parecer

contraire de beaucoup de jeunes gens de sa condition n'alla jamais en Inde, et quoi qu'on en ait dit n'y songea point dans son âge mûr³. Ses pérégrinations européennes sont rapportées minutieusement dans le *Tratado* d'Antônio Galvão.

«Cette année de 1529, Damião de Góis, Portugais, se trouvant en Flandres, après avoir connu toute l'Espagne, désireux de voir davantage de pays, de mœurs, d'usages vestimentaires et de diversités de peuples, passa en Angleterre, Ecosse, et fut dans les cours des rois, des grands et des seigneurs de ces contrées. Les ayant bien vues, il revint au comté de Flandre, et courut tout ce qu'il y a dans le duché de Zélande, la Hollande, le Brabant, la Gueldre, le Luxembourg, la Lorraine, la Suisse, et le long du Rhin les villes de Constance, Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Cologne et autres de la Basse-Allemagne. D'où il revint une nouvelle fois en Flandre, et entra en France par la Picardie, Normandie, Gascogne, et fut au duché de Bourbon,

porque tiene gran noticia de lo de aquellas partes, o haziendo torcedor al Serenissimo Rey de Portugal porque dize que dara manera como se puedan haver de Su Alteza gran suma de dineros»). Selon Gaspar Correia, *Lendas da India*, éd. Lima Felner, IV, p. 18, Fernão Coutinho se trouva dans les années 1540 à Constantinople, pour le compte de D. João III. Sur le contexte, cf. Antônio da Silva Rego, *Duarte Catanho, espião e embaixador (1538-1541)*, dans les *Anais da Academia Portuguesa da História*, II série, vol. 4 (1953), p. 119-139.

³ De même que beaucoup d'autres de son livre, très documenté mais peu sûr dans l'utilisation des textes, l'allégation de M^{me} Hirsch, *Life*, p. 207, que Damião de Góis «had planned to visit the country [India] in accord with his scholarly principles» [!], est dépourvue de fondement. Pressé par divers humanistes d'écrire sur l'Inde, Góis avait commencé à rassembler et à organiser une documentation, les loisirs qui occupaient alors sa vie (avant son retour définitif au Portugal) lui offrant la perspective de pouvoir réaliser cette ambition : «id quidem mihi effectum iri posse, tunc pollicebatur otium meum litterarium, quo eo quidem tempore laute et citra publicorum negotiorum onera utebar», dit-il dans la dédicace au cardinal-infant D. Henrique de son *Urbis Olisiponis descriptio* (1554). Il n'est point question d'un voyage en Inde, comme le comprend M^{me} Hirsch, seulement d'un projet d'écrire une «Rerum indicarum historia», auquel Góis déclare qu'il renonça lorsqu'il constata (une fois au Portugal) que la disponibilité nécessaire à l'historien lui manquait et qu'il ne pouvait se libérer de ses charges et de ses affaires.

Donald F. Lach, *Asia in the making of Europe*, vol. II, *A century of wonder*, Book 2 : *The literary arts*, Chicago, 1977, p. 148, a découvert les méchants qui frustrèrent Damião de Góis : les Jésuites ! («His open admiration for the pagans, especially the Chinese, was certainly further evidence to the orthodoxy of his wrong-headedness. Even the Jesuit writers, who greatly admired the Chinese and Japanese, opposed Góis' proposal to visit India to see for himself how life was lived there»).

Dans une lettre à Giovio de février 1547, Diogo Pires, l'humaniste judéo-portugais établi à Ferrare, émettait l'avis que Góis rentrerait au Portugal pour passer en Inde, terre de liberté spirituelle : «et nunc vir ille, ut audio, Belgis relictis, quo se e Gallica custodia liberatus contulerat, ad Lusitanos suos se recepit animo, opinor, in Indiam navigandi, certissimum apud nos et speciosissimum miserorum refugium.» (la lettre a été signalée par Bertoni, *Umanisti portoghesi a Ferrara (Hermico e Didaco)*, dans *Giornale storico della letteratura italiana*, 114 (1939), p. 46-49 ; le passage en question est publié par Américo da Costa Ramalho dans *Colóquio*, 48 (1968), p. 87 ; repris dans ses *Estudos sobre o século XVI*, Paris, 1980, p. 352). L'hypothèse de Diogo Pires est d'une fragilité transparente : sans information particulière, il suppose d'après un ouï-dire, alors que Góis est rentré à Lisbonne avec femme et enfants depuis dix-huit mois.

Languedoc, au Dauphiné et duché de Savoie, et de Bourgogne, Champagne. Il parcourut toute la belle France, passa en Italie, fut dans le duché de Milan, à Ferrare et par toute la Lombardie, alla à Venise, passa par la riviera de Gênes, et le duché de Florence avec toute la Toscane, la ville de Rome, la Romagne et le royaume de Naples, de part et d'autre de son littoral.

De là il se rendit en Allemagne, fut à Ulm et autres villes impériales, dans le duché de Souabe et de Bavière, le duché de Moravie et le royaume de Hongrie, jusqu'aux confins de la Grèce. Il passa au royaume de Pologne, Sarmatie, Prusse et duché de Livonie, arriva au grand-duché de Moscovie, d'où il revint par la Haute-Allemagne, les terres du Landgrave [de Hesse], le duché de Saxe et le royaume de Dacie ou Danemark, d'où il passa en Gothie, Norvège, en parcourut la plus grande partie, jusqu'à atteindre 80° de latitude nord. Il vit, parla et conversa avec tous les rois, princes, nobles et peuples de la Chrétienté, dans les vingt-deux années qu'il passa dans ces labeurs, il vit et courut la plus grande partie de l'Europe, par son libre vouloir, chose digne de louange et de mémoire, puisqu'il éclaira sa patrie sur nombre de choses qui lui étaient cachées.»⁴

Tout en faisant deux menues réserves sur la présentation des déplacements, Sousa Viterbo voit dans cette abondance de détails la preuve que Galvão, à l'ordinaire sec et succinct, désirait être agréable à Damião de Góis en reproduisant ce qu'il avait entendu de lui au cours de conversations intimes⁵. Aubrey Bell croit même que le passage est une interpolation de Góis en personne au texte posthume de Galvão⁶. La critique moderne

⁴ Galvão, *Tratado*, p. 230 ; 232. Le vicomte de Lagôa a pris Landgrave pour un pays ; *Voimatia*, qui est Worms, pour la Dalmatie (p. 231, n. 6) ou pour Weimar (p. 430), et *Agotia*, la Gothie, a *Gotia*, pour la Suède (p. 232, n. 2 ; p. 430).

⁵ Sousa Viterbo, *Estudos sobre Damião de Góis*. VI - António Galvão e Damião de Góis — *Viagens d'este*, dans *O Instituto*, XLVI/10 (1899), [p. 869-878], à la p. 870.

⁶ Aubrey F. G. Bell, *Portuguese literature*, Londres, 1922, p. 202 ; trad. portugaise, *A literatura portuguesa*, Coïmbre, 1931, p. 264. On ne sait rien de précis des rapports de Galvão avec Góis. Le *Tratado* fut publié en 1563 par l'exécuteur testamentaire de Galvão, Francisco de Sousa Tavares (sur lequel cf. Mário Martins, *A obra mística de Francisco de Sousa Tavares*, dans *Brotéria*, 40 (1945), p. 533-543, et José Sebastião da Silva Dias, *Correntes de sentimento religioso em Portugal (séculos XVI a XVIII)*, Coïmbre, 1960, p. 343-351). Il est admis depuis Lavanha que les «neuf ou dix livres des choses des Moluques et de l'Inde» remis, d'ordre du cardinal-infant, à Damião de Góis par Sousa Tavares (selon la déclaration de celui-ci, *Tratado*, p. 69), étaient une «histoire des Moluques» composée par Galvão, et depuis lors perdue. Mais il n'est pas du tout évident que les papiers laissés par l'ancien capitaine de Ternate aient été tous de sa main. Le P. Jacobs a récemment supposé — sans convaincre — en avoir retrouvé une première version (Hubert Th. Th. Jacobs, S.J., *A treatise on the Molucas (c. 1544). Probably the preliminary versions of António Galvão's lost História das Molucas. Edited, annotated and translated into English from the Portuguese manuscript in the Archivo General de Indias, Sevilla*, Rome, 1971 ; cf. la longue discussion hésitante des p. 6-19).

Un document sans millésime, postérieur à 1548, a trait à l'emprunt de documents officiels par António Galvão, qui s'est engagé à les remettre à Damião de Góis, garde des archives royales (Sousa Viterbo, *Estudos sobre Damião de Góis*, dans *O Instituto*, XLVII (1900), doc. XVIII^{bis}, p. 437).

suppose également que l'autobiographie, perdue, de Damião de Góis⁷, a passé dans le Nobiliaire qui lui est attribué⁸, et par son intermédiaire dans la notice généalogique des archives du majorat familial, selon laquelle il fut

«un des Portugais qui ont vu et parcouru le plus de terres et de provinces, car il passa en pérégrinations vingt-deux ans de la fleur de son âge, desquelles il accomplit certaines par ordre du roi D. João III, et les autres par la curiosité et le désir qu'il avait de voir le monde. Un des voyages qu'il fit, je dis : les voyages qu'il fit par ordre du Roi furent d'aller deux fois à la cour de Sigismond roi de Pologne, l'un l'an 1529, l'autre l'an 1531 ; et en cette même année, il alla aussi par ordre du dit seigneur à la cour de Frédéric roi de Danemark, duc de Holstein, et aussi à la cour de Gustave, roi du grand royaume de Suède. Le dit Damião de Góis fréquenta les cours du Pape Paul III ; de l'Empereur Charles Quint ; du roi Ferdinand son frère, roi des Romains, de Hongrie et de Bohême ; du roi François de Valois, roi de France ; et du roi Henri d'Angleterre, huitième du nom.»⁹

Alors que les meilleurs critiques, de Sousa Viterbo à Bataillon, demeurent, sur les grands voyages de Damião de Góis, dans un vague prudent, plus d'un auteur l'aperçoit en des endroits insolites : au Danemark¹⁰, en Norvège¹¹, en Hongrie¹², en Bosnie¹³ (alors province turque !), en Russie, où sa visite officielle est suivie d'une exploration du Don qui éprouve durement sa résistance physique et où il réussit à découvrir les tribus isolées des

⁷ Il avait dans sa cassette en 1571 «hũu papel escripto de sua mão e em que tem escripto o decurso de sua vjda e das pessoas com quem tratou e comunjcou» (Góis, *Procès*, p. 42).

⁸ Joaquim de Vasconcelos, *Renascença portuguesa*. VIII. *Goesiana*. *Novos estudos*, dans *Archeologia artistica*, XII, Porto, 1897 (où est publié, p. 97-103, le texte du ms. Castel-Rodrigo de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, de 1616) ; Albin Eduard Beau, *As relações germânicas do humanismo de Damião de Góis*, Coïmbre, 1941, p. 1. Guilherme J. C. Henriques a exprimé des doutes, dans sa *Bibliografia goesiana*, Lisbonne, 1911, sur l'authenticité de la notice biographique du Nobiliaire. Carolina Michaëlis de Vasconcelos se prononça contre l'attribution du «Nobiliário de Damião de Góis» à celui-ci (*Notas Vicentinas*, [I], éd. Revista Occidente, p. 179 sqq.).

⁹ Le texte dans Guilherme J. C. Henriques, *Inéditos goesianos*, I, Lisbonne, 1896, p. 4-12 ; le passage cité, à la p. 8.

¹⁰ Hirsch, *Life*, p. 20, 31.

¹¹ G. Le Gentil, *La littérature portugaise*, Paris, 1935, p. 64.

¹² Fidelino de Figueiredo, *História da literatura clássica*. 1.^a época : 1502-1580, deuxième édition, p. 233 (postérieurement à 1538). E. A. Strasen et A. Gândara, *Oito séculos de história luso-alemã*, Berlin [Lisbonne], 1944, p. 159. Luís de Matos, *Un umanista portoghese in Italia*, *Damião de Goes*, dans *Estudos italianos em Portugal*, 19 (1960), [p. 41-61], p. 43. Les traducteurs de *La correspondance d'Erasmus*, A. Gerlo, éd., X, Bruxelles, 1981, n° 2826, p. 327 n. 4 et p. 328 n. 14, le font aller jusque sur le Pruth et en Roumanie (*lege* Prussiens et Dacie/ Danemark !).

¹³ Fidelino de Figueiredo, *op. cit.*, p. 232 : «Em missão comercial, foi também a Bosnia». Figueiredo pense sans doute au «Posnia» de Góis (*Procès*, p. 32 ; *CM*, I/44, p. 104), qui est Poznan.

Tatars ¹⁴ ; «remontant le cours du Don» ¹⁵ ; plus à l'est encore, sur la basse Volga ¹⁶ ; et explorant la Laponie à la faveur d'une mission en Suède ¹⁷.

L'énumération cumulative du *Tratado dos Descobrimentos*, qui brouille complètement l'ordre chronologique des itinéraires de Damião de Góis, inclut des pays où il s'est effectivement rendu, et d'autres qu'il a traversés pour s'y rendre ou pour en revenir ; certains où il est plausible qu'il ait été sans que nous en ayons preuve ou indice ; et par extension quelques autres où jamais il n'est allé. On remarquera que la notice du Nobiliaire, retranscrite dans la pétition à Philippe IV de 1629 conservée par les archives du majorat de Góis, est beaucoup plus modeste : il n'y est question ni de l'Ecosse ni de la Moscovie, ni de promenade «en Hongrie jusqu'aux confins de la Grèce», sur les frontières où dans les sandjaks balkaniques de l'Empire ottoman. Les allusions personnelles éparses dans les écrits de Damião de Góis n'opposent pas, en apparence, de démenti aux affirmations de la notice. Pour la bonne raison que, de toute évidence tirée tardivement de leur lecture, elle ne reflète pas une tradition originale.

Ni les confidences d'auteur de Damião de Góis, ni ses dépositions d'accusé devant les inquisiteurs, au soir de sa vie, n'éclairent mieux que des points discontinus des vingt-deux années de sa carrière à l'étranger (1523-1545). Carrière d'abord publique, de 1523, date de sa venue aux Pays-Bas ¹⁸, à 1532. Les activités du secrétaire de la *feitoria de Flandres*

¹⁴ Hirsch, *Life*, p. 21.

¹⁵ Sylvie Deswarte, *Les enluminures de la Leitura Nova, 1504-1552*, Paris, 1977, p. 2.

¹⁶ Hirsch, *The influence of the Discoveries on the thinking of Damião de Góis*, dans *Congresso internacional de história dos descobrimentos. Actas*, Lisbonne, 1961, t. IV, [p. 241-256], p. 253 («as far south as what is today Volgograd»).

¹⁷ António José Saraiva et Óscar Lopes, *História da literatura portuguesa*, 9^e éd., Porto, 1976, p. 301. Croient au voyage en Suède Strasen et Gândara, *op. cit.*, p. 159 ; H. de Vocht, *Monumenta historica lovaniensia* (I), Louvain, 1934, p. 611 ; Hernâni Cidade, *Lições de cultura e literatura portuguesas* (5^e éd., Coimbre, 1968, t. I, p. 273).

¹⁸ L'hypothèse de Bataillon que Góis aurait quitté le Portugal dès 1520 où 1521 au plus tard (*Cosmopolitisme*, p. 107, n. 1) et voyagé dans les pays du Nord dès 1521 où 1522 (*ibid.*, p. 131, n. 30) est inconsistante. Les «quatorze ans» de la lettre de Góis à Sadolet du 1^{er} juillet 1537 (*Epistolæ*, f. d2 r-d 3 v ; cf. Aubin, *Europe évangélique*, *supra* p. 214) sont à décompter depuis la date de la lettre, et non depuis le temps (1534) où Góis a cessé d'être au service du roi de Portugal. En décembre 1521, il assistait à l'agonie et à la mort de D. Manuel (*CM*, IV/83, p. 222). Désigné par D. Manuel pour aller en Belgique (*Legatio*, f. A 3 r), il n'y partit que sous D. João III, en 1523. Il a lui-même donné cette date dans la *Crónica de D. Manuel* (III/22, p. 98) et dans une déposition de 1571 (*Procès*, p. 73), corroborées par une lettre à Erasme de juin 1533 (texte ci-après, n. 28) et par un détail qui peut être recoupé. Il rapporte (*CM*, l.c.) que la flotte de Pedro Afonso de Aguiar le jeune, sur laquelle il gagnait Anvers, se trouva dans la Manche au milieu des escadres française et anglaise qui s'affrontaient. Il s'agit vraisemblablement de la rencontre navale d'août 1523, sur laquelle cf. la lettre de Wolsey du 31 de ce mois, dans *Letters and Papers*, III/2, n° 3281, p. 1360 ; et pour le contexte, La Roncière, *Histoire de la marine française*, III, Paris, 1906, p. 181. D. João III lui avait accordé la charge d'«écrivain» (*esprivaninha*) du comptoir de Flandres, vacante par la mort de Fernão de Valadares, le 7 février 1523 (Torre do Tombo, Núcleo Antigo 873, f. 85).

(ainsi avait continué d'être appelé le comptoir portugais après son transfert de Bruges à Anvers, en Brabant) nous restent fort voilées, et le resteront tant que la vie de la *feitoria* au temps de D. João III n'aura pas trouvé son historien. Damião de Góis s'est exprimé à leur sujet avec une extrême discrétion. Aussi des auteurs modernes lui prêtent-ils des fonctions diplomatiques qu'il n'eut pas, bien que l'observation des événements politiques entrât dans ses tâches ¹⁹. Ses attributions étaient commerciales. Son voyage en Angleterre, où il retrouva John Wallop, qu'il avait connu à Lisbonne en 1517 ²⁰, n'a pu être daté de façon sûre ; il est probablement à lier aux demandes de restitution de la cargaison du navire d'António Pacheco, naufragé sur les côtes britanniques, demandes vainement formulées en 1527 par le chef de poste à Anvers, Rui Fernandes de Almada ²¹. La présence de Góis à Amsterdam, en août

¹⁹ Cf. les lettres d'Anvers co-signées par Góis du 6.VII.1527, sur les affaires de Hongrie et d'Italie (dans Braamcamp Freire, *Arquivo Histórico Português*, VIII (1910), doc. LVII, repris dans le même, *Notícias da feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 209-210 ; et dans Maria do Rosário de Sampaio Themudo Barata, *Rui Fernandes de Almada, diplomata português do século XVI*, Lisbonne, 1971, doc. XXXIII, p. 246-248) ; du 2.X.1528, sur l'Italie et l'Europe orientale (dans Sousa Viterbo, *Estudos sobre Damião de Góis*, dans *O Instituto*, XLVII (1900), doc. XI, p. 377-378) ; du 14.X.1528, sur les guerres de Gueldre et d'Italie (dans A. Baião, *Episódios dramáticos da Inquisição portuguesa*, I, p. 39 sqq. ; Themudo Barata, *op. cit.*, doc. XXXV, p. 253-255. Ces trois lettres sont également reproduites par António Alvaro Dória dans la version portugaise de Aubrey Bell, *Um humanista português, Damião de Góis*, Lisbonne, 1942, nos I, II, III).

²⁰ CM, IV/20, p. 57. Le sommaire de la lettre de Henry VIII recommandant Wallop à D. Manuel, du 14.IX.1516, est dans *Letters and Papers*, II/1, n° 2360, p. 732 ; le texte intégral dans José Ramos Coelho, éd., *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguesas*, Lisbonne, 1892, p. 391-392. Wallop reçut l'*hábito de Cristo* le 27 octobre 1517 (cf. António Machado de Faria, *Cavaleiros da Ordem de Cristo no século XVI*, dans *Arqueologia e história*, VI (1955), à la p. 50, n° 30). En septembre 1518, on le trouve au nombre des membres de la commission diplomatique franco-anglaise (*Letters and Papers*, II/2, n° 4409, p. 1357).

²¹ Cf. D. João III à Wolsey, 20.IX.1527, et à Henry VIII et au même, 24.IX.1528, dans *Letters and Papers*, IV/2, nos 3408, 4769 et 4770.

L'automne 1527 conviendrait pour une rencontre de Damião de Góis avec Wallop en Angleterre. Sousa Viterbo [cité *supra* n. 5], p. 874, a conservé la date de 1529 donnée dans le *Tratado de Galvão*. M^{me} Hirsch, *Life*, p. 18, n. 21, propose janvier 1528. L'idée de cette dernière que Góis était chargé d'assurer Henry VIII de la neutralité de D. João III dans l'affaire du divorce, me semble reposer sur une mauvaise interprétation de sa référence. Il est d'autre part possible que Wallop ait fait un bref séjour à Paris en janvier 1528 avant d'y venir en mission officielle en février (*Dictionary of National Biography*, art. «Wallop (John)», t. 59, p. 152-155 ; *Letters and Papers*, IV/2, nos 3987, 4137, 4210) ; il était à Calais le 2 juin (*ibid.*, n° 4321), et fut alors atteint de la suette anglaise (*ibid.*, n° 4422). S'il est lié aux plaintes portugaises réitérées en 1528, le voyage de Damião de Góis aurait donc eu lieu dans le second semestre de cette année-là. Il était à Anvers en octobre 1528, cf. ci-dessus n. 19.

1530²², est à lier aux gros achats de grains qu'y fit cette année-là «le facteur de Portugal»²³.

Il a rencontré Charles Quint, en 1531-1532, dans l'enchaînement d'obligations protocolaires auxquelles étaient astreints les membres de la *feitoria de Flandres*²⁴. Il rencontrera de nouveau l'Empereur aux Pays-Bas, en d'autres circonstances, plus personnelles, dans les premières années 1540²⁵. Ses passages en Espagne, en 1533 et 1534, et aux mêmes dates en France (où il a d'autre part été prisonnier en 1542-1543) sont des épisodes obscurs. En 1545, rentré des Pays-Bas au Portugal par la poste²⁶, il est vraisemblablement passé par Amboise et par la Gascogne. A-t-il, en une autre occasion, traversé le Bourbonnais et le Languedoc, comme le dit António Galvão ? Nous savons qu'il est allé à Boulogne et à Metz, villes où il est passé à plusieurs reprises, dont une fois au moins avant 1533, pour faire des recherches historiques²⁷. La Lorraine fut-elle seulement sur son chemin d'admirateur d'Erasme, ou bien sur celui des affaires de la *feitoria* d'Anvers avec la Haute-Allemagne ?

Aucun document n'a recoupé, jusqu'ici, les dires vraisemblables d'António Galvão et de la notice généalogique sur sa présence dans les villes rhénanes et aux diètes qui s'y tinrent, ainsi qu'auprès de Ferdinand I^{er}. Selon une de ses lettres à Erasme de 1533, il avait été dix ans au service de D. João III, et avait circulé en Germanie, Sarmatie et Dacie²⁸. Durée exacte. Mais,

²² D'après deux lettres de lui à D. João III, il était à Anvers le 22 août 1530, mais à Amsterdam le 28 (le texte dans *Inéditos goesianos*, II, Lisbonne, 1898, p. 144-146).

²³ J. Ter Gouw, *Geschiedenis van Amsterdam*. Vierde Deel. *Keizer Karels tijd 1515-1555*, Eerste Stuk, Amsterdam, 1883, p. 127.

²⁴ En 1531, Charles Quint a été aux Pays-Bas de janvier à mars, puis de septembre à janvier 1532 (Manuel de Foronda y Aguilera, *Estancias y viajes del Emperador Carlos V*, s.l., 1914, p. 350, 357, 358-364).

²⁵ Charles Quint se trouvait à Monzón (Foronda y Aguilera, *op. cit.*, p. 377 sqq.) lorsque Góis traversa l'Espagne en 1533, mais une rencontre au début de 1534 n'est pas impossible : de Monzón, l'Empereur se rend début janvier à Saragosse, puis à Tolède où il séjourne du 12 février au 31 mars (Foronda y Aguilera, *op. cit.*, p. 383-385).

En 1536, Góis se trouvait en Italie (cf. ci-après, p. 257) lorsque Charles Quint, par Florence, Fornoue, Alexandrie et Tende, gagna Nice (25 avril à début juillet [Foronda y Aguilera, *op. cit.*, p. 422-429]).

Charles Quint est aux Pays-Bas toute l'année 1540 (Foronda y Aguilera, *op. cit.*, p. 483-490), puis d'août 1543 au début de janvier 1544 (Foronda y Aguilera, *op. cit.*, p. 551-557), puis de septembre 1544 à mai 1545 (Foronda y Aguilera, *op. cit.*, p. 565-570).

²⁶ Góis, *Procès*, p. 75

²⁷ Comme on lui a communiqué, à Boulogne et à Metz, des papiers relatifs à la généalogie des ancêtres de D. Afonso Henriques (*CM*, IV/72, p. 198), un de ces passages au moins est lié à la collecte de chroniques, imprimées ou manuscrites, dont le chargea l'infant D. Fernando (*CM*, II/19, p. 65 ; et cf. *CM*, IV/72, p. 195), mort en novembre 1534.

²⁸ «Postquam in eiusdem [D. João III] negotiis perpetuum fere decennium Germaniæ Sarmatiæ Daciæque provincias eius iussu peregraverim, iamque ad Belgas tandem redierim, revocat me per literas in Lusitaniam» (Góis à Erasme, d'Anvers, 20 juin 1533 ; Allen, n° 2826, t. X, p. 252).

avant 1533, nous ne connaissons de voyages en Allemagne, et du Nord exclusivement, qu'à l'occasion de ceux faits en «Sarmatie». C'est à cette Allemagne-là qu'il pense, la luthérienne, lorsqu'il déclare à l'Inquisition n'y être allé que trois ou quatre fois, sans s'y arrêter autrement que pour refaire ses montures²⁹. Il est du moins vrai qu'en service commandé il voyageait vite³⁰. N'oublions pas que jusqu'à 1532 il se déplace d'ordre de D. João III et qu'il n'a pas le loisir, comme on l'a parfois imaginé, et António Galvão le premier³¹, de parcourir le monde pour son agrément personnel.

On le constate bien à propos des deux missions qu'il a faites en Pologne, ses seuls voyages un peu lointains, qui furent déterminants dans sa vocation d'humaniste, et que de son vivant déjà la légende entoura.

II

LES MISSIONS EN POLOGNE

Damião de Góis a implicitement corrigé les assertions du *Tratado dos Descobrimentos* de 1563, en jalonnant, dans la première partie de sa *Crónica de D. Manuel*, publiée en 1566, son itinéraire polonais.

«Le roi D. João III, qui ait sainte gloire, moi étant à son service à Anvers, au duché de Brabant, m'envoya l'année 1529 dans les pays d'Oostland (*às partes de Hoestelãda*) pour des affaires de son service, et de là à la cour du roi de Pologne, Sigismond I^{er}, qui était en ce temps-là à Wilno, métropole et capitale du duché de Lithuanie, d'où, achevées les affaires pour lesquelles j'allais, je revins à Dantzic en Prusse (d'où j'étais parti) régler les choses que j'avais encore à faire dans ces pays ; de là j'allai à Cracovie, capitale et métropole de la Petite Pologne. Dans cette ville de Cracovie, je rencontrai Christophe Szydlowiecki (*Christophoro Schelovisquo*), qui était alors vice-roi des deux Polognes, de par l'absence du roi, et Jean de Tarnow (*Joam Tarnovio*), capitaine de la ville et commandant-en-chef à la frontière (*fronteiro-mor*) des confins d'entre Pologne et Tartarie.»³²

²⁹ Góis, *Procès*, p. 42 : «foi por Alemanha por tres ou quatro vezes e sempre caminhou estando dous, tres, quatro dias em logares d'Alemanha por repouso de suas cavalgaduras.»

³⁰ Voir ci-après ses missions de 1529 et de 1531.

³¹ Galvão, *Tratado*, p. 233 ; ci-dessus, p. 237.

³² *CM*, I/101, p. 251-252. Tarnowski était *hetman* de la Couronne depuis 1527, et depuis cette date *kasztelan wojnicki*. Il ne deviendra *kasztelan* de Cracovie qu'en 1535.

Signalons ici que le bref article de Wiktor Weintraub, *Humanista portugalski w Polsce XVI wieku*, dans *Teki historyczne*, IX (Londres, 1958), p. 35-39, n'apporte rien ni sur ce premier voyage de Góis en Pologne, ni sur le second.

On a dit que Góis allait en Pologne négocier le mariage de l'infant D. Luís, frère de D. João III, avec la princesse Edwige, fille du premier lit de Sigismond I^{er} ³³. Il n'en est rien. La proposition, qu'il dévoile, se greffa sur les autres négociations, qu'il tait, pendant son séjour à Cracovie ³⁴, dont elle ne fut pas le motif. Elle vint des Polonais. Le chancelier Szydłowiecki, qui en avança l'idée, soutenait dans la question hongroise, contre Jean Szapolyai, la cause de Ferdinand I^{er}. Il est probable que l'alliance avec une dynastie si liée à celle des Habsbourgs, et avec une puissance maritime confrontée aux Ottomans (un projet polonais de front anti-turc avec l'Ecosse et le Portugal était dans l'air), parut un instant à Szydłowiecki propre à renforcer en Pologne le parti pro-habsbourgeois. La couronne polonaise étant élective, Damião de Góis voyait déjà le cher D. Luís supplanter sur le trône des Jagellons le fils né du second mariage de Sigismond ³⁵. On sait que cette combinaison d'un jour n'eut pas de suite.

La *Crónica de D. Manuel* relatant que les populations qu'il visita, consommatrices de miel, ignoraient le sucre ³⁶, on a pensé que Damião de Góis était chargé d'ouvrir le marché de l'Europe orientale aux épices et au sucre portugais ³⁷. Le miel était, en effet, produit si abondamment, qu'il figurait au nombre des articles d'exportation de l'économie polonaise ³⁸. Cependant Dantzig importait déjà du sucre avant 1530 ³⁹. Les épices portugaises, de même, pénétraient dans la Baltique ⁴⁰. Depuis longtemps, Dantzig était en

³³ Bataillon, *Cosmopolitisme*, p. 127 ; António Álvaro Dória, *Damião de Góis*, Lisbonne, 1944, p. 5 ; Hirsch, *Life*, p. 19-20 ; Lach [*ut supra*, n. 3], p. 17, sait même que «Góis started out confident of success».

³⁴ *CM*, I/101, p. 252.

³⁵ *Ibid.* : «Da qual pratica depois de ser na çidade de Anvers avisei elRei per minhas cartas, dizendolhe nellas que deste casamento poderia resultar vir ho Infante dom Luis a ser Rei de Polonia, por quanto elRei nam tinha senam hum so filho, da Rainha sua segunda molher, per nome donna Bona, filha de Galeaço esforçia duque de Milão, ha qual & assi ho filho nam eram bẽ quistos do povo, nem dos nobres do Regno, & porque ho regno era de eleição poderia ser que depois de sua morte elegessem ho Infante por Rei de hum tal regno quomo ho aquelle he, do que houve reposta, dandome sua Alteza has graças do aviso que lhe dera.»

³⁶ *CM*, III/62, p. 235.

³⁷ Bataillon, *Cosmopolitisme*, p. 128.

³⁸ Cf. R. Rybarski, *Handel i polityka handlowa Polski w XVI stuleciu*, Varsovie, 1958, t. I, p. 60-61 ; t. II, tableaux 13 (p. 46-47), 23 (p. 118-199, 120-121), 35 (p. 167).

³⁹ Sucre et caramel représentent 5,7% des importations d'après le registre des entrées de 1510 étudié par H. Samsonowicz, *Le commerce maritime de Gdansk dans la première moitié du XVIe siècle*, dans *Studia historiae æconomiae*, 9 (1974, Poznan), à la p. 51.

⁴⁰ E. Kestner, *Danzigs Handel mit Portugal im sechszehnten Jahrhundert*, dans *Zeitschrift des Westpreussischen Geschichtsvereins*, I (1880), [p. 97-106], p. 99-101 ; P. Simson, *Geschichte der Stadt Danzig*, II, Dantzig, 1913, p. 33. Le registre d'entrées de 1510 ne consigne qu'un faible volume d'épices, mais la consommation est en croissance (Samsonowicz, p. 51, 52).

contact direct avec Lisbonne ⁴¹. Damião de Góis n'avait donc pas à ouvrir au commerce portugais un secteur nouveau. Quelles qu'aient pu être, à cet égard, les conversations qu'eut le secrétaire du comptoir d'Anvers, le but précis de sa mission était autre. Le Portugal recevait de Dantzig du blé, le cuivre de Haute-Hongrie, et une matière stratégique nécessaire à son effort naval : le bois d'œuvre et les mâts des forêts baltiques. En 1528, Rui Fernandes de Almada, le *feitor* de Flandres, passait au grand marchand d'Anvers et Dantzig Heinrich de Rees, qui était déjà allé plusieurs fois à Lisbonne, une commande de mâts ⁴². Il est possible que Damião de Góis ait eu à en régler l'exécution. Mais sa mission était de faire des achats de blé ⁴³.

Les dates nous manquent pour cerner ce voyage, dont Königsberg fut une des étapes ⁴⁴. Poznan, capitale de la Grande Pologne, en fut une autre ⁴⁵. Sigismond a passé toute l'année à Wilno ⁴⁶. Jan Tarnowski, par contre, que Damião de Góis avait connu à Lisbonne ⁴⁷, a quitté Cracovie dès le mois de mai pour opérer contre les Tatars ⁴⁸. En juillet, ses gens subirent à Oczakow, sur la Mer Noire, un revers sanglant qui fit quelque bruit ; en août, Sigismond leva des troupes ⁴⁹. Il est exclu que Damião de Góis ait rencontré le grand Hetman à son retour de campagne, puisque lui-même était à Anvers dans le courant de juin au plus tard. Dans une lettre-préface datée du 1^{er} juillet 1529, dédiant à Góis ses *Flores seu latinissime formulae loquendi*, son ami Cornelis

⁴¹ Cf. António H. de Oliveira Marques, *Hansa e Portugal na idade média*, Lisbonne, 1959.

⁴² Kestner, p. 101-102.

⁴³ Robert van Answaarden, *Les Portugais devant le Grand Conseil des Pays-Bas (1460-1580)*, Paris, 1991, cas. n° 33, n. 96.

⁴⁴ Cf. le document des archives de Dantzig de 1566/1567 publié par António H. de Oliveira Marques, *Damião de Góis e os Mercadores de Danzig*, dans *Arquivo de Bibliografia Portuguesa*, IV/15-16 (1958), [p. 133-163] p. 151 et 157 : «ehr hat jnn deutschlannt fill schtete vnnde lennder besocht ehr js zu lipke zu dannzig auch zu kensberch gewess.»

Sur le réseau routier desservant Dantzig, cf. dans *Rocznik Gdanski*, XXXII/2 (1971), la carte p. 161. Pour le cadre plus large des routes commerciales entre Allemagne, Pologne et Prusse, cf. Friedrich Bruns et Hugo Weczerka, *Hansische Handelstrassen*, Cologne-Graz, 1962-1968.

L'erreur d'António Baião que Góis remonta la Vistule jusqu'à Poznan (dans Albino Forjaz de Sampaio, *História da literatura portuguesa ilustrada*, III, p. 22) est répétée par Bataillon (*Cosmopolitisme*, p. 121). Ce fleuve, en son cours le plus proche, passe à environ 120 km à l'est de Poznan.

⁴⁵ CM, I/44, p. 104.

⁴⁶ Il ne quitte Wilno qu'en novembre 1529 (cf. *Acta Tomiciiana*, t. XI, p. 284, 299, 304), pour se rendre à la diète de Piotrków.

⁴⁷ CM, IV/4, p. 9. Cf. Luciana Stegagno Picchio, *Un polaco alla corte di Emanuele I di Portogallo*, dans M. Colucci et al. éd., *Studia slavica medievale et humanistica Ricardo Picchio dicata*, Rome, 1986, p. 665-689. La biographie de Włodimierz Dworzaczek, *Hetman Jan Tarnowski. Z dziejów możnowładztwa małopolskiego*, Varsovie 1985, est la plus complète.

⁴⁸ Cf. P. Tomicki à André Krzycki, de Cracovie (entre le 29.V. et le 2.V.1529), dans *Acta Tomiciiana*, XI, p. 162.

⁴⁹ *Acta Tomiciiana*, XI, p. 232, 315, 316.

de Schrijver lui traçait un programme d'étude du latin ⁵⁰. On estime que Góis résolut d'apprendre la langue internationale pour avoir constaté combien l'ignorance où il en était limitait ses contacts ⁵¹.

La mission de 1529, faite tôt dans l'année, et par voie de terre ⁵², a été rapide. Il ressort de la relation du chroniqueur qu'il ne s'est pas aventuré au-delà de Wilno et qu'il n'a pas cheminé par les provinces orientales des Etats de Sigismond, puisque Dantzig, qu'il a regagné ses conversations à Wilno finies, a été le pivot de ses déplacements. Il ne s'est enfoncé ni dans la Moscovie ni dans le pays des Tatars. Et ce n'est pas cette année-là non plus qu'il est allé au nord de la Suède. Le bénéfice de ce voyage fut autre : Damião de Góis, en se mettant au latin, s'ouvrait l'accès à l'Europe intellectuelle. Lorsqu'en 1531 les intérêts de sa nation le renvoyèrent à Dantzig, il put cueillir les premiers profits de son apprentissage.

Une affaire des plus banales, mais survenant dans une conjoncture internationale complexe, motivait cette nouvelle visite : la saisie d'une cargaison. La caravelle de Dantzig affrétée pour le compte de D. João III, le *Michel*, attendait depuis plusieurs semaines, au début de juin 1530, «le souffle de vents propices» ⁵³. Tout juste sorti des chantiers, le bâtiment était guigné par le roi de Danemark, Frederik I^{er}, et il faisait envie également à Albrecht de Brandebourg-Ansbach, l'ancien grand-maître des Teutoniques, devenu «duc en Prusse», en y sécularisant en 1525 les biens de l'Ordre. D'Anvers, en mai, un agent de Christiern II, le souverain danois détrôné, pronostiquait que le navire ne parviendrait sans doute jamais aux mains des Portugais ⁵⁴. Au début

⁵⁰ Cf. sa lettre-préface dédiant à Góis ses *Flores seu latinissime formulæ loquandi*, Anvers, 1529, dans Luís de Matos, *Correspondance latine de Damião de Góis*, thèse complémentaire pour le doctorat ès-lettres, Paris, 1959, n° 1, et p. 233. Observons aussi que, s'il n'était pas rentré rapidement de Cracovie, Góis n'eût pas attendu son retour à Anvers pour notifier à D. João III les propositions polonaises d'alliance matrimoniale.

⁵¹ Bataillon, *Cosmopolitisme*, p. 136. Góis, *Procès*, p. 57 : «começou a aprender o latim no anno de vinte e nove».

⁵² A. de Oliveira Marques, *Mercadores de Danzig* [cité *supra*, n. 44], tient que le voyage de 1529 se fit par mer, à l'aller du moins (p. 142), et celui de 1531 de même, au retour du moins (p. 143). Il n'y a pas de raison que Góis ait préféré au voyage par terre, plus rapide et plus sûr, un voyage par mer, dangereux en hiver (si, à l'époque, les Hanséates n'interrompent plus la navigation hivernale, elle est quasi nulle en décembre et janvier), et soumis à toutes sortes d'aléas.

⁵³ Le Sénat de Dantzig à Sigismond I^{er}, 6.VI.1530, Archives d'Etat de Gdansk, (ancienne cote : Staatsarchiv 27, 11, f. 524).

J'exprime mes remerciements à la direction des Archives d'Etat de Gdansk pour m'avoir envoyé des clichés des documents cités dans la présente note et les suivantes. Ayant malencontreusement égaré les nouvelles cotes de ces documents, je suis au regret d'y référer sous leur cote de jadis.

⁵⁴ Hans Michelsen à Christiern II, d'Anvers, 20.V.1530, dans C. F. Allen, *Breve og Aktstykket til Oplysning af Christiern den Andens og Frederik den Førstes Historie*, I, Copenhague, 1854, n° 285, p. 595 ; sommaire dans D. Schäfer et F. Tegen, éd., *Hanserecesse von 1477-1530*, IX, Munich-Leipzig, 1913, p. 862, n. 5.

de juin, Sigismond fit savoir à Dantzig son désir que le *Michel* soit cédé au duc. Le 6 juin, le Sénat répondit que le navire ne lui appartenait pas, qu'il était propriété de particuliers citoyens de la ville, et que depuis le carême il avait été nolisé par un agent commercial de D. João III, qui se trouvait encore sur place et qui devait regagner le Portugal avec son chargement de mâts, de cuivre et de poix. La transaction souhaitée par le duc pourrait être envisagée au retour de Lisbonne ⁵⁵. La cargaison était d'une qualité exceptionnelle. Pour satisfaire les sollicitations du roi de Portugal, Dantzig lui envoyait des mâts plus gros et plus longs que ceux dont l'exportation était habituellement autorisée ⁵⁶.

Le *Michel*, ayant à son bord l'agent portugais, prit la mer peu après, et fut saisi dans le Sund par les Danois ⁵⁷. Il s'ensuivit, dès juillet, une série de démarches infructueuses des Dantzicois afin d'honorer les engagements pris envers leur client ⁵⁸. Les choses traînèrent quelque peu. Fin janvier 1531 le syndic Johann Dressler et le conseiller Hermann Bremer étaient à Gottorp, au Schleswig, où résidait Frederik I^{er} ⁵⁹. Le roi de Danemark promit d'indemniser les ex-propriétaires du *Michel*, et d'aider à l'acheminement de son fret au Portugal ⁶⁰.

A Cracovie, on suivait l'affaire. Dans un rapport adressé à Charles Quint, des chevaliers de l'Ordre teutonique ennemis de l'ancien grand-maître assuraient que le *Michel*, construit à la commande de D. João III en vue d'opérer contre les Turcs, aurait été intercepté sur renseignement donné par Albrecht de Brandebourg, qui s'était mis d'accord avec le Danemark, la Suède et la

⁵⁵ Le Sénat de Dantzig à Sigismond, 6.VI.1530 (le roi de Portugal est appelé Emmanuel). Les propriétaires du *Michel* étaient Christofer Beyer, Johan Torbeke et Simon Kerckhoren (le Sénat de Dantzig à Frederik I^{er}, 1.IX.1530, Arch. d'Etat de Gdansk, ancienne cote : Staatsarchiv 27, 11, f. 603).

⁵⁶ Cf. un mémoire des autorités de Dantzig pour les négociations avec Frederik I^{er} (Arch. d'Etat de Gdansk, ancienne cote : Staatsarchiv 27, 12, f. 245 : «(...) wir auch derselbigen zu sunderlichen eren und dienstlichem gefallen solche maste faste grosser und lenger das von hinnen awszugestatten gewonlich haben folgen lassen (...)»).

⁵⁷ La nouvelle est annoncée à Christiern II, de Kampen, le 3 juillet, cf. C. R. Unger et H. J. Huitfeldt, éd., *Diplomatarium norvegicum*, VIII/2, Christiana, 1874, n° 634, p. 654. Cf. aussi la lettre du Sénat de Dantzig du 1.IX.1530, citée ci-dessus, n. 55, et le mémoire cité n. 56 ; et Simson, *Geschichte der Stadt Danzig*, II, p. 142.

⁵⁸ De Copenhague, le 8.VII.1530, Jacob Fürstenberger, secrétaire de Dantzig, conseille de pousser Frederik I^{er} à vendre le *Michel* et à envoyer la cargaison appartenant au roi de Portugal par une autre occasion (*Hancerecesse von 1477-1530*, IX, n° 668, p. 865). Cf. la réponse du Sénat aux lettres de Fürstenberger des 8 et 15 juillet, Arch. d'Etat de Gdansk (ancienne cote : Staatsarchiv 27, 12, f. 607-611) ; les instructions pour un envoyé dantzicois, *Hancerecesse*, IX, n° 658, 38 et 41 (p. 849, 850), n° 666, p. 862-863 ; le mémoire cité ci-dessus, n. 56.

⁵⁹ P. Simson, éd., *Danziger Inventar 1531-1591*, Munich-Leipzig, 1913, n° 6, p. 1.

⁶⁰ G. Lengnich, *Geschichte der Preussischen Lande königlich-polnischen Anteils seit dem Jahr 1526 bis auf den Tod Königes Sigismundi I*, Dantzig [1722], p. 98 ; Simson, *Geschichte der Stadt Danzig*, II, p. 142.

Pologne pour fournir des armes aux Ottomans⁶¹. Le deuxième point de l'allégation était plausible, le troisième faux, mais habile, à une heure où Charles Quint caressait l'idée d'entrer dans Constantinople. Le rapport proposait que l'Empereur s'assure de Dantzig, où l'opinion était pour lui. Le gouvernement polonais craignit que les missions d'émissaires dantziçois au Schleswig ne dissimulent des tractations entre la grande ville hanséatique et Charles. Dantzig dut envoyer des représentants à Cracovie pour se justifier de ce soupçon⁶².

Tel est le contexte dans lequel se situe le second voyage en Pologne de Damião de Góis⁶³. Son trajet, précisément, le conduisit d'abord en Schleswig, auprès de Frederik I^{er}⁶⁴, — il n'est pas allé au Danemark, — puis de la cour danoise à Lübeck, avant de poursuivre vers la Pologne⁶⁵. De la métropole de la Hanse, il descendit sur Wittenberg, où eut lieu, le 3 avril, ce fameux dîner avec Luther et Mélanchthon dont l'Inquisition, quarante ans plus tard, lui demandera compte⁶⁶. Il s'est ensuite rendu, dans un ordre qui nous échappe, à Poznan, «traiter avec des marchands et d'autres personnes avec

⁶¹ Walther Hubatsch, *Albrecht von Brandenburg-Ansbach, Deutschordens-Hochmeister und Herzog in Preussen 1490-1568*, Cologne-Berlin, 1960 (Studien zur Geschichte Preussens, 8), p. 222.

⁶² Lengnich, l. c.

⁶³ Ceci a échappé à M. António H. de Oliveira Marques. M^{me} Hirsch, *Life*, p. 20, croit à une nouvelle tentative de nouer l'alliance dynastique luso-polonaise.

Rappelons qu'à l'arrière-plan du contentieux luso-baltique autour du Michel, la politique nordique de Charles Quint, les préparatifs militaires de Christiern II contre Frederik I^{er} et le conflit entre Lübeck et les Hollandais forment une toile de fond chargée.

Signalons encore qu'en juillet 1532 un marchand de Dantzig, Jakob Kamper s'assurera de la possibilité d'envoyer par le Sund un navire à Lisbonne (K. Erslev et W. Mollerup, éd., *Kong Frederik den Førstes danske Registranter*, Copenhague, 1879, p. 443).

⁶⁴ Góis, *Procès*, p. 32. Il a logé à Schleswig (*ibid.*, p. 48). La ville est à environ 1,5 km à l'est du château de Gottorp, où Frederik I^{er} a séjourné les dernières semaines de 1530 et jusqu'en novembre 1531, avec pour la période qui nous concerne un déplacement à Flensburg fin février-début mars (cf. *Regesta diplomatica historiae danicae. Index chronologicus diplomatum et literarum historiam danicam ab antiquissimis temporibus usque ad annum 1660 illustrantium quæ in libris hactenus editis vulgata sunt*, I, Copenhague, 1847, p. 852, n° 8026 ; Erslev et Mollerup, *op. cit.*, p. 275-279).

⁶⁵ Góis, *Procès*, p. 32 : «foi [...] aa corte delrei de dinamarca e pasando e tornando damte delrei federiquo de dinamarca veo ter a cidade de lubeque». Góis, à son retour de Dantzig, passa donc de nouveau par Lübeck. Guilherme J. C. Henriques, *Damião de Góis*, dans *Occidente*, XXV/834 (28 février 1902), [p. 42-46], p. 43, a cru qu'il était revenu de Lübeck à Anvers avant de repartir pour une seconde mission en Pologne.

⁶⁶ Góis, dans sa déposition du 25 avril 1571 (*Procès*, p. 49) a placé le fait le lundi des Rameaux (3 avril 1531). Dans sa déposition du 5 avril (*Procès*, p. 32-33), il l'avait présenté avec moins de détail et placé le samedi (1^{er} avril 1531). Après un arrêt de deux jours pleins (*Procès*, p. 72, 127), il a quitté Wittenberg le mardi (*Procès*, p. 33, 49-50). Maximiano Lemos, *Damião de Góis*, dans *Revista de História*, IX (1920), p. 219, datait les Rameaux du 16.III.1531 ; l'erreur a été vue par Gennrich, *Damião de Goes*, dans *Archiv für Reformationsgeschichte*, 39/3 (1942), [p. 197-220], p. 200.

qui il avait à négocier ce pour quoi il allait»⁶⁷, à Cracovie, où il recontra Jan Tarnowski⁶⁸, antérieurement à la mi-juin⁶⁹, et à Dantzig, d'où il repartit pour Anvers⁷⁰. Le séjour à Dantzig aura été exceptionnellement prolongé, car nous le trouvons, le 11 septembre encore, sur les frontières de la Prusse ducale, à Marienwerder⁷¹.

⁶⁷ Góis, *Procès*, p. 32.

⁶⁸ Góis en fait état, *CM*, IV/4, p. 10 (et cf. *Procès*, p. 72 : «indo da corte de ElRei de Dinamarca para a d'ElRei de Polonia»). A. de Oliveira Marques, qui utilise du *Procès* tantôt le texte des *Inéditos goesianos*, tantôt celui de la préface de Camara Reys à la traduction portugaise des *Opúsculos Históricas*, Porto, s.d., commet la méprise, faite auparavant de son côté par Maximiano Lemos (*Revista de História*, IX, p. 218) de croire que Góis «foi ter ao Rei de Polonia na cidade de Posnia» (Câmara Reys, p. 37 ; Oliveira Marques, *Mercadores* [cité *supra*, note 44], p. 142). L'autre leçon, «ao reino de Polonia» (*Inéditos goesianos*, II, p. 32 ; aussi dans l'édition vulgarisée de Raul Rêgo *O processo de Damião de Goes na Inquisição*, Lisbonne (1971), p. 79) est la bonne.

Rentré de la diète de Piotrków avant la mi-janvier, Sigismond reste toute l'année 1531 à Cracovie, ainsi qu'il ressort des documents publiés au t. XIII des *Acta Tomiciana* et dans *Elementa ad fontium editiones*. XXX. *Documenta ex Archivo Regiomontano ad Poloniam spectantia*, Pars I, Rome, 1973, p. 30-35, nos 64-86.

Maximiano Lemos a supposé que Góis est allé de Wittenberg à Dantzig, et de là par Kulm (pol. Chelmno) à Poznan puis à Cracovie. (Lemos, *Revista de História*, IX, p. 220-221). A. de Oliveira Marques constate justement (*Mercadores*, p. 143) que Poznan était sur la route pour gagner Dantzig, mais il oublie le passage à Cracovie. On pourrait aussi bien admettre qu'avant de remonter sur Poznan, Góis soit allé à Cracovie, par Breslau. Cela correspondrait mieux à l'observation des inquisiteurs (qui ne faisaient que reprendre les dires de Damião de Góis), que celui-ci allant de la cour du roi de Danemark à celle du roi de Pologne, passa par l'université de Wittenberg [...] «se détournant du chemin direct qu'il suivait trois où quatre lieues» (*Procès*, p. 127). En quittant à Brandebourg la route de Poznan, le détour était beaucoup plus long.

⁶⁹ A la mi-mai, Tarnowski était à Przeworsk (Tarnowski à Albrecht de Brandebourg-Ansbach, 14.V.1531, *Acta Tomiciana*, XIII, p. 150). Il est revenu à Cracovie prendre la tête de l'armée qui partit le 27 juin en campagne contre les Moldaves, qu'il défit le 22 août à Obertyn. Sa rentrée triomphale à Cracovie est du 7 novembre (cf. A. Czolowski, *Bitwa pod Obertynem r. 1531*, dans *Kwartalnik historyczny*, 4 (1880), [p. 631-662], p. 659).

⁷⁰ Góis, *Procès*, p. 33 : «e se foy fazer a carga que ellrey lhe mandava a cidade de Danssic e se tornou a feitoria de Frandes da qual era escrivão.»

⁷¹ Le billet ému que lui adressa le lendemain Paul Speratus, évêque luthérien de Marienwerder, auj. Kwidzyn (et non de Kulm/Chelmno, Lemos, IX, p. 221), sur la rive droite de la Vistule, est daté du 12 septembre 1531. C'est la plus ancienne des lettres à lui-même adressées que Góis imprime dans ses *Opuscula* de 1544 (*Epistolæ*, f. C 1 v ; cf. Aubin, *Europe évangélique*, *supra* p. 215, n. 27, p. 227). Certes, le recueil des *Epistolæ* n'est pas exempt de quelques erreurs de datation. Rien cependant n'autorise à corriger le mois. En juin, Speratus avait convoqué à Rastenburg un synode du clergé de Mazurie (Paul Tschakert, *Paul Speratus von Rötlen, evangelischer Bischof von Pomesanien in Marienwerder*, Halle, 1891 (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, VIII), p. 52, mais nous le trouvons à Marienwerder entre le 18 juillet et la fin de septembre (Paul Tschakert, *Urkundenbuch zur Reformationsgeschichte des Herzogthums Preussen*, Leipzig, 1890 [Publicationen den K. Preussischen Staatsarchiven, t. 43-45], t. II, nos 802, 803, 806, 811, 812-814). D'autre part, il est assuré que Góis ne se trouvait point à Anvers fin juillet-début août. Son nom est absent d'une liste d'attestations alors établie, signée d'un nombre

L'ordre et la durée de ces mouvements, impossibles à serrer de plus près à l'aide des éléments accessibles, importent moins, à tout considérer, que les conséquences de «l'amitié indissoluble» qu'il noua à Dantzig avec Johannes Magnus, l'archevêque exilé d'Upsal : cette amitié suscite la rédaction d'un petit traité sur l'Ethiopie, suivi d'un postscriptum sur les Lapons, qu'il élabore à son retour à Anvers, en octobre-novembre 1531. La lettre-opuscule est datée «de la factorerie d'Anvers, le 1^{er} décembre 1531»⁷². Dans les jours qui suivirent, d'autres tâches absorbèrent Damião de Góis. L'ambassadeur de D. João III à la cour impériale, D. Pedro Mascarenhas, s'apprêtait à donner une réception somptueuse à Charles Quint, à Bruxelles. Le 21 décembre Góis fut un des Portugais de distinction chargés du service de la table de l'Empereur⁷³.

considérable d'hommes d'affaires de cette place, et notamment des membres de la *feitoria*, Jorge de Barros, Jorge Lopes, Rui Fernandes [de Almada] (Adolf Hofmeister, *Eine hansische Seeversicherung aus dem Jahre 1531*, dans *Hansische Geschichtsblätter*, Jahrgang 1886, à la p. 173).

On s'attendrait que Góis, rentrant, on peut le penser, de Dantzig aux Pays-Bas, ait pris la route de la rive gauche de la Vistule, ou ait coupé à travers la Poméranie (sur un itinéraire terrestre Dantzig-Anvers par la Poméranie, Lübeck et Brême, cf. *Hansische Geschichtsblätter*, 62 (1937), p. 57-60).

⁷² Ci-après, note 129. Góis précise, *CM*, III/60, p. 222, que c'est en 1531 qu'il mit en latin la copie de la déposition de l'envoyé éthiopien à D. Manuel que Rui Fernandes de Almada lui avait communiquée.

⁷³ Cf. Aude Viaud, *Lettres des souverains portugais à Charles Quint et à l'Impératrice (1528-1532) conservées aux archives de Simancas*, Paris, 1994, p. 65, n. 203. Les vers d'André de Resende, *Genethliacon*, Bologne, 1533, f. C v :

«At lusitana lecti de pube ministri
Quinquaginta, omnes generoso sanguine creti,
Circum aderant, quorum primi Damianus, et alter
Pierus iuuenis speratus (...)»

sont éclairés par une lettre portugaise écrite de Bruxelles le *25 décembre, dont la copie d'une traduction italienne est transcrite par Sanuto, *Diarii*, t. 55, col. 418, avec la date inexacte du 15 décembre : «Al servir di la Maestà Cesarea a la sua tavola erano maestri di caxa Damian de Gois e Zorzi Lopes et Andrea Vas et don Juan de Gusman tutti portugesi». Arrivé à Bruxelles le 14 au soir (Foronda y Aguilera [cité *supra*, note 24], p. 358), Charles Quint fut invité par Mascarenhas le lendemain pour le mardi suivant (Sanuto, *op. cit.*, col. 414). Toutefois le banquet, suivi de la représentation du *Jubileu de Amores* de Gil Vicente, eut lieu «le jour de la Saint Thomas», soit le 21, selon la lettre d'Aléandre du 26 (*apud* Laemmer, *Monumenta Vaticana historiam saeculi XVI illustrantia*, Fribourg-en-Brisgau, 1861, p. 92). Relation du banquet, d'après Resende, dans Schurhammer, *Francis Xavier, his life, his time*. I. *Europa 1506-1541*, Rome, 1973, p. 538-539.

III

LES RANDONNÉES IMAGINAIRES

Entre juin et septembre 1531, Damião de Góis aurait-il eu le temps, depuis la Pologne, de faire une expédition dans l'extrême-nord de la Suède où en Ukraine, l'une excluant l'autre, vu les difficultés de l'entreprise et les distances ?

Sa biographie la plus documentée, M^{me} Hirsch, croit au voyage de Moscovie et de Tatarie.

«Comme la Russie avait récemment fait des progrès économiques, le but de D. João III en y envoyant Góis peut avoir été d'établir des relations commerciales. Góis fut généreusement traité avec des banquets et retint un vivant souvenir de sa chaude réception par les Russes. Lorsque sa visite officielle en Russie fut achevée, il s'arrangea pour explorer le Don, dans l'espoir de faire connaissance des tribus tatares. Sa curiosité envers les civilisations étrangères manifestée dans ses premières années, était sûrement plus qu'un enthousiasme de jeunesse. Les leçons sociales et culturelles qu'il apprit durant cette dernière mission portèrent leur fruit dans sa production historique ultérieure, preuve de son sérieux et durable intérêt.» ⁷⁴

De ce voyage sur le Don, «la plus brillante expression de l'intérêt humain sans préjugé de Góis» ⁷⁵, M^{me} Hirsch, il est vrai, ne discerne pas bien la raison. Fut-ce l'esprit d'aventure, qui animait tant de Portugais ? «Ou fut-il poussé par la soif de l'historien pour la connaissance authentique d'une civilisation étrangère très discutée, le plus souvent dénaturée et fortement critiquée ⁷⁶ ?» L'exemple de Herberstein aurait-il mis Góis en appétit ? Il est surprenant — pour M^{me} Hirsch — qu'il n'ait pas formulé de jugement négatif sur ces peuplades musulmanes, chez lesquelles il était venu avec ses préjugés.

«Si Góis avait écrit le récit de ses expériences sur le Don, nous serions mieux à même de juger de ses propres sentiments sur sa visite. Il a fait dans la Chronique de D. Manuel quelques références aux Tatares, desquelles on peut conclure qu'il accepta sans critiquer leur mode de vie, même si leur foi islamique l'offensa probablement. ⁷⁷»

⁷⁴ Hirsch, *Life*, p. 21. Lach, *Asia in the making of Europe*, II/2, p. 18 : «he went on to Posen and eventually to Russia where he evidently hoped to explore trading possibilities.» Lach souligne néanmoins la fragilité des témoignages relatifs à ce voyage.

⁷⁵ Hirsch, *Influence* [cité *supra*, note 16], p. 251.

⁷⁶ *Ibid.* C'est la civilisation musulmane que M^{me} Hirsch veut dire, non celle des Tatares.

⁷⁷ Hirsch, *Life*, p. 21.

A sa liste de parcours réels où imaginaires de Damião de Góis, António Galvão n'a pas ajouté le pays des Tatars. Il n'y a chez Góis aucune allusion à une connaissance des villes moscovites ou des steppes de l'Ukraine. Lorsqu'en juin 1533 il fait état, auprès d'Erasmus, de ses expériences, il borne celles-ci à «la Germanie, la Sarmatie, la Dacie», et à des séjours «chez les Daces, les Prussiens et les Livoniens» ⁷⁸. Soyons assurés que s'il était allé plus outre, il n'eût point manqué de le faire valoir. Pas un mot de son œuvre ne reflétera «les leçons sociales et culturelles» qu'il aurait apprises dans les terres russes. La mise en parallèle du combat de la noblesse portugaise contre les Maures et de celui de la noblesse polonaise contre les Tatars ⁷⁹ n'est assortie d'aucune notation personnelle. Fugacement entrevue, la Lithuanie, où se rencontrent l'islam, l'orthodoxie et le catholicisme, ne lui est pas apparue ce qu'elle sera plus tard pour le P. Possevino, une terre de mission par excellence ⁸⁰. Góis ignore la chrétienté orthodoxe. Mutisme frappant, alors que le thème de l'union des chrétiens séparés est au cœur de sa réflexion.

Lorsque des Tatars il relève un détail vestimentaire, il ne s'agit point de ceux de l'Ukraine, mais des voisins de la Chine ⁸¹. Les aimables beuveries du châh de Perse le font penser à celles des Polonais et des Russes, auxquelles il a participé «en quelques réceptions où je me trouvai dans ces pays-là (*naquellas partes*)» ⁸². Et d'observer, à propos de l'hydromel consommé par «les Moscovites, Russes, Livoniens et Lithuaniens», qu'il s'est trouvé «en quelques lieux de ces provinces (*em algūs lugares destas provincias*) en 1529 et 1531» ⁸³. C'est avouer sa connaissance très partielle de l'aire géographique évoquée.

A son arrivée à Anvers, à l'automne 1531, ses amis Cornelis de Schrijver (qui signe Grapheus) et André de Resende célèbrent, cependant, le retour du héros aventureux. Resende remercie les dieux d'avoir ramené sain et sauf Damião de Góis «de la source lointaine du Don entre mille dangers», auxquels il a été exposé parmi des peuplades païennes et farouches, «les Sarmates sauvages et le cruel Hénioque, là où Borée gèle durement la mer et où le

⁷⁸ Allen, n° 2826, t. X, p. 252 [cf. *supra*, note 28], 255. Cf. *Fides, religio moresque Æthiopum*, Louvain, 1540, f. G2 r : «Nam cum perfunctus Germanicis & Sarmaticis Legationibus, e Belgica ad Regem meum (...) redeo (...)».

⁷⁹ CM, IV/4, p. 9.

⁸⁰ Cf. les textes de Peter Skarga de 1573 et de Possevino de 1579 auxquels renvoie Gottfried Schramm, *Der polnische Adel und die Reformation 1548-1607*, Wiesbaden, 1965, p. 153.

⁸¹ CM, IV/25, p. 65.

⁸² CM, IV/10, p. 27.

⁸³ CM, III/72, p. 235. Le nom de l'hydromel noté par Góis, *mede*, semble plus proche du lithuanien (*medūs*) où du vieux-prussien (*meddo*) que de la forme iodisée du vieux-slavon, du russe (*měd*) et du polonais (*miod*).

Scythe traverse une onde figée par les aquilons»⁸⁴. Vocabulaire de rhétorique humaniste, qui n'abuse pas ceux qui en ont la pratique, et dont Góis ne dédaignera pas d'user lorsqu'il placera Dantzig «aux rivages extrêmes du monde»⁸⁵.

Quand plus tard, au Portugal, il racontait ses souvenirs à des auditeurs avides (tels furent, à l'automne 1533, D. João III et les princes de la famille royale)⁸⁶, l'imprécision des termes et du langage a pu faire naître, de bonne foi, la légende. Fort courantes au XVI^e siècle, des expressions comme *naquelas partes* et autres tournures de ce genre, qui facilitaient aux contemporains le maniement d'une projection géographique confuse, donnent de la tablature aux critiques modernes. Damião de Góis n'est pas toujours clair sur la distribution des pays «sarmates». Quoi qu'il en dise, il n'est pas allé en Livonie, mais bien en Lithuanie. S'il distingue les Russes des Moscovites, on aimerait qu'il explicite la différence. La «Russie» dont Jan Tarnowski était palatin depuis 1527 correspond à l'Ukraine d'aujourd'hui ; elle s'étendait de la Petite Pologne jusqu'au Don⁸⁷. Dans le texte de Damião de Góis il n'est pas transparent s'il s'agit de cette Russie rouge ou de la Russie blanche.

Pour désigner les régions maritimes de la Baltique, but premier de ses missions, Góis emploie le mot néerlandais d'Oostland, de contenu également

⁸⁴ Le poème de Resende est dans le *Farrago carminum clarissimorum virorum ad Damianum Goes equitem lusitanum*, publié dans les *Opuscula*, f. *k 4 :

«Estis porro Dei, vosque hominum pia
Tangit cura, Goem qui incolumem mihi
Extremo a Tanais fonte, pericula
Inter milia reducit
Inter Sauromatas barbarie truces
Sævumque Heniochum, qua Borea mare
Non mitis glaciæ, permeat et Scythia
Concretam undam Aquilonibus
Inter tot populos, qui neque numina
Divorum metuunt, cæde nec abstinēt
Atroces animos bilis ubi impulit
Et ferri furor impotens.»

Le poème de Grapheus «Clarissimo Damiano Goi, Lusitano, eius Nationis in Antverpia Consuli, Regio nomine a Schythis redeunti» est dans *Legatio*, f. D v ; il est reproduit par Beau [cité *supra*, note 8], p. 199.

⁸⁵ *Deploratio*, f. N1 v : «ex illis ultimis terrarum orbis». «(...) extremæ illæ Gades», dira à Góis, en 1539, pour désigner sa patrie, Tiedemann Giese, issu d'une famille du patriciat de Dantzig et évêque de Kulm/Chelmno (*Epistolæ*, f. g 2 r).

⁸⁶ Sur le plaisir que prirent le roi, ses frères et des seigneurs à entendre le récit de ses voyages, cf. *Procès*, p. 74. Quelques années plus tard, João Rodrigues de Sá e Meneses, souhaitant avoir une information «sur tout le pays situé dans le Septentrion» se rappellera que Góis est allé en Pologne, et s'adressera à lui (*Epistolæ*, f. g 3 r).

⁸⁷ Maciej de Miechow, *Tractatus de duabus Sarmatijs Asiana et Europiana et de contentis in eis*, Cracovie, 1517, f. D5 r-v.

flou⁸⁸. Et lorsque dans un contexte où sont citées la Norvège, la Gothie (c'est la Suède centrale), la Suède (c'est l'Uppland) et l'Islande, il cite Johannes Magnus «archevêque d'Upsal en Suède, avec qui j'eus une étroite amitié dans ces pays-là (*naquelas partes*)»⁸⁹, il faudrait, s'agissant de la Suède, qu'il l'y eût rencontré en 1525, en 1526 au plus tard, car Johannes Magnus, après un temps de prison envoyé cette année-là en Pologne par Gustav Vasa, ne revit jamais sa patrie⁹⁰. «Ces pays-là» s'entendra, en l'occurrence, des villes baltiques, Magnus s'étant fixé à Dantzig.

Damião de Góis, s'il n'a point parcouru les étendues tatares, terre d'Islam, a-t-il exploré cette terre d'évangélisation que fut pour lui la Laponie ? E.W. Dahlgren, après avoir mis en doute qu'il ait pu se rendre chez les Lapons⁹¹, en vint à estimer qu'à l'occasion de ses voyages de 1529 et de 1531 il n'était même pas allé en Suède⁹². La question mérite examen. Mme Hirsch s'est persuadée qu'il avait vu les Lapons. Postérieur aux missions de Pologne, son voyage aurait eu lieu dans les années 1530.

«Sans l'excuse d'aucune tâche officielle qui aurait pu le conduire dans cette région isolée, Góis suivit simplement une forte impulsion intérieure. Projetant de décrire le pays des Lapons, il désira se former un jugement personnel sur leurs conditions de vie.»⁹³

Une expédition de cet ordre, à chiffrer en mois, ne pouvait se faire, pour un homme non entraîné, qu'à la belle saison. Quand trouvons-nous, dans son curriculum des années 1530, le creux où placer un voyage en Scandinavie de l'auteur de la *Descriptio Laponiae* de 1540 ? Sa lettre à Erasme du 20 juin 1533, en grande partie consacrée à la question lapone, ne fait état que d'informations de seconde main⁹⁴. L'année 1534 étant celle du séjour à Fribourg,

⁸⁸ Le mot se rencontre dans des lettres de Rui Fernandes de Almada ; cf. Braamcamp Freire, *Notícias da feitoria de Flandres*, p. 201, 202, 244, et Themudo Barata [cité *supra*, note 19], p. 188, 244, 245.

⁸⁹ Góis, *Crónica do príncipe D. João*, éd. Graça Almeida Rodrigues, Lisbonne, 1977, p. 31.

⁹⁰ L'archevêque participe à une mission diplomatique à Lübeck en 1525. En 1526, il fait une visite pastorale en Jämtland. Sur les avanies qu'il subit cette année-là de la part de Gustav Vasa, cf. Martin, *Réforme*, p. 305-309 ; G. Carlsson (cité *infra*, note 118).

⁹¹ *Tvenne skrifter af den portugisiske riddaren Damianus à Goes : Veklagan öfver det lappska folkets nöd och Lapplands beskrifning i latinsk text, nu för första gången öfverflyttad till svensk genom Gösta Thörnell. Jämte en inledning om författarens lif och verk, hans resa i Sverige och brev-växling med den svensk ärkebiskopen Johannes Magnus, samt andra därmed sammanhängande ämnen af E.W. Dahlgren*, Stockholm, 1915, p. 16-17.

⁹² *Damianus a Goes Skrifter om Lappland utgifna af Föreningen för bokhandtverk 1915. Tillägg till inledningen om författarens lif och verk af E. W. Dahlgren*, Stockholm, 1917, p. 7-8.

⁹³ Hirsch, *Influence* [cité *supra*, note 16], p. 253. Les «preuves supplémentaires» promises par Mme Hirsch, p. 252, font défaut dans *Life*, p. 22, n. 37.

⁹⁴ Voir ci-après, p. 32-33.

la visite aux Lapons ne pourrait donc avoir eu lieu qu'après l'arrivée de Góis en Italie ⁹⁵. Au cours de ses années padouanes, il a certes voyagé, en Italie et en Allemagne. Mais ses voyages au-delà des Alpes ont été courts.

Góis a souffert de son premier hiver italien. En avril-mai 1535, il est à Rome ⁹⁶. Fin juin, il quitte Padoue pour Augsbourg, d'où il écrit le 14 juillet à Erasme ⁹⁷ une lettre qui inspire un mot à celui-ci : «Tu crains l'hiver dans la tiède Italie. Que ferais-tu chez les Lapons ?» ⁹⁸. Dès la fin de septembre, nous retrouvons Góis à Padoue ⁹⁹, où il passe l'hiver ¹⁰⁰. Sa santé est médiocre. Les vertiges dont il souffre font qu'«(il) ne peut s'accommoder ni des froids ni des chaleurs» ¹⁰¹. Détail à relever, sous la plume de l'explorateur présumé des fjells du grand Nord. Au printemps 1536, il se propose d'aller à Bâle, passer quelque temps auprès d'Erasme ¹⁰², et d'être de retour en Italie au début de l'automne. Le projet ne se réalise pas. Le 12 juin, il est encore à Padoue, d'où il écrit à D. João III ¹⁰³, à la veille de partir pour l'Allemagne. Il se rend à

⁹⁵ Sur les déplacements de Góis entre l'été 1533 et l'automne 1534, cf. Aubin, *Europe évangélique*, p. 216-223.

⁹⁶ Sur le séjour de Damião de Góis à Rome, cf. Erasme à Góis, 21.V.1535 (Allen, n° 3019, t. XI, p. 135) et 18.VIII.1535 (Allen, n° 3043, t. XI, p. 208-209) ; Góis à Amerbach, de Padoue, 23.VI.1535 (Hartmann, n° 1954, p. 356), et Amerbach à Góis, 31.VII.1535 (Hartmann, n° 1967, p. 367) ; Góis, *Crónica do príncipe D. João*, ch. XVII (éd. Graça Almeida Rodrigues, p. 47 en variante) ; et cf. J. Aubin, *Le Prêtre Jean devant la censure portugaise*, p. 191.

⁹⁷ Nous avons fait allusion, *Europe évangélique*, p. 224, aux liens d'affaires de Damião de Góis à Augsbourg. Il utilisait les courriers de Lucas Rem. En 1534 et 1535, ses lettres à Erasme passent par l'intermédiaire de ce dernier (Allen, nos 2987, 3076, 3078). De même en 1536 sa correspondance avec Boniface Amerbach (Hartmann, n° 5 2060, 2070, 2093 ; Hartmann lit «Pern» et n'identifie pas). En 1537 il fait passer la lettre de Sadolet à Mélanchthon par l'intermédiaire de marchands allemands résidant à Venise (Góis, *Procès*, p. 73) ; elle atteindra Wittenberg via Augsbourg (Góis à Sadolet, *Epistolæ*, d 2 v-d 3 r).

⁹⁸ Erasme à Góis, de Bâle, 18.VIII.1535 : «Times hyemen in Italia tepida. Quid faceres apud Pilapios ?» (Allen, n° 3043, t. XI, p. 207). Cette pointe d'Erasme convainc M^{me} Hirsch de la réalité du voyage en Laponie. La lettre de Góis du 14 juillet est perdue.

⁹⁹ Góis à Amerbach, 28.IX.1535 (Hartmann, n° 1983, p. 376-377). Par le même courrier, adressé à Lucas Rem à Augsbourg, Góis envoie des lettres à Erasme et à d'autres amis de Bâle et de Fribourg, Froben, Herwagen, Glareanus («Sigismundus») et Gilbert Cousin (cf. Allen, n° 3078, t. XI, p. 261). Erasme recevra la sienne le 15 décembre (Allen, n° 3076, t. XI, p. 259).

¹⁰⁰ Góis à Erasme, de Padoue, 22.XII.1535 (Allen, n° 3078) et 26.I.1536 (Allen, n° 3085).

¹⁰¹ Allen, n° 3078, t. XI, p. 262. Sur les vertiges, cf. Allen, n° 3043, t. XI, p. 207. Ils ont inspiré, dans l'esprit historico-médical alors en vogue au Portugal, un diagnostic à Thiago d'Almeida, *As vertigens de Damião de Góis*, dans *Revista de História*, XI (1922), p. 66-70.

¹⁰² Erasme, établi à Bâle depuis la fin de mai 1535, l'avait invité (Allen, n° 3043).

¹⁰³ La lettre, publiée par Guilherme J. Henriques dans le journal local d'Alenquer *Damião de Goes*, m'était restée inaccessible. Je dois à l'amitié de M. José Pereira da Costa, directeur des Archives Nationales de la Torre do Tombo, de m'en avoir donné la cote (Gaveta XXII-4-2 A). Góis proteste avec beaucoup de dignité en quelques lignes (malheureusement lacunaires du début en l'état actuel du document) de son «igualza, verdade (...)» et «inteyreza» (ceci à entendre dans le prolongement des attaques qui avaient transformé en échec son retour au Portugal en 1533, cf. Aubin, *Europe évangélique*, p. 216 sqq.). Il ne dit mot d'un départ proche pour l'Allemagne.

Ingolstadt, puis à Nuremberg, d'où le 15 juillet il annonce à son vénérable ami qu'il regagne Padoue sous trois ou quatre jours. Il y a la guerre en Suisse, et des troupes en Bourgogne, au Brisgau, en Alsace. Aussi ses amis de Nuremberg l'ont-ils dissuadé de poursuivre sa route vers Bâle ¹⁰⁴. Il est de retour à Padoue en août ¹⁰⁵. Sa présence y est attestée dans l'hiver, le printemps 1537, et le début de l'été ¹⁰⁶. En août 1537 il rentre, une fois encore, d'Allemagne ¹⁰⁷. A l'automne, il s'absente de nouveau, et revient en décembre ¹⁰⁸.

L'année 1538 est un blanc dans la correspondance de Góis, sans que nous le perdions de vue pour autant. En mars il fait un joyeux voyage à Rome et à Naples, en compagnie des deux amis qui vivent sous son toit, Splinter van Hargen, qui quelques mois plus tard deviendra son beau-frère, et Joachim Bürger, autrement dit Polites ¹⁰⁹. Cette même année voit s'imprimer à Venise sa traduction portugaise du *De senectute*. Entre mai et la mi-septembre, plus vraisemblablement en mai ou juin, il rencontre à Vicence Johannes

¹⁰⁴ Góis à Erasme, de Nuremberg, 15.VII.1536 (Allen, n° 3132, t. XI, p. 339-340). Cette lettre et une autre parvinrent à Bâle après la mort d'Erasme (Amerbach à Góis, 29.VIII.1536 ; Hartmann, n° 2059, p. 436-437), survenue le 11 juillet (Yvonne Charlier, *Erasme et l'amitié d'après sa correspondance*, Paris, 1977, se trompe qui la présente, p. 334, comme une des dernières lettres reçues par Erasme). Par crainte peut-être des troubles dont elle fait état, la lettre alla par Strasbourg et Sélestat, d'où Beatus Rhenanus, le 20 août, l'envoya à Amerbach — «misi literas nescio à quo scriptas ad Erasmum, nec enim sigillum agnosco» (Hartmann, n° 2055, p. 431 ; A. Horawitz et K. Hartfelder, éd., *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, Leipzig, 1886, n° 300, p. 429). Amerbach la reçut le 23 août (Allen, t. XI, p. 339 ; Hartmann, p. 437).

¹⁰⁵ Góis à Amerbach, de Padoue, 31.VIII.1536 (Hartmann, n° 2060, p. 437-438).

¹⁰⁶ Góis à Amerbach, 14.XII.1536 (Hartmann, n° 2093, p. 464-465). Le 26.IV.1537, Polites, de Padoue, donne de ses nouvelles à Clénard, cf. la réponse de Clénard dans Roersch, *Correspondance de Nicolas Clénard*, Bruxelles, 1940-1941, t. I, n° 39, lignes 68-69, 99, 104 ; trad., t. III, p. 70-72. De Padoue, le 1.VII.1537, Góis écrit à Sadolet (*Epistolæ*, f. d 2 r-d 3 v).

¹⁰⁷ Góis à «un sien ami», de Padoue, 27.VIII.1537 : «literas quas tandem diuturna mora itineribus interceptis, ob ingruentes undique bellorum strepitus, mense Augusto ex Germania reversus accepi» (*Epistolæ*, f. e 1 v).

M^{me} Hirsch, *Life*, p. 111, n. 117, ne suit pas Luís de Matos dans l'identification de cet ami anonyme à Jorge Coelho. Remarquons pourtant qu'il doit s'agir d'un ami portugais. Góis répond à une lettre du 31.XII.1536 de son correspondant, qui l'atteint dans le même temps que celle écrite par Clénard, d'Évora, le 25.XII.1536, qui lui arrive avec un retard identique, et vraisemblablement par le même courrier (cf. Góis à Clénard, dans Roersch, *Corresp. de Clénard*, t. I, n° 41, p. 136, lignes 1-2. Puisqu'elle accuse réception d'une lettre reçue en août, la réponse de Góis à Clénard ne peut être de «14. Cal. Augusti», 19 juillet ; on proposera «14. Cal. * Septembris», 19 août).

¹⁰⁸ Sadolet à Góis, de Rome, 30.XII.1537 : «Quod Pataviam redieris gratum mihi est, præsertim cum reversus sis valentior. Propinquioribus enim locis crebrius inter nos commeabunt litteræ» (*Epistolæ*, f. e 2 r-e 3 v). Le passage est mal interprété par Hirsch, *Life*, p. 112.

¹⁰⁹ Voyage chanté dans un poème de Polites du 2 avril 1538, publié dans le *Farrago carminum* [cité *supra*, note 84], f. m 1v-2 v.

Magnus ¹¹⁰. Fin 1538, il a regagné les Pays-Bas, où il se marie ¹¹¹. Le 4 juin 1539, il se fait immatriculer à l'Université de Louvain ¹¹². Dans l'été il travaille à la rédaction de ses *Commentarii* sur le siège de Diu, qui paraissent en septembre. En 1540 il prépare la publication de son second traité sur l'Ethiopie, qui sort des presses avec en appendice la *Deploratio lappianae gentis*.

On chercherait en vain, dans les admonestations pressantes de la *Deploratio* trace d'une impression personnelle. Góis y rappelle son action passée en faveur des Lapons. S'il les avait visités, il serait surprenant qu'il le taise. Pourtant, dans la description de la Laponie qu'il rajoute impromptu, en post-scriptum, au texte de la *Deploratio*, deux petites phrases le posent en homme qui est allé sur les lieux. Se serait-il, encore célibataire, en 1538, où abandonnant son foyer, au printemps de 1540, aventuré au fond du golfe de Bothnie ? Ou bien Damião ne doit-il son savoir qu'au commerce de l'archevêque d'Upsal ?

IV

L'AMITIÉ DE JOHANNES MAGNUS ¹¹³

Ils ne se sont pas connus en 1529 ¹¹⁴, pas plus qu'en 1527 Góis n'avait fait la connaissance d'Olaus lorsque celui-ci, au cours d'une mission auprès de Marguerite d'Autriche, était passé par Anvers ¹¹⁵. Ils ne se rencontrèrent qu'en 1531, nous ignorons par quelle entremise, durant le séjour prolongé du Portugais à Dantzig. Dantiscus, en tout cas, l'ambassadeur de Sigismond I^{er} à la cour impériale, que Damião a pu croiser au début de 1531, n'y fut pour rien. Il n'y a aucune trace de relations entre le secrétaire de la *feitoria* d'Anvers et

¹¹⁰ Cf. ci-après, p. 269.

¹¹¹ Cf. la notice biographique *apud* Guilherme J. C. Henriques, *Inéditos goesianos*, I, p. 9. Les félicitations de Bembo sont du 5 avril 1539 (*Epistolæ*, f. 1 r-v).

¹¹² H. de Vocht, *Monumenta humanistica lovaniensia* [I], Louvain, 1934, p. 620 ; *Matricule de l'Université de Louvain*, IV, éd. A. Schillings, Bruxelles, 1961, p. 192.

¹¹³ En l'absence d'un ouvrage d'ensemble sur les Magnus, la meilleure biographie de deux carrières inséparables, celle de Jules Martin (*Confesseurs et Réforme*), est à compléter par quelques ouvrages et de nombreux articles parus depuis lors. Sur Johannes, la publication posthume d'un cours ancien de Johan Nordström (m. 1967), *Johannes Magnus och den götiska romantiken. Akademiska föreläsningar 1929*, Stockholm, 1975, est dans ses chapitres biographiques (p. 19-52) en partie dépassée (il a ignoré entre autres le *Tillägg* de Dahlgren de 1917). Bonne mise au point dans *Svenskt biografiskt lexikon*, fasc. 97 (Stockholm, 1973), art. «Johannes Magnus» par Sten Lindroth, p. 220-226 ; et du même, *Svensk lärdomshistoria. Medeltiden. Reformationstiden*,

le diplomate humaniste déjà célèbre ¹¹⁶, qui d'ailleurs, absent de son pays depuis plusieurs années, n'était pas lié alors au milieu des exilés suédois de Dantzic ; il ne fera connaissance de Johannes Magnus qu'à son retour en Prusse, à l'automne de 1532 ¹¹⁷. Johannes (1488-1544) était en Pologne depuis la fin de 1526. Gustav Vasa l'avait éloigné en l'envoyant négocier son mariage

Stockholm, 1975, p. 288-309 : «Bröderna Magnus och goticismen». Sur Olaus plus particulièrement, voir la postface de John Granlund à son *Kommentar*, p. 561-601, dont on lira une version anglaise, légèrement retouchée, aux p. 1-37 de Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus* (Romae 1555). Photolithographic reprint, with an introduction by John Granlund, Copenhagen, 1972. Dans la monographie de Richter (qui remplace l'étude insuffisante de Ed. Lynam, *The Carta marina of Olaus Magnus, Venice 1539, Rome 1572*, Jenkintown, 1949), les pages consacrées à la vie de Magnus (p. 9-47).

Ces lignes furent écrites en 1982. Dans le même temps parut l'ouvrage fondamental de Kurt Johannesson, *Gotisk renässans. Johannes och Olaus Magnus som politiker och historiker*, Stockholm, 1982, assez critique de Johannes politicien. Il en existe une traduction anglaise légèrement abrégée et non mise à jour, *The Renaissance of the Goths in Sixteenth-century Sweden Johannes and Olaus Magnus as politicians and historians*, tr. James Larson, University of California Press, 1991.

¹¹⁴ C'est la date adoptée par Bataillon, *Cosmopolitisme*, p. 137 ; par M^{me} Hirsch, *Life*, p. 29. «By 1529», selon H. de Vocht, *John Dantiscus and his Netherlandish friends as revealed by their correspondence 1522-1546 published from the original documents*, Louvain, 1961 (*Humanistica Lovaniensia*, 16), p. 265. Grape, *Olaus Magnus*, p. 57, 115, donne 1530.

Góis dit bien, en 1540, avoir déjà reçu de Johannes plusieurs lettres sur le sort des Lapons lorsqu'il rédigeait son *De Pilapiis*, daté du 1.XII.1531, mais il ajoute qu'il écrivait sous le coup encore de l'émotion (cf. *infra*, n. 128), ce qui les situe dans l'automne de 1531. Ni le texte de Góis du 1.XII.1531 (cf. *infra*, p. 263), où il n'est point question d'une telle correspondance, ni la lettre de Grapheus à son frère lui envoyant le manuscrit de la *Legatio* le 15.VIII.1532 (lettre dans laquelle un *jampridem* au sens faible se rapporte aux voyages de Góis en Pologne, non à ses rencontres avec Johannes Magnus) ne laissent apparaître qu'un long temps se soit écoulé, et qu'une seconde rencontre à Dantzic soit intervenue, depuis la promesse faite à l'archevêque d'écrire sur l'Ethiopie. Góis put éveiller la curiosité des Magnus parce qu'il possédait déjà une information acquise antérieurement. La requête de Johannes eut seulement pour effet de la lui faire mettre en latin.

¹¹⁵ Cf. le rapport d'Olaus Magnus à Gustav Vasa, de Dantzic, 14.X.1527, dans *Handlingar rörande Skandinaviens historia*, I, Stockholm, 1816 [p. 7-26], p. 9 ; et son autobiographie, p. 3-4. Sur le contexte, Sven Lundkvist, *Sverige och Nederländerna 1524-1534*, dans *Scandia*, 27 (1961), p. 9-52.

¹¹⁶ M^{me} Hirsch, *Influence*, [n. 13], et moins catégoriquement *Life*, p. 28 et n. 25, estime que Dantiscus a pu introduire Góis auprès des frères Magnus. La citation sur laquelle elle s'appuie («Contracta inter nos Dantisci (Deo haud dubio auctore) amicitia»), repose sur un contresens que, si débutant latiniste fût-il, Góis n'aurait pas commis : *Dantisci* signifie «à Dantzic». M^{me} Hirsch, *Life*, p. 61-62, l'a reconnu, nous ne possédons aucun indice que Góis et Dantiscus aient été en relations. On note au plus qu'ils frayaient dans le même milieu : Dantiscus était à Cologne pour l'élection de Ferdinand comme roi des Romains, le 5.I.1531, et arriva en Flandres auprès de Charles Quint fin janvier (cf. la décevante monographie de M^{me} Inge Brigitte Müller-Blessing, *Johannes Dantiscus von Höfen. Ein Diplomat und Bischof zwischen Humanismus und Reformation (1485-1548)*, dans *Zeitschrift für die Geschichte und Altertumskunde Ermlands*, 92/93 (N.F. 31/32), 1967/68, aux p. 140-141).

¹¹⁷ Kolberg, *Briefwechsel*, p. 4.

avec la princesse Edwige, dont la main lui fut refusée ¹¹⁸. Olaus (1490-1557), tempérament non moins remarquable que son aîné, dans l'ombre duquel il se tenait, vivait hors de Suède depuis la fin de 1523 ¹¹⁹. Hostiles à la politique religieuse de Gustav Vasa, sans cesser de garder le contact avec leur patrie et avec leur roi, les relations dont ils jouissaient en Pologne leur avaient facilité l'établissement à Dantzig ¹²⁰. Champions du catholicisme dans le Nord, adversaires résolus des «loups luthériens» ¹²¹, un peu âpres, tout imprégnés qu'ils fussent d'érasme, les frères Magnus, étaient des personnalités d'un autre caractère que les commensaux fortunés, et depuis deux ans les professeurs, auxquels se frottait Damião de Góis. Leur expérience et leur tour d'esprit répondaient en lui, qui n'eut jamais la vocation d'antiquisant, à quelque chose de très direct : le patriotisme et l'observation des mœurs.

A ce double titre il avait écouté, à la *feitoria* de Flandres, des conversations sur l'Ethiopie et avait déjà réuni des notes ¹²². A Dantzig, ses interlocuteurs l'avaient fait parler «*de rebus Lusitanicis*», des exploits des Portugais, de ce Prêtre Jean dont la légende circulait dans le Nord ¹²³, de ces Ethiopiens dont ils avaient une idée confuse. Olaus avait cru en voir en Suède, en 1520, parmi les prisonniers du contingent français envoyé en 1519 au roi de Danemark, que la captivité décimait ¹²⁴. (Ces premiers Noirs à être vus en

¹¹⁸ Cf. Gottfrid Carlsson, *Johannes Magnus och Gustav Vasas polska frieri*, dans *Kyrkohistorisk Årsskrift*, 22 (1922), p. 1-76 ; Martin, *Réforme*, p. 309-312, et *Confesseurs*, p. 354-355.

¹¹⁹ Richter, p. 25.

¹²⁰ Sur le séjour en Pologne, Stella Maria Szacherska, *Uczni szwedcy na emigracji w Polsce*, dans *Odrodzenia i Reformacja w Polsce*, 17 (1972), p. 5-25, ajoute quelques références polonaises à des textes déjà connus ; l'auteur ignore la monographie de Richter sur Olaus.

¹²¹ L'expression est dans la lettre de Johannes à l'évêque de Lübeck du 23.III. 1527, éditée par W. Leverkus, *Correspondenz des flüchtigen Erzbischofs Johannes Magnusson von Upsala mit dem Bischofe und Domkapitel zu Lübeck*, dans *Archiv für Staats- und Kirchengeschichte der Herzogtümer Schleswig, Holstein, Lauenbourg*, 4 (Altona, 1840), à la p. 510 ; reproduite dans Thyselius [cité *infra*, note 137], appendice V, p. 18 sqq. Cf. Martin, *Réforme*, p. 172.

¹²² Sur son information cf. J. Aubin, *L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel*. Góis connaissait évidemment en 1531, le retour à Lisbonne de l'ambassade portugaise en Ethiopie de 1520-1526 mais n'avait pas d'information nouvelle sur les points de religion.

¹²³ Cf. Sven Svensson, *Kristian den Andres planer på en arktisk expedition och deras förutsättningar. Ett bidrag till de geografiska upptäckernas ideologi*, Lund, 1960 (Lunds Universitets Årsskrift, N.F. Avd. 1, Bd. 54, Nr. 5), p. 39, 181 ; Helga Toldberg, *Traditionen om Presbyter Johannes i Norden*, dans *Arkiv för nordisk filologi*, 70 (1961), p. 231-257. La lettre du Prêtre Jean à l'empereur Manuel de Byzance avait été traduite en suédois au XV^e siècle, texte dans (G.E. Klemming), *Prosadikter från medeltider*, I, Stockholm, 1887 (Samlingar utgifna af svenska Fornskrift-Sällskapet, 28), p. 343-350 ; cf. aussi Hans H. Ronge, *Konung Alexander. Filologiska studier i en fornsvensk text*, Upsal, 1957, p. 58-59. Une version danoise, *Historie om Jon Prest*, fut imprimée à Copenhague en 1510.

¹²⁴ Olaus, *De gentibus*, XI, ch. 31, «*De pœna servitorum infidelium per aquam gelatam inflictâ*» : «*Putabat Paulus Jovius Episcopus Nucerinus externarum regionum curiosus scrutator et scriptor, furum latronumque et similium malefactorum gravissimam fore pœnam quod frigidis*

Suède étaient sans doute des esclaves levés à la côte de Guinée par les Portugais, dont les vaisseaux étaient une cible favorite de la course normande). A la même époque, Johannes, à Rome, transcrivait Marco Polo ¹²⁵. Résidant à son tour à Rome, de 1524 à 1526, Olaus y avait croisé des moines abyssins ¹²⁶. Johannes pria son ami portugais de lui mettre par écrit, à son retour en Flandres, l'information qu'il avait sur le Prêtre Jean, son empire, et la foi des Ethiopiens ¹²⁷.

Damião de Góis s'empessa de satisfaire la curiosité de l'archevêque d'Upsal, de qui il avait reçu, après son départ de Dantzig, des lettres dans lesquelles était déploré l'abandon spirituel de la Laponie ¹²⁸. Le mémoire en forme de lettre qu'il acheva le 1^{er} décembre 1531 se terminait par un rappel de leurs causeries sur les Lapons, encore païens, ignorants de Dieu et du Christ. D'autres personnes, dignes de créance, lui avaient appris la responsabilité des nobles suédois, qui tenaient ces malheureux à l'écart de la foi pour les mieux exploiter.

aquis guttatim super colla eorum dimissis, tanquam durioribus tormenta commissa flagitia confiterentur. Ita enim in Sarmatia sua testatur (...) Hos tamen Moschos in robore exuperant Sueones et Gothi (...). Soli Æthiopes ob verticis nimiam nuditatem hanc pœnam horrescunt. Licet raro perveniunt ad Aquilonares regiones, veniunt tamen inter subsidiarios milites a Rege Galliarum, Regi Danorum ad impugnandum Suetiam et Gothiam missos : quibus plerunque, Æthiopibus, pariter et Danis infeliciter pugnantibus, non frigida aqua infligitur, sed dura captivitas, et inevitabilis sepultura.»

Sur le corps français (cf. aussi Johannes Magnus, *Gothorum Sveonumque historia*, Rome, 1554, p. 780), commandé par Gaston de Brézé et recruté partiellement en Normandie, cf. Behrmann, *Kong Christian den Andens historie*, Copenhague, 1815, I, p. 149-151, 155-157, 188-189 ; II, p. 100-103. C. F. Allen, *De tre nordiske Rigers historie under Hans, Christiørn den Anden, Frederik den Første, Gustav Vasa 1497-1536*, III/1 : *Christiørn den Anden, Konge i Danmark, Norge, Sverrig, 1513-1523*, II/1, Copenhague, 1867, p. 134-136, 379-380. La Roncière, *Histoire de la marine française*, III, Paris, 1923, p. 165-166. L. Delavaud, *Les Français dans le Nord*, dans *Bulletin de la Société normande de Géographie*, 1911, p. 50-51 du tiré à part.

¹²⁵ Cf. Benedetto, *Il Milione*, Florence, 1928, p. CXLI ; d'où Richter, p. 22. La copie, «di lezione abbastanza accurata» selon Benedetto, occupe les feuillets 7-67 du ms. Ottob. Lat. 1875 de la Vaticane. Colophon : «Johannes Magnus Gothus Lincopensis anno Domini 1520 per mensem Augusti scripsit Rome in domo Sancte Brigide.»

¹²⁶ Olaus, *De gentibus*, VI/20 : «Mirantur plurimi quomodo tute et sane vivant homines in horrendis frigoribus plagæ Septentrionalis (...) hancque levem quæstionem ultra XXX annos audieram in Italia, præsertim ab Æthiopibus et Indis, quibus onerosus videtur vestibis sub zona torrida (...)».

¹²⁷ *Legatio*, f. A 2 v : «Quæ quidem cum tibi ordine narrassem, petisti a me, uti ea omnia (si quando ad Belgas redire mihi daretur) summatim descripta, una cum articulis fidei, ceremoniarum et status imperii illorum ad te mitteram (...)».

¹²⁸ *Deploratio*, f. N 2 v : «Id quidem postea mihi sæpius per literas confirmavit, quibus nondum ipse placatus acrem hujus negotii in fine illius primæ Preciosi Joannis legationis (quam ipsi Johanni Magno Gotho consecravi) mentionem feci». Traduction, *infra*, p. 282.

Ces dernières lignes de la lettre à Johannes Magnus furent imprimées, dans l'édition de 1532 de la *Legatio Presbyteri Ioannis*, sous le titre *De Pilapiis*, «Des Lapons».

De Pilapiis

Memini ornatissime presul, cum apud te essem te mihi rettulisse, sub Archiepiscopatus tui ditione esse, satis vastam illam Scythici orbis regionem quam Pilapiam vocant, ubi neque ulla Dei et Christi cognitio, neque lex neque ullus humane vivendi ritus est, res profecto miserrima, et a vestris haud christiane considerata. Accepi autem à viris cum bonis tum piis, vero verius esse vestros nobiles (proh dedecus ingens) causam dare, quo minus gentes illae e beluis mitiores factae, christianae fiant, quandoquidem ita sibi putant plurimum a turpissimo lucro et consueta rapina, quibus miseros et innoventes illos per insatiabilem avariciam gravissime premunt, ademptum iri. Oravi igitur tum te, quemadmodum et nunc quoque te oro atque etiam per Christum obsecro, ac non tantum ego, sed et omnes qui eodem spiritu mecum idem sentiunt, ut pro pastoralis tua sollicitudine summo conatu tantum efficias, immo et ex officio tibi a Christo commissio efficere debes, ut fœda illa et nimisque tyrannica procul nobilium vestrorum avaricia, simplicissimae illae animae ad Christi cognitionem alliciantur, pendentes deinceps principibus debita vectigalia, perinde atque cœteri Christiani suis principibus altropendere sunt soliti. Proinde videant nobiles illi vestri quid agant, ne cogant tantam perditarum ovicularum multitudinem olim coram Iudice Christo justissimum adversus tantam illorum avariciae tyrannidis ingluviem postulare iudicium. Tu vero praesul optime cura ut hanc rem in portum ducas quod si facis, vide quam gloriam, quam mercedem a Deo, quam vero laudem, quod praeconium habiturus sis ab hominibus. ¹²⁹

Je me souviens, très distingué prélat, que tu m'as relaté, lorsque j'étais auprès de toi, que se trouvait sous l'autorité de ton archiépiscopat cette vaste région du pays des Scythes qu'on appelle Laponie, où on ne connaît ni Dieu ni le Christ, où il n'y a aucune loi ni aucun mode de vie humain, chose vraiment très lamentable et par les vôtres considérée non chrétiennement. J'ai appris d'autre part d'hommes aussi bons que pieux que la vérité est que vos nobles, oh immense infamie, objectent à ce que ces peuples, rendus plus doux que des bêtes, ne soient faits chrétiens, car ils pensent qu'on leur enlèverait ainsi beaucoup du profit très honteux et de la rapine coutumière dont ils accablent, par une insatiable convoitise, ces malheureux et ces innocents.

Je t'ai alors prié, comme je te prie maintenant encore, et même te conjure par le Christ, et point seulement moi, mais bien tous ceux qui dans le même esprit sentent de même avec moi, de réaliser dans ta sollicitude pastorale, par le plus haut effort, cette grande chose. Ou plutôt, de par la

¹²⁹ Les dernières phrases du texte étant celles d'une lettre, le ton en est privé : «Reliquum est praesul ornatissime ut et quam diutissime et quam foelicissime valeas. Arbitror me brevi aut ad Lusitaniam ad Dominum nostrum Regem, aut ad Germanias hinc profecturum. Ubiubi autem me futurum esse contingerit, semper ex animo tuus ero. Fratrem tuum Olaum magnum Gothum mihi amicum multo suavissimum meis verbis iterum atque iterum salvere jubeas velim. Antverpiæ ex publicis Lusitanicæ nostræ nationis sedibus. Calend. Decemb. Anno M.D.XXXI.»

charge à toi confiée par le Christ, tu as le devoir de la réaliser afin que, cette ignominieuse et extrêmement tyrannique cupidité de vos nobles écartée, ces âmes très simples soient enfin attirées vers le Christ, payant désormais les impôts dus aux princes de même que les autres chrétiens ont accoutumé de les payer à leurs princes. Que vos nobles considèrent donc ce qu'ils font, de sorte à ne pas forcer une telle multitude d'âmes perdues à demander un jour devant le Christ Juge un jugement très équitable contre la si grande voracité de leur tyrannique convoitise. Toi, prélat excellent, aie soin de mener cette affaire à bon port, et si tu le fais, vois quelle gloire te sera réservée, quelle récompense de la part de Dieu, quelle louange, quel éloge de la part des hommes.

Le thème n'était pas nouveau. La reine Margareta l'avait fait entendre au XIV^e siècle ¹³⁰, Gustav Vasa, naguère, l'avait adopté. L'évangélisation des Lapons était au nombre des engagements qu'il s'offrait à prendre, le 10 septembre 1523 ¹³¹, en échange de la consécration par le Pape des clercs qu'il avait choisis pour renouveler le personnel épiscopal du royaume de Suède libéré du joug danois. Désigné ce même jour pour le siège métropolitain d'Upsal, Johannes Magnus, rentré de Rome en juin, était l'un d'eux ¹³². Le grand programme missionnaire énoncé par le souverain était, en fait, de sa rédaction, ou à tout le moins étroitement inspiré par lui, et ne reflétait ni les préoccupations du très réaliste occupant du trône, ni celle de la plus forte personnalité religieuse du pays, Hans Brask, l'évêque de Linköping. L'ardeur de Johannes inquiétait Hans Brask. Il jugeait hautement imprudente la diversion proposée au clergé, alors que s'insinuait la contamination luthérienne. Une seule vocation est connue avoir répondu à l'appel. Un moine de Vadstena, ancien chanoine de Skara, fut mandé par le roi en octobre 1525 pour aller en Laponie ¹³³. L'édit royal du 1^{er} avril 1528 sur les redevances assignées aux

¹³⁰ Sur les tentatives de christianisation du XIV^e siècle, cf. H. Hildebrand, *Sveriges medeltid. Kulturhistorisk skildring*, I, Stockholm, 1879, p. 57, 305 ; *Svenska Kyrkans historia* (éd. Hj. Holmquist et H. Pleijel), II. Ingve Brilioth, *Den senare medeltiden, 1271-1521*, Stockholm, 1941, p. 598.

¹³¹ Gustav Vasa au Pape, 10.IX.1523, dans Theiner, *Schweden und seine Stellung zum heiligen Stuhl unter Johann III, Sigismund III und Karl IX. Nach geheimen Staatspapieren*, II, Augsburg, 1839, n° IV, p. 9, et dans *GR*, I, p. 130 : « In primis, errores et perversas doctrinas Ecclesiam Christi turbantes, juxta episcoporum consilia explodemus. Deinde cogitabimus de meliori consilio quo Schismatici Moscovite, nostro regno vicini, ad unitatem Ecclesie convertantur. Terramque Lapponiæ Nostri Regni Suetie partem ab idolatria ad Christianum cultum converti faciemus. Nec omittere volumus quin aliquid auxilii contra Turci potentiam per subjectos nobis populos conferri faciamus. »

¹³² Sa désignation intervient le 10 ou le 11 septembre 1523, cf. Martin, *Réforme*, p. 185

¹³³ *Diarium vazstenense ab ipsis initiis monasterii ad ejusdem destructionem*, éd. E. Berzelius, Upsal, 1721, p. 179-180 ; *GR*, III, p. 167. Hildebrand, *op. cit.*, I, p. 307 ; Martin, *Réforme*, p. 317 (avec une fausse référence) ; Sven Ingmar Olofsson, dans Gunnar Westin, éd., *Övre Norrlands historia, I. Tiden till 1600*, Umeå, 1962, p. 257-259, et références p. 542 (conformément au pli luthérien de l'historiographie suédoise, crédite Gustav Vasa du souci d'évangélisation, qui était d'inspiration catholique et celui de l'archevêque).

birkarl — ces «nobles» que flétrit Damião de Góis — ne référera point au devoir de conscience qu'avait tracé l'*electus* d'Upsal ¹³⁴.

Celui-ci, de son côté, avait dû en rabattre de ses aspirations. Après les réticences d'Adrien VI à son égard, le refus de Clément VII d'entériner les nominations de Gustav ¹³⁵, ses propres penchants au réformisme et les gages qu'il en donnait (en 1525, il faisait traduire en suédois le Nouveau Testament en prenant pour base le *Novum Testamentum* d'Erasme et non la Vulgate) ¹³⁶, le laissaient désarmé devant le courant luthérien. Dans le rapport sur l'état de l'Église de Suède qu'il adressa à Clément VII, postérieurement à la diète de Västerås (1527), les Lapons furent passés sous silence ¹³⁷. Il avait de bien plus pressants soucis. La carrière de grand prélat novateur et d'homme d'Etat qu'il avait ambitionnée était brisée net par l'implacable autoritarisme du roi.

Damião de Góis, étrangement, semblait faire abstraction du conflit qui bouleversait l'Église suédoise. N'était-il pas inconséquent d'en appeler à la sollicitude pastorale de l'archevêque comme si la politique religieuse de Gustav Vasa ne posait pas aux exilés des problèmes autrement graves, de lui représenter la gloire et la faveur divine qu'il gagnerait à sermonner les nobles et à prêcher les Lapons, alors que le roi de Suède venait d'installer à Upsal, en septembre 1531, un évêque schismatique à sa dévotion, que la confiscation de leurs biens par la Couronne vouait les frères Magnus à la gêne ¹³⁸, et qu'ils en étaient réduits à exercer leur ministère auprès des marins suédois qu'ils pouvaient toucher à Dantzic ? ¹³⁹

Ne mettons pas des admonestations intempestives au débit d'une légèreté d'homme du monde bien pensant. L'indignation dont brûlait Damião de Góis, dans son zèle tout frais d'humaniste chrétien, ne frappait pas sans équivoque, on le verra. Mais il ne se trompait que sur des faits. Attiré lui-même

¹³⁴ Le texte dans *GR*, V, p. 70-72. Sur les *birkarl*, cf. ci-après, p. 283.

¹³⁵ Clément VII nomma seulement Johannes administrateur de l'archevêché d'Upsal (Martin, *Réforme*, p. 300).

¹³⁶ Sur ses collusions avec Gustav Vasa en 1523-1525 et sur la réserve de Hans Brask à ce qu'il représentait, cf. Gunnar Olsson, *Stat och kyrka i Sverige vid medeltidens slut*, Göteborg, 1947, p. 232-248.

Le Nouveau Testament suédois diffusé par les luthériens en 1526 était sans doute, retouché, celui qu'avait préparé Johannes Magnus, cf. Arthur Adell, *Nya testamentet på svenska 1526. Till frågan om dess tillkomst och karaktär. En kyrkohistorisk studie*, Lund, 1936 (dont la thèse a fait l'objet de réserves dans la recension de N. Lindqvist, dans *Kyrkohistorisk Årsskrift*, 1937, p. 272-284).

¹³⁷ *Apologia J. Magni ad conciliarios regni Sueciae*, dans Theiner, *op. cit.*, II, n° IX, p. 16-21 ; reproduit de Theiner par P. E. Thyselius, *Handlingar till Sveriges Reformations- och kyrkohistoria under Konung Gustaf I*, I/2, Stockholm, 1842, appendice, n° IV, p. 10-17. Sur la date, incertaine, cf. Martin, *Confesseurs*, p. 355, n. 2 ; sur le ton déclamatoire du morceau, *id.*, p. 356.

¹³⁸ Martin, *Confesseurs*, p. 376 ; Richter, p. 32, 35. Cf. Góis, *Deploratio*, f. N 1 r : outre l'archevêché d'Upsal, qui produisait 40.000 ducats d'or (*aurei*) par an, ils avaient perdu leurs biens de famille.

¹³⁹ Olaus, *Autobiographie*, p. 4.

par plus d'un aspect de la Réforme, il n'était point le seul à qui faisait défaut le sens d'une situation encore fluide. La rupture de Gustav Vasa avec Rome échappait à l'analyse de celui qui en était la première victime. Les exhortations de Damião de Góis n'étaient pas déplacées : elles sont l'écho des chimères que nourrissait à Dantzig l'archevêque dépossédé.

Johannes Magnus, en 1531, n'avait nullement perdu l'espoir de rentrer en Suède et d'y exercer les devoirs de sa charge ¹⁴⁰. Il se crut sur le point d'y réussir en 1532. La partie qu'il entama, avec il faut le reconnaître, rien en mains, donne la mesure de ses illusions. Comme il arrive aux exilés, il désirait violemment servir la patrie qui le rejetait. Exagérant le péril que faisait peser sur la Suède le débarquement en Norvège de Christiern II, il se mit en avant, envoya Olaus aux écoutes à Lübeck ¹⁴¹ et, faisant porter à Albrecht de Brandebourg les accreditifs, vieux de plus de cinq ans, qu'il n'avait jamais utilisés, il l'invita à entrer avec la Suède et le Danemark dans une alliance contre le trublion. Il le pria du même coup de déterminer Gustav à renverser sa politique intérieure, à supprimer les nouveautés religieuses et à renoncer aux spoliations des biens d'Eglise ¹⁴². On prendra garde, pour juger le choix de ce surprenant intermédiaire, que Johannes Magnus n'était pas le seul à considérer ouvertes les possibilités de l'attitude ducale. Un Dantiscus, des membres du clergé de Varmie partageaient cette opinion ¹⁴³.

Johannes Magnus brassait en même temps d'autres songes. Dans un mémoire sans doute rédigé par Olaus, il proposait au duc, beau-frère de Frederik I^{er}, de faire venir du Danemark et d'élever à sa cour le jeune Svante Sture, fils du populaire Sven Sture le jeune, dernier régent de Suède, dont les chances étaient grandes, disait-il, de monter un jour sur le trône ¹⁴⁴.

Le duc Albrecht n'alla pas aussi loin dans la machination. Tout prêt à entrer dans une alliance, — ce dont Johannes s'empressa, le 4 avril 1532, d'in-

¹⁴⁰ Michael Roberts, *The early Vasas. A history of Sweden, 1523-1561*, Cambridge, 1968, p. 90, juge à tort qu'en 1531 il avait abandonné la lutte.

¹⁴¹ Cf. le rapport sur les événements internationaux adressé par Olaus à Gustav Vasa, de Lübeck, 20.III.1532, dans *GR*, VIII, p. 362-365 ; Olaus, Autobiographie, p. 5.

¹⁴² Sur les relations entre Albrecht de Brandebourg et Johannes Magnus de 1532 à 1534, cf. Kolberg, *Aus dem Leben*, p. 15-20, et les documents annexes. La lettre de Johannes au duc du 1.I.1532 publiée par Kolberg, n° 6, p. 26-28, l'avait été déjà par Tschakert, *Urkundenbuch* [cité *supra*, note 71], II, n° 830, p. 275. Sur les démarches parallèles de Johannes auprès du duc de Saxe-Lauenbourg, au début de 1532, cf. la lettre de celui-ci à Gustav Vasa, son gendre, du 26.III. 1532, dans Sven Ljung, *Varför nämndes bröderna Magnus med tillnamnet Svinfot*, dans *Livrustkammaren*, X :12 (1966), [p. 245-256], p. 246.

¹⁴³ Cf. E. M. Wermter, *Herzog Albrecht von Preussen und die Bischöfe von Ermland*, dans *Zeitschrift für die Geschichte und Altertumskunde Ermlands*, 67 (1957), p. 198-311.

¹⁴⁴ *Puncta summaria*, s.d., dans Tschakert, *Urkundenbuch*, II, n° 838, p. 278 (qui propose la date, discutable, de février 1532), et dans Kolberg, *Aus dem Leben*, n° 8, p. 29-31 (qui reconnaît, p. 17, la main d'Olaus). Olaus signale dans son Autobiographie, p. 5, être allé à Königsberg en 1532. Et cf. Gottfrid Carlsson, *Gustav Vasa och Sturehuset*, dans [Svensk] *Historisk Tidskrift*, 1925, [p. 257-270], aux p. 267 sqq.

former Gustav Vasa ¹⁴⁵, — il obtint de ce dernier des assurances pour le libre retour en Suède des frères Magnus. A la fin de 1532, Johannes reçut des sauf-conduits ¹⁴⁶, sur la valeur desquels le vieil évêque de Linköping, également réfugié à Dantzig, se montrait sceptique et même pis, inquiet ¹⁴⁷. Les Magnus s'empressèrent de gagner Rome : le 27 juillet 1533, Johannes fut enfin sacré, il reçut le pallium le 14 septembre ¹⁴⁸. Cette consécration, dont il avait attendu beaucoup, ne servit de rien. A son retour en Pologne, en 1534, le duc Albrecht ne donna pas suite à une nouvelle demande d'intercession pour faciliter son entrée en Suède ¹⁴⁹. En vain fit-il des avances à Gustav Vasa ¹⁵⁰. En vain manda-t-il au chapitre d'Upsal, en décembre 1534, que désormais investi de la dignité archiépiscopale, il espérait en la coopération active du roi pour «restituer toute l'Eglise de Suède à l'unité catholique et apostolique» ¹⁵¹. Ces appels restèrent sans effet. Les deux frères se trouvèrent à Dantzig guettés par le demi-oubli et par la pauvreté.

Plusieurs fois rééditée et traduite, dans les années qui suivirent sa parution, en 1532, sous le titre de *Legatio magni Indorum Imperatoris Presbyteri Joannis* ¹⁵², la lettre de Damião de Góis à Johannes Magnus rencontra un vif succès. En attirant l'attention, par son appendice, sur les tâches du catholicisme dans le Nord, elle fut sans doute un des rares signes à conforter l'archevêque d'Upsal.

Le sort des Lapons continuait de hanter Damião de Góis. En juin 1533, à la veille d'un retour au Portugal qu'il crut définitif, il sollicita Erasme de mettre en jeu sa haute autorité.

«Je me rappelle t'avoir offert à Fribourg le petit livre sur le Prêtre Jean et la foi et les mœurs de ses sujets à la fin duquel est notre exhortation à Johannes Magnus Gothus, archevêque d'Upsal, sur la Pilapie ou Laponie, province de la région scythique passablement vaste, en bonne partie placée sous la juridiction du dit archevêque, que Jacob Ziegler a décrite savamment dans sa *Schondia* ou *Schonlandia* (d'après ce que lui en a narré ce même

¹⁴⁵ GR, VIII, p. 371 ; Martin, *Confesseurs*, p. 376.

¹⁴⁶ Cf. Johannes Magnus au duc Albrecht, de Dantzig, 15.XI. 1532, dans Tschakert, *Urkundenbuch*, II, n° 880, p. 289. Sur les relations de Johannes Magnus avec Johan Reineck, l'envoyé prussien en Suède, cf. Gottfrid Carlsson, *Från Erik Segersåll till Gustav Vasa* [cité *infra*, note 219], ch. II, «Doktor Johan (Hans) Rheynek, Gustav Vasas förste tyska kansler», p. 44-46, 48, 49.

¹⁴⁷ Hans Brask à Mauritius Ferber, évêque de Varmie, de Dantzig, 29.XII.1532, dans Kolberg, *Aus dem Leben*, n° 11, p. 34-35.

¹⁴⁸ Martin, *Confesseurs*, p. 597-598. Richter, p. 32-33.

¹⁴⁹ Martin, *Confesseurs*, p. 599-601.

¹⁵⁰ GR, IX, p. 376-377 (sur son voyage à Rome), 385-386 (annonce la libération, ce jour même, d'un agent suédois détenu à Dantzig). Olaus, *Vita*, p. 133.

¹⁵¹ GR, IX, p. 391.

¹⁵² Cf. Francisco Leite de Faria, *Estudos bibliográficos sobre Damião de Góis e a sua época*, Lisbonne, 1977, p. 12-14.

archevêque), où n'existe ni loi ni aucune connaissance du Christ sauveur et de ses bienfaits, chose en vérité remarquablement impie et très déplorable à un cœur pieux.

Cela m'accable d'une commisération extrême pour ce peuple très simple et me trouble, puisque j'ai appris et que je tiens pour certain (lorsque j'étais chez les Danois, les Prussiens et les Livoniens), d'un grand nombre de marchands intègres qui y fréquentent pour leurs affaires, que ces Lapons sont des hommes extrêmement simples et innocents, et à la manière des brutes ne vivent sous aucune loi. D'où il est à croire que l'on puisse aisément les induire à recevoir l'évangile du Christ, si les rois et les princes (je parle des chrétiens) qui les gouvernent au moyen de redevances imposées leur faisaient remise de quelque chose de ces redevances, renonçant au profit d'une levée très infâme. Je dis cela pour savoir de façon certaine que cette aristocratie ne permet du reste pas qu'aucun prédicateur sincèrement chrétien aie accès à eux pour annoncer l'évangile. Ils craignent en effet (tout à fait conscients, n'est-ce pas, de leur cupidité tyrannique) que ces simples et ces brutes, rendus plus avisés par la prédication évangélique et la fréquentation d'hommes chrétiens, ne refusent ensuite de droit de subir les ordres si indus qui les imposent. Une telle misère, certes, ne peut nullement être tolérée par des consciences pieuses. Je te prie donc de par le Christ et je te conjure, non pas tant pour moi que pour ces malheureux et pour le Christ lui-même, d'écrire quelque chose sur cette affaire si lamentable, ou de bien vouloir ajouter à notre exhortation une lettre de recommandation afin que, tes illustres écrits parvenus aux Suédois, aux Goths et autres hommes de ce genre, les tyrans et les tueurs d'âmes de cette sorte, mus de quelque pitié, s'éveillent d'une telle incurie, afin que les âmes des malheureux Lapons ne périssent pas si négligemment par leur faute.» ¹⁵³

Erasme avait accueilli Damião de Góis en importun, quelques mois plus tôt, et n'avait pas fait de cas de l'exemplaire de la *Legatio* qu'il lui remettait. Renseignements pris, il se repentait de n'avoir pas mieux traité ce Portugais estimable, généreux et peut-être utile. Il se justifia de sa réserve et de cette inadvertance et, à propos de «la ruine de la race lapone, qui est spoliée par des princes chrétiens des biens matériels et n'est pas autorisée à s'enrichir des biens spirituels, qui est pressée par le joug humain et n'est pas enseignée à se soumettre au suave joug du Christ», formula des banalités sur l'opposition entre cupidité et pitié, et sur la préférence des grands, qui évaluent les victoires en butin, à commander à des bêtes plutôt qu'à des hommes ¹⁵⁴. Tout en se déclarant pleinement disposé à faire ce qui lui était demandé en faveur des Lapons, il invoquait les difficultés de la librairie, et ne prit aucun engage-

¹⁵³ Góis à Erasme, 20.VI.1533 (Allen, n° 2826, t. X, p. 253-254). On trouvera une traduction plus littéraire de ce passage (avec une annotation qui laisse à désirer) dans Aloïs Gerlo, éd., *La correspondance d'Erasme*, X, Bruxelles, 1981, p. 327-329.

¹⁵⁴ Erasme à Góis, 25.VII.1533 (Allen, n° 2846, t. X, p. 274).

ment. Il n'avait cependant pas négligé la requête de Góis, et quelques mois plus tard lui écrivit au Portugal :

« Sur les Lapons je devais faire ce que tu voulais, mais l'imprimeur m'a fait défaut, et pas seulement pour cela. J'ai cependant fait ce qui était possible : je me suis occupé de faire traduire en allemand ta lettre à l'archevêque et de l'ajouter à un petit livre traduit en allemand qui racontait l'obédience du roi des Ethiopiens rendue au Pape. » ¹⁵⁵

Damião de Góis, assurément, entretenait Erasme de sa marotte, lors du séjour de plusieurs mois qu'il fit sous son toit en 1534. Son hôte l'en taquinait encore, par la plaisanterie sur les froidures laponnes de sa lettre d'août 1535. Erasme, qui n'avait visiblement aucune idée personnelle sur la question, avait parlé de consacrer à la cause des Lapons un opusculé ¹⁵⁶, mais la mort le frappa sans qu'il ait écrit mieux que quelques mots d'hommage déguisé, dans son *Ecclesiaste* de 1535, sur « certains hommes de bien et attachés à la propagation de la religion [qui] se plaignent de ce que les Lapons de Scythie septentrionale soient tenus assujettis par je ne sais quels princes chrétiens », qui ne les laissent pas s'enrichir des richesses évangéliques ¹⁵⁷.

Entre mai et la mi-septembre 1538, Damião de Góis rencontra les frères Magnus à Vicence, « inopinément », ce qui sous-entend que les relations avec eux s'étaient un peu relâchées. La rupture, en 1537, de Mélanchthon avec Góis, qui s'éloigne dès lors de ses sympathies luthériennes, n'a pu que faciliter leur reprise ¹⁵⁸. Elles vont se maintenir assez étroites, jusqu'à la mort de Johannes au moins, et certainement plus attentives qu'il n'y paraît par la seule correspondance conservée. Des cardinaux qui vont se mêler du sort de l'archevêque d'Upsal, tous attachés, avec des horizons fort divers, à la restauration de la foi, tels l'érasmien Giberti, Cervini (futur Marcel II), Caraffa (futur Paul IV), certains sont en relations avec Góis, Sadolet, Pole ; et l'un des plus actifs, Bembo, est un ami très cher. Dans ce cercle d'amis on entrevoit, derrière Góis lui-même, Splinter van Hargen ¹⁵⁹.

¹⁵⁵ Erasme à Góis, 11.III.1534 (Allen, n° 2914, t. X, p. 367).

¹⁵⁶ Góis, dans la *Deploratio*, f. N 2 v, présente cette intention d'Erasme comme de 1534, postérieure au projet manqué de 1533.

¹⁵⁷ Erasme, *Opera*, éd. Leyde, 1704, t. V, p. 813 : « Quidam viri boni et propagandæ religionis studiosi queruntur Pilapios Scythiæ Septentrionalis populum mire simplicem ac rudem a nescio quibus principibus christianis teneri ditione, sed ita duro premi iugo humano ut eis non imponatur suave jugum Christi atque ita spoliari bonis externis ut non ditentur opibus evangelicis ».

¹⁵⁸ Sur la rupture de Mélanchthon avec Góis, cf. Aubin, *Europe évangélique*, p. 227-228.

¹⁵⁹ Cf. ci-après, p. 275. Dès 1539 on voit Olaus en correspondance avec Madruzzo, évêque de Trente et futur cardinal [cf. *infra*, note 272], avec lequel Splinter van Hargen était très lié.

Occupant leur inaction à des travaux savants, — Johannes acheva en 1536 son « Histoire de l'Église d'Upsal »¹⁶⁰, — les deux frères avaient vécu dans l'attente de la convocation d'un Concile qui porterait remède à leurs malheurs¹⁶¹. Paul III convoqua les Pères à Mantoue. L'invitation aux évêques scandinaves est datée du 10 octobre 1536¹⁶². En 1537 les Magnus étaient de nouveau à Rome, où leur présence éveilla peu d'intérêt¹⁶³. « Rome est toujours pareille à elle-même », écrivait Johannes à Dantiscus, en janvier 1538¹⁶⁴.

Le concile convoqué à Mantoue pour 1537 se réunit finalement l'année suivante à Vicence. Il ne rassembla qu'une poignée d'évêques de l'Italie du Nord : cinq seulement faisaient cortège aux trois légats pontificaux lors de la procession d'ouverture, le 12 mai 1537¹⁶⁵. Seul étranger, Johannes, malade, n'y participa pas¹⁶⁶. Sa présence étonnait¹⁶⁷. On comprend la surprise de Damião de Góis d'avoir retrouvé là ses amis suédois. Ils étaient arrivés le 30 avril, avec un train si piteux qu'ils avaient eu du mal à se faire héberger¹⁶⁸. « Totalelement démunis », « vivant beaucoup plus chétivement qu'autrefois », ils étaient résignés, voyant le tour que prenait le concile, à se fixer à Venise et à y subsister de la générosité d'autrui et des leçons qu'ils donneraient¹⁶⁹.

¹⁶⁰ Birger Swartling, *Johannes Magnus' Historia Metropolitanæ Ecclesiæ Upsalensis*, dans *Historiska studier tillägnade Harald Hjärne*, Upsal-Stockholm, 1908, p. 117-124.

¹⁶¹ Cf. Johannes Magnus à Dantiscus, de Dantzic, 5.IV.1536, dans Kolberg, *Briefwechsel*, p. 34.

¹⁶² Martin, *Réforme*, p. 304.

¹⁶³ Martin, *Confesseurs*, p. 603-607, 195 ; Richter, p. 34.

¹⁶⁴ Isak Collijn, *Johannes och Olaus Magnus i Uppsala Universitetsbibliotek förvarade bref till Johannes Dantiscus*, dans *Kyrkohistorisk Årsskrift*, 11 (1910), [p. 133-148], p. 139 : « Roma semper est sibi ipsi similis ».

¹⁶⁵ B. Morsolin, *Nuovi particolari sul Concilio di Vicenza (1537-1538)*, dans *Nuovo Archivio veneto*, IV (1892), p. 10.

¹⁶⁶ Campeggio, Simonetta et Aléandre, cardinaux-légats, au Pape, de Vicence, 13.V.1538, dans Gaetano Capasso, *I legati al concilio di Vicenza del 1538*, dans *Nuovo Archivio veneto*, III (1891), p. 111. Johannes Magnus à Aléandre, 14.V.1538, dans Buschbell, n° 3, p. 4.

¹⁶⁷ L'évêque de Reggio d'Emilie, Ugo Rangoni, mande au cardinal Farnèse, le 30 avril, l'arrivée ce même jour d'« uno arcivescovo Germano o vero Dacio chiamato de titulo Ubedensis [sic] » (*Concilium Tridentinum. Diariorum, actorum, epistularum, tractatum nova collectio. Tomus quartus, Pars prima : Monumenta concilium praecedentia, trium priorum sessionum acta*, éd. Stephanus Ehses, Fribourg-en-Brisgau, 1904, n° 121, p. 164).

Les cardinaux-légats au Pape, 13.V.1538, dans Capasso, *loc. cit.* : « l'arcivescovo Upsalen. Gotto, gionto da Roma in Vicenza questa settimana santa credemo per ritrovarsi al concilio (...) ».

¹⁶⁸ Olaus, *Vita*, p. 143.

¹⁶⁹ Góis, *Deploratio*, f. N 1 r-v : « Hos inopinate postea Vicentiae reperi multo tenuius quam antea degentes, quem locum ex illis ultimis terrarum oris, propter promulgatum Concilium, ex quo nonnihil spei sibi ac suis calamitatibus conceperant, adeundum esse proposuerant. Concilio tandem intermisso, ii boni viri jam a suis facultatibus plane destituti, quibus dum ampliores essent, saepius in Aquilonaribus illis partibus, pro Romana Ecclesia pugnaverant et adhuc (si res successisset) pugnaturi essent, Venetias emigrant, vel aliena liberalitate, vel suis laboribus, praesertim docendo, ac instituendo, victum quaesituri, nullis enim aliis subsidiis niti poterant, nisi quod in numinis auxilio totam spem reposuerant. »

De Vicence, le 8 juillet, les cardinaux-légats alertaient le cardinal Alexandre Farnèse sur la noble victime de l'hérésie, qui avait préféré l'exil à une vie très large, maintenant si pauvre qu'il avait dû vendre ses chevaux ¹⁷⁰. Farnèse en écrivit à Paul III le 15 juillet ; celui-ci, le 2 août, de Nice, octroyait un subside de cent ducats, mais refusait de verser une mensualité de trente ducats ¹⁷¹. Giberti, l'évêque de Vérone, secourait les Magnus ¹⁷². Le patriarche de Venise, Jeronimo Quirini, emmena Olaus avec lui, en août ¹⁷³. Johannes suivit à la mi-septembre ¹⁷⁴, avec l'espoir que le concile reprendrait en février suivant ¹⁷⁵. Quirini les hébergea de l'automne 1538 à décembre 1540 en son palais archiépiscopal et assura, avec Giberti, leur entretien ¹⁷⁶. Damião de Góis ne laissa pas de les secourir ¹⁷⁷.

En 1539, Olaus publia à Venise sa fameuse *Carta marina*, atlas des pays nordiques en neuf grandes feuilles, afin, dira-t-il plus tard, «que le Saint-Siège Apostolique et tous les hommes de bien puissent clairement considérer qu'une très grande partie du monde chrétien, avec une population innombrable, s'est détachée de l'unité du Saint-Siège Apostolique» ¹⁷⁸. Dans les livrets explicatifs qui accompagnent l'atlas, néanmoins, l'accent est au seul patriotisme nordique. L'un, en allemand, est dédié au Sénat de Dantzig ¹⁷⁹.

¹⁷⁰ *Concilium tridentinum*, vol. cit. n° 128, p. 170-171 ; Buschbell, n° 4, p. 5-6.

¹⁷¹ *Concilium tridentinum*, loc. cit., p. 171, n. 2.

¹⁷² Olaus, *Vita*, p. 143 ; d'où Martin, *Confesseurs*, p. 196.

¹⁷³ Martin, *Confesseurs*, p. 199 ; Richter, p. 34.

¹⁷⁴ Martin, *ibid.*, d'après Olaus, *Vita*, p. 145, où il est mis en relief que Johannes arriva le premier à Vicence et en partit le dernier. Selon Olaus, p. 143, l'hospitalité du cardinal Quirini était assurée aux Magnus avant même leur arrivée à Venise. Góis est moins précis : «Quo [Venise] cum pervenissent, solum ab Hieronymo Quirino Patriarcha Veneto, in ipso Patriarchatu humanissime accepti hospitantur, ubi ad hunc usque diem dilatum Concilium expectantes hærent» (*Deploratio*, f. N 1 v).

A Venise Johannes exerça un peu de ministère, confirmant des enfants (*De gentibus*, IV/11).

¹⁷⁵ Johannes Magnus à Dantiscus, de Venise, 20.XII.1538, dans Kolberg, *Briefwechsel*, n° 7, p. 41.

¹⁷⁶ Olaus, *Vita*, p. 145. Les recherches d'archives sur ce point de Martin ont été vaines (Martin, *Confesseurs*, p. 200, n. 1).

¹⁷⁷ La lettre de Johannes à Góis du 1^{er} avril 1541 (ci-après, p. 273) l'atteste implicitement.

¹⁷⁸ Olaus, *Vita*, p. 6, sous 1539 : «In eodem patriarchato (suplendo defectum Cosmographiæ Ptolomei) fideliter imprimi curavit cartam omnium septentrionalium regionum ac provinciarum eisdem ultra mare in viciniore situ conjuncturam, ut Sancta Sedes Apostolica et omnes boni clare intueri possent maximam Christiani orbis partem cum innumerabili gente ab unitate Sanctæ Sedis Apostolicæ defecisse.» Oskar Garstein, *Rome and the Counter-reformation in Scandinavia until (...) 1622*, I, 1539-1583, Oslo-Bergen (1963), p. 18-19, accepte comme tel ce témoignage tardif.

¹⁷⁹ *Ain Kurze avseglung vnd verklerung der neuuen Mappen von den alten Gættensreich vnd andern Nordlenden sampt mit den uunderlichen dingen in land und uasser darinnen begriffen biss het also klerlich ineintuuel geschrieben. Vnd zu lob und eer der Künigkliche [sic] stat Danzig in Prayssen und gemainer nutz durch Olau Magnū Gotthū Lincopē. aussgangē Venedig nach Christi geburt 1539.*

La dédicace de l'autre, en italien, au Doge, célèbre Venise, «qui défend l'Europe de ses efforts, de ses conseils et de ses armes», et souhaite que les ennemis de la République — les Turcs, en l'occurrence — songent «que puisse sortir de ce Septentrion des hommes qui donneront à faire à toute l'Asie, comme toutes les histoires affirment que cela s'est déjà fait»¹⁸⁰.

De septembre 1539 à juin 1540, en neuf mois, Johannes mettait au net son «Histoire des rois des Goths et des Suédois» dans laquelle les *Hispani*, qui semblent n'être que les Espagnols, se voyaient honorés de l'appellation de «nobles fils des Goths»¹⁸¹.

L'usage fait par Damião de Góis en 1540 de la *Carta marina*¹⁸² atteste la persistance de ses liens avec les Magnus après son départ pour les Pays-Bas. On pourrait certes imaginer qu'il avait consulté à Vicence la *Carta* manuscrite. Nous avons cependant d'autres signes du maintien des relations. Les retrouvailles avaient ranimé chez Góis l'intérêt jamais perdu pour les Lapons. Lorsqu'en 1540 il mit sous presse, à Louvain, un nouveau traité sur la religion et les coutumes des Ethiopiens, *Fides, religio moresque Æthiopum*, il y adjoignit, sous le titre de *Deploratio lappianae gentis*, un texte dédié à Paul III. Ce nouvel appel en faveur des Lapons, beaucoup plus développé que celui de 1532, disait, en même temps que ses interventions passées, la détresse des frères Magnus victimes de leur fidélité à Rome¹⁸³. Si on le rapproche des lettres qu'écrivait à d'autres protecteurs l'archevêque d'Upsal à l'automne de 1540, le témoignage que Damião de Góis fit imprimer en septembre de cette année apparaît comme un geste où l'estime intellectuelle se double de l'amitié agissante.

Le 20 octobre, Johannes Magnus exposait à Paul III sa misère matérielle. Plutôt que d'être inutile en Italie, il émettait le vœu de regagner la

¹⁸⁰ *Opera breve, la quale demonstra, e dichiara, overo da il modo facile de intendere la charta, ouer delle terre frigidissime di Settentrione : oltra il mare Germanico, doue si contengono le cose mirabilissime de quelli paesi, fin'a quest'hora non cognosciute, ne da Greci, ne da Latini*, f. A 1 v.

La *Kurze Auslegung* est datée de juillet 1539, l'*Opera breve* du 21 juin 1539. Les deux brochures sont reproduites en fac-similé dans Richter. Le privilège papal pour la publication, signé de Blossius (Biagio Pallai), daté de Rome, 20 décembre 1538, avec en surcharge la date du 2 mars 1539, est publié en facsimilé par Richter, pl. III.

¹⁸¹ Johannes Magnus, *Historia de omnibus Gothorum Sveonumque regibus* (ou *Gothorum Sveonumque historia*), Rome, 1554 ; sur le temps de rédaction, p. 782 («cum generale Catholicæ Ecclesiæ concilium sollicito animo expectarem»). Les Goths sont présentés comme libérateurs de l'Hispanie (p. 496, 505), la Lusitanie seule étant restée aux Suèves, p. 495-496, 497). Johannes retrouve chez les «*Hispani generosi filii Gothorum*» les traits de caractère de ses compatriotes : «*Compertum enim erat, mores Gothorum eosdem esse, quos adhuc habent, videlicet ut bonis rationibus ducantur, cum omnino nequeant etiam morte proposita compelli : quos etiam in eorum generosis filiis apud Hispanos esse, per longam consuetudinem accepi*» (p. 320).

¹⁸² Cf. ci-après, p. 53.

¹⁸³ Mme Hirsch, *Life*, p. 226, donne la *Deploratio* pour publiée en 1532 sous le titre originel de *De Pilapiis*. Bien que l'inspiration soit identique, il s'agit de deux textes complètement différents.

Germanie ¹⁸⁴. Il s'en ouvrit aussi à Sadolet qui, fin décembre, le recommanda au cardinal Gasparo Contarini ¹⁸⁵. Le pape confia aux cardinaux Bembo et Pole le soin de faire venir à Rome l'archevêque d'Upsal ¹⁸⁶. Au nom du cardinal Farnèse, le nonce à Venise y incita de son côté ¹⁸⁷. En réponse à ces invites, les Magnus se mirent en route. Au cœur de l'hiver, par mer jusqu'à Pesaro puis à travers les Apennins, le voyage fut catastrophique pour Johannes. Il arriva à Rome le 23 janvier 1541 pour être hospitalisé à l'hôpital du Soleil ¹⁸⁸, au Campo di Fiori, si malsain que les médecins envoyés le visiter par le cardinal Farnèse «ordonnèrent immédiatement d'ouvrir toutes les fenêtres» ¹⁸⁹. Il fut transféré au plus tôt à l'hôpital S. Spirito in Saxia (que Sixte IV avait fait refaire à neuf) ¹⁹⁰.

Alors que Bembo, Sadolet et Pole avaient reçu dès la fin de 1540 l'exemple de la *Fides, religio moresque Æthiopum* que Góis leur avait envoyé à la mi-octobre ¹⁹¹, Johannes Magnus ne reçut le sien qu'à la fin de mars 1541, du fait évidemment qu'il lui avait été expédié à Venise. Magnus exprima à Góis, dans une lettre du 1^{er} avril 1541, sa reconnaissance de ce qu'il faisait, «vrai serviteur du Christ», pour faire bénéficier les Lapons de la civilisation, et sa profonde gratitude fraternelle pour les bontés que Góis lui avait manifestées. Le dénuement où Olaus et lui-même se trouvaient, auquel il espérait un proche soulagement, l'empêchait de rien promettre quant à la parution de

¹⁸⁴ Le texte est dans Olaus, *Vita*, p. 146-147 ; analyse dans Martin, *Confesseurs*, p. 202. En juillet 1539 déjà, Johannes avait dit à Dantiscus son regret d'être venu en Italie, et son désappointement de ne pas être secouru par le Pape (de Venise, 13.VII.1539, dans Collijn [cité *supra*, note 164], p. 140).

¹⁸⁵ Réponse de Sadolet, de Carpentras, 24.XII.*1540, à la lettre de Johannes Magnus du 19 octobre, dans *Iacobi Sadoleti (...) epistolarum libri sexdecim*, Lyon, 1550, p. 763-766 ; Dittrich, *Regesten und Briefe des Cardinals Contarini*, Braunberg, 1881, p. 120 des «Regesta» ; Martin, *Confesseurs*, p. 201-202. Noter que ce même jour Sadolet remerciait Góis de l'envoi du *Fides, religio moresque Æthiopum* (*Epistolæ*, f. g 4 r-h 1 r).

¹⁸⁶ Olaus, *Vita*, publie les lettres de Bembo à Johannes des 20.XI. et 18.XII.1540, et de Pole à Johannes du 21.XI.1540. Analyse dans Martin, *Confesseurs*, p. 203-204. Et cf. Johannes à Dantiscus, 14.II.1541, dans Kolberg, *Briefwechsel*, p. 41.

¹⁸⁷ Le nonce au cardinal Farnèse, 7.XII.1540, en réponse à une lettre de Farnèse du 25.XI. (Franco Gaeta, éd., *Nunziature di Venezia*, II, Rome, 1960, n° 188, p. 273-274).

¹⁸⁸ Olaus, *Vita* ; Martin, p. 204.

¹⁸⁹ Olaus, *Vita*.

¹⁹⁰ Cf. Egmont Lee, *Sixtus IV and men of letters*, Rome, 1978, p. 137-141. L'hôpital avait une capacité de cinq cents lits, cf. D. Gnoli, dans *Arch. della Soc. Romana di Storia Patria*, 17 (1894), p. 451. Johannes y fut transféré antérieurement au 14 février (cf. sa lettre à Dantiscus de cette date mentionnée ci-dessus, note 186), dans un retrait particulier.

¹⁹¹ Góis à Pole, 12.X.1540, dans *Epistolæ Reginaldi Poli Cardinalis*, éd. Quirini, III, Brescia, 1748, p. 37-38 ; rééd. *apud* Bataillon, *Damião de Góis et Reginald Pole*, dans *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*², p. 117-118. Góis à Bembo, 14.X.1540, dans De Vocht [cité *supra*, note 112], p. 695-698.

Bembo remercie le 11.I.1541 (*Epistolæ*, f. i 1v-2r). La réponse de Pole (Quirini, *l.c.*, p. 38-39 ; *apud* Bataillon, *l.c.*, p. 118-119) n'est pas datée. La réponse de Sadolet, *supra*, n. 185.

son «Histoire des Goths». Pour le même motif, la mise sous presse du livre d'Olaus sur les merveilles et les mœurs des peuples du Nord était retardée. Endetté de trois cents ducats par l'impression de sa *Carta marina*, Olaus n'avait pu jusqu'ici en rembourser la moitié ¹⁹².

Le 7 juillet, Johannes, toujours alité à S. Spirito, où il était mal, écrivait à Bembo une lettre amère : «Voici le septième mois que j'attends ici, je ne vois aucune raison pour laquelle il a été nécessaire de me faire venir en hâte, moi un homme malade, à une époque si difficile de l'année». Il demandait à repartir pour Venise ¹⁹³. Le 13 juillet, il envoyait à un de ses plus solides soutiens, le cardinal Cervini, le livre de Damião de Góis, où le cardinal pourrait lire «le fidèle témoignage annexé en manière d'appendice, comment pour garder la foi du Christ lui, l'Archevêque, avait été jeté hors de sa patrie, en exil, à Dantzig ville de Prusse, puis en Italie.» ¹⁹⁴ Paul III, que Johannes priait Cervini d'intéresser à ses malheurs, connaissait le *Fides, religio moresque Aethiopum*. Bembo le lui avait montré l'hiver précédent ¹⁹⁵.

La plainte de Johannes Magnus, cette fois, fut efficace. Grâce au cardinal Cervini, le grabataire fut transporté, à dos d'homme, le 1^{er} août 1541, à une dépendance de l'hôpital, le Domus S. Michaelis, mieux aéré ¹⁹⁶. On aimerait supposer que le témoignage public de Damião de Góis n'ait pas été étranger à l'exaucement d'une des requêtes dont le malheureux accablait les bureaux de la Curie. D'autres réclamations, dans les semaines suivantes, furent lais-

¹⁹² *Epistolæ*, f. i 2r-3r. L'exemplaire du *Fides* était accompagné d'une lettre de Góis du 24.X.1540. A propos des frais de publication de la *Carta Marina*, Olaus écrit dans son Autobiographie, p. 6 : «Expenditque in eo opere 440 ducatos, quorum plenarium, summam in presentem diem, nunquam recuperavit.»

Dans la biographie de Johannes (cf. *infra*, note 81), la réception du *Fides* est mentionnée après la lettre à Bembo du 7 juillet. Si l'on n'avait la lettre de Johannes à Góis du 1^{er} avril, on penserait qu'il ne reçut le *Fides* qu'en juillet.

¹⁹³ Olaus, *Vita*.

¹⁹⁴ Olaus, *Vita* : «Allatus est præterea quasi eodem tempore quidam liber Lovanii impressus, clarissimi viri Damiani a Goes, equitis Lusitani, de moribus Indorum Sanctissimo Pontifici Paulo III inscriptus, in cuius fine fidele testimonium, per modum appendicis erat annexum, quomodo propter fidem Christi tuendam, ipse Archiepiscopus a patria trusus erat, in exilium, ad urbem Prussiæ Gedanum (ubi prædictus Damianus eidem Archiepiscopo sepius de rebus clarissimis alias est locutus) et demum in Italia, in civitate Vicentina, Anno MDXXXVIII ubi generale concilium credebatur celebrandum. Hunc librum Archiepiscopus misit D. Cardinali S. Crucis, cum hac exigua supplicatione annexa :

Mitto Reverendissime D. V. librum de moribus Indie sanctissimo D. N. inscriptum, quem alias promisi. Et quia in ejus calce, non nihil de honestis at piis laboribus meis annexum existat, dignetur eadem Reverendissima D. V. vel eo modo accepta vel alio efficaciori informare Sanctitatem Pontificiam ut meis gravissimis casibus citius efficaciusque consulat, et felicissima valeat Reverendissima D. V. unicum omnium calamitatum mearum refugium et relevamen. Ex hospitali S. Spiritus, XIII Julii.»

¹⁹⁵ Bembo à Góis, 11.I.1541, *Epistolæ*, f. i2r.

¹⁹⁶ Olaus, *Vita* ; d'où Martin, *Confesseurs*, p. 207.

sées sans réponse. Vers la fin de l'année, sa situation matérielle s'arrangea quelque peu, après qu'il eut beaucoup écrit, et en particulier à ses généreux protecteurs de Venise et de Vérone, Quirini et Giberti ¹⁹⁷. Au début de 1543, cependant, le cardinal Cervini avisait le Pape que l'archevêque n'aurait pas les moyens de se rendre au Concile ¹⁹⁸.

En mai 1543, Johannes Magnus donna encore de ses nouvelles à Damião de Góis, «frère et ami très cher», dont il avait su la dure captivité en France. Quant à lui, venu à Rome parce que le Pape lui avait dit vouloir traiter avec lui certaines affaires avant qu'il ne retourne en Germanie, son séjour n'avait été que déception. Il avait vécu dans une totale inaction, inutile à lui-même et au peuple chrétien confié à ses soins. En Suède, les catholiques avaient échoué à secouer le joug luthérien (allusion au soulèvement de Nils Dacke). Il s'excusait de n'avoir écrit ni à Góis ni aux autres amis, au nombre desquels Splinter van Hargen, par le canal duquel il souhait recevoir des nouvelles de Scandinavie. Le désarroi était cause de son silence ¹⁹⁹.

La triste destinée de Johannes Magnus s'acheva au Domus S. Michaelis le 22 mars 1544.

Olaus, qui lui succéda dès les mois suivants dans la dignité d'archevêque d'Upsal, déploya en Italie au service du catholicisme romain une activité que n'entravait plus l'impécuniosité. Les œuvres historiques et hagiographiques de son frère et les siennes sortirent de la presse qu'il avait établie à l'hôpital de Sainte-Brigitte des Suédois, à Rome ²⁰⁰. Participant zélé des premières sessions du Concile de Trente (il mourut en 1557), il prit part à Venise, en 1548 et 1549, à des autodafés de livres luthériens ²⁰¹ et à la rédaction du premier index vénitien ²⁰². Il entretenait en Italie et hors d'Italie de nombreux correspondants ²⁰³.

Góis avait été l'ami des deux frères. Les ayant fréquentés du temps qu'Olaus restait le discret secrétaire de son aîné, il avait mis celui-ci en avant, tout en appréciant chaudement le cadet ²⁰⁴. Johannes et Olaus avaient des

¹⁹⁷ Olaus, *Vita* ; Martin, *Confesseurs*, p. 207-209. Et pour ses infortunes des années suivantes, Martin, p. 211-217.

¹⁹⁸ Ehses, éd., *Concilium tridentinum*, IV/1, p. 309, n. 2. Le 8.III.1543, Johannes demandait un secours au Pape, *ibid.* p. 314, n. 7 ; texte de sa lettre dans Buschbell, n° 7, p. 9-10.

¹⁹⁹ *Epistolæ*, f. 11v-12v.

²⁰⁰ Martin, *Confesseurs*, p. 224. Garstein [cité *supra*, note 178], p. 16-21.

²⁰¹ Olaus, *Vita*, p. 11.

²⁰² Olaus, au cardinal Cervini, de Venise, 18 et 25.V.1549, dans Buschbell, n° 57 et 58, p. 84-86 ; *Vita*, p. 13.

²⁰³ Aux lettres publiées par Buschbell, on ajoutera Theobald Freudenberger, *Neue aufgefundene Briefe des letzten katholischen Erzbischofs Olaus Magnus*, dans *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und Kirchengeschichte*, 61 (1966), p. 51-71.

²⁰⁴ Cf. les derniers mots de sa lettre à Johannes du 1.XII.1531, cités *supra*, note 129 ; et *Deploratio*, f. N 1 r. A la fin de la lettre de Johannes du 21.V.1543, Olaus, qui tient la plume, envoie à Góis son «salut sincère».

penchants scientifiques distincts, encore que complémentaires. On l'a relevé, typiquement, dans leur manière de parler de leurs origines. Johannes a laborieusement fait parade d'un lignage noble, aux connections nationales. Olaus s'est présenté comme fils de bourgeois de Linköping ²⁰⁵. Góis les dira, sans se compromettre, «optimis parentibus ac divitibus [nati]» ²⁰⁶. De même qu'il est difficile de dissocier les deux frères, il serait difficile de trancher duquel Góis était intellectuellement le plus proche. Il avait des affinités avec l'un et avec l'autre.

Des contacts d'Olaus devenu archevêque et de Damião de Góis rentré au pays en 1545, rien n'est connu. Le retour au Portugal n'a pas interrompu aussi nettement que l'absence de pièces le laisserait croire les échanges de Góis avec l'étranger. Dans l'attente de l'éventuelle découverte des vestiges de sa correspondance européenne tardive, on ne peut toutefois qu'avancer des suppositions. Peut-être l'esprit tridentin de l'archevêque ne lui était-il pas sympathique ²⁰⁷. Qu'il ait lu l'«Histoire des rois de Gothie et de Suède» de Johannes semble indiquer que, directement ou à travers les amis communs, des relations s'étaient maintenues.

V

LA CONNAISSANCE DU NORD CHEZ DAMIÃO DE GÓIS

Son hypothèse sur l'origine viking d'une statue équestre et d'une inscription de l'île de Corvo, aux Açores, montre Damião de Góis lecteur de Saxo Grammaticus et de Johannes Magnus. Il invoque l'autorité de leurs chroniques sur les navigations des Vikings ²⁰⁸. Si, en même temps qu'aux *Gesta Danorum* de Saxo, le lecteur est renvoyé à l'ouvrage de l'archevêque d'Upsal, c'est évidemment à l'édition de l'*Historia de omnibus Gothorum Sveonumque regibus* publiée par Olaus à Rome, en 1554, que réfère Góis, et non pas au manuscrit au sort duquel Johannes l'avait intéressé.

A l'appui de sa thèse, il apporte un autre argument. Les peuples scandinaves ont coutume, dit-il, de faire graver et sculpter dans le roc leurs

²⁰⁵ Cf. Hjalmar Grape, *Olaus Magnus forskare, moralist, konstnär*, Stockholm, 1970, p. 11 sqq., 114 ; le même, *Det litterära antik- och medeltidsarvet i Olaus Magnus patriotism*, Stockholm, 1949, p. 15 sqq.

²⁰⁶ *Deploratio*, f. N 1r.

²⁰⁷ Mme Hirsch a révélé une lettre à Madruzzo de 1555. Cf. Elisabeth Feist Hirsch, *The friendship of the 'Reform' cardinals in Italy with Damião de Góis*, dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, 95/5 (1953), [p. 173-183], aux p. 182-183.

²⁰⁸ Góis, *Crónica do príncipe D. João*, Lisbonne, 1567, ch. IX (éd. Graça Almeida Rodrigues, Lisbonne, 1977, p. 29-31) ; cf. E. W. Dahlgren, *Tilläg* [cité *supra*, note 92], p. 19-20. Sur Saxo, cf. *infra*, note 258.

exploits et événements marquants, comme on peut le voir en Norvège, Gothie, Suède et Islande, où l'on trouve en de nombreux endroits des images et des scènes sculptées et accompagnées de textes sur des rochers et d'autres grandes pierres. Le savoir de Góis n'est-il que souvenir de conversations de naguère et de jadis ? Il ne mentionne pas le *De gentibus septentrionalibus* d'Olaus, dont trois chapitres sont consacrés aux pierres gravées et aux inscriptions runiques visibles en Hålsingland, en Vestrogothie et en Ostrogothie ²⁰⁹.

N'a-t-il pas eu entre les mains la belle édition illustrée qu'Olaus avait fait paraître à Rome en 1555, et dont il avait envoyé des exemplaires à Anvers pour y être vendus ? A Anvers, l'ami de Góis, Cornelis de Schrijver s'y était intéressé au point d'en préparer un abrégé, que Christophe Plantin imprima en 1558 ²¹⁰. Les passages sur les anciens monuments y ont été conservés ²¹¹. Góis a-t-il ignoré cette impression anversoise ? La *Carta marina* est-elle seule la source de son savoir sur les antiquités nordiques ? ²¹² On doit souhaiter que la lumière se fasse sur les contacts intellectuels, doublant les contacts familiaux, qu'il garda avec les Pays-Bas postérieurement à 1545.

Aucun des Portugais qui avant Damião de Góis hanterent les côtes de la Baltique n'a laissé de relation d'un voyage en Oostland, si ce n'est le Dr. Martim Lopes qui, apprenant à Rome, où il était envoyé du grand-duc de Lithuanie, Alexandre Jagellon, la découverte de l'Inde par ses compatriotes, se fit connaître à D. Manuel, au début de 1500, comme le seul Portugais explorateur du Nord. Se trouvant hors de la cour portugaise et désireux de voir certaines choses qu'il avait lues dans la *Cosmographie* de Ptolémée, il avait décidé, raconte-t-il à D. Manuel, d'atteindre «à d'aucunes régions inconnues de nos gens». Après avoir traversé, depuis *circa* 1490, «l'Allemagne, partie de l'Esclavonie, Bohême, Hongrie, Pologne, Valachie, grande partie de la Turquie, Russie et Tartarie, j'arrivai à la mer Méotide et au Pont (d'où en peu de journées on passe à la Mer Rouge, à l'Arabie et à l'Egypte), et je passai de là au fleuve de Tanais [le Don] et aux monts Rhyphées,

²⁰⁹ *De gentibus*, I, chaps. 29, 30, 31. Olaus décrit des pierres levées («honorabiles statuas lapidum excelsiorum»), mais pas de statues équestres.

²¹⁰ Sur l'envoi à Cologne et à Anvers d'exemplaires des «volumina nova Historiarum rerum gotticarum», cf. le testament d'Olaus du 31.V.1557, publié par Bertolotti, dans *Archivio storico italiano*, V/7, 1891, p. 123, et d'après lui par Hjärne, dans *Historiska Handlingar*, 12, nr. 2 :2, p. 2.

²¹¹ *Historia de gentibus septentrionalibus authore Olao Magno Gotho (...) sic in Epitomen redacta, ut non minus clare quam breviter quicquid apud Septentrionales scitur dignum est, complectatur*, Anvers, 1558, f. 8v-10 v.

Le rôle de Schrijver est indiqué dans les préfaces de Plantin à l'épitomé, anonymement, et à la traduction française, nommément (sortie de ses presses en 1561).

²¹² Des mégalithes connus de la *Carta marina* en Suède, en Norvège et en Islande, la liste a été donnée par Granlund, *Kommentar*, p. 42. A certains, l'*Opera breve* consacre quelques mots d'éclaircissements.

régions où s'achève l'Europe et où commence l'Asie. Et j'ouïs dire là qu'il n'y avait pas beaucoup de journées de marche jusqu'aux monts Hyperborées, lesquels franchis se présente bientôt l'Inde Mineure. Mais en raison de la cruauté de certaines peuplades qui sont entre, je ne passai pas en Orient, et poursuivant vers le Nord j'atteignis, en de nombreux jours, d'immenses forêts que Ptolémée et les autres cosmographes disent être désertes.» Martim Lopes découvrit cette contrée, «source des fourrures précieuses», faiblement peuplée de gens quasi-sauvages, vivant de chasse et de pêche ; ni chrétiens ni juifs, ils vivaient selon la nature et paraissaient sans fourberie. Dans la langue de ces régions, ils étaient appelés *lappy*. Le voyageur était ensuite parvenu, non sans de grandes difficultés, à l'Océan Glacial, d'où il avait gagné la Norvège, puis le Danemark, la Suède, la Livonie et la Lithuanie ²¹³.

L'authenticité d'un tel périple est loin d'être assurée. Le personnage est louche. Lorsqu'il reparut en Italie, en 1498, paré des qualités de médecin et d'ambassadeur d'Alexandre Jagellon, le *procurator* à Rome de l'Ordre Teutonique n'eut pas de mal à jeter le discrédit sur ce clerc du diocèse de Ceuta ²¹⁴ qui avait pour crime de faux subi une longue détention dans la Ville Eternelle avant d'en être chassé, et que des ecclésiastiques qui l'avaient connu à la Curie avaient démasqué lors de son passage à Reval (Tallinn) ²¹⁵. A ne s'en

²¹³ La lettre du Dr. Martim Lopes à D. Manuel, de Rome, I.II.1500, révélée par Sousa Viterbo, *Noticia sobre alguns médicos portugueses*, dans *Jornal da Sociedade de Sciencias medicas de Lisboa*, LVII (1893)/mars-avril, p. 66-68 (dans le tiré à part, p. 44-46), puis republiée par Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, II, Coïmbre, 1923, p. 247, n. 2, et par António Baião, *Itinerários da Índia a Portugal por terra*, Coïmbre, 1923, p. vi-viii, l'a été en dernier lieu dans une meilleure lecture par João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos portugueses*, III, Lisbonne, 1971, n° 351, p. 562-563. L'article de José Pedro Machado, *A carta do Dr. Martim Lopes (1500)*, dans *Revista de Portugal*, 30 (1965), p. 19-36, n'apporte rien.

²¹⁴ Ainsi se présente-t-il dans sa plainte au Pape de *1498 contre Wolter de Plettenberg, Maître de l'Ordre Teutonique en Livonie et contre Nicolas [Rodendorp] évêque de Reval et son chapitre : «pro parte oratoris vestri Martii alias Martini Salterii, clerici Septensis dioscesis, juris utriusque, arcium et medicine doctoris» (*Liv- Est- und Kurländisches Urkundenbuch*, begründet von F.G. von Bünge (...), fortgesetzt von Hermann Hildebrand, Philipp Schwartz und Leonid Arbusow, *Zweite Abteilung*, Bd. I, 1494 Ende Mai-1500, Riga-Moscou, 1900, n° 728, p. 543, sur la copie d'époque du Staatsarchiv de Königsberg).

²¹⁵ Michael Sculteti, procureur de l'Ordre, au Grand-Maître, de Rome, 28.XII.1498 : «Item ich habe e.f.g. vormalsz gescreben, wy eyner gesant Marcus alias Martinus Lupi, eyn Portugaleser, szo eyn bosze bufe alzo do leben mag, sich alhy auszgibbet vor eynen arzt wñnd oratoren desz groszfursten von Littawen, welcher sich hat losszen horen, her hette credentzbrife an den bobist wegen der Rewszten, unsern orden wñnd dasz lant Liflant belandende» (*Liv- Est- und Kurländisches Urkundenbuch*, II, Bd. I, n° 752 ; cf. l'écho répercuté dans une lettre du Grand-Maître du 3.V.1499, *ibid.*, n° 812, p. 612).

Le *procurator* joignait à sa lettre la copie de la plainte (*commissio*) de Martim Lopes et celle des «Exceptiones datæ contra commissionem prescriptam», où il déclarait : «(...) ipse Martinus adversarius, postquam propter multas falsitates per eum etiam in Romana curia commissas per r.p.d. auditorem camere per suam sententiam falsarius declaratus fuerat et a Romana curia

tenir qu'à sa lettre à D. Manuel, on gagera que Martim Lopes ne parcourut les confins euro-asiatiques que dans ses lectures, auxquelles il emprunte une toponymie vague à souhait. Quelle part de ouï-dire entre dans ses remarques sur les populations des forêts arctiques est impossible à déterminer. Les notations sur la position géographique de la Suède et sur ses ressources naturelles par lesquelles commence sa *Regni Swecie paucorumque in eo gestorum brevisculula descriptio*, mémoire adressé en 1496 à Alexandre Jagellon²¹⁶ (qui régnait sur la Lithuanie depuis 1492), sont également trop sommaires pour qu'on y palpe l'expression d'une connaissance directe du pays²¹⁷. En revanche, Martim Lopes porte sur la situation politique du royaume de Suède un jugement très averti. L'a-t-il formé lors d'un séjour sur place, on ne saurait à coup sûr l'affirmer²¹⁸. Il appert seulement qu'il soutint de sa plume le courant qui songeait à offrir la couronne suédoise au grand-duc de Lithuanie²¹⁹. Gottfrid Carlsson a avancé l'hypothèse que Hemming Gadh, l'agent suédois à la cour pontificale de 1482 à 1500, avait pu être l'informa-

bannitus et proscriptus ad partes illas, ne ut falsarius cognoscetur, aufugit. (...) Item dicit : quando dictus Martinus adversarius a carceribus urbis Romæ, in quibus per longa tempora ob crimen falsi detentus fuerat, fuit extractus et demum falsarius iudicatus fuit (...)» (*ibid.*, n° 729, p. 545).

Sur les ennuis de Martim Lopes à Reval, cf. *ibid.*, n° 728, p. 543-544 (sa version), n° 729, p. 545, et n° 752, p. 563 (celle de Michael Sculteti).

²¹⁶ Jadis signalé par L. Golebiowski, *Dzieje Polski za panowania Jagellonow*, III, Varsovie, 1848, p. 433, n. 95, ce document très court a été publié par Oscar Halecki, *La politique scandinave des Jagellons*, dans *La Pologne au VI^e Congrès international des Sciences historiques*, Oslo 1928, Varsovie, 1930, p. 116-117, et de nouveau par Marian Biskup, *Szwecja w kregu polityki Jagiellonów na przełomie XV-XVI wieku*, dans *Zapiski historyczne*, XLIII/3 (1978), [p. 5-52], p. 49-50 ; la version suédoise de cet article, *Sveriges plats i Jagellonernas politik kring sekelskiftet 1500*, dans *Scandia*, 45/2 (1979), p. 223-264, ne reproduit pas le texte de la *Breviuscula descriptio*. Biskup estime que le mémoire fut écrit «printemps-été 1496» (*Szwecja*, p. 15 ; *Sveriges plats*, p. 229).

²¹⁷ *Apud* Biskup, *Szwecja*, p. 49 : «Swecia que quondam Gothia dicta est, ab Oriente Russiam habet, a septemtrione Norvegiam, ab occidente Oceano et Dacia terminatur, a meridie vero Balthico freto clauditur. Hec scopulis et acquis terrestri itinere pene invia, omni fere ex parte navigabilis redditur. In hac armentorum equorumque ad eam presertim partem que Oceano spectat, greges sunt maximi, ferri cuprique copia ingens, argentum vero quantum ad incolarum usum sufficere potest. Gens omnino libera, quippe que frequentibus sedicionibus agitata (...)». Suit l'exposé des tensions politiques depuis Christiørn I^{er}.

Dans sa lettre de février 1500, Martim Lopes attirera l'attention du roi de Portugal sur l'abondance et le bas prix dans les pays du Nord de métaux tels que l'argent et le cuivre, et sur l'existence d'hommes experts à déceler les gisements.

²¹⁸ M. Biskup opine pour la réalité d'un tel séjour, *Szwecja*, p. 13 ; *Sveriges plats*, p. 228.

²¹⁹ Au contraire de Gottfrid Carlsson, *Från Erik Segersåll till Gustav Vasa*, Stockholm, 1961 (Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar, Historiska Serien, 6), ch. I, «Sverige och Polen under medeltiden», p. 21, pour qui un tel projet était caressé par le régent Sten Sture l'ancien, M. Biskup tient qu'il était celui du haut clergé défavorable à Sten Sture (*Szwecja*, p. 15-16 ; *Sveriges plats*, p. 229-230).

teur du Portugais ²²⁰. Fréquentation possible, certes, encore que l'hypothèse soit superflue, car Martim Lopes a indubitablement traîné en divers endroits de la Baltique, sans qu'on devine quelles relations l'amènèrent à y chercher aventure ²²¹.

En février 1500, il proposait de narrer plus au long ses voyages, si le Roi y était intéressé. D. Manuel recommanda qu'il compose sur les pays et les peuples qu'il avait visités, leurs langues, leurs mœurs, leur négoce, un ouvrage très détaillé. La circonspection dut toutefois refroidir cet enthousiasme ; la lettre signée du Roi ne fut pas expédiée à son destinataire ²²².

La maladresse des cartographes portugais à rendre le tracé des côtes dano-suédoises et la forme de la Baltique, privée du golfe de Bothnie, atteste l'ignorance de la «mer gothique» qui prévalut au Portugal dans la première moitié du XVI^e siècle ²²³.

Damião de Góis, à tout prendre, n'a pas recueilli sur le monde nordique plus d'éléments originaux que n'en contenait la lettre de Martim Lopes à D. Manuel. Hormis la référence d'origine livresque à propos du monument de l'île de Corvo, on glanera dans ses écrits une remarque sur les chevaux danois ²²⁴. C'est peu. D'ailleurs il les a vus au Schleswig, sinon à l'étranger.

²²⁰ G. Carlsson, *l.c.*, p. 21.

²²¹ L'expulsion de Martim Lopes de Rome, ses déambulations dans les pays de la Baltique, ses démêlés avec les Teutoniques et le clergé de Reval, avec l'évêque de Samogitie et le duc de Poméranie mériteraient de nouvelles recherches d'archives. Sur son incarcération à Rome comme faussaire, cf. *Chartularium Universitatis Portugalensis*, VIII, p. 369.

Les premiers éditeurs portugais de la lettre à D. Manuel ont lu sa signature «Martinus Lupi Sulterius, juris utriusque artium et medicina consultus». Silva Marques, *Descobrimentos portugueses*, III, p. 629, observe que le patronyme «Sulterius» résulte d'une lecture fautive des titres dont le «doutor» fait suivre son nom ; il faut lire : «Martinus Lupi / alterius juris utriusque artium». On relèvera que les copistes de la fin du XV^e siècle traitaient aussi «Sulterius» ou «Salterius» comme un nom propre ; cf. la copie (de 1498) de sa plainte, citée ci-dessus, note 214 ; celle des *exceptiones* de Michael Sculteti à l'encontre de «cujusdam Martii alias Martini Salterii» (*Urkundenbuch*, I, c., p. 544) ; et l'intitulé du mémoire de *1496 dans sa transcription du début du XVI^e siècle : «Marci Lucii [sic] Sulterii Regni Swecie (...) descriptio» (*apud* Biskup, *Szwecija*, p. 49).

²²² L'original, où la date est laissée en blanc, est conservé à la Torre do Tombo. Publié par José Ramos Coelho, *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguesas*, Lisbonne, 1892, p. 124, puis par Fortunato de Almeida et par António Baião (cf. *supra*, note 213), une nouvelle lecture en a été procurée par Silva Marques, *Descobrimentos portugueses*, III, n° 375, p. 622.

²²³ La carte de Diogo Ribeiro de 1525 ébauche le golfe de Bothnie, mais sa carte de 1529 est fort maladroite (*Portugaliae Monumenta Cartographica*, I, p. 37 et 39) ; cf. encore les cartes de circa 1550 (*ibid.*, pl. 25, 26). En 1554, Lopo Homem représente le golfe de Bothnie, mais son Jutland est embryonnaire (*ibid.*, pl. 27). Remarquer aussi le flou des données sur la Baltique chez Alfonso de Saintonge.

²²⁴ Il compare aux *quartaus* de Danemark les petits chevaux indigènes du Gujarat, *CM*, III/64, p. 240 ; ces derniers étaient peu prisés, cf. Tomé Pires, *Suma oriental*, éd. A. Cortesão (Hakluyt Society, 1944), texte p. 21, trad. p. 338.

Quelques mots conventionnels sur le schisme qui séparait de Rome le royaume de Suède introduisent le seul sujet scandinave auquel il se soit attaché, le sort religieux des Lapons suédois. Que savait-il d'eux ? Sa brève «Description de la Laponie», l'unique texte de lui qui groupe une poignée de données sur le Nord, semble d'un témoin oculaire, et attentif. Nous ne pourrions toutefois y voir la manifestation du «haut don visuel» de Damião de Góis, ni même «une belle page de la littérature géographique portugaise du XVI^e siècle»²²⁵. La page n'est pas de lui.

Dans la *Deploratio lappianae gentis*, qui paraît en septembre 1540 en appendice au *Fides, religio moresque Æthiopum*²²⁶, Damião de Góis retrace ses efforts pour faire reconnaître le devoir d'instruire les Lapons dans la foi, le *De Pilapiis* joint en 1532 à sa *Legatio Presbyteri Ioannis*, le recours à l'ascendant d'Erasme, l'accord de celui-ci et ses intentions. Il dit en termes émus l'impuissance du noble et infortuné archevêque d'Upsal. Aussi n'est-ce plus à celui-ci que s'adresse le plaidoyer de 1540. Damião de Góis se tourne vers Paul III en personne.

«De l'archidiocèse d'Upsal relève une partie de cette vaste province lapone, dont les indigènes ignorent totalement les lois du Christ notre sauveur. Et cela, comme je l'ai appris d'hommes de bien et dignes de foi, alors que je me trouvais dans ces provinces (*dum in illis provinciis versarer*), en raison du profit et de la cupidité de prélats et de nobles très indignes. Car s'ils étaient chrétiens ils seraient libres de ces redevances et de ces tributs qui leur sont infligés comme païens. La noblesse, au contraire, s'est enrichie avec les évêques. Ils interdisent donc qu'on les fasse chrétiens afin que, assujettis au suave joug du Christ, ils ne soustraient pas quelque menu gain à leur tyrannie et à leur rapacité, et que ne diminue pas quelque chose des redevances dont ce peuple digne de pitié est pressé et tourmenté, honteusement et insatiablement par les monarques eux-mêmes, qui ne tolèrent absolument pas que s'ils étaient convertis, ils ne payassent pas plus de redevances que les autres chrétiens n'en paient à leurs princes, et mettent ainsi, méprisé le salut de tant d'âmes, ce profit hideux et sacrilège avant la foi et la religion chrétienne. Ayant des clefs avec lesquelles ils n'entrent, ni ne font entrer les autres. Cupidité vraiment insatiable et intolérable impiété que les cœurs pieux doivent combattre par les armes et les écrits, en un mot de toutes leurs forces, et que sans nul doute nous aurions ces temps-ci pour éteinte, si cet homme de bien était rétabli dans son honneur passé. Il ne déplore en effet rien avec plus de chagrin que le fait que ces brebis pitoyables, à cause d'une religion impie, n'aient pas encore été faites, par lui (ce qu'il avait souvent

²²⁵ Joaquim Veríssimo Serrão, *Damião de Góis — o historiador*, dans *Memórias da Academia das Ciências, Classe de Letras*, XVII (1976), [p. 207-286], p. 214.

²²⁶ Dans l'édition de 1540 du *Fides*, la *Deploratio* occupe les feuillets N 1r-N 3v. On s'abstient d'utiliser le texte de Góis, *Opuscula*, Coimbre, 1791, fautif, ou les rééditions qui en dérivent ; la traduction portugaise de Dias de Carvalho (Damião de Góis, *Opúsculos históricos*, Porto, s.d.) est trompeuse.

voulu dans son cœur), ouailles du Christ. Il ne se plaint pas tant d'être frustré de l'archiépiscopat ou des biens paternels que de ce que lui fassent défaut les forces, l'aide et les ressources par lesquelles il puisse soigner et mettre sous le joug du Christ cette blessure, cette région lapone ²²⁷. Il me l'a ultérieurement à plusieurs reprises (*saepius*) confirmé par des lettres, à la suite desquelles, pas encore apaisé moi-même, j'ai fait une mention passionnée de son souci à la fin de cette première *Ambassade du Précieux Jean*, que j'ai dédiée à Johannes Magnus Gothus en personne, sans me tenir pour encore satisfait à ce sujet (...) ²²⁸

Que les monarques chrétiens considèrent dès maintenant quelle raison, quel compte ils rendraient de tant d'âmes perdues, le Jour Dernier, au tribunal du Christ, où il n'y a place ni pour les grâces ni pour les indulgences, où ne sont reçues ni flatteries ni flagorneries. Toi, cependant, Suprême Pontife, tu es maintenant le seul qui puisse porter remède à cette maladie. Tu es maintenant celui qui peut montrer à ce peuple les voies du Seigneur et le diriger afin qu'il y marche droit. Toi seul auras la force de le délivrer de l'enfer inférieur, par toi les tout-petits pourront arriver au Christ, par la vertu de ta dextre être libérés des chaînes et des pièges des démons et jouir abondamment en ce monde et en l'autre de la rédemption du Christ. Vois quelle palme tu obtiendras si cette moisson nombreuse, toi ouvrier, est amassée dans le grenier du Christ. Et il n'est pas douteux que tu amasses, dès lors que tu t'y mets.

Il y a aujourd'hui avec Gustave, roi de Suède et de Gothie, quelques grands personnages retranchés de l'Eglise Romaine. Il est aussi dans ces royaumes des hommes qui sont à elle diamétralement opposés. Puisses-tu, aux uns et aux autres, de par ta dignité et ta charge pastorale, délivrer des lettres et les conjurer, par les plaies du Christ (tous, bien qu'en désaccord avec l'Eglise Romaine elle-même, le reconnaissent fils de Dieu et notre Sauveur), afin qu'ils permettent que cette Laponie orientale et occidentale, avec les immenses provinces de Finmark, Scricfinia et Biarmie, dont la majeure partie ne connaît pas le Christ, vienne à son joug très doux, et qu'ils en recherchent et retirent autant seulement que les autres princes chrétiens ont eu coutume soit de demander de droit, soit d'obtenir de leurs sujets par des perceptions précaires. Pour cela, il paraît qu'il ne faut pas seulement envoyer des lettres, mais aussi des hommes doctes et estimés pour leur sainteté de vie, afin que ces provinces soient jointes à l'Eglise Romaine par la foi du Christ.»

Plus pressant que celui lancé à Johannes à la fin de 1531 et diffusé dans l'opinion humaniste en 1532, l'appel de 1540 à Paul III était aussi plus concret. Il proposait des actes. Il tenait compte de la situation intérieure de la Suède, faisant la part entre schismatiques modérés de l'entourage royal et adversaires radicaux de Rome. Il croyait encore possible — les colloques de Worms et de Ratisbonne allaient marquer, au tournant de 1540 et de 1541,

²²⁷ «(...) hanc Lappianam plagam et medicari, et sub Christi jugum mittere, et Romanæ Ecclesiæ conjugere». Damião joue sur les homonymes *plāga* et *plāga*.

²²⁸ Suit l'évocation de sa démarche auprès d'Erasmus, et du projet de celui-ci d'écrire sur la question.

les derniers grands entretiens entre catholiques et protestants — de trouver dans l'idéal évangéliste un terrain d'entente. En imaginant que Gustav Vasa pût acquiescer à une pénétration pastorale de la Papauté dans le nord du royaume de Suède, Damião de Góis, de nouveau, se berçait d'illusions dépassées et très probablement, une fois encore, d'illusions développées devant lui par Johannes Magnus. En 1538, l'archevêque solitaire, déjà atteint par la déchéance physique, s'était vainement dépensé pour être nommé légat *a latere* dans sa patrie ²²⁹. La *Deploratio* ne tenait pas compte de ce que l'orientation religieuse de la Suède venait de se durcir en 1539, et que la rupture avec le catholicisme était dorénavant consommée dans les faits.

Le blâme de la noblesse proféré dans le *De Pilapiis* montrait une certaine ignorance des réalités du Nord. Góis se méprenait totalement en croyant que l'aristocratie suédoise possédait de grands domaines en Laponie. L'économie de type arctique qui y régnait ne fonctionnait pas au bénéfice des nobles suédois, mais, sous une tutelle royale plus ou moins lâche selon les temps, au bénéfice de marchands concessionnaires, finnois où suédois, les *birkarl*, dont chacun percevait redevance d'un nombre déterminé de familles lapones, auprès desquelles ils étaient acheteurs de peaux et, en échange, à des dates fixées, fournisseurs de produits de première nécessité ²³⁰. Damião de Góis a été induit en erreur par les explications imprécises de ses interlocuteurs, ces «hommes aussi bons que pieux» dont il parla à Johannes Magnus (qui ne fut

²²⁹ Cf. Martin, *Confesseurs*, p. 607 et 195, 196-198. Le texte rédigé en prévision de la nomination de Johannes Magnus comme légat *a latere* pour la Scandinavie et la province de Riga, «ad restituendam collapsam fidem Christi in regnis aquilo(naribus), Suecia, Gothia, Dacia, Norvegia», dans Buschbell, n° 5, p. 6-8.

²³⁰ L'erreur de Damião de Góis sur les *birkarl* a été relevée au XVIII^e siècle par Pehr Högström, le pionnier des observations ethnologiques en Laponie (Pehr Högström, *Beskrifning öfwer de til Sweriges krona lydande lapmarkar*, Stockholm, [1747], p. 237 (utilisation critique d'autres données de Góis, *ibid.*, p. 82, 186, 215, 244).

Sur le système, outre les données groupées par Johan Nordlander, *Om birkarlarna*, dans [Svensk] *Historisk Tidskrift*, 26 (1906), p. 215-255, 27 (1907), p. 92-101, et la monographie touffue de Birger Steckzén, *Birkarlar och Lappar. En studie i birkarlarleväsendets, lappbefolkningens och skinnhandelns historia*, Stockholm, 1954 (Kungl. Vitterhets, Historie och Antikvitets Akademiens Handlingar, Historiska serien, 9), on retiendra d'une abondante littérature, H. Hildebrand [cité *supra*, note 130], I, p. 309-313 ; Jalmari Jaakkola, dans *Nordisk kultur*, t. XVI, p. 171-175 ; et dans *Kulturhistorisk Leksikon for nordisk Middelalder*, les articles «Birkarlar», «Birkarlarhandel», «Birkarlarskatt», par Armas Luukko (t. I, col. 597-600), et «Norbottenshandel», par Nils Friberg (t. XII, col. 348-349, 350-351).

Sur les *birkarl* comme agents de l'expansion suédoise dans le Nord, cf. O.A. Johnsen, *Finmarkens politisk historie*, Kristiana, 1923, p. 40, 61 sqq.

Sur l'appartenance ethnique des *birkarl*, la controverse déjà ancienne n'a pas été close par Steckzén, qui les veut Suédois. Phebe Fjellström, *Varifrån komma birkarlarna ?*, dans *Rig*, 48 (1965), p. 42-56, s'est rangée à son avis. Pour Martti Favorin, *Birkarletraditionen — äkta eller konstruerad ?*, dans *Scandia*, 34 (1968), p. 66-99, leur origine finnoise, généralement admise, reste seule acceptable.

pas son informateur sur ce point)²³¹, des marchands des ports de la Baltique spécifiait-il à Erasme dans la lettre de 1533 où la faute est étendue aux rois et aux princes (*principes*) chrétiens dont les Lapons sont sujets²³².

Les conversations avec les Magnus ne l'avaient pas prémuni contre la méprise. Olaus présente les *birkarl* comme des «seigneurs des montagnes»²³³. Il y a dans l'œuvre de Johannes trace d'une attitude critique envers la noblesse²³⁴, qui trouvait son compte à la politique de spoliation de Gustav Vasa, rendant intenable la position de l'épiscopat catholique. A la lecture du *De Pilapiis*, les Magnus n'avaient pas jugé utile d'aviser Góis de son erreur sur l'identité des *birkarl*, puisqu'il renouvela dans la *Deploratio lappianae gentis* de 1540 son accusation contre les nobles, en leur associant dans l'indignité les prélats et les rois de Suède. La dénonciation du péché contre le Christ ne repose donc plus seulement sur une confusion entre les *birkarl* et la noblesse. La culpabilité des prélats vient-elle sous la plume de Góis de la lecture de la *Schondia* de l'érudit luthérien Jacob Ziegler, parue en 1532 et qu'il eut très vite entre les mains²³⁵, dans laquelle le clergé était tenu pour fautif, où bien s'enhardissait-il en 1540, implorant le Pape de porter remède aux scandales, à reproduire contre la hiérarchie épiscopale des paroles entendues naguère de «beaucoup d'hommes de bien et dignes de foi» ?

On se demandera si, dans les milieux fort mêlés qu'il fréquenta, il n'a pas entendu et confondu deux ordres de reproches, ceux faits par les sympathisants de la Réforme à l'Église romaine, et ceux des ennemis de Gustav à l'encontre du roi accapareur et de ses acolytes luthériens. Dans un entretien avec Jacob Ziegler, dont l'interprétation variera selon la date qu'on lui assigne, Johannes Magnus déclarait avec fermeté s'abstenir radicalement de l'avidité criminelle qui faisait de la religion une affaire de sous, afin de ne pas donner sujet à l'aversion des Lapons pour le christianisme²³⁶. Si le propos date des années 1521-1523, temps où Ziegler et Johannes étaient à Rome, il peut viser particulièrement le fameux archevêque Gustav Trolle, inféodé au parti danois et funeste protégé de la Curie. Si Ziegler ne fait pas parler rétrospectivement le légat d'Adrien VI de «notre diocèse d'Upsal», le propos aura été recueilli après 1526, dans une circonstance qui serait à établir ; peut-être constitue-

²³¹ Góis entendit parler des *birkarl* en 1531, non par les Magnus, mais par des marchands, cf. *De Pilapiis* (ci-dessus, p. 263) et *Deploratio* (ci-dessus, p. 281).

²³² Cf. *supra*, p. 268.

²³³ *Opera brevis*, f. A 3r, § B. I. : «li nobeli della regione liquali si chiamano bircarli, o signor de monti» ; *L'Auslegung* a «birgherr». Cf. Dahlgren, *Tvenne skrifter*, p. 50.

²³⁴ Johannes Magnus, *Historia metropolitanæ ecclesiæ upsalensis*, Rome, 1560, p. 86-87, 92-93.

²³⁵ Jacob Ziegler, *Quae intus continentur : Syria (...), Palestina (...) Arabia (...) Ægyptus, Schondia (...)*, Strasbourg, 1532. Góis le mentionne dans sa lettre à Erasme du 20 juin 1533, ci-dessus, p. 267.

²³⁶ Le texte est publié ci-après, p. 291.

t-il alors une critique de l'acceptation des pratiques antérieures par le nouveau roi, peu scrupuleux à remplir ses coffres. Quoi qu'il en soit, on en retient l'aveu que des offrandes destinées à l'archevêché d'Upsal, ou à ses desservants en Norrland, étaient prélevées sur les Lapons.

Johannes a dit la consolation qu'apportait dans sa détresse romaine du début des années 40 le bel hommage de la *Deploratio*. Comment ressentait-il, publiquement exprimée par une plume étrangère, encore qu'amie, la condamnation qui, sous sa forme la moins rude, stigmatisait «soit l'incurie, soit la rapacité des prélats et des magnats» ?²³⁷ Olaus, dans l'*Opera breve*, avait assuré que les pratiques magiques reculaient chaque jour chez les Lapons par la diligence des prélats²³⁸. Plus tard, lorsque devenu à son tour archevêque d'Upsal, et membre actif du Concile de Trente, il apportera dans ses écrits la pugnacité de la Contre-Réforme, il s'élèvera vivement contre les assertions attentatoires à l'honneur apostolique des évêques du Nord. On a remarqué qu'il se garda de prendre Damião de Góis à partie, soit par amitié, soit parce qu'il faisait peu de cas de la *Deploratio*²³⁹. Qu'il ait eu la plus médiocre opinion des connaissances scandinaves de Góis paraît hors de doute. Mais la *Deploratio* était un texte notoire, et inspiré par la solidarité²⁴⁰. Olaus choisit de taire le nom de l'ami ancien qui avait si éloquemment publié les vertus de son frère. Ce fut Ziegler, «adepte de la folie luthérienne», qu'il attaqua. Il était mensonger de dire que les populations du Nord étaient détournées du baptême et de la religion par la perspective de devoir payer à Rome des tributs insupportables. Si les évêques du Midi suffisaient à défendre de la persécution de certains grands infectés par l'hérésie le troupeau traditionnellement chrétien de leurs diocèses, il était beaucoup plus difficile d'en former un nouveau par des tournées d'évangélisation dans les lointaines régions septentrionales. Johannes Magnus était cité en exemple qui, pour défendre les droits et l'autorité de l'Eglise métropolitaine d'Upsal, avait en 1526 fait une visite pastorale en Jämtland, où il avait distribué en secours aux pauvres plus qu'il n'avait gardé pour lui-même²⁴¹.

²³⁷ Dans la «Description de la Laponie» adjointe à la *Deploratio*, texte ci-après, p. 287.

²³⁸ Olaus, *Opera breve*, f. A 3 r.

B. K. : «Apparencie di maligni spirti [*sic*] presi li corpo, servono alli huomini anchora per pretio : ma per la diligentia de pontifici quella per-niciosa familiarita delli spirti tutto il giorno diminuisce». Le passage correspondant dans *Auslegung*, f. A 3 v, § B. K., n'est pas aussi net : «Das teufel gespent ist mer uor dem christlichen glauben uor gestelt den menschen dan in dizer zeit.»

²³⁹ Hirsch, *Life*, p. 145, n. 79.

²⁴⁰ Cf. ci-dessus (n. 194) les termes en lesquels Olaus, dans sa biographie de Johannes, présente la *Deploratio*.

²⁴¹ Olaus, *De gentibus*, IV/19. Au cours de sa brève visite en Jämtland, en mars 1526, avec une suite de deux cents personnes (Peder Svart, *Gustav Vasas kronika*, anno 1526 ; éd. Gunnar T. Westin, Stockholm, 1964, p. 118), l'*electus* d'Upsal s'était en plusieurs endroits fait payer l'arriéré des dîmes épiscopales, cf. Gustaf Näsström, *Johannes Magni norrländska visitationsresa 1526*,

En célébrant le mérite de son frère, Olaus ne répondait pas sur le fond. Sans rien concéder d'autre sur le retard apporté à la conversion des Lapons que l'insuffisance du clergé de Suède à assurer les tâches qui lui incombaient, il noyait le poisson, sachant fort bien de quoi il parlait. Ses déplacements de 1518-1519 dans les paroisses du Norrland et jusqu'à Torneå n'avaient-ils pas servi à percevoir des sommes pour le compte du légat pontifical Giovanni Angelo Arcimboldo ²⁴² ? Dans son autobiographie il présentera plus tard cette tournée, par une distorsion significative, comme destiné à combattre les succès — précoces ! — du luthéranisme dans ces régions ²⁴³. Quant à Jacob Ziegler, cible facile, Olaus ignorait-il son retour vers le catholicisme peu après la publication de la *Schondia* ?

Damião de Góis, pour sa part, en resta à ce qu'il avait écrit. Evoquant en 1566, au tome I de la *Crónica de D. Manuel*, le paganisme dans lequel étaient entretenus les Lapons, privés de catéchèse, il renvoie le lecteur aux causes de la situation telles qu'il les avait exposées dans la *Deploratio lappianae gentis* ²⁴⁴.

A la suite de la *Deploratio* vient un court texte sur la Laponie et les Lapons, dans l'édition *princeps* de 1540 dépourvu de titre. Au-dessous des derniers mots de la *Deploratio*, imprimée en romain, qui occupent le tiers supérieur du folio N3, il est composé dans un corps italique plus petit. En manière d'intitulé, Góis a placé en tête la phrase suivante : «*Quoniam nonnihil chartae supererat, haec de Lappiis breviter adjicere volui*» : «Puis-qu'il restait un peu de papier, j'ai voulu ajouter brièvement ces choses-ci sur les Lapons». Cette notice géographique et ethnographique, improvisée pour garnir l'espace vierge d'une feuille à l'impression, occupe dix-huit lignes du folio N3 verso et vingt-cinq lignes en N4 recto (dont cinq lignes d'errata remplissent le bas). Dans les éditions ultérieures la phrase explicative a été supprimée. Elle est remplacée dans l'édition de Paris de 1541 par le titre *De Lappiae situ et ejus regionis incolis* ; dans l'édition de 1542 et dans les *Opuscula* de 1544, par celui de *Lappiae descriptio* ²⁴⁵.

dans *Förnvårdaren*, I (1923-1924), p. 72-87. Sur les avoires de l'archevêché d'Upsal en Jämtland, cf. Göran Dahlbäck, *Uppsala domkyrkans godsinnnehav med särskild hänsyn till perioden 1344-1527*, Stockholm, 1977, p. 52, 54 n., 426 et l'index.

²⁴² Sur Arcimboldo, cf. *Dizionario biografico degli Italiani*, sous «Arcimboldo, Giovanni», t. 3, p. 773-776 (A. Alberigo).

²⁴³ Olaus, *Vita*, p. 1 («propter conservationem Christianæ fidei pullulante heresi Lutherana»).

²⁴⁴ *CM*, I/66, p. 161.

²⁴⁵ Hirsch, p. 227.

Johannes Messenius ayant inséré le texte de la *Lappiae descriptio* (d'après l'édition de Andreas Schottus, *Hispaniae illustratae (...) scriptores varii*, Francfort, 1609) dans son *Specula, ex qua Suecorum et Gothorum conditionem sincero contemplari licet prospectu*, Stockholm, 1612, ch. XVIII, p. 52-54, on en trouvera la version en français dans la traduction du *Specula* par J. Hambreus, *Eschaugnette de laquelle on peut voir clairement l'Estat illustre des Suédois et des Goths*

E. W. Dahlgren l'a indiqué dès 1915, cette «Description de la Laponie» est une compilation²⁴⁶. Elle débute par quelques notions géographiques.

Lappia mari Botnico interjecto in orientalem et occidentalem dividitur, cujus arquis extremum Tornia est. Ab oriente lacum album tangit, ad septentrionem varias provincias amplectens, ad incognitum se extendit. Ad occidentem Islandiam respiciens, parti Norvegiae est contigua. Ad meridiem, ab altera Norvegiae parte, Suetia, Finlandia ac ab utraque Botnia cingitur.

Lappia enim orientalis Ecclesiam Divi Andreae in gradu elevationis poli octogesimo quarto habet, quae magnifico et sumptuoso templo, ac doctis et sacrarum literarum eruditis viris ornatur.

Ecclesia haec Archiepiscopo Upsaliensi obedit et obtemperat, sub cujus diocesi sita est. Nihilominus ejus circumvicini, sive incuria sive avaritia praelatorum et magnatum (ut dictum est) Christum non agnoscunt.

La toponymie est tirée de la *Carta marina*²⁴⁷. L'église de Saint-André a été identifiée à celle d'Över-Torneå²⁴⁸. L'importance que lui accorde Damião de Góis, qu'aucune source suédoise n'a corroborée, ne laisse pas de surprendre. Il n'y avait là en 1600 qu'une chapelle de bois, et le clergé érudit qu'y a placé «l'imagination vive du méridional», écrit Dahlgren, «n'était représenté (en 1500) que par un pauvre chapelain qui peut-être ne pouvait lire qu'avec peine son livre de messe»²⁴⁹. Damião de Góis n'a sûrement pas imaginé. Il aura plutôt déformé une communication orale d'Olaus Magnus²⁵⁰.

composée en latin par Monsieur Jean Messenius Garde des Archives du Royaume de Suède, Paris, 1655, p. 166-173 (un deuxième tirage, Paris, 1658, ne diffère que par la modification du titre : Histoire du royaume de Suède et des Goths composée en latin par M. Jean Messenius [etc.]).

A la suite de la relation de Damião de Góis sur les Lapons, Messenius transcrivait celle de Ziegler, sans apparemment remarquer le rapport entre les deux textes. Laurentius Paulinus Gothus cita les deux auteurs, *Historiae arctoe libri tres*, Strängnäs, 1636, liv. I, p. 88, référant pour Góis à l'édition de Schottus, et ne reproduisant in-extenso que Ziegler. Scheffer sera le premier érudit du Nord à formuler des observations critiques sur les données propres à Damião de Góis (ci-après, notes 251 et 252). Sur Pehr Högström, cf. *supra*, note 230.

²⁴⁶ E. W. Dahlgren, *Tvenne skrifter*, p. 48-49, 54-56.

²⁴⁷ Torneå, marché de la Bothnie, cf. *Opera brevis*, f. A 3 v, § F et f. A 4 r. § L ; *De gentibus*, XX/I. Sur le «Lac blanc» (*Opera brevis*, f. A 3 v), Ladoga où mer Blanche, cf. Richter, p. 120-122, 146. On notera que Damião de Góis ne connaît pas la limite septentrionale des terres laponnes.

²⁴⁸ K. Ahlenius, *Olaus Magnus och hans framställning af Nordens geografi*, Upsal, 1895, p. 45-46, 305-306.

²⁴⁹ Dahlgren, *Tvenne skrifter*, p. 54.

²⁵⁰ Hjalmar Grape, *Carta marina som resejournal*, dans *Norrbotten, Norrbotens Museum Årsbok*, Luleå, 1971 (p. 89-128), p. 120, croit voir que la paroisse de Saint-André est, sur la *Carta marina*, figurée par une église avec deux hautes tours, dont l'une surmontée d'une croix, symbole qui n'est employé que pour les deux grands centres religieux historiques norvégiens de Nidaros/Trondheim et de Hamar, et qu'une croix de Saint-André, dessinée à côté, a pour sens de marquer l'extrême limite du christianisme. C'est attacher trop de valeur aux représentations du dessinateur (Lund a deux clochers sans croix, Upsal une église sans croix, etc.), — qui n'a d'ailleurs attribué à Saint-André qu'un clocher (du type de celui de Torneå) et n'a pas tracé à côté de croix de Saint-André.

Suit, plus détaillé, l'exposé sur la vie et les coutumes des Lapons. La mise en regard du texte avec la partie correspondante de la *Schondia* de Ziegler montre l'étendue de la dette de Damião de Góis envers sa source.

ZIEGLER 1532

[f. 94a] *Laponia dicta est a populo quo habitatur. Vocant vero Germani Laponos eos qui parum idonei rei praesenti dicunt et faciunt, quos Romana lingua dicet puto ineptos.*

Sunt vero Laponos staturae modicae, et corpore usque ad eo agili, ut accincti pharetra et arcu transmittant saltu sese per circulum diametri cubitalis. Pedestres pugnant arcu armati, ut fere Tartari. Artem jaculandi docentur a pueris : utque antiquitus apud Baleares, sic apud Laponos aetate nostra puero non datur cibus priusquam attigerit sagitta propositum signum.

Veste utuntur stricta, et toti aptata corpori, nequid impediendi faciat operi. Hieme utuntur veste pellibus integris phocarum sive ursorum artificiose laboratis, eas nodo adstringunt supra caput, solique oculi patent, corpore reliquo toti contexti sunt, quasque in culeum insuti : nisi quod haec expressa per membras omnis, ad commoditatem, non ad pœnam, laborata est. Hinc puto temere creditum esse quod sint corpore hirsuto instar brutorum, pars ita referentes ob ignorantiam, pars ob voluptatem, quam inde plerique capiunt, ut supra fidem rerum dicant omnia comperta sibi apud remotas terras. Sic vero arte atque industria muniti, Laponos perferunt foris hyemes et aquilones et omnem injuriam a cœlo.

Domus non habent, sed tabernacula quasi castrensia : Mansionesque saepe transferunt, Amaxobii sunt,

venationibus plurimum student, Ferarum quoque

GÓIS 1540

Lappia latino sermone interpretatur inepta, sive secors provincia. Nomen puto inditum inde quod ex nimio et intenso frigore, solum tanquam stupidum, minime aptum sit, nec ad recipiendum nec ad procreandum fruges.

Indigenae istius provinciae nervosi et mediocris staturae sunt, mire dexteri et agiles in arcubus et sagittis utendis. Quam artem jaculandi ab incunabulis sic exercent ut puero a scopo erranti cibus non detur antisper donec ut eum recte sagittam dirigat.

Pellibus non ineleganter contextis loco vestium praecipue utuntur, quibus se a frigoris injuria tutantur. Quod ita etiam pati assueverunt ut dum opus sit, id sine aliquo pellium munimine expugnare valeant.

In tabernaculis habitant, nec domus eis alicui usui sunt, quippe saepius hinc inde migrant.

Aliam vivendi rationem quam venationis aucupium et piscationis non ha-

Sur le peuplement de la région, cf. Sv. Gissel et al., éd., *Desertion and land colonisation in the Nordic countries c. 1300-1600*, Stockholm, 1981, p. 244-271.

tanta copia est, ut passim cedantur. Nefas est mulierem exire tabernaculum janua qua vir eo die est ad venationem profectus. Etiam religio est ne manu contingat feram captam, sed vir porrigit mulieri veru praefixum, quantum illi carnis impertit.

Agrum non colunt. Terra serpentem non fert, sed culices illic sunt grandes et infesti. Pisces capitunt plurima copia, hocque proventu vivunt Ichthyophagorum aethiopum more, atque ut hi fervore nimio, sic illi frigore excoquant pisces, et edomant in farinam. Tantum denique superest capturae ut ejus plurimum condant in cetariis et exportent in vicinas terras Northbothniam et Russiam albam.

Navigiis utuntur nullis clavis, sed nervis et viminibus compaginatis. His per rapidissimos fluvios inter montes Laponiae deferuntur, aestate nudi ut in periculo enatare valeant, et colligere ex naufragio merces.

Pars artificia exercent, pingunt acu ad delicias, et faciunt vestes intextas auro et argento. Qui ad usum quippiam artis repperint, et qui receptum ab aliis excoluerint, honorantur publice, videlicet, veste donantur cui sit intextum argumentum excultae artis, atque hoc insigne in familia manet ad posteritatem. Naves, dolia, et omne instrumentum domesticum probe fabricant et exportant ad viciniam.

Commertia permutatione et pecunia agunt, mutuo consensu tantum et nullo sermone communicatio, atque istud non propter ingenii inopiam et mores brutos, sed quod linguam habent peculiarem et ignotam vicinis.

Gens validissima est, et diu libera fuit et arma sustinuit Nordvegiae Sueciaeque donec concessit tandem sub imperium, et tributum pendit preciosas ferarum pelles. Praesidem eligunt propriis arbitriis, quem regem vocant, verum rex Sueciae jus administrationis donat. Is veste rubra induitur, hoc est ipsi insigne regium. Denique populares

bent, in quibus plurimum praestant.

Est enim provincia illa istarum rerum feracissima. Agrum non colunt,

naviculis utuntur, sine aliquo ferreo clavo compactis, quibus aere exciccatis ac pellibus onustis ad vicinos navigant,

ut permutatione tantum annonam et pecuniam, nullo sermone adhibito, sed solis nitibus agentes, acquirant. Id solum accidit ob linguae barbariem et asperitatem, quae a vicinis nullo pacto intelligitur, alioquin in suis permutationibus sagaces et expertissimi sunt.

Gens bellicosa et animosa est.

veniunt in Sueciam pro cognitionibus dubiarum causarum. In itinere hospitium aut omnino tectum non subeunt, sed agunt noctes sub divo. Equos non habent sed eorum loco feram domant, Reen ipsi dicunt, haec est justae magnitudinis mulae, pilo prope asini hirsuto, ungulas habet bifidas, et cornua ramosa instar cervi sed humiliora et remis rarioribus.

Equitem dorso non fert, sed antilena imposita junguntur vehiculo, assequitur xxiiij horarum spacio cl.m. passuum, sive schænos xxx. quod ipsum spatium dicunt lingua patria ter mutare horizontem, hoc est, ter contingere signum quod eminus postremum prospexerint. Quod certo indicium est cum magnae pernicitatis, tum magnarum virium ferae, quae in tantum spacium cursu sufficit, etiam ubi interim pabuletur. Hanc historiam putarim veteres quoque agnovisse, sed obscura et dubia quasi fama exceptam, siquidem aiunt, Scythas quosdam equitare cervos.

Religionem christianam neque sequuntur, neque etiam refugiunt, tanquam Judaeo odio in eam offensi, sed subinde admittunt in gratiam regum quibus parent. Etiam quod minus plures sunt christiani, culpa non nulla est presulim qui haut hanc curam instruendae gentis abjecerunt, aut fidem Christi illic adolescentem evilesce re rursus fecerunt, siquidem hujus praetextu sua etiam vectigalia subinferre genti voluerunt, intolerabili exemplo non his locis magis quam orbi omni christiano, ut quod acerbissimas trahere defectiones solet. Joannem Gothum episcopum audiavi dicentem, Nos qui Upsaliensi ecclesiae praesidemus, et sub diocesi nostra habemus ejus gentis multam partem, ut de nostra vigilantia pastoralis predicare multa non convenit, sic a cupifitate nefaria qua religionem quaestum statuamus abstinentissimi, hoc ubique prestabimus, ut nulla prebeamus materiam per quam haec gens tanquam nostro offensa peccato minus sit christiana. Is status est religionis apud Lapo-

Loco equorum utuntur animalibus quae Raingi suo sermone vocant, magnitudinem et colorem asini, ungulas bifidas, formam atque cornua cervorum habentibus, sed cornua lanugine quadam cooperiuntur, et humiliora et ramis rariora cervi (ut ipsi vidimus) sunt.

Haec tantae sunt velocitatis ut spatio xij. horarum vehiculum ad xxx miliaria germanica proripiant. In quorum progressu, lento vel celeri, ex tibiarum agitatione ad instar nucum collisionis crepitus auditur.

nes, tamen suo pte et a majoribus recepto instituto sunt idolatrae, et quod mane animantis occurrit procedenti, ex eo capit omen eventus diei, et idem in diem colit. Statuas etiam lapideas erectas in montibus pro diis habent, foederant conjugia, auspicantur in igne et silice, mysterio statui conjugali tam aptato ut eo nihil aptatius, tamque considerate recepto quam si Graecia media, Quod enim ignem praefertunt, ut id faciunt soli, quoniam eum morem et Romani servavunt, ita isto celebrandi sunt, quod populo omnium maximo similia faciunt. Istud vero majorem in modum, quod silicem praefertunt : collaudandum, cum quod haec philosophia domestica est, tum quod significationem habet nimis quam assinem his sacris. Ut enim silex latentem in se ignem habet, qui concussione emicat, sic in utroque sexu est recondita vita, que tandem profertur mutus copula in prolem viventem.

Praeterea, incantores sunt perefficaes. Magicos nodos tres neunt, pendentes a loro, ubi unum soluerint cient ventos tolerabiles, ubi alterum, vehementiores, ubi tertium, movent apertam tempestatem, ita ut veteres fulmina eliciebant.

Ea arte isti utuntur in navigantes ex arbitrio ita ut his favere vel minus visum fuerit, ita sistunt et movent flumina et maria.

Faciunt quoque e plumbo jacula magica brevia ad modum digiti, ea emittunt per quamvis dissita loca in eos de quibus vindictam expetunt. Hi oborto carcinomate a crure vel brachio intra triduum vehementia doloris exanimantur.

Sol occidit illis locis, et ducit noctem unam per tres fere menses brumae, per quos non habent lucem nisi qualem crepuscula, clarissima quidem sed in paucissimas horas, qualesque lunares splendores faciunt. Itaque diem quo Sol

Religio istius gentis et ignem et statuas lapideas pro diis habere. Ex quavis re animata eis mane occurrente, totius diei eventum judicant et augurantur. Matrimonium observant et mire sunt Zelotypi.

Incantamenti sic pollent ut inter multa alia dictu mira, quae praetermitto, naves in medio cursu retineant sic ut nulla vi ventorum amoveri possint. Quod malum solo virginum excremento foris navium ac transtris illitis curatur, a quo spiritus illi, ut ab incolis accepi, natura abhorrent.

Laponum censeri debuerit, sed olim quando sub imperio domestico vixit, et nulla commertia cum vicinis habuit, et suas opes ignoravit, nec praecium novit domesticarum pellium sub orbe nostro atque earum multam copiam levium rerum responsione commutavit. Hic puto simplicitas ad Laponum nomen deflexa est.

Laponia terra extrema Schondiae cognitae versus septentriones, terminatur haec etiam hac parte ad incognitum nobis orbem, praeterea parte maris externi secundum descriptionem hanc

<i>Littus primum</i>	70	72
<i>Littus sequens</i>	80	70
<i>Quod etiam sequitur</i>	90	70

Ex cetariis hujus maris plurimam copiam piscium exportant ad Northbothniam et Russiam albam, terras vicinas, unde licet conjectare mare hoc quaquaversum extendi versus septentrionem. Ab occidente terminatur intimo sinu ad

*Vuardhus castrum ad gradus 5. 70 30
A meridie terminatur linea
hinc extensa usque in gradus 90 69*

Finis

L'apport de la *Deploratio* se réduit à trois éléments (nos romaines). Passons sur l'explication par le climat du sens dépréciatif de *Lappia* ; la littérature savante de la Renaissance abonde en spéculations écologiques de cet ordre. Les deux autres observations portent à croire, à première vue, que Damião de Góis est allé en Laponie : les cornes des rennes sont couvertes d'une sorte de laine, *ut ipsi vidimus* ; certains esprits mis en jeu par la magie lapone ne peuvent être exorcisés que par un enduit d'excrétions de filles vierges ²⁵¹, *ut ab incolis accepi*. Comme il est rapporté quelques lignes plus haut que les Lapons troquent peaux et poissons secs avec les populations voisines « sans recourir à la parole mais seulement avec des gestes », *ab incolis* ne s'applique pas à eux. L'information est due à des connaisseurs des mœurs

²⁵¹ Il s'agit d'excrétions menstruelles, de l'avis de Johannes Scheffer, *Lapponia, Id est regionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673, p. 145.

Dans les notes à la traduction suédoise : Johannes Schefferus, *Lapland, översättning från latin* et av Henrik Sundin, *granskad och bearbetad* av John Granlund, Bengt Löw och John Bernström. *Utgivare* : Ernst Manker (Stockholm, 1956) (*Acta lapponica*, VIII), le passage est laissé sans commentaire.

laponnes rencontrés dans les villes de la Baltique. De même, si toutefois le pluriel de modestie ne cache pas la transcription du témoignage d'autrui, Góis aura vu chez quelque marchand où quelque notable des andouillers de renne. Le bruit des rennes en marche aura été noté par un de ses interlocuteurs ²⁵².

De l'avis de Dahlgren, le démarquage de Ziegler est si étroit qu'il exclut l'emprunt à une source commune ²⁵³. Les particularités propres à Góis peuvent venir des Magnus ou de quelque autre, pour le fond le texte appartient à Ziegler, qui lui-même dépend de Johannes Magnus et de Peder Månsson, l'évêque de Västerås, fréquentés à Rome au début des années 1520 ²⁵⁴. Góis, pas plus que Ziegler, n'est allé en Laponie. Il a rempli une partie de l'espace disponible dans le dernier cahier in-quarto du *Fides, religio moresque Aethiopum* en tirant à la hâte de la *Schondia* quelques phrases, laissant de côté des données non moins curieuses que celles qu'il cochant ²⁵⁵.

On sait combien l'époque admettait l'emprunt tacite et la copie sans aveu. Góis y aura recours plus d'une fois, dans la *Crónica de D. Manuel*, où sa dépendance de Fernão Lopes de Castanheda dépasse infiniment la seule page qui le cite ²⁵⁶ et où son savoir géographique sur le Maroc doit beaucoup à Léon l'Africain ²⁵⁷. Les deux membres de phrase fallacieux glissés par Damião de Góis dans son abrégé du texte de Ziegler sont une façon d'attester la véracité de l'information reprise. L'édition de 1542, dans la même intention, invoquera l'autorité d'un auteur ancien : un additif renvoie le lecteur à Saxo Grammaticus ²⁵⁸.

²⁵² Scheffer, *op. cit.*, p. 326, loue l'exactitude de la notation de Góis : «Articulis pedum, quoque modo ambulet, crepitum valde sonorum edit haud secus, ac si colliderentur silices, aut nuces, cui collidunt, non male comparuit Damianus, quod et ipsum est peculiare in rangifero.»

Louis XI avait en 1479 acheté à un «marchand ostrelin» six rennes (*rangees, rangiers*), décrits par Commynes (éd. Dupont, Coll. Société de l'Histoire de France), II, p. 234 et n. 3. En 1533, Gustav Vasa envoya cinq couples à Albrecht de Brandebourg, qui espérait acclimater les rennes sur les pauvres terres de la Prusse ; ce fut un échec (Olaus, *De gentibus*).

²⁵³ Dahlgren, *Tvenne skifter*, p. 49 et 55.

²⁵⁴ Il les nomme comme ses informateurs sur la Gothie, la Suède, la Finlande, la Laponie borée, et aussi sur le Groenland, la Chersonèse et l'île de Tilen (*Schondia*, f. 85r-v). Ayant quitté Rome en juin 1524, une rencontre avec Olaus est possible, mais sans trace dans son ouvrage (Richter, p. 24, 25-26).

²⁵⁵ Il omet de préciser qu'on ne monte pas les rennes. Il fait parcourir à leur véhicule en douze heures la distance énorme que donne pour vingt-quatre heures Ziegler (et Olaus, *De gentibus*, XVII/28).

M^{me} Hirsch, *Life*, p. 143, a bien dit que la «Description» est «inferior as a source compared with the chapter on Lapland contained in Jacob Ziegler's *Schondia*, with which Góis was familiar». Le jugement est d'emprunt, puisque M^{me} Hirsch n'a pas lu Ziegler...

²⁵⁶ *CM*, IV/36, p. 93.

²⁵⁷ Robert Ricard, p. vi de son introduction à Damião de Góis, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521, Extraits de la Chronique du roi D. Manuel de Portugal*, Rabat, 1937.

²⁵⁸ «Lege Saxonem Grammaticum et mira de sagis et incantamentis aquilonaribus videbis.» Deux éditions de Saxo Grammaticus avaient été procurées, celle de Christiern Pedersen, Paris, 1514, et celle d'Oporinus, Bâle, 1534.

On ne saurait retenir contre Damião de Góis de procédé délictueux. L'envie de se tailler une réputation ne l'entraînait pas moins à de petites complaisances pour l'équivoque, que d'autres pratiquaient avec moins de retenue. Dans la *Legatio Presbyteri Joannis*, il se présentait en interlocuteur de l'envoyé éthiopien à D. Manuel ²⁵⁹. Lors de la mauvaise querelle que, poussé par Nannius, et sans doute pour se faire agréer d'un certain milieu lovanien, il chercha à l'honnête Sébastien Münster, à propos de quelques phrases sur l'Espagne, il posa au géographe voyageur. «Si Münster veut décrire les mœurs nouvelles des hommes de notre temps, qu'il visite les pays comme nous l'avons fait nous-mêmes, et qu'il écrive alors ce qu'il aura vu d'expérience», réclamait-il ²⁶⁰. Le reproche méthodologique pouvait s'entendre comme un principe général, observé par Góis non seulement dans son *Hispania*, mais aussi bien dans les autres écrits qui avaient fait sa notoriété. C'est ainsi que le comprit Münster, qui se documentait très soigneusement ²⁶¹. Il rétorqua que Góis avait écrit sur l'Ethiopie sans y être allé.

Il ne fit aucune réflexion sur le Nord. Il n'accusa pas son adversaire de commettre envers Ziegler ce qui ne s'appelait pas encore un plagiat. Peut-être croyait-il que Góis avait visité la Laponie. En tout cas, sans en préciser la provenance, il lui emprunta ses détails particuliers sur les rennes ²⁶².

²⁵⁹ Jean Aubin, *L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel*, note 231.

²⁶⁰ Sur la querelle Góis-Münster on consultera, plutôt que Hirsch, *Life*, p. 129-133, Beau [cité *supra*, note 8], p. 158-173, et surtout Karl Heinz Burmeister, *Sebastian Münster. Versuch eines biographisches Gesamtbildes*. Bâle-Stuttgart, 1963 (Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft, 91), p. 170-179.

M^{me} Hirsch, *Life*, p. 72, n. 7, tire argument de cet *ut ipsi fecimus* de Góis pour sa thèse du séjour de Góis chez les Lapons.

²⁶¹ Cf. Efraim Lundmark, *Sebastian Münsters kosmografi och Norden. Obeaktade brev från Münster till Georg Norman och Christen Morsing*, dans *Lychnos*, 1939, p. 72-101 ; Burmeister, *Sebastian Münster*, p. 148-149, 157, 169-170. Burmeister, *Briefe Sebastian Münsters, Lateinisch und Deutsch*, Francfort, 1964, a réédité (nos 16, 18, 29) sans avoir connaissance de l'étude de Lundmark, les lettres publiées par celui-ci. Sur Münster et les Magnus, cf. ci-après, n. 273.

Sur l'insuccès de Münster à obtenir des renseignements, par trois fois demandés, au Portugal, cf. sa lettre à Stanislas Laski du 6 avril 1548 (*Briefe*, n° 33, p. 132).

²⁶² *Cosmographia*, Bâle, 1550, p. 849 : «cornua ramosa et longiora, lanugine quadam obducta et ramis rarioribus (...) Quando rangiferi in cursu sunt, lento vel celeri, ex tibiarum et articulorum agitatione ad instar nucum collisionis crepitus auditur.» Münster nomme Góis parmi ses sources dans l'index qui suit la préface. Dans celle-ci et dans la conclusion, il dénonce l'unique censeur qui n'a écrit que de seconde main sur l'Ethiopie.

VI

DAMIÃO DE GÓIS ET L'ŒUVRE DES MAGNUS

Adonnés de bonne heure à l'ambition d'écrire l'histoire et la géographie de leur pays ; engagés, le désœuvrement de l'exil venu, dans une apologie des valeurs catholiques qui n'aura pas les répercussions qu'ils rêvaient, et dans la composition de sommes savantes qui connaîtront les consécration posthumes de l'idéologie nationale et du mythe nordique, Johannes et Olaus Magnus occupent dans la littérature suédoise d'expression latine une place considérable. Plus homogène que celle de Damião de Góis, moins circonstancielle, cette œuvre, célébrant la patrie ou collectant les *realia*, n'est pas étrangère dans son esprit à celle de l'humaniste portugais. Mais le champ en est si différent que l'*Historia de omnibus Gothorum Sveonumque regibus* et l'*Historia Metropolitanae Ecclesiae Upsalensis* de Johannes, publiées à Rome en 1554 et 1560, ne laissent pas retrouver de traces possibles d'un apport de Damião de Góis. Par le sujet, par l'intention comparatiste qui s'y fait jour, l'*Historia de gentibus septentrionalibus* d'Olaus permet l'interrogation.

Les critiques suédois d'aujourd'hui, peu familiers de Góis, ont eu tendance à exagérer l'influence qu'il exerça sur l'activité scientifique des Magnus. Herman Richter pense qu'il a pu être pour Olaus un informateur précieux sur le Danemark ²⁶³. Hjalmar Grape, plus catégorique que Johan Nordström, s'avance jusqu'à affirmer qu'il « apparaît clairement comme le donneur d'impulsion » ²⁶⁴ dont la *Legatio Presbyteri Joannis* « a poussé les frères », et Olaus tout spécialement, « à fixer leurs points de vue, à approfondir leur conception culturelle et à élargir leurs perspectives géographiques » ²⁶⁵.

En fait, ils avaient commencé bien plus tôt à élaborer leurs ouvrages. Johannes échangeait des vues sur l'origine des Goths avec l'érudit polonais

²⁶³ Richter, p. 144 : « Une autre possible source orale de valeur peut avoir été l'historien portugais Damianus à Goes. Celui-ci parcourut en mission officielle le Holstein en 1529 et le Danemark en 1531. Au cours de ces voyages, Damianus visita deux fois Dantzic pour rencontrer les frères Magnus, et ce fut alors que ceux-ci mirent à sa disposition les matériaux qui plus tard devinrent l'ossature de ses deux petits écrits sur la Laponie. Il serait étonnant que Olaus n'ait pas saisi l'occasion de ces visites pour tirer profit des impressions de voyage toutes fraîches de Damianus sur le Danemark. »

²⁶⁴ Hjalmar Grape, *Olaus Magnas forskare* [cité *supra*, note 205], p. 115. (De même J. V. Pollet, *Julius Pflug. Correspondance*, III, Leyde, 1977, p. 309). Dans ses leçons de 1929 [cités *supra*, note 113], p. 42, Nordström pensait que Góis « avait pu influencer de façon stimulante les frères Magnus ».

²⁶⁵ Grape, *op. cit.*, p. 58. Le même, *Olaus Magnus patriotism* [cité *supra*, note 205], p. 70-71.

Maciej de Miechow dès 1518²⁶⁶. Il faisait à cette époque des recherches dans les bibliothèques romaines²⁶⁷. On l'a vu renseigner Ziegler, sur les Lapons notamment, dès 1522-1523²⁶⁸. En 1525 il copiait à Lübeck la *Chronica regnorum aquilonarium* d'Albert Krantz²⁶⁹. Aux notes prises lors de ses voyages de 1518-1519 dans le Nord²⁷⁰, Olaus avait joint dans les années suivantes d'autres informations²⁷¹. Le classement des données qui en 1539 aboutiront à la publication de la *Carta marina* avait été entrepris dès 1527²⁷². Dès ce moment, presque certainement, fut conçue l'*Historia de gentibus septentrionalibus*, à l'illustration de laquelle devait servir la *Carta marina*²⁷³. Tout cela, très antérieur au passage de Damião de Góis à Dantzig en 1531.

²⁶⁶ Reproduit de l'édition de 1521 de la *Descriptio Sarmatarum* de Maciej de Miechow, le texte de la lettre de Johannes du 27.III.1518, et de sa réponse du 4.VII.1518, est accessible dans J. Haglund et J. Svennung, *Johannes Magnus' och Miechowitas brevväxling om Goternas ursprung. Tvenne brev av år 1518 förut opublicerad i Sverige*, dans *Kyrko-historisk Årsskrift*, 49 (1949), p. 178-198.

²⁶⁷ Johannes Magnus, *Historia metropolitanæ Ecclesiæ upsaliensis*, préface.

²⁶⁸ Richter, p. 24, 25, 103.

²⁶⁹ L'extrait de la chronique de Krantz relatif à la Suède («Suecia») fait par Johannes Magnus à Lübeck, où il fut envoyé en mission par Gustav Vasa en 1525, est conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Lund (Ludwig Daae, *Nogle bemaerkninger om historieskriveren Albert Krantz*, dans [Norsk] *Historisk Tidsskrift*, 2^e série, t. V (1886), [p. 225-261], p. 244). Prêtée par Johannes Magnus à Johan Rheyneck, la copie avait échoué après sa mort (octobre 1535) à son beau-frère, Dantiscus (Johannes Magnus à Dantiscus, 5.IV.1536, dans Kolberg, *Briefwechsel*, p. 7 et 33-34 ; le même au même, 10.V.1536, dans Fr. Hipler, *Beiträge zur Geschichte der Renaissance und des Humanismus aus dem Briefwechsel des Johannes Dantiscus*, dans *Zeitschrift für die Geschichte und Alterthumskunde Ermlands*, 9 (1891), [p. 471-572], n° 37, p. 527-529).

La *Chronica regionum aquilonarium* ne fut imprimée pour la première fois qu'en 1546, dans une version allemande parue à Strasbourg.

²⁷⁰ On comparera Richter, p. 14-22, et l'essai de reconstitution de Hjalmar Grape, *Carta marina som resejournal*, dans *Norrboten*, 1971, p. 89-128.

²⁷¹ Richter, p. 22, 109-110.

²⁷² Olaus à Cristoforo Madruzzo, de Venise, 7.X.1539, dans Buschbell, n° 6, p. 8-9. Fac-simile dans Richter, pl. V.

²⁷³ Olaus travaillait à la rédaction du *De gentibus* en 1539, cf. *Opera breve*, f. A 1 v, B 3 v ; *Auslegung*, f. B 4 r. Les dates que discute J. Nordström, *När skrev Olaus Magnus sin Historia de gentibus septentrionalibus ?*, dans *Lychnos*, 1943, p. 265-268, ne se rapportent qu'aux étapes de la complétion de l'ouvrage, dont Olaus voulut faire croire au dédicataire, l'archevêque de Cologne, qu'il l'avait entrepris grâce à lui (il se sont rencontrés en 1551), et dont il assurait à son ami Madruzzo, évêque de Trente, qu'il l'avait commencé dans sa ville (soit au plus tôt en 1545). Il est bien évident qu'à Trente Olaus n'avait pas les éléments nécessaires à sa documentation (Richter, p. 37, le fait remarquer), à supposer que les travaux conciliaires lui aient laissé le loisir de rédiger. Nordström n'a pas connu la lettre de Johannes Magnus à Damião de Góis du 1.IV.1541 (elle est restée ignorée de Buschbell, ainsi que l'a relevé Freudenberger [cité *supra*, note 203]), dans laquelle l'archevêque dit que le livre d'Olaus sur les merveilles et les mœurs des peuples du Nord ne s'imprime pas faute d'argent. On savait dans le monde humaniste que l'ouvrage existait. Sebastian Münster s'en ouvrait à Georg Norman, le secrétaire de Gustav Vasa, en juillet 1543 : «Dicitur vulgo archiepiscopum Upsaliensem edidisse magnum volumen de monstis que

Quelques mois après ce passage, dans une lettre écrite de Lübeck à Gustav Vasa qui contenait une appréciation élogieuse des talents commerciaux du roi de Portugal, Olaus Magnus plaçait par une étrange erreur la *feitoria de Flandres* à Veere, en Zélande, où étaient arrivés l'été précédent «onze mille grands sacs de poivre, sans compter toutes sortes d'autres épices»²⁷⁴. La quantité indiquée est conforme aux chiffres que nous fournissent les archives portugaises²⁷⁵ : on était, à Lübeck, exactement renseigné. Même si le fait qu'Olaus ait débarqué à Veere lors de sa mission de 1527 aux Pays-Bas peut l'expliquer²⁷⁶, la fausse localisation surprend, de la part d'un ami du secrétaire de la *feitoria*.

C'est un autre produit portugais que convoitait Gustav Vasa, le sel. Pour pallier la très grave pénurie qui affecta la Suède au début de son règne, Johannes Magnus, lors de sa tournée pastorale dans le Nord de 1526, préconisa le recours à l'ébullition d'eau de mer, et fit mettre en place des batteries de récipients²⁷⁷. Le roi avait en 1525 fait procéder à des commandes au Portugal. Selon une proclamation de cette année-là traduite par August Strindberg il annonçait : «Nous avons pourvu à ce qu'il revienne de Lisbonne en Portugal une puissante flotte de navires chargés de sel, qui entreront dans la Baltique à la première ouverture de la navigation.»²⁷⁸ Toutefois, il n'y avait

produit septentrion» (*Briefe Sebastian Münster*, éd. Burmeister, p. 63). Peu après il écrivit à l'archevêque et reçut au début de mai 1544 une réponse pleine de détails intéressants (lettre à Conrad Pellikan du 11.V.1544, *ibid.*, n° 19, p. 73-74 ; et cf. *Cosmographia*, p. 832. Il a confondu Olaus avec son aîné. Ce n'est pas une réponse posthume de Johannes qu'il reçut : Olaus est cité parmi ses autorités, dans l'index qui suit la préface de la *Cosmographia*, parue alors que les œuvres de Johannes demeuraient inédites). De la cour de Suède on l'incita à corriger certaines assertions de Ziegler et d'Olaus Magnus (*ibid.*, n° 32, p. 128).

²⁷⁴ Olaus Magnus à Gustav Vasa, de Lübeck, 20.III.1532 : «Item kungen aaff Portugald som alle rikaste köpman raeknas weth och vael raad til stor summa gold e maer behoff göres, han lath skeppa ij sommars aff Lissebonne till Saer y Seland y pepar allena XI^m stora saekkar pepar for utan allahaandha andra krydder som höght nog lopo til penningar» (*GR*, VIII, p. 364-365).

On corrigera «Saer» en «Faer». La même lettre, au paragraphe suivant, fait état de graves inondations à «Faer» en «Seland» (p. 365). Bien que l'index identifie ces noms à ceux de Sieland (p. 38 ; Sjaelland au Danemark), et de l'île de Föhr (p. 11 ; sur la côte ouest du Schleswig), il s'agit, dans les deux paragraphes, de Veere.

²⁷⁵ Cf. les chiffres (globaux) pour l'exercice de João Brandão, dans sa *carta de quitação*, dans Braamcamp Freire, dans *Arquivo Historico Português*, VI, p. 414 et VII, p. 321, repris dans *Notícias da feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 125 et 204.

²⁷⁶ Dans son rapport cité *supra* [note 115], p. 8 : «Feer».

²⁷⁷ Olaus, *De gentibus*, IV/20 et XIII/44 ; Olaus, *Vita*, p. 122. Dans une lettre à Hans Brask, Johannes annonçait l'installation de quarante cuves (Hans Brask à Olaus Magnus, 18.VI.1526 dans *Handlingar rörande Skandinaviens historia*, 18, p. 331 : «Reverendissimus dominus Upsalensis recepit se in Norlandiam. Scribit nobis ibidem erectas XL : a patellas sall decoquentes»). Dessin de ces cuves dans Olaus, *De gentibus*, XIII/43, p. 464.

²⁷⁸ August Strindberg, *Relations de la Suède avec l'Espagne et le Portugal jusqu'à la fin du dix-septième siècle*, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XVII (1890) [p. 321-342], p. 332 ; d'où Virginia Rau, *A exploração e o comércio do sal de Setúbal*, Lisbonne, 1951, p. 115. Strindberg ne donne ni texte original ni référence. Son article n'est pas cité par les auteurs suédois qui se sont occupés du sujet, en dernier lieu Hugo Yrwing, *Salt och saltförsörjning i det medeltida Sverige*, dans *Scandia*, 34 (1968), à la p. 236.

pas de contact direct. Gustav faisait acheter par l'intermédiaire des Hollandais ²⁷⁹. Le sel est importé de Lisbonne en Norvège et en Suède par de gros navires hollandais et allemands, note le *De gentibus septentrionalibus* ²⁸⁰, dans lequel on cueille de maigres indications sur le trafic entre le Portugal et les pays du Nord. En Bothnie, où l'abondance du poisson assure le troc avec tous les produits nécessaires, les habitants sont bien pourvus de toutes choses, riches tissus d'Angleterre et de Flandre, vaisselle et objets de luxe d'Allemagne, sel de Lusitanie et vins d'Espagne ²⁸¹, « où les rois Goths jadis ordonnèrent de planter des vignes » ²⁸². Alors que le Portugal, gros demandeur de cuivre, s'approvisionnait aux mines de Saxe et de Haute-Hongrie, le cuivre suédois y avait mauvaise réputation, il était si mal raffiné que la perte était de 20 %. Des Allemands envoyés par Jakob Fugger et d'autres pour le mieux traiter avaient été massacrés par les Suédois, qui étaient des brutes et un peuple bestial ²⁸³.

Olaus Magnus signale au départ de Dantzig les transports de grains à destination du Portugal, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Ecosse et de la Hollande ²⁸⁴. Il note que l'excellente bière prussienne fabriquée dans cette ville de brasseurs est à l'occasion expédiée par mer au Portugal et aux Indes ²⁸⁵. Il donne d'autre part deux façons de préparer la bière usitées en Ethiopie, « De Æthiopum seu Indorum more cervisiam conficiendi, ex instructione D. Joannis Baptistae Habasciani Indorum presbyteri » ²⁸⁶, celui-ci identifiable à Yohannes de Qantorârê, chapelain du cardinal Caraffa ²⁸⁷. Une de ses connaissances d'Italie, d'après 1540.

²⁷⁹ Cf. ses instructions et ses lettres de janvier-mars 1525 à son agent Måns Bryntesson, dans *GR*, II, p. 17, 25, 45 ; la proclamation aux Etats de septembre 1525, *ibid.*, p. 227-228 ; et cf. aussi pour 1526, *GR*, III, p. 120, 121, 336. Olaus, *Vita*, p. 122.

²⁸⁰ Olaus, *De gentibus*, XIII/43 : « Adventu enim grandium navigiorum Hollandiæ ac Germaniæ ab Hispanicis & Gallis ac Britannicis portubus, Vlysbonico præsertim & Brouaso portu, sal acceptam justo pretio venundatur. »

²⁸¹ Olaus, *De gentibus*, XX/1 : « De triplici Bothnia terræ » septentrionalis, et abundantissima ejus piscatura » : « (...) tanta est his copia piscium optimorum, ut in omnium necessarium rerum permutationem abundè sufficiat. Suntque in omnibus rebus locupletes : siquidem ex Hispania ac Lusitania optimum vinum, et sal ; ex Anglia et Flandria pretiosum pannum ; ex Germaniæ civitatibus variam domorum suppectilem et ornatum præter domesticum cultum ; ex Suetia & Gothia triticum, siliginem, hordeum, et omnes genus necessarij leguminis illuc navibus advectum, comparant. »

²⁸² *Id.*, XIII/20. Sur les vins d'Espagne, aussi XIII/18, 19 ; Granlund, *Kom.*, p. 297.

²⁸³ Rui Fernandes de Almada à D. Manuel, d'Augsbourg, 9.XII.1519, dans Maria do Rosário de Sampaio Themudo Barata, *Rui Fernandes de Almada, diplomata português do século XVI*, Lisbonne, 1971, p. 212.

²⁸⁴ *Id.*, XIII/10. *L'Opera breve*, I. § H, énumère les mêmes pays moins le Portugal.

²⁸⁵ *De gentibus*, XIII/27 : « vel marino eventu ad exterar et longinquas terras Portugalliæ et Indorum emittunt. »

²⁸⁶ *Id.*, XIII/30-32. Granlund, *Kommentar*, p. 303-304, renvoie à E. Huber, *Das Bier in Fernem Osten und in Æthiopien* (non vu).

²⁸⁷ Sur « Gian Battista Abissino », cf. Renato Lefevre, dans *Annali Lateranensi*, 11 (1947), p. 277 sqq., et *Rassegna di Studi etiopici*, 24 (1969-1970), p. 85.

Les exportations de bière de Dantzig en direction des Pays-Bas sont connues par d'autres textes. Sa consommation en Inde portugaise serait, si la donnée est exacte, une des traces infimes de la découverte de l'Asie que l'on puisse capter dans le monument septentrional d'Olaus Magnus.

De ses rares allusions, peu claires, aux entreprises des Lusitaniens, les plus substantielles ont trait aux navigations sous les hautes latitudes de l'Atlantique Nord. Espagnols ou Portugais vont vendre jusqu'à Rome la merluche pêchée dans les eaux de l'Islande ²⁸⁸, île battue des terribles vents de nord-ouest qui se déchaînent «aux ultimes confins de l'Océan Norvégien» ²⁸⁹, et qu'affrontent, dit Olaus au chapitre «De naufragiis Gruntlandia», «les Portugais voués à chercher encore de nouvelles terres, pour perpétuer la gloire de leur nation plus que pour des richesses.» Et il ajoute : «Les navires des Espagnes et de France sont aussi poussés par les vents furieux, de sorte qu'ils abordent contre leur gré à ces rivages inhospitaliers.» ²⁹⁰ Ailleurs, Olaus célèbre la bravoure de ceux qui s'aventurent en ces parages,

«qui, à ce que je crois, seront les Espagnols où les Français, qui abordent ce littoral ignoré par l'effet d'une force hostile où poussés par l'ardeur du pillage. Il faut avouer qu'ils sont très experts à manier la boussole, le compas ou la sonde. Mais l'aspect du littoral de cette région est autre que celui du littoral des Africains ou des Maures. Ici, en effet, les nuits qui n'en finissent pas, les froids les plus intenses, en certains endroits des rocs cachés semblables à des tours, des bêtes terribles et effrayantes.» ²⁹¹

²⁸⁸ Olaus, *De gentibus*, XXI/3, «De piscibus Islandiæ» : «Pisces vero electiores ibi capti, ab Italis et Hispanis Marlucz, in Romam usque etiam per Hispanos, aut Lusitanos delati, appelluntur.» La saison de pêche s'étend de février à avril.

²⁸⁹ *De gentibus*, IV/, II/5. Sur leur violence en Islande, I/10, II/3, VII/23. Cf. dans la traduction française de l'épître du *De Gentibus* par Cornelis de Schrijver (Anvers, 1558) : «le vent Circius souffle d'une telle impétuosité que si quelques hommes de cheval, voire tous armés, viennent à passer par fortune, là au droit, ils sont portés par terre aussi aisément que si c'étoient botteaux d'étoupes» ; «(en Islande le Circius) gêne tous le pais, empêchant qu'il y croisse chose du monde» (*Histoire des pays septentrionaux, écrite par Olaus le grand, Goth (...)*, Anvers, 1561, f. 3 b, 20 a).

Lorsqu'ils descendent de Norvège pour la ruine des Hollandais (I/6), ces vents projettent les flots et les navires par-dessus les digues (XIII/11).

²⁹⁰ *De gentibus*, XII/10 : «Quibus autem hæc eveniunt, in promptu sunt Portugalenses novas adhuc terras pro perpetuenda gentis suæ gloria (magis quam divitiis) quæsituri. Sunt et Hispaniarum Galliarumque naves sævissimis ventis appulsæ, ut inhospitalia ea littora ingrediuntur inviti, pœnam geminantes, quod gentius illius linguæ commercium, vel fidem non habent exploratam.» Ce passage et celui qui suit sont omis dans l'édition latine abrégée de 1558.

²⁹¹ *Id.*, II/8 : «quales arbitror fore Hispanos, vel Gallos, qui vi hostili, vel ardore rapiendi littus ignotum ingrediuntur. Fatendum quidem est, eos expertissimos esse in nautico gnomone, vel compasso, aut bolide perscrutandis profunditatis : sed alia facies littoris hujus regionis est quam Afrorum vel Maurorum. Hic enim longissimæ noctes, frigora intensissima, rupes alicubi quasi turres latentes, belluæ truculentæ et formidabiles (...).»

Sofus Larsen a soutenu autrefois que les descriptions de l'Islande et du Groenland d'Olaus Magnus étaient copiées d'une relation de João Vaz Corte Real, membre dans les années 1470 d'une expédition danoise montée par Christiern I^{er} à l'instigation de D. Afonso V, et devenu ainsi, vingt ans avant Colomb, un des découvreurs de l'Amérique²⁹². Sur les navigations danoises de la fin du XV^e siècle, Olaus trouva évidemment à s'instruire, sans parler du savoir propre à son frère, dans le milieu clérical et hanséatique qu'il fréquenta²⁹³. Les villes allemandes en rapports commerciaux avec l'Islande, Lübeck, Hambourg, Brême²⁹⁴, sont de celles où il avait des accointances. De là sûrement sa connaissance, diverse et vague. On en a souligné le caractère fantaisiste touchant les choses de la mer²⁹⁵.

L'hypothèse de l'existence d'un écrit de João Vaz Corte Real pillé et dissimulé par Olaus Magnus est, on l'a dit, le point le plus spécieux²⁹⁶ d'une théorie en son temps vivement discutée, et au Portugal peu agréée²⁹⁷. Selon

²⁹² De son travail en danois, *Danmark og Portugal i det 15de Aarhundrede*, dans *Aarbøger for Nordisk Oldkyndighed og Historie*, IIIe série, t. 9, (1919), p. 236-316, (que compléta un article, *Hvad ved men om Caspar [sic] Corte-Reals Opdagelsesrejser*?, dans *Geografisk Tidsskrift*, 26 (1922), p. 171-180), Sofus Larsen donna une idée dans une communication en français, *La découverte du continent de l'Amérique septentrionale en 1472-1473 par les Danois et les Portugais. Résumé d'un mémoire du Dr. phil. Sofus Larsen*, dans *Boletim da Classe de Letras* [Académie des Sciences de Lisbonne], XV (1921-22), p. 214-223, puis dans un exposé synthétique paru simultanément en danois, *Nordamerikas Opdagelse 20 Aar før Columbus*, dans *Geografisk Tidsskrift*, 28 (1925), p. 88-110, et en anglais, *The discovery of North America twenty years before Columbus*, Copenhagen-Londres, 1925. Une traduction portugaise de *Danmark og Portugal*, préparée dans les années 1920 par Jaime Cortesão a été publiée (comme «estudo histórico fundamental» !) sous le titre *Dinamarca e Portugal no século XV*, Lisbonne, 1983.

²⁹³ Larsen, *The discovery of North America*, p. 37, suppose qu'il a utilisé «some Hanseatic pamphlet, then in common circulation». Une transmission orale est bien plus probable.

Sur ses sources livresques, cf. Ahlenius [cité *supra*, note 248], p. 151 (carte de Gemma Frisius), et Richter, p. 128, 136-137.

²⁹⁴ *Auslegung*, A. § G ; *De gentibus*, VII/23. Richter, p. 130.

²⁹⁵ R. Hennig, *Terrae incognitae* 2, IV, Leyde, 1956, p. 256-257.

²⁹⁶ Svensson [cité *supra*, note 123], p. 163.

²⁹⁷ Voir l'état de la question donné par Hennig, *op. cit.*, IV, ch. 188, «Die Dänischen Admirale Pining und Pothorst in Grönland und ihr Pilot Skolp in Labrador (1473 oder 1476)», p. 247-282 ; et Sven Svensson, *op. cit.*, *passim*, et sur la polémique entre les érudits allemands, p. 128-132. La biographie de Paul Pining, *Der Hildesheimer Didrik Pining*, Hildesheim, 1971 (Schriftenreihe des Archivs und der Staatsbibliothek Hildesheim, 5), ignore les acquis de la critique et renchérit sur les suppositions imaginaires, vis-à-vis desquelles Richter, p. 130-137, n'a pas nettement pris ses distances. Damião Peres, *História dos descobrimentos portugueses*², Coïmbre, 1960, p. 224-226, se borne à noter la fragilité des théories de Larsen, auxquelles même un Eduardo Brásão, *Les Corte-Real et le nouveau monde*, dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XIX/1-3 (1965), p. 3-52, 163-202, 335-349, puis en volume, Lisbonne, 1967, p. 42-43, 48, ne souscrit que partiellement. Le jugement venu sous la plume salubre de Duarte Leite, *História dos descobrimentos. Colectânea de esparsos*, I, Lisbonne, 1958, p. 368 («tudo isto é fantasia pura no que se refere aos dois navegadores portugueses») rejoint la critique raisonnée de Halldór Hermannsson, *The problem of Wineland*, Ithaca, 1936 (Islandica, XXV), p. 78-80, et la joyeuse

le raisonnement biscornu de Larsen, Damião de Góis non seulement ne fut pas responsable de l'information portugaise d'Olaus, mais tout au contraire en fut tributaire, les éléments de sa description de la terre découverte en 1500 par Gaspar Corte Real étant tirés, à en croire le savant danois, de la description du Groenland incluse dans la relation de João Vaz de 1476 ²⁹⁸, relation connue par on ne sait quelle opération du seul Olaus.

Si emprunt il y a eu, ce ne fut certes pas à un récit de voyage portugais qui n'a existé que dans l'imagination de Sofus Larsen. Plus modestement, Fridtjof Nansen s'était demandé si Damião de Góis tirait sa description de la «Terra Verde» de Gaspar Corte Real de dépositions de navigateurs ou de sources littéraires ²⁹⁹. Cette dernière hypothèse mériterait d'être élucidée par qui étudiera les procédés de Damião de Góis historien, dont l'examen méthodique est à entreprendre.

Que les références de l'*Historia de gentibus septentrionalibus* aux expéditions portugaises, espagnoles et françaises dans les eaux américaines ne doivent rien à l'ami portugais, on l'admettra aisément. Elles proviennent de Francisco López de Gomara, qu'Olaus entretint de ces questions à Bologne et à Venise, en 1548-1549, et envers qui sa dette scientifique est plus sensible qu'envers Damião de Góis ³⁰⁰.

Olaus Magnus s'est appliqué à des comparaisons avec d'autres pays et d'autres peuples. Le Portugal ne lui a rien fourni, si ce n'est le nom de Viriate, dans une liste hétéroclite de chasseurs illustres empruntée à un contemporain

démolition en prose et en vers de Samuel E. Morison, *The European discovery of America, The Northern Voyages A.D. 500-1600*, New-York, 1971, p. 84-94, et le poème de la p. 109. Certains auteurs persistent cependant à croire à la découverte de l'Amérique par une expédition Pining-Potthorst-Corte Real de 1472/1473.

²⁹⁸ Larsen, *The discovery of America*, p. 39, 101-102.

²⁹⁹ Fridtjof Nansen, *In northern mists. Arctic explorations in early times*, Londres, 1911, II, p. 366 : «His [= Góis] description of the newly discovered land and of the inhabitants may be derived from other statements, or from literary sources, and is of the same kind as we often meet with in accounts of natives in the authorities of that time. It appears that the cold country, Terra Verde, with great forests and wild, barbaric people, must be the Greenland (Gronolandes) that is referred to in an anonymous letter of about 1450 to Pope Nicholas V.»

Góis conclut sa description, *CM*, I/66, p. 160-161, en signalant qu'après la disparition des frères Corte Real, «on donna à cette province de la Terre Verte (le nom) de Terre des Corte Real.» Les cartographes du XVI^e siècle, appliquent ce dernier nom à Terre-Neuve.

³⁰⁰ Les rapports de Olaus Magnus à López de Gomara ont été étudiés par G. Storm, «Søfareren Scolvus og hans reise til Labrador eller Gronland», dans [Norsk] *Historisk Tidsskrift*, II^e série, t. 5 (1886), qui m'est resté inaccessible. Selon Gomara, *Historia general de las Indias*, ch. 37, beaucoup sont allés sur la côte du Labrador essayer de trouver un passage vers les Moluques. Au prix d'un anachronisme évident, Gomara n'hésite pas à attribuer l'antériorité aux Castellans sur les Portugais : «Castellanos lo buscaron primero como les pertenecien aquellas yslas delas especias, y por saber y conocer la tierra por suya (...).»

italien ³⁰¹, liste où figure aussi Ferdinand d'Aragon, à plusieurs reprises proposé en modèle dans l'*Historia de gentibus septentrionalibus*. Mais ce n'est pas le Catholique, c'est son aïeul, Ferdinand I^{er} le Juste, dans l'histoire duquel, écrite par Laurent Valla, Olaus puise des exemples moraux ³⁰².

L'*Historia de gentibus septentrionalibus* a quelques mentions de l'Inde et de l'Océan Indien. La référence infidèle à un passage du *De orbe novo* de Petrus Martyr de Anghiera relatif à Hispaniola (Haïti) confirme l'amalgame, assez fréquent dans les pays germaniques au début du XVI^e siècle, mais déjà insolite sous la plume d'un homme cultivé écrivant en son milieu en Italie, entre Portugais et *Hispani*, entre l'Inde découverte par les Espagnols et l'Inde découverte par les Portugais.

«Petrus Martyr — déclare Olaus — rapporte aussi que les Chaldéens écrivent actuellement sur des feuilles d'arbres, dont ont usé les Portugais, premiers découvreurs du nouveau monde, lorsqu'ils furent forcés d'établir de mutuels secours en vue d'écraser la rébellion des autochtones.»

Or, que dit exactement sa source ?

OLAUS

Meminit etiam Petrus Martyr lib. VIII Chaldaeos nunc scribere in foliis arborum, eisque usos fuisse primos novi mundi inventores Portugalenses, dum mutua praesidia contra incolarum rebellionem supprimendam instaurare cogerentur ³⁰³.

PETRUS MARTYR

[A propos de l'arbre *Copeia*] *Arbo-rem esse hanc existimandum est, cujus foliis Caldae litterarum primi repertores conceptum mentis absentibus significabant priusquam usus chartae. (...) Risu dignum est, quae insularibus nostri de folio persuadeant : nostrorum imperio folia loqui putant boni homines (...) Sparso per insulam rumore quod folia nostrorum nutu loquantur in fide depositi retinet insulares* ³⁰⁴.

Le contresens est double. Car là où Martyr parle des Chaldéens de l'Antiquité, premiers inventeurs de l'écriture, Olaus parle de contemporains. Il n'est pas impossible qu'il associe à une réminiscence de lecture de Petrus

³⁰¹ *De gentibus*, XVIII/42, «De externis exemplis venatorum ac venationum». La source est identifiée par Granlund, *Kommentar*, p. 433 : Franciscus Patricius, *Enneas de Regno et Regis institutione*, Paris, 1519.

³⁰² Olaus a sans doute lu les *Historiarum Ferdinandi Regis Aragoniae libri tres* dans l'édition parisienne de 1521.

³⁰³ *De gentibus*, I/36.

³⁰⁴ Petrus Martyr, *De orbe novo Petri Martyris ab Angleria Mediolanensis Protonotarii Caesaris senatoris Decades*, Alcalá, 1530, f. 51 v. Le passage, repéré par Granlund, *Kommentar*, p. 51, est à la Décade III, livre VIII.

Martyr celle de quelque récit, écrit où oral, sur l'usage épistolaire des feuilles de palmier (*ola*) au Malabar, où les Portugais avaient retrouvé une chrétienté «chaldéenne»³⁰⁵. Quoi qu'il en soit, l'inattention dans l'usage de ses sources est patent, dont l'*Historia de gentibus septentrionalibus* offre de nombreux cas. Nous en repérons un dans l'unique endroit où Damião de Góis soit cité :

«Lorsque les Colches cavaliers cherchent le combat, ils en viennent aux mains en multitude indisciplinée, poussant des cris informes, de même que Damião de Góis, fidèle narrateur des choses de l'Inde (*Damianus à Goës, Lusitanus, Indianarum rerum fidelis scriptor*), atteste qu'il est fait dans les combats des Ethiopiens ; lesquels aussi, là où ils sont tombés démontés, tout comme les Parthes et les Moscovites, ne s'en tirent pas par la fuite, leur long vêtement lâche, descendant jusqu'au pied, empêchant la course.»³⁰⁶

Le trait allégué ne figure pas dans les traités de Damião de Góis sur l'Ethiopie, non plus que dans ses Commentaires sur les sièges de Diu³⁰⁷. Il provient soit d'une communication privée, soit d'une confusion. On remarquera de plus que ni Johannes ni Olaus ne savent distinguer entre Ethiopie et Inde. Pour eux, les Ethiopiens sont toujours des «Indiens»³⁰⁸.

Les comparaisons qu'institue Olaus entre les usages de Ceylan (*Taprobana*) et ceux des peuples du Septentrion, sont toutes tirées de Plinie, une exceptée, qui l'est de Solinus³⁰⁹. Trois mentions de l'Océan Indien se limitent au bestiaire, serpents, poissons, monstres aquatiques, d'après Plinie, Solinus et Albert le Grand³¹⁰.

La rareté des données portugaises chez Olaus, leur flou, le moule médiéval de son savoir exotique ne laissent aucun doute que les Magnus ne reçurent pas de Damião de Góis les leçons de la Découverte. Damião de Góis n'a en rien élargi leurs perspectives. Johannes appartenait à la génération de la pré-Renaissance. Olaus, en dépit d'un long séjour italien, n'en dépassa pas les horizons³¹¹. On fait quelquefois de lui un apôtre de la supériorité du Nord sur le Midi. Sans aller trop loin en ce sens, on constatera seulement qu'il

³⁰⁵ Olaus pouvait connaître l'usage des feuilles de palmier à Calicut par le *Livro* de Duarte Barbosa (*The Book of Duarte Barbosa*, trad. Longworth Dames, II, p. 18), dont Ramusio venait de publier la version italienne en 1553. Mais il n'y est pas question de messages sur *ola* échangés entre des Portugais du Malabar aux prises avec une attaque indigène.

³⁰⁶ *De gentibus*, XI, *De bellis glacialibus*, ch. 9, «De externis exemplis».

³⁰⁷ Cf. Granlund, *Kommentar*, p. 51.

³⁰⁸ Cf. Johannes Magnus à Góis, 1.IV.1541 (*Epistolæ*, f. I 2 v : «tam pias lucubrationes tuas de religione et moribus Indorum») et à Cervini, 13.VII.1541 [cité *supra*, note 194] ; Olaus, cité p. 295.

³⁰⁹ *De gentibus*, II/9, 12, 16 ; IV/5 ; VI/15 ; VIII/3 ; XXI/23.

³¹⁰ *De gentibus*, XX/32 ; XXI/33, 44.

³¹¹ L'inventaire après décès de ses biens, publié par A. Bertolotti, *Olo Magno, arcivescovo d'Upsala*, dans *Archivio storico italiano*, V/7 (1891), aux p. 125-128 (repris dans Hjärke, cité *supra*, note 210), ne donne malheureusement pas le détail des livres de sa bibliothèque.

n'avait pas de raison directe de s'intéresser à l'Expansion portugaise et à son idéologie.

Alors qu'Alonso de Santa Cruz et Gonzalo Fernández de Oviedo ont connu la *Carta marina*, que les Magnus furent lus par Ambrosio de Morales, Mariana, Hierónimo Román, Juan de Pineda, que le *De gentibus septentrionalibus* inspirait Antonio de Torquemada et Cervantès, que la mode du gothicisme leur assurait en Espagne une mémoire durable ³¹², le Portugal, de son côté, ne semble pas avoir donné de postérité à leur œuvre ³¹³.

La rencontre de Damião de Góis ne fut, dans leur parcours intellectuel, qu'un accident. Ne sous-estimons pas pour autant ce qu'ont pu avoir de passionné et de stimulant, sinon de rigoureux, les conversations du délégué de la *feitoria de Flandres* et des deux ecclésiastiques suédois à Dantzig («ubi prædictus Damianus eidem Archiepiscopo sepius de rebus clarissimis alias est locutus», rappellera Olaus dans la biographie de son frère). La longue amitié qui suivit reposait sur une fidélité affective étrangère à la communication du savoir. Si l'on s'en tient à l'information transmise, l'apport fut de part et d'autre léger. Sa réflexion intérieure différente de celle des Magnus, et dirait-on plus riche, ou du moins plus diverse, Damião de Góis apparaît comme bien plus débiteur que créancier. A Dantzig ont pris corps deux des thèmes qui imprègnent tout ce qu'il écrira. A propos des Lapons, que

³¹² La place de Johannes dans le gothicisme est étudiée par J. Svennung, *Zur Geschichte des Goticismus*, Stockholm, 1967 (Skrifter utg. av K. Humanistik Vetenskaps-samfundet i Uppsala, 44 : 2 B), p. 68-96, et par Johan Nordström *Johannes Magnus och den götiska roman-tiken*, Stockholm, 1975. Sur le gothicisme en Espagne, Menéndez Pidal, *Los Godos y la epopeya española*, Madrid, 1956, p. 30-31, et Johan Nordström, *Goter och spanjorer. Tilt den spanska goticismens historia*, dans *Lychnos*, 1944-1945, p. 257-280 ; 1971-1972, p. 171-178.

Sur Olaus source de Antonio de Torquemada, *Jardín de flores curiosas*, Salamanque, 1570, et de Cervantès, cf. Leif Slestjõe, *Cervantes, Torquemada y Olao Magno*, dans *Anales Cervantinos*, 8 (1959-1960), p. 139-150. Sur Cervantès et le Nord, cf. en outre Karl Larsen, *Cervantes Vorstellungen vom Norden*, dans *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, 5 (1905), p. 273-296 ; R. Schevill, dans *Modern Philology*, IV (1906-1907), p. 1-24 ; Jean Babelon, *Cervantes y lo maravilloso nórdico*, dans *Cuadernos de Insula*, 1 (1947), p. 117-130 (non vu).

Sur la connaissance des Magnus en Espagne, Johan Nordström, *Bröderna Johannes och Olaus Magnus i Spaniens lärda litteratur. Några anteckningar*, dans *Studier tillägnade Anton Blanck*, Upsal, 1946 (Skrifter utgivna av Svenska Litteratursällskapet, 30), p. 38-53 ; Richter, p. 42.

³¹³ Henrique de Campos Ferreira Lima, *Portugal e a Suécia. Notas acerca das relações literárias entre os dois países*, dans *Revista de História*, XIII (1924), p. 202-222, ne considère pas le XVI^e siècle. Des notules publiées dans la *Revista de Filologia española* entre 1919 et 1922 sur le thème «Noruega símbolo de la oscuridad» on retiendra, pour des références portugaises, celle de Leo Spitzer (IX, 1922, p. 316-317), complétée par l'article de E. Buceta dans *Miscelânea J. Leite de Vasconcelos*, I, Coïmbre, 1934, p. 97-109.

Parmi les lettrés portugais qui ont pu connaître l'œuvre des Magnus, on notera le nom du Franciscain Manuel das Chagas (1575-1637), auteur d'une *Vie de Sainte Brigitte* et d'une *Breve summa da história dos Godos* (Barbosa Machado. *Bibliotheca Lusitana*, s.v. ; éd. Coïmbre, 1965-1967, III, p. 218-219).

Johannes lui fait connaître en ouvrier frustré de sa moisson, l'égard aux peuples en état d'innocence. A propos du Prêtre Jean, la communion des chrétiens dans la foi, à travers la dissemblance des formes. Tel était le sens de ce mémoire sur les Ethiopiens, mis au net à la prière de l'archevêque d'Upsal, et qui dans l'Europe des années 1530 revêtait un tel caractère d'actualité.

Mais en quelle mesure l'évangélisme de Damião de Góis répondait-il à l'état d'esprit du métropolitain suédois qui, naguère, traçait pour une Eglise de Suède redevenue indépendante un ambitieux projet d'apostolat catholique ? Cette ambition demeurerait-elle celle d'un cœur pastoral affligé, ou devenait-elle un artifice aidant l'archevêque à sauver quelque chose de sa dimension politique détruite ? Et quelle intention poussait Johannes Magnus à recueillir sur le Prêtre Jean l'information inédite des Portugais ? Affronté au luthéranisme, demandait-il des sujets de réflexion à l'exemple d'une autre Eglise séparée ? ³¹⁴ Homme de culture, le copiste de Marco Polo s'enquerrait-il des connaissances nouvelles par seul plaisir du goût ? Y avait-il, derrière sa curiosité, un calcul d'historien patriote attaché à contrecarrer la tradition historiographique des Danois, tradition dans laquelle avait sa place la fable d'une origine danoise du Prêtre Jean ? ³¹⁵

ABRÉVIATIONS

Allen = Allen (P. S.) et Garrod (H. W.) éd., *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, t. X, 1532-1534, Oxford, 1941; t. XI, 1534-1536, Oxford, 1947.

Aubin, *Europe évangélique* = Aubin (Jean), *Damião de Góis dans une Europe évangélique*, ici-même, p. 211-235.

Auslegung = cf. note 179. Reproduction en fac-similé dans Richter.

Bataillon, *Cosmopolitisme* = Bataillon (Marcel), *Le cosmopolitisme de Damião de Góis*, dans *Revue de Littérature comparée*, XVIII (1938), pp. 23-58; repris dans *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*, première édition, Coïmbre, 1952; deuxième édition, Paris, 1974 (à laquelle il est renvoyé).

³¹⁴ L'hypothèse proposée par J. V. de Pina Martins, *Damião de Góis humaniste européen*, p. xxxvii, que Johannes ait pu penser que «l'échec du catholicisme en Suède serait en quelque sorte compensé par la récupération du christianisme éthiopien» s'inscrit trop évidemment dans l'abstrait. Il ne me paraît pas non plus que cette notion de compensation soit présente à l'esprit de Damião de Góis.

³¹⁵ Sur le mythe de l'origine danoise du Prêtre Jean et les projets de découverte de Christiern II, cf. Sven Svensson (cité n. 123), p. 182, 186-188 (summary : p. 213). Sur l'aspect anti-danois de l'œuvre de Johannes Magnus, cf. en dernier lieu Harald Ilsøe, *Omkring Hans Svanings Refutatio og Chronicon Ioannis*, dans [Dansk] *Historisk Tidsskrift*, 12/IV (1973), p. 21-58.

- Buschbell = Buschbell (Gottfried), *Briefe von Johannes und Olaus Magnus den letzten katholischen Erzbischöfen von Upsala*, Stockholm, 1932 (Historiska Handlingar, 28/3).
- CM = Góis (Damião de), *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel. Nova edição conforme a primeira de 1566*, 4 vols., Coïmbre, 1949-1955.
- Dahlgren, *Tvenne skrifter* = cf. note 91.
- Deploratio = Góis (Damião de), *Deploratio lappianae gentis*, à la suite de *Fides, religio moresque Æthiopum*, Louvain, 1540.
- Epistolæ = correspondance latine de Damião de Góis, publiée dans ses *Aliquot opuscula*, Louvain, 1544.
- GR = *Handlingar rörande Sveriges historia. Förste serien. Konung Gustaf den Förstes Registratur*, 29 vols., Stockholm, 1861-1916.
- Granlund, *Kommentar* = Magnus (Olaus), *Historia om de nordiska folken*, t. V, *Kommentar*, utarbetade av John Granlund, Stockholm, 1951.
- Góis = CM, *Deploratio*, *Legatio*, *Procès*.
- Hartmann = Hartmann (Alfred) éd., *Die Amerbachkorrespondenz*, 6 vols., Bâle, 1942-1958, 1967 (les renvois sont au t. IV).
- Hirsch, *Life* = Hirsch (Elizabeth Feist), *Damião de Góis. The life and thought of a Portuguese humanist 1502-1574*, La Haye, 1967 (Archives internationales d'Histoire des idées, 19). [Un récent article de M^{me} Hirsch, *Damião de Góis as a representative of his era (1502-1574)*, dans *Biblos*, LVI (1980), pp. 327-338, reprend la substance des erreurs et des bévues qui émaillent son livre de 1967].
- Kolberg, *Aus dem Leben* = Kolberg (Joseph), *Aus dem Leben der letzten katholischen Bischöfe Schwedens. 1. Johann Braske von Linköping und die Bischöfe Mauritius Ferber und Johannes Dantiscus. 2. Johann Magnus von Uppsala und Herzog Albrecht von Preussen*, dans *Verzeichnis der Vorlesungen an der Königlichen Akademie zu Braunsberg in Sommer-Semester 1914*, Braunsberg, 1914, pp. 1-48.
- Kolberg, *Briefwechsel* = Kolberg (Joseph), *Aus dem Briefwechsel der Erzbischöfe von Uppsala, Johann und Olaus Magnus mit dem Bischof Johannes Dantiscus von Kulm und Ermland*, dans *Verzeichnis der Vorlesungen an der Königlichen Akademie zu Braunsberg in Sommer-Semester 1915*, Braunsberg, 1915, pp. 1-67.
- Legatio = Góis (Damião de), *Legatio Magni Indorum imperatoris Presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniae regem anno Domino MDXIII*, Anvers, 1532.
- Letters and Papers = Brewer (J. S.), Gairdner, Brodie, éd., *Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the reign of Henry VIII*, Londres, 1862-1910.
- Martin, *Confesseurs* = Martin (Jules), *Deux confesseurs de la foi au XVI^e siècle. Johannes et Olaus Magnus, archevêques d'Upsal*, dans *L'Université catholique*, n.s., LVIII (1908), pp. 353-376, 496-607; LIX (1908), pp. 194-230.
- Martin, *Réforme* = Martin (Jules), *Gustave Vasa et la Réforme en Suède*, Paris, 1906.
- Olaus, *Autobiographie* = Hjärne (H.), éd., *Literära fragmenter af Olaus Magnus. 1. Själfbiografiska anteckningar af Olaus Magnus*, Stockholm, 1893 (Historiska Handlingar, 12/2).
- Olaus, *De gentibus* = Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome, 1555.

Olaus, *Vita* = Johannes Magnus, *Historia metropolitanae Ecclesiae upsalensis*, Rome, 1560, livre VI (biographie de Johannes par Olaus [la numérotation des dernières pages de cette *editio princeps* étant en désordre, nous omettons de l'indiquer]).

Opera breve = cf. note 180. Reproduction en fac-simile dans Richter.

Procès = procès de Damião de Góis, vieux-chrétien détenu par le Saint-Office, 1571-1572 (il est renvoyé à l'édition de Guilherme J. C. Henriques, *Inéditos goesianos*, II, Lisbonne, 1898, pp. 3-131).

Richter = Richter (Herman), *Olaus Magnus Carta Marina 1539*, Lund, 1967 (Lychnos-Bibliothek, 11:2).



LE CAPITAINE LEITÃO UN SUJET INSATISFAIT DE D. JOÃO III

Silhouette mineure entre beaucoup, Cristóvão Leitão, capitaine des haliebardiens du roi de Portugal et colonel de ses gens de pied d'ordonnance, possède déjà une bibliographie. On a publié quatre lettres de lui ¹, son

* *Liste des abréviations.* Tous les documents d'archives portugais cités sont de séries de l'Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne, sauf indications contraires.

AHP — *Arquivo histórico português.*

Carta de brasão — *Carta de brasão* octroyée à Cristóvão Leitão par D. João III, 21.IV.1524 et 30.VI.1528, publiée par Braamcamp Freire [n. 3].

CC. — *Corpo cronológico.*

CDP — *Corpo diplomático português.*

Sanceau : cf. n. 1.

¹ Elaine Sanceau, *A ordenança no Porto no reinado de D. João III*, dans *Boletim Cultural* da Câmara Municipal do Porto, XXIX/3-4 (1966), p. 504-544 (ci-après cité : Sanceau).

L'article n'a de valeur que par les documents publiés :

— une lettre de D. João III aux autorités de Porto, d'Almeirim, 15.II.1526 (p. 513-514), *Gabinete de História da Cidade, Porto, Livro 1.º de Provisões*, f. 175 ;

— deux lettres de João Rodrigues de Sá de Meneses à D. João III, de Porto, 5.IV.1526 (p. 525-527) = CC. I-34-24, et 21.II.1529 (p. 542-544) = CC. I-42-52 ;

— quatre lettres de Cristóvão Leitão à D. João III :

CC. I-32-19	27.III.1526	p. 515-524
CC. I-34-26	6. IV.1526	p. 528-532
CC. I-34-47	1. V.1526	p. 533-535
CC.I-36-80	25. IV.1527	p. 536-541

Pour ne pas allonger indûment le présent article, nous ne republierons pas ces quatre lettres dans les pièces justificatives. Nous renverrons aux pages de l'édition d'Elaine Sanceau. Nos lectures ont toutefois été faites sur les originaux. La lettre du 1.V.1526 est éditée dans Sanceau

testament (de 1538)², les *cartas de brasão* qu'il obtint de D. João III³, et sa carrière marocaine sous le règne de D. Manuel a eu les honneurs d'une notice⁴. Il reviendra à qui entreprendrait de ressusciter la vie sociale à Porto au XVI^e siècle de recueillir l'information disponible sur les années qu'il y a vécues. Et à qui ferait la somme, à travers la masse de la documentation portugaise et vaticane, du contentieux aux multiples faces qui opposa Paul III et D. João III, de lui donner dans les intrigues de Curie sa place épisodique.

C'est une autre dimension du capitaine que chercheront à esquisser les pages qui suivent, celle de l'homme insatisfait, membre d'un corps d'officiers qui s'ennuie.

I

AU SERVICE DE D. MANUEL

Il naît (autour de 1470 ?)⁵ dans une obscure et prolifique lignée de la Basse-Beira dont l'ascendance incertaine a embarrassé les généalogistes. Son père prétendu, António Gonçalves Leitão, o *das forças*, laissa à Sertã le souvenir d'un hercule, fort comme huit hommes⁶. De qui était-il le fils, la tradition familiale et locale fut en peine, dès le début du XVII^e siècle, de l'établir⁷. Mariages et pieuses volontés accusent l'ancrage de sa descendance dans

sans indication du quantième. Nous relèverons en passant d'autres erreurs de déchiffrement, cf. notes 16, 65, 93, 117, 153, 228.

Une autre lettre du capitaine Leitão, du 29.V.1526 (Gaveta XX-4-29), est publiée ci-après, doc. I

² António Baião, *Um fidalgo quinhentista e o seu curioso testamento*, dans *Anais da Academia Portuguesa da História*, II série, vol. 10 (1960), p. 9-21 (le texte du testament, p. 15-20, copie de J. J. de Brito Rebelo sur un ms. d'Évora).

³ Anselmo Braamcamp Freire, *Armaria portuguesa*, s.d., p. 260 note 1.

⁴ Robert Ricard, *Notes luso-marocaines*, dans *Bulletin des Etudes portugaises*, n.s. XXIII (1961) [p. 113-117], 2 : «Le colonel Cristóvão Leitão au Maroc, 1508-1520» (p. 115-117).

⁵ Le testament n'indique pas son âge. Une lettre de mai 1536 du cardinal Pucci parle de «esta sua tanta velhice» (CDP, III, p. 298).

⁶ Jacinto Leitão Manso de Lima, *Certan ennobrecida*, publié par Cândido Teixeira, *Antiguidades, familias e varões ilustres de Sernache do Bom Jardim e seus contornos*, I, Sernache do Bom Jardim, 1925, aux p. 551-552.

⁷ Arrière-petit-fils d'António Gonçalves, Miguel Leitão de Andrade, *Miscellanea do sitio de N. S.^a da Luz do Pedrógão Grande*, Lisbonne, 1629 (2^e éd., Lisbonne, 1867, p. 439), reproduit une attestation du *guarda-mor* de la Torre do Tombo, de 1602, qui fait de son bisaïeul le petit-fils d'un précepteur des infants fils de D. Manuel ! Les confusions de Miguel Leitão de Andrade sont reprises par Cristóvão Alão de Moraes, *Pedatura lusitana*, VI/2, p. 138-139 ; de même, Júlio de Castilho, *Lisboa Antiga, Bairro Alto*, I, tableau VIII (éd. Lisbonne, 1954, p. 420 B).

le milieu environnant, à Sertã ; à Figueiró dos Vinhos, où une des filles, jeune veuve, et riche, fonde un couvent ; à Pedrógão Grande, où notre Cristóvão — en réalité fils d'un Lopo Martins Leitão — avait quelques biens et voudra être inhumé⁸. Cristóvão avait commencé par s'expatrier. On le trouve au royaume de Naples sous le Grand Capitaine. Expérience décisive, qui le marqua pour la vie.

D. Gonzalo Fernández de Córdoba avait introduit dans les armées napolitaines du Roi Catholique les carrés de fantassins hérissés de piques qui transformaient le sort des combats. La redoutable infanterie espagnole allait bientôt dépasser en valeur les Suisses et les lansquenets des pays germaniques et militairement dominer le siècle, à l'heure duquel le Portugal ne parvint pas à se mettre. Coutumiers de la guerre à l'arabe, faite de razzias, d'embuscades et d'audaces de cavaliers, les *fidalgos* cultivaient la prouesse personnelle ; la piétaille des présides marocains était à l'image, émotive et désordonnée.

La décision de moderniser les forces du royaume, en introduisant ce que les textes portugais désignent des noms d'*ordenança* ou, non moins couramment, de *soiça*, doit remonter à 1505⁹, l'année où D. Manuel fixe la grande politique portugaise. Elle ne porte ses fruits qu'un peu plus tard. Un *alvará* du 8 février 1508 nomme D. Nuno Manuel capitaine-général de « toute la gent d'ordonnance qui est présentement faite tant en notre cour que de par le royaume et dans toutes nos seigneuries » ; relèvent de son autorité « les personnes des capitaines et les autres personnes qui sont venues d'Italie, et toutes autres de cette qualité que nous recevrons encore à l'avenir ». D'un *alvará* du 20 mai, réglementant de façon plus minutieuse la *gente da ordenança*, il ressort que, hormis la compagnie de haliebardiens que le Roi

Jacinto Leitão Manso de Lima, au XVIII^e siècle, prétendit, sur de fausses déductions, distinguer deux *coronel* Cristóvão Leitão contemporains, oncle et neveu (*Certan ennobrecida*, éd. Cândido Teixeira, *op. cit.*, p. 521-522, 552-552), dont aucun n'a pour grand-père celui que propose la *Miscellanea* de Miguel Leitão de Andrade. Belchior de Andrade Leitão, *Familias de Portugal*, t. XI (Biblioteca da Ajuda, ms. 49-XII-16), p. 443-444, n'a pas dissimulé la difficulté, et indique plusieurs filiations possibles.

Selon Manso de Lima, António Gonçalves Leitão fut le père d'un des deux colonels (cousins issus de germain, d'après les filiations qu'il trace, et non pas oncle et neveu), tandis que l'autre était petit-fils d'un commandeur de l'Ordre de Santiago, Martim Leitão, et fils d'un Lopo Martins Leitão. Notre Cristóvão est bien fils d'un Lopo Martins, cf. note 26.

⁸ Testament, *apud* Baião [n. 2], p. 16.

⁹ Leitão quitte l'Italie à la mi-1506 (ci-après, n. 12). Le recrutement d'instructeurs paraît avoir été à l'ordre du jour avant le départ d'Afonso de Albuquerque pour l'Inde, au printemps 1506 (cf. sa demande de 1510, *infra* p. 314). (Je n'ai pas vu la lettre donnée comme de 1496, selon laquelle D. Manuel nomma Duarte Brandão capitaine des gens d'ordonnance des terres des chapelles de D. Afonso IV, cf. *As Gavetas*, IV, p. 199).

constituait à la cour, seule dans le pays la ville de Lisbonne préparait à ce moment un corps de gens de pied ¹⁰.

Outre ceux que mentionne l'*alvará*, les opérations au Maroc ou en Inde nous révèlent, dans les années suivantes, les noms de quelques-uns de ces Portugais initiés en Italie à la nouvelle tactique et que le Roi rappela au pays. Presque tout nous échappe de ces émigrés : origine, états de service à l'étranger, circonstances du retour. Cristóvão Leitão venait de s'illustrer dans le contingent espagnol que le Grand Capitaine avait envoyé en 1505 au secours de Pise menacée par les Florentins ¹¹. Il rentra au Portugal fin 1506 pour devenir capitaine des hallegardiens du Roi ¹² et comme instructeur, aux émoluments de 200 ducats par an, de l'*ordenança*, dans laquelle servaient six cents artisans de Lisbonne ¹³.

Les gens de pied d'ordonnance furent engagés pour la première fois en août 1508, sous Cristóvão Leitão et Gaspar Vaz, lors de l'attaque infructueuse de D. João de Meneses contre Azemmour ¹⁴. Cristóvão Leitão couvrit la retraite sans perdre un seul homme de sa compagnie ¹⁵. Fin octobre de la même année, il participa brillamment au dégagement d'Arzila assiégée par le roi de Fez. Le détail de ses hauts faits, desquels ne disent rien les *Anais de Arzila* de Bernardo Rodrigues ni la *Crónica de D. Manuel* de Damião de Góis qui s'en inspire, est rapporté dans la *carta de brasão* de 1524, qui l'autorise à

¹⁰ Le texte des deux *alvarás* a été publié sur une copie par Anselmo Braamcamp Freire, *Regimento da gente da ordenança e das vinte lanças da guarda*, dans *AHP*, I (1903) [p. 80-88], p. 83-88 ; et sur l'original par Alberto Faria de Moraes, *Ordenanças e ginetes d'el-Rey*, dans *Boletim do Arquivo Histórico Militar*, 24 (Lisbonne, 1954), et en tiré à part, appendice, p. 161-169 et fac-simile non paginé.

¹¹ Cf. sa *carta de brasão*. Selon son testament (Baião, p. 16), c'est le 8 septembre [1505] qu'il se distingua. Six navires et 1.200 fantassins avaient été dépêchés au secours de Pise par D. Gonzalo Fernández de Córdoba fin mai 1505, Sanuto, *Diarii*, VI, p. 176. Sur la résistance des Pisans à une attaque des Florentins dans la première quinzaine de septembre, Sanuto, *ibid.*, p. 234, 236, 238, 239. Sur le corps d'infanterie espagnol *ibid.*, p. 176, 180, 253. Et Eugenio Duprè-Thesider, *L'intervento di Ferdinando il Cattolico nella guerra di Pisa*, dans *Fernando el Catolico y Italia*, Saragosse, 1954 (=V Congresso de Historia de la Corona de Aragon, Estudios III), p. 19-41.

En 1505, Cristóvão Leitão servait en Naples depuis maintes années déjà, cf. sa lettre à D. João III du 27.III.1526, Sanceau, p. 520 («o que aprendi de trimta anos a qua»), et n. 56, *infra*.

¹² Juan de Zúñiga à Charles Quint, *infra*, n. 56 ; Cristóvão Leitão à D. João III, *infra* n. 47. Leitão continua de se prévaloir du titre après la cessation de la fonction (cf. sa *carta de brasão*).

¹³ C'est à Barcelone qu'il prit congé de Ferdinand le Catholique (cf. doc. V ; ce dernier y passa le mois d'août 1506, avant de faire voile vers Naples le 4 septembre. Leitão est en fonction lorsque Ca'Masser quitte Lisbonne, cf. la *relazione* de celui-ci, dans *Archivio storico italiano*, app. t. II, 1845, p. 45-46 ; éd. Peragallo, dans *Centenario do Descobrimento da América*, Lisbonne, 1842, p. 95-96.

¹⁴ Damião de Góis, *Crónica de D. Manuel*, II, ch. 27 (éd. Coïmbre, 1949-1955, II, p. 92). Ils étaient deux mille cinq cents, cf. la «relation de l'attaque contre Azemmour» dans *Sources inédites de l'histoire du Maroc Portugal*, I, p. 165.

¹⁵ *Carta de brasão*. A cette affaire semble se rapporter une anecdote des *Ditos portuguesas dignos de memória*, éd. José Hermano Saraiva, Lisbonne, s.d., n° 663, p. 238.

faire figurer dans ses armoiries la tour de guet (*torre de sino*) du château d'Arzila et les bombardes qu'il avait enlevées aux Maures sur la plage ¹⁶.

En 1513, Gaspar Vaz et deux autres anciens d'Italie, João Fernandes, capitaine de la garde ducale, et Pero de Morais, instruisent à la *soiça* trois compagnies de gens de pied levées par le duc de Bragance, D. Jaime, en vue de la conquête d'Azemmour ; Leitão instruit la compagnie levée par le Roi ¹⁷. Le bulletin de victoire adressé par D. Jaime, début septembre 1513, relate les missions accomplies par ses « colonels » au cours des diverses phases de l'attaque. Il n'en ressort aucune préséance de l'un d'eux sur les autres ; et dans ce texte comme dans d'autres documents d'époque, les titres de *capitão* et de *coronel* s'usent indifféremment ¹⁸. Cristóvão Leitão continue, dans les années suivantes, de se partager entre le Portugal et le Maroc. Il appartient en 1514 à la garnison de Safi, sous le commandement de Nuno Fernandes de Ataíde ¹⁹. L'été 1515, il est de l'expédition de la Mamora, sous D. António de Noronha ²⁰. En avril 1520, il sera un des experts envoyés avec D. Pedro Mascarenhas examiner la possibilité de construire un fort à l'embouchure de la rivière de Tétouan ²¹.

Les *mercês* du Roi, qui lui témoignait une affectueuse estime ²², se succèdent. Au début de 1513, le privilège de *fidalgo*, qui soustrait ses gens à diverses obligations fiscales ²³. A l'occasion de son mariage avec une Catarina Correa, de Porto, un *casamento* dont le dernier tiers (de 48.000 réis) fut mis en paiement le 31 juillet 1515 ²⁴. Quelques semaines plus tôt était tombée une gratification de 10.000 réis ²⁵. Leitão jouissait depuis 1500 de l'administration

¹⁶ *Carta de brasão*. Détail supplémentaire dans la lettre de Leitão au Roi du 25.IV.1527, Sanceau, p. 540 (où au lieu de « os menynos amtes antes (*sic*) » on lira « os menynos nuus amtes »). Il a obligé les Maures à arrêter la sape qu'ils creusaient sous le château (lettre de Séville du 2.XI.1508, *As Gavetas*, X, p. 379).

¹⁷ Góis, *Crónica de D. Manuel*, III, ch. 46 (éd. citée, III, p. 180 et 183).

¹⁸ Le texte dans António Caetano de Sousa, *História genealógica da Casa real portuguesa. Provas* (éd. Coïmbre, 1946-1954, IV/1, p. 40-55) ; d'où Castries et Cenival, éd., *Sources inédites de l'Histoire du Maroc. Série Portugal*, I, Paris, 1934, p. 412-429. Sur Leitão, *Provas*, p. 44, 46, 48, 53 ; *Sources inédites*, p. 418, 420, 422, 427.

¹⁹ Ricard [n. 3], p. 116.

²⁰ Góis, *op. cit.*, III, ch. 76 (p. 274, 275). *Sources inédites*, I, p. 698, n. 4, 715, 719, 730. Son *parecer* dans CC. I-18-40.

²¹ Góis, *op. cit.*, IV, ch. 48 (p. 135). Cf. note 209.

²² Cf. *infra*, doc. V, p. 149.

²³ Chancelaria de D. Manuel, livro 11, f. 61 (Évora, 11.II.1513).

²⁴ CC II-59-90 ; reçu du 11 septembre, signé à Lisbonne par un mandataire, Francisco Gomes [Cristóvão Leitão étant au Maroc]. Selon Manso de Lima (*apud* Cândido Teixeira [n. 6], p. 522), Catarina Correa était sœur de Pantaleão Ferreira, qui est mentionné dans les lettres de Leitão de 1526-1527.

²⁵ CC. I-18-9, *mercê* payable sur le revenu « des terres qui furent de Diogo Lopes » (sans doute Diogo Lopes de Azevedo, cf. n. 153), Lisbonne, 9.VI.1515 ; reçu de Catarina Correa à Manuel de Abreu, « cavaleiro da casa delrei noso senhor e tesoureiro de sua moeda do Porto », 1.X.[1515].

d'une chapelle de Santa Maria de Pedrógão Grande ²⁶. Au tournant de 1519 et 1520, une nouvelle série de faveurs le distinguait. Le 28 décembre 1519, il se voyait attribuer la charge de secrétaire de la douane de Porto, dont le rapport était estimé à 60.000 réis ²⁷. Le 3 janvier 1520, lui était concédé le droit de transmettre, à sa mort, à son fils aîné, l'administration de la chapelle de Pedrógão ²⁸. Et le 21 janvier, ayant signalé au Roi que les pêcheurs du Douro étaient oubliés par le fisc, il se faisait octroyer la dîme du poisson pêché sur les deux rives du fleuve et de ses affluents, y compris de São João da Pesqueira à Miranda du Douro ²⁹.

Cristóvão Leitão n'eut pas toutes les satisfactions auxquelles il aspirait. D. Manuel ne réussit pas à imposer à sa noblesse la réforme des forces armées dont le Portugal avait besoin. Grand seigneur intelligent, le duc de Bragance avait pu comprendre l'intérêt d'un corps de bataille du type suisse. D. Jaime est à bien des égards une figure d'exception. Au Portugal comme en Castille, — où en 1505 la création de l'*ordenanza que reside en la corte* s'était faite au milieu des quolibets ³⁰, et où en 1516 Cisneros échoue à établir un réseau provincial de *gente de ordenanza* recrutée dans les couches moyennes ³¹, — l'aristocratie n'admet ni la nouvelle infanterie, ni ses cadres trop plébéiens. En vain, par la bouche d'Annibal, Gil Vicente invita-t-il, dans son *Exortação da Guerra*, les chevaliers des ordres militaires à faire place «aux suisses et aux soldats» ³². Ni les nobles qui, entourés de leurs *criados*, faisaient parade de bravoure dans leurs capitaineries du Maroc, ni les *fidalgos* miséreux partis chercher fortune en Inde n'acceptaient de partager le champ de bataille avec l'*ordenança*, collective et novatrice.

Toujours vif à saisir l'essentiel, le grand Albuquerque avait réclamé l'envoi en Asie d'officiers d'ordonnance. En 1510, l'année de sa prise en charge du

²⁶ Selon les copies de la *Leitura Nova* (Beira, liv. I, f. 231v ; Estremadura, liv. I, f. 175v), le Roi avait accordé à Cristóvão Leitão fils de Lopo Martins, le 27.XII.1500, l'administration d'une chapelle de Pedrógão Grande, à laquelle venait de renoncer deux jours plus tôt un sien oncle, Francisco Pires, chapelain de la reine D. Leonor. Qu'il s'agit bien de notre Cristóvão ressort de la confirmation du 3.I.1520 citée ci-dessous note 28.

²⁷ Chancelaria de D. Manuel, livro 35, fl. 108v.

²⁸ Chancelaria de D. Manuel, livro 44, f. 80 ; Chanc. de D. João III, livro 30, f. 14v-14r. Et cf. *Livro das igrejas e capelas do padroado dos reis de Portugal*, 1574, éd. Joaquim Veríssimo Serrão, Paris, 1971, p. 111.

²⁹ Chancelaria de D. João III, livro 30, f. 15. Ci-après, doc. VI.

³⁰ Gonzalo Fernández de Oviedo, *apud* E. Cat, *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora, suivi de fragments inédits de sa chronique*, Paris, 1890 (Publications de l'Ecole des Lettres d'Alger. Bulletin de Correspondance africaine, III), p. 10. Cisneros est celui qui comprend le mieux la valeur de la *suiça* (Fr. Henrique de Coimbra au Roi, 7.II.1507, *As Gavetas da Torre do Tombo*, I, Lisbonne, 1960, p. 817).

³¹ Joseph Pérez, *La révolution des «Comunidades» de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, 1970, p. 92-97.

³² Gil Vicente, *Obras completas*, éd. Marques Braga (Col. Clássicos Sá da Costa), t. IV, p. 154 : «priors honrados / reparti os priorados / a suiços e a soldados».

gouvernement de l'Inde, il rappelait au Roi qu'il lui fallait des «capitaines de la *çuiça*» pour «enseigner à ne pas s'enfuir la piétaille qui lui arrivait du Portugal, et dont les débandades jetaient le désordre parmi ceux qui avaient le devoir de faire bonne figure»³³ (c'est-à-dire la *gente limpa* de sang noble). En 1512, débarquèrent du *Santa Maria da Conceição* deux capitaines de la *soyça* et quelques caporaux (*cabos d'esquadra*). Ces instructeurs formèrent aussitôt une compagnie d'ordonnance qui devait compter 400 hommes, — 300 piquiers, 50 arbalétriers et 50 espingardiers³⁴, — chiffre qui ne fut pas dépassé³⁵. Il ne s'agissait point de recrues engagées dans les Cantons, ainsi que d'aucuns l'ont imaginé³⁶, mais de *gente baixa* venue en Inde et que dès 1510 peut-être Albuquerque avait «faite suisses» et essayé de former en compagnies d'ordonnance³⁷. Les capitaines étaient deux anciens

³³ Afonso de Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 16.X.1510, dans *Cartas de Afonso de Albuquerque seguidas de documentos que as elucidam*, éd. Bulhão Pato, Lisbonne, 1884-1935 [cité ci-après *Cartas*], I, p. 20 ; et sommaire d'une lettre du même au même, du 4.XI.1510, dans *Cartas*, I, p. 427 (autre sommaire, *ibid.*, p. 447), dans laquelle Albuquerque exposait que l'*ordenança* permettrait d'éviter les *rebates* de l'Inde, c'est-à-dire les attaques-surprises telles que les Maures les pratiquaient au Maroc (cf. Robert Ricard, *A propos de «rebato»*. *Note sur la tactique militaire dans les places portugaises du Maroc*, dans *Bulletin hispanique*, 35 (1993), p. 448-453, repris dans le même, *Études sur l'histoire des Portugais au Maroc*, Coimbre, 1955, p. 345-355.

³⁴ Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 9.X.1512, *Cartas*, I, p. 83.

³⁵ Le chiffre de 800 hommes en 1512, dans Gaspar Correa, *Lendas da Índia*, éd. Lima Felner, II/1, p. 303, est démenti par les lettres d'Albuquerque du 9 octobre (*ut supra*) et du 23 novembre 1512 (*Cartas*, I, p. 108), qui donnent la même composition : 300 piquiers, plus 50 arbalétriers et 50 espingardiers. Cf. aussi un *mandado* du 10.X.1512, *Cartas*, VII, p. 192. «J'essaie d'avoir 400 hommes d'ordonnance», écrit Albuquerque au Roi en *1514 (*Cartas*, I, p. 385), mais on doit décompter les 100 hommes d'armes de jet. Le «*Rol da gente da ordenança*» pour août 1514 (*Cartas*, VI, p. 107-115) énumère 3 capitaines, 1 porte-bannière (*alferes*), 1 *meirinho*, 3 tambours, 2 fifres et 290 hommes.

³⁶ Trompés par les expressions d'Albuquerque : «os capitães da soyça» (*Cartas*, I, p. 83), et «os capitães que me Vos'Alteza mandou da soyça» (*Cartas*, I, p. 105). L'erreur en dernier lieu dans l'article «Infantaria» (Gastão de Melo de Matos) in Joel Serrão, éd., *Dicionário de História de Portugal*, II, p. 452b. Le «*Rol da gente da ordenança*», d'août 1514, qui spécifie le lieu d'origine de la plupart des 310 hommes dénombrés montre qu'ils sont Portugais, à quelques exceptions près.

³⁷ Gaspar Correa, *op. cit.*, II/1, p. 44 : «E porque n'armada do Marichal veo gente baixa que ElRey abaixou no soldo e nas quintaladas e os capitães se desprezavão de os trazer em sua companhia, que nom querião trazer senão homens de criação pera bom feito, e esta gente baixa andava desagasalhada (...) [Albuquerque] os ordenou que fossem çoyços e andassem em ordenança, pera o que fez dous capitães que sabião do mester, que ja servirão em Italia, hum chamado João Fidalgo, outro Ruy Gonçalves (...) E porque esta çoyça e ordenança foy novidade, em o assentar teve muyto trabalho, porque se avião os homens por deshonrados polos fazerem çoyços, e ouve tanto escandalo que a rogo delles ouve alguns fidalgos que a gente sentia grande agravo em os assy apartar por gente baixa».

Selon Correia, ces ordonnances avaient été employées à la prise de Goa (*ibid.*, p. 58), et en 1511 à celle de Malaca, faisait un travail de pionniers (arrachant des palissades, comblent des tranchées, p. 239), puis pénétrant dans la ville en deux compagnies de cent hommes, par rangs

d'Italie ³⁸, un Rui Gonçalves dont les antécédents m'échappent ³⁹ et un João Fidalgo, assez âgé (il avait atteint la cinquantaine), qui avait été vingt-huit ans *criado* de l'Infante D. Beatriz, mère de D. Manuel. Marié, père d'une fille de quinze ans, avec «très peu de bien pour les faire vivre», João Fidalgo avait espéré, en s'enrôlant pour l'Inde, améliorer son sort. Mais la vie en Orient était chère, et la solde chétive ⁴⁰.

A leur arrivée, en 1512, Albuquerque avait dit de ses instructeurs : «ce sont d'excellentes gens (*muy bons homeens*), et je les traite honorablement ; je m'efforcerai de les faire profiter des miettes de l'Inde» ⁴¹. En 1514, fort satisfait de ses gens d'ordonnance («avec eux, je ne pourrai jamais être mis en fuite»), il discernait aux deux capitaines le compliment suprême : «ce sont des chevaliers (*sam cavaleiros*)» ⁴². Il se souciait d'autre part de les mettre à l'abri des avanies dont se plaignait João Fidalgo et qui lui étaient bien connues.

de six, la pique en avant (p. 244), et formant la haie lors d'une décapitation (p. 261). Les noms de leurs capitaines sont ceux des capitaines arrivés en 1512. Cette inexactitude, d'un genre trop coutumier à Correia, laisse place au doute. Il est cependant fort possible que des rudiments d'ordonnance aient été constitués avec la piétaille dont nul ne voulait, et pour laquelle Albuquerque, précisément, réclama l'envoi de cadres qualifiés. Castanheda, III/49, p. 99, mentionne un «capitaine de l'ordonnance» (non nommé) aux premières opérations de 1510 contre Goa.

Sur la *soiça* en Asie, cf. Joseph Wicki, *Die «Suiça» als besondere militärische Fusstruppe in Portugiesisch-Asien*, dans *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, 52 (1958), p. 183-188, repris dans Wicki, *Missionskirche im Orient*, Immensee, 1976, p. 82-88 ; et Vítor Luís Gaspar Rodrigues, *As companhias de ordenança no Estado português da Índia 1510-1580. Ensaio de criação, [razões] do insucesso*, dans *Oceanos*, 19-20 (1994), p. 212-218.

³⁸ Correa, cf. note précédente.

³⁹ Il doit être un de ceux qui forment la compagnie d'ordonnance relevant de D. Nuno Manuel en 1508 : «Lhe damos ao dito dom Nuno noso capitam geeral da dita jemte na dita sua capitania as pessoas dos capitães que teemos filhados e asy Villalobos e Dieguo Allvarez e o Ssoarez e Moralles e Ruy Gonçalves e quaeesquer outras pessoas desta calidade que teemos regebidos e que ao diamte mais recebermos que jemte deste mesteer seja» (*alvará* du 20.V. 1508 [n. 10]).

Fernão Lopes de Castanheda, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, III/10 (éd. Pedro de Azevedo, Coimbre, 1923, p. 217) l'appelle Rui Gonçalves de Caminha, du nom du célèbre *casado* de Goa dont la carrière atteindra son apogée sous D. João de Castro. Ni Gaspar Correa ni les données biographiques des documents d'archives du milieu du siècle (utilisés par Schurhammer, *Francis Xavier, his life, his time*, tr. Costelloe, II, Rome, 1977, p. 173) n'autorisent à accepter cette identification.

⁴⁰ João Fidalgo au Roi, de Goa, 15.X.1514, Gaveta XV-14-29, texte dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, IV, Lisbonne, 1964, p. 478-479.

⁴¹ Albuquerque au Roi, 9.X.1512, *Cartas*, I, p. 84. *Mercê* d'une esclave à João Fidalgo, 8.II.1513, *Cartas*, V, p. 416.

⁴² Albuquerque au Roi, *1514, *Cartas*, I, p. 385. Rui Gonçalves et João Fidalgo ne furent pas conviés au conseil de guerre qui précéda l'attaque de Benasterim en novembre 1512 (cf. le rapport de Gaspar Pereira, du 4.III.1512, *Cartas*, II, p. 11-14), mais ils prirent part au même titre que les autres capitaines à ceux de mars 1513 sur l'attaque d'Aden (*Cartas*, II, p. 19-20) et de septembre 1514, sur les représailles contre le Gujarat (*Cartas*, II, p. 33). En 1515, ils furent de l'expédition d'Ormuz (*Cartas*, II, p. 144 ; VI, p. 258-259, 340).

Ils étaient en butte à la jalousie et aux brimades. Les capitaines de souche noble, à la tête de petites bandes, ne pouvaient supporter de voir sous leurs ordres de si gros effectifs. Répartis entre les nefs de l'escadre, ils y étaient mal traités, leurs piques brisées, leurs armures mal entretenues. Albuquerque envisageait de les regrouper sur des bâtiments à eux réservés, ce que réclamait pour sa part João Fidalgo ⁴³.

Il n'est pas sûr que les gens de pied d'ordonnance aient été judicieusement employés sur les théâtres d'outre-mer, et cela a pu favoriser les critiques de leurs détracteurs. En Inde, la *soiça* tout fraîchement formée fut postée à Benasterim, lors de la reprise de Goa, sur un terrain qui n'était pas des plus propices ⁴⁴. Et que dire de son engagement à Aden, où des piquiers furent lancés à l'assaut des murailles, pendant qu'un autre groupe errait sur les abrupts et les escarpements qui dominent la ville ; les jets de pierre des indigènes achèvent de le disloquer ⁴⁵. Au Maroc, l'examen attentif des récits belliqueux révélerait vraisemblablement des méemplois du même ordre. A Azemmour en août 1508, l'*ordenança* reste massée aux portes de la ville, la cavalerie portugaise affrontant alentour des forces très supérieures devant lesquelles elles doivent se retirer. Les gens de pied n'en ont rien vu, à cause de la poussière.

Au Portugal, les *fidalgos* n'étaient pas seuls hostiles à l'ordonnance. Les gens du peuple arrachés à leur travail pour y être incorporés s'en accommodaient fort mal. Parcourons le procès-verbal des incidents survenus le 23 mai 1515 à Alfeizerão. Étaient ce jour-là rassemblés sur la plage de la Bicuda, où des embarcations les attendaient, les hommes des terres de l'abbaye d'Alcobaça désignés (*apurados*) par l'Abbé, D. Jorge de Melo, pour prendre part à une expédition au Maroc, et qu'avait instruits un *capitam da soyça*. La rumeur se répandant que l'expédition prévue est annulée, les *apurados* repartent chez eux en tumulte, en déclarant qu'ils doivent aller «ganear sua vyda e fazer seu proveyto» ⁴⁶.

Dans les dernières années de son règne, l'autorité du Roi Fortuné montra des signes d'usure. La résistance à ses vues l'obligea à plus d'un abandon. Le limogeage d'Afonso de Albuquerque est le plus manifeste. Il y en eut

⁴³ Albuquerque au Roi, *1514, *Cartas*, I, p. 385. Et cf. Fidalgo au Roi, 15.X.1514 [n. 40]. Les *fidalgos* rivalisaient à qui aurait le plus grand nombre d'hommes, et devaient être très sensibles au fait que les capitaines de l'ordonnance les surclassaient à cet égard. Cf. Correa, *Lendas da Índia*, II/1, p. 46 : lorsque Albuquerque leur eut expliqué que ceux qui n'avaient pas à montrer par leurs exploits individuels «de qui ils descendaient» devaient aller dans l'ordre imposé par leurs chefs, les capitaines de sang noble «recolherão os fidalgos e cavalleiros e homens de boa criação ; e tinham competencias e envejas a quem tinha mais gente e milhores armados, porque todo o ponto era em lustrar com fremosas armas nos alardos». En 1515, à Ormuz, les capitaines de l'ordonnance furent logés dans l'hôpital, Brás de Albuquerque, *Comentários*, IV/35.

⁴⁴ Relation de la reconquête de Goa, Albuquerque au Roi, 23.XI.1512, *Cartas*, I, p. 112, 113.

⁴⁵ Albuquerque au Roi, de Cananor, 4.XII.1513, *Cartas*, I, p. 208-209, 211.

⁴⁶ CC. I-17-120.

d'autres. *L'ordenança* fut sacrifiée. Cédant aux pressions, le Roi accepta de dissoudre la compagnie des hallegardiens⁴⁷. En Inde, une des premières mesures de Lopo Soares de Albergaria, successeur d'Albuquerque et instrument de la réaction nobiliaire, fut de supprimer les capitaineries d'ordonnance⁴⁸. En 1518 João Fidalgo commandait un des navires de l'escadre de D. João da Silveira qui toucha les Maldives⁴⁹, puis le Bengale. Espérant ramasser gros, enfin, il déserta pour pirater sur les côtes de l'Arakan. «Plus riche d'épreuves que de prises», il revenait en Inde du temps de Diogo Lopes de Sequeira (1518-1521), solliciter un difficile pardon⁵⁰.

II

LES CONTACTS AVEC JUAN DE ZÚÑIGA

Les insatisfaits de tous bords attendaient de l'avènement de D. João III un renversement de politique. Mais les ressentiments et les désirs de l'opposition à D. Manuel, qui mourait peu aimé, voire honni, étaient contradictoires. La volonté de redressement de la nouvelle équipe dirigeante, dont Vasco da Gama, longtemps tenu à l'écart, était l'homme fort, inspira des actes maladroits et suscita, à tous les niveaux, aigreur et hargne. Juan de Zúñiga, qui arrivait au Portugal comme ambassadeur de Charles Quint au printemps 1523, recueillit des doléances et même plus. «J'ose affirmer que je n'ai jamais vu mécontentement si général», mandait-il à l'Empereur en mai 1524⁵¹.

⁴⁷ Cristóvão Leitão à D. João III, 25.IV.1527 : «Senhor, lembro a V. A. que vosso pay que Deus tem tinha çem halabardeiros com que homrrava a corte e tanto amdaram dizendo mal delles que os espidyu, e se os nam tevera ho tempo que os teve e a mim com elles V. A. nam tevera Arzilla (...)».

⁴⁸ Correa, *Lendas*, II/1, p. 469 : «Desfez os capitães da ordenança, dizendo que ordenança nem soça na India era apresão pera os homens».

⁴⁹ Castanheda, IV/32, p. 433. Sur l'expédition aux Maldives, cf. Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975, p. 155.

⁵⁰ Castanheda, IV/39, p. 446-447 ; Góis, *Crónica de D. Manuel*, IV/27, p. 72 ; João de Barros, *Décadas da Ásia*, III/2-3, éd. 1777, p. 145, éd. 1946, p. 72.

Cf. G. Bouchon et L. F. Thomaz, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy*, Paris, 1988, p. 57, 59, 62, 63, 90. João Fidalgo rentra en 1521 au Portugal, cf. Torre do Tombo, Fragmentos, Caixa 4, maço 1, doc. 14, f. 12.

Le capitaine de caravelle Rui Gonçalves qui vient en Inde avec Vasco da Gama en 1524 (Castanheda, VI/70, p. 260) était selon Correia (II/2, p. 816) l'ancien «capitaine l'ordonnance de l'Inde»

⁵¹ Juan de Zúñiga à Charles Quint, d'Évora, 9.V.1524, Archivo General de Simancas, Estado 367, d. 87.

Cristóvão Leitão fut de ceux qui, lors d'entretiens secrets avec Juan de Zúñiga, s'offrirent à passer au service espagnol. Le capitaine était sur cette voie douteuse en compagnie de personnages bien plus prestigieux, victimes du vent de rigueur qui avait soufflé en 1522. Rappelé du Maroc, D. Bernardo Manuel avait été jeté dans les geôles de Santarém. Arrêté sur place dans son commandement de São Jorge da Mina, Duarte Pacheco Pereira, le héros de la défense de Cochín, avait été ramené au Portugal pour y être incarcéré. Dès son entrée dans le Tage, Diogo Lopes de Sequeira, gouverneur sortant de l'Inde, tombait sous le coup d'une enquête. Le Roi ne se laissait pas fléchir. Parti pour ses domaines d'Alandroal, en Alentejo, avec le propos d'aller en pèlerinage à Guadalupe, Diogo Lopes de Sequeira y fut rejoint par un ordre d'arrestation et de saisie de ses biens. Il passa aussitôt la frontière ⁵². Et fit des ouvertures à Charles Quint. Revenu de Castille avec un sauf-conduit dans le but de recouvrer, en se justifiant, la jouissance de ses biens ⁵³, le règlement de son dossier traînait en longueur. Malgré des marques de distinction — *almotacé-mor* à l'automne 1523, il sera au printemps 1524 un des délégués portugais aux négociations de Badajoz-Elvas sur les Moluques — sa rancune ne désarmait pas. Il s'offrait à communiquer à Zúñiga les faits et dires de son ennemi, l'amiral comte (*o conde almirante*), D. Vasco da Gama ⁵⁴. Très antiespagnol, Gama préparait son départ pour l'Inde, où il ne faisait pas mystère de son intention de contrer brutalement les visées castillanes sur les Moluques.

Selon une lettre de Zúñiga à l'Empereur du 9 mai 1524, Duarte Pacheco, remis en liberté, allait plus loin encore. Il professait que les Moluques se trouvaient de cinq degrés à l'intérieur de la zone attribuée à la Castille par le traité de Tordesillas, et se proposait de «découvrir l'Inde orientale» pour le compte de Charles Quint ⁵⁵. Quant à Cristóvão Leitão, Zúñiga écrivait dans la même lettre : «C'est un homme très vaillant, élevé avec nous en Naples. Le roi D. Manuel l'eut pour capitaine de sa garde et ensuite pour colonel de certaine infanterie. Si quelqu'un ici sait tant soit peu de la guerre, il a montré l'être. Beaucoup de ceux qui sont dans cette matière pour quelque chose l'aiment beaucoup et le suivraient» ⁵⁶. «Je les entretiendrai comme Votre Majesté l'ordonnera», ajoutait l'ambassadeur, parlant de ses interlocuteurs en peine d'allégeance.

⁵² Diogo Lopes de Sequeira à D. João III, d'Alconchel, 14.X.1522, CC. I-28-113, publié par Ronald B. Smith, *Diogo Lopes de Sequeira*, Lisbonne, 1975, doc. 7, p. 55-58.

⁵³ Notice rédigée par un fils de Diogo Lopes, *apud* Smith, *op. cit.*, p. 60.

⁵⁴ Zúñiga à Charles Quint, 4.I.[1524], Simancas, Est. 367, d. 109-110, et cf. d. 98 en chiffre, 4.XII.1523.

⁵⁵ Le même au même, 9.V.1524, Est. 367, d. 87.

⁵⁶ *Ibid.* : «Estotro Leiton es muy valiente hombre y criado con nosotros en Napoles y el Rey don Manuel lo tuvo por capitan de su guarda e despues por coronel de çierta ynfanteria, y si algo aca saben algunos pocos de guerra el se lo a mostrado, y muchos de los que en este ofiçio son pera algo le quieren mucho y lo seguirian».

La même formule revenait sous sa plume dans une lettre du 21 mars 1525, à propos de «Diego Lopes y Duarte [Pacheco] y los otros»⁵⁷. L'Empereur, à l'évidence, se dérobait à envenimer ses relations avec le Portugal, et Zúñiga freinait les ardeurs. Duarte Pacheco annonçait que, sitôt ses biens réalisés, il irait conquérir pour l'Empereur l'Arabie Heureuse. Diogo Lopes de Sequeira, chaque jour plus désespéré par le cours de son affaire, disait vouloir passer en Castille avec ses biens meubles et ses troupeaux. Cristóvão Leitão n'était pas le moins impatient. Il avait sollicité de D. João III licence de quitter le royaume si ses requêtes n'étaient pas exaucées. Il brûlait de partir tout de suite, vendant une partie de ses avoirs, laissant le reste. Il attendrait dans des villages proches de la frontière que l'Empereur lui ait fait savoir ce qui conviendrait à son service. Résolu à changer de patrie, il mourrait en cherchant sa revanche sur l'amiral comte, puisque D. João III lui refusait ce que D. Manuel lui avait accordé⁵⁸.

Sans contester les bonnes raisons qu'ils pouvaient nourrir, dans une société dominée par l'argent et le paraître, de se sentir lésés, les discours exaltés que ces mécontents chuchotaient à l'ambassadeur impérial avaient quelque chose de peu digne, à l'époque même où la question des Moluques tendait les rapports entre la Castille et leur pays. On observera à leur décharge que ce conflit diplomatique laissait partagée la classe dirigeante portugaise, et que d'autre part aucun des trois transfuges en puissance ne fit, au bout du compte, défection. Nous ne connaissons pas le pendant portugais à leurs conversations avec Juan de Zúñiga, qui dans le cas de Cristóvão Leitão au moins relevaient du marchandage plus que de la trahison, puisque comme d'autres avant lui, — dont Vasco da Gama en personne quelques années auparavant⁵⁹, — il avait indiqué au Roi comment le retenir de passer en Castille.

Si l'on sait quelles sévérités avaient poussé à des tentations extrêmes un Diogo Lopes de Sequeira ou un Duarte Pacheco Pereira, les motifs de Cristóvão Leitão ne sont pas clairs. Quelles promesses de D. Manuel non tenues par D. João III l'incitaient-elles à s'expatrier ? La question d'argent n'a

⁵⁷ Le même au même, d'Évora, 21.III.1525, Est. 367, d. 100.

⁵⁸ Le même au même, d'Évora, 28.III.[1525] lettre datée de [*1524] par A. Teixeira da Mota, cf. *Mare liberum*, 1 (1990), p. 22. Est. 368, d. 20 : «Christoval Leytan de quien otrano escrevy a V. M.^{dad} a andato en sus requerimientos hasta agora y vysto que no le desagrayan a determinado de salirse del reyno y a pedido licença al Rey y a dicho al Maestre y al conde de Vymioso como se va a cabo de deziocho años que aqui le trouxo su padre a este reyno (...) Dize que se yran tras el muchos hombres escogidos assy de mar como de tierra que no estavan esperando syno que el se fuese (...) Dize que quiere alli hazer auto de desnaturarse pera morir buscando donde se puede satisfazer del conde almirante pues pidio al Rey lo que su padre le tenia dado a el y el Rey se lo a quitado sin dalle satisfacion».

⁵⁹ Cf. la lettre de D. Manuel à Vasco da Gama du 17.VIII.1518, publiée par Luciano Cordeiro dans le *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 11.^a série, t. IV ; et par A. C. Teixeira de Aragão, *Vasco da Gama e a Vidigueira*, Lisbonne, 1898, doc. 23, p. 257-258.

pas dû jouer, il était assez aisé ⁶⁰. La *carta de brasão* de 1524 nous apprend que par deux *alvarás* successifs D. Manuel lui avait promis des honneurs ⁶¹. Cela remontait apparemment à 1508-1509, puisque la *carta* ne réfère qu'en quelques mots laconiques aux services postérieurs du capitaine, alors qu'elle exalte ses faits d'armes à Arzila en 1508, «très grands, et de beaucoup plus grande valeur encore considérant qu'en perdant Arzila l'Espagne aurait fait la très grande perte d'une si grande part de l'honneur de son état, lequel fut restauré, entre autres causes principales, grâce à la personne de Cristóvão Leitão». D. Manuel, «en bon roi, et juste, voulait payer en honneur les choses de l'honneur, et suppléer à la brièveté de la vie de Cristóvão Leitão par une longue mémoire de ses mérites». Mais le Roi était mort avant d'avoir mis cette intention à exécution. D. João III, constatant combien il était de son devoir d'accomplir la volonté et l'engagement du feu Roi, faisait Cristóvão Leitão *fidalgo* de sa maison et lui conférait *carta de brasão*.

Ainsi Cristóvão Leitão, capitaine d'une compagnie dissoute, espéra seize ans une distinction que D. Manuel n'avait pu lui décerner et à laquelle ensuite D. Vasco da Gama, pour une raison qui nous demeure également cachée, avait fait obstacle. On remarque que la *carta de brasão*, dont l'exposé des motifs reprend sans doute mot pour mot une supplique du candidat Leitão lui-même ⁶², est datée du 21 avril 1524 ; Vasco da Gama avait levé l'ancre le 9 avril. Bien qu'elle soit transcrite dans un des registres de la chancellerie de D. João III, fut-elle délivrée en bonne et due forme, où bien Cristóvão Leitão dut-il attendre la nouvelle *carta de brasão* qui fut dûment rédigée le 30 juin 1528 par le roi d'armes Algarve, *escrivão da nobreza* ? ⁶³. On comprendrait mieux, s'il en fut de la sorte, que le capitaine ait déclaré à Zúñiga, en mars 1525, que satisfaction n'avait pas été donnée à ses légitimes demandes, et que les promesses de D. Manuel n'étaient pas tenues. Mais peut-être y avait-il aussi espérance frustrée de quelque juteuse faveur.

⁶⁰ Zúñiga à Charles Quint, 28.III.[1525], Est. 368, d. 20 : «El tenia buenos partidos a la costumbre de aca».

⁶¹ Il les montra à Zúñiga, qui écrit, même lettre : «Es çierto muy buen hombre de guerra y muy experimentado, y pareçese allende do de lo que yo le vy en Napoles en un privylegio que el Rei don Manuel le dio en que cuenta sus cosas y dize que le truxo a este reino por que mostrase a pelear la gente de su ordenança».

⁶² *L'alvará* de D. Manuel énonçait que Leitão avait été appelé d'Italie pour enseigner l'ordonnance (cf. la note ci-dessus), ce que fait également la *carta de brasão* de 1524. On comparera la tournure de la *carta* : «E comsyramdo quam grande era aver em seus regnos pesoa naturall que ensynase a gemte de pee a pelejar na ordenamça que agora na mor parte da cristamdade polo proveito della jerallmente se usa e pratica (...)» à la phrase identique de la lettre de Leitão au Roi du 27.III.1526 : «E pois todos os reinos (e) senhorios dos primcepes christãos se imsynam a pellejar na ordenamça que agora na moor parte da christimdade pollo proveito della se husa e praticqua (...)» (Sanceau, p. 522).

⁶³ Cf. *carta de brasão*, les variantes de la *carta* de 1527, p. 261 *ad calc.*

A travers Cristóvão Leitão, c'est toute une catégorie sociale qui exprimait son amertume, le corps des officiers d'infanterie. Populaire dans l'arme subalterne, Leitão se sentait fort de leur solidarité, jugeant que nombre d'entre eux lui emboîteraient le pas s'il quittait le Portugal pour entrer au service de Charles Quint ⁶⁴. L'attachement des capitaines de la *soiça* envers lui se lit en filigrane dans sa correspondance de 1527 : on le voit tenu au courant de leur activité et de leurs problèmes ⁶⁵. On hasardera l'hypothèse que João Fidalgo, qui avait visité les Maldives en 1518, ne fut pas étranger à la perspective qu'il contempla en 1525 de partir pour ces lointains atolls.

Le premier signe net d'un retour de faveur de Cristóvão Leitão est une *mercê* datée d'Évora, le 3 avril 1525, qui lui conférait la capitainerie des Maldives ⁶⁶. La lettre patente ne fut établie que le 22 novembre à Almeirim. D. João III nommait Cristóvão Leitão («*fidalgo* de ma maison et mon *coronel*») capitaine de la forteresse des Îles Maldives pour cinq ans consécutifs à compter du jour où il y débarquerait, avec tous pouvoirs au civil et au criminel, conformément au *regimento* des capitaines de forteresse, et avec tous autres pouvoirs ; le comptoir (*feitoria*) demeurant sous l'autorité du *vedor da fazenda* de l'Inde, Afonso Mexia. L'hommage prêté par le nouveau commandant de place avait été enregistré dans le *Livro das mensagens* ⁶⁷. Le traitement (*ordenado*) était de 120.000 réis par an ⁶⁸.

Le capitaine soumit au Roi une liste de desiderata. La capitainerie d'une des *naos* qui passeraient en Inde (en 1526), pour «mener mes parents et amis servir là-bas Votre Altesse». A défaut, une cabine personnelle (*câmara*) pour lui et les siens, et une cambuse pour ses vivres (*despensa para levar suas betualhas*), et l'autorisation de prendre «quelques pipes de vin et une d'huile pour avoir dans les Îles, car il n'y en aura pas d'autres là-bas et les eaux ne sont pas très bonnes». Sa grande préoccupation était de peupler son commandement de parents et de domestiques. Il demandait l'autorisation d'en emmener vingt, dont son cousin (*primo*) Rui Leitão comme *alcaide-mor* de la forteresse et son palefrenier (*moço d'estribeira*) Gonçalo Fernandes comme

⁶⁴ Cf. *supra*, n. 56 et 58.

⁶⁵ Dans sa lettre à D. João III, de Porto, 25.IV.1527, déplorant mauvaises mesures et gaspillages, il écrit : «Je sais ce qui se fait de par le royaume et je le vois d'ici (*eu sey o que se faz polo reyno y vejo-ho d'aquy*)» (Sanceau, p. 539). Il sait qu'à Elvas les écuyers de lignage sont tenus à entrer dans l'ordonnance (Sanceau, *ibid.*, lit «*todo homem desendeiro de linhagem pera baixo*» au lieu de «... d'escudeiro de linhagem...»). Il sait qu'une grande *ordenança* a été prévue pour Pâques à Angra, aux Açores (*loc. cit.*, p. 540).

⁶⁶ Núcleo Antigo 873, f. 99b (cité avec date 1.IV.1525 par G. Bouchon, *Mamale de Cananor* [n. 49], p. 175, n. 163).

⁶⁷ Chancelaria de D. João III, livro, 36, f. 14. Lettre du Roi à l'*alcaide-mor* de la forteresse des Ilhas de Maldiva, au *feitor* et autres officiers, de même date, *ibid.*, f. 14v. Fr. Luís de Sousa, *Anais de D. João III*, III/17 (éd. Rodrigues Lapa, I, 1951, p. 274), fautivelement *sub anno* 1526.

⁶⁸ Selon la lettre royale en faveur de Manuel de Pina, citée ci-dessous.

meirinho. De deux clercs qui seraient du voyage, il voulait l'un pour vicaire, l'autre pour chapelain ⁶⁹.

L'escadre de 1526 à destination de l'Inde partit sans lui. Il céda son brevet à Luis Martins, *cavaleiro* de la maison du Roi, qu'une lettre patente du 30 juillet 1526 nommait, aux mêmes conditions, capitaine des Îles ⁷⁰. Une autre satisfaction avait détourné le colonel des gens de pied, apôtre de l'emploi de l'infanterie lourde, d'aller s'enterrer dans le fortin d'un archipel des Tropiques. Le Roi venait de décider la formation de compagnies d'ordonnance dans l'ensemble du royaume.

III

L'ENSEIGNEMENT DE L'ORDONNANCE, 1526-1529

Sur les Portugais du XVI^e siècle, la grandeur de l'Espagne exerce toutes sortes de fascinations. Pour Cristóvão Leitão et les militaires ses amis, guerroyer dans le sillage de la haute politique impériale est un rêve d'autant plus attirant que le Portugal des débuts du règne de D. João III traverse une phase de profonde atonie. Le caractère du Roi, la peste, qui le chasse de Lisbonne, la crise économique, le malaise social, affaiblissent le pouvoir. Partout les factions se réveillent, urbaines ou seigneuriales. Arrivant à Moura, en Alentejo, en 1524, comme juge royal (*juiz de fora*), le *licenciado* João da Fonseca trouve la localité en proie «aux plus grands *bandos* et différends qu'elle a jamais connus» ⁷¹. Dans le Nord, une querelle entre le prieur de Guimarães, D. Diogo Pinheiro, évêque de Funchal, et l'*alcaide-mor*, Diogo Lopes de Lima, dégénère en lutte de *bandos*. La noblesse de l'Entre Douro e

⁶⁹ Cartas Missivas, I-296. Editée par António Baião [n. 2], p. 21.

⁷⁰ Chancelaria de D. João III, livro 36, f. 150. Par lettre royale de février 1527, la vacance de Luís Martins était donnée, au terme de ses cinq ans d'exercice, à Manuel de Pina, *fidalgo* de la maison du Roi, Chanc. de D. João III, livro 30, f. 86 (et cf. *Registo da Casa da Índia*, éd. Luciano Ribeiro, Lisbonne, 1954, p. 49, n° 215). Dans la lettre royale du 30.VIII.1526, João Gomes est dit avoir détenu «jusqu'à maintenant» la capitainerie des Maldives ; or João Gomes, nommé par Diogo Lopes de Sequeira fin 1518 (G. Bouchon [n. 49], p. 160), avait été tué fin 1521 (Bouchon, p. 167). D. João III semble avoir ignoré tant les conditions de la présence portugaise aux Maldives depuis 1520 (sur lesquelles cf. Bouchon, p. 174-175) que le statut juridique des Îles ; ce que le gouverneur de l'Estado da Índia, Lopo Vaz de Sampaio, ne manquera pas de relever lorsque Luís Martins sera arrivé en Inde, en 1527 (Lopo Vaz au Roi, dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, x, Lisbonne, 1974, p. 666).

⁷¹ Le *licenciado* João da Fonseca au Roi, de Moura, 11.II.1527, CC. I-35-107.

Minho et des seigneurs de Galice à elle apparentés se mobilisent autour de Diogo Lopes de Lima ⁷² ; Porto arme l'évêque ⁷³.

La faiblesse du Portugal est grave. Les corsaires français croisent impunément le long des côtes et hantent l'embouchure du Tage. Au Maroc, les présides vivent, et déjà se pose la question de leur maintien. L'esprit guerrier de la noblesse vacille. Lorsqu'en septembre 1523 la nouvelle court d'une attaque des Maures contre Arzila, deux ou trois *fidalgos* seulement se présentent au Roi pour voler à la défense : sous les précédents règnes, les volontaires affluaient ⁷⁴. En juin 1524, à la rupture des négociations d'Elvas, une onde de bellicisme anti-castillan clapote autour du vieux marquis de Vila Real. Elle n'a pu que révéler l'impréparation du royaume. Sauf à Lisbonne, les arsenaux sont vides. Beaucoup d'arbalétriers et d'espingardiers n'ont pas leur arme, et sont trop pauvres pour l'acheter ⁷⁵. Et s'ils en ont une, les espingardiers sont sans poudre ⁷⁶. A Lamego, dans l'hiver 1526-1527, il n'existe que 4 à 5 espingardiers, quand il en faudrait 100 à 200 ⁷⁷. «Actuellement, dans tout votre royaume, il n'y a personne dont vous puissiez vous servir», déclare au Roi Cristóvão Leitão ⁷⁸. Aussi, plus que jamais, la nécessité des mariages castillans s'est-elle imposée aux politiques, cependant que le clan des officiers d'infanterie propose de créer l'outil militaire déjà adopté par le reste de la Chrétienté, en apprenant aux Portugais à marcher au pas, pique en main.

L'adhésion du Roi se manifeste à la fin de l'été 1525. Le 5 septembre, Bartolomeu Ferraz de Andrade, *cavaleiro* de la maison du Roi et de sa Garde de la chambre, est nommé «un des colonels des gens de pied d'ordonnance à se faire pour mon service dans mes royaumes et seigneuries, auquel quand il conviendra j'assignerai le nombre de ceux qu'il aura dessous sa charge» ⁷⁹.

⁷² António Caetano de Sousa, *História genealógica da Casa real portuguesa*, 2.^a ed., Coimbra, 1946-1955, XII/2, p. 60-61 ; Anselmo Braamcamp Freire, *Brasões da sala de Sintra*, III, Coimbra, 1930 (rééd. Lisbonne, 1973), p. 100-101.

⁷³ Gaspar de Figueiroa au Roi, de Porto, 25.I.1523, CC. I-29-14 ; publié dans Braamcamp Freire, *Brasões*, III, p. 99, n. 3.

⁷⁴ Zúñiga à Charles Quint, de Tomar, 19.IX.1523, Simancas, Estado 367, d. 107.

⁷⁵ Le *licenciado* Jordão Botelho au Roi, de Tavira, 21.III.1527, CC. I-36-37. Cristóvão Leitão au Roi, de Porto, 27.III.1526 (Sanceau, p. 517) et 6.IV.1526 (Sanceau, p. 531).

⁷⁶ Jordão Botelho, *ibid.* ; António Gonçalves au Roi, de Tavira, 7.VI.1527, CC. I-36-109 ; Leitão, 27.III.1526 (Sanceau, p. 522).

⁷⁷ Diogo de Sarzedo, capitaine de l'ordonnance à Lamego, 14.I.1527, CC. I-35-74, et 4.III.1527, CC. I-36-23 (emploie les termes peu courants *escopeteiros* et *escopetas*).

⁷⁸ Leitão au Roi, 27.III.1526 (Sanceau, p. 521) : «(...) ao tempo d'agora em todo voso reyno nom ha gemte pera vos della servirdes, e seu exercitar he jugar cartas e dados e bolla e mamquaes e outras taes manhas que trazem outras piores (...)».

⁷⁹ Chancelaria de D. João III, livro 8, f. 109b : «(...) pela boa enformaçam que delle tenho e da boa espiriémcia e abilidade de sua pesoa pera as cousas da guerra e asy pelos serviços que me tem ffeytos e espero que me faça, queremdo lhe fazer graça e merce ey por bem de o ffazer e ordenar como de feyto per esta ordeno e ffaço huum dos meus coronas da gemte de pee d'orde-

Le Roi notifie à «tous capitaines-majors de mes armées» de le laisser user de ladite charge de «colonel et capitaine des gens de pied». Il aura sous sa «charge et capitainerie» des *capitães d'ordenança* qui lui devront obéissance ⁸⁰.

Cette nomination permet de dater des derniers mois de 1525 ou du commencement de 1526 le projet de mandement royal établi par Cristóvão Leitão par lequel le Roi ferait savoir «à tous mes capitaines d'ordonnance que j'ai pour mon service et avantage de mes royaumes de faire enseigner tous les gens d'iceulx à la dite ordonnance». Les *Apontamentos que deu Christovam Leitam pera a gente da ordenança* réglementent l'enseignement (*ensino*) ⁸¹. Il sera donné tous les dimanches et jours saints de l'année. Aucun privilège n'en dispensera. Les «personnes de qualité» seront tenues d'y participer. Les arbalétriers et les espingardiers également, qui s'y perfectionneront au service du Roi. Jusqu'à une demi-lieue de distance, les habitants viendront à la cité (*cidade*) ou à la ville (*vila*) siège de capitainerie. Dans les districts plus éloignés ⁸², le capitaine, alors suppléé au siège par son lieutenant ou sergent, ira faire l'ordonnance certains dimanches et jours saints, à la localité la plus commode aux habitants. En tous lieux où l'ordonnance se fera, sera chaque fois offert à tous, à la charge du *contador* ou *almoxarife* de la circonscription, un rafraîchissement (*beberete*) de vin et de fruits. Chaque capitaine tiendra en un livre les noms de tous les gens qu'il aura en charge, afin de savoir ceux qui manqueront ou seront récalcitrants (*revés*) au service. Le colonel du Roi, ou la personne appointée pour cela, effectuera une fois l'an au moins une inspection (*correição*) dont registre sera tenu, visitant tous les lieux et se faisant montrer tous les livres, pour juger de quelle façon les gens sont enseignés, s'informer auprès des capitaines de ceux qui servent bien et de ceux qui apprennent le mieux l'exercice, les voir, signaler au Roi ceux qui méritent des *mercês* ou des *graças* et *liberdades*.

*

Autre preuve du rôle de premier plan joué par Cristóvão Leitão dans la nouvelle orientation militaire : il inaugure, à Porto, «l'enseignement de

namça que em meus regnnos e senhórios se fizer pera meu serviço, ao quall quando compyr hordenarey hum numero dela que debaixo de seu carego levará».

⁸⁰ *Ibid.*, Bartolomeu Ferraz, fils de Diogo Velho, mériterait de faire l'objet d'une étude particulière. Sur lui, *Ditos portugueses dignos de memória*, éd. José Hermano Saraiva, Lisbonne, s.d., n.º 1258-1260. Son avis sur la fortification des Açores en 1543, cf. A. Teodoro de Matos, dans *II Seminário Internacional de História Indo-portuguesa*, Lisbonne, 1985, p. 69.

⁸¹ Cartas Missivas, II-152, s.l.n.d.

⁸² Les *Apontamentos* ont en vue, pour Porto, les *julgados* attribués comme *termos* à la ville par D. João I^{er} en 1385, Bouças, Aguiar, Refoios, Penafiel, Gaia et Vila Nova, cf. *Corpus codicum latinorum et portugalensium eorum qui in Archivo municipali Portucalensi asservantur*, IV, Porto, 1938, p. 6-7.

l'ordonnance», qui va être peu à peu étendu à d'autres régions. Le 26 février 1526, D. João III donne avis à la Câmara de Porto qu'il mande le colonel Leitão pour «enseigner et mettre en ordre les gens dans l'ordonnance et son exercice»⁸³. En juin 1526, un capitaine de l'ordonnance est nommé à Évora, avec extension à Montemor o Novo : c'est João Fidalgo⁸⁴. En août, le capitaine Pero Fernandes Cantor est nommé à Ponte de Lima⁸⁵, avec extension à Viana da Foz de Lima (auj. Viana do Castelo), Vila do Conde et Azurara⁸⁶. A Portalegre, Castelo de Vide, Marvão et Arronches, l'enseignement de l'ordonnance est confié à Bartolomeu Ferraz de Andrade ; arrivé à Castelo de Vide le 12 septembre 1526, «le colonel Ferraz» se montre très actif dans les quatre localités⁸⁷. L'instruction commence à Lamego en octobre⁸⁸. Dans l'automne Moura en bénéficie pareillement⁸⁹ ; Torres Vedras dès le début de 1527 au plus tard⁹⁰. Elle est instituée en Algarve (Tavira, extension à Faro) en février 1527. Au Crato, le 17 mars⁹¹. Elle ne le sera sur la frontière de la Galice qu'au début de 1529, lorsque António Correa devient «capitam do ensino da gente da soyçia nas vilas de Monçam e Melgaço e Vila Nova de Cerveira»⁹².

Dans les seigneuries des magnats, l'ordonnance n'existe pas. Il est seulement prévu qu'elle puisse manoeuvrer à proximité des terres seigneuriales, de sorte que les hommes qui y vivent en aient éventuellement le spectacle, à titre d'incitation⁹³. De la sorte, dans l'Entre Douro e Minho, l'ordonnance ne va toucher que les terres relevant directement du Roi : Porto, Ponte de Lima, Viana da Foz de Lima, Vila do Conde et Azurara, Vila Nova de Cerveira, Monção et Melgaço. Le reste, terres d'Eglise de l'archevêque-primat (Braga et ses *coutos*), domaines du duc de Bragance (Guimarães, Barcelos), du marquis de Vila Real (Valença do Minho, Caminha, terre de Valadares), du Maître de Santiago ou d'autres grands n'est pas concerné. Faire l'historique de

⁸³ Texte *apud* Sanceau, p. 513-514.

⁸⁴ Une lettre d'Afonso Serrão, *juiz de fora* d'Évora, au Roi, 18.VII.1526, CC. I-34-100, montre que l'«ordenança e insino dos piques» est déjà en vigueur depuis quelques semaines.

⁸⁵ Cf. note 116.

⁸⁶ Cf. CC. I-35-46.

⁸⁷ Duarte de Melo au Roi, de Castelo de Vide, 23.XI.1526, CC. I-35-47, et Bartolomeu Ferraz à António Carneiro, de Portalegre, 6.I.1526, *lege* 1527, CC. I-33-57.

⁸⁸ Le tambour de l'ordonnance est payé à compter d'octobre, cf. Diogo de Sarzedo, 14.I.1527 [n. 77].

⁸⁹ João de Fonseca [n. 71].

⁹⁰ Cf. note 146.

⁹¹ Cf. n. 105.

⁹² Ordre de paiement du Roi pour António Correa, «que ora envio por capitão da jemte d'ordenança que mando ffazer na villa de Momção e Villa Nova de Cerveira», 12.XI et 12.XII(?).1528, CC. I-41-111 et I-41-133. Son titre dans son reçu du 30.I.1530, CC. I-42-63.

⁹³ Cf. Cristovão Leitão, 25.IV.1527 [n. 1] : «E assy se faram bem de quinhentos homens pera cima nas homrras do Duque e do Mestre e do Marques porque jumto das suas homrras faço a hordenamça e elles a vem ver porque he dentro no termo» (texte lacunaire dans Sanceau, p. 538).

l'implantation locale de l'*ordenança* n'est pas l'objet de la présente étude, où l'on se bornera à cerner quelques aspects sociaux d'une tentative à laquelle Cristóvão Leitão fut mêlé de près.

*

Le projet de promulgation de l'enseignement de l'ordonnance rédigé par Cristóvão Leitão inspira le règlement (*regimento*) que D. João III mit en vigueur. L'obligation de venir à l'instruction, pour les voisins des localités où elle se donne, est portée d'une demi-lieue à une lieue ; gênante pour les populations, cette modification se justifiait par la difficulté de quadriller des zones étendues et souvent peu peuplées. Cristóvão Leitão avait commis une erreur d'appréciation autrement lourde (et significative de ses idées) en prévoyant la suspension, quant à l'*ordenança*, des privilèges de toutes les catégories de la classe non-noble. C'était tabler sur une autorité du centralisme monarchique très supérieure aux capacités de celui-ci. Il serait utile de rechercher, dans les archives locales, les divers états des exigences de D. João III. Elles ont varié selon les lieux, selon que tels ou tels intérêts catégoriels réussissaient à impressionner le pouvoir⁹⁴.

A Tavira, la principale ville de l'Algarve, où couve le refus⁹⁵, le capitaine Manuel Mendes arrive début février 1527⁹⁶. A la mi-mars, il n'aura pu encore faire faire l'exercice⁹⁷. Tavira en ébullition a député à la cour un émissaire porteur des protestations populaires, attisées en sous-main par les *fidalgos*, et la Câmara attend la réponse du Roi à ses représentations⁹⁸. Ailleurs, les choses ne vont pas mieux. On refuse de «prendre les piques». A Portalegre, on les aurait brûlées⁹⁹. A Évora et à Montemor-o-Novo, on les coupe, ou bien on les transforme en lances ou pour d'autres usages¹⁰⁰. Les gens de mer de Tavira menacent d'émigrer sur le littoral espagnol ; n'y a-t-il pas déjà, de l'autre

⁹⁴ Le Roi à Pero Fernandes Cantor, d'Alcochete, 3.XII.1526, CC. I-35-46 ; Diogo de Sarzedo au Roi, de Lamego, 4.III.1527, CC. I.36-23 ; João Rodrigues de Sá de Meneses, de Porto, 21.III.1529, Sanceau, p. 542 (cf. ci-après, p. 331).

⁹⁵ A Tavira, en 1527, il y a un «prevelejo que V.A. da aos que entrarem na ordenança» (Manuel Mendes, 8.II.1527 [n. 96]) ; il est affiché en ville (Jordão Botelho [n. 75], f. 1b, 2b).

⁹⁶ Manuel Mendes au Roi, de Tavira, 8.II.1527, CC. I-35-98. António Gonçalves, *juiz de fora* suppléant de Tavira, 9.II.1527, CC. I-35-99.

⁹⁷ Jordão Botelho [n. 75] ; pour la date, Manuel Mendes au Roi, 21.III.1527, CC. I-36-38.

⁹⁸ La Câmara de Tavira au Roi, 7.II.1527, CC. I-35-92 ; António Gonçalves [n. 96] ; Jordão Botelho [n. 75].

⁹⁹ Manuel Mendes au Roi [n. 96].

¹⁰⁰ Minute d'un *alvará* de D. João III aux autorités des deux localités, s.d., Cartas Mis-sivas, I-132.

côté de la frontière, des villages côtiers peuplés de Portugais transfuges ? ¹⁰¹ A Évora, en dépit des mesures de rigueur du *juiz de fora* on stagne au-dessous des prévisions prudentes de João Fidalgo, qui n'a apporté de Lisbonne que 500 piques, alors que la ville compte cinq fois plus de feux. Des départs sont signalés vers Viana do Alentejo, vers Montemor-o-Novo et vers les terres, proches, du duc de Bragance. En juillet l'ordonnance rassemble à peine 300 hommes, outre les arbalétriers et les espingardiers ¹⁰². On atteint le chiffre de 480 participants en novembre. Le rôle des inscrits est de 850, mais il a fallu courir toute la ville, parce que, fait au printemps, il n'est plus exact ; des locataires ont à dessein changé de domicile, et il a fallu forcer des portes qui restaient closes ¹⁰³.

A Portalegre, Bartolomeu Ferraz est un des rares à étaler sa satisfaction, qui dès janvier 1526 déclare avoir retourné la situation, maintenant aimé comme un père ¹⁰⁴. Au Crato, où *l'ensino* commence bien, la foire de la Fleur de la Rose l'empêche d'être tenu le deuxième dimanche ¹⁰⁵. A Moura, dans l'hiver 1526-1527, la fermeté du *juiz de fora* aidant, on a pu exercer 750 hommes, 264 de la ville et 486 du district (*termo*). Résultat difficile à dépasser — le *juiz* ambitionne d'atteindre les 800 — pour le plat pays surtout, qui compte 746 feux, moins pour la ville, où il y a 683 feux

¹⁰¹ Manuel Mendes [n. 96], déclaration d'un habitant : «eles nom aviam d'aceytar nem tomar piques e que amtes se yryam a Castela». La Câmara de Tavira au Roi [n. 97] : «per menos descontentamente sam povorados alguuns lugares de Castela de Portugueses, e verdadeiramente nos parece que faram ho que dizem».

¹⁰² Afonso Serrão [n. 84]. Évora compte, en défalquant clergé et veuves, 2008 feux pour la ville, 700 pour les alentours (*AHP*, IV, p. 94).

¹⁰³ João Fidalgo au Roi, d'Évora, dimanche 18.XI.[1526], Gaveta XV-21-26 (le millésime se déduit du quantième, tombé un dimanche en 1526).

¹⁰⁴ Le colonel Ferraz à António Carneiro [n. 87] : «(...) louvores a Deus tenho tudo tam manso e asentado que de quam reves começaram de ser são agora tam delijentes no serviço de Sua Alteza que de prazer nam me acho e todos tamto meus amigos que eles me tem todos por pai e eu a eles por filhos e irmãos, e esta conta dee Vossa Merce a Sua Alteza porque são certo que ha de receber com iso muito prazer».

¹⁰⁵ Thomassim Varela, ouvidor royal au Prieuré du Crato, Le Crato, 28.III.1527, Gaveta XV-11-36 : «Vindo sabado a tarde xbj dias deste março de correr a terra e dar guarda ha ver se nom fazerem hos muitos danos que nesta villa do Crato ha per ha grande criaçam e devasidam da jente, chegou Andre Caldeira capitão da hordenança dos piques e me deu hũas cartas de V.A. per que me manda que heu dese toda ajuda e que com amor e boas pallavras traga os homens ha entrarem no insino da hordenança e lhe pubrique em camara ho privilegio. Isto e todo o mais que me V.A. mandou fiz aho dominguo desasete dias de março e com folias e gram prazer entramos dos muros adentro sem a gente do termo trezentos homens no insino da hordenança começando em mim primeiro e pedindo a todos que asi ho fizesem, e todos com muito amor seguiram aho capitão e a mim desne a praça per hũa parte da villa ate ho campo e tornamos per outra ha praça entrando toda a prinçipall gente que ha nesta villa. E se non fez este dominguo xxiiij dias e segunda feira dia da Nunciaçam se nom fez por ser bespora e dia feira honde ha jemte andava e com hospedes hera acupada, e eu com has que me V.A. da a andar di noite e de dia acupado em seu serviço na feira da Froll da Rosa por se nom fazer alghuum mao recado e favorecer a feira ha que vem oito ou nove mill pesoas».

familiaux ¹⁰⁶. C'est un phénomène général : le milieu urbain résiste mieux que le milieu rural. A Lamego, on tablait sur 1.000 hommes ; on en a eu jusqu'à 950, puis dans les premières semaines de 1527 il n'en vient plus que 300 ¹⁰⁷.

A Porto, Cristóvão Leitão connaît des déboires. Il est si impatient qu'il n'attend pas la livraison de piques, fournies par Lisbonne, que retarde une crue du Douro ; il commence l'instruction en empruntant des hastes de lances chez les barbiers ¹⁰⁸. Le 25 mars 1526, il a 100 hommes. Le 3 avril, mardi de Pâques, 230. Le 29 avril, 200, dont 40 de Vila Nova de Gaia ¹⁰⁹. Ses effectifs dérisoires évoluent devant des attroupements considérables, où personne ne bouge pour rejoindre les rangs ¹¹⁰. Tout comme Ferraz à Portalegre, Leitão constate à Porto qu'il vient beaucoup plus d'hommes au *beberete* qu'à l'*ordenança* ¹¹¹. Il y mène boire le bon vin de Vila Real les gamins de la ville et des faubourgs, qui s'amusent à jouer aux soldats ; et il laisse prendre piques et tambours à ces recrues de demain ¹¹². En mai, découragé, il est prêt à renoncer. L'arrivée du *corregedor* d'Entre Douro e Minho ranime les résolutions. Le 20 mai, 100 hommes sont venus au champ de manœuvres. Le *corregedor* annonce amendes et saisies. Le 27 mai, ils sont 700 ¹¹³.

Capitaines d'ordonnance et *juizes de fora* recourent à la coercition (*terror*) ¹¹⁴, et réclament du Roi un éventail de mesures pénales plus rigoureuses contre les insoumis, nombreux surtout parmi les jeunes. Le Roi a édicté que ceux qui casseraient volontairement les piques les paieraient au triple ¹¹⁵. Cristóvão Leitão propose de financer le *beberete* (un tarif uniforme

¹⁰⁶ João da Fonseca [n. 71] . Chiffre de population du recensement de 1527, *AHP*, IV, p. 96 (Moura a 876 feux, dont 17 de prêtres et 176 de veuves).

¹⁰⁷ Diogo de Sarzedo, 4.III.1527 [n. 77].

¹⁰⁸ Leitão au Roi, 27.III.1526, Sanceau, p. 515 et 517.

¹⁰⁹ Le même au même, 27.III, 6.IV et 1.V.1526, Sanceau, p. 518, 529, 534-535.

¹¹⁰ Le même au même, 6.IV et 1.V.1526, Sanceau, p. 529, 534. Même phénomène à Tavira, quand Jordão Botelho fait défiler arbalétriers et espingardiers avec tambour, fifre et bannière, devant une foule qui suit, mais où personne ne veut prendre pique et entrer dans l'ordonnance (Botelho [n. 75] ; Manuel Mendes [n. 96]).

¹¹¹ Ferraz à Carneiro [n. 87] ; Leitão au Roi, 6.IV.1526, Sanceau, p. 529.

¹¹² Leitão au Roi, 1.V.1526 et 25.IV.1527, Sanceau, p. 534 et 540.

¹¹³ Leitão au Roi, 29.V.1526, ci-après, doc. I.

¹¹⁴ Jordão Botelho [n. 75], f. 3b : «E de manhã sexta feira que seraa xxix dias deste mes tenho determinado de começar a andar penhorando porque com este terror espero que daqui atee domingo entraraam muitos mais».

Leitão souhaite pouvoir appliquer lui-même les mesures coercitives : «(...) mande (V. A.) hum mamdado ao corregedor e ao juiz e a mym porque cada dia nom ey d'amdard apolo juiz em que diga o que diz hum capitollo que eu trago sobre hos espinguardeiros que lhe ponham as penas de dinheiro que lhe bem parecer porque esto pois se ha de fazer comigo e a meu requerimento terey maneira que aimda que lhe sejam penas postas tudo se ffaça que o povo nom receba escamdalo nem perda, somente he esto necessario pera terror, porque em tudo he necesario amor e temor (...)» (Sanceau, pp. 519-520).

¹¹⁵ Cf. n. 100.

de 1.000 *réis* a été fixé pour chacun)¹¹⁶ en imposant amende à quiconque, sans distinction de qualité, s'adonnera à des jeux dans le temps où se déroule l'exercice¹¹⁷. Mais comment lever amende sur des coupables d'extrême pauvreté ? Le *juiz de fora* de Moura pose la question : lorsque des garçons (*mancebos solteiros*) n'ont rien qu'on puisse saisir en gage des peines encourues, faut-il les emprisonner, ou faire payer leurs parents pour eux¹¹⁸ ?

Les plus déshérités ne sont pas ceux qui posent le plus de problèmes. Tous ceux qui ont des privilèges ou du poids refusent d'être mêlés à moins qu'eux. A Porto, un nouveau-chrétien déclare à Cristóvão Leitão qu'il a 500 *cruzados* à répandre, et à la cour qui lui obtiendra un *alvará* du Roi, l'exemptant avec beaucoup d'autres de ses congénères¹¹⁹. Tout comme les nouveaux-chrétiens, qui passent d'ailleurs pour impropres à la guerre¹²⁰, les monnayeurs (*moedeiros*), forts de leurs privilèges, ne veulent pas entendre parler de l'ordonnance¹²¹.

La classe aisée récuse son assimilation à la *gente baixa*, la classe populaire. Elle cherche à se glisser au plus bas rang des classes reconnues, celle des écuyers (*escudeiros*), dont elle possède, à défaut d'ancêtres, le signe extérieur : le cheval¹²². João Rodrigues de Sá de Meneses, le fameux *alcaide-mor* de

¹¹⁶ D. João III à l'*almoxarife* de Ponte de Lima, de Santarém, 5.VIII.1526, CC. I-34-114 : «(...) do mais prestes dinheiro que tiverdes do rendimento do dito allmoxarifado entregues a Pero Fernandes Camtor meu capitam da geemte da ordenança que ora envio e esa villa emsynar a geemte na dita ordenamça cada domingo e dia samto que emsynar a dita geemte mill reis que lhe mando entregar pera o dito dia despender em vinho e ffruyta com os que amdarem no dito ensyno e pagar-lho de maneira que lhe nom ffalte o dito dia do ensyno o dito beberete, sem embargo que esta despesa vos nam vaa no caderno do asemtamento e de quallquer outro mandado que ajaa em comtraio porque asy o ey por bem (...)».

Ferraz à Antônio Carneiro [n. 87] : «A provisão que trouxe pera os beberetes me serem pagos foy soamente por dous meses, os quaes se começaram a doze dias de setenbro que chegei a Castelo de Vide e se acabou a doze de novembro. Tenho feita depois dezasseis vezes ordenança e dado senpre sseu convite e beberete acostumado, e este Natal despendi com eles de minha cassa mais de vinte cruzados porque asy compre pera lhe ganhar as vontades. E por nam ter dinheiro meu ho almoxarife de Portalegre me emprestou os ditos mil reis pera cada dia e lhos devo».

¹¹⁷ Leitão au Roi ; 27.III.1526, Sanceau, p. 522 (où on lira «desapressaremos»).

¹¹⁸ João da Fonseca [n. 71].

¹¹⁹ Leitão au Roi, *ibid.*, Sanceau, p. 520. Refus des nouveaux-chrétiens, *ibid.*, p. 518-519, et 6.VI.1526, p. 531.

¹²⁰ João Rodrigues de Sá de Meneses, 21.II.1529, Sanceau, p. 542 : «homens bem pouco pera guerra e que nella fariam mais estorvo do que podiam dar ajuda».

¹²¹ Leitão au Roi, 27.III.1526, Sanceau, p. 517, 523 et 528, 531.

¹²² Citons une fois de plus le *licenciado* João da Fonseca, *juiz de fora* de Moura [n. 71] : «V. A. me manda que lhe dê conta do numero das pessoas que nesta vila fforam escusas como nam deviam do dinheiro que nella se pagou e da calidade de suas pessoas e do modo que se escusaram. Eu, senhor, vi o livro do lançamento onde toda a gente da villa e termo esta estprita e achei que sam escusas xxxb pesoas contra forma do regimento de V. A., porque xxiiiijº nam provaram serem escudeiros posto que provasem ter cavallos e onze nam provaram ter cavalos posto que fizessem certo serem escudeiros, e alguns, senhor, destes nem provaram ter cavalos nem serem

porto, se plaint de l'impudence de ces bourgeois qui, «dès qu'ils possèdent quelque bien, cessent de se tenir pour gens de pied, bien qu'ils le soient», de ces «officiers mécaniques» réclamant de servir «non seulement à cheval, mais avec des gens de cheval» ¹²³. A Évora, les gros marchands drapiers prétendent à des privilèges d'écuyers. Si le Roi les leur concède, João Fidalgo suggère qu'on les oblige à avoir armes et monture ; de quelques notables et de ces marchands on pourrait faire 150 chevaux ¹²⁴. A Tavira, nombreux sont ceux qui se disent écuyers, ou vivent sur un train d'écuyers ; certains ont des chevaux. Ils prétendent que l'ordonnance ne les concerne pas ¹²⁵.

Partout les *escudeiros* font problème, les faux que leur puissance économique incite à ménager, les vrais, les écuyers de lignage, parce qu'ils veulent se maintenir au-dessus de la roture. A Elvas, d'ordre du Roi, est incorporé à l'ordonnance «todo homem d'escudeiro de linhagem pera baixo». Cristóvão Leitão réclame, en avril 1527, qu'il en soit de même à Porto ¹²⁶. Il déplore d'autre part, la fantaisie des *infanções*, c'est-à-dire des fils de *fidalgos*, qui ne veulent pas aller dans l'ordonnance, mais servir à cheval ¹²⁷. A Évora, par contre, c'est João Fidalgo qui les en écarte ; leur esprit vindicatif et la présence de leurs domestiques jetaient le désordre ¹²⁸.

escudeiros. E alem, senhor, deste numero avera xb ou xx pessoas que nom fizeram certo terem continuamente cavallos como o regimento manda. E as calidades dos que nam provaram terem cavallos he, senhor, serem escudeiros que vivem per suas ffazendas, e os outros que nam sam escudeiros e tem cavallos sam homeens que vivem limpamente per suas lavouras e fazendas a lei dos escudeiros posto que ho nam sejam. E segundo a emformaçam, senhor, que deste casso tenho he serem escussos por afeïçam e parentesco que com os lançadores tinham».

¹²³ João Rodrigues de Sá de Meneses au Roi, 5.VI.1526, CC. I-34-24, Sanceau, p. 525.

¹²⁴ João Fidalgo au Roi [n. 102] : «Deve aguora V. A. de ter la requerymentos de mercadores lamceyros e trapeyros espyceyros que tenha lamçado, que sam menos da comtya de dous myl cruzados, e os outros grosos que metem pelos portos e asym tratam em panos de Lysboa e do Algarve. Nam bulo com eles ate de V. A. nam aver recado, e se estes V. A. quyser por que eles chamasem ao pryvylejo d'escudeiro parece-me, se os cometerdes a lamçar-lhe ryquos, que se obrygaram a ter armas e cavalo e asym aquy alguns omens ryqyos e omrrados que se escuzam por terem cavalo e serem (em) seu vyver escudeiros ; destes e de mercadores me parece que farya V. A. cl de cavalo comtynos».

¹²⁵ Antonio Gonçalves [n. 96], f. 2r-v : «Senhor, aa hy muitos que se chamam escudeiros que na verdade muitos deles vyvem como escudeiros e tem deles cavalos e querem dizer que se nam entende neles a ordenança. E a mim, senhor, me parece que lhe nam faz nenhum prejuizo nem dapno amdarem nella e os costranger».

¹²⁶ Leitão au Roi, 25.IV.1527, Sanceau, p. 539 (cf. n. 65).

¹²⁷ Leitão, *ibid.*, Sanceau, p. 538 : («...») torno a dizer a V. A. que se seus mandados forem compridos tem nesta cidade e termo cimquo mil infantes a pee d'ordenamça bem feitos e dos cabellos de todos elles bem poderem fazer cabelleiras louras e pretas pera os gallantes que as costumam trazer, afora a gemte de cavalo que sera muita pola famtesya que tem os imfanções de nam andarem na ordenamça, emtramdo nella os que aguora e sempre escrevo a V. A. que emtram, que sam os milhores da cidade». Le sens d'*infanções* est ici conforme à la définition qu'en propose l'*Elucidário* de Fr. Joaquim de Santa Rosa de Viterbo, éd. Mário Fiúza, II, p. 331b.

¹²⁸ João Fidalgo au Roi [n. 102] : «(Pardela) vos dira o porque nam vam os fydalguos que soyam de vyre, e o comvyniemte porque nam vem he porque lhe eu tyrey os seus amos e cryados

Partout, les nobles font obstruction au fonctionnement de l'*ordenança*. A Tavira, Rui de Melo menace les arbalétriers : « ne vous mettez pas avec le capitaine, car si vous faites pareille chose, nous, les *fidalgos*, serons contre vous » ¹²⁹. A Bretiande, terre du duc de Coïmbre qui jouxte Lamego, le capitaine Diogo de Sarzedo n'est pas admis ; et un notaire ducal refuse d'en établir procès-verbal. Mêmes réactions dans des villages populeux voisins de Lamego et qui sont au comte de Marialva ¹³⁰. A Santo Tirso et à São João da Foz, l'*ouvidor* de D. Miguel da Silva, l'évêque de Viseu, à qui ces terres appartiennent, interdit aux gens, et de même à ses fermiers (*caseiros*) des abords de Porto, de venir à l'ordonnance. L'exemple, contagieux, est imité sur d'autres terres seigneuriales ¹³¹. On ne vient pas non plus du port de Matosinhos, dont João Rodrigues de Sá de Meneses a le privilège de percevoir les impôts régaliens ¹³².

Le comportement du célèbre *alcaide-mor* de Porto est des plus transparents. Comme officier de la Couronne, il se conforme ostensiblement, pour commencer, aux ordres de D. João III. Il prend part jusqu'au bout à la première ordonnance, le 25 mars 1526 ¹³³. Au deuxième exercice, le 3 avril, il est présent ; il met pied à terre un moment, puis remonte à cheval et envoie un de ses gens à sa place ¹³⁴. Au Roi, il ne manque pas d'écrire qu'il a apporté tout son concours à Cristóvão Leitão, non seulement à travers ses amis et *criados*, mais en personne. « Je n'ai pas eu honte de me mettre dans l'ordonnance même, bien que ce soit le lot le plus bas de tous que de servir à pied, surtout là où il n'est pas coutume. Mais je le tiendrais pour le plus honorable si s'ensuivait l'effet qu'on désire, qui est que Votre Altesse soit servie » ¹³⁵. L'expérience des deux premières réunions lui montre la nécessité de contraintes, du moins « envers le peuple menu et général (*gente meuda e geeral*). Car dans les principaux il y a un grand désir de servir le Roi, en cela comme en tout le reste, et certains le font en personne ; mais ceux-là sont mieux faits pour servir d'autre façon ». Et après avoir dénoncé la prétention

por los fazer servyr com os cabos e polas compytyçoës que tynham huns contra outro(s) e polos seus amos e cryados (...).

¹²⁹ Manuel Mendes [n. 96].

¹³⁰ Diogo de Sarzedo [n. 77].

¹³¹ Leitão, 25.IV.1527, Sanceau, p. 539. S. João da Foz, terre du monastère de Santo Tirso, AHP, III, p. 259.

¹³² AHP, III, p. 259.

¹³³ Leitão, 27.III.1527, Sanceau, p. 515, 517, 518.

¹³⁴ Leitão, 6.IV.1526, Sanceau, p. 529 : « Joham Rodryguez de Ssaa veeo no começo e amdou hum pedaço na hordenamça e tornou a cavalgar e envioume hum seu criado por ssy ».

¹³⁵ João Rodrigues de Sá au Roi, 5.IV.1526, Sanceau, p. 525 : « (...) e por nom ficar nada por fazer do que Vossa A. mandava nom soamente o fiz c'os amiguos e criados mas ainda per mim mesmo, que não me corri de me meter na mesma ordenança posto que seja a mais baixa sorte de todos servir a pee principalmente onde se nom acostuma, mas eu averia por muito honrada se disto todavia se seguisse o effeito que homem deseja que he ser Vossa A. servido ».

des roturiers de Porto au service à cheval, l'*alcaide-mor* conclut que cette prétention, pour génératrice de désordre qu'elle soit, est du point de vue militaire non moins avantageuse que l'ordonnance ¹³⁶.

Voilà une position nettement exprimée. João Rodrigues de Sá méprise la piétaille. Il ne va plus participer à la formation que Cristóvão Leitão donne au Campo do Olival. Le 29 avril, avec le comte da Feira, D. Diogo Pereira, et son fils D. Paulo, il est de ce groupe de cavaliers qui, du haut de leur selle, suivant les évolutions de l'ordonnance, contre laquelle ils esquissent une petite démonstration ¹³⁷. Le 20 mai, il est absent ¹³⁸. Il semble l'avoir été dès lors régulièrement. La semaine de Pâques 1527, par exemple, il fait défaut ¹³⁹, tout comme les hommes de Matosinhos ¹⁴⁰. Les pressions de l'autorité royale finiront par aboutir : les gens de mer de Matosinhos vinrent à Porto. En avril 1529, plaidant pour eux, João Rodrigues de Sá dénonçait l'absurdité de l'organisation de l'enseignement de l'ordonnance ¹⁴¹.

Impotents et nouveaux-chrétiens mis à part, il n'y a guère à Matosinhos que 25 hommes propres à l'ordonnance ¹⁴². Les autres sont des marins, absents neuf mois sur douze (le port arme 120 navires et plus), ou des pêcheurs, en mer toute la semaine, rentrant le samedi, à qui la messe et le manger prennent plus de la moitié du dimanche. Aller à Porto et en revenir (c'est une lieue, mais la plus longue du Portugal) occupe la majeure partie de leur après-midi et de leur soirée, voire en hiver six à sept heures quand les chemins sont des bourbiers. Or le dimanche soir ces pêcheurs ont l'habitude de préparer leurs barques à l'entrée de la barre, pour ne pas perdre de temps le lundi matin. Ne serait-il pas préférable de leur dispenser l'enseignement de l'ordonnance autrement ? Leur mode de vie est-il compatible avec cette obligation ? Le Roi a-t-il besoin de marins et de pêcheurs qui sachent combattre à pied ? En fait, c'est «une très grande oppression», dont il ne résulte rien d'utile au service du Roi.

¹³⁶ *Ibid.*, Sanceau, p. 526.

¹³⁷ Leitão, I.V.1526, Sanceau, p. 534 : «Os de cavallo quamdo nos asy viram vem-sse a escaramuçar comnosquo. Hy estava o comde da Feyra e dom Paulo e Joham Rodriguez de Ssaa que sahio a nos com os de cavallo que aly estavam e amdamos huum gram pedaço e elles d'arredor do esquadram».

¹³⁸ Leitão au Roi, 29.V.1526, ci-après doc. I.

¹³⁹ Leitão, 25.IV.1527, Sanceau, p. 539.

¹⁴⁰ *Ibid.*, Sanceau, p. 539.

¹⁴¹ CC. I-42-52 ; éd. Sanceau, p. 542-544.

¹⁴² Le recensement de 1527 compte à Matosinhos 677 *moradores* (AHP, III, p. 259). Selon João Rodrigues de Sá, seuls 70 à 80 hommes ne vont pas en mer, dont près de 30 nouveaux-chrétiens et des vieillards.



De la classe aristocratique des *fidalgos* à la *gente popular* ou *gente baixa*, le tollé est général. Les classes intermédiaires ne sont pas le moins réticentes : écuyers de lignage qui ne veulent pas déchoir ; négociants et artisans enrichis, qui aspirent à la reconnaissance de leur réussite dans la hiérarchie sociale ; notables des municipalités, accusés d'être les insidieux adversaires de l'embrigadement ¹⁴³ ; petits officiers du Roi, dont beaucoup s'esquivalent ou ne viennent, une fois ou l'autre, que par crainte d'être mal notés. Seuls les officiers d'autorité ; *corregedores* des provinces et *juizes de fora* des centres urbains, ces *bacharéis* et ces *licenciados* qui sont les agents zélés du centralisme royal, apportent aux capitaines de l'ordonnance un concours actif, et combien nécessaire. Car les capitaines ont peu de moyens. En décembre 1526, Pero Fernandes [Cantor], capitaine de la *suiça* à Viana [do Castelo] a payé 1100 réis pour frais de transport par barque de 700 piques depuis Vila do Conde. Il a dépensé en outre 700 réis en menus frais nécessaires : hampes et fers pour les étendards, nettoyage de hallebardes qu'on lui a remises rongées par la rouille, charriage de piques. La municipalité de Viana appuie d'une attestation élogieuse, en mai 1527, sa demande de remboursement ¹⁴⁴.

La solde (*soldo*) est peu élevée, et la même pour tous les officiers, le capitaine, son sergent, son tambour et son fifre : 1.000 réis par mois ¹⁴⁵, payables trimestriellement par l'*almoxarife* du chef-lieu. D'autres éléments, *moradias*, *tenças*, *mercês*, arrondissent évidemment les ressources des capitaines ¹⁴⁶.

¹⁴³ L'accusation est la même à Tavira (cf. les lettres de Manuel Mendes) ; à Moura (« foram mais se os vereadores a que V. A. cometeo tambem o conhecimento das escusações nam escusaram algúas pessoas que nam tinham calidades pera isso », signale le *juiz de fora* [n. 71] ; à Évora (le *juiz de fora* [n. 84] : « nom faço all senom com cadeas e penhoras apertar com elles, e segundo o apertar que faço com elles nom se deve creer senom que per outrem vem suas maas vontades ») ; à Lamego (où « os cidadãos e pessoas honradas são os que ho pyor fazem », Diogo de Sarzedo *dixit*, CC. I-36-23) ; à Porto (cf. les incriminations répétées de Cristóvão Leitão ; *apud* Sanceau, p. 528, 530, 534-535) ; à Ponte de Lima (le capitaine, CC. I-35-80 : « muytos (...) de contrayras opiniões se mostravam »).

¹⁴⁴ Gaveta, XX-4-25.

¹⁴⁵ Cf. les ordres de paiement sur l'*almoxarifado* de Ponte de Lima concernant António Correa, capitaine de l'ordonnance à Monção et Vila Nova da Cerveira, de fin 1528 et du 12.V.1529 (CC. I-41-111, I-41-133, I-42-63) ; et celui du 2.IV.1529, à l'*almoxarife* de Guarda (CC. I-49-72), pour le paiement de Fernão de Castro, capitaine de l'ordonnance à Pinhel. Cf. aussi AHP, X, p. 105, 111, 193.

¹⁴⁶ Le même Fernão de Castro reçoit 6.000 réis de *mercê* le 17.II.1528 (CC. I-36-4). En 1529, Jorge Coutinho, capitaine de l'ordonnance à Covilhã, touche sur l'*almoxarifado* de Guarda, outre ses 12.000 réis de *soldo*, 8.686 réis de *moradia* et *ordenado* (CC. I-42-71). Sur attestation du Dr. António Vaz Raposo, *juiz de fora* de Torres Vedras, que Pero de Morais, *cavaleiro* de la maison du Roi (c'est un des colonels d'Azemmour de 1513, cf. *supra*, p. 313) a servi comme capitaine des gens d'ordonnance tout l'an 1527, le Roi signe un ordre de paiement le 4.II.1528 ; à ses 12.000 réis de *soldo*, s'ajoutent 15.000 réis de *tença* annuelle et 19.380 de *moradia* et de *cevada*, à raison d'un *alqueire* d'orge par jour (CC. I-39-6).

Cristóvão Leitão, par exemple, qui jouit d'une *tença* de 15.000 réis ¹⁴⁷, outre les 20.000 qu'il touche comme *cavaleiro* de l'Ordre du Christ ¹⁴⁸, va obtenir du Roi, fin 1526 et début 1527, diverses faveurs. En sus des *mercês* de D. Manuel qui lui furent confirmées ¹⁴⁹, il se fit exonérer à vie du loyer de 15.000 réis dû pour une maison de Porto appartenant au Roi ¹⁵⁰, fut nommé administrateur de la léproserie (*gafaria*) d'Alfena ¹⁵¹, dans la banlieue de Porto, et reçut en commende l'église de S. Domingos de Janeiro, au diocèse de Guarda ¹⁵². Il n'omettait pas de quémander plus encore. Ainsi, en avril 1526, se porta-t-il candidat à la charge vacante d'*alcaide* de Lisbonne ¹⁵³.

Certes les capitaines ont des attaches locales (dans plusieurs des cas connus du moins), ce qui facilite leur mission. Ils sont parés du prestige d'appartenir à la maison du Roi. Diogo de Sarzedo, qui fait exception, est persuadé que cette tare sape son crédit, bien qu'il soit un des principaux de Lamego, «et neveu du capitaine Sarzedo» ¹⁵⁴. Ses collègues, cependant, n'ont

¹⁴⁷ Selon le «Roll dos que handaom na capitanyia gerall da gente de hordenança delRey nosso senhor» du premier semestre de 1528 (Moradias da Casa real, maço 1, livro 6, f. 19-23), l'*ordenado* mensuel de Cristóvão Leitão se décompose ainsi : 1250 réis de *tença*, 1.000 de *soldo*, 348 de *cevada* ; de même pour le second semestre (*ibid.*, f. 35 ; la *cevada* passe à 368 réis par mois).

¹⁴⁸ *Livro das tenças delRei* de 1523, éd. Braamcamp Freire, AHP, II, p. 89.

¹⁴⁹ Confirmation de la transmission à son fils de l'administration d'une chapelle à Pedrógão Grande, 6.II.1527, Chanc. de D. João III, livro 30, f. 14v-15r. Confirmation des droits de pêche dans le haut bassin du Douro, 8.II.1527, ci-après doc. VI.

¹⁵⁰ Chancelaria de D. João III, livro 30, f. 7, livro 72, f. 105v (Alcochete, 10.I.1527) : «Dom Joham etc. Faço saber a vos meu contador em a çidade do Porto que avemdo eu respeito aos serviços que tenho recebidos de Christovão Leitam fidalgo de minha casa e meu coronell da gente da ordenança e os que dele ao diamte espero receber e queremdo lhe fazer graça e merçe me praz lhe quitar os mill e quinhentos reis de foro que em cada hum anno paga de hũas suas casas que me sam foreiras e que sam nesa çidade na rua do caees e ora meteo com outras suas, e esto em dias de sua vida (...). Cf. aussi Chanc. D. João III, livro 26, f. 179 (22.VII.1539).

¹⁵¹ Chanc. D. João III, livro 2, f. 114 (26.XI.1526). *Livro das igrejas e capelas* [n. 28], p. 130. Baão [n. 2], p. 14-15.

¹⁵² Chanc. D. João III, livro 30, f. 17v (13.II.1527).

¹⁵³ Lettre du 29.V.1526, ci-après doc. I, p. 130. Un passage allusif de la lettre de Leitão au Roi du 25.IV.1527 se rapporte à une autre requête : «Eu, senhor, tenho ja dado tres mil e tamtas picas mas a fadiga e trabalho que eu nisto levey e levo foy com tanta pena quoaanta nam sey dizer a V. A., e porque sempre ouvry dizer que hũa peçonha mata a outra beijar-lh'ey as mãos fazer-me merçe da Pena que ja lhe pedy pera conservar estoutra assy como a tinha Diogo Lopez d'Azevedo, e nam no diguo por xx rreis que remde senão polla homrra e merçe que me V. A. nysso fara» (Sanceau, p. 541 : «...pena... nam no digno por xx rrs»).

Diogo Lopes de Azevedo fut le premier mari de D. Leonor de Meneses, sœur de João Rodrigues de Sá de Meneses (*Livro de linhagens do século XVI*, éd. António Machado de Faria, Lisbonne, 1956, p. 205-206, 316).

¹⁵⁴ Diogo de Sarzedo, CC. I-36-23 : «aimda que eu fosse dos princípaes da dita cidade por ho custume deste rregno estar em nom se ter em estima nenhũa pessoa que com V. A. nom viva, alguns e ainda a mayor parte da gente me nam acatam nem obedecem como a serviço de V. A. pera a boa ordenança convem, e por esa cabsa muitas vezes por nam alevantar batalha passo desemulando». Cf. aussi CC. I-35-74.

pas davantage que lui prise sur les puissances en place. En l'absence du *corregedor* ou du *juiz de fora*, leur action est paralysée. Leurs plaintes au Roi en témoignent amplement. Grâce à l'intervention et au soutien du pouvoir royal, l'enseignement de l'ordonnance obtient un certain succès. Le mardi de Pâques 1527, ce sont 3.500 hommes qui entrent dans Porto sous la pluie, chantant et dansant au son des tambours et des tambourins, des flûtes (*gaitas*) et des tambours de basque (*pandeiros*), si bien en humeur qu'ils manquent en venir aux mains ¹⁵⁵. Cependant, il s'en faut de beaucoup que le Roi accorde aux capitaines d'ordonnance les droits et les moyens de coercition dont ils aimeraient disposer. Leurs démêlés avec les municipalités, leurs réclamations, les lenteurs du Roi ¹⁵⁶, le retard dans le paiement des soldes ¹⁵⁷, autant de motifs vraisemblables aux visites à la cour de certains d'entre eux ¹⁵⁸.

Tout en prenant des mesures autoritaires pour faire respecter les ordres du Roi relatifs à l'ordonnance, les *corregedores* et les *juizes de fora* se comportent avec beaucoup plus de sensibilité aux problèmes économiques et sociaux que les militaires, fermés aux incidences de la mobilisation dominicale sur la vie du pays, et qui enverraient bien tout le monde à l'exercice.

Cela se sent le mieux dans cette région particulièrement névralgique qu'était l'Algarve. A Tavira, une Câmara prévenue et un populaire en effervescence avaient invoqué la spécificité de l'économie locale. A la différence des cultures pratiquées ailleurs au Portugal, l'entretien des figueraias, dans des domaines souvent distants, ne connaissait ni morte-saison ni dimanches (ce qui exposait les pauvres travailleurs agricoles à des sanctions épiscopales abusives). Quant aux gens de mer, les marins, absents (sur quelques 120 bâtiments) une grande partie de l'année, représentaient la majorité de la population : 800 ménages (*casados*) et plus de 800 célibataires (*jemte manceba*), sur un total de 1567 feux en ville, plus 478 dans le *termo* ; le reste était des pêcheurs, le plus souvent sortis le long de la côte. En outre, de père en fils, ces gens de mer ont à bord, sous la main, «les armes qui ont toujours été utilisées dans le royaume, qui sont lances, arbalètes, espingardes et autres». Les terriens sont également sur la défensive : l'exercice qu'on exige d'eux, ils l'ont constamment ; la menace de coups de main ennemis les empêche fréquemment de

¹⁵⁵ Leitão, 25.IV.1527, Sanceau, p. 536-538.

¹⁵⁶ En mars 1527, le capitaine de Tavira attend des réponses depuis près de deux mois ; celui de Lamego, depuis plus de trois mois.

¹⁵⁷ A Lamego, en mars 1527, le tambour n'est plus payé depuis décembre ; le capitaine non plus, qui avance sur sa bourse. A Tavira, le capitaine est réduit au même expédient, et à Portalegre le colonel Ferraz (cf. n. 116). L'ordre de paiement d'António Correa et de ses «officiers pour 1529 est signé par le Roi le 12 mai, mais il y a un codicille du Roi du 11.I.1530, et le reçu d'António Correa est du 30.IV.1530 (CC. I-42-63).

¹⁵⁸ Le capitaine de Ponte de Lima, Pero Fernandes, a été à la cour, à Coïmbre, dans l'été 1527 (cf. un *alvará de aposentamento* délivré le 23.VII.1527, à l'occasion de son départ, CC. I-37-24). Jorge Coutinho, capitaine de Covilhã, est à la cour de janvier à fin mars 1529 (CC. I-42-71).

vaquer à leurs récoltes ¹⁵⁹. Le *licenciado* João Botelho, *juiz de fora* de Tavira faisant fonction de *corregedor* de l'Algarve, est très conscient de l'importance des pêcheries et du rôle des ports du Sud dans la lutte contre les Maures. Énergique à l'égard des journaliers et des artisans (*piães e macanicos*), inscrits de force dans l'*ordenança* ¹⁶⁰, — encore le capitaine Manuel Mendes déplorait-il qu'on les tracasse trop parcimonieusement et qu'on leur rende leurs avoirs pris en gage ¹⁶¹, — le *licenciado* se montrait envers les marins très prudent, — ce que le capitaine Mendes n'approuvait pas davantage ¹⁶². Le *licenciado* doutait également de l'opportunité de «contraindre» (*constranger*, mot tant de fois associé à *ordenança*) les catégories de la classe moyenne liées au rendement économique, apothicaires, négociants en tissus et autres sortes de marchands d'une part, fermiers de l'impôt et leurs auxiliaires, et fonctionnaires de la justice et du fisc d'autre part ¹⁶³. Là encore, le capitaine Mendes ignorait les distinguos : tous devaient entrer dans l'ordonnance ¹⁶⁴.

La routine dans laquelle tomba l'enseignement n'a pas dû estomper le désaccord entre officiers civils et militaires. Initialement prévu pour une durée d'un an ¹⁶⁵, l'entraînement se prolongea jusqu'à 1529 et même 1530, avec sans doute des interruptions et des aménagements locaux. Au bout de dix-huit mois d'exercice, les gens de Pinhel prièrent le Roi de mettre fin aux parades hebdomadaires qui les privaient de leur repos. Ils n'obtinrent qu'une demi-satisfaction : l'*ordenança* ne leur fut plus imposée que de quinze en quinze jours ¹⁶⁶. En février 1529, trois ans après qu'elle ait commencé de

¹⁵⁹ La Câmara de Tavira au Roi, 7.II.1527, CC. I-35-92 ; et les «Apontamentos dos moradores de Tavira sobre as ordenanças», s.d. (*février 1527), Cartas Missivas, III-26. Le chiffre de la population totale de Tavira *apud* Joaquim Antero Romero Magalhães. *Para o estudo do Algarve económico durante o século XVI*, Lisbonne, 1970, p. 34.

¹⁶⁰ Jordão Botelho au Roi [n. 75], f. 2v, 3r.

¹⁶¹ Manuel Mendes au Roi, 30.III.1527, CC. I-36-56 : «ate oje ssam penhorados muito poucos e os que ho ssam loguo lhe ssam tornados os penhores e nom he vemdido nenhuum a nymguem nem comdanado em hum sso çetyl».

¹⁶² Le Roi ayant suspendu l'obligation de l'*ordenança* pour les gens de mer, Manuel Mendes proteste (*ibid.*) : «(...) ha muytos pescadores de muy boas ydades e que nunca vam por mar mays que ate hũa legoa e estam todollos domynguos e ssamtos em suas cassas. Estes taes nom devyam de gozar do pryvylegyo do mareamte e çerqueyro».

¹⁶³ Botelho au Roi, *ibid.*, f. 3v.

¹⁶⁴ Manuel Mendes, *ibid.* : «nesta çydade ha muitos mercadores e hos mais delles remdeyros e de calydade pera emtrar na ordenança, e por dizerem que sam mercadores os escussa ho lyçemceado Jordam Botelho ate ver recado de V. A. sse ha por bem que emtrem». A Évora, face à une situation analogue, João Fidalgo [n. 103] se montrait plus nuancé ; il proposait d'exempter les gros bourgeois et les fermiers de l'octroi (*siseiros*), mais ni leurs sous-traitants ni les marchands d'un capital inférieur à 2.000 cruzados.

¹⁶⁵ Leitão au Roi, 27.III.1526, Sanceau, p. 522. Plainte des gens de Pinhel, note ci-après.

¹⁶⁶ Projet de réponse, par Francisco Carneiro (secrétaire du Roi et *tabelião geral da corte e reino*) à une requête des habitants de Pinhel, Gaveta XX-13-30, s.d. : «Carta ao capitam d'ordenança da villa de Pinhell que nam constranga a gente vir ao ensino senam de xb em xb dias. — Diz o vosso povo da villa de Pinhel per seu procurador que V. Al. mandou per suas provysões

fonctionner à Porto, João Rodrigues de Sá en critiquait les modalités d'application de telle manière que le principe était implicitement mis en cause. Il assurait que le *juiz de fora* partageait son sentiment, et que Cristóvão Leitão eût fait de même s'il n'avait été tenu par le devoir. Quoi qu'il en soit, l'enseignement de l'ordonnance vivait à Porto ses derniers moments. Il prit fin dans les semaines qui suivirent. Un an plus tard, en juin 1530, D. João III mandait au capitaine de Ponte de Lima que sa mission était achevée ; il le priait de venir à la cour pour examiner avec lui les moyens d'empêcher que ne soit perdu le bénéfice de l'instruction militaire qui avait été dispensée ¹⁶⁷. Ce vœu pieux enterrait une des « occasions manquées », signes d'autant de blocages, dont est jalonné le règne de D. João III.

IV

LE VOYAGE DE BOLOGNE ET SES SUITES

Au printemps 1529, la vieille envie de sortir du Portugal possédait Cristóvão Leitão. Il arracha avec difficulté l'autorisation de rejoindre Charles Quint qui allait se faire couronner par le Pape. Visiblement, sa demande était suspecte, et elle tombait mal. Le règlement de la question des Moluques

que na dita villa e terra não ouvese hordenamça mais que te espaço de hum anno por que mandou hum Fernam de Castro por capytam della e o qual no dito tempo emsynou e meteo em arte e usso da dita hordenamça ao povo. E porque, senhor, ho dito anno he passado e mays alem seis meses do conteudo em seu regimento, e o capitam e juiz da terra constringe o dito povo que venha a dicta hordenamça e os penhoram e avexam sem embargo de serem pesoas pobres e misteiras polo que ho povo e terra se sinte muyto agravado e atribullado como Vossa Alteza pode ver por este estormento p. a. V. Al. aja por bem que mais não aja a dita hordenamça nem sejam costringidos a ella porquamto sam lavradores pobres e não podem sofrer tamanha opresam que haos domingos e festas que sam costringidos a dita hordenamça lhe são neçesarios para seu refrygrio e descamsso, no que Vossa Alteza fara serviço a Deus e ao dito povo esmolla e merce.»

¹⁶⁷ D. João III à João Fernandes (qui avait succédé à Pero Fernandes), 28.VI.1530, CC. I-45-119 : «Porque ha ja muitos dias que fazeis nesa vylla o ensino da hordenança e me parece que ha jemte que ate ora andou no dito ensino estara ja bem destra pera poder escussar estardes mais no carregio do dito ensino, ey por bem e meu serviço que vos nam acupeis niso mays nem costringais mais a dita gente pera ho dito ensino e espeçais logo o pifaro e atambor e sergemtes que comvosquo no dito ensino serviam e que aviam por iso soldo porque nom quero que niso servam mais. Porem vos mando que assy o façais e vos vinde a mim e trazei o livro que temdes feyto da gente qu'emtrou no dito ensino que diso mandey que se fezese pera por ele ssaber a gemte que avia nesa vylla e seu termo da dita hordenamça e emsyno della e dos privillygiados que haa (...). E como em boa ora vierdes praticarei comvosquo o modo que se tera pera se nom perder ho ensino da ordenança qu'esta feyto na dita gente pera se nom perder e proverei nisso como vir que he meu serviço.»

laissait des rancœurs et D. João III battait froid à son beau-frère. Le Dr. Brás Neto, son ambassadeur en Italie, n'atteindra Barcelone qu'après le départ de la flotte impériale ¹⁶⁸. Retenu à la cour par des tournois qu'organisait l'Infant D. Luís, Cristóvão Leitão faillit, lui aussi, manquer le passage. Grâce à l'Impératrice, qu'il salua à Medina del Campo, il atteignit Barcelone par la poste, juste à temps pour embarquer sur l'escadre qui escortait l'Empereur jusqu'à Gênes ¹⁶⁹.

Il fut dans la suite de Charles Quint jusqu'à Bologne. Des nouvelles qu'il adressa à D. João III, deux lettres ont été signalées, l'une écrite de Plaisance le 23 octobre 1529, l'autre de Bologne le 20 décembre ¹⁷⁰. A ces restes d'une correspondance qui fut sans doute plus fournie, on ajoutera ici un cahier anonyme d'octobre 1529 dont l'attribution n'est pas douteuse : le texte est de la même main que les lettres autographes du capitaine par ailleurs connues ¹⁷¹. Ces trois relations de Cristóvão Leitão apportent quelques menus compléments à l'*Itinéraire de Charles Quint* de Jean de Vandenesse ¹⁷², et viennent s'ajouter à l'abondante documentation italienne sur le voyage impérial de 1529. Les descriptions contemporaines narrent longuement l'ordre des cortèges impériaux et les débauches d'éclat vestimentaire auxquelles donnèrent lieu les entrées de Charles. Ces « inventions » somptuaires ¹⁷³ attirent l'œil de Cristóvão Leitão. L'énumération des cérémonies ou

¹⁶⁸ Parti de la cour après le 13 juillet (Anselmo Braamcamp Freire, *Vida e obras de Gil Vicente, «trovador, mestre da balança»*, Porto, 1919, p. 152), il était à Barcelone le 30 août encore (Vicomte de Santarém, *Quadro elementar*, II, p. 67). Voir les justifications quelque peu embarrassées de D. João III dans des instructions, de quelques mois postérieures, à D. Pedro Mascarenhas (dans *Relações de Pero de Alcáçova Carneiro*, éd. Ernesto de Campos de Andrade, Lisbonne, 1937, p. 62).

¹⁶⁹ Cristóvão Leitão à Charles Quint, de Guimarães, 9.IV.1532, ci-après doc. V.

¹⁷⁰ José Sebastião da Silva Dias, *A política cultural da época de D. João III*, I, Coïmbre, 1969, p. 398 n. 3, donne la première de ces lettres comme envoyée de Prague.

¹⁷¹ Dans ce document anonyme, CC. I-45-57, publié ci-après, doc. II, l'auteur s'adresse en style direct à D. João III («Vossa Alteza», f. 7r), et mentionne par deux fois sa présence sur les lieux (f. 6v, 15v). Le document dut être joint à une lettre d'envoi, non retrouvée, du 22 octobre, date à laquelle la relation est achevée (f. 17v). Les dernières nouvelles du 22 furent complétées dans la lettre du 23 (ci-après, doc. III). La fin de la relation avait été écrite au jour le jour, le 17 octobre (f. 11r à 16v), le 18 (f. 17r) et le 22 (f. 17v-18r). Pour ce qui précédait, Leitão dut transcrire, pendant le séjour à Plaisance, les notes qu'il avait prises. Il le fit avec quelques inadvertances. Ainsi, dans le récit de l'entrée à Gênes, il a sauté des mots (début du f. 4r), et à propos de la campagne de Soliman le Magnifique, les nouvelles du début du fol. 12v auraient dû être mises au fol. 10r.

¹⁷² *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, éd. Gachard. II. *Journal des voyages de Charles Quint de 1514 à 1551* par Jean de Vandenesse, Bruxelles, 1874, aux p. 83 sqq. On complètera aussi Manuel de Foronda y Aguilera, *Estancias y viajes del Emperador Carlos V*, s.l., 1914.

¹⁷³ Un long développement (f. 368r-371v) est consacré aux «*emvenções*» vestimentaires des seigneurs de la suite de Charles Quint dans la relation anonyme (traduction du castillan ?) de la Biblioteca da Ajuda, ms. 50-V-22, f. 363v-372r, «*As novas que vieram de Itália do Emperador e do caminho que ffez de Genoa a Bolonha pera se ver com o Papa*».

des défilés entrecoupe les échos, pas toujours fidèles, de la guerre en Italie ou des mouvements du Turc en Hongrie. Qu'il reprenne la vieille accusation lusitanienne de collusion entre Venise et l'Islam dans l'Océan Indien ¹⁷⁴ ou qu'il porte attention à l'équipement des lansquenets ou des stradiots, tout ramène Leitão vers le Portugal. Où il n'oublie pas ses affaires privées. Il sollicite du cardinal Alessandro Farnese le revenu de certains biens ecclésiastiques dont le prélat a le bénéfice dans la région du Douro, et qui sont vacants par la mort de Francisco Jusarte ¹⁷⁵ (l'agent diplomatique portugais à Rome du temps de D. Manuel). Ses vieilles habitudes quémandeuses ne l'ont pas quitté en passant la mer. Qui sait même si le voyage en Italie n'avait pas pour fin secrète de se faire concéder ces revenus, que le cardinal lui accorde après s'être renseigné auprès du Dr. Brás Neto ¹⁷⁶ (celui-ci a rejoint à Parme le train impérial) ¹⁷⁷. Le capitaine a-t-il été puissamment recommandé ? Était-il connu du cardinal bien avant leur commune présence à Gênes en août 1529 ? Quoi qu'il en soit, il est désormais dans la clientèle de Farnèse.

L'autorisation d'absence de Leitão n'était valable que jusqu'au couronnement de Charles Quint, qui a lieu à la fin de février. Il part de Bologne le 20 mars 1530, dans la suite de la duchesse de Savoie, l'Infante D. Beatriz (sœur de D. João III) ¹⁷⁸, qu'il accompagne à Turin. A son retour au Portugal, il est mal accueilli. Son voyage en Italie, des propos qu'il aurait tenus dans l'entourage impérial, les largesses cardinalices qu'il a rapportées lui valent l'animosité du Roi, entretenue par le comte de Vimioso.

D. João III refuse de lui reconnaître le bénéfice des monastères auxquels il prétend, et tout en le laissant entamer le processus de collation des églises qu'il a également obtenues du cardinal Farnèse, s'y oppose avec une même fermeté. Cristóvão Leitão relate ses mésaventures dans une lettre adressée à Charles Quint, le 9 avril 1532, depuis le cachot du château de Guimarães, où il a finalement été jeté et mis aux fers en septembre 1531. Ses fermes et ses moulins, source de son aisance, ont été placés sous séquestre. On veut le contraindre à se désister des donations du cardinal Farnèse. Sa femme a envoyé une supplique à l'Impératrice, qui est intervenue auprès de son frère ; mais la lettre de D. Isabel n'a pas été remise à D. João III. Le Pape, de son côté,

¹⁷⁴ Doc. III, p. 358.

¹⁷⁵ L'indication est dans le bref de Clément VII du 26.III.1532 [n. 176].

¹⁷⁶ Pour ceci et pour ce qui suit, cf. la lettre de Leitão à Charles Quint du 9.IV.1532, ci-après doc. V.

¹⁷⁷ Leitão au Roi, de Bologne, doc. IV, p. 360.

¹⁷⁸ Date du départ de la duchesse dans une lettre de Martin de Salinas à Ferdinand I^{er}, éd. Rodriguez Villa, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XLIV (1904), p. 308. Même date dans Gaetano Giordani, éd., *Della venuta e demora in Bologna del Summo Pontifice Clemente VII per la coronazione di Carlo V Imperatore celebrata l'anno MDXXX. Cronaca con note, documenti ed incisioni*, Bologne, 1832 : la duchesse arrive à Bologne le 4 mars (p. 160), en repart avec son mari le duc le 20 mars (p. 160, 170).

avait été alerté. Au moment où, de sa geôle obscure, Leitão préparait son appel à l'Empereur, Clément VII réclamait de D. João III la mise en liberté du malheureux chevalier de l'Ordre du Christ spolié de ses biens ¹⁷⁹.

Au Portugal, Cristóvão Leitão était en compétition pour la commende du monastère de Pedroso, voisin de Porto, avec un ecclésiastique hautement apparenté et bien introduit à la cour, D. Manuel de Sousa (le futur archevêque de Braga). A la Curie, Farnèse s'irritait des mauvaises façons faites à son protégé ¹⁸⁰. Doyen des cardinaux et fort puissant, il était élevé à la tiare en octobre 1534. En février 1535, D. Filipe Lobo, fils du baron d'Alvito, envoyé extraordinaire de D. João III venu féliciter Paul III de son élection ¹⁸¹, avait avec lui une conversation au sujet de Cristóvão Leitão. Il la rapporta de vive voix à D. João III à son retour au Portugal. Une missive de l'ambassadeur permanent de D. João III à Rome, D. Henrique de Meneses, ne permet pas d'en savoir plus. D. Henrique déclare qu'une lettre du Roi au sujet du monastère de Pedroso serait d'un bon effet ¹⁸². Le cas de Cristóvão Leitão s'ajoutait aux autres litiges, plus graves, qui compromettaient le Portugal dans l'esprit du Souverain Pontife. D. Henrique de Meneses le rappelait au Roi à la fin de 1535 ¹⁸³.

L'élection de Paul III eut-elle une incidence sur la libération du prisonnier de Guimarães, des recherches plus approfondies seraient nécessaires à ce sujet. Au début de 1535, le capitaine était en exil ; sa femme priait Paul III d'obtenir des autorités portugaises son retour et restitution d'une partie de ses biens ¹⁸⁴. A l'automne 1535, sinon plus tôt, cet exil était romain ¹⁸⁵. Au printemps 1536, le cardinal Pucci appuyait fortement une pétition de Leitão au Roi, qu'il faisait transmettre par le canal de l'ambassadeur portugais D. Pedro Mascarenhas. Pucci disait l'intérêt personnel qu'il portait à la requête du Portugais, bon vassal et homme de courage ¹⁸⁶. D. Henrique de Meneses avait alors des entretiens avec le vieux capitaine.

¹⁷⁹ Clément VII à D. João III, de Rome, 26.III.1532, minute, Archivio Segreto Vaticano, Armario XL, vol. 41, f. 92 (signalé par Dom de Witte [note ci-après], p. 79, n. 2) : « Intelleximus dilectum filium Christophorem Leiton (...) in isto Serenitatis tuae regno juris via persequeretur, bonis suis spoliatum et in arce tua Guimaranen(se) mancipatum cum pedibus astrictum per multos menses cum ignominia detineri (...) ».

¹⁸⁰ Cf. Marco Vigerio della Rovere à Paul III, d'Evora, 23.XI.-3.XII.1534, dans Dom Charles-Martial de Witte, éd., *La correspondance des premiers nonces permanents au Portugal*, II, Lisbonne, 1980, p. 76 (en chiffre).

¹⁸¹ Ch.-M. de Witte, *op. laud.*, II, p. 76 et 79 n.

¹⁸² D. Henrique de Meneses à D. João III, de Rome, 13.II.1535, *CDP*, III, p. 175.

¹⁸³ Le même au même, de Rome, 1.XI.1535, *CDP*, III, p. 276.

¹⁸⁴ Marco Vigerio della Rovere à Ambrogio Ricalcato, 25.II.-4.III.1535, de Witte, II, p. 98.

¹⁸⁵ Ambrogio Ricalcato à Marco Vigerio della Rovere (31.X.1535), *ibid.*, p. 164 ; et cf. p. 172.

¹⁸⁶ Antonio Pucci, cardinal Santiquatro, à D. João III, de Rome, 2.V.1536, *CDP*, III, p. 298 ; sommaire dans Santarém, *Quadro elementar*, XI, Lisbonne, 1869, p. 138.

Monté par les Juifs, estimait D. Henrique (n'oublions pas que Duarte de Paz, le défenseur des nouveaux-chrétiens à Rome, était de Porto), Leitão avait craint que ces rencontres ne fussent des guets-apens tendus pour l'assassiner. D. Henrique de Meneses suggérait qu'on lui donne quelque satisfaction. Leitão voulait Pedroso, ou bien que le Roi déclare quelle compensation il lui donnerait si Pedroso lui échappait ¹⁸⁷.

Reste à savoir quelles tractations décidèrent Leitão, en mauvaise santé, à regagner la patrie où il allait bientôt mourir. En 1538, D. Manuel de Sousa avait Pedroso en commende ¹⁸⁸. Cette même année, le 15 juin, à Porto, le capitaine rédigeait son testament. Il détaillait longuement les conditions de nomination des administrateurs de sa chapelle (*capela*) de Santa Maria de Pedrógão Grande, où il désirait que ses ossements fussent transférés, mais qu'il n'avait pas encore trouvé les moyens de faire édifier ¹⁸⁹. Il mourut dans l'été ¹⁹⁰, et fut inhumé à Porto ¹⁹¹.

V

LE SENS D'UNE CARRIÈRE

Né un peu plus tard, il serait parti pour l'Inde au lieu de suivre en Naples les soldats du Roi Catholique. Il a réussi assez bien, assez tôt, pour échapper aux mirages de l'Orient. A ceci près, du passage par l'école de l'étranger — combien de Portugais ne courent-ils pas l'Europe d'alors ? — aux songes de conquête maghrébine qui travaillent le pourchasseur de pensions, le curriculum est sans grand relief. Néanmoins, de quelques documents conservés, le personnage surgit revêtu d'une importance au-dessus du banal. Il accède au typique. Rayonnement de l'Italie (ne la regardons pas seulement des étages nobles de la littérature), obsession de la Castille, conflits de classes moyennes, accaparement des revenus d'Eglise, croisade contre le Maure, et jusqu'à l'hommage des armes aux lettres, autant de questions essentielles qu'effleure, à son niveau, la biographie de Cristóvão Leitão. Aux diverses phases de sa vie,

¹⁸⁷ D. Henrique de Meneses à D. João III, de Rome, 3.V.1536, CDP, III, p. 301 ; sommaire dans Santarém, *ibid.*, p. 139.

¹⁸⁸ CDP, III, p. 453-454. Sur le sort ultérieur de Pedroso, cf. CDP, VIII, p. 165-124 ; Fortunato de Almeida, *História da igreja em Portugal*², II, Porto-Lisbonne, 1968, p. 137 ; de Witte, *op. laud.*, II, p. 289-290, n. 8.

¹⁸⁹ *Apud* Baião [n. 2], p. 16.

¹⁹⁰ Selon Manso de Lima (*apud* Cândido Teixeira [n. 6], p. 522), il mourut dans sa commanderie de Janeiro.

¹⁹¹ Manso de Lima, *ibid.*

le destin particulier du capitaine recoupe les grands problèmes du Portugal des années 1500, à la modernité ambiguë.

N'attendons pas de lui de longues considérations. Il se sait incapable au jeu des idées ¹⁹². S'y essaie-t-il, il ne va pas loin. Ainsi, lorsque la faiblesse de l'autorité royale à Porto le fait penser aux seigneuries d'Italie «qui ne donnent rien pour le Roi des Romains parce qu'il n'y va jamais». Mais bientôt le Roi des Romains va aller les mettre à sac. Que D. João III, de même, mande à ceux de la «seigneurie» de Porto d'apprendre ce qu'il leur fait enseigner ¹⁹³.

Dans le débat qui oppose au XVI^e siècle les admirateurs du Prince Parfait à ceux du Roi Fortuné ¹⁹⁴, le capitaine dit son mot. Il tient ses compatriotes pour dégénérés. Il vante les vertus des Portugais du temps du «bon roi D. João [II]». Vertus qui étaient mortes à la fin du règne de D. Manuel et qu'il invite (lui dont le patriotisme ne fut pas si exemplaire !) D. João III à faire revivre ¹⁹⁵. Qu'on ne cherche pas de raisons articulées à cette louange de D. João II. Elle tient de la flagornerie, malhabile, envers le jeune souverain, dressé naguère contre la politique paternelle, pour lui faire accepter la politique de Cristóvão Leitão.

*

Revenu de Naples persuadé de la nécessité de la révolution tactique, Cristóvão Leitão n'est pas à l'aise dans une société dominée par les valeurs seigneuriales, auxquelles l'Expansion assure une survie triomphante. Le Portugal est en retard, en marge. Il n'a pas adopté l'ordonnance, «qui s'use et pratique généralement dans la majeure partie de la Chrétienté, à son avantage» ¹⁹⁶. Lorsque le corps des officiers de gens de pied applique enfin, à partir de 1526, la réforme de l'infanterie, cette modernisation n'est plus tout à fait à la page. Car, après la priorité donnée à la pique, se développait dans les troupes impériales l'emploi de l'arquebuse. Evolution que son voyage à

¹⁹² Cf. *infra*, n. 209, et doc. III, p. 359.

¹⁹³ Leitão au Roi, 6.IV.1526, Sanceau, p. 530, 531.

¹⁹⁴ Le thème a été dégagé par Jorge Borges de Macedo, *Damião de Góis et l'historiographie portugaise*, dans M. Bataillon et al., *Damião de Góis humaniste européen*, Paris, 1982, [p. 55-243], p. 110-130.

¹⁹⁵ Cf. ses lettres des 27.III.1526 et 23.X.1529. La seconde ci-après, doc. III, p. 358. De la première, reproduisons ces lignes : «E pois os Portugueses sohiam de ser os milhores homens do mundo quando hy nom avia hordenança e era aimda em vida delrey dom Joham voso tio que Deus tem, e em tam pouquo tempo nom se deve de perder tanto bem, que perdida a gemte pera que he o reino ? — que asaz he de perdida poys nom tem manhas que prestem pera nada ; e poys vos Deus tam boa hidade deu e desposição e tam boom nome e tam boa vomtade pera comquistar Mouros, tornay, senhor, os vossos vasalos ao tempo deste boom rrey dom Joham que todos o temiam polo seu e todos hos homrravão por homde hiam por amor de sseu rey» (Sanceau, p. 521-522).

¹⁹⁶ Cf. les deux textes cités supra, n. 62.

Bologne de 1529 révèle à Cristóvão Leitão. Il la note aussitôt, à l'usage du Roi. Dans sa lettre de Plaisance du 23 octobre, il recommande que tout homme de pied ait arquebuse ou pique, et tout homme de cheval arquebuse. Il s'offre à organiser l'équipement du Portugal : il faut importer les arquebuses d'Italie, si elles y coûtent moins cher, et les vendre à prix coûtant, sans taxes ¹⁹⁷. Deux mois plus tard, de Bologne, il indique le prix des arquebuses, et invite D. João III à recruter quelques Portugais initiés au maniement de cette version améliorée de l'arme à feu portative ¹⁹⁸. Par ailleurs, ses idées sur la finalité de «l'enseignement de l'ordonnance» ne bougent pas, et elles se trompent de siècle.

Pourquoi donc, au fait, faire «entrer dans l'ordonnance» tous les hommes valides du domaine des terres de la Couronne ? Dans sa lettre de février 1526 à la Câmara de Porto, D. João III a invoqué un motif d'ordre moral : occuper sainement l'oisiveté des gens du peuple, qui passaient les jours fériés en des jeux inutiles, cause de querelles et de rixes ¹⁹⁹. L'argument n'était peut-être pas venu tout seul à l'esprit du Piedoso. On le lit sous la plume de Cristóvão Leitão ²⁰⁰, et il est naturel aussi au *juiz de fora* suppléant de Tavira ²⁰¹. Était-ce une raison suffisante pour instaurer la pique dans toute l'étendue du royaume et pour créer des compagnies d'infanterie sur le modèle des grandes puissances militaires européennes ?

D'un certain point de vue, l'institution de l'*ordenança* est à considérer comme un des épisodes de l'antagonisme entre pouvoir royal et haute aristocratie, antagonisme qui traverse tout le règne de D. João III sans que la bourgeoisie y gagne. Il apparaît bien que la noblesse le ressentit comme tel, tandis que la bourgeoisie des villes, pour sa part, n'était pas unanime, loin de là, à se laisser utiliser en milice du centralisme monarchique. Chaque fois qu'ils l'ont pu, les capitaines de l'ordonnance ont souligné avec satisfaction la participation des notables à l'encadrement ²⁰². Cristóvão Leitão met en regard de la vile apathie de la *gente baixa* l'esprit de dévouement de la *gente limpa*, c'est-à-dire en l'occurrence la classe des *cidadões* de Porto, à laquelle lui-même appartient ²⁰³.

¹⁹⁷ Doc. III, p. 359.

¹⁹⁸ Doc. IV, p. 365.

¹⁹⁹ Sanceau, p. 513.

²⁰⁰ *Supra*, n. 78.

²⁰¹ António Gonçalves au Roi [n. 96], f. 2r : «muitos dias do anno vejo andar muitos [mareantes] folgando e jugando aa bolla e outros jogos por eses rosios donde me parece verdadeiramente que lhe nam sera nenhum prejuizo aos domingos e festas amdarem na hordenança».

²⁰² Ainsi Pero Fernandes [Cantor], capitaine de Ponte de Lima, écrivant au Roi, le 17.I.1527 (CC. I-35-80), en faveur de Lopo Malheiro, «principal desta vila e comendador da Ordem de Christo». Les Malheiro étaient depuis plusieurs générations des notables de Ponte de Lima.

²⁰³ Leitão au Roi, 27.III.1527 : «E pois a gemte limpa asy os vossos criados como os milhores que vivem nesta cidade folgam tamto de se por em calças e em gibam por vos servirem

Les capitaines de l'ordonnance avaient-ils été les seuls à plaider le recours aux compagnies d'infanterie, on doit se le demander. On n'exclura pas la possible influence d'un *comunero* de marque réfugié au Portugal, Gonzalo de Ayora, qui avait été, en 1505, le premier capitaine de la garde de l'ordonnance de Ferdinand le Catholique. Condamné à mort en 1522 avec les principaux chefs des Comunidades de Castille, ce vieux théoricien de l'art de la guerre, déclinant en 1527 la grâce qui lui était accordée, demeurait dans son pays d'accueil ²⁰⁴, où il était un avocat éloquent de la lutte contre les Maures ²⁰⁵.

Parmi ceux qui avaient fui les défilés dominicaux de crainte de se retrouver soldats, certains subodoraient qu'on voulait les envoyer au Maroc ²⁰⁶. Sur quel autre théâtre d'opérations extérieur eussent-ils pu être engagés ? L'*ordenança* corrige une impréparation défensive manifeste, durant les années où l'Espagne se montre peu accommodante sur la question des Moluques. L'idée a dû s'imposer en 1525 de l'utilité d'une démonstration des capacités militaires du royaume. Rien de plus. Le Portugal joanin avait toutes sortes de raisons de ne pas agresser la Castille. Ce qui est avéré, par contre, c'est que dans certains milieux on songeait bien, une fois de plus, à l'annexion du royaume de Fez. On en escomptait le double avantage de résoudre la pénurie frumentaire du marché lusitanien et de prouver à l'encombrant voisin espagnol le poids du Portugal. Cette idée-là était chère à Cristóvão Leitão.

Au début du printemps 1526, alors qu'il espérait disposer dès les semaines à venir d'un corps d'infanterie bien entraîné ²⁰⁷, Cristóvão Leitão découvrit au Roi sa pensée intime : il convenait de conquérir le royaume de Fez, pour couper court aux manœuvres toujours à craindre des Espagnols qui, arguant des dommages causés aux Chrétiens par la course musulmane, pourraient bien obtenir du Pape mandat d'agir au Maroc. Leur littoral, il est vrai, était le plus directement exposé aux méfaits des corsaires de Tétouan, seule fenêtre importante que conservaient les Maures sur le détroit de Gibraltar. Les sarcasmes des Espagnols sur l'inefficacité portugaise fusaient depuis l'époque des Rois Catholiques. Membre naguère de la mission qui était

conhecemdo quamanho bem este he pera o rreino e quamto ysto he servyço de V. A., a gemte rustiqua e baixa e de pouqua vertude e ssaber, mamdamdo-lho V. A. rogar, o nom quisseram fazer e viram-nos aly amdar sem quererem tirar as capas, e asy os christãos novos, jazemdo em tamanha divida como jazem a Deus e a V. A.» (Sanceau, p. 519).

Le même au même, 6.IV.1526 : «os vossos criados e os milhores da cidade amdam neste ymsyno» (Sanceau, p. 531).

²⁰⁴ Joseph Pérez [n. 31], p. 631.

²⁰⁵ Doc. IV, p. 364.

²⁰⁶ Leitão au Roi, 27.III.1526, Sanceau, p. 520.

²⁰⁷ Lettre au Roi du 6.IV.1526 : «a quy se podem bem imssynar myll homeens sem nenhũa fadiga nem apresam, e sseram hos mais em hordem que ouver em vossos reynos como V. A. vera aimda que venha em fym de mayo, e no termo sem apresam tres myll» (Sanceau, p. 531).

allée examiner l'embouchure de la rivière de Tétouan, Cristóvão Leitão tentait maintenant d'ébranler D. João III.

A l'occasion de son séjour à Séville (où il venait épouser l'Infante D. Isabel)²⁰⁸, l'Empereur ne manquerait pas d'ouïr de nouvelles doléances. «Qui réclame si lointainement et veut prendre les Moluques, que fera-t-il s'il trouve ici plus près d'autres Moluques dont il espérera plus de profit?» demandait Leitão, prêtant à Charles Quint sa propre estimation des ressources économiques du Maroc. Il fallait tenir les gens prêts (soit : ceux qu'on entraînait actuellement) pour marcher sur Tétouan et s'en saisir. Affaire de quelques jours. Le roi de Fez croyant à un accord avec la Castille, abandonnerait son royaume, à l'instar du roi de Naples D. Fadrique devant l'entente de Ferdinand d'Aragon et du roi de France. Comme les Maures ne connaissaient pas grand'chose à la guerre, opinait Leitão, la conquête serait rapide²⁰⁹.

²⁰⁸ Parti de Madrid à la mi-février, l'Empereur arrive à Séville le 10 mars, et y restera jusqu'au 13 mai (Foronda y Aguilera [n. 172], p. 269-273).

²⁰⁹ Leitão au Roi, 27.III.1526 (Sanceau, p. 523-524). Nous citerons intégralement cet important passage : «E asy, senhor, quero lembrar aquy a V. A. Tetuam porque elrrey de Castella esta em Ssevyilha e hir-se-ham a elle a queixar hos que vyvem a beira do mar que rrecebem gramde dano dos Mouros que cad'ano catyvam e metem em Tetuam quynhemtas allmas de Christãos, que he gramde mimgoa de tamanhos dous reys nom acudir a yso pollo que toqua a serviço de Deus. E nam sera muyto mamdar dizer ho que mandou dizer elrrey voso avoo a elrrey voso pay que Deus tem, e cuydo que este rrey tambem : que destroyse Tetuam ou que lho leixase destrohir. E elle com esta booa rrezam que tem pode-lo-ha mamdar dizer a V. A. E eu ouvvy dizer a elrrey voso pay que nom daria dous vimtens pollo destrohir porque nom aproveita nada pera o que acima digo porque he necessario fazer-se huum castello nas salinas de Benamade pera as fustas nom emtrarem nem sahirem e com ysto fica Tetuam destruido ou tomamdo o reino, que d'outra maneira nam. E se Ssua Allteza vyvera ja ysto fora feyto porque sey que o desejava muyto.

Eu, senhor, nom digo isto por nenhũa destas cousas que ditas tenho somemte pollo avisar que quem tam lomge pede e quer tomar Maluquo que fara se achar qua mays perto outro Maluquo de que esperara mays proveyto, e pera estas manhas nom imjustas he necessario ter a gente prestes porque os Castelhanos ssam de manhas. A tempo sse podera mamdar tall requado que fiquara gemte prestes e dy a poucos dias podem hir sobre Tetuam e toma-llo e apos ella hir mays, e hirem-sse pollo reino adiante cuydara elrrey de Fez que V. A. com elrrey de Castela sam conformes e desemparara ho reino como fez elrrey dom Fadrique de Napolles a elrrey voso avoo e a elrrey de França. E porque hos Mouros nam ssam muy sabedores de guerra podia-se ganhar muy presto. E a este tempo pode ter do Papa se o V. A. nom fizer pollo dano que os Christãos recebem que elle o faça. E porque ha muytos dias que ysto trago na famtesya pera o dizer a V. A. beijar-lhe-ey as mãaos perdoar-me por lho dizer tam tarde porque ho dessejo que tenho de o servir me faz cuidar no que compre a seu serviço. E prazera a Deus que ysto nom pemsara ninguem e que V. A. o tomara cedo, porque pera yso seria melhor empenhar-se como fazem outros reys que se empenham e vemdem o patrimonyo da coroa pera fazer guerra a Christãos. Olhe V. A. o que dito lhe tenho posto que nom vaa bem arrazoado porque eu espero em Deus de ho servir melhor com as mãos do que o aquy digo. E pois os Mouros estam em tam maaio tempo pera elles e V. A. em tam boom, Deus seja louvado, pera os comquistar e ganhar, nom se esqueça de mamdar fazer esta hordenamça como deseja.»

Leitão avait vu grand. Il voulait doter le Portugal d'une masse armée sans pareille : cent mille hommes, disait-il en mars 1526, qui mis en campagne pourraient détruire le monde ²¹⁰. A l'usage, il avait fallu en rabattre. En avril 1526, il évaluait à 4.000 hommes, en avril 1527 à 5.000 le contingent maximal susceptible d'être instruit à Porto et dans son district, plus 500 pour les terres du duc de Bragance, du Maître de Santiago et du marquis de Vila Real qui y étaient enclavées ²¹¹. Comme on n'avait aucune notion sûre de la population du royaume, le Roi fit entreprendre, en 1527, un recensement général, dont la précision dans le détail varia selon les provinces. Le plus souvent on nota, à côté du chiffre global par unité territoriale, le nombre de veuves, de femmes non mariées et de clercs. Le dénombrement effectué à la diligence du *corregedor* de l'Entre Douro e Minho comptabilisa les hommes célibataires âgés de dix-huit à trente ans. Ainsi le Roi put-il avoir une évaluation approchée de la classe d'âge en meilleure condition de porter les armes. Ils étaient 38.000 pour la province ²¹². Pour Porto, et son district, le chiffre — 12.600 ²¹³ — était très supérieur (même compte tenu des inaptes physiques) à celui de 5.000 qu'avait avancé Cristóvão Leitão. Chiffres considérables. Mais qu'importe, l'outil n'avait sa raison d'être que s'il était employé. Or le Roi n'avait pas su, ou n'avait pas pu, le mettre en service.

D'Italie, en octobre 1529, Cristóvão Leitão redira l'obligation de conquérir le royaume de Fez. «Plus on tardera et plus ce sera pire de le prendre», déclarait-il. Il comptait bien en être, et il réclamait une reprise de l'effort commencé avec l'organisation de l'*ordenança* ²¹⁴. En décembre, il revenait à la charge. Il suggérait au Roi de recruter quelques-uns des «vieux-soldats» ou des Allemands que l'Empereur s'apprêtait à licencier. Une lettre de pardon, d'autre part, ramènerait au service du Portugal quelques exilés. Leitão signalait la présence dans les troupes d'Antonio de Leyva d'un capitaine Correa, militaire portugais de valeur, de la famille des Correa bien connus à Porto. Il entonnait enfin la louange du Roi, que la prise de Fez allait bientôt couvrir d'une renommée à jamais gravée dans les mémoires ²¹⁵.

En 1529, le projet avait en effet pris un semblant de corps. La rumeur s'en répandit au Portugal ²¹⁶ en même temps qu'à l'étranger. Dans ses instruc-

²¹⁰ Même lettre (Sanceau, p. 522) : «(...) em huum ano que a hordenamça durar em vosos reynos dy por diamte cada vez que V. A. quiser pora cem mill homeens em campo que seram pera destroir o mumdo».

²¹¹ Cf. n. 204, 125 et 92.

²¹² Recensement de 1527, *AHP*, III, p. 264.

²¹³ *Id.*, *ibid.*, p. 261.

²¹⁴ Doc. III, p. 359.

²¹⁵ Doc. IV, p. 365.

²¹⁶ *Le licenciado* Cristóvão Mendes au Roi, de Porto, 18.X.1529, CC. I-43-109 : «Senhor, dizem qua as velhas que V. A. quer mandar tomar Fez. Prazera a Nosso Senhor que sera asi como elas dixeram em Coimbra antes que se tomase Santarem».

tions de fin 1529 à son ambassadeur auprès de Charles Quint, D. Pedro Mascarenhas, le Roi faisait état du «passage» de son frère l'Infant D. Luís, l'année à venir, si Dieu voulait ²¹⁷. Et tandis que dans les présides du nord on se réjouissait, au printemps 1530, de l'ouverture prochaine de la campagne contre Fez qu'allait conduire l'Infant ²¹⁸, un ancien capitaine de Safi en attendait l'effondrement de la domination chérifienne dans le sud du Maroc. Il saluait dans la décision de D. Luís la volonté de Dieu en personne ²¹⁹.

L'Infant D. Luís, féru d'art militaire, et dont Isidoro de Almeida témoigne qu'il s'intéressait particulièrement aux gens de pied ²²⁰, est probablement un de ceux qui, en haut lieu, soutinrent l'institution de l'*ordenança*. Il était lié avec Cristóvão Leitão (qu'on a vu retenu à la cour par ses tournois) ; sa présence aux côtés du Roi, lors des audiences que celui-ci accorde de mauvais gré au capitaine, à son départ pour l'Italie et à son retour ²²¹, n'est peut-être pas due aux seules exigences de l'étiquette.

Le songe marocain du prince ne se réalisa pas, non plus que le songe indien qu'il y substitua d'aller conquérir le Cambaye à la tête d'une puissante escadre. On a accusé D. João III d'avoir étouffé les ambitions martiales de son cadet. Mais il faut reconnaître, en l'occurrence, que ces grandioses et coûteux projets excédaient les moyens du Portugal. Dans une lettre d'une hautaine lucidité, le duc de Bragance, dès février 1529, s'était prononcé contre une expansion territoriale au Maroc. La colonisation du royaume de Fez dépassait les possibilités financières et démographiques du Portugal et, pensait D. Jaime, il convenait d'abandonner aux Castillans, nombreux en hommes et avides d'entreprises, de fixer le sort du Maroc du nord ²²².

Le traité de Saragosse d'avril 1529, qui réglait le différend des Moluques moyennant paiement à Charles Quint d'un «rachat» de 350.000 ducats, marqua un nouveau tournant de la politique portugaise. L'Inde épicière redevenait l'objet prioritaire d'un grand dessein gouvernemental, où un administrateur de métier, Nuno da Cunha, était envoyé comme gouverneur, et le problème marocain était laissé en suspens. Ce choix portait le coup de grâce à l'enseignement de l'ordonnance.

²¹⁷ Deuxième instruction à D. Pedro Mascarenhas, dans *Relações de Pero de Alcáçova Carneiro* [n. 168], p. 66.

²¹⁸ A Azemmour, cf. António Leite au Roi, dans *Sources inédites* [n. 18] II/2, p. 507 (mais selon le réseau d'information maure le projet est du vent) ; à Arzila, Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, éd. David Lopes, II, Lisbonne, 1919, p. 152.

²¹⁹ Mémoire de Gonçalo Mendes Sacoto, *Sources inédites*, II/2, p. 521-525.

²²⁰ Cf. note 223.

²²¹ Doc. V, 366 et 367.

²²² D. Jaime au Roi, de Vila Viçosa, 12.II.1529, dans *Sources inédites*, II/2, p. 443-452 ; et dans *As Gavetas da Torre do Tombo*, IX, Lisbonne, 1971, n.° 4568, p. 536-540.

Encore que l'Infant D. Luís ait continué de s'occuper des gens de pied ²²³, il ne fut plus question, du vivant de D. João III, d'enseigner la *soiça*. Certains des capitaines de l'ordonnance demeuraient au service, affectés à des missions diverses ²²⁴. La décadence des forces mobilisables du pays parvenue à un degré inquiétant, le Roi promulgua en 1549 une série de mesures, mais elles visaient la cavalerie et la remonte. Le rejet de l'expérience à laquelle s'était attaché Cristóvão Leitão pesa quarante ans sur les structures militaires du Portugal. La formation de gens de pied d'ordonnance ne reviendra à l'ordre du jour qu'à partir de 1569 ²²⁵.

*

On n'ose, en considérant la figure de Cristóvão Leitão, établir un parallèle avec Gonzalo de Ayora, que caractérisent du côté espagnol des traits fort voisins : passionné par l'art de la guerre et adepte de la *soiça*, partisan de l'offensive en Afrique du Nord, représentant d'une bourgeoisie qui cherche à affirmer sa place. Ces similitudes vont de pair avec une grande différence de niveau culturel. Etudiant de l'université de Pavie, co-auteur dès 1492 d'un *De diagnoscendis hominibus* imprimé à Milan, puis chroniqueur des Rois Catholiques, latiniste élégant, dont la plume érudite fait paraître en 1519 à Salamanque un opusculé sur Avila ²²⁶, Gonzalo de Ayora, militaire de la nouvelle école et lettré, soutient la comparaison avec ces *condottieri* italiens qui associent brillamment la guerre et la culture, tel ce Bartolomeo d'Alviano dont le nom était familier à Cristóvão Leitão ²²⁷.

²²³ Isidoro de Almeida, *Quarto livro das Instruções militares que tracta dos officiaes da infantaria*, Évora, 1573. Je cite d'après la réédition d'Alberto Faria de Morais, dans *Boletim do Arquivo Historico Militar*, 23 (1953), [p. 123-203], p. 146 : «Ho serenissimo Iffante dom Luys de boa memoria cujo entendimento e saber foy tanto nas cousas militares como sabem os que nas materias da guerra ho praticaram, nas companhias de infantaria que de soldados Portugueses se fizeram neste reyno quando se fez Mazagam cabos de cento ou centuriones ordenou imitando a boa e util ordem dos Romanos». La donnée se rapporte donc au début des années 1540.

²²⁴ Les capitaines inscrits dans les livres de la «Capitania geral da gente da ordenança delRey» continuèrent naturellement d'être employés, au hasard des besoins. En 1538, Fernão de Castro, *capitão da ordenança* (l'ancien capitaine de Pinhel), sert à bord d'une escadre envoyée aux Açores (CC. I-61-62). En mars 1541, le capitaine Manuel Mendes (l'ancien capitaine de Tavira), recrute 500 hommes à Séville pour Azemmour (CC. I-69-70 ; éd. *Sources inédites*, I, p. 333-334) ; on le retrouve à Tavira en 1549 (CC. I-82-45). Sur Bartolomeu Ferraz, cf. *supra*, n. 80.

²²⁵ Cf. Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, III, Coïmbre, 1925, p. 413-416. Les mesures de 1549 prises par D. João III prévoyaient également une modeste introduction de l'arquebuse dans l'armement des gens de pied.

²²⁶ Cf. Cat [n. 30], *passim*.

²²⁷ Doc. II, 355. Sur Bartolomeo d'Alviano, cf. *Dizionario biografico degli Italiani*, s.v.

Un poncif sur les délices de Capoue peut bien lui faire citer le nom de Tite-Live ²²⁸, Cristóvão reste un soldat qui n'a pas appris le latin. Il l'avoue avec regret dans son testament, par lequel il demande que l'administration de sa chapelle de Pedrógão Grande revienne en priorité à ceux de son lignage qui seront «bons grammairiens», car c'est là le plus rentable des majorats, et qui sauront «naviguer à l'aiguille», science nécessaire aux *fidalgos* et qu'il n'a malheureusement pas possédée. «Ou quelque autre art de naviguer qui soit meilleur», ajoute-t-il aussitôt, en homme d'un âge qui a découvert le progrès et qui n' imagine pas clos le développement des techniques. L'adieu au monde du vieux capitaine est un hommage rendu à ce qui fait la grandeur du Portugal de la Renaissance : le culte des lettres classiques et l'innovation scientifique, le latin et la boussole.

DOCUMENTS *

I

CRISTÓVÃO LEITÃO A D. JOÃO III
de Porto, 29 mai *1526

Senhor,

Eu estou tam descontente de se esta ordenança nam fazer como eu queria que o nam sey dyzer a V. A., soomente agravar-me de lhe ysto asy esquecer lenbrando-ho eu tam ameude. Eu, senhor, com o tempo que era contrayro e asy por estar de caminho pera fazer o que me V. A. tem mandado e polo juiz nem eu termos mandados pera os apremar estava ja em nam fazer ordenança pois nam acodya com quem a fezese, e neste tempo chegou o corregedor que ora V. A. qua mandou e fiz chamar a gente pera

²²⁸ Cristóvão Leitão à D. João III, 27.1526 : «se lee no Tito Lyvio que soo a ymvernada de huum ano que a gemte de Anibal esteve em Capua a vycios e deleitações sem exercicio das armas foy causa de mais nom aver vitoria» (Sanceau, p. 521, au lieu de «no Tito Lyvio» a lu «no dito lyvro»).

* En publiant les lettres autographes de Cristóvão Leitão nous avons 1) souligné les lettres supplées, notamment les nasales lorsque le *til* est omis ; 2) rétabli les cédilles, que Leitão ne met jamais ; 3) maintenu *g* en valeur de *j* (*guntos, gugar, gaes*, pour *juntos, jugar, jaes*) ; 4) indiqué entre parenthèses des mots suppléés (*o, de*). En revanche nous avons maintenu le tour constant chez Leitão qu'est l'omission du cas indirect (*Prazera Deus, chegaram elle, disseram o Emperador, beijou o pee o Papa*, etc.).

domingo xx de mayo e fui-me ao lugar acostumado e preguntey a porta d o corregedor por elle e elle se foy logo o canpo e nam acudiram da cydade et d'aredor mais de cem omens, e porque o corregedor y estava me apeey com elles e os ajuntey e fui-me dereyto a elle e mandey-lhe dyzer por Francisco Corea e Pantaliam Fferreira que se resgatase logo ou fezese penhorar os que aly faltavam, e elle com ho barete na mão dyse que com muito boa vontade, e que lhe dese hum rol delles e que logo os mandaria penhorar e lhe dysesse que vyesem o outro domingo que vynha e se nam vyesem que elle lhe daria outro mor castigo, com outras muitas palavras que elles todos ouviam.

E eu fy-lo asi e o primeiro domingo que foy o deradeiro deste mes de mayo me fui as duas oras o canpo e fui pola porta do corregedor, e elle dise que logo la yria e foy elle e o juiz a cavalo e estiveram-nos olhando. Acudyram sete centos e tantos omens. Acudy com elles polo campo de tres ou quatro maneyras que pareceo ao corregedor e a todos mui bem, e todavya dise o corregedor que mandaria penhorar os que faltavam. E elle a se d'ir ora pola coreyçam. Nam sey como se pasara. Comtodo elle o faz mui bem e V. A. lhe deve d'agardecer e folgara de o fazer milhor.

Hos despachos, senhor, que fycaram em mão do segretareo eram qua mui necessareos pera o serviço de V.A.

Dizem os d'aredor do Porto que pois nam vem os de Sam João e os de Matosinhos que nam am elles de vyr. A poucos dias que escprevi a V.A. como qua dyseram que o alcaide de Lixboa era falecido e porque eu per duas vezes o pedi a V.A., hū[a qu]ando a vagou por seu cunhado e a outra quando dyseram que Andre Diaz era morto em Almeirim como sabe o bispo de Lamego, beijarey as mãos a V.A. querer se lenbrar de mym e fazer-me della merce.

E prazera Deus que esta merçe e as outras mas leyxara servir a V.A., cuja vyda e reall estado Noso Senhor guarde e prospere por muitos anos.

Desta sua cydade do Porto, a xxix de mayo de b^cxxbij (*sic*).

Christovam Leytam

Adresse : A ellRey nosso senhor

Original holographe

Gaveta XX-4-29

II

RELATION DE CRISTÓVÃO LEITÃO *

[1b] E terça feyra a tarde xxbj de julho de quinhentos e xxix anos embarcou o Emperador em Barcelona.

§ A quarta seguinte se fez a vela e foy a sorgyr a Branes ¹.

§ A quinta se foy sorgyr a Sam Felio ² onde esteve a sesta.

§ Ao sabado se foy a Palamoos.

* Cf. supra p. 339, note 171.

¹ Blanes.

² San Feliú de Guixols.

§ Ho domingo primeiro d'agosto alevantaram ancoras e se foy sorgyr ao cabo de Creos honde esteve todo o dya ate sol posto que se foy com (a) armada e andou todaa [2a] a noyte, e a segunda sorgyo nas ylhas d'Eyras ³ onde esteve aquele dya e a noyte seguinte e sayo em terra e houvio misa e comeo.

§ Quarta feira pola manhã se foy o Emperador a vya de Genoa e foy sorgyr ⁴ a Vyla Franca de Niça donde esteve aquele dya e noyte e a quinta feira pola manhã ⁵ se foy a Monico ⁶ honde o senhor de Monico fez grandez alegrias e lominareas por sua vynda.

§ [2b] Ha sesta feyra pola manhã alevantaram as ancoras e foy a sorgyr (a) Arvenga ⁷.

§ Ho sabado se foy sorgyr ao Fynal ⁸ e sayo em terra e esteve ate oras de bespera que se alevantou e foy sorgyr a Sahona ⁹ honde esteve cynquo dyas honde lhe foy feyto grande recebymento e alegrias.

§ [3a] Quinta feira doze d'agosto partyo o Emperador de Saona e foy a Genoa honde acerqua da cydade as suas galles se fizeram em duas batalhas e os de Genoa começaram de tyrar com sua artelharia e acabado de o salvarem tyraram as galles do Emperador toda sua artelharia.

[3b] E estava feyto hum molde de madeyra que hya ter o de pedra por onde o Emperador desembarcou e hum portal grande de madeyra forado de pano e pyntado com muitas feguras que parecy de pedra com as armas do Emperador no meo e as de Jenoa nas ilhargas e arredor das ffeguras.

[4a] d'omens e molheres com muitos rotollos de lyberdade e asy dous outros arcos na cydade. E saindo do cais de madeira estava a Senhoria com muitos arcabuzeyros e tynham-lhe ally hũa mula bem guarnida em que foy a see e a suaa casa e nam foy outra pesoa a cavallo, e pollas ruas todas as moreres ¹⁰ da cydade e fizeram grandes lominareas ¹¹ por sua vynda.

§ Terça feira xxij ¹² d'agosto do dyto ano dya de Sam Bertolameu emtraram em Genoa [4b] hos cardeaes Fernes e Santa Cruz e Ypolyto ¹³ de Medycy e o Emperador os sayo a receber a porta da cydade e foram todas as ordeens onde foram dous byspos em pontefycal e o judycy ou duque yaa bem veestydo e bem velho e levava de mulas lRbj omens vestydos de veludo e damasco preto. Ho Emperador vynha debayxo d'um palco de cetym branco e asy o cardeal Fernes e os outros dous detras e todos vynham delegados e vynham deytando suas bençôis [5a] e todas as ruas cheas de molheres e d'omens.

A b dyas d'este ¹⁴ agosto se acabaram ¹⁵ as pazes em Cambray entre o Papa e o Emperador e elRey de França e elRey de Ingraterra e el Rey d'Ongria.

³ Hyères.

⁴ Texte : *sorijr* suscrit *gi*.

⁵ Texte : *manha*.

⁶ Monaco.

⁷ Albenga.

⁸ Finale.

⁹ Savone.

¹⁰ Pour *as molheres*.

¹¹ Texte : *lominaynareas*.

¹² Chiffre suscrit au-dessus d'un *xxx* raturé.

¹³ Suscrit au-dessus de *Cybo* raturé.

¹⁴ *este* rajouté au-dessus de la ligne.

¹⁵ Texte : *acababaram*.

Ao sabado xxbiij d'agosto se apregoaaram as pazes em Genoa antre o Emperador e o Papa e elRey de França e elRey de Ingraterra e Rey d'Ongria e se fizeram grandes luminarias tres noytes ¹⁶ por elas e apregoou-sse guera contra [5b] Venezeanos e Ffrolentys e duque de Ferrara.

§ Ssegunda feira xxx d'agosto o Emperador partyo de Genoa com muito pequena companhia e bem mal em ordem e foy dormir hũa legoa.

E a terça feira foy a dormir a hum castello pequeno com hum pequeno arabalde de todo destroido.

§ A quarta foy a jantar e a dormir que asy o fazia cada dya a hũa vylla pequena fraca e desbaratada [6a] que se chama Gave ¹⁷ a par d'um ryo onde veo nova que os de Lyxandrea de la Paelha ¹⁸ lhe avyam levado gente e fato, onde antre todos foy grande espanto com receo de lhe sayrem o caminho.

Ao houtro dya se partyo pola manhã e estavam-no esperando certos cavaleiros armados e eu com elles e como foy quatro tyros de besta [6b] fez meter em ordem os de cavalo de tres em tres e eu os contey e nam chegavam a setenta e antre elles nam avya mais de .x. omens d'armas que os outros levavam cosaletes e levam todos almetes e seus pajes com lanças grosas e dyante d'elles o guiam do Emperador e elle mesmo os ordenou.

§ Atras vynham acerca d'outros tantos francachayros (?) com cosoletes e lançoas a cavalo da sua lyvrem.

§ [7a] Apos estes vynha a carruagem e a jeente que nam vynha armada.

§ Dyante de todos vynha hum capytam com quinhentos omens e no meo outro e vynha aly o capytam com artelharia hum torto (o) quall foy a V.A. por embayxador do Mestre de Sam João ytaleano.

§ Detras vynha ¹⁹ outra capytania que vynha cada dia ter onde estava o Emperador. E a jente vynha de maneira [7b] que pos mais de xb dias e asi a caruagem como se foram por Espanha.

§ A jente que dyseram o Emperador que lhe avyam tomado nam era verdade mas se vyeram b^c de cavalo ; elles fizeram-lo a presa.

§ Veo asy aquela somana ate Vergueyra ²⁰, hũa vylla do Papa.

§ A segunda sete do mes de setembro emtrou o Emperador em Prazença [8a] honde o sayo muita gente de cavalo a receber e lhe fizeram sete arcos trunfaes e nelles as armas do Papa guntamente pyntadas com a guia do Empereo, e emtraram os cardeaes com Emperador asy e da maneira que foy o recebymento em Genoa, e foy em hum dya de muyta agoa e os da cydade fycaram muyto contentes da vista do Emperador, e antes que emtrase nesta cydade de Prazensa se apeou o Emperador em hũa casa de Sant'Amtam que fez muytos milagres que esta mea legoa desta cydade onde o esperavam os tres cardeaes e jurou de cumprir e guardar as cousas da Igreja sobre hum altar onde se todos puseram.

§ [8b] Dyzem que esta cydade tem sete mil arcabuzeyros e o omem que o nam tener que moyra por yso e asy dizem que se demeu o bando (?) e que cada mes fazem mostra e que ha y sete bandeyras com seis capytães que tem cuidado de os ajuntar.

¹⁶ Les mots *tres noytes* rajoutés au-dessus de la ligne.

¹⁷ Gavi.

¹⁸ Alessandria della Paglia/Alexandrie.

¹⁹ Suit, raturé : *hũa*.

²⁰ Voghera.

§ A vynte de setembro veo nova que o duque d'Orvino ²¹ era morto que era capitam moor dos Venezanos.

§ Ho Emperador mandou vyr a jente que estava em Millam e a mor parte dos soldados que vynham com elle e ajuntaram-se todos e foram asentar o canpo sobre Pavya hũa das cydades que estam [9a] polo duque de Millam, e Antonio de Leyva por capytam mor.

§ Ho Emperador mandou fazer hũa ponte no ryoo do Poo que vay junto desta cydade sobre lxxxj barcas grandes.

§ Quando Antonio de Leyva sayo de Milam se leyxaram fycar obra de j Espanhoes dos soldados velhos que nam quiseram ir o canpo sem paga e comem a descriçam ate que lhe paguem e os de Milam dyzem que comem sem descriçam.

§ Pavia se rendeo a partydoo [9b] porque nam tynham que comer a b. dyas d'oytubro com condyçam que davam-lhe vyndo socoro ate segunda feira xj dias do dyto mes que lhe leyxaryam a cydade. Esteveram asy sem lhe mais tyrar e o deradeyro dya se dyse que o duque que vynha falar com (o) Emperador e nam veo e a cydade rendeo-se e esta ja polo Emperador.

§ Ao xij de setembro vyeram coreos o Emperador que o Gram Turco era pasado por Ongria e emtradoo por Avustrea e fez rey d'Omgria a Beyboda parente bastardo delRey d'Omgria o velho e que traz consygo xxx cristãos e dyz que hum byspo do reyno tynha hum castelo forte e pidy-lho [10a] elRey e elle nam lho quis dar e em vyndo o Turco dey-lho ²² logo.

§ Aqui a gram receo neste eyxerceto que os Allemães e Soyços que sam da banda do Luter que se ajuntem com (o) Turco e que venham contra ho Emperador.

§ Dizem que leva o Gram Turco comsygo ij^o combatentes e L gastadores.

§ O Emperador mandou a todos os que nam traziam armas que fosem por ellas a Milam e asy o fizeram, saber a jente de cavallo.

§ [10b] Ao duque de Mylam fycam agora tres cydades fortes, saber : Alyxande (sic) de la Palha e Lodo ²³ e Carmona onde elle esta e dous castelos fortes e que detremina de se defender.

§ Depois vyeram muitos coreos de Alemanha e dizem que a cydade de Buda se defendyda aos Turcos e que a tomaram e mataram grandes e pequenos que nam fycou nenhum vyvoo.

§ Frolença se querya comcertar com ho Emperador e lhe dava bem de dinheiro e o Emperador os remeteo o Papa. Foram e vieram e nam se podem temperar porque lhe pedem que dem seiscentos mil cruzados [11a] pera o Emperador e que paguem a jente que traz o pryncepe d'Oranjo tres pagas e paguem a renda que devem o cardeal Medycy e elles nam querem e que leyxem emtrar os Medycys dentro da maneira que elles querem e nam se querem acordar. Creio que yram sobre elles.

§ Am por nova que ho Papa parte a oyto dyas d'oytubro do presente ano e se vem em Belonha e o Emperador se vay a ver com elle e acordar-se.

§ E agora que sam xbij he certo que vem por caminho e dyzem que ho [11b] Emperador deseja que vam a Mantoa e que he yso (sic) o cardeal Santa Cruz que partyo polas postas e asy o arcebyspo.

§ E asy aqui nova que em Soyça se fazem xb Soyços pera vyrem contra o Emperador e nam dizem quem os faz e cre-se que hos Venezanos.

²¹ Urbino.

²² Même lapsus de Leitão f. 11b.

²³ Alessandria della Paglia, Lodi.

§ Ao marques de Mantoa fez o Emperador capytam dos *xij* ancequineques ²⁴ que vyeram d'Alemanha e dey-lhe (*sic*) conduita de cem cem omens d'armas e de *iiij^c* cavalos lygeyros.

§ A *xxix* de setembro veio nova que os Alemães prenderam o conde de Gayaço que era capytam da gente de pee ²⁵ dos Venezeanos [12a] e tinha *ij^c* cavallos lygeyros e vynha pera tomar hou emcravar artilheria e dyzem que este conde era agora hum dos valentes cavaleyros que nestas partes avya e boom guereyro e era hum pouco aventu-reyro como soya de ser Bertolameu d'Albyano ²⁶.

Este conde de Gayaço sendo em prisam falou-se com os que o guardavam e peytou-os e foram-se com elle de maneira que he solto e posto onde elle querya ²⁷.

[12b] E que estava sobre outra que he cabeça d'Avestrea que se dyz Byana ²⁸ e que ate *xx* legoas d'aredor della tem queymado e destroydoo toda a terra.

§ Que o filho do Juge de Veneza que he mestre do campo do Turco e que traz *xij* de cavallo e estes *xij* paga Veneza.

§ Domingo que foram *x* dias deste otybro mandou ²⁹ o Emperador o duque Lyxandre polas postas seu genro ao Papa e apos elle no mesmo dia [13a] foy o cardeal Santa Cruz e o arcebispo de Vare ³⁰ que ca gabam que he boom omem tambem polas postas o caminho onde dizem que vem como dito tenho.

§ Com os *xij* Alemães dizem que vem mil de cavallo e asy diz que vem mil cavalos pera levar artelharia que traz o Enperador que ate qui vem com bois e estes cavalos estam ja daqui dez milhas.

§ Ho Emperador fez dar o capelo de cardeall ao Gram Chançaler de Castela ³¹ e parece-me que lho emprestam por huns dias.

§ [13b] Estes sam os senhores que vem com o Emperador.

§ O marques d'Estorgua ³².

§ O marques de Vylla Franca.

§ Ho marques de Moya, filho do marques de Vylhena.

§ O marques de Zenete conde Nasão ³³.

§ O conde de Saldanha filho mayor del duque del Ynfantado.

§ O conde d'Altamira.

§ O conde de Aguilar.

§ Ho conde de Fontes.

§ Ho mariscal de Botelia.

§ O comendador mor de Calatrava.

§ Dom Diogo de Mendoza.

§ [14a] O comendador mor d'Alcantara.

²⁴ «Lansquenets». Dans sa lettre à D. João III du 25.IV.1527 (Sanceau, p. 537), Leitão écrit *ancicaneques*.

²⁵ Texte : *peē*.

²⁶ Bartolomeo d'Alviano.

²⁷ Texte : *gayaco*. Sur la capture et la libération du comte de Cajazzo, les relations italiennes diffèrent de celle de Leitão.

²⁸ Vienne.

²⁹ Suit, raturé : *o pap*.

³⁰ Bari.

³¹ Gattinara, qui allait mourir peu après.

³² Astorga.

³³ Henri, comte de Nassau, marquis del Zenete.

§ O carveyro ³⁴ d'Alcantara.

§ Afora cavaleiros e capytaes e gyntys omens do Emperador que poderam ser ij^cL.

Hos prelados

§ Ho arcebispo de Vari ³⁵.

§ O byspo de Palenca ³⁶.

§ O bispo d'Osuna.

§ O bispo de Bresa.

§ O bispo de Anja.

§ O bispo de Cyda(de) Rodrigo.

§ [14b] Ho chançaler e cardeal.

Alemães

§ O marques de Brandambucque ³⁷.

§ Mosem de Deleom Rem, e outros muitos destes monsenhores.

§ De jente de pee ³⁸ aquela ³⁹ que veo e a que diz que tem o princepe d'Oranjo e asy Antonio de Leyva e os Alemães que agora vyeram serem per todos Alemães e Espanhoes xxx.

§ Da jente de cavalo ate [15a] nam se juntarem com o Emperador nam o saberey escprever, porque ca va a verdade.

§ Aqui levam ij réis de prata por hũa feradura de cavalo grande e hum pola de cavalo pequeno.

§ A xbj dias d'oytubro veo monseor de Briom almiralha ⁴⁰ delRey de França com iiijc coroas do ⁴¹ resgate dos filhos delRey de França.

§ Ho Papa da o Emperador cruzada pera todos seus reynos.

§ Lhe da as terças da renta das igrejas ou a quarta parte e com isto vay o bispo de Cyda(de) Rodrigo.

§ [15b] A sayda desta cydade se nam chover sayram com (o) Emperador a jente de cavalo mui luzida porque a seda e o brocado e tela d'ouro e de prata nom tem conto que cada dya se fez e faz asy em Genoa como aqui. E todos vyeram sesudos senam eu, que trazem muito pouca gente consygo asy de cavalo como de pee, somente suas pessoas e pajes e boons cavalos e diz que dam bem de comer aos que os deles querem tomar e estes sam obra de seis ou sete.

§ [16a] A justiça que se qua fez nos soldados he esta. Indo-se hum dya a noyte hũa capitania que fezeram guarda aquele dya e noyte pasada e começaram alguns de dyzer paga paga e elles avyam ja feyta resenha para lhe pagarem ho outro dya. O Emperador

³⁴ Pour *craveiro*, cast. *clavero*.

³⁵ Bari.

³⁶ Palencia.

³⁷ Brandenburg/Brandebourg.

³⁸ Texte : *peē*.

³⁹ Texte : *aquely*.

⁴⁰ Philippe Chabot, seigneur de Brion (*debriō*) ; noter la forme *almiralha* (< it.) et non *almirante*.

⁴¹ do surimposé à *polo* raturé.

ouvio-os e dise : prendam-nos a todos e de menhã hos mandarey emforçar todos. Prenderam certos delles e mandou o outro dya emforçar dous na forca da praça.

§ Tomou hum soldado soldo [16b] daqui tres legoas. Acharam-no aqui e mandou-o emforçar.

§ Dous que apunharam das espadas tomaram-nos e poseram-nos na praça com has mãos pregadas em hum pao e estiveram aly tres oras.

§ De Bracelona ate este Prazença valem os tostões como em Portugall e folgam mais aqui com elles que outra nenhũa moeda de prata.

§ [17a] Hoje segunda feira xbiiij d'oytubro foy o Emperador houvir misa e com elle os cardeaes e o almiralha de França e acabado a misa juraram as pazes, saber : o Emperador por sy e os cardeaes polo Papa e o almiralha por ell Rey de França. Na igreja mayor.

§ Quando tomaram a cydade de Buda em Ongria dizem que mataram grandes e pequenos.

§ [17b] A xxij d'oytubro pasaram por esta cydade os Alemães que trazia Antonio de Leyva que eram ij, mais de metade arcabuzeyros e os outros de pycas e cosaletes e estes das pycas eram todos bem despostos, e sayo o Emperador fora da cydade e esperou-os em hum campo onde se fizeram em hum esquadram e foram pera o Emperador obra de b. fileyras de pycas bayxas e os outros altas e chegaram bem elle e daly vyraram corendo per onde partyram e vyeram paso pera o Emperador e o Emperador moveo pera elles em cyma [18a] d'um boom cavalo em pelote e obra de sete ou oyto cavaleyros com elle e a outra gente esteve queda e apeou-se hum coronel seu e foy pera o Emperador que ja estava gunto e falou-lhe e depois de lh'o Emperador falar foy falar com os soldados e os Alemães reprycaram e o Emperador ouvia e chegou mais hum pouco e respondeo-lhe e elles fizeram-lhes suas medidas e partyram todos com suas bandeyras e tambores e pyfaros pera onde iam a lojar porque am d'yr com ho Emperador tambem de sua guarda e elles levavam muyta caruajem e muytas molheres.

§ [18b] Antonio de Leyva veo aly o campo em sua cadeyra e dizem que o Emperador lhe da ⁴² e que os nam quer e vay com (o) Emperador.

§ Que o conde Lodovico de Braseoso ⁴³ que he perto de Milam que fyca por governador de Milão.

§ Arramcou hum soldado e acotylo outro. Foy logo emforcado na praça deste Prazença e de noyte os outros, que nam podya ser outrem, cortaram-lhe o baraço e tyram-lhe a roupeta e gybam e cascas e asy jaz ainda na praça debayxo da forca.

§ [19a] Hos Venezeanos recolheram seu campo polas vylas e castellos.

⁴² Laissé en blanc dans l'original.

⁴³ Ludovico Belgioioso.

III

CRISTOVÃO LEITÃO A D. JOÃO III
de Plaisance, 23 octobre 1529

Senhor,

Depois de ter escripto a V.A. pagaram os iiij soldados espanhoees da guarda do Emperador, os quaes tres mil eram cause todos arcabuzeyros. Mandou o Emperador que nam ouvese y mais de cento arcabuzeyros em cada companhia e espediram muitos delles e outros pagavam por pyqueyros que he hum cruzado menos por hum cada mes porque huns am .iiij. cruzados menos dous reis e outros tres menos dous reis, e isto faz parecer que se tornam os Turcos e quer poupar estes ducados.

Dyzem que como for coroadado yra espedyndo poucos e poucos e neste meo fara paz com Venezeanos e na entrada do veram ir-se-a pera Castela.

A jente anda descontente que diz que guarda bem o seu. A xx d'oytubro veo hum coreo de noyte que o conde de Gayaço ¹ vynha com iiij^c ou b^c de cavalo e gente de pee o longo deste ryo do Poo, e pasou daqui duas milhas e dyzem que vay apos certa caruagem que daqui foy em que yam as goyas do Emperador e yam com ellas x de pycas e x arcabuzeyros.

O Emperador emvya tres (*sic*) elles j omens de pee, que de cavalo nam leva senam os cavaleiros, e dy a certas oras vyeram a dyzer que era gente que vynha servir o Emperador mas eu nem a vy nem quem a vyse. E mandaram tornar a jente e per aqui vera V.A. como qua pasam as cousas. Se isto houvera o Emperador com outrem doutra maneira pasara.

Ho Emperador tem sua gente em tres partes, saber : a que tem o principe d'Oranjo ² a par de Frolença e os Alemães que agora vyeram con o marques de Mantoa e os outros aqui d'aredor e iram com o Emperador.

A b dias que eu dise a dom Diogo de Mendoça presente outros que nam serya muitos estes³ canpos do Emperador asy andarem, porque disseram que eram .b., averem algum encontro, e dom Diogo dise que nam avya y de quem, e eu dyse : deses Venezeanos e fora melhor darem em Veneza, que se pode mui bem fazer e cortarem as raizes a elles e os Turcos, e elle dyse como ja vo-lo eu dyse em Genoa ⁴ e torney-lho a dyzer porqu'estava aly Diogo Garcya de Paredes e outros guereyros e porque eu bem sey Veneza o dise e porque folgaria deles pagarem o socoro que dam na Indya aos Turcos que me lembra mais que o de qua.

Senhor, ja do Porto escprevy a V.A. como no tempo delRey dom João — santa grorya aja — os Portugueses eram dos mais valentes omens que se podyam achar e por tais eram avydos e conhecydos polo mundo e quando V.A. reynou a elles lhe falecy a muyto disto que digo gerallmente.

Portugal depois que rey por sy teve nunca perdeo nada do seu e Deus o defendeu sempre de seus ymigos e por bem delle ahi deu por noso rey e senhor e deu vos ese

¹ Cf. document II, note 27.

² Texte : *dorajan*, corrigé en *dorajo*. Le prince d'Orange.

³ Texte : *muito sestés*.

⁴ Preuve qu'il nous manque une lettre de Cristóvão Leitão.

boom nome e partyo com V.A. bem da fremosura e desposysam — elle seja muito louvado — e asy partyo com V.A. bem da riqueza e vos deu a senhora Raynha com filhos de bemçam que he synal que deseja no mais d'ajudar a V.A. pois vasalos Vosa Alteza os tem mais leaes do que se podem achar no mundo e elles tem rezam de o asy serem pois tem o melhor princepe por Rey delle e mais nobre asy pera elles como os estrangeyros sem o servirem que eu nam louvo muito porque as naturas nam am de faltar como dyse Noso Senhor a Quaninea que nam avya de tyrar o pam os filhos pera o dar os câis ⁵.

E porque y a muitos que naceram em seu tempo e muitos filhos e netos daqueles boons guereyros e pois ja Vosa A. tem começado hum boom começo do eyxercycyo da guerra torne-o aguora a reformar com isto que quero dyzer posto que ja tem começado de os mandar fazer.

Como o capytam he boom e valente e fala verdade a jente elle os ffaz tam valentes quanto o devem ser e posto que o dinheiro faleça as vezes nam leyxam por ysso de o servir.

Que faram hos vossos leaes Portuguesses se vos nisto vyrem nam dyguo, senhor, pera defender o reyno, que a isto sam bem obrigados, mas pera conquistar o reyno de Fez porque quanto mais tardar pyor a de ser de tomar, e porque me eu desejo achar niso folgaria de ver o reyno metydo em ordem pera o tomar e pera o que sobrevyer.

E todo se bem pode fazer com pouca custa e despesa asy de V.A. como do voso povoo e porque a melhor cousa que hy a nestas ordenanças sam os arcabuzes e as pycas V.A. deve de mandar pera se melhor fazer que todo homem como nam tener cavallo tenha arcabus ou pyca, e quando tener cavallo leyxe o que tener e eu averia por melhor que quando tevesse cavalo tevesse o arcabus e mandar-lhe-a dar V.A. os arcabuzes polo preço que la custarem ou lhos de qua levarem se mays baratas e melhor forem e com os privilegios das pycas abastaram e nam paguem nada de direitos a nynguem, e eu por servir V.A. tomarey ese cuidado e carego de os meter em ordem se V.A. mandar e desta maneyra tera V.A. gente de cavalo e de pee ⁶ e tera metydo ho reyno em ordem, e mande dar mais pycas que dos cosaletes bem esta, e da outra artilharia que he pera conquistar mais que Fez e defender de todo o mundo.

Porque eu vejo estes lugares que aqui tem o duque com tam pouca gente e fazem estar a raya o Emperador sendo terra chã e a de Vosa Alteza a mor parte he fragosa e mais somos Portugueses que avemos de fazer a vontade que conhecermos a nosso Rey e senhor mui lealmente com pouco que do seu de.

Ho Emperador parte amanhã que he domingo, e dizem que tem tregoa com o duque por tres meses pera ver se os concertara o Papa.

Posto qu'eu nam sayba asy arezoar ysto como o saberam outros perdoe-me Vosa Alteza e tem-me a boa vontade porque eu espero em Deus que o porey polas obras em serviço de V.A. cuja vyda e real estado Nosso Senhor guarde e prospere como V.A. deseja. Desta cydade de Prazença a xxiiij d'oytubro de b^cxxix.

Christovam Leytam

Adresse : Aa elRey noso senhor

Original holographe

Cote : CC. I-43-90

⁵ Texte : *cais*.

⁶ Texte : *peẽ*.

IV

CRISTÓVÃO LEITÃO A D. JOÃO III
de Bologne, 20 décembre 1529

Senhor,

Eu nam estprevi a V.A. depois que ho Emperador partyo de Prazença porque achey em Palma ¹ ho embayxador Bras Neto e dyse-me que escprevia a V.A. e asy daqui de Bellonha e porque suas cartas seram mais certas darem-se a V.A. e asy porque sabera milhor as novas o leyxey de fazer, e porque nam pareça a V.A. que m'esqueci servi-llo esprevo esta posto que la sayba a emtrada do Emperador nesta cydade e do que quero dyzer o farey.

§ Ho Emperador partyo de Prazença a xxb dias d'oytubro ² e dy a tres dyas veo a cydade de Palma que he do Papa e he muito grande he boa e tem muito boas igrejas e as mulheres bem fremosas e arrezoadamente forte e de boas casas e ruas largas e muito abastada de todas as cousas e foy muito bem recebydo.

§ Daly se foy a cydade de Rezo ³ que sam xb milhas que tambem he do Papa e tem-na o duque de Ferara per força e elle o sayo a receber hũa legoa e vyndo a porta da cydade se apeou e apresentou as chaves della ao Emperador com os gyolhos [1b] em hũa grande lama ⁴ as quaes chaves tynha hum seu em hum bacyo e o Emperador ryndoo lhes pos a mão e lho agardeceo muito e dyse que em boa mãoo estavam e alevantou-lhe o sonbreyro hum pouco e fez-lhe hum grande recybymento e levou-o para a forteleza, a qual estava chea de panos muito rycos especyalmente hũa sela (*sic*) que tynha oyto panos de feguras d'ouro postas em seda pordadas (*sic*) de prata e d'ouro que eram de gram valor, e porque pareceram bem o Emperador o duque lhe pedyo que se servise delles e o Emperador nam quis. E o outro dya veo a dormir a outra cydade do Papa que tambem tem o duque que chamão Modona ⁵ onde foy muito bem recebydo e todos bem agasalhados nestas cydades de graça e o duque dava em sua casa todalas cousas que neceçareo eram a todos em abastança, e tem as graças de Palma estas cydades mormente na fermosura das molheres. E no meo destas cydades esta hum castello muito forte que tambem he do Papa e tem-no o duque. Onde a porta se fez a cyrymonia da cydade e milhor porque tyrou toda artelharia do castelo e toda a do Emperador dos arcabuzeyros que todos asy de cavallo como de pee estavam guntos.

§ O dya ante que ho Emperador emtrase em Belonha que foy quinta-feira iiij dias de novembro se veo a hum moesteiro que se chama da Sertosa e aquele dia foy recebydo de todos os estudantes desta cydade e logo os nobres da terra e logo os regedores e logo os da casa do Papa, pretonotareos e byspos e arcebyspos e patriarchos e cardeaes, todos per suas ancynydades, e asy chegaram ate lhe fazer reverencyas. Foram com elle ate o dyto moesteyro.

¹ Parme.

² Texte : *doy doutubro*.

³ Reggio d'Emilie.

⁴ Texte : *hũa grande lamar*.

⁵ Modène.

§ [2a] A sesta seguinte as duas oras depois de meo dya emtrou o Emperador na cydade de Belonha desta maneira.

§ Emtraram primeiro ij^c cavalos lygeyrros como coredores del canpo de cynquo em cynquo, delles Espanhoes delles Cpravoes ⁶ e Ytaleanos, e eram do canpo que foy d'Antonio de Leyva, corendo pola rua que emtrou o Emperador e chegaram a praça onde estavam os paços do Papa e do Emperador e estes cavalos tomaram as ruas princypaes que vynham a praça.

§ Atras vynham ij^c omens d'armas com sayos de panos de cores e os arneses debayxo e seus pajes com as lanças e almetes e o capytam destes era o marques d'Escota ⁷ e mordomo-moor.

§ Tras estes vynha artelharia que eram xx peças grosas em suas caretas e .l. alabar-doiros que as guardavam e esta artelharia se pus no meo da praça.

§ Detras yam os arcabuzeyros alemães e detras os pyqzeyros tambem alemães que eram por todos xiiij bandeyras e seryam obra de ij^b^c omens e fizeram hum esquadram a porta do paço e yva ⁸ detras elles Antonio de Leyva em sua cadeyra e .l. gyntys omens com elle e pus-se dyante do esquadram dos Alemães.

Ho asento de Belonha

§ He asentada Belonha em terra muito chãa acerqua de hũa sera de muito s castynheyros e arvores de todas fruitas e muito boas somente d'azeyte que he pouco que do al ay muita avondança [2b] e do pam asy no canpo como na sera. He do tamanho de Sevilha e de mais vezinhança e menos que Lysboa e no meo tem a praça princypal em a qual esta hum grande paço e de grande apousento.

§ Ha ùa banda da praça esta hũa ygreja grande perochoyall que se chama Sam Pretoryo e tem hũa grande dyanteyra em que ha tres portaes que toma cause de longo a praça aos quaes se sobe por degraos ⁹ e tem hum tavoleyro descuberto em que estava hum gram cadafalsso com hũa porta e anteporta e na parede desta cadafalsso ¹⁰ estava hum ryco docem de brocado pello e com elle hũa cadeyra ryca pera o Papa quando o Emperador vyese. Este cadafalso era cuberto de trepeçarya com escabelos pera os cardeaes.

A sayda do Papa ao Emperador

§ Quando Antonio de Leyva se pus antre os Alemães logo começou a sair da jente do Papa desta maneira.

§ De criados de cardeaes e cortesãos vestydos de morado e outros de negro muitos e detras vynham todos os cobycolares e escritores apostolycos e escudeyros da camara vestydos de grã que seryam ate iiij^c.

§ Detras estes vynham os byspos que seryam ate cento.

§ Apos estes yam arcebyspos e patryarcas que seryam ate xb.

§ E logo hos cardeaes que eram xxbij.

⁶ Lire *çpravões*, «Eslavons», soit des Albanais.

⁷ Aerschot.

⁸ Sic, la forme castillane.

⁹ Texte : *degrãos*.

¹⁰ Suit, raturé : *era cuberto de trepecaria*.

§ Atras vynha a guarda do Papa que seryam ate trezentos omens e nos meo delles [3a] vynha Sua Santydade em hũa cadeyra ryqua e hũa mitra ¹¹ ryca de grande vallor.

§ Detras do Santo Padre vynham todos os seus gyntys omens bem guarnidos, e asy chegou a cadeyra que tynha no cadafalso honde se asentou e todos os outros per sua ordem. Como se o Papa asentou emtrou a guarda do Emperador de cavalo que chamão os archeyros armados com suas lanças em coxa que seryam cento e vynhaam de b em b e vestydos sobre as armas as cores do Emperador.

§ Atras elles vynham dous estrebeyros do Emperador ytaleanos armados de sobrecubertas de brocado de pelo e sayos do mesmo.

§ Atras vynham xx pajes vestydos de seda das cores do Emperador em cavalos seus e quatro muyto bem atebayados com quobertas rycas e penachos.

§ Atras vynha hum outro estrebeyro em hum ¹² cavalo branco e sayo e capa de brocado branco, toucado a castelhana, com hum gaes ryco.

§ Detras vynha dom João Manryque filho mais velho do conde de Crassto que levava hum estendarte e as sobrecubertas de tela d'ouro e por cyma raso morado com muitos golpes e sayo do mesmo.

§ A par deste ya monseor de Monfercão a mão esquerda e levava outro estendarte de damasco branco com hũa cruz de carmesym e ya vestydo de brocado e sobrecubertas do mesmo. E ambos yam armados somente as cabeças, e seus pajes tres (*sic*) elles com as lanças e almetes e penachos.

§ [3b] Tras estes vynham os cavaleiros da boca e os da camara e yam rycamente vestydos de brocado e seda com muitas bordaduras com seus pajes atras.

§ Atras estes yam os senhores de tytullo espanhoes, primeiro os condes e antre elles os filhos dos senhores e detras os marqueses e muito rycamente aderençados.

§ E detras elles vynham os alabardeyros do Emperador vestydos de suas cores que sam ij^c.

§ Atras vynham os tronbetas e manistris.

§ Atras elles tres reys d'armas com suas cotas, e o do meo trazia hũa bacya com muitas moedas ¹³, saber : portugueses, cruzados e testoes e dobroes e reales e ducados e outras moedas. E dom Pedro de Lacuna os ya deytadno polas ruas ate chegar onde estava o Papa.

§ Atras ele o estrebeyro moor rycamente atebayado com ho estoque nu no onbro.

§ E logo vynha o Emperador vestydo de brocado pelo e veludo negro agolpeado sobre hum cosalete mui lavrado e por muitas partes dourado, e vynha o cavalo cuberto do mesmo com ¹⁴ folhajem bordada, e vynha debayxo d'um palco de brocado raso e traziam-no oyto dos princypais desta cydade.

§ Dyante dele vynham xxiiij gyntys ¹⁵ omens mancebos dos princypais desta cydade vestydos de tella d'ouro cuberta de cetym branco agolpeado a pee, dyzendo : Empereo, Empereo. E asy chegou ate os degraos ¹⁶ do tavoleyro da dyta igreja e asy se apeou com os do conselho e ja eram avysedos que outro nom se apeasse e subyo o cadafallsso honde o Papa estava. [4a] E como emtrou por onde os cardeaes estavam tyrou o barete e elles estavam em pee sem baretes e asy pasou perto do Papa e fez-lhe

¹¹ Texte : *miterara*, corrigé en *mitra*.

¹² Texte : *a cavalo*, corrigé en *em hum*.

¹³ Suit, raturé : *don pedro de*.

¹⁴ Suit, raturé : *hũa*, auquel est suscrit, raturé : *certa*.

¹⁵ Texte : *gyncys*.

¹⁶ Texte : *degrãos*.

tres medidas e beyjou-lhe o pee e o gyolho e a mão, e o Papa lhe deu paz no rosto, e o Emperador lhe dyse quanto avya que desejava que de vyr fazer isto pera se aguntar com Sua Santydade pera bem e hutylydade da Cristymdade, e o Papa lhe respondeo que dava muitas graças a Deus porque asy se fezera.

§ Atras o Emperador vynham o conde Nasao marques de Cynete e o marques de Monferata e o marques de Brandambuque e todos os outros marqueses e senhores de tytolo estrangeyros rycamente vestydos.

§ Detras estes vynha hum estendarte de tella de prata com a devisa do Emperador que chamão de la corneta e asy todos os gyntys omens da casa bem vestydos e atabyados e bem armados e seus pajes com has lanças e almetes e penachos os que hos tynham e asy hos contynos.

§ Detras destes vynham os criados dos senhores com suas armas os que has tynham e os outros sem ellas.

§ Apos estes vynham a infantaria espanholl que eram seis bandeyras que seryam tres mil de nomina e vynham poucos.

§ Depois que ho Emperador beyiou o pee o Papa ¹⁷ pasou o acyma dyto. O Papa se levantou e se veo guntamente com o Emperador a porta da igreja e aly se partyram o Papa pera seu palacyo com sua gente e o Emperador se foy a igreja fazer oraçam e estava no altar-mor a cabeça de Sam Domingos e outras relyquias. Acompanhavam ao Emperador dous cardeaes e depois de feyta a oraçam ho Emperador [4b] se foy o paço, o qual apousento esta tam gunto com o do Papa que se mandam por hũa porta e cada dya se vygytam hum ao outro e as mais vezes vay o Emperador a casa do Papa.

§ Ho Emperador esta nesta cydade de Belonha com obra de iij mil ¹⁸ Alemães e Espanhooes dos bysonhos que vieram com elle e seus cavaleyros e gyntys omens e esta mais o que quiser fazer o Papa delle ou os cydadynos da cydade que elle delles porque a outra gente emvyou sobre Frença por comprazer o Papa ond'esta o princype d'Oranjo com a gente que tynha no reyno de Napoles e asy vam agora os Alemães que vyeram d'Alemanha que dyzyam que eram doze mil e elles serem seis mill.

§ Frença se dava o Emperador da maneira que elle quisesse e porque tynha prometydo o Papa dar-lha vam sobre ella e o Papa paga a gente. Frença tem dez mil soldados dentro e detremina de se defender. Com todo ey lhe medo porque nam tem socoro nem capytam tall pera se terem tanto que nam podese pagar a gente que vay sobre elles e outras cousas que convem.

§ Ho duque de Milam veo aqui e ja esta concertado com o Emperador desta maneyra que lhe de o duque logo iij^c cruzados e cad'ano l e da-lho estado e que lhe pague tres mil soldados cad'ano em tres castellos que am d'estar polo Emperador, saber : o castelo de Milam e o castelo de Sent'Andre e Castill Franco que estam acerqua de Milam, e o Papa e Venezeanos sam fyadores e dyz que vay no partydo que nam case.

§ Tambem se afyrma que Venezeanos estam concertados que dam dinheiro o Emperador e que fycam com lugares do ducado e tornam o Papa os seus e o Emperador os que lhe tem no reyno de Napoles. E agora partyo d'aqui hum Frances com contrasenho que dem Barleta ¹⁹ [5a] aho Emperador qu'esta por elRey de França. Do duque de Ferara ainda nam esta concertado nem he vyndo mas ho Emperador

¹⁷ Suit, raturé : *vynha*.

¹⁸ Texte : *iiij mil*.

¹⁹ Suit : *a*.

tambem tem prometydo o Papa de lhe tornar o que lhe elle tem, asy que qua nam ha mais que fazer concertando-se Frença hou tomando-a.

§ Aqui gustaram Espanhoes e Italeanos todos de mestura e avya duas goyas, saber : xx e tantos covados de brocado de pello e outros tantos de veludo carmesym pera os que melhor gustassem. Gustaram muito mal. Ganhou o preço, saber o brocado, o conde d'Altamira, ho outro nam he ainda dado.

Ho marques d'Estorga foy gugar as canas castelhanas de capelhares e seyos de pano amarello e branco em hũa rua onde pousa a rainha de Napoles molher que foy delRey Fadryque que tem duas fylhas e vem requerer o Emperador que lhas case, e asy pousa naquella rua a marquesa de Mantoa may do marques que tem hũa casa chea de molheres galantes porque se fez, y vyeram a tarde quause noyte a porta do Papa e do Emperador e coreram como la corem os reis mouros d'um cabo pera o outro com as canas nas mãos, e depois tomou o marques hũa tocha acesa e a mayor parte dos outros e asy remeteram com ellas.

§ Veo nova como a Emperatriz parira hum filho e domingo xj dias de dyzembro de b^cxxix jogaram as canas em prezença do Papa e do Emperador polo eyfante.

§ Sayo o marques de Vilhena e de Moya com lx gyntax omens vestydos de veludo negro e raso branco e amarelo e os capelhares de damasco pardo e branco com alamares d'ouro e atambores e pyfaro e atabaleiros [5b] vestydos das mesmas cores e as trombetas e charamelas do Emperador, e vynha com elle o conde (de) Saldanha e o conde d'Avilar e emtraram na praça onde ja o Papa estava e o Emperador e coreram por ella sem tyrar cana somente com suas lanças.

§ Emtrou o marques d'Estorga e com elle ho marques de Vyla Franca e o marques d'Ansyt framengo e o conde d'Altamira e o filho da camareyra moor da raynha e todos yam vestydos de branco e amarelo raso e os capelhares de damasco azul com cadylhos d'ouro e toucas brancas e traziam tres atabaloyros com mascaras e as propyas trombetas e charamellas e emtraram por outra rua mais abayxo e coreram asy com as lanças ij e dous e depois todos, e gugarum hum pedaço mui bem e deytaram muito boas canas per cyma dos telhados que contentaram bem os Ytaleanos.

Senhor, prazera Deus que as mais novas de V.A. vyram qua o Papa e comete V.A. este tam gram serviço de Deus como se qua diz que quer fazer que sera mais seu serviço que o que outros reys fazem e Deus dara tal vytorea ao senhor Infante Dom Luis que mandara as novas a V.A. tais que seram pera mandar o Santo Padre e na boa dyta de Vosa Alteza e lhe dara Noso Senhor tanta vytorya que nam sera muito primeiro que dela venha leyxar Fez a serviço de V.A., porque muitas cousas se perdem polas nam começarem. E pois se acabaram hũas tamanhas como esta do Emperador sem façanhas nem quem as fezese, que fara V.A. que tam leaes vasallos tem e mais em tal obra que tyrara os reynos de Portugall e os de Castela de serem trebutareos aos [6a] hemfyees que tantos catyvos catyvam cad'ano e asy d'outros reynos que por aquele mar navegam ? Ho, quam louvada memorea sera da vida de Vossa A. de todos os do mundo e quam maravilhosa fycara em vosa caronica aver tantos anos que os Mouros aly sam senhores e V.A. faze-los espravos os que vyvos fycarem. Perdoe-me Vosa Alteza que me fiz orador estando la Gonçalo d'Ayora.

Senhor, porque me parece que a jente de ca se espedyra cedo e achar-se-yam bem baratos os soldados nesa Andalozia me parece que seryam boons alguns destes soldados velhos que dos bysonhos sam escusados que la a muitos hou destes Alemães, saber os que ja qua andavam.

E asy, Senhor, quero lenbrar a V.A. aver alguns homens d'armas dos que sam acostumados na guera que sabem cavalgar e vestyr as armas porque quando eu fui a

Castela a fazer gente de cavalo e de pee por mandado delRey que Deus tem cada capytam de cem lanças avya de trazer noventa gynetes e dez omens d'almas e vynham de la tam baratos que custam mais os que dam os fydalgos a V.A. e porque os omens d'armas na guera he jogo sem bulra o digo a V.A. e mormente pera Mouros. Hos arcabuzes valem por estas terras com seu aderenço a xb reis e a xbj ate xix de muitas feiçõs e hum cruzado val xij reis e meio de prata e mais seis reis que sam seis cotrins.

§ O duque de Milam he concertado e huns dizem mais outros menos e tambem dyzem que acabando de pagar, he tyra os soldados das fortelezas e asy o sam os Venezeanos e dyzem que pagam iii^c cruzados.

§ O princepe d'Oranjo com o canpo que estava sobre Florença dyzem que se retyrou x milhas e he certo porque recebiam grande dano de dentro e mais eram poucos [6b] e agora s'espera que tornaram com a jente que vay.

Ho duque de Milam he certo que he concertado e nam sey ho que da porque huns dizem mais outros menos e acabando de pagar lhe a de dar os castellos e asy os Venezeanos.

§ Se V. A. ouver mester alguns Portugueses que saybam tyrar com os ²⁰ arcabuzes agora he tenpo pois vem o galeam a Genoa e yram com menos despessa.

§ Com esta gente que estava com Antonio de Leyva anda hum Portugues muito homem de bem e valente omem e bem quisto segundo ey sabydo primeiro que o vyse. Agora veo per' aqui e parece-me omem pera sse V.A. dele servir ante que leyxa-lo andar qua, e segundo vy nele e ey sabydo esta riquo e chama-se o capytam Corea e he dos princypais Coreas segundo me dyse quem era seu pay porque e primo cõirmão do baylyo Frey Payo Corea e hum irmão de seu pay vive no Porto que chamão Francisco Corea que servia aly bem V.A. nas ordenanças e primo do licenciado Antonio Corea asy que por todas vyas V.A. se deve de servir delle, e sera boom hum alvara pera alguns omiziados que melhor serviram V.A. a que a outrem. Perdoe-me V.A. de o emportunar com tamaha carta porque todo faço porque desejo de em todo servir. Noso Senhor a vyda e reall estado de V.A. guarde e prospere por muitos anos. Desta cydade de Belonha a xx dias de dyzembro de b^cxxix.

Christovam Leytam

Original holographe

CC. I-44-42

²⁰ os rajouté au-dessus de la ligne.

V

CRISTÓVÃO LEITÃO A CHARLES QUINT
de Guimarães, 9 abril 1532

Senhor,

Deus sabe quanto tempo ha que desejo servir a Vosa Magestade e nunca vy ho tempo pera iso que quando soube que se ya a coroar e mais porque diziam que Christãos e Turcos trabalhavam por que nam ouvesse affecto, e eu detriminei com licença ou sem ella de me achar em aquella batalha que qua se fazia tam espantosa e ffuy a elRey e pidi-lhe licença pera isso que cuidaria niso, e de hy a huns dias mandou-me chamar e eu primeiro que me falase disse : Senhor, eu vos demando hũa coussa que V.A. me avya de rogar que a fizesse e dar-me despessa e eu quero ir a mynha a ver hũa cousa que a tanto tempo que se nam vyo pera vir contar a V.A. o que se lla pasar. Respondeo-me que esperava hum coreo e que ho leixase vir. E daquele dia a hum mes veo o coreo e esperei cinco dias e vendo-me elRei cada dia nunca me disse nada e quando aquilo vy cheguei-me a elRei : Senhor, ho coreo he vindo e o Emperador pasa. Se V.A. quer escprever ao Emperador que vou com vosa licença, far-me-a merce. Disse : sy, beiyai-lhe as mãos, e o secretario fez a carta.

Ho infante dom Luis deteve-me muito com hũas justas que aly fez que ffoy causa de nam chegar a Barçelona primeiro que partisse Vossa Magestade, e acabando-as fui presente ho infante e muitos beijar a mão a elRei e se mandava algũa cousa pera Vosa Magestade. Tomei-lhe a mão e beije-lhe a sem me falar palavra e parti-me com dous cavalos e hũa faquina e duas azemalas e oyto homens e chegei a Medina onde achei ho tesoureiro da Emperatriz que me fez pasar os cavalos e direitos e me ffez yr por as postas por alcançar Vosa Magestade. E fy-lo assy e cheguei a Barçelona onde estava dom Antonio fylho do marques de Façes pera embarcar e fui-me naquele navio e os meos quando vierom nam me acharom nem em que embarcar os cavalos e derom tudo quaes e de graça, que foy causa de eu la nam andar tam bem a cavalo como eu ja andei. E porque eu nam pedira a elRei mais licença que ate Vosa Magestade ser coroado e por ver de que maneira ma dera nam me atrevi de andar lla mais. Eu pidy licença a Vosa Magestade hum dia antes que partise e fui alcançar a Infanta e fui-me com ella ate Torm.

E amdando em Belonha soube que ho cardeall Ffernes tinha em Portugall dous mosteiros e çertas igreyas que fforom de hum seu ffamiiar e de direito erom seus. Fuy falar com ele sobre eles pera hum ffilho que tenho de xb anos e o cardeall emformou-se de quem eram pelo embaixador Bras Neto que la andava e por hum gyntill homem do Papa portuges e disse-me que era muito contente de mos dar pera meu filho e avya-lhe de pagar çerta pensam. Amostrei as bulas ao embaixador e pareço-lhe bem. Trouxe tudo a elRei e mety tudo nas mãos de quem me ele mandou.

E quando, senhor, cheguei, elRei estava em hũa sala presente muita gente. Fuy e beije-lhe as mãos. Olhou-me como homem que nunca me vira sem outro gasalhado, soemdo seu pay e elle deitar-me senpre ho braço per cyma. Andei primeiro hum mes que me quisesse ouvir e ouvio-me presente a Raynha. Perguntou-me se lhe trazia carta de Vosa Magestade. Disse-lhe que lhe trazia hũa que me dera em Plazença, que lh'ouvera de mandar com hum mesegeiro que lhe eu mandara e quando pidy licença a Vossa Magestade que foy hum dya ante que Vosa Magestade partisse, e contei-lhe o que me Vosa Magestade disera e assy o que me mandara dizer em Genoa por ho sacre-

tario Covos e contei-lhe todo o que vyra e o que me pareçera e do voso conselho quam sacreto era, do que se maravilhou. E emtam lhe disse dos beneficios que ho cardeall me dera. Mandou-me que desse todo a hum doutor e que nom falasse nos mosteiros e das igrejas seguise mynha justiça, e isto presente o infante dom Luis, e eu lhe disse que se Sua Alteza os quissese pera algum seu irmão que eu ho averia em boa ventura mas pera os dar a quem lhe nom tynha tanto serviço ffeito como eu que me agravava e que Sua Alteza mos farya perder mas ho cardeall nam os perderya pois eram seus, porque elle me dissera : Eu sam hum dos mais amçiãos cardeaes que aqui ha e se elRei m'agrar o que eu nam espero agravara a todos. E depois de lhe dizer que se acordava mall dos serviços de muitos annos que fezera ao Catholiquo Rei seu avoo e que me dissera em Barçelona que tornase com Sua Alteza, que elle era lenbrado do serviço que lhe fezera em seu regno de Napoles mormente na defensam de Pisa que elle me fartaria, que elRei seu filho nam me avia de fartar, presente ho comendador Cabanyinha e o capitam Solazar da Pedrada. E dei-lhe a carta de Vosa Magestade e eu lhe disse sobre que era.

Respondeo-me presente ho inffante : Ffostes servir ho Emperador e vyndes-me pidir merces. E logo em esta ora em Lixboa eu vym a cassa do voso embaixador e lhe disse todo como passava, de que ffoy muito espantado. E depois de me trazer ally quatro meses me ffuy pera mynha cassa que he na cidade do Porto e comecei de por os monitorios nas igrejas. Mandou-me logo chamar a Montemor e aly e em Evora me trouxe outro tanto sem me querer dizer pera que me chamava. E depois tornou-me a mandar que nam ffallasse em duas das igrejas. Fui-me acabar de por os monitorios nas outras, tendo-me dado ho conde Luis da Silveira hũa portarya assignada por elle que seguise mynha justiça nas outras igrejas. Como ho soube, manda ao corregedor d'Antre Douro e Minho que me prendesse em ferros e me levassem ao castelo de Guimarães. E mandou hũa carta ao alcaide-mor que he ho mor imygo que tenho que me tevesse a bom requado e elle assy ho fez e faz que a sete meses que me tem dentro em hum alyube que nam vejo soll nem lua nem ouço syno nem relogyo nem como nem faço nada senom com lume que outra luz nam tenho, e fechado de quatro chaves. E manda agora que desista dos benefycios do cardeall Ffernes porque elle nam pode cabar com ho cardeall e que obrige minha fazenda. E diz Fernamd'Alvarez que esta fyança he pera que eu nam fuga como que sam eu judeu que ei de ir a Gulffo e tem-me tomado mynha fazenda e depossitada e huns casaes e azenhas que tenho de que comya me mandou embargar pera mais me atrebular, parecendo-lhe que com fome me rendese, e eu como quer que çerquei e fui çerquado soffro isto porque espero em Deus que Vosa Magestade me tire deste cativoiro porque eu por vos servir nam devia de vir a menos mas antes devia d'aver em toda parte mais honras e merçes.

Beijar-lhe-ei as mãos escprever-lhe sobre mynha soltura assy do corpo como dos beneficios e venha a carta ao voso embaixador que lha dê e aja a reposta e me mande ho despacho se for pera iso porque minha molher vendo ho mao tratamento que me davom se socoreo a Emperatriz e Ssua Magestade escpreveo emcaregadamente a elRei hũa carta e outra a Fernamd'Alvarez que a procurase, a quall carta Fernamd'Alvarez nam quis dar a elRei e o meu mesegeiro lho requeria cada dia, e socoreo-se ao voso embaixador que tambem lho lembrava e nom se deu a elRei de que ho embaxador ffoy muito espantado.

Assy, senhor, que isto esta tam danado que se Vosa Magestade me nam socore eu nam poderei ser despachado porque ho conde de Vymioso diz a elRei e a quem o quer ouvir que eu meu ffui a Ytalia e que disse mall d'elRei e do regno e que me tornei qua. Vosa Magestade sabe a verdade disso e com a verdade e lealdade que eu senpre ate aqui tive me ajude Deus.

Sem me ffazerem o que meus serviços mereçem prazera a Deus que elle a Vosa Magestade como Deus da terra me daram ho galardam delles. Noso Senhor a vida de Vosa Magestade e seu empiriall estado guarde e prospere por muitos annos e lhe cumpram seus vertuosos desejos e o traga cedo a Espanha. Deste castelo de Guimarães a ix d'abril de 1532 annos.

signé : Christovam Leytam

Adresse : Para o Emperador

Original

Simancas, Estado 369, d. 201.

VI

LETTRE DE CONFIRMATION DE D. JOÃO III

Lisbonne, 8 février 1527

Dom Joam etc., a quamtos esta minha carta virem faço saber que por parte de Christovam Leitam me foy apresemntada hũa carta d'elRey meu senhor e padre que samta gloria aja de que ho theor tall he :

Dom Manuell por graça de Deus Rey de Portugall e dos Algarves d'aquem e d'alem maar em Africa, senhor de Guine e da comquista, navegaçam e comercio d'Ethiopia, Arabia, Persya e da Imdia etc., a quamtos esta nosa carta virem fazemos saber que a nos dise ora Christovãao Leitam noso coronell que do concelho de Paiva e Bemviver pello Douro acima da parte d'alem e d'aquem ate Sam João da Pesqueira pescavam muitas pessoas em pesqueiras e outras algũas armadilhas poucas por bem da terra ser muito fragosa e nam se poderem per ello aproveitar das mais armadilhas. E que destas com que asy pescam nam nos pagavam dizima do pescado que nellas e com ellas tomavam como obrigados eram pagar e do dito limite do concelho de Paiva e Bemviver pera baixo ate foz pagavam. Pedimdo-me que lhe fizesemos das ditas dizimas merçe porquamto elle as queria requerer e demandar por nosa parte. E visto per nos seu dizer e pedir, avendo respeito a seus serviços e queremdo lhe fazer graça e merce per esta presemte nosa carta nos praz lhe fazer das ditas dizimas dos ditos pescados merçe e de quaesquer outros direitos que dos ditos pescados nos pertemçem asy e pella maneira que os pagam estes outros dahy pera baixo se os direitos no-llos devem pagar. E esto quamto a nos de direito pertemçem e lhos daar podemos. Noteficamo-llo asy a todas nosas justiças, ofeçiaes e pessoas a que esta nosa carta for mostrada. E ao noso contador da çidade do Porto e a outro qualquer a que o conhecimento desto pertencer e lhe mandamos que ouçam a dito Christovãao Leitam com os moradores dos ditos concelhos e outras quaesquer pessoas que no lemite do dito rio de hũa parte e d'outra vem pescar sobre a dita dizima e direitos que diz nos pertemçerem, tyrando sobre o dito caso qualquer inquiriçam que hao caso tirar e pertemçer judiçialmente como for direito, julgando sobre ello o que acharem o que he justiça, damdo apelaçam e agravo as partes nos casos que ho direito outorga. E achando-se

per fim da dita demanda que a dita dizima e direitos nos pertemçem, façam meter em pose deles o dito Christovam Leitam porque nos lhe fazemos delles doaçam e merçe em sua vida asy e pella maneira que nos pertemçem e lhos daar podemos como dito he. E por sua goarda e nosa lembrança lhe mandamos daar esta per nos asinada e aselada do noso sello pendemte. Dada em a nosa çidade d'Evora a xxj dias de janeiro — Alvaro Neto a fez — anno do nasçimento de Nosso Senhor Jhesu Christo de mill e b^cxx. E estes direitos de que lhe asy fazemos merçe seram somente a dizima dos ditos pescados e esto se atee aquy nam andaram em arremdamento nem se arrecadaram pera nos.

E no fim da dita carta estam hũas regras pello dito senhor asinadas que dizem : E pella sobredita maneira fazemos doaçam e merçe ao dito Christovão Leitam da dizima do pescado e direitos que nos dele pertençem desde Sam Joam da Pesqueira pello Douro acima da parte d'alem e d'aquem ate Miranda do Douro e asy do pescado que se tomar em todos os rios que no dito Douro entram que nunca nos pagaram. e esto se nos de direito pertemçem e lhos dar podemos, tiramdo as sisas. Feita em Evora a iiij dias de fevereiro — Amtonio Afomso a fez — de mill e b^cxx.

Pedimdo-me o dito Christovão Leitam por merçe que lhe confirmase a dita carta e visto per mym seu requerimento e queremdo lhe fazer graça e merçee tenho por bem e lha confirmo e ey por confirmada como se nella comtem e mamdo que asy se cumpra e goarde. Dada em a minha çidade de Lixboa a biiij dias do mes de fevereiro — Antonio Diaz a fez — de mill e b^cxxbij.

Chancelaria de D. João III, livro 30, f. 15 r-v.

LA NOBLESSE TITRÉE SOUS D. JOÃO III INFLATION OU FERMETURE ?

Au long règne de D. João III (1521-1557) correspond un vide historiographique presque total. Les débats sur la fonction sociale de l'Inquisition reposent sur des recherches documentaires minces et des présupposés idéologiques. L'acquis pour l'historien des sociétés est jusqu'ici minime. Les études sur la noblesse, qui ont fait l'objet de travaux remarquables pour le Haut Moyen-Âge, et avec H. Baquero Moreno pour le XV^e siècle, n'ont qu'à peine effleuré l'immense documentation des livres de la chancellerie royale du XVI^e siècle et des dossiers constitués par les Inquisiteurs. L'aspiration à se faire reconnaître *fidalgo* et à s'élever dans la hiérarchie nobiliaire — ambition dont se gaussait dans son œuvre théâtrale Gil Vicente — est sans doute le trait le plus apparent des mouvements internes qui affectent le corps de l'aristocratie, et à sa marge inférieure tout un monde de hobereaux miséreux et d'écuyers sans lignage qui essaient d'en forcer l'entrée.

Dans une vue d'ensemble, et la seule du genre, J. Borges de Macedo a esquissé un tableau quantitatif de la noblesse de cour sur une centaine d'années, du règne de D. Afonso V à celui de D. João III ¹. Pour les deux classes les plus élevées et au total, les chiffres sont les suivants.

ABRÉVIATIONS :

Brasões : Anselmo Braamcamp Freire, *Brasões da Sala de Sintra*, 3 vols., 2^e éd., Coimbre, 1921-1930 (réimpression, Lisbonne, 1973).

Ditos : Anon., *Ditos portuguesas dignos de memória*, éd. Hermano José Saraiva, Lisbonne, s.d.

HG : António Caetano de Sousa, *História Genealógica da Casa Real Portuguesa*, 12 vols., 2^e éd., Coimbre, 1946-1954 ; le même, *Provas da História Genealógica...*, 6 tomes en 11 vols., Coimbre, 1947-1954.

¹ Jorge Borges de Macedo, art. «Nobreza § Na época moderna», dans Joel Serrão, éd., *Dicionário de História de Portugal*, III, Lisbonne, 1968, p. 153.

	D. Afonso V	D. João II	D. Manuel	D. João III
chevaliers du Conseil	61	19	400	66
<i>cavaleiros-fidalgos</i>	550	111	—	1282
total des <i>moradores da Casa Real</i>	1092	264	894	2493

Ces décomptes sont tirés de listes de *moradores da Casa Real* dont l'exactitude serait à vérifier. Dans celle qui énumère les pensionnés de la maison de D. Manuel, sous la forme où l'a publiée au XVIII^e siècle António Caetano de Sousa ², un amalgame a été commis, d'où résulte l'anomalie ci-dessus visible : les *cavaleiros-fidalgos* dont les noms venaient à la suite n'ont pas été distingués des *cavaleiros do Conselho*. Ceux-ci, sous D. Manuel, n'étaient pas plus qu'une soixantaine ³. Leur nombre n'a donc pas augmenté sous le règne de son successeur, alors que les autres catégories, dont celle des *cavaleiros-fidalgos*, auraient été largement ouvertes. Quelque prudence qu'inspirent la composition et la rigueur des listes d'allocations ainsi utilisées, l'indicateur de tendance n'est pas récusable. Il paraît y avoir eu un gonflement dans les niveaux inférieurs de la *fidalgua* et (avec la parenthèse du règne de D. João II) une stabilité vers le haut : c'est ce que suggère l'effectif du Conseil royal.

On doit noter que le Conseil n'a rien d'un corps homogène. Les grands seigneurs hostiles aux intrusions de la bureaucratie royale y voisinent avec leurs censeurs les légistes (*letrados*) et avec des *fidalgos* de lignage et de train de vie fort divers, appelés à y siéger au vu de leurs mérites. La qualité de membre du Conseil, d'ailleurs, est essentiellement honorifique. Le Roi gouverne avec un très petit nombre de conseillers, quatre ou cinq le plus souvent, et quelquefois moins. Les affaires politiques se traitent en petit comité. Lorsqu'une question majeure est en jeu, le Roi consulte plus largement. Ainsi lors des discussions sur le maintien ou l'abandon des présides du Maroc. Les matières économiques et financières sont, pareillement, entre les mains de quelques hommes de confiance du souverain, et dans un Portugal en proie à de graves difficultés la compétence de ces experts pèse lourd.

Retrouve-t-on dans d'autres groupes de la couche sociale la plus haute des traits analogues : faible évolution numérique et absence de prise sur l'exercice du pouvoir ? On examinera ici un groupe en apparence moins hétérogène que le Conseil, celui des membres de la noblesse titrée, entendant par là les titres de duc, marquis, comte, vicomte, baron, tous représentés dans

² HG/*Provas*, II/1, p. 440-451.

³ Trente-six nominations ont été relevées entre 1509 et 1521 par le P. Francisco Leite de Faria, *Pensou-se em Vasco da Gama para comandar a armada que descobriu o Brasil*, dans *Revista da Universidade de Coimbra*, XXVI, et dans les *Separata*, n° CXI, du Centro de Estudos de Cartografia antiga, p. 37, note 128. Vingt-trois autres membres du Conseil sont connus (*ibid.*, n. 129), auxquels il faudrait ajouter quelques *letrados*.

la noblesse portugaise de l'époque ; et excluant celui de « dom », sur l'octroi et l'abus duquel on ne dispose pas, à cette heure, de dépouillements ⁴.

*

La dynastie d'Avis, au XV^e siècle, a décerné aux cadets du prince héritier ou du souverain le titre de duc. La lignée batarde des Bragance a accédé à cette dignité, elle a eu jusqu'en 1483 l'exclusive des titres de marquis, et elle a accumulé des titres de comte. Ils lui ont été restitués en 1496 par D. Manuel. Loin derrière, l'une des lignées qui ont du sang royal, la branche Meneses des Noronha, a obtenu celui de marquis et quelques-uns de comte.

Lorsque D. João III parvient au trône, fin 1521, aucun de ses cinq frères n'est titré. Le 4^e duc de Bragance est deux fois duc (de Bragance et de Guimarães), marquis (de Vila Viçosa), et quatre fois comte (de Barcelos, Ourém, Arraiolos, Neiva). D'autres rameaux issus de la maison de Bragance ont un titre comtal : le comte de Tentúgal, neveu du 3^e duc ; le comte de Vimioso, fils de l'évêque d'Évora, lui-même bâtard du fils aîné du 1^{er} duc. Quant aux Noronha, l'aîné, Meneses de patronyme, est marquis de Vila Real et deux fois comte (de Vila Real et Valença) ; son héritier est comte (d'Alcoutim). Deux titres sont venus honorer la descendance de D. João II : son bâtard D. Jorge est duc de Coïmbre, et le fils de celui-ci marquis de Torres Novas.

D. Afonso V avait créé quinze titres de comte, un de vicomte, un de baron. D. João II a créé un titre de comte (plus un autre *in partibus infidelium* pour honorer un seigneur français) ⁵, D. Manuel huit. Compte tenu des extinctions par décès, des transmissions au bénéfice de l'hérédité et des cumuls, la *nobreza de título*, à l'avènement de D. João III, comprend dix-neuf membres.

- | | |
|-------------------|---|
| Deux ducs : | 4 ^e de Bragance, D. Jaime, † 1532 |
| | 1 ^{er} de Coïmbre, D. Jorge, † 1550 |
| Deux marquis : | 2 ^e de Vila Real, D. Fernando de Meseses, † 1524 |
| | 1 ^{er} de Torres Novas, D. João, † 1571 |
| Un comte-évêque : | l'évêque de Coïmbre, ès-qualités comte d'Arganil |

⁴ Nous nous fonderons dans les pages qui suivent sur la liste des titres nobiliaires décernés entre 1298 et 1580 établie magistralement par A. Braamcamp Freire, *Brasões*, III, p. 241-440. Nous y renvoyons ici une fois pour toutes, sauf exception.

⁵ Sur René de Châteaubriand, « comte de Guazava », cf. J. Aubin, *D. João II devant sa succession*, dans *Arquivos do Centro Cultural português*, 27 (1990) [p. 101-140], p. 118-121.

Douze comtes :

1 ^{er} de Tarouca	Meneses	D. João de Meneses, † 1522
1 ^{er} de Redondo	Coutinho	D. Vasco Coutinho («comte de Borba»), † 1522
1 ^{er} de Vidigueira	Gama	D. Vasco da Gama, † 1524
1 ^{er} de Vila Nova de Portimão	Castelo Branco	D. Martinho de Castelo Branco, † 1527
3 ^e d'Alcoutim	Meneses/Noronha	D. Pedro de Meneses → 1524 Marquis de Vila Real
3 ^e d'Abrantes	Almeida	D. Lopo de Almeida, † 1529/1530
4 ^e de Marialva et 2 ^e de Loulé	Coutinho	D. Francisco Coutinho, † 1530
2 ^e de Penela	Vasconcelos	D. João de Vasconcelos, † 1543
1 ^{er} de Tentúgal	Bragance	D. Rodrigo de Melo, † 1545
1 ^{er} de Vimioso	Bragance	D. Francisco, † 1549
3 ^e de Portalegre	Silva	D. João da Silva de Meneses, † 1551
3 ^e de Feira	Pereira	D. Manuel Pereira, † 1552
Un vicomte :	3 ^e de Vila Nova da Cerveira,	D. Francisco de Lima, † 1550
Un baron :	2 ^e d'Alvito,	D. Diogo Lobo, † 1525

Figurent dans cette noblesse titrée des lignées d'authentique vieille souche, les Meneses, les Vasconcelos, et tout un lot d'illustration acquise au XIV^e siècle, voire dans le cours du XV^e, ainsi des Almeida, déjà bien insérés, des Castelo Branco (le titre ne date que de 1514), et enfin, de modeste extraction et dernier entré, Vasco da Gama. De lignages en vue dès le XIV^e siècle, et avec de grands états de service, dans la lignée des Cunha il y a eu un comte sous D. Afonso V, D. Lopo de Albuquerque (arrière-arrière petit-fils en ligne masculine de Vasco Martins da Cunha o Velho), comte de Penamacor, un des condamnés de 1484, dont le titre ne sera pas relevé.

Inégale ancienneté, assises de fortune diverses. Ni les comtes d'Abrantes famille d'administrateurs de biens de la Couronne (*vedores da fazenda real*), ni D. Martinho de Castelo Branco ni Vasco da Gama ne se rangent parmi les *senhores de terras* possesseurs de domaines fonciers dans le nord du royaume. Le recensement de 1527-1533 renseigne avec précision sur les possessions de cette noblesse seigneuriale, et sur les chiffres de population respectifs, généralement très faibles, de leurs bourgs et terres.

Le duc de Bragance surclasse naturellement les autres. Ses biens fonciers se répartissent entre le Trás-os-Montes (Bragança, Outeiro, Chaves, Montalegre), l'Entre Douro e Minho (Guimarães, Barcelos) et l'Entre Tejo e Odiana (Vila Viçosa, Borba, Vila Boim, Évora Monte, Monsaraz, Portel, Sousa, Monforte, Alter do Chão). Le comte de Vimioso aussi est propriétaire en Alentejo. Maître de Santiago, le duc de Coïmbre jouit des nombreux biens de l'Ordre. Le marquis de Vila Real a des bourgs (*vilas*) et des terres en Beira

(Almeida), dans l'Entre Douro e Minho (Valença, Caminha, terre de Valadares), en Estrémadure et en Algarve (Alcoutim). Les terres du comte de Marialva, nombreuses dans la région de Lamego, sont guettées par la Couronne ; sa fille unique, une des plus riches héritières du pays, est tenue en réserve pour un des jeunes frères du Roi, l'infant D. Fernando. Le comte de Penela, modestement loti, n'a pas de gros revenus.

Des dix-neuf titulaires de 1521, un seul survivra à D. João III, le marquis de Torres Novas, devenu entre-temps duc d'Aveiro. Neuf d'entre eux, soit près de la moitié, auront disparu en 1530. Créations et suppressions vont modifier la composition du groupe, sans toutefois en changer la physionomie. La faveur du souverain ne tombe que sur des membres de lignages avérés, et la prééminence de la famille royale parmi les bénéficiaires de titres se confirme.

*

D. João III crée quatre titres de duc et un de marquis.

1527 duc de Beja	l'infant D. Luís, † 1555
1527 comte de Barcelos →	duc de Barcelos D. Teodósio, fils aîné du duc de Bragance, † 1563
1530 duc de Guarda	l'infant D. Fernando, † 1534
1533 marquis de Ferreira	le 1 ^{er} comte de Tentúgal, † 1545
1535 duc d'Aveiro	le marquis de Torres Novas

En 1537, le titre de duc de Guimarães passe par mariage de la maison de Bragance dans la famille royale : l'infant D. Duarte épouse la sœur de D. Teodósio, 5^e duc de Bragance, 3^e duc de Guimarães, qui apporte en dot ce dernier titre.

On remarque que ces nominations touchent exclusivement des membres de la dynastie : deux infants frères du Roi, puis un troisième ; deux Bragance ; et par un soin vraisemblable d'équilibrage, le petit-fils de D. João II. La lignée du fondateur de la dynastie, D. João I^{er}, est ainsi seule privilégiée. Les Noronha en perte d'influence ne bénéficient pas d'élévation à ces sommets de la hiérarchie nobiliaire. Mais on doit aussi remarquer que deux des titres seront éteints avant la fin du règne : celui de marquis de Ferreira à la mort du 1^{er} comte de Tentúgal en 1545, et celui de duc de Coïmbre, que le duc d'Aveiro ne cumulera pas à la mort de son père en 1550.

Dans la création de titres de comte, D. João III a été moins généreux que D. Manuel : il n'en crée que quatre, auxquels s'ajoutent deux titres *rétablis.

1525	Linhares	D. António de Noronha	† 1551	Noronha
1525	Prado	D. Pedro de Sousa	† 1555	Sousa
1528	*3 ^e Monsanto	D. Pedro de Castro	† 1529	Castro
1532	Castanheira	D. António de Ataíde	† 1563	Ataíde
1532	Sortelha	D. Luís da Silveira	† 1533	Silveira
1556	*4 ^e Odemira	D. Sancho de Noronha	† 1576/77	Bragance

Il y a eu au cours du règne transmission du titre épiscopal de comte d'Arganil (1545), de neuf titres de comte et du titre de baron.

2^e Redondo (1523) → 3^e Redondo (1549).

3^e Alcoutim (1525/1528. Lorsqu'en 1543 le comte devient 4^e marquis de Vila Real, il conserve le titre, d'héritier direct).

2^e Vidigueira (1526).

5^e Marialva et 3^e Loulé (passent à l'infant D. Fernando, † 1534).

3^e Alvito (1541. Vacant depuis 1525).

2^e Vimioso (1550).

3^e Portalegre (1551).

2^e Tentúgal (1556. Vacant depuis 1545).

2^e Linhares (1556. Vacant depuis 1551).

4^e Feira (1556. Vacant depuis 1552).

En revanche, sept titres de comte ne sont pas transmis, — dont deux des quatre **créés par D. João III lui-même, et un des deux titres *rétablis.

1522	Tarouca
1527	Vila Nova de Portimão
1529	*Monsanto
1530	Abrantes
1533	**Sortelha
1543	Penela
1555	**Prado

D'autre part, le titre de comte de Marialva s'est éteint en 1534 avec la mort de l'infant D. Fernando et de sa femme D. Guiomar, fille du dernier comte, sans postérité.

A la mort de D. João III, en 1557, il y a seize nobles titrés.

Trois ducs :	Bragance et Barcelos
	Aveiro
	Guimarães
Deux marquis :	Vila Real
	Torres Novas

Un comte-évêque :	Arganil
Neuf comtes :	2 ^e Vidigueira (1526)
	1 ^{er} Castanheira (1532)
	2 ^e Vimioso (1550)
	3 ^e Redondo (1549)
	3 ^e Portalegre (1551)
	2 ^e Tentúgal (1556)
	2 ^e Linhares (1556)
	4 ^e Odemira (1556)
	4 ^e Feira (1556)
Un baron :	3 ^e Alvito (1541)

Il y a donc quatre titres de comte de moins qu'en 1521. Quant à celui de vicomte, à la mort de D. Francisco de Lima, en 1550, il n'a pas été transmis (son fils sera 4^e vicomte en 1566).

*

Les nouveaux titres de comte ont été créés deux par deux, à l'automne 1525 et en mai 1532. Pour la seconde fournée, le lien est patent entre les deux nominations. D. António de Ataíde, ami de jeunesse et conseiller favori du Roi, devenant comte de Castanheira, D. Luís da Silveira, l'ancien mentor et favori évincé, prend le titre de comte de Sortelha, que le Roi lui avait conféré en 1527, sous condition qu'il ne le porte qu'à partir de l'été 1532 ⁶.

Pour la première fournée, on est tenté de supposer un même souci d'équilibre entre deux clans. L'honneur accordé au comte de Linhares, que le 2^e marquis de Vila Real son frère réclamait en vain pour lui dès 1514, n'est pas sans rapport avec son dessaisissement, survenu à la même époque, de la charge de Secrétaire Royal (*escrivão da puridade*), en faveur de son neveu D. Miguel da Silva ⁷, alors étoile montante de l'entourage joannin. Mais on ne voit pas par quel motif sa nomination au titre de comte entraînerait celle du comte de Prado. Peut-être l'élévation d'un Noronha est-elle compensée par celle d'un Sousa, c'est-à-dire d'une lignée intimement liée à la maison de Bragance.

Dans plusieurs cas, la transmission du titre intervient après un long délai. Est-ce politique délibérée de l'autorité royale ?

⁶ *Brasões*, III, p. 397. Sur la haine de D. Luís da Silveira envers D. António de Ataíde, cf. *Ditos*, n° 938 et 939. Selon les *Anedotas portuguesas e memórias da Corte quinhentista*, éd. Christopher C. Lund, Coïmbre, 1980, p. 72, la nomination de D. Luís aurait été faite à l'instigation de D. António.

⁷ *Brasões*, III, p. 389.

Le titre de 2^e comte de Tentúgal a été vacant de 1545 à 1556. Un procès mettant en cause les droits de D. Francisco de Melo avait suspendu sa nomination. Son neveu D. Diogo de Melo prétendait à la succession ⁸. Un agrément passé en 1553 n'arrangea sans doute pas tout, puisque le comte ne fut nommé qu'en 1556.

C'est pour une raison similaire que le titre de baron d'Alvito resta inoccupé de 1525 à 1541. Le 2^e baron, D. Diogo Lobo, avait survécu à son fils aîné. Le fils de ce dernier fit valoir ses droits contre son oncle, D. Rodrigo Lobo, de sorte que celui-ci, qui dès 1525 avait succédé au 2^e baron comme *vedor da fazenda real* dut attendre seize ans que le procès vienne à son terme avant d'entrer en jouissance du titre nobiliaire ⁹.

La vacance du titre de comte de Linhares de 1551 à 1556 fut pareillement due à un problème familial. Ses mœurs dépravées barraient à l'aîné du 1^{er} comte, D. Inácio de Noronha (marié à une sœur du 2^e comte de Vidigueira) l'accès au titre. Mais il ne renonça à ses droits, au bénéfice de son cadet, qu'en décembre 1555 ¹⁰.

L'héritier du comte de Prado était lui aussi un mauvais sujet. On l'envoya en Inde. Le petit-fils de D. Pedro de Sousa hérita de la «maison» de son grand-père, mais point du titre ¹¹.

Les extinctions de titre, nombreuses, dans les premières années du règne, n'étaient pas la conséquence d'embarras de cet ordre. Leur arrière-plan fut politique.

Le comte de Tarouca avait été un des hommes de confiance de D. Manuel. Son fils aîné, D. Duarte de Meneses, gouverneur de l'Inde de 1521 à 1524, ne rentra au Portugal que pour y être tenu de longues années en prison. Il était une des grandes victimes de la révolution de palais qui marqua l'avènement de D. João III, et dont Vasco da Gama, successeur de D. Duarte en Inde, était l'un des inspireurs ¹².

L'élévation de D. Martinho de Castelo Branco au rang de comte de Vila Nova de Portimão, en 1514, avait provoqué de graves remous. La coterie qui s'agitait autour du prince héritier avait eu en lui, dans les années suivantes, un redoutable adversaire ¹³. Aussi n'est-il pas étonnant que, mis à l'écart depuis 1522, il n'ait pu en mourant assurer la transmission du titre à son fils.

⁸ Cf. ci-après, p. 382, note 28.

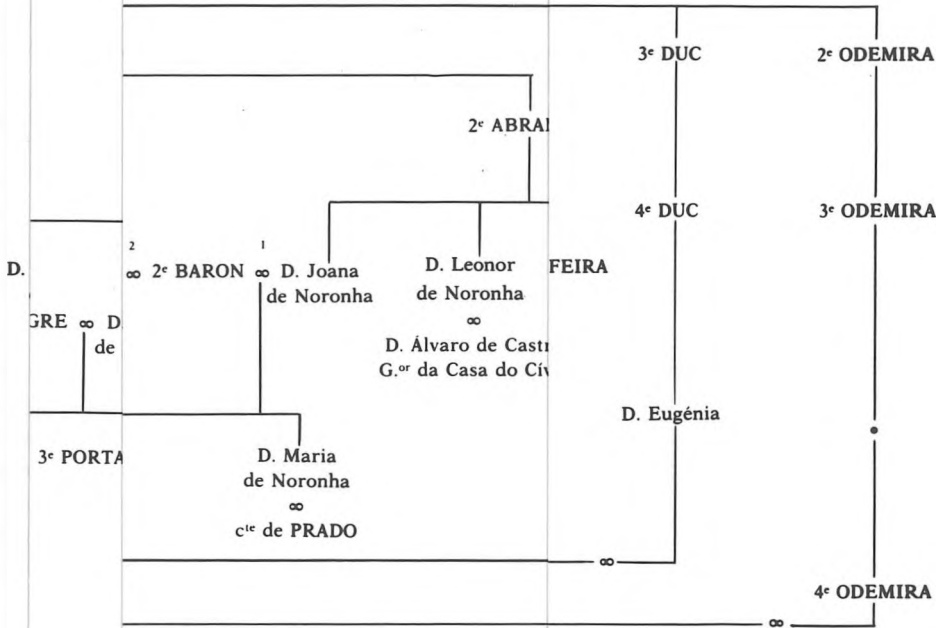
⁹ HG, XI, p. 498.

¹⁰ *Brasões*, III, p. 412.

¹¹ HG, XII/2, p. 126, 128.

¹² Cf. J. Aubin, *Les frustrations de Duarte Pacheco Pereira*, 130.

¹³ Cf. J. Aubin, *Vieille noblesse et temps nouveaux* (à paraître dans le volume II du présent recueil).



Le 3^e comte de Monsanto (cousin germain du 1^{er} comte de Linhares) ne le devint que sur le tard, quand fut morte, octogénaire, D. Joana de Castro, sa mère, sœur du 2^e comte, de qui elle avait hérité, à défaut du titre, la seigneurie et les domaines. Lorsqu'il mourut, dès l'année suivante, son fils D. Luís de Castro devint un pion dans les stratégies matrimoniales de D. João III. Le Roi se proposa de le marier à D. Isabel de Lencastre, jeune nièce du 4^e duc de Bragance, et de lui donner à cette occasion établissement de comte. Mais la combinaison n'aboutit pas, et il ne fut plus question d'établir D. Luís, qui épousa ensuite une fille de D. António de Ataíde, le 1^{er} comte de Castanheira ¹⁴, cependant qu'en 1542 D. Isabel de Lencastre épousait son cousin germain D. Teodósio, 5^e duc de Bragance ¹⁵.

Le titre de comte da Sortelha décerné à D. Luís da Silveira avait tout le caractère d'une distinction *ad hominem*. Il ne parut pas justifié de la reporter sur son fils D. Diogo da Silveira (qui ne l'obtiendra qu'en 1570).

Le vieux comte de Penela emporta son titre avec lui. Ce survivant du règne de D. João II ne fut pas très en crédit dans la nouvelle cour. Une querelle de préséance avec le comte de Vimioso lui valut d'être disgracié ¹⁶. Peut-être aussi fut-il victime de ses liens avec les Almeida, envers lesquels D. João III, pour une raison qui reste à découvrir, manifesta une tenace animosité. Il se refusa à octroyer à D. João de Almeida, fils aîné du 3^e comte, le titre familial. Pis, D. João s'étant expatrié en France, il menaça de donner son patrimoine «à qui bon lui semblerait» ¹⁷.

Les exemples qui précèdent ne sont que quelques-uns parmi ceux qui témoignent de la fermeté de D. João III, nonobstant son caractère indécis, envers les membres de la noblesse titrée. Il sanctionne avec rudesse ses écarts. Elle n'est ni le groupe social économiquement le plus riche, ni, tenue en lisière, le plus influent politiquement. Ses préjugés et ses mœurs sont ceux de la *fidalgua* toute entière. Elle tient à s'en distinguer par sa hauteur, et par les prérogatives de l'étiquette, qui lui donnent le pas, au palais et à l'église. L'orgueil du rang commande ses attitudes, et provoque parfois ses infortunes.

Le cas est notoire du marquis de Torres Novas, incarcéré au château Saint-Georges de Lisbonne, pour avoir prétendu à la main de D. Guiomar, la riche héritière du comte de Marialva, qu'on réservait à l'infant D. Fernando. L'affaire dura des années, car le marquis excipait de promesses qui entraînaient l'intervention de la juridiction ecclésiastique. Elle avait suscité l'effervescence des *fidalgos* clients des Marialva, et le duc de Coïmbre, père

¹⁴ HG, XI, p. 546.

¹⁵ HG, VI, p. 23-24, 61 ; *Ditos*, n° 863.

¹⁶ HG, X, p. 325-326 ; XII/1, p. 60 ; *Ditos*, n° 335. Une discussion de préséance avec le comte de Marialva, *Ditos*, n° 1047.

¹⁷ *Aneodotas Portuguesas*, p. 117, 119. Recours de D. João de Almeida à Charles Quint en 1532, cf. Manuel Fernández Álvarez, *Corpus documental de Carlos V*, I, Salamanque, 1973, p. 354.

du marquis, avait été banni de la cour, «afin d'éviter les rixes entre gens des deux maisons»¹⁸.

Victime de la hiérarchie non dite qui fonctionnait à travers la classe aristocratique, les Alvito eurent leur part du courroux royal. Une aventure sentimentale se noua entre la fille du 3^e marquis de Vila Real et D. João Lobo, fils du 3^e baron, qui pensa épouser. Son père en fit les frais. Les barons d'Alvito ne sont pas de lignage (sinon par l'aïeule dont ils ont pris le patronyme). Leur aïeul, un légiste au service de la Couronne, accéda au titre en 1475, au moment où D. Afonso V, prétendant au trône de Castille, distribuait à foison honneurs et privilèges. Lorsque soixante-dix ans plus tard son arrière-petit-fils compromet une Vila Real et prétend l'épouser (cependant qu'on la destine au duc d'Aveiro, de beaucoup plus âgé), l'inégalité des conditions soulève l'indignation de la parenté de la jeune imprudente. Chapitrée, elle déclare aux canonistes venus l'interroger que, arrière-petite-fille d'un duc et de la famille qu'on sait, elle n'a jamais songé à «ce garçon». Coupable de n'avoir pas surveillé son fils, le 3^e baron est mis en résidence surveillée à Soure, de 1546 à 1548. Pour le jeune homme la sanction tombe au début de 1547 : il est banni pour dix ans au Brésil¹⁹.

C'est une autre sorte de défi qui cause des ennuis au 2^e comte de Portalegre, lorsque son remarquable frère, D. Miguel da Silva, s'enfuit à Rome, où il deviendra cardinal, dignité que le Roi entend monopoliser, au Portugal, en faveur des infants. Le 2^e comte est détenu de l'été 1542 à janvier 1543²⁰. Un de ses fils, ayant passé outre à l'interdiction de correspondre avec le fugitif, a été mené à la Tour de Belém en février 1542. L'infante D. Maria, fille du Roi, partant se marier en Castille avec le futur Philippe II, sollicite et obtient, en octobre 1543, sa libération. Celle-ci toutefois n'a lieu qu'en avril 1544. La détention est commuée en service forcé au Maroc²¹.

Des susceptibilités de point d'honneur dressent les uns contre les autres les membres de la noblesse titrée. Elles sévissent au sein du Conseil entre les comtes de Vimioso et de Castanheira²². Les vieilles aigreurs entre

¹⁸ HG, III, p. 239-240. Antônio de Castilho, «A Crónica de D. João III», dans *Arquivos do Centro Cultural Português* (Paris), II (1970), p. 317-403 ; Francisco de Andrade, *Crónica de D. João III*, éd. Manuel Lopes de Almeida, Porto, 1976, liv. I, ch. 12, p. 26 ; Fr. Luís de Sousa, *Anais de D. João III*, éd. M. Rodrigues Lapa, Lisbonne, 1951, I, p. 12.

¹⁹ *Brasões*, III, p. 402-407. D. João Lobo s'était enfui à Tanger, cf. *Ditos*, n° 355, 359. Il ne semble pas avoir été au Brésil. Il deviendra sans problème 4^e baron à la mort de son père.

²⁰ Dom Charles-Martial de Witte, *La correspondance des premiers nonces permanents au Portugal 1532-1553*, II, Lisbonne, 1980, p. 401, 407. Sur D. Miguel, cf. Sylvie Deswarte, *La Rome de D. Miguel da Silva (1515-1525)*, dans *O humanismo português 1500-1600*, Lisbonne, 1988, p. 177-309.

²¹ Cf. Andrade, *Crónica*, liv. III, ch. 82, p. 837-839. Pero de Alcáçova Carneiro, *Relações*, éd. Ernesto de Campos de Andrade, Lisbonne, 1937, p. 315-317. Fr. Luís de Sousa, *Anais*, I, p. 168.

²² Castilho, *Crónica*, l.c., p. 358. Pero de Alcáçova, «Autobiographie», dans *Relações*, p. XIV.

Noronha et Bragance ressurgissent dans les propos qu'échange le comte de Linhares avec le comte de Vimioso et le comte de Tentúgal ²³. Encouragée par le pouvoir royal, ménagée par lui, la fusion s'opère par mariages entre les familles titrées de sang inégal et d'ancienneté relative. Au plan des personnes, ces apparentements sont souvent conflictuels. Les unions entre cousins germains, fréquentes, visent à les réduire en palliant la dispersion du patrimoine. Dans les limites que cernent divergences d'opinions et appétits matériels, les croisements répétés n'en définissent pas moins la cohésion du groupe social. Le réseau de ses combinaisons matrimoniales dans la première moitié du XVI^e siècle, peut inclure tous les titrés (à l'exception cependant des Castelo Branco), ainsi que le montre le tableau ci-joint. Ils sont tous en relation de gendres, beaux-frères et cousins ²⁴.

*

Parmi les cadets de grandes maisons qui n'ont droit, au mieux, qu'à l'appellation de «dom», les mésalliances ne sont pas rares, soit qu'ils chassent la dot dans une famille de moindre condition flattée d'entrer dans la noblesse, soit qu'ils se laissent descendre dans l'échelle sociale. Dans le milieu fermé qu'est la noblesse titrée, où la tendance endogamique est forte, il est rare qu'on se marie au-dessous de son rang. Le 1^{er} comte de Vimioso se juge déshonoré parce que son héritier (le futur 2^e comte) épouse la fille du majordome de la Reine, un Espagnol de médiocre illustration ²⁵. On ne trouve sous le

²³ *Ditos*, n° 42, 1348.

²⁴ Ont relation de beau-père à gendre :

1 ^{er} Vimioso	2 ^e Vidigueira
1 ^{er} Portalegre	1 ^{er} Linhares
2 ^e Portalegre	2 ^e Linhares
1 ^{er} Tentúgal	3 ^e Portalegre
3 ^e Portalegre	4 ^e Odemira
4 ^e duc de Bragance	2 ^e Tentúgal
2 ^e Abrantes	{ 4 ^e vicomte de Vila Nova de Cerveira
1 ^{er} Tarouca	
	3 ^e Abrantes
	3 ^e Feira

Sont beaux-frères :

1^{er} Vimioso — 2^e Portalegre — 1^{er} Tentúgal
 3^e Portalegre — 2^e Tentúgal
 3^e Redondo — 2^e Vimioso — 2^e Vidigueira
 4^e Feira — 3^e Alvito
 2^e Alvito — 3^e Abrantes — 3^e vicomte de Vila Nova de Cerveira
 2^e Alvito — 1^e Sortelha
 1^{er} Linhares — 2^e Portalegre

²⁵ *Anedotas Portuguesas*, p. 198.

règne de D. João III, que deux infiltrations roturières, venues de la haute administration royale : le 2^e comte de Linhares a épousé la fille d'un grand-trésorier, et le petit-fils du comte de Tentúgal (celui qui ne réussit pas à hériter du titre) épouse la fille du Secrétaire d'État.

Le mariage Linhares est un mariage d'argent. En 1530, le 1^{er} comte engage son fils D. Francisco — le cadet il est vrai — à D. Violante de Andrade, âgée de huit ans. Elle est fille de Fernando Álvares de Andrade, *tesoureiro-mor* et *escrivão da fazenda real*, membre du Conseil, un de ces personnages sortis de peu (*de fracos princípios*), enrichis dans les coulisses du pouvoir et devenus des puissances. Dans les actes, sa femme est nommée Isabel de Paiva, sans le *dona* de politesse. Mais la fillette est déjà D. Violante : elle est «donzelle de l'Impératrice»²⁶. Comme il portait le patronyme d'une très illustre famille de Galice, Fernando Álvares, lorsque dans les années 1530 il fit «reconnaître» par le Roi sa qualité de *fidalgo*, passa pour être de lignage galicien, ce qui était très prisé. On ne sait pas si c'est en raison de ce mariage que D. João III, en 1556, enjoindra au rédacteur du brevet du 2^e comte, de ne pas lui donner la qualité de parent du Roi²⁷.

Le mariage Melo est, du côté de la mariée, à la fois un mariage d'argent et d'ambition. D. Álvaro de Melo, fils aîné du 1^{er} comte de Tentúgal, 1^{er} marquis de Ferreira, qu'il précéda dans la tombe, laissait un fils en bas âge, né en 1538. En 1543, il fut «marié» à D. Maria de Alcáçova, fille de Pero de Alcáçova Carneiro, née en 1540. C'est au nom de ce petit gendre qu'après la mort du comte-marquis, en 1545, Pero de Alcáçova Carneiro, le *Secretário*, fit contester les prétentions de son oncle D. Francisco Manuel de Melo²⁸. En prêtant la main à ce mariage, la parenté maternelle de l'orphelin (sa mère était fille du 2^e comte de Portalegre) pensait probablement prendre des assurances sur l'avenir. De fait, Pero de Alcáçova obtint pour son gendre une grande partie de l'héritage, dont, faute de puissants protecteurs, il eût sans doute été dépossédé.

Vers la même époque, Pero de Alcáçova Carneiro maria une autre de ses filles au petit-fils du 3^e vicomte de Vila Nova de Cerveira, qui devint en 1573 le 5^e vicomte. La manière dont il mit la main sur la seigneurie de Figueiró et Pedrógão, qui avait jusque là été aux Vasconcelos, n'est pas moins révélatrice de ses ambitions. Rui Mendes de Vasconcelos, dernier de sa maison, n'avait de son mariage avec une sœur de Pero de Alcáçova, que deux filles. La première se maria, sans le consentement paternel, avec un sien cousin,

²⁶ HG/*Provas*, III/2, p. 175-197. *Brasões*, III, p. 416-417, et II, p. 254-255. *Ditos*, n° 875. Sur Fernando Álvares de Andrade, cf. Braamcamp Freire, *Vida e obra de Gil Vicente*, 2^e éd., Lisbonne, 1944, p. 244-246, et l'introduction de Manuel Lopes de Almeida à la *Crónica* de Francisco de Andrade.

²⁷ *Ditos*, n° 867.

²⁸ HG, X, p. 104-107 ; HG/*Provas*, V/2, p. 184-202. Pero de Alcáçova, «Autobiographie», *l.c.*, p. XIX.

Diogo de Sousa, *fidalgo* de bon sang mais décavé. Rui Mendes, furieux, essaya de placer la seconde dans la famille du tout puissant comte de Castanheira. Le comte refusa, par égard pour le *fidalgo* honorable qu'était Diogo de Sousa, de se prêter à une machination qui eût depossédé la fille aînée. Pero de Alcáçova n'eut pas de ces scrupules de gentilhomme. Il maria son propre fils à la riche héritière qu'était sa nièce, nonobstant une grande différence d'âge entre les deux cousins : le garçon avait douze ans quand elle en avait vingt-neuf. Bien placé pour obtenir de D. João III une dérogation à la Loi Mentale (en vertu de laquelle les seigneuries sans héritier mâle revenaient à la Couronne), Pero de Alcáçova fit en 1557 passer aux Carneiro Figueiró et Pedrogão, qui rapportaient 700.000 réis de revenu ²⁹.

La fermeture de la noblesse titrée sous D. João III, n'était pas favorable à l'annoblissement, si influent fût-il, si riche soit-il devenu, d'un homme sans lignage, tel que Pero de Alcáçova, dont les grands-parents étaient des «bourgeois» (*cidadãos*) de Porto et de Lisbonne. Il en alla de même sous D. Sebastião, dont le règne fut à cet égard aussi strict que celui de son grand-père. Cependant qu'il rétablissait trois titres (2^e comte de Sortelha, vacant depuis 1533 ; 3^e comte de Atouguia, vacant depuis 1498/1499 ; 4^e vicomte de Vila Nova da Cerveira, vacant depuis 1550) et que celui de comte de Linhares était en 1574 laissé sans titulaire, D. Sebastião ne créa qu'un seul titre, celui de comte da Calheta, en août 1576, en faveur de Simão Gonçalves da Câmara, en raison, disait la *carta régia*, des services rendus par son défunt frère Luís Gonçalves da Câmara, qui avait été précepteur et confesseur du Roi ³⁰. En fait la nomination faisait pendant à la disgrâce d'un autre frère, Martim Gonçalves da Câmara, le favori tout-puissant et haï, qui avait été éloigné en mai 1576.

En 1581, sous Philippe II, Pero de Alcáçova Carneiro fut fait comte da Idanha.

²⁹ Sur l'affaire, on a la version de Pero de Alcáçova, «Autobiographie», p. XVI-XVII, XIX-XX, et les protestations fameuses de Antônio Pereira Marramaque, champion des droits traditionnels de la noblesse de lignage authentique, dans sa «Lettre à Pero de Alcáçova Carneiro sur le majorat de Figueiró» (éd. Antônio Dias Miguel, dans *Arquivos do Centro Cultural Português*, XV (1980), p. 136-207), et dans son traité *Mandados de Deus sobre as viúvas e órfãos* (inédit). Cf. aussi *Anedotas portuguesas*, p. 88.

³⁰ Brasões, III, p. 426.

[Après la rédaction du présent article a paru une ébauche générale, à intentions sociologiques, et d'écriture peu digeste, de Luís Filipe Oliveira et Miguel Jasmins Oliveira, *Um processo de reestruturação do domínio social da nobreza. A titulação na 2.^a dinastia*, dans *Revista de História Económica e Social*, 22 (1988), p. 77-114].



LA MISSION DE ROBERT BRANSETUR

FRONTIÈRE DU DANUBE ET ROUTE DE BASRA

La recherche par Charles Quint et Ferdinand I^{er} d'une alliance avec la Perse, après le désastre de Mohács, s'inscrit dans une longue suite de tentatives d'affaiblir la pression sur le front danubien en suscitant l'ouverture d'un autre front sur les arrières de l'Empire ottoman. Depuis le règne de Sigismond I^{er}, la Hongrie avait établi des contacts avec les souverains turkmènes d'Iran occidental¹. Pas plus que celles envoyées par la République de Venise, les missions hongroises n'avaient permis de monter des opérations combinées. Y faisaient obstacle la longueur des distances et des temps, et l'instabilité des régimes tribaux qui se succédaient en Anatolie orientale et en Iran.

Nonobstant ces antécédents réciproques et infructueux, dont les allées et venues de Petrus Maronita étaient l'exemple le plus récent, le dessein diplomatique fut renoué par l'Empereur et son frère, alors qu'intimaient d'user de tous les moyens l'effondrement de la Hongrie et les projets redoutables que Soliman le Magnifique n'entourait d'un semblant de mystère que pour mieux démoraliser la Chrétienté. A la veille de la campagne de Hongrie de 1529, deux initiatives furent prises, indépendantes l'une de l'autre : l'envoi au Sofi

* Une première version de la présente étude a paru dans un recueil d'hommages offert à mon très regretté ami Kálmán Benda (*A tudomány szolgálatában. Emlékkönyv Benda Kálmán 80. születésnapjára*, Budapest, 1993, p. 47-61). Les fautes d'impression y étaient nombreuses. Bien que le sujet paraisse extérieur aux thèmes du présent volume, la documentation montre combien la présence portugaise en Orient est inséparable du cadre plus large de la politique européenne.

¹ Cf. Tardy Lajos, *Régi magyar követjárások Keleten*, Budapest, 1971. Traduction anglaise, *Beyond the Ottoman Empire 14th-16th century Hungarian diplomacy in the East*, Szeged, 1978 (Studia uralo-altaica, 13).

par Ferdinand de deux marchands, Petro da Negro et Simon de Lellis, et par Charles Quint d'un chevalier de l'Ordre de Rhodes, Jean de Balbi.

Révélee par deux brèves relations mises au jour par R. Neck², la première de ces missions eut à Ormuz un écho qui mérite commentaire. Sur la seconde, qui rentra en Europe par Lisbonne, des recherches d'archives permettront certainement d'étoffer le dossier. Nous pouvons déjà y joindre trois documents qui lèvent l'obscurité sur son déroulement.

Faisons d'abord justice d'une fabrication de librairie, imposture patente, le prétendu voyage de Luigi Roncinotto en Inde et en Perse. Selon son *Viaggio di Colocut*, imprimé à Venise en 1533, trois ambassadeurs impériaux vinrent «à la dite cour de Chiraz (*sic*)», par trois voies. L'un par le Golfe Persique, avec les caravelles des Portugais, accompagné de quinze cents Espagnols, et de nombreuses pièces d'artillerie légère. Un autre par le Cap de Bonne-Espérance, la traversée de l'Ethiopie et la Mer Rouge. Le troisième via la Pologne, la Basse-Tartarie et la Mer Caspienne, en passant par Darband, Abarquh, le Band-i Amir, qui est le Tigre, Tabriz et enfin Chiraz. Cet itinéraire mêle des bribes tirées des célèbres ouvrages de Barbaro et de Varthema sur la région située au nord-est de Chiraz, que d'ailleurs ni l'un ni l'autre ne visitèrent. Le *Viaggio di Colocut* enchevêtre constamment glanes livresques, ouï-dire transformé et pure fiction. Il n'y faut point chercher de preuves³.

I

Le 13 septembre 1528, le roi de Bohême, qui se trouve à Prague, délivre des lettres d'accréditation, en latin, auprès du «Perse (*Persa*)» à Petro (Pietro) da Negro un Grec de Constantinople, qui a déjà roulé sa bosse dans le commerce du Levant, et à Simon de Lellis, un Dalmate⁴, qui visiblement y est aussi en pays de connaissance.

² Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Vienne, Türkei I, Karton 2, f. 32-33 et 34-37, éd. Rudolf Neck, *Diplomatische Beziehungen zum Vorderen Orient unter Karl V*, dans *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs*, 5 (1952), [p. 63-86], p. 72, 85-86. D'où Barbara von Palombini, *Bündniswerben abendlicher Mächte um Persien 1453-1600*, Wiesbaden, 1968 (Freiburger Islamstudien, I), 70-71. Cf. aussi J. Žontar, *Obveščalna služba in diplomacia avstrijskih Habsburžanov proti Turkom v 16 stoletju*, Ljubljana, 1973, p. 51, 61.

³ Le *Viaggio di Colocut* a paru dans les *Viaggi fatti da Venetia alla Tana*, in *Persia*, in *India et in Constantinopoli*, Venise, 1533. Réédition du chapitre sur la Perse dans Michele Membré, *Relazione di Persia (1542)*, Naples, 1969, p. 105-114. Sur Barbaro, cf. J. Aubin, *Témoignage et ouï-dire dans la relation sur la Perse de Josafa Barbaro*, dans *Moyen-Orient & Océan Indien*, 2/1 (1985), p. 70-84. Sur Varthema, cf. Jean Aubin, *Deux Chrétiens au Yémen tahiride*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1993, [p. 33-52], p. 36-37.

⁴ La déposition publiée par Neck le dit de Jajca. Bucignolo le dit de Zadar (où sans doute sa famille émigra pour échapper au joug turc) ; de même da Negro : «Simon de Zara», «neveu de Hieronimo de Zara».

Le grand-père de Petro, médecin du dernier Empereur grec de Constantinople, assure-t-il, s'était en 1453 réfugié à Mytilène, pour se retrouver déporté à Galata après la conquête de l'île par les Turcs (en 1462). Il maria sa fille à un autre Grec, déporté de Caffa (conquis par Mehmet II en 1475), Ioannes da Negro. Celui-ci, laissant femme et enfants à Galata, s'expatrie, d'abord à Candie, ensuite en Valachie, où le jeune Petro le rejoignit, son apprentissage d'orfèvre et de joaillier terminé. A la mort du père, quatre ans plus tard, il revint à Galata, où il ouvrit boutique dans la loge des orfèvres. Un voyage en Moscovie, où il était allé vendre des bijoux pour le compte d'un tiers, se termina mal. A Caffa, les marchandises qu'il rapportait, achetées sur le produit de la vente, furent saisies, «du fait de ses ennemis». Il se retrouva, en fin de compte, débiteur de son mandant pour la somme de 6000 ducats.

Il prit la fuite. En 1528, il était en Transylvanie saxonne, dont les villes venaient de passer, à la fin de 1527, du pouvoir de Szapolyai à celui de Ferdinand I^{er}. Il en donne pour raison que le voïvode de Valachie, malade, l'avait envoyé chercher des médecines à Hermannstadt/Szeben (il emploie lui-même la forme roumaine : Sibiu). Il avait alors été approché par un des fidèles des Habsbourgs, le célèbre juge royal et humaniste Marcus Pemfinger, comte de la nation saxonne, et âme de la *factio germanica*. Pemfinger, dit-il, lui proposa à plusieurs reprises d'aller en Perse. Petro da Negro accepta et se rendit à la cour en compagnie du comte Leonard de Nogarola ⁵, un des principaux diplomates au service de Ferdinand I^{er}.

Les rapports que Petro da Negro et Simon de Lellis firent à leur retour de mission ont été consignés, en latin, en février 1531. Lellis déclare être allé directement à Tabriz en deux mois seulement, ce qu'il est difficile de prendre à la lettre. Il n'y trouva point le Châh. Celui-ci, en mai 1529, fit mouvement sur Bagdad révolté, dont il s'empara le 10 juin. C'est à Bagdad que les émissaires de Ferdinand eurent audience de lui. Lellis déclare que son collègue Petro a été avec lui, présent à tout. Petro da Negro déclare que la réponse du Sofi fut remise à lui seul, Lellis n'étant pas présent. Préséance que Lellis, revenu premier auprès de Ferdinand, confirme involontairement en indiquant que les lettres du Sofi sont entre les mains de Petro, qui a pris du retard en chemin.

De menus indices montrent que Petro était d'un niveau supérieur. Les deux rapports signalent que les lettres de Ferdinand ont été traduites du latin, à Bagdad, par un renégat portugais. Mais seul Petro le nomme — il avait pris le nom typiquement safavide d'Imam-qoli («l'esclave de l'Imam») — et surtout le juge : «non tamen bene potuit referre quia non bene sciebat

⁵ Ces données biographiques sont dans la supplique de Petro (Pietro) da Negro de *1532, HHStA, Türkei, Karton 1, f. 100-102. Je remercie la Direction du Haus-, Hof- und Staatsarchiv de m'en avoir communiqué la photocopie.

latinum». Petro da Negro est d'autre part un observateur plus exact de la scène safavide que Simon de Lellis. Pour ce dernier, l'émir (anonyme) rebelle à Bagdad est un frère bâtard du Châh, et il est assassiné par son chambellan ou son secrétaire. Petro da Negro donne sur la soumission de l'Iraq arabe des détails de meilleure qualité. Le rebelle, Sulphi Car, est apparenté au Sofi, et il est tué par son neveu Ali Beg. Il est exact que l'émir Zu'l-fiqâr Mawsillu, cousin germain de la mère du Châh, fut assassiné par le dit neveu. Petro da Negro rapporte aussi un détail que ne donnent point les chroniques persanes : après la prise de Bagdad, quatre émirs safavides, qu'il nomme, furent envoyés, en septembre, s'assurer de la Haute-Mésopotamie ; la nouvelle (fausse) de la prise de Vienne par Soliman et une révolte des Kurdes les dissuadèrent d'aller plus avant. En fait, ces opérations de caractère interne n'ont dû avoir d'autre objectif qu'une remise en ordre dans le nord de l'Iraq, où les Mawsillu étaient bien implantés.

Un Portugais, qui en 1530 achetait des chevaux à Kâchân, eut connaissance de la teneur de la requête de Ferdinand. Du moins avons-nous, transmise à D. João III par Cristóvão de Mendonça, le capitaine d'Ormuz, le 30 septembre 1530, version portugaise d'une lettre au Châh, écrite par eux, que les deux émissaires avaient jointe à «la petite lettre» de leur souverain. Il ne peut, disaient-ils, envoyer des ambassadeurs de plus d'éclat, en raison de l'insécurité des routes. Le père du Châh avait demandé secours au roi de Hongrie. Celui-ci «donna la plus grande aide possible, comme tu pourras le savoir par les anciens de ta cour, soit 6000 hommes de cheval et beaucoup de gens de pied». Affirmation qui prête à l'envoi de Petrus Maronita par Châh Ismail un résultat singulier. La disproportion avec le volume du concours demandé par Ferdinand à Châh Tahmâsp — 600 000 hommes, «400 000 pour venir par terre 200 000 pour venir par mer» — est telle qu'elle accroît le doute sur la qualité du document.

Telle qu'en prend acte Petro da Negro, la réponse du Châh n'est pas moins fantastique que les chiffres qu'on lui soumet. «Constant et fidèle auxiliaire», il ne fera pas de paix séparée. Quand il apprendra que Ferdinand attaque le Turc par terre, il envahira la Syrie avec ses gens ; s'il apprend aussi que des nefs descendent à son secours «dans ces régions» par la voie de Jérusalem, il ira en Egypte harceler le Turc. On a l'impression que les interlocuteurs des deux marchands répétèrent poliment les propos fumeux qu'on leur tenait. L'invasion de la Syrie par le Sofi, couplée à la délivrance de Jérusalem, était depuis trois décennies un des songes creux de la Chrétienté. Elle avait été un des éléments du grand dessein portugais de Croisade, et Afonso de Albuquerque y avait cru.

Petro da Negro relève qu'après la disparition de Zu'l-fiqâr, auquel le Turc avait envoyé un secours de quelques milliers d'hommes, le Sofi resta neutre, et ne fit ni guerre ni paix avec l'Ottoman. Constatation que de son côté fera

dans les mois qui suivront, l'ambassadeur de Charles Quint. Les invasions répétées des Uzbeks imposaient au Sofi une grande circonspection dans son attitude envers la Porte, dont la puissance militaire surpassait la sienne. Il devait éviter à son tour d'être pris entre deux feux. Cristóvão de Mendonça est fort net sur ce point. Les deux émissaires se sont vu dire par l'émir Tchuha Sultan Tekelü, qui détient le pouvoir au nom du jeune Châh qu'avec la guerre en Khorassan, leurs appels ne sont pas d'actualité. En réalité, les envoyés de Ferdinand ne reçurent pas bon accueil. La cour persane se montra dépitée qu'ils n'aient apporté, contrairement aux usages, «ni signes d'amour ni présents». De sorte, avoue Lellis, qu'on leur accorda peu de foi. On leur suggéra, au cas où un autre émissaire serait envoyé au Châh, qu'il le soit par la voie de la Russie, plus sûre, et avec des présents. On leur fit des affronts, écrit Cristóvão de Mendonça. Plus précis, Petro da Negro mentionne que, soupçonné d'être espion turc, il fut retenu pendant six mois. Ils voulurent partir par Ormuz, selon Mendonça, on le leur refusa. Si telle fut vraiment leur idée, on peut gager qu'ils aient pensé à rentrer par la route de Basra, peu surveillée. Et on peut gager qu'ils ne mesuraient pas les délais qu'imposait un voyage par le Cap de Bonne-Espérance, délais dont Ferdinand lui-même, on va le voir, était inconscient.

Ils tentèrent donc de passer par la Turquie. Apprenant par des marchands les dangers que couraient les caravanes, ils firent le détour par les principautés chrétiennes du Caucase et embarquèrent à Poti («al fiume dove rapi Iasone Medea», autre trace de la culture de Petro), pour «la Tartarie». Là, les deux envoyés se séparèrent. Lellis rentra par mer, en compagnie d'amis de Petro, et visita à Galata la mère et le frère de celui-ci (à moins qu'il ne les ait connus d'avant). Petro da Negro voyagea par terre, de Tartarie en Pologne, et entra en Bohême par Bujedovice/Budweiss («Buduaic»), avec un certain retard sur son compagnon ⁶. Lellis était arrivé à Dubrovnik en septembre 1530 ⁷.

Ces détails justificatifs furent adressés par Petro da Negro à Ferdinand I^{er}, du fond de la prison où il avait été jeté peu après son arrivée, et où il crouissait toujours près de trois ans plus tard, traité de «chien de Turc» et maltraité. On l'accusait d'avoir pris un faux nom, autrement dit d'être au service de Soliman le Magnifique. On n'avait apparemment pas accordé d'attention, en 1528, à sa condition de sujet ottoman. Ces choses étant, comme on le sait, des plus vagues à l'époque. Il se défendait maintenant en présentant des renseignements abondants sur sa famille, et jusque sur un

⁶ Tout ce qui précède est tiré des deux dépositions publiées par Neck, p. 85-86 (datées par hypothèse de février 1531 ; celle de Lellis fut antérieure à celle de Petro da Negro) et de la lettre de Cristóvão de Mendonça (Document I, *infra*), qui précise la date des accreditifs.

Les recoupements sont tirés des chroniques persanes de 'Abdi, Ghaffâri, Rumlu et Qomi, auxquelles je m'abstiendrai dans le présent article de renvoyer plus particulièrement.

⁷ Bucignolo l'y rencontra, cf. Žontar, *o.c.*, p. 61, 199.

cousin qui tenait à Galata boutique de drapier. Il se justifiait de n'être pas rentré avec Simon de Lellis pour ne pas risquer de tomber, à l'escale de Constantinople, dans les griffes de son créancier. Les circonstances de sa présence à Hermannstadt en 1528, étaient un autre motif de suspicion.

II

Ferdinand I^{er} avait mis deux fers au feu. Un mois avant la date des accreditifs de ses deux émissaires il sollicitait de Charles Quint, le 12 août 1528, l'envoi «par la voie de Calicut et du Portugal ou par autre qui paraisse meilleure», «d'une personne de confiance et intelligente, même si elle n'est pas de beaucoup de qualité», pour engager le Sofi à faire cette année (*este año*) la guerre au Turc. Le 8 novembre 1528, à Tolède, Charles Quint se montra d'accord ; il fallait chercher la personne ⁸.

C'était chose faite trois mois plus tard. A la mi-février 1529, Jean de Balbi, gentilhomme piémontais de l'hôtel de l'Empereur et chevalier de Rhodes, reçut à Tolède ses lettres d'accréditation auprès de «Xaka Izmael Sophi», et ses instructions ⁹. Il demanderait au Sofi «qu'il vuille a ce cop et en ceste si bonne conjuncture qu'il ne se pourroit jamais trouver plus à propoz s'employer de tout son pouvoir a reprimer l'insolence du dit Turcq et le châtier des indues violences et usurpations que luy, son feu père, et autres ses précédesseurs ont fait contre Dieu et les rois, princes et dominateurs, tant chrestiens que autres».

Balbi embarqua à Venise pour Chypre, d'où il passa en Syrie. Dans une lettre adressée à Ferdinand, au moment même où Soliman le Magnifique campe devant Vienne, l'Empereur évoque, parmi les motifs de réconfort, la mission de Balbi : «Et d'autre part pourra être que le gentilhome que de long temps depeschimes dois Tholedo devers le Sophie, l'induirà à prendre les armes contre les pays dudit Turq» ¹⁰. A vrai dire, il était sans nouvelle du sort de la mission, et le resta de longs mois. Il reçut enfin à Bologne, le 31 décembre 1529, une lettre de Balbi, écrite le 30 août d'Alep, où il était depuis une quinzaine. Tout à ses illusions, il prenait l'écrasement de la dissidence de Bagdad pour le début de la grande diversion persane souhaitée : «(le Sophi)

⁸ Les instructions de Ferdinand au secrétaire Sanchez étaient du 12 août 1528 (Neck, p. 69 ; *Deutsche Reichstagsakten*, 7, Stuttgart, 1935, n° 1276, p. 361). La réponse de l'Empereur dans W. Bauer et R. Lacroix, éd., *Korrespondenz österreichischer Herrscher. Die Korrespondenz Ferdinands I. II/1, Familienkorrespondenz 1527 und 1528*, Vienne, 1937, p. 325.

⁹ K. Lanz, éd., *Korrespondenz des Kaisers Karls V, I, 1513-1532*, Leipzig, 1844, p. 293-296.

¹⁰ *Korrespondenz Ferdinands I. II/2*, n° 356, p. 507.

degia ha commence la guerre contre le Turc, et viles gaignés». «Cuidant qu'il dusse passer plus avant», il comptait passer de son côté en se mêlant aux troupes qu'envoyait contre lui le pacha de Damas. «Je n'en ai plus que x journées a faire, mais s'est le plus fort», concluait-il ¹¹. Il ne croyait pas si bien dire.

Le Châh avait fait savoir que sa descente en Iraq serait sans suite : «il nestoyt venu sinon pour chatier ung sien sujet et rabelle nommé Cazerbas qui tenoit par forse une gran sité e pais nome Bagadet». Après quoi il avait regagné Tabriz. L'armée ottomane s'était donc repliée, et Balbi avait dû la suivre, «à cauze qu'il seraret tous les passages et rivières que nulli pasasse en aler ni venir jusches qu'il uset noveles du gran Turc». Après dix-sept jours de marche et treize de contre-marche, il se retrouva à Hamâ («Aman»), d'où le 27 novembre il fit part à l'Empereur de son échec ¹², et de son nouveau plan : traverser le désert de Syrie avec une grosse caravane formée à destination de Basra, «ung rialme nome la Basare, là où sont amis et aliés du Sophi». Un gentilhomme anglais nommé Robert Brensitur s'offrait à l'accompagner en Perse, et Balbi exposait à l'Empereur qu'il voyait tout avantage à se l'adjoindre.

Robert Bransetur n'était pas un gentilhomme, mais un marchand londonien venu vendre des draps au Levant ¹³. Selon Balbi, il rentrait d'une visite aux Lieux-Saints de Jérusalem, et se proposait d'aller à Sainte-Catherine du Mont-Sinaï, autre pèlerinage qui s'accomplissait à partir de l'Égypte, les Bédouins rendant peu sûre la route de Palestine vers le Sinaï. Le chevalier trouva dans le dévot marchand anglais l'homme capable de mener à bien la tâche à la hauteur de laquelle il craignait de ne pas être. «Le dit gentilhomme, ancontinent que je luy montre le soir de lectres de V^{re} Ma^e., délibéra de fere servisse de sa personne et biens à V^{re} Ma^e» ¹⁴.

Balbi ne réussit pas à atteindre Basra en se faisant passer pour marchand ; malade, il dut rebrousser chemin. C'est alors, écrit-il à l'Empereur, d'Alep, le 17 février 1530, qu'il rencontra Andrea Morosini, qui

¹¹ Texte de la lettre dans Lanz, p. 329-330.

¹² Texte dans Lanz, 355-356. La lettre parvint à l'Empereur le 10 avril 1530 à Milan. Cf. aussi dans la lettre du 17 février 1530 (Lanz, p. 379) : «a cause des grandes gardes qui sont sur les passages pour le Turc». Le Châh n'était pas allé à Tabriz ; il passa l'hiver 1529-1530 à Qazvin.

¹³ Sa carrière a été retracée par J. J. Scarisbrick, *The first Englishman round the Cape of Good Hope ?* dans *Bulletin of the Institute for Historical Research*, 34 (1961), p. 165-177. Dans les *Letters and Papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII*, son nom vient sous diverses orthographes : «Bransetur» (XIII/1, 402 ; XV, 69), «Brensetur» (VI, 147), «Brancetour» (XIII/1, 170 ; XIX/2, 256 ; XV, 15, 55, 60, 73), «Brancetor» (XV, 39), «Braunceter» (XIV/1, 402), «Brauncester» (XVII, 141).

Le présent article n'apporte de complément qu'à son voyage en Orient. Dans la déposition de son serviteur publiée ci-après, mention est faite de tissus qu'il négocie.

¹⁴ Balbi, 27 novembre 1529, *l.c.*, p. 356.

n'hésita pas à risquer sa tête pour lui procurer le moyen de passer. Morosini mettait à la disposition de Balbi «plusieurs Maures fiables et bien savans le chemin et passages convenians», de sorte que l'envoyé impérial, toujours peu réaliste, se voyait «estre vers le Sophi en ung mois au plus long»¹⁵.

Très riche marchand vénitien, de mère levantine, Andrea Morosini était une des grandes figures de la société alépine. Il commerçait beaucoup avec le Golfe Persique. Lorsque Antônio Tenreiro, agent portugais intercepté par les Turcs à Diyarbekir en avril 1525, et finalement libéré au Caire par Ibrahim Pacha, voulut retourner à Ormuz, «Micer André», à Alep, l'aida à se rendre à Basra. Lorsque fin 1528, par la même voie, Tenreiro entreprit de regagner le Portugal, porteur de plis confidentiels, dont une lettre en latin de Cristóvão de Mendonça pour Morosini, il descendit, à Alep, au quartier des Vénitiens. «Micer André» était absent, mandé à Constantinople. Néanmoins Tenreiro fut hébergé près de deux mois dans sa demeure. «On ne me prit pas, on ne me dénonça pas au Pacha — écrit-il — bien qu'on sût d'où je venais et que j'étais Portugais»¹⁶.

Morosini entretenait aussi de longue date des relations d'affaires avec la Perse. Comme le dit Balbi, il disposait «de grandes amitiés avec tous les principaux seigneurs de par dessa», et il s'était montré à l'occasion très perméable aux rumeurs pro-safavides, diffusant vers l'Occident des informations tendancieuses sur la puissance de Châh Isma'il¹⁷. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait pris feu, en 1529, pour le projet d'une alliance de la Chrétienté avec le Sofi, déjà maintes fois rêvée depuis 1500. Balbi annonce une lettre de lui à l'Empereur. Sitôt qu'il en aura réponse, assure le chevalier, il «fera une atreprise fort agreable a Vre Ma^t. que sera gran danmage du Turc avec la inteligense dung principal bassa de pardessa»¹⁸.

Le 13 mai 1530, Balbi fait part à l'Empereur de son arrivée en territoire persan. Le vice-roi de Bagdad va le faire escorter vers la cour du Sofi, mais, celui-ci parti en guerre contre les Uzbeks («le roi de Tartre»), il aura quarante journées de route¹⁹.

On ne possède pas d'autres lettres de lui, et le silence qui tombe dès lors sur sa mission n'a pu être pénétré par les historiens qui ont traité des rapports entre Charles Quint et le Sofi. Une relation de Robert Bransetur à Lope Hurtado de Mendoza, l'ambassadeur castillan à Lisbonne²⁰, une déposition quelque peu confuse (et malheureusement incomplète) d'un de ses serviteurs,

¹⁵ Texte dans Lanz, p. 379-380,

¹⁶ Tenreiro, *Itinerário*, dans A. Baião, éd., *Itinerários da Índia a Portugal por terra* Coïmbre, 1923, p. 98, 99-100, 105, 118-119. Sur son arrestation et sa libération, cf. J.-L. Bacqué-Grammont, *Un rapport ottoman sur Antônio Tenreiro*, dans *Mare luso-indicum*, 3 (1976), p. 161-173.

¹⁷ Cf. Marino Sanuto, *Diarii*, Venise, 1879-1902, t. 22, col. 584.

¹⁸ Balbi, d'Alep, 17 février 1530.

¹⁹ Balbi à l'Empereur, de «Babilone», 13 mai 1530, dans Lanz, p. 385.

²⁰ Document II, *infra* (juillet 1532).

faite à Constantinople ²¹, et une lettre écrite de Cracovie par Ján Laski ²², aident à nous éclairer sur l'accomplissement d'une aventure qu'on ne cernait confusément qu'à travers de maigres mentions des *Diarii* de Marino Sanuto et par des dépêches de diplomates anglais attachés aux pas de l'Empereur.

«Piero fils de maestro Zuane bombardier à Chypre» a confessé comment, flanqué de Balbi, Bransetur, son maître, était passé en Perse. Son récit détaillé s'accorde imparfaitement, pour la chronologie, avec celui de Balbi, mais il le complète de façon très vivante sur les conditions dans lesquelles les deux clandestins, en route vers Basra et à destination avouée d'Ormuz, trouvent prétexte, à la halte de Kerbela («Mesit») ²³ à bernier les serviteurs musulmans de Morosini, et comment à Bagdad Bransetur prend contact avec le gouverneur, «Mehmet Sultan» (Muhammad Sultan Sharafuddin-oghlu Tekelü).

Balbi et Bransetur atteignirent le camp du Châh, en Khorassan, le 4 août 1530, un an près l'arrivée de Balbi en Syrie. Ils ont vraisemblablement séjourné à Hérat, que le Châh quitta le 7 novembre pour traverser le Grand Désert à destination de Yazd et d'Ispahan, où il prit ses quartiers d'hiver de 1530-1531. Nous ne savons rien de la date à laquelle ils quittèrent la cour. Ils y eurent meilleur accueil que les deux émissaires de Ferdinand I^{er} l'année précédente ²⁴.

Par les espions qu'elles entretenaient à la cour de Châh Tahmâsp, les autorités ottomanes avaient su la présence des envoyés impériaux. Balbi et Bransetur jugèrent que revenir en Europe par le Levant serait très risqué. Ils décidèrent que Balbi rentrerait par l'Inde, mais le parti dans lequel il voyageait fut attaqué (sans doute du fait des guerres tribales qui sévissaient dans les pays du Châh), et il fut au nombre des morts. Bransetur comptait passer par l'Anatolie, comme marchand. Arrivé aux confins ottomans, il constata qu'une surveillance très stricte était exercée pour se saisir de lui. Ses guides refusèrent d'aller plus loin. Pour donner le change, il confia les lettres du Sofi à un serviteur, qui emprunterait la route habituelle de Tabriz à Alep ²⁵ et qui, inconnu, passerait inaperçu ; lui-même suivrait ensuite par la voie de

²¹ Document III, *infra* (fin 1530-début 1531).

²² Document IV, *infra* (24 décembre 1531). J'en ai dû communication à K. Benda, qui me confia jadis le texte de la lettre, transcrit par ses soins. Le document avait été mentionné en quelques mots, sous la date fautive de janvier 1531, par Török Pál, *I. Ferdinánd konstantinápolyi béke-tárgyalásai, 1527-1547*, Budapest, 1930 (Értekezések a történeti tudományok köréből, XXIV/2), p. 52, en note.

²³ Tenreiro, p. 105, note que les caravanes faisaient halte quelques jours à «Mexeta de ali» (il y attendit un facteur d'Andrea Morosini).

²⁴ Le Doge à Rodrigo Niño, d'où celui-ci à Charles Quint, de Venise, 5 mai 1531, Archivo General de Simancas, fonds Estado 1308, d. 186. Relation de ce que dit un de ceux venus sur la nef partie de Constantinople le 6 août 1531, Estado 1308, d. 231 : grands honneurs faits par le Sofi à l'ambassadeur impérial et à Ruberto Brensetor.

²⁵ Document V, *infra*.

Constantinople, sans aucuns papiers sur lui, au cas où il serait arrêté. Mais il apprit bientôt que le serviteur n'avait pas échappé à la vigilance des Turcs, et qu'il avait parlé. Bransetur se vit donc contraint de revenir à la cour du Châh.

On ne sait pas si c'est à cette occasion, ou en une autre, qu'il rencontra en Perse l'espion portugais Fernão Coutinho, qui en mars 1534, à Turin, cherchait un contact avec Charles Quint ²⁶.

Le serviteur de Bransetur, conduit à Constantinople, avait dévoilé le rôle d'Andrea Morosini, contre lequel le Sultan ordonna un terrible exemple. Le baile, Francesco Bernardo, se fit confirmer, début mars 1531, par Luigi Gritti, qui interrogea Ibrahim Pacha, que Morosini avait été traîné à la queue d'un cheval puis empalé ²⁷.

Il est à peu près certain que ce serviteur était ce même Piero di Zuane dont la déposition est conservée dans les archives du palais de Topkapı, où sa présence ne s'expliquerait pas si Piero di Zuane avait regagné Chypre. Malgré son nom italien, il semble qu'il ait été fils d'un bombardier hongrois, car une *relación* de 1531 adressée à l'Empereur signale qu'«un Hongrois de Famagouste a été pris à Qara Amid (Diyarbakir) avec des lettres de l'ambassadeur de Votre Majesté auprès du Sofi» ²⁸. A propos de la présence hongroise en Chypre, on rappellera la figure mal connue du chypriote Hannibal de Carthage, chambellan de Lajos II, désigné en 1523 pour une mission en Perse, et qui en 1528 espionne à Venise pour le compte de Ferdinand ²⁹.

La lettre du baile du 5 mars fut connue à Venise le 4 mai. Le 5, Rodrigo Niño, l'ambassadeur impérial auprès de la République, informait Charles Quint de la saisie des lettres et du sort de Morosini ³⁰. Début juin, on apprenait que les papiers de Morosini avaient été portés à Constantinople ³¹. Le 16

²⁶ Cf. J. Aubin, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*, *supra* 238.

²⁷ Lettres du baile du 5 mars 1531, dans Sanuto, 54/413, 414. Date fautive de 1526 reprise de Morana (cf. Palombini [n. 2], p. 68), dans Berchet, *La Repubblica di Venezia e la Persia*, Venise, 1865, p. 27.

²⁸ Relation (...) 6 août 1531 [n. 24]. C'est à Qara Hamid que, naguère, Tenreiro aussi avait été arrêté.

²⁹ Fögel József, *II. Lajos udvartartása 1516-1526*, Budapest, 1917, p. 17, 51, 105-106 ; Óváry Lipót, *A Magyar Tudományos Akadémia Történelmi Bizottságának Oklevél-Másolatai*, II, Budapest, 1894, n° 89.

³⁰ Niño à Charles, 5 mai 1531, Simancas, Estado 1308/186. Miguel May, l'ambassadeur impérial à Rome, n'eut d'information que fin mai, d'après des lettres de Constantinople des 2 et 3 avril «Dizen que hun hombre del señor Rey de Romanos iba al Sophi con intelligencia de un gentill hombre veneciano que stava en Aleppo llamado Andrea Morasin y que holviendo la respuesta con uno del mismo veneciano fue prendido el Micer Andrea y el su criado par mandado del Turcho y fueron empalados, arrastrados y squarteados» (May à Charles, de Rome, 25 mai 1531, Estado 853, d. 45).

³¹ Lettre du baile du 7 mai, reçue le 6 juin, Sanuto, 54/457-458.

juin, Rodrigo Niño avertissait Charles Quint que les lettres interceptées y étaient examinées³². L'identité du porteur restait imprécise. Le Doge déclara en août à Niño qu'il y avait à Constantinople deux prisonniers : «el uno hera Ingles y se llama Ruberto, el qual paso en Taxis con el enbaxador de V. M^{at}, y que es este el que traya letras, y que el otro est con el preso es su criado que venia con el como su compañero». Le Doge estimait qu'à l'heure présente il devait avoir été empalé³³.

Rodrigo Niño était cependant en mesure de communiquer à Charles Quint un exemplaire des lettres que lui adressait le Sofi. De sa prison, à Alep, Morosini avait réussi à le faire tenir aux Franciscains du couvent du Mont-Sion, à Jérusalem. Deux d'entre eux, partis le 17 avril, embarqués à Tripoli, étaient arrivés à Venise le 14 août, en route vers la cour impériale. Non sans réticence, ils acceptèrent de confier deux lettres de Balbi à Niño, qui les expédia à l'Empereur le 18 août³⁴.

Affecté par la mort de Morosini, l'Empereur avait demandé à Rodrigo Niño d'intervenir auprès de Jorge Gritti, le frère de Luigi, très influent à Istanbul, au sujet du porteur des lettres. Mais le passage de Jorge Gritti à Venise, en septembre, avait été si rapide que Niño n'avait pu le toucher. Il n'y avait pas lieu de le regretter, à son avis, car on tenait pour certain que Luigi Gritti avait été à l'origine de la condamnation de Morosini, auquel l'opposait une rivalité d'influence³⁵.

³² Niño à Charles, 16 juin 1531 : «an traydo a Constantinopoli al hombre que traya las letras del Sofi y del embaxador que dezen que V. M. enbio y que no havia hecho justica del hasta cobrar otras letras y escripturas que diz que traya» (Estado 1308/199).

³³ Niño à Charles, 17 août 1531, Estado 1308/217 (texte chiffré) et 216 (déchiffrement).

³⁴ *Ibid.* : «Otro dia holvieron a mi y me dixeran que la causa de su venida hera por traer a V. M^t. unas letras del enbaxador que V. M^t. tiene con el Sofi. Las quales Andrea Morosini les abia hecho dar quando le tenia en prison el basa de Alepo.» Date de l'arrivée des deux moines à Venise, lettre de Fray Antonio de Aranda, Estado 1308/214.

³⁵ Niño, lettre citée : «(...) (*en clair* :) Manda me V. M. que hable a Jorge Griti en la deliberacion del hombre que tienen preso en Constantinopli que trahia las letras del Sofi e del embaxador de V. M. y por otras mais haura V. M. visto quan pocos dias estuvo aqui Jorge Griti, despues se ha sabido que desembarco en la Velona y que dalli yria por las postas en siete dias a Constantinopoli, assi que por esto no se le pudo dezir en este caso lo que V. M. manda. Y ya que se le dixera, sepa V. Mat. que aprovechara poco (*en chiffre* :) porque se tiene aqui por cierto que Luis Griti ha sido la causa principal de la muerte del Moresin por las envidias que entrellos avia (...).

Le Sultan avait saisi en Syrie des avoirs de Morosini d'une valeur de 300 000 *scudi* (Sanuto, 55/422).

Retenu en Savoie en juin, à son retour de France, Jorge Gritti y avait été interrogé par des envoyés de l'Empereur et Ferdinand I^{er} (Sanuto, 54/474, 482, 492, 493), mais l'Empereur ne disposait pas encore à ce moment des informations que Niño lui transmet à la mi-juin. Sur la brièveté de l'arrêt de Jorge Gritti à Venise, Sanuto, 54/493, 595.

III

Bransetur rentra en Europe par Ormuz, qu'il n'a pu quitter avant la mousson de septembre 1531. Bien accueilli par le capitaine intérimaire, Belchior de Sousa, il se vit toutefois refuser le passage vers Basra, puis même l'envoi par courrier de dépêches chiffrées destinées à l'Empereur. En vain représenta-t-il l'importance de la chose «pour l'exaltation de la foi» : à ces mots, Belchior de Sousa éclata de rire. Bransetur embarqua alors pour l'Inde, où le Gouverneur, Nuno da Cunha, lui marqua beaucoup d'égards, et lui donna passage sur une nef partant pour Lisbonne. Fut-il le premier Anglais à doubler le Cap de Bonne-Espérance ? C'est peu probable. Dans les équipages des escadres portugaises expédiées en Inde, et aussi dans ceux de Magellan, figuraient des engagés venus des ports de l'Europe du Nord. Un Luís de Antom, c'est-à-dire de Southampton, était en 1506 marin sur le *Santiago* de Tristão da Cunha ³⁶.

En juillet 1532, est signalée l'arrivée à Lisbonne d'une nef d'épices venue de l'Inde avec une diligence particulière, à bord de laquelle était «un ambassadeur de César envoyé au Sofi par la voie de l'Egypte, qui sitôt arrivé est parti par la poste pour se rendre auprès de César» ³⁷. En fait, éprouvé par le voyage, il demeura plus quarante jours à Lisbonne, hébergé par Lope Hurtado de Mendoza ³⁸.

A l'automne 1537, un nouveau projet Habsbourg d'ambassade au Sofi fut mis sur le tapis. Sans doute est-ce alors que Charles Quint, comme il le déclara un peu plus tard à Sir Thomas Wyatt, songea à renvoyer Bransetur en Perse. Mais Bransetur, entré désormais dans la suite impériale, rendait d'autres services. Agent du cardinal Pole, condamné par le Parlement anglais pour ses menées catholiques, il fut suivi à la trace par les ambassadeurs de Henry VIII auprès de Charles Quint, de François I^{er} et de Ferdinand I^{er} ³⁹. En avril

³⁶ Cf. António Alberto Banha de Andrade, *História de um fidalgo quinhentista português, Tristão da Cunha*, Lisbonne, 1974, tableau 3.

³⁷ Lettres expédiées de Lisbonne le 28 juillet à l'ambassadeur de Portugal à Rome, Sanuto, 57/26.

³⁸ Lope Hurtado de Mendoza à Charles Quint, de Lisbonne, 3 et 5 septembre 1532, Estado 369/117 : «Ya escribi a V. M. como era venido en las naos de la India Roberto Bransetur, ingles, que V. M. mando al Sofi en compañía de Joan de Balbin, commendador de san Joan, saboyano. A estado aqui en mi posada malo mas de quarenta dias. Partese para la corte de la Emperatriz nuestra señora por jornadas, porque aun no esta rezio para tomar la posta e yr a V. M.»

Tenreiro dit avoir rencontré Bransetur lors de son séjour à Lisbonne, et s'être fait raconter son histoire. Les quelques lignes qu'il y consacre sont concordantes, la chronologie est incorrecte. Morosini ne peut avoir été mandé à la Porte fin 1528 pour avoir hébergé les envoyés impériaux, alors que le passage de ceux-ci n'eut lieu qu'en 1529-1530. Tenreiro identifie le prisonnier des Turcs à Balbi, et date l'arrivée de Bransetur à Lisbonne de l'année qui suivit la sienne ; or il est arrivé en 1529, et Bransetur en 1532.

³⁹ Cf. Scarisbrick [n. 13], p. 172-175.

1533, de Padoue, il est rapporté qu'envoyé par l'Empereur au Sofi, il passa à travers l'armée turque avec un passeport qui avait été délivré à un marchand vénitien qui le lui donna, et qui a été en conséquence pendu et mis en quartiers par les Turcs (écho du sort de Morosini) ; il est maintenant le principal capitaine de l'Empereur contre le Turc, et si le conflit tourne bien, il ne peut être moins que duc ⁴⁰. Plus raisonnable, l'ambassadeur anglais en Espagne signale en juillet sa présence à Monzón ⁴¹.

Hormis la lettre de Bransetur lui-même et la confession du malheureux garçon qu'il avait engagé à Chypre, l'information la plus directe que nous ayons sur sa mission avec Balbi est le propos chaleureux que Charles Quint en personne tint à Sir Thomas Wyatt, à Paris, début janvier 1540, alors que Bransetur venait d'être arrêté à Blois par les autorités françaises, à la requête de Henry VIII ⁴².

A supposer que le gouvernement du Châh ait eu l'intention, et les moyens, d'attaquer Soliman le Magnifique, Balbi n'aurait pu provoquer en temps utile la diversion que Ferdinand souhaitait pour 1529. Comme auparavant, et comme ce sera toujours le cas, les grands schémas stratégiques anti-ottomans butaient sur l'obstacle des distances. L'Orient n'était pas à l'échelle de l'Europe, où quelques semaines suffisaient pour nouer les coalitions. La route «de Calicut» était trop longue, celle du Levant plus qu'aléatoire. De plus, «par deçà ne sont nulles postes pour diligenter», avait de Bagdad signalé Balbi.

Les représentants de Charles Quint reçurent en 1530 meilleur accueil que l'année précédente les deux marchands émissaires de son frère. Mais politiquement la situation restait la même. Entre la menace uzbèke et la puissance ottomane, l'Iran observait une prudence que venaient de démontrer les limites de la campagne d'Iraq. L'offre de contacts avec l'Empereur, assurance contre les Ottomans, ne fut pas rejetée. On peut supposer la teneur des lettres que Tchuha Sultan remit à Balbi et à Bransetur par celle, conservée en traduction, que Bransetur reçut de Châh Tahmâsp, pour la seconde fois,

⁴⁰ *Letters and Papers* [n. 13], VI, p. 147.

⁴¹ *Ibid.*, n° 838.

⁴² Cf. Scarisbrick, 169, p. 172-173. Les paroles de l'Empereur sont rapportées par Sir Thomas Wyatt à Henry VIII en ces termes : «I shall tell you quod he, Monsieur l'Ambassadour, it is he that has been in Persia. As he saith, I know it by good tokens ; for when I sent the knight of the Rhodes, he of Piemont, with charge to the Sophi, he fell sick, and this man, for the love he knew between the King and me, helped him ; and in conclusion, when he saw he should die he opened his charge unto this man and told him what service he should do to me and to all Christendom if he would undertake it. And he did so and it seemed true, for the King of Perse the same time did invade [sic !], and he went about the tother way by the sailing of the Portugalles and brought me sure tokens of the man. And this was no small service that he did ; and I have had him follow me this 11 or 12 years in all my voyages, in Africa, in Provence, in Italy, and now here.» (La mémoire très sollicitée de l'Empereur commet de petites erreurs).

quelques mois plus tard. Le caractère en est très général : expression d'amitié et souhait de relations épistolaires, «de sorte que les Maures soient à leur place» (mais ces termes-là sont ceux du traducteur espagnol)⁴³. Lorsqu'ils s'étaient liés en Syrie, le chevalier de Rhodes et l'Anglais aventureux avaient caressé l'idée que Balbi rentrerait promptement en Occident pour informer l'Empereur, cependant que Bransetur demeurerait en Perse pour veiller au fonctionnement de l'alliance⁴⁴. Intention à laquelle ils ne donnèrent pas suite, parce que, évidemment, elle était sans objet.

Le Châh tint à se disculper auprès de la Porte, d'autant que la révolte d'Ulama Sultan Tekelü, gouverneur de l'Azerbaydjan, qui sollicita le soutien de la Turquie, créa une conjoncture inquiétante. En *octobre 1531, sur le ton le plus bas (qui rappelle celui de Châh Isma'il s'adressant naguère à Selim I^{er}), il protestait de son innocence, et se déclarait émir et frère cadet du Sultan. L'agent ragusain Bucignolo le signalait à Ferdinand I^{er} à la fin de novembre⁴⁵. Par son cousin Mathias Loboeki, qui était en mission à Constantinople lorsque les envoyés safavides se présentèrent devant Ibrahim Pacha, Ján Laski obtint des détails non moins éloquents sur la platitude diplomatique des Persans. Le Châh prétendait n'avoir pas accepté les missives impériales parce qu'elles étaient adressées à son père, ce qui était doublement faux. Il ressort de l'accréditif de Balbi que l'Empereur était bien au courant de la mort de Châh Isma'il. Mais, selon l'usage du temps, largement attesté aussi du côté portugais, le nom de «Sheykh Isma'il» continuait d'être employé comme titre de son successeur.

La responsabilité des termes de la réponse à l'Empereur, qui avaient irrité Soliman, était rejetée sur Tchuha Sultan⁴⁶, assassiné en juin 1531 lors d'une révolution de palais. Cependant le Châh pratiquait le double langage. A Charles Quint, au contraire, il donnait à entendre que leurs relations seraient meilleures, maintenant qu'il avait chassé ceux qui ne lui étaient pas unis, et que seraient amoindris ceux qui étaient contraires à leur bonne amitié⁴⁷. Allusion dont on ne voit pas qui elle pouvait viser, sinon les Tekelü et Tchuha Sultan.

⁴³ Le Sofi à l'Empereur, Document V.

⁴⁴ Balbi, 27 novembre 1529 ; le même, 17 février 1530 : (Bransetur) «demeurera de par dessa pour solisiter et avizer apres ma partense de tout ce que le Sophi fera et autres choses convenantes au service de V. M.».

⁴⁵ Bucignolo à Ferdinand, 26 novembre 1531, HHStA, Türkei, Karton 2, f. 186 : «Nec amplius (...) quicque Sophi timet. Nam ipse Sophi and Turcum oratores misit purgatum quasdam suspitiones in quas inciderat propter aductum oratoris Cesaris ad dictum Sophi (...)». Bref résumé dans Žontar, p. 64, 199.

⁴⁶ Laski, Document IV.

⁴⁷ Document V, *infra*.

Sans effet sur la campagne de Hongrie de 1529, la mission de Balbi et Bransetur fut sans effet sur celle de 1532. Elle fournit seulement au Sultan un prétexte supplémentaire pour justifier sa nouvelle invasion. Luigi Gritti l'invoqua dans ses «confidences» au Patriarche d'Aquilée d'octobre 1531 : «(...) per la morte de Micer Andrea Moresini si ha inteso quelle que altre volte te ho detto, ch'el Imperatore voleva far muover il Sophi, sicche per tutti questi et altri rispeti ti affermo la guerra (...)» ⁴⁸.

DOCUMENTS

I.

CRISTÓVÃO DE MENDONÇA AU DUC DE BRAGANCE

Ormuz, 30 septembre 1530

(Extrait)

Item. Hum Portugues foy daquy a conprar cavalos pela terra dentro a hũa cidade que chamam Caxem he huũa jornada de corte do Xequé Ismaell e me escpreveo como dous embaixadores delRey de Ungria..... (2v) e outro Symã de Lujs (?)... em latim asynada por ele per que os avia por seus embaixadores e que tudo o que lhe dicesem da sua parte lhe crese. A embaixada que propuseram era esta.

ElRey de Ungria meu senhor nos envia a ti Rey da Persya com esta piquena carta e pelo caminho ser muito duvidoso e as passajens por terra de Turquos nam pode mandar mais triunfosos enbaixadores. Por nos te envia dizer como elRey teu padre lhe enviou seus enbaixadores em que lhe pedia que ho ajudase contra os Turquos e lhe fizesse por sua terra a mais guerra que pudese o quall elRey de Ungria meu senhor pos por obra e lhe deu a moor ajuda que pode como poderas saber pelos antigos de tua corte que foram b̃j de cavalo e outra muita gente de pee. Agora por nos te envia pedir que queiras fazer tua gente prestes com bj^c homens — a saber iij^c pera virem por terra e ij^c pera virem por mar, e que de ti nam quer mais que fazeres-lhe esta afronta pelo sertao.

Ao que o soltam que he seu governador e manda toda sua terra lhe respondeo que elRey nam estava em tempo pera o poder ajudar por quanto tinha guerra com o Caraçone e com os Usbeques. Diz que o Xequé Ismael nam folgou nada com elles mas

⁴⁸ Memoria fatta nel casale della Vedova (Galata), 19 octobre 1531, Simancas, Estado 1308/245. Sur la préparation psychologique de la campagne de 1532, du côté ottoman, cf. Jean Aubin, *Une frontière face au péril ottoman : la Terre d'Otrante (1529-1532)*, dans Gilles Veinstein, éd., *Soliman le Magnifique et son temps*, Paris, 1992, [p. 465-484], p. 476-479.

antes os agravaram em alguas cousas. Quiseram vir por aquy e nam os leixaram. A carta delRey de Ungria dizia ser feita a xiiij de setembro de 1528.

La lettre de Cristóvão de Mendonça a été éditée par son possesseur, M. Ronald Bishop Smith, en transcription puis en facsimile, avec identification des personnages, *Cristóvão de Mendonça, being the Portuguese text of a manuscript letter in my possession*, Lisbonne, 1972 (12 p.), et *Cristóvão de Mendonça, being a photograph of the manuscript letter in my possession*, Lisbonne, 1973 (22 p., 8 pl.). Ces brochures n'étant pas d'accès répandu j'en reproduis les lignes qui concernent l'ambassade de Ferdinand I^{er}. Une mutilation du document empêche malencontreusement d'y trouver le nom du premier des envoyés.

II

ROBERT BRANSETUR À LOPE HURTADO DE MENDOZA Lisbonne, juillet 1532

Señor,

Ya a tres anols o(s) dias pasados que su Sezaria Magestad mandava Juan de Balbin de Saboya gentilombre de su casa y a mi enverso el señor Sofi Rey de la Persia y ajumtados e despedidos para tornar enverso su Seçaria Magestad vimos que la nuostra tornada serya muy peligrosa para aver de tornar por la via que venimos. Deliberamos por buen respetto de partir compania a tornar por dos caminos, el dicho Juan de Balbi por la via de Yndia e yo por la via de Constantinopla. E quiriendo la mala sorte que Juan de Balbin fue muerto con treze personas criados del Sofi e otra gente e yo siendo en el confin dentre el Turquo y el Sofi fuy tan conescido por las espias que stavan en la tierra del Sofi que no podia pasar en ninguna manera porque las guias que andavan conmiguo no me osavon aconpañar por no andar a tan cierta morte. E viendo el impedimiento tome por partido de mandar un mi servidor e persona muy fiell por ser persona ynconoçida e platica en la lengua con la repuesta da señor Sofi que el pasase con las letras adelante e despues que ya el pasado e seguro que yo andase syn letra ninguna por no ser culpado aun que me tomasen. E quiriendo la mala sorte seguir su principio como el mi criado fue entrado en la Turquía fu preso e mandado a Constantinopla e alla fue muerto. E por tormento hizo acusar un gentil-hombre veneziانو que se llamava Andre Moresyn, el quall era sabidor de las cosas de su Sezaria Magestad. Mataronle con toda su conpañia, e asy viendo yo muerto mi conpanheiro e mis servidores e que la respuesta quedo en millo fuy forçado para renovarla de tornar una otra vez mucho camiño al Señor Ssofi, e a el le peso mucho de las cosas que subçedieron e hizome una otra respuesta muy buena e con aquella me vine a Oromuz adonde sta una fortaleza del Rey de Portugall con yntençion de escrevir de alli per diversas vias a causa sy yo perise sen que su Sesaria Magestad uviese aviso dela cosa pasada como [*sic*] el dicho señor Sofi. E yo demande socorro e favor del capitán para tornar por la via de Baçora y el dicho capitán Belchior de Sosa con muchos complimientos e corteses palavras respondio que yo no podia pasar por aquella via e despues le rogue que me ayudase d'enbiar dos onbres inverso su Sezaria Magestad con letras en çifra e asy mismo a miente me neguo e dixo que no era posyble de se mandar ninguna letra porque no avia persona fiel en Oromuz para tall enpresa, donde yo bien

entendi toda su voluntad e todavia ynportuandolo por ser cosa a la exaltaçion de la fe de Jesu Cristo e serviço a su Sezaria Magestad, e quando se fala en la exaltaçion de la fe rebentase con riso. Por lo qual me fu forçado syn otra consolaçion de me partir para Yndia donde el señor Nuno da Cunha governador como gran servidor de su Sezaria Magestad me hizo todo el honor e onrra que era posyble, e asy me enbarque para aca. E todo aquello que hizo hizo de lo suyo propio como deseoso de servir a su Sesaria Magestad con la persona e roba e tome leja e me parti muy contra mi voluntad e asy verne a Vuestra Merced e lle dare conta de todo que he pasado con el señor Sofi e desto soy muy çierto que su Sezaria Magestad avera por bien e aqui verne a segurarme de Vuestra Merced de todo aquello que aver menester que otra esperança no tengo. Vuestra Merced me pardone que ayer fui descortes en hablar con sus criados. La causa era por estar tan malltratado e tan mal en orden que no ose de paresçer avante ninguno.

(*manu propria*) al servicio de Vuestra Señoria

Robertto Br.nsetur

Archivo General de Simancas. Fonds Estado 461, Costas de Africa e Levante, d. 186.

On remarquera que le document a été classé dans une série relative aux questions méditerranéennes, et non dans la correspondance de Lope Hurtado de Mendoza, qui se rencontre dans la série Portugal.

Je n'avais disposé en 1993 que d'une photocopie sur laquelle plusieurs mots n'étaient pas lisibles. Sylvie Deswarte-Rosa a eu l'obligeance de contrôler ma lecture sur l'original, et de permettre ainsi une édition correcte.

III

DÉPOSITION DE PIERO DI ZUANE Constantinople, 1530/1531

Siando mi Piero foglio di maestro Zuane bombardier in Zipro he vene uno signor Rubertto Bransitur el qual hera marchadante de una nave anglexa. El Rubertto ^a era scanpato de la Suria per una letera ave del suo scrivani dicendo che in Nalepo tutti scanpoveno por amor avevano intexo chel Signor Turcho aveva taiatto la testa del baillo et el fiol del Griti con tuti li marchadanti. Zonto in Zipro vene uno navillio el qual viniva chon niova che hera zanza he non hera el vero donde per quela niova spazato la sua nave per Inghilterra he despuo stete zorni 15 nolizete uno navillio per Tripoli per dexiderio aveva de parlar con micer Andrea Morexini. Hal signor Rubertto Branzitur per praticha avia pigliatto con mio padre et amor con mecho per amor de la virtu mi mose parole se io volia andar con lui chel me faria de gra(n) bene et io li respoxe chel domandase a mio padre he che lui volia io son contento. Donde lui

^a *suscrit* : signor Ruberto Brasttur

domandete a mio padre. Li rexpoxe che era contento et mio padre li dixe quaela [*sic*] el suo salario a donmandaro el Capitanio se lui lo lasa le... Donde mio padre domandete al Capitanio non me volse dar lizenzia per amor del salari che io tochava. Donde allora micer Rubertto andette con... dal Capittanio et li dise pregallo Sua Magnificencia chel mi dovesse dar lizenzia per sei mexi et el Capittanio li fete onore li dise che li ara contento et subito me fete una letera che dovesse andare data la lizenzia. El mi promese micer Rubertto piu selario di quel che io avia et vestirme oltra di quello di farne di gran bene// Statto zorni 8 in Zipro se partisimo a la volta de Tripoli insieme con micer Zuan Costa e micer Domenego Maria et suo fiol et zonto a Tripoli trovasimo el signor Andrea Morexini e(l) qual quel zorno secondo se volia partir per Damascho donde mio patron li prego chel dovesse aspetar dui zorni piu che li faria compagnia et micer Andrea li fete honor che li era contento che l'aspetaria 10 se non bastase dui. Fata la compagnia se partiteno per Damascho con molti marcadanti el di de Carneval et la domenga rivasimo a Damascho insieme con tuta la compagnia. Donde stato ali 15 zorni fato un basaro de li scarlati que mio patron avia portatto con lui a Damascho con micer Andrea Morexini contanti contanti et subito mio patron un zorno avanti feteno lacordo et le parole como mio patron avia letere di linperador che andava a Xaismael Sufi chel dovesse levar canpo como dacordo herano insieme a chel volese venir a la volta de Constantinopoli se non chel volese guerizar de le tere chel Turcho a del suo in le mano he venir a la volta de la Suria. Donde micer Andrea li dise se lui li mostrava le letere che tal cosa fuse el vero chel era per meter la vita e la roba per linperador/ et cusi il dise mio patron come el venise a Tripoli solo con el muchara che li mostraria le letere he linbasata. Partito mio patron per Tripoli solo con el muchara zonzesimo a Baruto la quarexema et venimo a Tripoli. Subito zontto mandete a micer Andrea chel dovesse venir zaxo he chel che non poteva star piu chel se prosimava el tenpo per partirse. Donde el micer Andrea vene presto zaxo como dacordo herano insieme et subito zonto li mando a chaxa micer Zuan Costra con le letere el qual micer Andrea trovo el vero he trovo micer Zuan Balbi in la inbasata cavalier de Rodi he zintilomo/ e subito instate miser Andrea se hoferite del tutto la veritta/ et mandete per dui musulmani el qual sui servitori schiamati Agimamet et uno Aise herano in Alepo veneno suxo presto et infra loro se acordarono dagando de intender a loro que voliano andar a la Basara in Armus he trafegar de la via et andar al Bagadat a conp(r)ar un rubin ^b de 32 carati beletisino de valuta asai e de pocho rezio se conprara et se avera gra(n) vadagno di del tafozase Chonpagnarono diti conpagni Agimamet et Aise si che de Tripoli venoro a meza note. Nisun non sapeva altro que loro et pa(r)tino per andar a la volta de Aman e la voler far charavana per la Basara e non trovete nisuno andorono in Alepo e statto zorni 8 se partiva una caravana per la Basera con merchadanti asai et cusi mio patro(n) dato danari Agimamet et Aise conprorono Ganbelli 5 et sopra quei cagorono la vituaria et carixee como marchadanti. Intrato in caravana tuti li fevano onor de qua de la Franchi se ben vinui andaremo a salvamento con l'ajuto di Dio// Caminato molti zorni he rivatto avente una zita chiamata Masit una zornata luntan donde la caravana riposo per dexaxio de aqua se fornichono tuti el la conpro mio patron per mostro piu del marchadante soma una de carixee de un marchadante et levato parte la caravana per la Basara et intexe el capitanio de caravana che mio patron andava al Mesit. Li vene a dir chel non volese andar che sono innimigi ladri ma(n)zara la roba he non cavera cavedal nisuno. Mi patro(n) non volse scoltare sue parole digando non avia

^b rubin est en surcharge de diamante

vituarìa. Rivatto al Mesit la sera tarde stette dui zorni li. Micer Zuan Costa et Agimamet andarono avanti per trovar el rubin el qual aveva in volonta de trovar a Bagadat. Zontto subito zerchoron la dona Zudio per traso per longo non trovarono niente. Hera una zanza aviano levato infra micer Andrea et micer Ruberto et micer Zuan Costa et aviano dato de intender li musulmani... Stette mi patron dui zorni piu al Mesit et se parti per Bagadat con Aise. Rivato la matina a la zita vene micer Zuan Costa et Agimemet stagando di malavolia dizendo non si trova niente ne rubin ne dona ne Zudio. Mi patron fete molto el malinconnico et lamalatto stagando di malavolia dizendo che micer Andrea li avia mandato con zanze che la merchanzia zia non valia parole perder per ne far viazi di bando. Fete vardar un altra volta zerchar non trovo niente/ Subitto spazatto Agimamett et Aise compagno a la volta de Alepo per la roba e danari che micer Andrea avia in le mano el qual mio patron avia fato basaro in Damascho ma fu una zanza feteno vista infra de l'oro per amor de li altri merchadanti ma la roba la sete in decordo infra loro aviano fatto// Fatto le letere per micer Andrea che li dieva dar la roba et danari e subito li spzaseno indrio scritto tutto quello che lor voliano ano scritto un altra letera micer Zuan Costa et mio patron che li ditti portadori Agimamet (e) Aise no li date niente per essina che da me avette altro avixo. Partitti andorono via con molte promese// Partiti che forono della 12 zorni andorono mio patron avanti Mamet soltan del Bagadat a li dise che la via linbasator che vinia de et vole andare davanti el Sufi suo signor con letere dil (in)perador. Lui li respoxe che li menase davanti libasator li mostrase le letere et che li dara homini andara sechuramente hogni volta vole andare. Tornato a chaxa mio patron seconda matina andorono tuti dui davan(ti) et li mostro le letere. Li dise fuse ben venudi con molte bone parole. De 4 zorni li de homeni el qual montarono a cavallo et andeteno cusi vestidi un altra volta digali che handaseno in bonora e salvamento bone parolle// Se partino alla volta del Sufi inver Corasan. Setimo in cami(n) zorni 40. A di 4 di questo mexe de avosto rivasimo in canpo

Archives du Palais de Topkapı, Istanbul. Documents occidentaux.

Photocopie procurée par le regretté Alexandre Bennigsen. Le document se termine en bout de ligne au bas du f. 2v, et avait vraisemblablement une suite. Au haut du f. 1r une main d'époque a porté la date de «1533». D'une main moderne, le chiffre 53.

Le texte est reproduit tel quel, à l'exception des abréviations, qui ont été résolues (m. = micer, patro = patron, etc.) de quelques lettres rajoutées entre crochets, et de quelques points de fin de phrase. Les ratures, assez nombreuses, n'ont pas été signalées. Il semble que le texte ait été écrit sous la dictée de Piero di Zuane plutôt qu'écrit par lui.

IV

JÁN LASKI A HIERONYMUS LASKI

Cracovie, 24 décembre 1531

(Extrait)

Vana sunt omnia quae de defectione Zanzacj Aegypti ad Zophj narrabantur. Jamque Zophi in amicitiam fraternam a Turcarum caesare receptus est. Ad exemplum serenissimi Hungariae regis, cuius rei series sic habet, majestas caesarea et serenissimus Poloniae rex miserant nuntium [!] suum ad Sophj paulo antea, qui opere et consilio domini Andreae Morosini Veneti in Alepo manentis adjuti ad Sophj pervenire. Litterasque Sophj reddiderunt, non ei, qui nunc est, sed patri suo haud ita pridem mortuo inscriptas, a cuius morte Persiam omnem jam celeriore [!] Turcarum caesar occupavit ; quas ut Sophj non ad se, sed ad patrem suum pertinere vidit, respondit se non esse eius animi, ut cum Turcarum caesare bellaret, quandoquidem id patri suo infelicitur cessisset ; a cuius morte jam duo regna amisisset, Persiae videlicet et magnae Babilonis. Et cum etiam legatio ipsa ad se non pertineret, sed ad patrem suum, se neque velle neque posse quicquam ad illam respondere ; promiserat se tamen suos etiam homines ad nostrum caesarem et Poloniae regem missurum, per quos illis et responderet, et mentem suam significaret. Nee aliud respondit. Erat autem unus e summatibus ipsius, nomine Zohasulthan, eo loco habitus ab ipso quo loco nunc a caesare Turcarum habetur Ibrahinbassa. Hic in consilio Sophi dedit nuntio illi litteras quasdam alias ad nostrum caesarem, quae articulos nonnullos in perniciem Turcarum caesaris continebant. Nuntius tandem illa nostri caesaris in civitate dicta vulgari Turcico Carahamith, quae caput est Persiae, in reditu captus est per Turcarum caesaris illic Zanzacum, ac ad caesarem Constantinopolim, transmissus, repertasque apud eum litterae illae Zahasultanj, quae mox suspectum apud Turcarum caesarem reddiderunt ipsum Zophj. Jusseratque caesar omnibus illis Zanzacis finitimis, ut copias omnes conjunctim contra Sophj educerent. Id ubi Sophj persensisset, uni etiam ex suis Zanzacis commisit, ut causas a Turcicis Zanzacis sciscitarentur, propter quos deletum facerent, praesertim cum nullam bello gerendo causam ipse praestitisset. Ibi orta inter Sophianum cum Turcicum quendam Zanzacum dissensione, res ad arma devenit, ac caesis utrimque non paucis, ille Sophianus utique evasit, atque ad sua rediit. Qua re cognita Zophi timens regnis suis, per postas ad caesarem misit insignes duos oratores suos Constantinopolim, purgans se ab omni suspicione, qui oratores, praesente domino Loboczky fuerunt admissi ad Bassham, remque omnem, ut acta est, ex ordine narraverunt de illo Zohasolthan. Et cum dominus ipsorum intellexisset, non ipsum solum punivit, sed quicquid erat ipsius sanguinis aut familiae, id totum excidit ; nec hoc contentus, omnes equos, boves et quicquid omnino habebat, id totum necari et deinde comburi jussit, ne in ullum hominum usum veniret ; ostendens se nolle omnino quicquam pati in regnis suis, quod Turcarum caesari adversaretur. Praeterea petierant, ut postquam nullam utique occasionem inimicitarum dominus ipsorum caesari praestitisset, caesar dignaretur illum in filium adoptare, aut, si id fieri non posset, saltem in amicum, ad exemplum regis Hungariae ; quod si ne id quidem impetrari possit, ut constitueret illi aliquod tributum, quod honestum quidem esset, sed tamen etiam domino ipsorum tolerabile. Et quamvis antea Turci regibus Persarum soliti fuerint tributa pendere, tamen cum nunc deus

honorem hunc a Persis in Turcas transtulerit, dominus etiam ipsorum velle se conformare divinae voluntati, qui [!] in mundo hoc statuere sic voluit rerum omnium vicissitudinem. Ad quam legationem nondum erat responsum a caesare, sed bassa regiaie majestati Hungariae nuntiavit, caesarem jam duos amicos habiturum, unum ab occidente, ipsum regem Hungariae, alterum ab oriente, Zophj aut Kissibbassam, ut ipsi vocant, quem ad exemplum regiaie majestatis caesar vult in amicum et fratrem accipere, sicque inter amicos vivere. Andreas vero Morosinus, ille Venetus, cuius ope nuntius nostri caesaris ad Sophj pervenerat, in palum suffixus est, una cum omnibus illic propinquis suis. Et Zanzachus ille Alepensis Constantinopolim advocatus, inque ipsius jam alius suffectus.

Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Vienne, Hungarica. Allgemeine Akten, fasc. 20. Cf. la note 22 *supra*.

V

LE SOFI A L'EMPEREUR (1531)

Dios es limpio e grande.

Rey poderoso

Rey poderoso del mundo dichoso posseedor justicioso e famoso leon del mar gran senor emperador Carlos Dios lo que desseais [*sic*]. Despues de la(s) infinitas encomendas os hago saber como Roberto Bransetor vuestro criado vino a mi con su recaudo mucho assento a nuestra amistad su venida. El es persona noble. Lo que me escrivistes y mandastes el me lo hizo saber de modo que se prueva ser nos unos y los que no lo eran tengo de mi lançados y cada die ha de ser nuestra amistad mas y los contrarios menos. En el tiempo que ellos llegaron yo andava en la guerra de Coraçon y con la ayuda de Dios em breves dias los reyes y grandes capitanes que fueron passados de dozientos mil hombres todos los desbarate matey y destruy y diese el govieno como yo desseava. Despues desto me torne a Tabriz. De lo que me escrivistes y mandastes vuestro mensagero ^c lleva la respesta que plaziendo a Dios presto sera claro el senal dello. Cumple que por la amistad siempre nos escrevamos y mandemos mensageros y sea de manera que los Moros esten en su lugar e de todas las nuevas que hovieme me mandad avisar. La honra del mundo ande siempre con el.

Real Academia de la Historia, Madrid, Col. Salazar y Castro, 9/44 f. 259.

^c *rayé* ; criado

PER VIAM PORTUGALENSEM AUTOUR D'UN PROJET DIPLOMATIQUE DE MAXIMILIEN II

Le dessein que l'Empereur Maximilien II forma en 1565-1566 de nouer une alliance avec le Châh de Perse Tahmâsb I^{er}, s'inscrit dans la longue et vaine tradition des tentatives d'encerclement de l'État ottoman. Le plan impérial, auquel Philippe II fut invité à adhérer, avait ceci de particulier que le Portugal s'y trouvait impliqué.

Restée en marge, tant des relations entre le Portugal et l'Espagne (dont les spéculations sur le mariage de D. Sébastien composent, à cette date, la matière la plus apparente), que des interventions diplomatiques de la Papauté (la politique anti-ottomane de Pie V s'étant d'emblée distinguée de celle de l'Empereur)¹, l'affaire est à peine évoquée dans les publications relatives au règne de Maximilien II. M^{me} de Palombini, dans son ouvrage sur les relations entre l'Europe chrétienne et le Sofi, a apporté des informations nouvelles, tirées des Archives d'État de Vienne². À l'aide du même dossier, et de celui à peu près identique conservé à l'Archivo General de Simancas, nous reprendrons la question, en la replaçant dans son contexte diplomatique³.

* Voir *in fine* la liste des abréviations.

¹ Gerhard Rill, *Prosper Graf von Arco, kaiserlicher Orator beim Hl. Stuhl 1560 bis 1572*, dans *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchiv*, 13 (1960), [p. 1-106], p. 52-53.

² Barbara von Palombini, *Bündniswerben abendländischer Mächte um Persien 1453-1600*, Wiesbaden 1968 (Freiburger Islamstudien, I).

³ Une étude plus approfondie de celui-ci nécessiterait dans la documentation inédite, à Vienne notamment, des recherches dont l'ampleur dépassait notre propos.

Très peu informé (jusqu'à faire vivre Charles-Quint en 1562), l'article de Francisco de Sales Loureiro, *O enquadramento europeu de uma embaixada portuguesa a Pérsia*, dans *Arquivos do Centro cultural português*, 11 (Paris 1977), p. 491-506, ne justifie pas son titre. Bruning, *Maximilians II Verhältnis zu Philipp II und Spanien*, Rostock 1903, n'ajoute rien sur la question aux textes relevés par Koch.

Comment Maximilien II en vint-il à songer à la voie portugaise pour atteindre la Perse ? L'idée n'était pas neuve. Elle avait déjà séduit Ferdinand I^{er} ⁴, auquel il venait de succéder dans l'été 1564. Philippe II et Pie IV l'avaient retenue. C'est en mars 1558 qu'elle avait été suggérée par un envoyé persan à la Porte, avec lequel avait eu contact Michel Černović, l'agent secret que Ferdinand I^{er} entretenait à Constantinople, parallèlement à son ambassadeur officiel, Ogier de Busbecq. Le Persan avait dit l'impossibilité de prendre les routes de Turquie ; bien que plus longue, la voie portugaise était la plus sûre ⁵.

La proposition suivit son cours. A l'automne 1559, Philippe II poussait son oncle Ferdinand à ne pas faire la paix avec le Turc, et à s'allier au Sofi et au roi de Portugal ⁶. En 1560 l'orator vénitien signalait l'intérêt de l'Empereur pour une diversion safavide sur les arrières du Turc ⁷. La fuite en Iran du prince Bayezid, fils de Soliman le Magnifique, échauffait les imaginations ⁸. Le grand-vizir essaya de savoir, en juin-juillet 1560, du représentant français à la Porte, si l'Empereur et le roi d'Espagne entretenaient auprès du Châh un ambassadeur ou un agent diplomatique. Il supposait que les deux souverains profiteraient de la circonstance pour chercher à s'entendre avec le Safavide. Černović, en transmettant l'information, estimait qu'en y mettant le prix l'Empereur pourrait se faire livrer quelque fils de Bayezid ⁹. En août 1561, Černović écrivait à Ferdinand qu'une démarche conjointe de l'Empereur et du roi d'Espagne, pour l'inciter à faire la guerre au Turc, serait sans doute bien

⁴ Mme de Palombini, p. 85, note le fait, d'après Turba, sans s'y arrêter.

⁵ Žontar, Černović, p. 197 ; *Služba*, p. 143. Dans son étude sur Černović, Michel Lesure a montré que le projet d'alliance avec la Perse avait été présenté par Černović dès avril 1556 (Lesure, p. 131). Sur les contacts persans de Černović, de 1557 à 1562, Lesure, p. 136-137, 141).

⁶ Girolamo Soranzo au Doge, de Vienne, 25.X.1559, dans G. Turba, éd., *Venetianische Depeschen vom Kaiserhofe* (Dispacci di Germania), III, Vienne 1895, p. 109. Sur les variations de la politique ottomane de Philippe II en 1559, cf. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1966, II, p. 280-282.

⁷ Soranzo au Doge, dans Turba, III, p. 135 (février 1560), 144 (mai 1560).

⁸ Sur la fuite du prince en 1559, accompagné de ses quatre fils, et son séjour en Iran, cf. Şerefettin Turan, *Kanuni'nin oğlu Şehzade Bayezid vak'ası*, Ankara 1961, ch. VI, p. 117-157, et Petra Kappert, *Die osmanischen Prinzen und ihre Residenz Amasya im 15. und 16. Jahrhundert*, Leyde 1976, p. 131-149. Dès l'automne 1559, Philippe II pensait à jouer cet atout (cf. Soranzo, cité ci-dessus n. 6). Par son remarquable ambassadeur à Rome, Lourenço Pires de Távora, le gouvernement portugais fut, en 1560, informé des nouvelles relatives au transfuge, cf. CDP, VIII, p. 236, (355), 487 ; IX, p. 15, 19, 35, 70. (A compter de décembre 1560 il n'aborde plus le sujet, se contentant de transmettre les « avisos de Constantinopla », cf. *ibid.*, p. 136, 195, 216, 273 ; après 1561, il ne mentionne plus l'envoi de ceux-ci).

⁹ Žontar, Černović, p. 206 ; *Služba*, p. 151. Un soi-disant envoyé de Bayezid se présentait en Espagne dans l'été 1560, cf. Braudel, II, p. 293. Il avait été démasqué dès son passage en Italie. L'ambassadeur portugais à Rome en avisait son gouvernement par lettre du 13.X.1560, CDP, IX, p. 80. Sur lui, cf. aussi une lettre de Boistaillé de fin 1561 et une lettre de Pétremol de mars 1562, dans Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, p. 678 n. et p. 691.

accueillie de Tahmâsb, et que peut-être on pourrait obtenir en otage un fils du prince ottoman.

Le comte de Luna, ambassadeur d'Espagne à la cour impériale, communiquait l'avis à Philippe II le 14 septembre ¹⁰. Černović a dû continuer à presser les deux parties durant l'automne, pour les amener à l'alliance, car le comte de Luna en entretenait de nouveau Philippe II au début de l'hiver 1561-1562 ¹¹. Par son envoyé en Espagne, Martín de Guzmán, Ferdinand notifiait également à son neveu son désir d'une intervention commune auprès du Sofi ¹². A Noël, Černović eut langue avec un émissaire safavide, qui l'interrogea sur les opérations des deux grandes puissances chrétiennes contre le Sultan. Černović demanda à son interlocuteur de décider Châh Tahmâsb à envoyer une ambassade à l'Empereur et à lui livrer à cette occasion un ou deux fils de Bayezid ¹³.

Fin février 1562, le comte de Luna se faisait l'écho de cet échange de vues. L'émissaire persan s'étant fait fort d'apporter sous trois ou quatre mois des lettres de son maître, il conviendrait de lui envoyer des ambassadeurs «par la voie de l'Inde du Portugal, car ils n'auraient par autre direction passage assuré». L'Empereur, ajoutait Luna, était très intéressé, et pensait qu'il convenait de traiter l'affaire sans perdre de temps ¹⁴.

Philippe II n'était pas resté inactif. Quand Martín de Guzmán l'eut saisi du projet impérial, il désigna un ambassadeur en Perse. Son choix se porta sur Sir Richard Shelley, bailli de l'Ordre de Malte et prieur d'Angleterre, «connaisseur des langues et des choses du monde», qui avait séjourné à Constantinople en 1539-1540, et rempli sous les règnes d'Edouard VI et de Marie Tudor plusieurs missions diplomatiques. Catholique, il était resté sur le continent à l'avènement d'Elisabeth, sans cesser de se vouloir fidèle sujet

¹⁰ Luna à Philippe II, de Vienne, 14.IX.1561 (*CoDoIn*, t. 98, p. 242), référant à des lettres de Constantinople des 8 et 12 août 1561. L'espion «muy platica e inteligente que tiene gran amistad y entrada con los privados e consejeros del Turco» que l'Empereur a à Constantinople (*ibid.*, p. 241), est assurément Černović.

M. Žontar a relevé (Černović, p. 199 ; *Služba*, p. 144) que la perte d'une partie des rapports de Černović affecte particulièrement l'année 1561 (pour laquelle nous n'en avons qu'un, de décembre).

¹¹ Cf. la lettre de Philippe II du 11.III.1562, répondant à des lettres de Luna des 24.XII.1561 et 19.I.1562 dans *CoDoIn*, *ibid.*, p. 301-302. La lettre du 24.XII.1561 n'est pas publiée dans *CoDoIn*, non plus que les «avisos que hay de Constantinopla por cartas de algunos particulares» qui étaient joints à celle du 19.I.1562 (*ibid.*, p. 277).

¹² Cf. Philippe II à Luna, de Madrid, 28.I.1562, *ibid.*, p. 285 ; sur Martín de Guzmán, cf. Helmut Goetz, *Die geheimen Ratgeber Ferdinands I (1503-1564). Ihre Persönlichkeit im Urteil der Nuntien und Gesandten*, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 42-43 (1963), [p. 453-493], p. 472-474, 488, 489.

¹³ Žontar, Černović, p. 207 ; *Služba*, p. 151 ; Lesure, p. 143.

¹⁴ Luna à Philippe II, de Prague, 26.II.1562 (*CoDoIn*, t. 98, p. 299). En mars, Ferdinand réclamait à Černović que l'émissaire persan vienne à la cour impériale avec des lettres de créance du Châh (Žontar, Černović, p. 199 ; *Služba*, p. 144).

de son pays. Pensionné de Philippe II, dont il était gentilhomme de la bouche, il avait fin 1561 quitté l'Espagne pour l'Italie. Le rappel du roi l'atteignit à Gênes ¹⁵. Le 8 février 1562 il était de retour à Madrid. On disait qu'il aurait un ordinaire annuel de 10.000 ducats pour sa mission auprès du Sofi ¹⁶.

Les premières approches de Philippe II au Portugal au sujet de cette mission restent à explorer. Du moins sait-on que Pie IV, de son côté, avait sondé sans succès l'ambassadeur portugais à Rome, Lourenço Pires de Távora. En juillet 1561, il lui avait exprimé «son vif désir d'avoir intelligence avec le Sofi pour l'inciter à la guerre contre le Turc», prévoyant que la disparition du Magnifique ouvrirait une crise de succession favorable à ce que la chrétienté recouvre «une partie de ce qu'elle avait perdu». Le Pape demandait à Lourenço Pires de Távora son sentiment sur la possibilité de faire négocier un pacte avec le Sofi par l'intermédiaire du roi de Portugal. Soucieux de la réputation de son pays (atteinte par la fausse rumeur que l'Inde portugaise, sous son vice-roi D. Constantino de Bragança, venait de faire sécession), Lourenço Pires de Távora avait laissé le Pape dans ses illusions ¹⁷. Alors qu'il mettait au service de Pie IV son réseau d'espionnage en

¹⁵ Cf. pour ses titres Philippe II à D. Sébastien, de Madrid, 10.VI.1562 (minute, Est. 381, d. 56 ; publié d'après l'original par Diogo Barbosa Machado, *Memorias para a historia de Portugal que comprehendem o governo del rey D. Sebastião*, II, Lisbonne 1737, p. 44-46) ; le même à D. Catarina, même date (minute *ibid.*, d. 55, éd. Machado p. 46-48) ; et Shelley à Burleigh, de Venise, mai 1576, dans *Letters of Sir Richard Shelley, who was the last English Grand-Prior of the order of St. John of Jerusalem ; serving to illustrate the annexed engraving of the two curious inedited medallions in his majesty's collection*, Londres 1774, p. 6 sqq. Pour sa biographie, *Dictionary of National Biography*, t. 52 (Londres 1897), p. 40-41. Sur son séjour à Constantinople, qu'il pensait être le premier Anglais à visiter depuis 1453, cf. ses lettres à son père, de Venise, 1.V.1539, et de Constantinople, 2.X.1539, dans Gairdner ed., *Letters and papers of Henry VIII*, XIV/1, p. 426 ; XIV/2, p. 104 ; en mars 1540, on le trouve de retour à Venise *id.*, XV, p. 142. Il est douteux qu'il se soit rendu au Portugal en 1555 (un passeport lui fut délivré en avril et un sauf-conduit demandé aux autorités françaises en mai, lorsque la reine Mary crut pouvoir notifier aux cours ses espérances de maternité, sitôt après ruinées ; cf. Santarém, *Quadro elementar das relações politicas e diplomaticas de Portugal*, XV, p. xc, et p. 96 n° 122 ; CSP, *Foreign series of the reign of Mary, 1553-1558*, p. 172 et 173, n° 369 et 379). Mary et Philippe II avaient en avril 1557 restauré la langue d'Angleterre et lui avaient rendu la plupart de ses propriétés. Nommé alors turcopolier, Shelley deviendra grand-prieur d'Angleterre en septembre 1561 (A. Mifsud, *Knight hospitallers of Malta of the Ven. Tongue of England in Malta*, Malte, 1914, p. 169, 209-210).

¹⁶ Challoner à Cecil, de Madrid, 9.II.1562, dans CSP. *Foreign series, Elizabeth, 1561-1562*, Londres 1866, p. 520. Challoner rapportait ce qui se disait chez le comte et la comtesse de Feria. La comtesse, née Dormer, et son mari furent des protecteurs des exilés élizabéthains en Espagne (cf. Albert J. Loomie, *The Spanish Elizabethans. The English exiles at the court of Philip II*, Londres 1963).

A la nouvelle du départ de Shelley pour la Perse d'aucuns crurent en Angleterre, qu'on n'entendrait plus parler de lui (cf. ses lettres à Cecil, de Madrid, 14.VIII.1563, et de Monzón, 18.XII.1563, dans CSP. *Foreign series, Elizabeth, 1563*, p. 500, 625).

¹⁷ Lourenço Pires de Távora à D. Sébastien, de Rome, 19.VII.1561, CDP, IX, p. 306-307.

Égypte pour faire acheminer en Éthiopie l'invitation pontificale à déléguer un représentant au concile de Trente¹⁸, l'ambassadeur, connaissant le néant de l'influence lusitanienne en Perse, se tenait dans l'affaire du Sofi sur une réserve embarrassée. A l'aguet des préparatifs navals des Turcs à Suez et à Basra, il estimait que la recherche d'une entente avec le Châh ne serait pas mauvaise pour le Portugal¹⁹. Mais il ne croyait ni à la formation d'une ligue anti-turque ni à la fragilité de la monarchie ottomane²⁰. Il se gardait de révéler au Pape que les relations avec le Sofi étaient inexistantes, tout en espérant que les appels du Saint-Siège à l'entremise portugaise obtiendraient de la régence une réponse honorable²¹.

Pie IV était revenu à la charge en septembre²². En octobre il exprima l'intention de conférer par un bref à Lourenço Pires de Távora, en instance de retour à Lisbonne, la tâche d'organiser, en accord avec le gouvernement de D. Sébastien, les intelligences avec le Sofi. Transmettant la proposition, Lourenço Pires de Távora observait :

«Ce sont des affaires qui, pour la réputation, comme il y a de nombreux jours que je l'ai écrit, se doivent entretenir et admettre. Qu'on imagine dans le monde que par le moyen de Votre Altesse se peut traiter et obtenir un tel bien pour la Chrétienté, ce n'est pas chose de si peu d'importance qu'on laisse d'en faire état, parce que dans votre Conseil seul on sait qu'elle ne peut avoir l'effet qui s'en prétend. Le monde ne le saura pas si vite. Ce genre de prétentions tourne court avant qu'elles n'arrivent à terme, et très souvent avant

¹⁸ CDP, IX, p. 321-328, 356. Cf. H. Jedin, *Geschichte des Konzils von Trient*, IV/1, Fribourg-en-Brisgau, 1975, p. 62. Sur le réseau de l'ambassadeur en Orient, cf., d'après CDP seulement, F. C. Lane, dans *American Historical Review*, 45 (1940), repris dans *Venice and History. The collected papers of F. C. Lane*, Baltimore 1966, p. 28-30.

¹⁹ Cf. CDP, IX, p. 307.

²⁰ En février 1562, faisant état du bruit que le Sultan était moribond (que le comte de Luna rapportait de son côté, d'après une lettre de Constantinople du 22.I.1562, cf. *CoDoIn*, t. 98, p. 298), l'ambassadeur déplorait la désunion et l'indifférence des princes chrétiens face au danger turc. Il ne croyait pas, dans ces conditions, que la crise prévisible fût profitable à la Chrétienté. «La mort de celui-ci [le Magnifique] sera cause que s'accélérera plus promptement le dam commun. Car bien qu'on compte avec certitude que se produise une guerre cruelle entre les deux frères, Selim qui prétend à l'empire et y est nommé par son père, et Bayezid qui est avec le Sofi, son désordre ne passera pas un an, car une seule bataille fera seigneur absolu le vainqueur, selon l'expérience des autres successions, comme on peut voir dans leurs histoires. Succédant, dans une telle monarchie, un homme jeune, qui pour l'exaltation de sa foi et la réputation de sa personne se doit forcément montrer ambitieux de gloire et d'honneur, et ne pouvant exécuter cela en une meilleure entreprise que contre la Chrétienté, il faut entendre que bien meilleure aurait été la vie d'un vieillard fatigué et recru de victoires que l'avènement de qui commencera désireux d'elles, et puissant en escadres, armées et trésors» (à D. Sébastien, 20.II.1562, CDP, IX, p. 457-458).

²¹ Rappelons que durant la minorité de D. Sébastien, la régence fut exercée jusqu'à la fin de 1562 par sa grand-mère D. Catarina, et de la fin de 1562 au début de 1568 par son oncle le Cardinal-Infant D. Henrique.

²² Lourenço Pires de Távora à D. Sébastien, 26.IX.1561, *l.c.*, p. 356.

d'être commencées, et on va toujours pensant qu'elles ont manqué du fait de quelqu'un d'autre. Et [on pensera que] dans la main de Votre Altesse était le remède contre la puissance du Turc» ²³.

Ferdinand I^{er} sut à Prague, fin mars 1562, que Philippe II avait désigné un ambassadeur en Perse. Il en marqua aussitôt sa satisfaction ²⁴. Entre temps Philippe II avait notifié au comte de Luna qu'on était en train d'étudier la forme et les moyens du voyage, et que l'Empereur serait tenu au courant par le canal de Martín de Guzmán ²⁵.

En juin, Shelley fut envoyé à Lisbonne. Philippe II proposait à D. Sébastien de s'associer à l'alliance ; il le pria d'avertir les autorités de l'Inde de la mission confiée à Shelley, de mettre celui-ci en rapport avec des personnes informées des choses d'Orient, et de lui fournir un interprète de persan. Muni des recommandations de D. Sébastien, Shelley irait trouver l'Empereur, qui l'expédierait par la Pologne et la Moscovie. Il se pouvait qu'au retour le passage ne soit pas si facile, et qu'il ait à rentrer par Ormuz ²⁶.

D. Sébastien répondit en juillet qu'il donnait commission au bailli Shelley pour agir en son nom dans ladite ligue avec le Sofi et qu'il avisait son vice-roi de l'Inde de le pourvoir, «s'il passait par là, de tout le nécessaire à son embarquement et voyage» ²⁷. Il confiait à Shelley une lettre de courtoisie pour le Châh ²⁸. Il n'était pas en mesure de lui procurer un interprète, n'en disposant pas au Portugal («o farauto se nao achou aqui, e por iso o não leva »).

D'un embarquement à Lisbonne à destination du Golfe Persique, il n'avait pas été question, puisque avant même que Shelley ne se rende au Portugal il avait été décidé qu'il irait par la voie moscovite. Sans doute la prise de Kazan en 1552 par Ivan IV, et celle d'Astrakhan en 1554, assuraient-elles la possibilité de gagner la Perse par la route de la mer Caspienne. Cette même année 1562, le marchand anglais Jenkinson l'empruntait avec succès, et rencontrait Châh Tahmâsb à Qazvin. On sait qu'elle fut cependant peu

²³ Le même au même, 27.X.1561, *ibid.*, p. 391.

²⁴ Luna à Philippe II, de Prague, le 29.III.1562 (*CoDoIn*, t. 98, p. 304, 311), répondant à la lettre de Philippe II reçue ce même jour et datée du 29 janvier (*sic* ; c'est la lettre du 28 janvier publiée dans *CoDoIn*, *ibid.*, p. 286-289).

²⁵ Philippe II à Luna, de Madrid, 11.III.1562, *ibid.*, p. 302. Il n'est dès lors plus question de l'affaire dans la correspondance échangée entre le Roi Prudent et le comte de Luna.

²⁶ Philippe II à D. Sébastien, lettre citée *supra* n. 15.

²⁷ D. Sébastien à Philippe II, juillet 1562, dans Diogo Barbosa Machado, *o.c.*, II, p. 49-50.

²⁸ Texte *ibid.*, p. 50-51. Le roi de Portugal se gardait d'évoquer les frontières communes dans le Golfe Persique, et se contentait, à propos de l'amitié de l'Empereur et du roi de Castille envers le Châh, de déclarer : «(...) não quiz ficar fora della assim pola muita parte que sou na Christandade como porque por todas as vias vos queria mostrar o contentamento que tenho de a ter convosco (...)».

après délaissée ²⁹. Les relations russo-persanes pour leur part, restaient épisodiques ³⁰.

La mission de Shelley tourna court. Grâce à l'habileté de Busbecq, la trêve était signée en août 1562 entre l'Empereur et le Sultan, valable pour huit années, sauf décès de Ferdinand ³¹. En octobre Shelley alla en mission auprès de l'Empereur, pour féliciter Maximilien de son élection comme roi des Romains ³².

II

Ferdinand disparu, la reconduction de la trêve fut contrariée du fait des initiatives militaires des Impériaux aux confins transylvains. L'échec des pourparlers devint évident dans l'été 1565 ³³. La menace d'une campagne militaire ottomane en Hongrie remettait sur le tapis l'intérêt d'une diversion safavide. L'idée fut sortie des dossiers, comme il arrive souvent, sans être

²⁹ Sur le voyage de Jenkinson, cf. les relations publiées par E. D. Morgan et C. H. Coote, *Early voyages and travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, Londres 1886 (Works issued by the Hakluyt Society [1^{ère} série], 72) ; I. Lubimenko, *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand*, Paris 1933 (Bibl. de l'École pratique des Hautes Études, Sc. Hist. et Philol., fasc. 261), p. 117-119, 123-124 ; T. S. Willan, *The Muscovy merchants of 1555*, Manchester 1953, et *Early history of the Russian Company*, Manchester 1956.

³⁰ P. P. Bušev, *Russko-iranskije kontakty do konca XVI v.*, dans *Voprosy istorii*, 1973/4, p. 130-140 ; le même, *Istorija posol'stv i diplomatičeskix otnošenii russkogo i iranskogo gosudarstv v. 1586-1612 gg.*, Moscou, 1976, p. 39 sqq.

³¹ Cf. Karl Vocelka, *Eine türkische Botschaft in Wien 1565*, dans C. H. Fichtenau et E. Zöllner, éd., *Beiträge zur neueren Geschichte Österreichs*, Vienne, 1974, p. 102-114, p. 102-103.

³² Ainsi *Dict. of Nat. Biogr.*, l.c. Observons toutefois que Maximilien, élu roi de Bohême en septembre 1562, ne fut élu roi des Romains, à la diète de Francfort, que le 28 novembre. Revenu ensuite à la cour d'Espagne, Shelley la quitta en juin 1565 pour aller au secours de Malte assiégée (Shelley à Sir William Cecil, de Madrid, 22.VI.1565, dans *Letters of Sir Richard Shelley* [cité *supra* n. 15], p. 4, d'où *Dict. of Nat. Biogr.*, *ibid.* ; et Robert Huggins à Leicester, de Madrid, 21.VI.1565, dans *Historical Manuscripts Commission, Report on the Pepys manuscripts preserved at Magdalen College*, Cambridge, Londres 1911, p. 62).

Shelley a déclaré plus tard (*Letters*, p. 9, à Lord Burleigh, mai 1575) que l'annonce de la mort du prince Bayezid avait fait abandonner le dessein de l'ambassade de Perse. Dès avril 1562, Černović annonçait à Ferdinand que le prince et ses fils seraient remis aux autorités ottomanes contre une forte somme (Žontar, Černović, p. 207 ; *Služba*, p. 152). Bayezid et ses fils, remis à un envoyé ottoman, furent exécutés à Qazvin le 23 juillet 1562 (Turan [cité *supra* n. 8]), p. 152-154 ; P. Kappert, p. 145-147). Des nouvelles de Constantinople du 7 juin, transmises de Venise le 11 juillet à destination du Portugal annonçaient une démonstration militaire ottomane sur les frontières de Perse et l'éventualité d'une déclaration de guerre si Bayezid n'était pas livré. La trêve en Hongrie paraissait assurée, «vu le chemin que prennent les choses en Perse» (*As Gavetas*, I, p. 814 et 815). Notons qu'en 1567 encore, Černović croyait les fils de Bayezid vivants (cf. *infra*, 442).

³³ Cf. Vocelka, l.c.

retouchée. Et la chancellerie autrichienne fit montre, sur certains points, d'une bizarre ignorance.

Le zéléteur en était un personnage influent à la cour impériale bien qu'assez mal vu de la Curie, le cardinal Zaccaria Delfino qui, une première fois nonce auprès de Ferdinand I^{er}, était revenu résider à Vienne en 1560. C'est sur sa recommandation que Černović, son protégé, avait été choisi comme agent secret à Constantinople. Par l'appui de Maximilien II, et malgré les réticences de Pie IV, il venait d'être élevé à la pourpre, en mars 1565, et de recevoir le chapeau à Vienne, le 29 juin. Rappelé à Rome en juillet, il ne se pressa point de déférer aux ordres du Pape, et ne quitta Vienne qu'en novembre, non sans avoir reçu la jouissance de l'évêché de Győr, en Hongrie³⁴. Dès le 19 août, il avait donné à l'Empereur, de qui il était très écouté³⁵, un avis «de legatione ad Persam expedienda»³⁶.

Le projet d'instructions pour une ambassade impériale en Perse qui fut rédigé alors³⁷, présente le double intérêt d'apporter confirmation des tendances bellicistes en vogue dans l'entourage de Maximilien II et, par comparaison aux instructions de mars 1566 et de janvier 1567, établies sur son modèle, de faire mesurer le fléchissement d'une politique inconsidérée.

Au contraire de ce qui s'était passé en 1562, le principe d'un itinéraire maritime était adopté. Par le Portugal, dont le concours n'était pas mis en doute, l'Empereur envoyait en Iran deux ambassadeurs, dont l'un resterait là-bas si l'autre devait escorter en Europe une ambassade persane de retour. On allait demander au roi de Portugal de dépêcher au Châh un émissaire, tenu dans l'ignorance de la venue de l'ambassade, de sorte que celle-ci ne soit pas rendue publique sans l'agrément du Châh, de qui l'émissaire obtiendrait des sauf-conduits pour les envoyés impériaux. Afin que ceux-ci ne perdent pas de temps à Lisbonne, il convenait de mettre le roi de Portugal au courant sans délai. Par les lettres que les deux ambassadeurs lui remettraient, on le prierait d'autre part d'informer l'Empereur «du temps et de la manière du retour à partir d'Ormuz», et d'indiquer par quelle voie sûre, si leur séjour en Perse se prolongeait, ils pourraient écrire à Vienne³⁸. Maximilien II avait confiance que le roi de Portugal assumerait le patronage

³⁴ Sur la carrière de Delfino, cf. *Nuntiaturberichte aus Deutschland nebst ergänzenden Aktenstücken. Erste Abteilung, 1533-1559*, 17 Bd. *Nuntiatur Delfinos ... (1554-1556) ... bearbeitet von Helmut Goetz*, Tübingen 1970, p. II-L.

³⁵ Cf. Chantonay à Philippe II, de Vienne, 10.XI.1565 : il n'est personne à qui Maximilien accorde aussi facilement de longues audiences, et qu'il traite avec une préférence aussi marquée (dans Ch. Weiss, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle d'après les manuscrits de la bibliothèque de Besançon*, IX, Paris 1852, p. 657). Sur la réserve, néanmoins, que lui inspirait le personnage, cf. G. Rill [cité *supra*, n. 1], p. 48-49.

³⁶ Persica I, f. 13-22 ; Palombini, p. 87.

³⁷ «Instructio N. et N.». Texte ci-après, p. 432-434.

³⁸ Sur les dispositions à prendre avec le Portugal, *ibid.*

de l'ambassade, «car, avec l'aide de Dieu, s'ensuivrait pour sa Sérénité fruit et profit de la bonne amitié du roi des Persans avec sa Majesté impériale» ³⁹.

On ferait état auprès du Châh, à qui un pacte d'amitié perpétuelle serait proposé ⁴⁰, d'un accord austro-espagnol pour attaquer l'Empire ottoman au printemps de 1566, par terre et par mer, avec l'aide de presque tous les princes chrétiens. S'il entraît dans l'alliance, le Châh recevrait pour soutenir la guerre un subside dont le montant serait à discuter ; il aurait la garantie d'être inclus dans tout règlement de paix avec le Turc ; bien plus, l'Empereur et le roi d'Espagne seraient toujours prêts à attaquer le Turc, sur terre et sur mer, à tout moment que celui-ci menacerait par quelque traité ou entreprendrait le royaume de Perse ⁴¹.

Le 28 octobre, Maximilien exposait à Philippe II son idée d'alliance avec Châh Tahmâsb, et le priaît de dire s'il voulait joindre ses ambassadeurs à ceux que lui-même enverrait en Perse ⁴². L'archiduc Ferdinand, qui suivait de près les affaires turques, s'associait aux vues de son frère. Fin novembre, il écrivit à Maximilien que, s'il était impossible d'obtenir la paix du Sultan, il faudrait jeter la Perse contre lui et pousser l'Espagne à des opérations simultanées en Méditerranée ⁴³.

Philippe II manifesta un intérêt poli. Il convenait de laisser la situation évoluer, afin de juger de l'opportunité de faire une confédération contre le Turc ⁴⁴. Dans une réponse qu'il lui fit transmettre par l'intermédiaire de son ambassadeur à Vienne, Thomas Perrenot de Chantonay, «sobre la platica de los casamientos y de la liga y embiar embaxada al Sophi», l'Empereur souscrivit, au début de février 1566, à la circonspection du Roi Prudent : il fallait retarder le départ pour la Perse jusqu'à ce qu'on sache si l'attitude à adopter vis-à-vis de la Turquie devait être offensive ou défensive ⁴⁵. L'annonce confirmée d'une campagne du Sultan en personne contre la Hongrie modifia bientôt après sa décision.

«Nous avons pu décider, suivant l'avis du Sérénissime et Catholique Roi des Espagnes, de remettre la mission à envoyer en Perse jusqu'à ce que nous connaissions avec plus de clarté et de certitude quelle sera la fin de la confédération dont il est question entre nous, et quelle intention aura sur ce point le Souverain Pontife. Nous doutons cependant que, la guerre nous tombant dessus, les choses ne traînent en longueur plus longtemps que ne le réclame notre situation»,

³⁹ *Infra*, p. 434.

⁴⁰ Projet de lettres de créance de Maximilien II pour les ambassadeurs N. et N., *Persica*, f. 10.

⁴¹ «*Instructio pro N. et N.*», ci-après p. 433.

⁴² *Bibl*, I, p. 292-293.

⁴³ *Bibl*, I, p. 319.

⁴⁴ Dietrichstein à Maximilien II, de Madrid, 11.II.1566, dans Koch, p. 154-155.

⁴⁵ Chantonay à Philippe II, Est. 654, f. 18, dans *Bibl*, I, p. 393.

écrivait-il, le 9 mars 1566, à Adam de Dietrichstein, son ambassadeur en Espagne. Aussi se décidait-il à passer outre, sans attendre le résultat de ce qui était en discussion avec le Pape ⁴⁶.

Les conseils avaient afflué en ce sens. Albert de Wyss, le représentant impérial à Constantinople, se prononçait pour une alliance entre l'Empereur, le roi de Portugal et le Châh, à laquelle on essaierait d'agréger la Pologne et la Moscovie ⁴⁷. Delfino suggérait de confier à Adam de Dietrichstein le double soin d'entrer en rapport avec le Portugal et de remettre à l'envoyé que l'Empereur désignerait pour le voyage de Perse ses instructions ⁴⁸.

La lettre de Wyss est du 9 février 1566, et l'avis du cardinal, alors à Rome, de très peu postérieur, puisqu'il fut examiné à Vienne le 3 mars ⁴⁹. Le projet en discussion depuis plusieurs mois dans le milieu dirigeant prit corps dès le 8 mars avec la nomination comme ambassadeur de Jacob Drapper, un marchand de Pera qui avait naguère servi d'intermédiaire entre Černović et Busbecq ⁵⁰. On lut ce jour-là en Conseil secret l'*instructio* qui servirait de base aux pourparlers avec le Châh ⁵¹. On passa, simultanément, la lettre

⁴⁶ Maximilien à Dietrichstein, de Vienne, 9.III.1566, Lusitana I, f. 121a. Cf. «Apuntamientos del Emperador sobre la embaxada al Persiano», s.d. : «Que aunque el Emperador estara por desistir al presente de la dicha embaxada conforme al parecer del Rey hasta entender mas clara y ciertamente el fin y conclusion que havria la confederacion, que entre ellos se trata, y el animo y voluntad de su Sanctidad, empero recelando se de que no se recrezca algun notable daño de dilatar la dicha embaxada, en especial agora con las nuevas que se tienen del Turco, le parece que se devria luego hazer, y sin esperar la conclusion dello que con su Sanctidad se trata.

Que aunque al presente no se pueda del todo ordenar y concertar como convendria le dicho negocio, todavia las personas plasticas de las cosas y trato del Turco afirman y juzgan que la tal embaxada no puede ser sino muy provechosa para las cosas y estados del Emperador, y por tanto no dever se mas diferir, teniendo por muy cierto que el Turco estaria con muchas y grandes sospechas con solamente entender por fama que su embaxador y el del Rey huviessen ydo a Persia con embaxada y estuviessen alli. (...)». (Est. 385, f. 59).

⁴⁷ L'extrait de la lettre d'Albert de Wyss soumettant à Maximilien II l'idée d'une coalition anti-ottomane et d'un accord avec le Châh «per viam portugalemsem» a été publié par Wertheimer, p. 71-72 (d'où Palombini, p. 86 n. 6), et plus longuement dans Lajos Tardy, *Rapports diplomatiques sur la Géorgie entre les années 1550 et 1570*, dans *Bedi Kartlisa*, 34 (1976), à la p. 107, n. 17.

⁴⁸ Palombini, p. 88, citant HHStA, Protocolum negociorum.

⁴⁹ C'est sous cette date qu'il est consigné dans le Protocolum negociorum (Palombini, p. 88, n. 2).

⁵⁰ Žontar, *Služba*, p. 152. Dans la minute de la lettre de Maximilien à Dietrichstein du 9 mars, le qualificatif «Constantinopolitain» a été raturé, et il est dit à la suite que Drapper, actuellement à la Cour pour ses affaires privées, bien connu de Busbecq, a montré son dévouement à la maison d'Autriche en beaucoup de choses les années passées (Lusitana I, f. 120a-b).

⁵¹ Cf. Bibl, I, p. 458 ; Palombini, p. 88. Dans Palombini, *ibid.*, analyse, et dans Wertheimer, p. 80, quelques extraits des «apuntamientos del emperador sobre la legacion para el Sophy de Persia» de même date, complétant l'«Instructio pro egregie fidele nobis dilecto Jacobo Drappero, iuxta quam debebit hoc infrascriptum negocium Serenissimum Principem Dominum Tachmas, Persarum Medorum et Armeniae etc. Regem amicum nostrum charissimum proponere et trac-

de l'Empereur à «Tachmas» accréditant Drapper⁵², et l'accréditation de Dietrichstein pour traiter avec le roi de Portugal de l'acheminement par Ormuz⁵³. Le lendemain furent passées la lettre de nomination de Drapper⁵⁴, et — relative à sa mission et à celle de D. Juan Manrique (sur laquelle nous allons revenir) — une lettre à Dietrichstein⁵⁵, à qui incombait d'arranger le plus important.

Autant que pouvaient l'être, à l'époque, de semblables options, que distances et délais transformaient en mécomptes répétés, le choix de la «voie portugaise» était rationnel, compte tenu de l'impraticabilité d'une route plus directe. Le soin laissé à Dietrichstein de régler cet aspect de l'affaire montre bien qu'on n'avait pas mis l'hiver à profit pour mieux l'étudier. Le cabinet impérial s'avérait totalement ignorant des conditions de voyage entre le Tage et le Golfe Persique d'abord, entre Ormuz et la cour safavide ensuite. Drapper s'en informerait au Portugal⁵⁶. L'illusion n'était pas moindre sur la célérité des communications⁵⁷. Enfin Maximilien faisait preuve de légèreté en tenant pour acquis que le gouvernement de D. Sébastien donnerait son accord. C'était bien mal juger du climat politique qui régnait à Lisbonne. A quel degré les bureaux viennois le méconnaissaient, le lapsus commis dans des documents qui en émanèrent l'atteste : D. João III, mort en 1557, y est donné comme souverain régnant⁵⁸.

Que cette bévue de rédacteur ne fasse point conclure à l'absence de relations entre le Cardinal-Infant et l'Empereur. En août-septembre 1563, D. João Mascarenhas, neveu de D. Fernando Mascarenhas, ambassadeur

tare», Vienne, 8.III.1566, Persica I, f. 38-46, et à l'état de brouillon, f. 49-55, 58. Analyse dans Palombini, p. 88-89, d'après le ms. Böhm (N. 595), W. 290, f. 278-279. Il fut fait une version espagnole de l'Instructio (Est. 385, f. 52).

⁵² Persica I, f. 29 ; brouillon, f. 57. Copie, Est. 385, f. 58.

⁵³ Lusitana I, 115a.

⁵⁴ Persica I, f. 27 ; brouillon, f. 56.

⁵⁵ Lusitana I, f. 120-123.

⁵⁶ «Instructio pro Drappero», f. 38b : «De cujus quidem itineris ratione et securitate et an id occulte vel aperte facere debeat, et de aliis quae necessaria videbuntur, orator noster informationem accipiet in aula Serenissimi Principis Domini Johannis Portugalliae etc. regis (...)». L'erreur du rédacteur de la chancellerie impériale est absente de la version espagnole de l'Instructio, où le roi de Portugal n'est pas désigné nommément.

⁵⁷ On ne soupçonnait pas à Vienne que le départ pour l'Inde avait lieu à un moment déterminé de l'année. Comme le montre le passage de l'«Instructio N. et N.» réclamant vers la fin de l'été 1565 l'ouverture de la guerre de Perse pour avril 1566, on ne soupçonnait pas non plus que le voyage exigeait des mois. C'est pourquoi il était envisagé que Drapper se voie remettre son sauf-conduit persan à la cour portugaise (Instructions de Drapper, Persica f. 38b : «(...) ex Lusitania, ubi nimirum si videbitur *Salvum conductum* expectare debebit» ; trad. castillane, Est. 385, f. 52 : «(...) Portugal, onde siendo menester esperareys un salvoconducto»).

⁵⁸ Dans l'«Instructio pro Drappero», cf. n. 56, et dans la minute des *credenciales* de D. Juan Manrique, cf. n. 78. On trouve le lapsus «roi de Pologne» pour «roi de Portugal» dans la minute d'une lettre de Maximilien à Dietrichstein du début de 1567, Persica I, f. 100b.

auprès du Concile de Trente, était à Pozsony, venu féliciter Maximilien de son élection comme roi des Romains⁵⁹. A son avènement, en 1564, D. Jerónimo de Ataíde lui fut envoyé⁶⁰. L'Empereur remercia D. Sébastien par une lettre datée du 22 octobre 1564⁶¹. On sait que le Portugal se plaignait des contrefaçons de sa monnaie émises aux Pays-Bas et dans l'Empire. Philippe II avait promulgué un décret les interdisant⁶². Maximilien fit de même en août 1565⁶³.

C'est sur des assurances douteuses que Jacob Drapper partit pour l'Espagne, dans le courant de mars 1566, porteur d'instructions détaillées sur ses négociations avec le Châh, mais extrêmement vagues sur la façon d'arriver jusqu'à lui. Après avoir reçu de Dietrichstein les lettres, les messages et l'argent destinés à sa mission, il partirait pour le Portugal en compagnie de son collègue l'ambassadeur castillan.

En cela résidait, par rapport au projet de 1565, la nouveauté de l'*instructio* de mars 1566. Il n'était plus question de deux légats impériaux, mais d'un impérial et d'un espagnol. La grande confédération chrétienne imaginée l'année précédente restée à l'état de devenir, Philippe II était associé directement au dessein persan. Cette transformation de la mission autrichienne en mission austro-espagnole exceptée, les dispositions prévues à l'été 1565 étaient reprises dans celles de mars 1566. Si les lettres de créance n'invitaient plus à un «pacte d'amitié perpétuelle», mais à «une ferme amitié et confédération», les instructions référaient expressément à un pacte d'assistance mutuelle de longue durée, excluant une paix séparée⁶⁴.

⁵⁹ Giovanni Micheli au Doge, de Pozsony (Presbourg ; auj. : Bratislava), 2.IX.1563, dans Turba [cité n. 6], III, p. 238. Lettre de remerciement de Maximilien, de Pozsony, 26.IX.1563, dans As Gavetas, I, p. 603-604. Lettre de Ferdinand I^{er}, *ibid.*, p. 601.

⁶⁰ *Relações de Pero de Alcáçova Carneiro, conde de Idanha, do tempo que ele e seu pai, António Carneiro, serviram de secretários (1515 a 1568)*, éd. Ernesto de Campos de Andrade, Lisbonne 1937, p. 457.

⁶¹ Lusitana I, f. 103a-104a.

⁶² Daté de Bruxelles, 31.V.1564. Imprimé à Anvers, en espagnol (texte republié dans As Gavetas, III, p. 43-45) et en flamand. Cf. aussi, sur le sujet, la lettre de l'agent portugais à Anvers du 4.VI.1564, As Gavetas, I, p. 808-809. L'interdiction fut proclamée dans l'évêché de Liège en mai 1566, *ibid.*, p. 811-813.

⁶³ Daté de Vienne, 29.VIII.1565. Version portugaise dans D. Manuel de Meneses, *Chronica do muito alto e muito esclarecido príncipe D. Sebastião (...) Primeira parte*, Lisboa occidental, 1730, p. 300-302.

⁶⁴ Cf. les lettres de créance pour Drapper, Persica I, f. 29 ; et ses instructions, f. 43b-44a : «(...) nomine nostro firmiter affirmando nec nos nec Serenissimum Regem Hispaniarum unquam inituros esse pacem cum Turcha nisi ipse quoque Serenissimus Persarum Rex in capitulis pacis includatur, sed semper paratos fore ipsum Turcharum Principem terra marique adoriri, quando-cunque is contra Regnum Serenitatis ejus quicquam ullo tempore minetur sive moliat, cui quidem conditioni ut utraque pars aequaliter et in perpetuum astringatur (...)». La traduction castillane des instructions précise le texte latin : «(...) y afirmandoles de nuestra parte que en ningún tiempo ni por ningún desastre ni adversidad haza paz ninguno de nosotros con el

Drapper insisterait sur la similitude de situation des ennemis du Sultan. Il ferait sentir au Safavide, en les surenchérissant même, les risques qu'il courait, à laisser passer l'occasion, de voir la Turquie se retourner contre lui avec toutes ses forces, après avoir battu les chrétiens en Europe. La politique du Turc avait toujours été d'éviter la guerre sur deux fronts, raison pour laquelle il avait fait une trêve avec le père de l'Empereur : elle l'avait rendu plus libre de faire pression sur le Châh, qui avait accueilli le prince ottoman Bayezid ⁶⁵. Dans le brouillon des instructions de Drapper, l'histoire de la rupture de la trêve à l'avènement de Maximilien II était retracé de manière tendancieuse, et le soutien de Soliman le Magnifique au prince de Transylvanie dénoncé ⁶⁶. Ce développement, d'ailleurs sans originalité, fut supprimé dans la version définitive des instructions, où il était seulement dit que le Turc avait rompu la convention, «soit mû par sa propre arrogance et son ambition, soit poussé par les persuasions de ses pachas, beglerbeks et gouverneurs, qui ne cessent jamais d'exciter sur les confins de nouveaux troubles et mouvements selon leur intérêt privé (*privati sui commodi causa ne teniendo la mira sino a solos sus provechos*). En même temps qu'il décidait de conduire la guerre en Hongrie à la tête d'une immense armée, Soliman envoyait une flotte menacer les possessions du roi d'Espagne et d'autres princes chrétiens ⁶⁷.

Jacob Drapper profiterait de son séjour en Perse pour se renseigner sur les forces du Châh, pour pénétrer les raisons qui le faisaient tant répugner à guerroyer contre le Sultan, et pour évaluer quelles étaient les chances de le voir s'y décider. Il s'enquerrait de savoir si le prince Bayezid avait été exécuté. Il assurerait Tahmâsb, s'il entraînait dans une alliance, que les puissances européennes ne feraient pas de paix séparée et seraient prêtes à entrer en action, en quelque temps que ce fût, au cas où l'Ottoman menacerait la Perse. Si le Châh ne voulait ou ne pouvait déclarer la guerre, Drapper devrait à tout le moins obtenir de lui quelques démonstrations armées aux frontières, quelques mouvements séditieux qui inquiètent le Turc, l'obligeant à diviser ses forces. Si le Châh voulait vérifier le fondement des propositions qui lui étaient faites, qu'un des ambassadeurs reste à sa cour, et que l'autre

Turco que no se le de primero aviso dello, para si quisiere entrar en las capitulaçiones. Antes, qu'estaremos aparejados para acometer por mar y por tierra al dicho Turco siempre qu'el haga alguna demostracion contra Persia. La qual condicion aveys de procurar en todas maneras que se assiente y ratifique que ambas partes assi quedemos ygual y firmemente obligados para una confederacion que sea de muchos dias». (Est. 385, f. 52).

⁶⁵ Persica I, f. 40b. Là encore, les rédacteurs de la chancellerie autrichienne négligeaient de se mettre à jour, et l'exemple allégué tombait à faux. C'est en 1559 que Bayezid s'était réfugié en Perse, en juillet 1562 qu'il avait été exécuté à Qazvin. La trêve obtenue par Ferdinand I^{er} en 1562 n'avait pas la cause que lui attribuent les instructions de Drapper.

⁶⁶ Persica I, f. 51a-53a.

⁶⁷ *Ibid.*, f. 41a-b.

revienne auprès du roi d'Espagne ou de l'Empereur, avec un ou plusieurs envoyés du Sofi. Drapper ferait parvenir ses lettres à l'Empereur via Ormuz et Lisbonne ⁶⁸.

En mars 1566, l'envoi d'une mission en Perse était donc, du côté autrichien, résolu. Maximilien II annonçait, le 11 mars, à son frère l'archiduc Charles que, en accord avec Philippe II, il mettait en route un ambassadeur pour nouer alliance avec le Châh ou, à défaut, pour susciter une diversion à l'est de l'empire ottoman ⁶⁹. En fait, Maximilien allait se heurter, tant à Madrid qu'à Lisbonne, à des dérobades obstinées.

*

Drapper partait pour Madrid sans que l'adhésion de Philippe II fût acquise, et celle de D. Sébastien pas davantage. Le 9 mars, Maximilien enjoignait à Dietrichstein d'expliquer au roi d'Espagne le plan impérial et ses causes, de lui communiquer les instructions de Drapper, auxquelles il aurait toute latitude de faire des modifications (l'Empereur y souscrivait d'avance), bref d'agir en sorte que Philippe II ne se refuse pas à associer un légat espagnol au légat impérial. Si le roi d'Espagne agréait le projet d'ambassade, Dietrichstein devait alors écrire immédiatement au roi de Portugal, par courrier exprès, et s'assurer que Philippe II faisait de même, pour le prier de dépêcher un courrier au roi de Perse, qui notifierait secrètement (à son insu) la venue des ambassadeurs et obtiendrait des sauf-conduits à leur nom. Quant aux cadeaux qu'il convenait d'offrir au Châh, Vienne s'en remettait au choix de Madrid ⁷⁰.

Le Roi Prudent continuait de temporiser. Si Dietrichstein — dont le savoir-faire n'est pas évident — pouvait écrire, fin mars, que le Roi s'en remettait à l'Empereur pour organiser la confédération austro-hispano-persane ⁷¹,

⁶⁸ Instructions de Drapper (Persica I, f. 45b ; brouillon, f. 55b) : «In eventum igitur quo ipsi Oratori nostro, redeunte scilicet Oratore Regis Catholici, in Persia manendum foret, opera et auxilio ministrorum Serenissimi Regis Portugalliae, qui hac quoque de re nomine nostro rogabitur, commodam aliquam viam invenire debebit, quae nos quam creberrime edocere possit. Quod quo minore cum periculo fieri possit, in conscribendis literis cifra quam cum praesenti instructione nostra accipiet uti potent».

La même recommandation figurera sur les instructions de Černović du 1.I.1567, mais la stipulation que celui des deux ambassadeurs qui resterait en Perse écrive en chiffre au roi d'Espagne ou à l'Empereur a été raturée sur la minute (Persica I, f. 10b).

Le chiffre de Jacob Drapper se trouve en Persica I, liasse F, f. 98 (où il a été classé par erreur comme de 1666, alors qu'il porte bien la date du 8.III.1566 et la mention «Ciffra pro Jacobo Drappero oratore ad Persam destinato»).

⁶⁹ Maximilien II à l'archiduc Charles, 11.III.1566, dans Bibl. I, p. 453 ; Wertheimer, p. 80.

⁷⁰ Lusitana I, f. 121. Cf. «Apuntamientos del Emperador sobre la embaxada al Persiano», Est. 385, f. 59.

⁷¹ Dietrichstein à Maximilien II, de Madrid, 31.III.1566, dans Koch, p. 157.

Philippe II s'en expliquait, en avril, en termes restrictifs : prenant au mot les propos tenus par Maximilien à Chantonay en février, il se déclarait d'accord avec l'Empereur pour ajourner la question de l'envoi d'ambassadeurs au Sofi jusqu'au moment où il paraîtrait opportun d'en traiter⁷².

Dans la seconde quinzaine d'avril, le conseil de Philippe II délibéra sur les instructions dont Drapper était porteur. Autant que Dietrichstein put le savoir, le roi n'avait pas formulé d'objection. Mais on disait difficile, du côté espagnol, de trouver une personne qualifiée pour accompagner en Perse le légat impérial. Dietrichstein craignait que le choix ne soit long. Le voyage, d'autre part, prendrait beaucoup de temps. Le départ ne pourrait avoir lieu avant mars 1567, date à laquelle mettrait à la voile la prochaine escadre portugaise à destination de Goa⁷³.

Tandis qu'il laissait le départ des diplomates via le Portugal se régler entre Madrid et Lisbonne, Maximilien II entreprit auprès du gouvernement de D. Sébastien une démarche directe ayant trait à un autre aspect de la politique portugaise, aspect important et trop peu souligné : le soutien, financier ou militaire, à la lutte de l'Europe contre le péril ottoman. Ce soutien, les partisans du mariage de D. Sébastien avec une fille de l'Empereur estimaient qu'un tel lien l'assurerait à l'Empire, au contraire d'un mariage Valois. Chantonay jugeait le Portugal «le royaume le mieux fait pour donner obstacle aux Turcs et infidèles»⁷⁴. Ce n'était évidemment point l'opinion de l'ambassadeur de Charles IX en Espagne, M. de Fourquevaux, aux yeux de qui l'alliance avec l'Empire ne pouvait «de rien profiter» au Portugal⁷⁵.

Début avril 1566, D. Juan Manrique, gentilhomme de la chambre de Maximilien II, arrivait à Madrid «pour demander secours et pour autres fins», notait Fourquevaux⁷⁶. Fin avril, il partait pour Lisbonne, laissant Fourquevaux dans la crainte que ne se conclue le mariage allemand⁷⁷. En fait D. Juan Manrique venait à Lisbonne chercher des subsides pour la guerre

⁷² Philippe II à Maximilien II, 10.IV.1566 : «En lo del Sophi pues Su Md. Cesa. se conforma con el parescer de Su Md. Catholica no ay mas que decir si no reservalo para tratar dello en el tiempo y segun se viere mas convenir» (Bibl, I, p. 513).

⁷³ Dietrichstein à Maximilien II, de Madrid, 4.V.1566, dans Koch, p. 162-163. Koch, p. 162, n. 1, signale que manque au dossier une lettre un peu antérieure dans laquelle Dietrichstein donnait son propre avis sur l'ambassade de Perse.

⁷⁴ Chantonay à Philippe II, de Vienne, 30.X.1565 : «no obstante todo quanto se le ha podido dezir para dissuadirle las aliança de França quanto mas cierta y conveniente es la de Portugal, y mas aparejado aquel reyno para dar estorvo a los Turcos e infieles (...)» (Weiss, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, IX, p. 625).

⁷⁵ Fourquevaux à Catherine de Médicis, juillet 1566, dans *Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du Roi Charles IX en Espagne, 1565-1572*, éd. C. Douais, I, Paris 1896, p. 100.

⁷⁶ Le même à la même, de Madrid, 9 et 30.IV.1566, *ibid.*, p. 68 et 83.

⁷⁷ *Id.*, p. 83.

de Hongrie⁷⁸. Mais alors que Philippe II se décidait à augmenter son concours financier à l'Empereur⁷⁹, le gouvernement portugais faisait la sourde oreille. Dans une lettre adressée le 15 mai à la cour de Vienne, le Secrétaire d'État portugais, Pero de Alcáçova Carneiro, déclarait que le roi de Portugal était disposé à accorder à l'Empereur l'aide qu'il demandait pour combattre les Turcs. Toutefois l'ambassadeur impérial en Castille, ajoutait-il, lui avait donné avis que le Turc ne viendrait pas en personne en Hongrie cette année. Si la nouvelle devait s'avérer fausse, concluait Carneiro, l'assistance désirée serait fournie⁸⁰. Refus que Fourquevaux notifiait peu après, avec satisfaction, à Catherine de Médicis⁸¹.

De l'ambassade impériale qui se rendrait en Perse par Ormuz, Carneiro ne disait rien. Fin juin, cependant, Dietrichstein s'aventurait à annoncer que l'affaire avait bien avancé : les Espagnols avaient envoyé un courrier exprès à Lisbonne, et les Portugais avaient répondu favorablement ; l'adjonction aux ambassadeurs d'un envoyé portugais était sollicitée, lequel accompagnerait la mission à la cour de Châh Tahmâsb. Les Portugais indiquaient que le départ devrait avoir lieu en mars 1567, quand leur flotte annuelle en partance pour l'Inde lèverait l'ancre⁸². Encore qu'on sût à Madrid qu'il était possible de naviguer vers la Perse à toute époque de l'année, on partageait cet avis, car le voyage d'un navire exprès causerait des frais considérables. En attendant, Jacob Drapper était parti recouvrer des

⁷⁸ *Relações de Pero de Alcáçova Carneiro*, p. 459-460 ; Maximilien [à Dietrichstein] s.d. [III.1566], Lusitana I, f. 118b ; et 9.III.1566, *ibid.*, f. 120a ; les lettres de créance de Manrique pour le roi D. João (*sic*) de Portugal sont du 1.III.1566 (*ibid.*, f. 116), de même que l'*instructio* pour sa mission en Espagne (HHStA, Hispania 7, f. 1-7, minute).

⁷⁹ Philippe II à Chantonay, 10 et 11.V.1566, dans *CoDoIn*, 101, p. 136 et 137 ; Braudel, II, p. 338.

⁸⁰ Lusitana I, f. 124a-125a ; lettre du Cardinal-Infant, même date, même sujet, f. 126a. Il est à remarquer que le 3 ou le 4 avril Dietrichstein avait dit tout le contraire à l'ambassadeur de Portugal à Madrid : «Tãobem diz Dom Tristam [*sic*] que a nova da vimda do Turco a Ungria se tem muy certa e que trata cem mil de cavallo (...) e quo o Turco vem em pessoa que em fim deste mes ate dez ou doze do que vem sera naquelles comfins d'Ungria e que tras posto o rosto em Vienna» (D. Francisco Pereira à D. Sébastien, de Madrid, 4.IV.1566, dans *As Gavetas*, V, p. 135).

⁸¹ Fourquevaux à Catherine de Médicis, de Ségovie, [après le 20] juillet 1566, *Depêches de M. de Fourquevaux*, I, p. 100 ; et cf. le même à Charles IX, de Madrid, 15.IV.1567, *ibid.*, p. 199.

Notons qu'un envoyé du Grand-Maître de Malte, venu en mai 1566 également quêter un subside (*Relações de Pero de Alcáçova Carneiro*, p. 458-459) avait été plus heureux que D. Juan Manrique. La générosité du gouvernement portugais lui valut les félicitations du Pape (Pie V à D. Sébastien, de Rome, 7.VIII.1566, dans *CDP*, X, 226).

⁸² Dietrichstein à Maximilien II, de Madrid, 27.VI.1566 (Koch, p. 166). D. Alonso de Tovar, en envoyant son rapport de janvier 1567, dira avoir déjà répondu précédemment en termes à peu près semblables (cf. *infra*, p. 438), ce qui explique sans doute l'information de Dietrichstein. Le rapport de Tovar de *circa* mai-juin 1566 doit être celui intitulé «Navegacion para las Indias de Portugal», conservé à Vienne, que nous publions ci-après, doc. II.

créances à Naples, d'où il gagnerait Vienne sans délai afin de mettre au point l'expédition de Perse⁸³. Ces nouvelles furent sans nul doute reçues avec réconfort à Vienne, où la Cour, dans le flot montant des nouvelles de l'offensive turque, recueillait l'écho d'une diversion safavide⁸⁴. En fait, la démarche impériale avait à Lisbonne provoqué un malaise. On ne souhaitait pas répondre aux demandes de renseignements relatives à la route des Indes⁸⁵.

Bien que Soliman le Magnifique ait marché contre la Hongrie, le gouvernement portugais persista dans son silence. Le 4 novembre, Dietrichstein écrivit à Maximilien ne pas avoir de réponse en ce qui concernait l'aide portugaise⁸⁶. Le 30 novembre, il constatait de nouveau le mutisme portugais ; en même temps, il pressait l'Empereur de prendre une décision, afin de ne point manquer le départ de la flotte qui sortirait du Tage en mars suivant⁸⁷. Car il avait pu, du moins, assurer que les Portugais promettaient de faire passer l'ambassade sur leur flotte, d'y adjoindre un envoyé à eux qui la mènerait à Ormuz, obtiendrait les sauf-conduits safavides et arrangerait le voyage en Perse⁸⁸. Mais, vainement attendu à Vienne, Jacob Drapper était tombé malade quelque part au royaume de Naples ou en Sicile⁸⁹.

III

Au tournant de 1566 et de 1567, la mise à exécution du dessein persan sembla progresser, alors qu'en fait elle était condamnée par l'évolution des événements.

On a cru voir en Leonhard de Harrach, un des plus proches conseillers de Maximilien II, l'auteur de la reprise du projet, au tout début de 1567⁹⁰. C'était, une fois encore, le cardinal Delfino, revenu à Vienne en dépit de l'opposition de Pie V⁹¹, qui poussait à sa réalisation, avec l'appui d'André

⁸³ Lettre citée (Koch, p. 166-167 ; cf. Palombini, p. 90).

⁸⁴ H. Gerstinger, éd., *Aus dem Tagebuch des kaiserlichen Hofhistoriographen Johannes Sambucus (1531-1584)*, Vienne 1965 (Öst.Ak.d.Wiss. Philol.-Hist.Kl., Sb., 248/2), p. 19, 21, (sous les 16 et 25 juillet).

⁸⁵ Cf. *infra*, p. 428.

⁸⁶ Koch, p. 169.

⁸⁷ Koch, p. 175.

⁸⁸ Confirmation donnée par Dietrichstein dans une lettre que je ne connais pas, et à laquelle réfère Maximilien comme du 20 (cf. sa lettre à Dietrichstein du 5.I.1567, Persica I, f. 71) ou du 30 novembre (lettre du même de quelques jours postérieure cf. n. 104). Telle que l'analyse Koch, *l.c.*, la lettre du 30 novembre ne contient rien de semblable.

⁸⁹ Cf. Maximilien à Dietrichstein, après le 7.I.1567 (brouillon de lettre non envoyée), Persica I, f. 100b.

⁹⁰ Žontar, *Služba*, p. 159-160 ; Černović, p. 219.

⁹¹ Cf. H. Goetz [cité n. 34], p. L-LI.

Dudith. Le 28 décembre, Delfino s'employait à vaincre les réticences de Černović à accepter l'ambassade de Perse. Černović se rendit finalement aux instances du cardinal, à condition de recevoir des garanties sur ses gages ⁹².

Si intéressé qu'il fut à l'ouverture du front persan, Maximilien II n'avait pas l'intention d'y mettre le prix. Le projet de 1565 établissait que les ambassadeurs offriraient seulement au Châh deux petites coupes d'or fin, contenant mille doublons d'or ⁹³, se partageraient un viatique de trois mille couronnes d'or, et en distribueraient deux mille parmi les con-seillers du Safavide, excusant la modicité du présent par la difficulté de transporter des choses de poids sur d'aussi infinies distances. Aux conseillers de Tahmâsb on ferait miroiter la promesse de généreuses récompenses à venir, s'ils déterminaient leur maître à attaquer l'Ottoman ⁹⁴. Il n'était pas question, cependant, de fournir mieux que de belles paroles. Dans le projet d'instruction établi pour Drapper, il avait été prévu que l'ambassadeur, afin d'engager le Châh dans la guerre et de l'y maintenir, proposerait l'octroi d'un petit subside austro-espagnol, et sonderait Tahmâsb sur l'ampleur de ses exigences. Mais cet article du projet fut biffé, et ne fut pas retenu dans le texte final de l'instruction du 8 mars 1566. Les instructions destinées à Černović ne le reprirent pas non plus. Et Černović fut invité à se montrer modéré dans ses promesses de libéralités à l'entourage du Châh ⁹⁵.

Avec son expérience de l'Orient, Černović jugeait nécessaire de faire montre de générosité, «car les Persans pour de l'argent font toute chose plus que les Turcs». Il conviendrait de promettre un subside au Châh pour le décider à entrer dans l'alliance, et de lui porter des cadeaux choisis à dessein, des horloges, des arquebuses ouvragées, «quelque autre article d'Allemagne qui fût ingénieux», les Orientaux goûtant beaucoup ce genre de choses, et des portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, «faits par un bon peintre», «car (le Châh) aimait beaucoup les peintures». Dans la lettre qu'il adressa à cet effet, le 1^{er} janvier 1567, à Maximilien II, Černović demandait à être défrayé des sommes déboursées pour lui-même et pour un personnel trop modeste, — quatre serviteurs et un médecin, — et à

⁹² Delfino a l'évêque de Pécs [André Dudith], [de Vienne], 29.XII.1566, Persica I, [f. 23-25 ; ordre des feuillets : 24-25-23], f. 24a. Il avait reçu mandat le 23 décembre de traiter l'affaire avec Černović (Protocolum negociorum, cité par Palombini, p. 91, n. 8).

⁹³ «Instructio N. et N.», ci-après p. 432. Les instructions ultérieures sont muettes sur la nature du présent destiné au Châh, dont le choix devait se faire à Madrid, tant pour Drapper que pour Černović (nonobstant des suggestions contraires de la part de ce dernier).

⁹⁴ «Instructio pro N. et N.», p. 432. Instructions de Drapper, f. 39a, 43a-b, 45a. Instructions de Černović, f. 2a, 7b, 9a. Maximilien à Dietrichstein, 9.III.1566, Lusitana I, f. 123a.

⁹⁵ Passages biffés du projet d'instructions pour Drapper, Persica I, f. 55b, 58a. En réponse à la requête de Černović sur ce point (ci-après, p. 442), additif l'autorisant à fixer lui-même les gratifications à promettre, dans ses instructions, f. 9b : «(...) modo ea sint moderata nobisque ni tanta sumptuum modo non nimis onerosa».

recevoir une année de ses émoluments, qu'il n'avait pas touchés depuis plusieurs mois ⁹⁶.

Ces prétentions avaient paru justifiées à Delfino, qui s'en ouvrit à Dudith, le priant d'intervenir auprès de l'Empereur. Delfino suggérait que, s'abstenant de paraître dans l'entourage du souverain, Černović reçût ses instructions à Vienne, afin que le plus grand secret couvre sa mission. Peut-être même serait-il opportun, pour donner le change aux secrétaires de la chancellerie, de faire croire que Černović était envoyé en Moscovie, ou en Suède, ou au Prêtre-Jean ⁹⁷.

Trouvant à son arrivée à Brno la lettre de Černović, Maximilien II, le 7 janvier 1567, par messenger exprès, lui fit parvenir le texte retouché des instructions naguère rédigées pour Drapper ; il lui rappela la nécessité d'être à Lisbonne au début de mars ⁹⁸, donc de gagner l'Espagne au plus vite ⁹⁹. Il manda par ailleurs à Leonhard de Harrach de relire avec Černović le texte des instructions et d'examiner avec lui les questions d'argent, que Delfino tenait à voir réglées avant que son protégé, qui était aussi son créancier, ne se mette en route ¹⁰⁰. Les frais de l'ambassade furent évalués à 6.000 écus au bas mot ¹⁰¹.

Le 9 janvier, Černović avisait Maximilien II qu'il était prêt à partir. Sitôt reçue son *expeditio*, il prendrait la poste, et s'il n'était pas retardé en Espagne, il arriverait à temps à Lisbonne. Une lettre de Leonhard de Harrach accompagnait la sienne ¹⁰². Le départ devant être prompt, le temps manquait pour réunir les cadeaux auxquels avait songé Černović, horloges et armes à feu. La question se réglerait à Madrid ¹⁰³. Comme il avait été prévu déjà

⁹⁶ Texte ci-après, doc. VI.

⁹⁷ Delfino à l'évêque de Pécs, *ut supra*, f. 24a-25b.

⁹⁸ Maximilien à Černović, Persica I, f. 69.

⁹⁹ Instructions de Černović, *ibid.*, f. 1a.

¹⁰⁰ Maximilien à Harrach, de Brno, 7.I.1567, *ibid.*, f. 72-73. Černović venait d'obtenir de Delfino une reconnaissance de dette, cf. sa lettre à Maximilien du 9.I.1567, *ibid.*, f. 78 : «Non restaro ancora umilisimamente a pregar suplicando V. M^{ta}. Ces. mio Sr. Cl^{mo}. che intravegnando morte a me overo al Ill^{mo}. Car^l. del fino che io non perda le 6. m. fiorini quali io debo aver da lui da tanto tempo in qua, ora mi a fatto una litera obligattoria di sua mano obligandomi tutti li sui beni ecclesiastici et altri et la utilitta di esi per averli tegnutti tanto tempo senza avermi dato niente. De cetero promette di dar ala mia mogle ogni mese 50 fiorini fino la restitution de li 6 m. de li quali dinari lasaro che sia pagatti li mei debitti».

¹⁰¹ Černović à Maximilien, *ibid.*, f. 78a : «Quantto poi per il viatticho sia fatto moltti descorsi con il sr de arac et in fatti non ci bisogna manco di 6 m. scudi come V. M^{ta} Ces. vedera nele litere del ditto Il Sr. di arach particolarmente. Quanto poi del mio salario me contento de tutto quello che a la M^{ta}. V. piazze».

¹⁰² *Ibid.*, f. 78b.

¹⁰³ Harrach à Maximilien, 9.I.1567, *ibid.*, f. 75-77 ; Maximilien à Harrach, 15.I.1567, *ibid.*, f. 80a.

pour Drapper, Černović recevrait des fonds que Dietrichstein se procurerait en Espagne ¹⁰⁴.

Le 5 janvier, lui annonçant le passage imminent de Černović à Madrid ¹⁰⁵, l'Empereur enjoignait à Adam de Dietrichstein de s'assurer qu'un *orator* espagnol avait bien été désigné, et que Philippe II écrivait au roi de Portugal de dépêcher à Châh Tahmâsb un émissaire qui rapporterait à Ormuz les laisser-passer pour les deux ambassadeurs ¹⁰⁶. Le même jour, Maximilien écrivait à son cousin d'Espagne au sujet de la ligue anti-ottomane à laquelle Pie V tentait de donner vie, sans faire mention de l'ambassade au Sofi ¹⁰⁷. Le projet habsbourgeois restait distinct de l'entreprise pontificale.

Philippe II, que la révolte des Pays-Bas allait détourner du théâtre méditerranéen, témoignait au même moment — pour cette raison déjà ? ¹⁰⁸ — d'un intérêt enfin affirmé envers la diversion safavide. Le 22 décembre 1566, par exprès, il envoya à son représentant à Lisbonne, D. Alonso de Tovar, une demande d'information détaillée. Il voulait tout savoir, et au plus tôt, de la navigation portugaise vers Ormuz, et comment devait se régler une ambassade au roi de Perse. Le même courrier qui portait sa lettre rapporterait la réponse ¹⁰⁹.

Dès les premiers jours de janvier 1567, Dietrichstein fit savoir à Vienne que le cabinet espagnol avait repris l'examen du plan d'alliance avec la Perse, sur la base des instructions de Drapper, et que le changement de règne en

¹⁰⁴ Cf. les instructions de Černović, Persica I, f. 7b, et Maximilien à Dietrichstein, projet de lettre, après le 5.I.1567, Persica I, f. 100b : «Intelliges autem inter alia ex instructione antedicta nos pro muneribus potiorum consiliarium Persae deputasse duo millia scutorum. Eas pecunias curavimus isthic [i.e. : la cour de Madrid] numerari per cambium medio procuratorum seu factorum quos ibi habet. Quapropter pecunias illas ab eis exige et dicto Zernovitzio tradas».

A Ormuz (cf. la *relación* de Tovar, *infra*, p. 440), les ambassadeurs pourraient obtenir des fonds des correspondants des marchands de Lisbonne Teodósio Henriques (correspondant des Affaitadi d'Anvers, cf. Denucé, *Inventaire des Affaitadi*, Anvers s.d., p. 243) ou Ventura de Frías, agent de Juan Curiel de la Torre (ce dernier bien connu, fermier des *maestrazgos* des Ordres militaires depuis 1555, etc. ; une lettre de Philippe II au Cardinal-Infant à son sujet, du 12.III.1565, Est. 384, d. 54).

¹⁰⁵ Maximilien à Dietrichstein, de Brno, 5.I.1567, *ibid.*, f. 68 : «(...) paucibus diebus ilec ingrediatur et per dispositos equos in Portugalliam excurrat ita ut spem habeamus ipsum in tempore Lisibonae futurum ».

¹⁰⁶ *Ibid.* : «(...) ac interim Ser^{mo}. Regi Portugalliae scribat ut iisdem oratoribus nostris a Ser^{mo}. Rege Persarum expedito ad eum cursore aliquo fidele literas fidei publicae seu salviconductus primus quoque tempore ad insulam Ormus vel quocumque Ser^{tis}. eius commodum videbitur adferi curret» (inexactement résume dans Palombini, p. 91). Le dossier contient (f. 71) la minute d'une autre lettre du même jour à Dietrichstein, lui rappelant sa lettre du 20 novembre sur le concours portugais (*supra* n. 77), et plus vague quant au départ de Černović (non nommé) : «Nos eam expeditionem oratoris nostri quantumcunque fieri poterit promovebimus».

¹⁰⁷ *CoDoIn*, t. 101, p. 153 ; réédité dans Bibl, II, p. 78.

¹⁰⁸ Cf. Braudel, II, p. 340, 345.

¹⁰⁹ Texte publié *infra*, doc. III.

Turquie avait été estimé propice à la formation d'une confédération en vue de réduire l'Ottoman ¹¹⁰.

L'opinion du gouvernement espagnol correspondait ainsi à celle qui s'exprimait dans les instructions de Černović. La mort de Soliman, y était-il déclaré, ne changeait rien à la situation, puisque son successeur Selim montrait dès son avènement les dispositions les plus agressives, laissant de nombreuses forces en Hongrie et le reste prenant ses quartiers d'hiver en Roumélie, pour être à pied d'œuvre ¹¹¹. En outre, des bruits confirmaient la formation à Constantinople d'une grande flotte, qui opérerait contre l'Espagne à la belle saison de 1567 ¹¹².

Les instructions de Černović présentaient d'avec celles établies pour Drapper quelques mois auparavant, des différences plus significatives. De nouveaux paragraphes lui enjoignaient d'avoir des conversations avec le fils du Châh, pour lequel des lettres de créance lui étaient également délivrées, et dont il rechercherait l'appui ¹¹³. Au cas où le Châh serait mort, il négocierait avec lui ¹¹⁴. Ces additifs semblent avoir été introduits au hasard. Nonobstant ses activités d'agent secret à Constantinople, Černović était fort ignorant de l'état de la cour de Perse. Les quatre lettres adressées à des conseillers du Châh remises en blanc à Drapper lui furent confiées de même ¹¹⁵. Comme Drapper, il aurait à vérifier si le prince ottoman Bayezid (le demi-frère de Selim II) était mort ¹¹⁶. Sa supposition que les fils de

¹¹⁰ Dietrichstein à Maximilien, de Madrid, 2 et 8.I.1567, dans Koch, p. 178 ; cf. Palombini, p. 90.

¹¹¹ Instructions à Černović, Persica I, f. 4b-5a : «Meliora autem nos non sperare etiam a filio et successore ejus Selino qui intellecta morte patris, quam gener ejus Mechemet Passa summo studio omnes homines (*sic*) occultaverat, maximis itineribus ad exercitum in Hungariam properaverit eo ut fertur animo ut ceptam a patre expeditionem prosegueretur, quam etiam ob causam perhibetur tantum copiarum numerum in Hungaria reliquisse, qui non solum ad custodiam confinium sed ad excursiones quoque faciendas sufficiat, una cum classe Danubiana ut puta biremibus et aliis id genus majoribus navigiis armatis, pluribusque tormentis et apparatibus ad nos pertinentibus. reliquum vero exercitum pro maiore parte circa Belgradum, Nessum, Sophiam et alia loca in hybernis disposuisse, quo sit propinquior, semperque in promptu, ita ut opus non sit eum e longinquo evocare».

¹¹² *Ibid.*, f. 5a-5b : «Neque dubitandum esse quin eodem animo futurus sit in antedictum Serenissimum ac charissimum fratrem nostrum Regem Catholicum quo pater ejus fuit, si quidem non obscuri rumores spargantur comparari Constantinopoli in sequentem aetatem maximam classem, qua jam dicti Serenissimi Regis et aliorum utrique nostrum conjunctorum Principum ac potentatum ditiones et loca maritima invadat».

¹¹³ *Ibid.*, f. 6b.

¹¹⁴ *Ibid.*, f. 10b.

¹¹⁵ Cf. «Instructio N. et N.», *infra* p. 432 ; instructions de Drapper, Persica I, f. 43a ; instructions de Černović, *ibid.*

¹¹⁶ *Ibid.*, f. 45b (Drapper), 10a (Černović).

Bayezid fussent encore en vie ¹¹⁷ inspira la clause prévoyant qu'il s'en fasse livrer un pour le ramener en otage en Europe ¹¹⁸.

Deux autres modifications notables se faisaient jour dans les instructions de Černovič. Bien que tous les articles continuent de présenter le projet d'alliance comme commun, d'intention et d'exécution, à l'Empereur et à Philippe II, les attermolements de ce dernier suscitèrent sans doute les retouches en vertu desquelles certaines dispositions ne concernaient en fait que le seul envoyé impérial, la présence d'un ambassadeur espagnol étant mise un peu en retrait ¹¹⁹. On relève d'autre part, dans les instructions de Černovič, une omission remarquable. Drapper avait reçu mandat de donner l'assurance, sur une base de réciprocité, que l'Empereur et le roi d'Espagne ne concluraient pas avec le Turc de paix dont la Perse soit exclue, et qu'ils seraient toujours prêts à attaquer le Turc si celui-ci inquiétait le Châh. Cette disposition, en janvier 1567, fut supprimée ¹²⁰. A l'intention de «ferme amitié et confédération» exprimée dans les lettres de créance de Drapper, fut substituée dans les lettres de Černovič celle de «mutuelle et sincère amitié» ¹²¹.

*

D. Alonso de Tovar avait eu le questionnaire de Philippe II le 27 décembre 1566. Il ne fut en mesure d'y répondre que le 7 janvier 1567. Le courrier parvint à Madrid le 13 ¹²². L'ambassadeur d'Espagne donnait sur les communications maritimes du Portugal avec l'Orient, sur le protocole diplomatique à l'usage persan, des renseignements précis. Mais il soulignait les vives réticences que soulevait l'initiative des Habsbourgs. De même que lors de la précédente demande d'informations (celle de juin 1566), il se heurtait chez les Portugais à «la crainte que Votre Majesté ne découvre cette navigation de manière que vos vassaux ne puissent aller aux Moluques» ¹²³.

¹¹⁷ Cf. sa lettre du 1.I.1567 à Maximilien II (*infra*, doc. VI).

¹¹⁸ Instructions de Černovič, f. 10a : Porro in eventum quo adhuc superstites essent filli jamdicti Paiazetis Oratori nostro omni cura et studio elaborandum erit ut unum ex illis obtineat ad nos deducendum, enumeratis utilitatibus quae tam ad Ser^{mum}. Persarum Regem quam ad nos rediturae essent si unus ex filiis dicti Paiazetis in potestate et manibus nostris esset, quandoquidem hoc casu nunquam auderet Princeps Turcharum personaliter expeditionem aliquam vel in Persiam vel in Hungariam suscipere propter metrum ne forte a suis militibus prederetur».

¹¹⁹ Cf. *ibid.*, f. 8b, et la note ci-dessus.

¹²⁰ Les instructions de Drapper, f. 43b-44a, reprenaient l'«Instructio N. et N.».

¹²¹ Lettres de créance de Černovič pour le Châh, Persica I, f. 66a, 103a, 104a ; pour le prince héritier, f. 102a, 105a.

¹²² D. Alonso de Tovar à Philippe II, de Lisbonne, 7.I.1567, texte ci-après doc. IV ; et la relation jointe à cette lettre, ci-après, doc. V.

¹²³ Tovar à Philippe II, *infra*, p. 432. Un des informateurs de Tovar fut João de Mendoça, ancien capitaine de Malacca, et quelques mois vice-roi de l'Inde par interim en 1564 (sur lequel cf. Joaquim Veríssimo Serrão, *Documentos inéditos para a história do reinado de D. Sebastião*, dans *Boletim da Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra*, 24 (1960), doc. xxi).

Copie de la lettre de Tovar et de son rapport fut adressée à Vienne par Dietrichstein le 23 janvier. Elle fut enregistrée par le secrétariat imperial le 2 mars ¹²⁴.

Entre temps, la politique impériale avait viré. Désireux de profiter des intentions pacifiques manifestées par le nouveau Sultan, Maximilien II craignait de les compromettre par ses contacts en Perse. Leonhard de Harrach avait soulevé le problème, le 9 janvier, dans la lettre où il traitait du budget de Černović¹²⁵. Dans sa réponse, du 15 janvier, l'Empereur exposait sa perplexité. Il serait difficile à Černović, en Espagne, de passer inaperçu des Vénitiens, par qui Selim ne manquerait pas d'être bientôt mis au fait. Arrivant à Ormuz en septembre, l'ambassadeur aurait encore deux mois de marche jusqu'à la cour de Tahmâsb. Le Châh n'aurait-il pas d'ici là fait un accord avec les Turcs ? Si par ailleurs l'ambassade était différée, tout serait retardé d'une année. Fallait-il en poursuivre la mise en route, l'ajourner, y renoncer ? Maximilien II priait Harrach de se concerter avec un autre de ses conseillers, le Dr. Georg Gienger, et de tenir compte des lumières de Černović ¹²⁶.

Harrach, absent de Vienne, ne put rencontrer Gienger. Il se prononça pour la suspension du projet ¹²⁷. Gienger en discuta avec Černović qui, le 18 janvier, fit part au monarque de son opinion : «Si Votre Majesté pense traiter avec le Turc, il faut surseoir à mon ambassade». Les Vénitiens sauraient le passage en Espagne, ils vendraient la mèche au Sultan. S'il avait connaissance du double jeu impérial, Selim II ne croirait rien de ce qu'on lui promettrait. Il risquait alors de faire une paix rapide avec les Persans et de retourner ses forces contre la Hongrie ¹²⁸. Černović jugeait sincère le désir de paix du Turc et des pachas, surtout chez Mehmet Paša, «qui n'avait poussé à la guerre que pour aider Soliman à mourir et faire son beau-père empereur». Il avait maintenant besoin d'établir Selim, et de quelques années de paix pour cela ¹²⁹.

¹²⁴ Sur ces dates, cf. ci-après p. 441 n.

¹²⁵ Persica I, f. 74-77.

¹²⁶ Maximilien à Harrach, de Brno, 15.I.1567, Persica I, f. 80-86.

¹²⁷ Harrach à Maximilien, 17.I.1567, Persica I, f. 88-90 ; Palombini p. 92.

¹²⁸ «Se la M^{te}. V. Ces^a, a in opinion di tratar la paze con Turco questa legazion se die sopra-seder perche come prudentissimamente comanda V.M^{te}. Ces. io pasando in Spagna dove sta ambasattor de li Veniziani et poi a Lisbona dove sono moltti Veneziani dali quali Turco saria avisatto inanzi che io sia a Hurmus et lui in tun mese pol mandar al Persiano et oferirli qualche condicion et concluder la paze con lui et poi sicuramente volttar le sue forze in Ungaria. Et si vede giaramente che per tanta lontananza del paese questo ano no avera V.M^{te}, utile nissuno et a la paze che si pottria far con il Turco vi saria disturbo perche vedendo lui che si tratta la paze con lui et di altra parte si manda in Persia contra lui non si fidaria de niente che li se promette». (Persica I, f. 93a).

¹²⁹ *Ibid.*, f. 93b : «(...) il desiderio che aveva Mexmett Basa de la guera non iera per alttro se non per ayuttar a morir il Suleimano et far suo socero imperator et sendoli il disegno reusitto

On saurait, en ajournant à septembre, quelles étaient les dispositions du Turc envers l'Empereur, et du Persan envers le Turc. Černović pourrait alors se rendre à la cour d'Espagne ou à celle de Portugal comme pour ses affaires privées, et continuer son voyage en secret, sans éveiller de soupçon. Il se déclarait toutefois prêt à aller au plus tôt en Espagne, pour délibérer avec Philippe II et Dietrichstein de ce qu'il aurait à faire.

Les vues de Černović étaient partagées par Gienger. Celui-ci avançait une solution médiane. Tout en ajournant l'ambassade on pourrait confier à un intermédiaire, et le roi de Portugal était tout désigné, le soin de prendre langue avec le Châh. Ainsi, si l'évolution des choses rendait opportun de reprendre le projet, les voies auraient-elles été préparées ¹³⁰.

Le 17 janvier, l'Empereur notifia à Albert de Wyss qu'il se décidait à proposer la paix à Selim II ¹³¹. Le 20, il fit part de sa décision à l'archiduc Ferdinand ¹³². A la fin du mois seulement, il se prononça sur la *legatio persica*. Délai qui laisse supposer quelque hésitation, peut-être des divergences, parmi les conseillers qui se trouvaient auprès de lui. Des lettres de créance au nom de Černović étaient prêtes, au secrétariat de l'Empereur, pour le Châh, pour son fils, pour son conseil ¹³³. Une lettre à Dietrichstein fut même rédigée annonçant que Černović était en route ¹³⁴. Cependant, le 29 janvier, Maximilien prévint Harrach que toutes les opinions concordaient pour écarter l'idée d'envoyer l'ambassade. Le souverain décidait donc de remettre sa décision à septembre. Il faisait sien l'avis de Gienger, et allait mander à Dietrichstein de voir avec Philippe II s'il ne conviendrait pas de faire effectuer des approches en Perse par les soins du roi de Portugal ¹³⁵. Il s'en expliqua, en termes presque identiques, à Gienger, dont il louait la suggestion ¹³⁶, et à Černović, enjoignant à ce dernier de revenir au plus tôt à la cour, où on pouvait à tout moment avoir besoin de sa connaissance des affaires turques ¹³⁷.

ora bisogna che studia ditto Mexmet di stabilir Selim et conservarlo et desiderando questo bisogna che sia in paze per qualche anno altramente non faria nie(n)te».

Mehmet Sokollu avait épousé en 1562 une des filles de Selim.

¹³⁰ Gienger à Maximilien II, de Vienne, 18.I.1567, Persica I, f. 91-92.

¹³¹ Cf. Bibl, II, p. 99 n.

¹³² Bibl, II, p. 97-99.

¹³³ Persica I, respectivement f. 66 et 104, 105 et 102, 103.

¹³⁴ «Nobilis fidelis nobis dilecte. In proximis nostris literis tibi clementer significavimus quod nobis constitutum sit Michaëlem Zernovitz oratorem ad Ser^{mum}. Persarum Regem ablegare, ut qui ad eiusmodi legationem obeundam ob singularem industriam ac Turcicarum et Persiarum rerum usum, aliasque bonas et appositas qualitates prae caeteris videatur esse idoneus. Itaque nunc eum cum literis et instructione aliisque rebus necessariis expedivimus (...)», *ibid.*, f. 100a. Comme les *credentiales*, la minute de ce texte, qui ne fut pas envoyé, ne porte pas de date.

¹³⁵ Maximilien à Harrach, de Troppau (auj. : Opava), 29.I.1567, Persica I, f. 95.

¹³⁶ Maximilien à Gienger, de Troppau, 31.I.1567, *ibid.*, f. 97-98. Publiée ci-après, doc. VII.

¹³⁷ Maximilien à Černović, même date, *ibid.*, f. 99. «(...) Cum igitur iam non sit quod huius expeditionis causa Viennae ulterius expectas, nisi fortassis te ibidem cura valetudinis comoretur, operae pretium fuerit quod etiam per presentes tibi clementer iniugemus ut quam primum poteris in aulam nostram Cesaream revertaris quoniam in rebus Turcicis multa quotidie possunt

En réponse aux nouvelles dispositions ¹³⁸, dont on lui envoya communication le 7 février, Dietrichstein écrivit, le 10 mars, que Philippe II, d'accord pour renoncer aux contacts avec la Perse, malgré le choix déjà arrêté d'un co-ambassadeur, refusait par contre que le soin en fût laissé au Portugal ¹³⁹. Dietrichstein, néanmoins, passa outre, ou obtint l'aval espagnol, et fit continuer vers Lisbonne le courrier impérial, qui arriva trop tard pour que la requête de Maximilien II puisse être prise en considération : l'escadre de l'Inde avait déjà levé l'ancre ¹⁴⁰.

*

La paix conclue entre le Sultan et l'Empereur un an plus tard, en février 1568, fit perdre intérêt, à Vienne, pour le voyage de Perse ¹⁴¹. Le Portugal, plus que réticent à apporter son aide, se félicita certainement de l'abandon d'un projet qui, durant plusieurs années, avait tenté la diplomatie des Habsbourgs. La nature méfiante des rapports luso-castillans ne fut pas le seul motif de la froideur portugaise. Peu préparé, faute de bonnes relations avec la Perse, au rôle d'intermédiaire qu'on prétendait lui faire jouer, le gouvernement du Cardinal-Infant, à travers celui de l'Inde portugaise, avait cherché, à la fin du règne du Magnifique, à établir avec les Turcs un *modus vivendi* au Moyen Orient. Et ce n'est qu'après Lépante que D. Sébastien, souverain de fait depuis 1568, songera à envoyer une ambassade portugaise en Iran ¹⁴².

occurere de quibus non abs re futurum est nos ulteriorem informationem tuam in promptu habere».

¹³⁸ Le sommaire en espagnol dans Est. 385, f. 54, publié ci-après, doc. VIII.

¹³⁹ Dietrichstein à Maximilien, de Madrid, 10.III.1567, dans Koch, p. 182-183 ; Palombini, p. 93.

¹⁴⁰ Le même au même, 26.IV.1567, dans Koch, p. 186.

¹⁴¹ Cf. Palombini, p. 93. Dès janvier 1567, d'autre part, avaient commencé des avances ottomanes à Philippe II, mettant en cause les maladresses de Černović (Braudel, II, p. 348). Sur les interventions de Černović, en avril 1568 et en octobre 1569, en faveur de contacts avec la Perse, cf. Žontar, Černović, p. 220 ; *Služba*, p. 160.

¹⁴² Cf. Joaquim Veríssimo Serrão, *Itinerários de el-Rei D. Sebastião*, I, Lisbonne 1972, p. 226, 227, 230 ; Roberto Gulbenkian, *L'ambassade en Perse de Luís Pereira de Lacerda*, Lisbonne 1972, p. 28 ; et le document publié par Loureiro [cité n. 3], p. 503-504.

DOCUMENTS

On a modernisé l'usage de u/v et i/j, et la ponctuation. Les abréviations ont été résolues, hormis celles des titulatures : A./Al. = Alteza, Car^l = Cardenal, Mag^d. = Magestad, M^{ta}. = Majesta ; S.C.R. = Sacra Caesarea Real ; etc.

I

INSTRUCTIO N. ET N.

Sacrae Caes^a. M^{tis}. oratoribus
ad Ser^{mi}. Persarum Regem destinatis
[été 1565]

Cum opinione fidelitatis et integritatis utriusque vestrum freti, vos ad Persarum Regem oratores nostros mittendos duxerimus. Haec vos infrascripta summa cum fide ac diligentia exequi volumus et benigne mandamus.

Ut ex Lusitania in Persiam magnis itineribus eatis, habita tamen ratione in deligendo vobis itinere magis tuto.

Et quoniam vobis dubio procul opus erit favore et auxilio Ser^{mi}. Lusitaniae Regis, dedimus ad Ser^{tem}. suam literas quibus benigne requisita est de omnibus quae vobis usui et securitati esse possint.

Ubi vero ad dicti Ser^{mi}. Persarum Regis, quod foelix faustumque sit, aulam perveneritis, reddetis nostras literas Regi et consiliariis, eo ordine quem ibi servari ex fide dignos bonos viros cognoscetis.

Nos quatuor vobis literas consiliariis quibuscumque nostro nomine tradendas consignari jussimus, curabitis igitur titulis illas convenientibus, cum ad Regiam Aulam venietis, inscribi.

Ser^{mo}. Regi illi, post redditas nostras literas dicetis Nos fretos fama, singularis virtutis et prudentiae suae, misisse vos ad suam Ser^{tem}. ut ei indicaretis Imperatorem Turcarum, omni honestate, justitia et Dei timore posthabitis, bellum adversus nos absque ulla causa movisse, non obstante etiam fide nobis data, quod per *novennium* eam vellet pacem nobiscum habere et servare quam habuit antea cum Divo q. Parente nostro.

Cum itaque videamus et experiamur nullam in Turcica gente fidem nec justitiam reperiri, statuimus cum Ser^{mo}. Hispaniorum Regi consobрино nostro carissimo vere novo proximo, cum auxilio caeterorum fere omnium christianorum principum, terra marique insigni et valida classe, numerosissimoque exercitu, ditiones turcicas adhorriri (*sic*), bonumque exitum si unquam alias rebus et optatis nostris, hoc tempore speramus.

Et quoniam constat orbi universo, Turchas odio quodam naturali et incredibili, ipsum Persarum Regem prosequi nec abstinere eum hoc tempore a bello contra regnum Persiae ob aliam causam, quam propter suam impotentiam, quinimo expectare Turcas bonam aliquam occasionem eos adhorriendi (*sic*) et expugnandi faciendum putavimus ut Ser^{tas}. eius certior reddatur nostrae et Ser^{mi}. Hispanae Regis constantissimae voluntatis bellum, ut dictum est, inferendi anno proximo, si unquam alias potentissimum contra ipsum Turcarum Imperatorem.

Cum itaque defensio sit de jure naturae, et quando oportuna se ostendit adversus naturalem hostem occasio, melius sit prevenire quam preveniri, putavimus hanc Ser^{rum}. Persarum Regem, oblatam divinitus occasionem hanc agniturum atque amplexurum esse, et omni cunctatione posthabita, immanissimi hujus tyranni ditio-nem potentissimo suo exercitu invasurum esse.

Id si fecerit Ser^{tas}. ejus, dubio procul recuperabit provintias et dominia quae jure sibi debentur, majorumque suorum injurias, pariter et illata Regno Persarum Ser^{tis}. suae tempore, gravissima damna cum Dei auxilio ulciscetur.

Certissimam Ser^{mi}. Persarum Regis et nostram victoriam ex Ser^{tis}. suae delibe-ratione nunc pendere, vos facillime demonstrabitis, qui Turcicarum rerum statum hoc tempore plane nostis, illiusque de filio suo timorem, nec non belli a Ser^{te}. sua tremorem probe scitis, praesertim si ille viderit, ut volente Deo videbit, omnino, uno et eodem tempore terra et mari bellum nos quoque cum aliis christianis Principibus adversus illum suscipere. Hic itaque locus erit probandi rationibus et argumentis, Ser^{ti}. suae amplius non esse cunctandum, sed tempus esse insurgendi contra hostem, a quo nihil obstat quin brevi insignis aliqua victoria possit reportari.

Danda igitur vobis erit opera perdiligenter ut Ser^{em}. suam ad bellum vere novo contra Turcham omnino suscipiendum moveatis, ac ut rex facilius quemadmodum cupimus persuadetur, sancte affirmabitis nostro nomine Ser^{ti}. suae neque nos neque Ser^{rum}. Regem Hispaniarum nunquam esse inituros pacem cum Turca, nisi ipse quoque Ser^{us}. Persarum Rex includatur in capitulis pacis, quinimo paratos fore semper nos terra marique ipsum Turcam adoriri, quandocumque is contra Regnum dicti Ser^{mi}. Persarum Regis quicquam ullo pacto minetur aut moliatur.

Jussimus dari vobis duas puri auri scutellas cum doppioni d'oro mille, Ser^{ti}. suae in eisdem scutellis nostro nomine offerendis. Habebitis praeterea quinque milia coromatorum, quorum duo millia inter consiliarios quibus nostras quoque literas dandas esse censebitis, divedetis, residuum autem pro viatico vestro servabitis.

Ac ut dicti Ser^{mi}. Regis consiliariorum suorum animi nobis magis concilientur, exiguitatem munerum longitudine et difficultate vehendi magna pondera, praeser-tim cum quis magnis itineribus contendat, excusabitis, spem praebentes certissimam quod nostram ulterius uberiusque liberalitatem indies experientur.

Quod si forte contingeret cupere dictum Principem foedus nobiscum et cum Ser^{mo}. Hispaniarum Rege scripto iniri, videreturque Ser^{ti}. sua alterum ex vobis huc ad nos cum uno aut pluribus oratoribus suis mittere, unus ex vobis in eo casu ibi maneat, alter autem huc redeat. Interim tamen curabitis ut sua Ser^{tas}. ubi nolit manifestum Turcae bellum inferre, suspicionibus eum saltem obruat, illiusque cogitationes insigni alicujus rei novitate perturbaret.

Addetis etiam paratos fore semper nos et Ser^{rum} Hispaniarum Regem auxilium Ser^{ti}. suae aliquod dare, quo bellum adversus Turcam ipse quoque foelicius gerere et facilius sustinere valeat, quare inter alia vobis expiscandum erit, quid quamtumne dictus Ser^{mus}. Rex a nobis dari contribuique posse desideret quo Ser^{tas}. ejus bellum ejusmodi non modo facilius suscipiat, sed susceptum etiam prosequatur.

Sin autem quod nollemus impossibile inveniretis ut vere novo sua Ser^{tas}. validum exercitum mitteret contra Turcam, erit vobis omni studio procurandum, satisque viribus annitendum ut sua Ser^{tas}. hoc saltem faciat in gratiam nostram, nempe ut vel milites describendo et eos in Turcarum confiniis mittendo, vel tumultum aliquem exci-tando, tandemque novi aliquid faciendo, in dubium ac suspicionem sic trahat comunem (*sic*) hostem, ut ille vel pacem a nobis petere aut saltim exercitu minus copioso contra nos exire cogatur.

Si Rex iste Ser^{mus}. ea est prudentia praeditus, qua illum esse passim fertur, agnoscet facile id quod nos a Ser^{te}. sua petimus, ad ipsius summum commodum (*sic*)

pertinere. Quid .n. posset incomodius contingere Ser^{ti}, suae quam ut immanissimus tyrannus Persarum Regi et Regno natura supra quam dici possit infensus, victoria insigni aliqua contra christianos Principes potiretur, istaque ratione potentior et insolentior quam antea fieret. Erit itaque Regiae prudentiae diligenter haec omnia perpendere, et nostrae justissimae suaeque Ser^{ti}. utilissimae petitioni aures praebere, unum vel alterum re et effectum praestando, nempe vel Turcarum ditionem potenti manu adhorriri, et victoriam quae certissima erit audenter quaerere, vel saltem novo aliquo motu aut insigni alicujus rei novitate, suspicionem ei talem inferat quae insolentissimas contra nos impetus imminuat ac retardet.

Illud insuper nobis ommittendum non erit, ut quando ex duobus alterum favere velit, nova nos munera tam ipsi Regi quam consiliariis missuros brevi esse polliceamini, omnemque tandem movebitis lapidem ut alterutrum initio mensis Aprilis omnino fiat.

Dum in aula eritis, danda erit sedulo vobis opera, ut omnes istius Principis vires cognoscatis, intelligatisque causas cur a bello contra Turcham abhorre videatur, et ante omnia sciatis an re vera Baiazet mortuus fuerit, et an aliquando idem Rex commune bellum contra Turcam sit suscepturus, nec ommittetis facere tam ipsum Regem quam consiliarios de perturbato et decrescendi rerum omnium Turcicarum statu, curabitisque perdiligenter ut dicti Regis animus adversus ipsum Turcam omnino concitetur ac magis magis inflammetur.

Et quoniam habere posset dictus Rex suas causas quare mallet vos secreto potius quam palam ad suam aulam venire, scripsimus ad Ser^{mum}. Lusitaniae Regem ut missurus ad dictum Persarum Regem pro salvo conductu ejus quoque rei faciat mentionem et arbitrio tandem Ser^{tis}. ejus relinquat an vos vel secreto et quasi incogniti vel palam et omnibus noti ad eum venire debeatis. Facietis igitur hac in parte quemadmodum Regem velle intelligetis.

Persica, I/A, f. 14a-17b.

I bis

Ne oratores cesarei in Lusitania diutius detineantur, expediret dubio procul summa cum celeritate scribere ad Ser^{mum}. Lusitaniae Regem eumque de hac legatione certiore reddere, benigne illum requirendo, velit praemittere nuntium aliquem ad Regem Persarum qui certiore illum reddat de adventu oratorum Caes^{ae}. S. M^{tis}. salvumque conductum et alias comoditates oratoribus fieri solitas petat, arbitrioque suo relinquat malit ne venire oratores cesareos, qui dubio procul cum negotiis quae ad res ejus maxime pertinent profiscicuntur, clam et secreto vel potius palam. Ac ne legatio haec evulgetur absque dicti Ser^{mi}. Persarum Regis beneplacito, curabit idem Ser^{mus}. Lusitaniae Rex ut ille qui cum literis in Persiam ablegabitur de adventu dictorum oratorum nihil scire possit.

Aliis vero literis per dictos oratores saepe nominato Lusitaniae Regi tradendis, requirenda videtur Ser^{tis}. ejus velit curare ut Caes^a. M^{tis}. summa cum diligentia certior reddatur de tempore et modo discessus oratorum suorum ex insula Ormus Persiam versus.

Item, benigne velit viam excogitare, dictisque oratoribus ostendere qua ex Persica aula possint hii ad M^{tem}. suam, si forte ibi diutius eos morari contingeret, tuto scribere.

Praeterea confidere Cesaream M^{tem}. ipsum Ser^{mum}. Lusitaniae Regem legationis hujus patrocinium eo libentius suscepturum quod Ser^{tis}. ejus ex bona amicitia Persarum Regis cum M^{te}. Ces^a. fructum et commodum cum Dei auxilio sit consecutura.

Persica I/A f 18a-b

II

«NAVEGACION PARA LAS INDIAS DE PORTUGAL»

s.d. [mai-juin 1566 ?]

Parten las naos del puerto de Lisibona para las Indias de Portugal de 10 de marzo en adelante y llegan alla en septiembre, camino de 3.700 lleguas. Las naos son de seyscientos, setecientos y ochocientos toneles y mas.

Parten las dichas naos de las Indias en henero y llegan al puerto de Lisibona en agosto, y parten estas naos en estos tiempos, y no en otros, por causa de los vientos que a tales saçones y no en otras son favorables. Todavia si hay necessedad en las Indias de gente contra los Turcos que tambien llegan alla, suelen partir de Lisibona navios de ciento y cinquenta, hasta 200 y 300 toneles en el mes de otubre y llegan alla en el mes de mayo.

Y si por causa de vientos contrarios no pueden navegar en marzo, y se han de partir en abril, porque en la linea equinoctial hay vientos menos favorables que son contrarios a la navegacion, como euro y zephyro, entonçes toman su camino, no por el cabo de Buena Esperanza, sino por la isla de San Lorenzo, y llaman este camino por fora y tardan 8 meses.

Bien se puede navegar en todos los tiempos, mas mejor es en hebrero y marzio, porque partiendo mas tarde han de envernar en Monçambique, y no pueden llegar a la costa de Indias, por causa que el verano encomienza en Indias en el mes de septiembre y dura hasta el mes de marzo y abril al contrario de lo de aca.

Assi mismo se puede navegar con navios pequeños, y suelen las mas vezes tornar de las Indias en un tiempo que es por agosto.

De cabo de Buena Esperanza van los navios a Mozambique y hay 550 lleguas ; de Mozambique a Goa que es en la costa de las Indias hay 800 lleguas.

En toda esta costa de las Indias hay mucha pedreria y muy buena, y mucho algodón y ropa, hasta Malaca.

De la costa de Couchy y de Coulán sacan toda la pimienta que viene a Portugal.

De una isla que esta en esta costa y se llama Ceilan se saca la canela y no de otra parte.

De Goa a Malaca que es una ciudad bien poblada de Portugueses hay 550 lleguas, sacan mucho oro, es escala grande.

De Maluco sacan todo el clavo, hay de Malaca a Maluco 450 lleguas.

De Malaca a Banda hay 400 lleguas, donde sacan la nuez y la maça.

Hay de Malaca a la China 500 lleguas, de donde sacan todas las porçelanas ricas.

De la China a Japon, que es la postrera tierra descubierta, hay 200 lleguas.

De Goa a Ormuz, que es en la costa de Persia, hay 300 lleguas.

De Ormuz a la corte del Rey de Persia hay camino de dos meses, se puede yr por tierra y por mar, mas por el camino es muy mal seguro, por causa de los Nautaqes, Sindos y ladrones.

Sacan de Ormuz cavallos, alhombbras muy ricas, paños y mucha seda de toda suerte.

Los gastos para un navio son grandes y llegan a 25 y 30.000 ducados.

Copie : Lusitana I/A, f. 191-192

III

PHILIPPE II A D. ALONSO DE TOVAR
de Madrid, 22 décembre 1566

A

Don Alonso de Tovar, del nuestro consejo y nuestro embaxador. Por lo que diversas vezes os havemos escripto, teneis entendido la intencion que el Emperador mi hermano y yo tenemos de embiar personas al Rey de Persia con comission de tomar amistad con el como la tiene el Ser^{mo}. Rey de Portugal mi sobrino, e induzirle a que por su parte haga el mal y daño que pudiere al Turco comun enemigo nuestro y suyo, que como podeis considerar seria de mucho momento para le divertir de las empresas que quasi cada año procura hazer por mar y tierra en daño de mis estados y de los del Emperador. Y porque los dos estamos de acuerdo en nombrar luego personas que vayan este verano a Persia con esta embaxada, y para resolver nos en las instrucciones y ordenes que les havemos de dar conviene tener claridad de los puntos contenidos en un papel que yra con esta, os encargamos y mandamos que comunicandolos ay con el Carl. mi tio^a y con quien os paresciere que os podra mejor informar, nos embieis particular y distincta relación de todos y cada uno dellos y de lo que mas alla os ocurriere a vos y a la persona o personas con quien lo trataredes, de que convenga que seamos advertido para embiar tanto mejor instruydos y encaminados nuestros embaxadores a viage tan largo y que tanto importa al servicio de Dios y bien de toda la Christiandad. Y porque siendo assi, conviene ganarse todo el tiempo que se pudiere, he mandado que vaya este correo yente y viniente con el qual me avisareis de la salud dessos Principes, dandoles vos nuevas de la nuestra, que todos aqui la tenemos a Dios gracias.

De Madrid a xxij de deziembre 1566^b.

signé : Yo el Rey.

Çayas.

Minute : Est. 384, f. 90

Copie : Est. 385, f. 56^c

^a Les mots *mi tio* dans Est. 385 seulement, suscrits.

^b Est. 384 : 1566 ; Est 385 : 1567.

^c Au dos de la minute :

A Portugal

Madrid

A Don A^o de Tovar de Madrid a xxij de dez^e 1566 Sobre lo de Persia

Au dos de la copie :

Copia de carta de Su M^d. a Don Alonso de Tovar. De Madrid a xxij de deziembre 1567
Sobre lo de Persia

B

Don Alonso de Tovar embaxador de Su Mag^d. en Portugal ha de procurar de saber las cosas siguientes y embiar particular relacion dellas a Su M^d.

En que mes suelen partir los navios del armada o flota que el Ser^{mo}. Rey de Portugal acostumbra embiar al Reyno de Persia, quantos son, que orden y gobierno llevan, y quanto tiempo suelen tardar en el viage ^a, y que paradas hazen y donde, y para quando se haze cuenta que saldrán este año de Lisboa poco mas o menos.

Si el dicho Ser^{mo}. Rey de Portugal tiene embaxador ordinario acerca del Rey de Persia, como se llama, y de que qualidad es, que tratamiento tiene y que salario le da al año, y por donde se le escribe y provee y quetanto tiempo tardan en venir las cartas de alla, y por que via.

En que lengua escribe el dicho Ser^{mo}. Rey de Portugal al de Persia y si le trata de Vos, Alteza o Serenidad y que titulo le pone en el sobrescripto.

Que personas se tiene entendido que son las mas acceptas al dicho Rey de Persia y de quien mas confiança haze para los negocios, y como se llama cada uno dellos, y si les acostumbra escribir el Rey de Portugal, y de que manera y en que lengua, y el grado y estimacion en que cada uno esta acerca de su amo.

Si el dicho Ser^{mo}. Rey de Portugal tiene hecha alguna capitulaçion con el de Persia, y en que substancia y si la guarda bien.

Porque haviendo de embiar el Emperador y el Rey de España sus embaxadores al de Persia, como lo tienen acordado, avrán de llevar presentes para el y los dichos sus privados, como se acostumbra con los de aquella nacion ^b, se ha de entender que genero de cosas seran a proposito y mas agradables assi para el mismo Rey de Persia como para cada uno de los dichos sus privados y consejeros que podran tener mano con su amo en la buena direction de los negocios que con el se han de tratar.

Y segun lo que el dicho Ser^{mo}. Rey de Portugal los acostumbra embiar, ver que cantidad havra de proveer el Emperador por su parte, y el Rey Catholico por la suya para la compra de los tales presentes que los dichos sus embaxadores han de llevar.

Item que cantidad de dineros parece que deve llevar de contado para su gasto cada uno de los dichos embaxadores, y si de Portugal para Persia ay alguna manera de trato o correspondencia de mercaderes, de quien puedan tomar dineros a cambio si alla les faltassen, o de que manera se podrian proveer y de que suerte de credito, y de quien lo podrian llevar para tal effecto.

Minute : Est. 384, f. 91

Copie : Est. 385, f. 57.

^a Sur la minute, raturé : *poco mas o menos*.

^b Id., raturé : *pues el Ser^{mo}. Rey de Portugal los deve de aver embiado diversas vezes*.

IV

D. ALONSO DE TOVAR A PHILIPPE II
de Lisbonne, 7 janvier 1567S.C.R. Mag^d.

La de Vuestra Mag^d. de xxij del passado recevi a los xxvij del mismo y luego puse por obra lo que V. Mag^d. me ynvio a mandar conforme al memorial que con la carta viene, y ya en dias passados V. Mag. me avia scrito sobre esta materia destos envajadores y yo avia satisfecho a ello quasi por la orden que aora lo hago. Yo me he informado aqui muy particularmente de personas que han estado muchos años en la India, y aun entre ellos algunos en la Persia, y ultimamente me he informado de un cavallero que se llama Joan de Mendoza qu'es hombre cuerdo y ha estado diez y siete o diez y ocho años en la India y ha sido el ultimo Visorey que ha avido antes que fuese el que aora esta que se llama don Anton de Noroña, y en conformidad de todas las informaciones ynvio con esta satisfacion a todas las preguntas que vienen en el memorial que V. Mag^d. me mando ynviar y en aquello no se puede saver mas particularidad de la que ally digo.

Al sr. cardenal Infante dy cuenta deste negocio. Su Al. no tiene mas noticia del de dezirme que yo me informe de los que lo saven, como lo he hecho. Es verdad que yo me he querido prevenir de otra pregunta que no viene en el memorial por parecerme muy necessaria, estando el tiempo tan adelante como esta, y aunque destas personas particulares lo he savido esplendidamente, como al cabo del memorial lo digo, es cosa que syn dar cuenta al señor cardenal Infante y que Su Al. venga en ello no podemos hazer nada. Y es qu'esta armada que va a la India cada año son quatro o cinco naos y estas se hazen a la vela de aqui quando en el memorial digo. Por ser tan breve el tiempo y parecerme qu'el envajador del Emperador no podria llegar para este tiempo, aviendo de proveerse de las cosas y de la manera que en el memorial digo, que por ser la yda destos envajadores con brevedad tan importante al bien de la cristiandad, que Su A. fuese servido de querer darnos un galeon o caravela por nuestro flete y un piloto, para que sy estos envajadores no llegasen antes de partir las naos, que se pudiesen embarcar en aquel galeon o caravela y seguir su derrota derechos a Ormuz con cartas de Su A. para qu'el capitan de Ormuz los aviase como es razon. A esto qu'es lo que mas importa, pues va en ello la brevedad de un año, me ha respondido que no es possible poder hazer este viaje por esta manera, y que viniendo para yr en las naos de la armada que se les dara buen aviamiento y cartas para el Visorrey de la India y para el capitan de Ormuz pero que otra manera de viaje no se puede hazer en nynguna manera. Yo he dicho a Su Al. que en vida del Ser^{mo}. Rey don Joan, qu'esta en gloria, partieron de aqui caravelas para la India por todo el mes de abril y llegaron en salvamento. Con todo esto, Su Alteza se ressume en que no puede ser. Yo entiendo qu'este negocio es recelo que tienen de qu'esta navegacion no se descubra por parte de V. Mag^d. de manera que puedan yr sus vasallos a Maluco, qu'es donde viene el clavo, y que no avra remedio de persuadilles otra cosa, porque ya la otra vez que V. Mag^d. me scrivio sobre esta materia trate esto mismo y no pude hazer nada por este respecto, porque siempre he tenido duda poder llegar aqui estos envajadores al fin de hebrero o principio de marzo, qu'es quando conviene llegar para tener buen aviamiento. Y en esto no tengo mas que dezir. De que pues por ese memorial entendera V. Mag^d. que no es necessario ny conviniente ynviar cavallero con esta envajada, syno hun hidalgo de buena edad y salud para sufrir

el trabajo que en ella se ha de pasar, y de buen entendimiento para savella guiar, digo que sy V. Mag. no ha ya proveido del, advierto a V.Mag^d. de qu'este secretario que yo truje aqui para esta envajada es un hidalgo de treinta y cinco anos, robusto y sano y hombre de avilidad porque ha visto mucho y tiene mucha platica de las cosas de la India y es muy buen latino y frances y italiano, de manera que en todas lenguas scrive. Sy a V. Mag^d. le pareciere que puede servir, aqui esta en el camino, qu'es hombre de quien se puede hazer toda confiança. Y Nuestro Señor la S.C.R. persona de V.Mag. guarde con acrecen-tamiento de mayores reynos y señorios como los vasallos y criados de V. Mag^d. lo desseamos. De Lisboa vij de henero 1567.

manu propria : S.C.R. Mag^d., besa los pyes de V. Mag^d.. su umilde vasallo y cryado.

signé : don a° de tobar

Adresse : A la S.C.R. Mag^d. del Rey
Apostilles : De Lisboa A su Mag^d.
 Don Alonso de Tovar de vij de enero 1567
 recibida en xiiij del mismo
d'une autre main : En recomendacion de su secretario
 para conducir una expedicion a la India
Original : Est. 385, f. 172
Copie : Lusitana I, f. 208

V

RAPPORT DE D. ALONSO DE TOVAR SUR LE VOYAGE DE PORTUGAL EN PERSE 7 janvier 1567

Respondiendo a la diligencia que Su Mag^d. me ynvia a mandar que haga acerca del negocio de los envajadores que Su. Mag^d. y el Ser^{mo}. Emperador quieren ynviar al Xatama Rey de la Persia, la particular relacion demas de lo que a Su Mag^d. en mi carta scrivo es la siguiente.

Las naos del Ser^{mo}. Rey de Portugal que parten para la India cada ano van en marzo de quinze del mes adelante, y a las vezes toman una semana de abril, y esto es por culpa del tiempo, y de aqui nynguna nao destas va a la Persia. Y sy tiene el Ser^{mo}. Rey algun negocio que le importe con el Rey de Persia, ynvia los recaudos el Viso Rey que tiene en la India al capitan que de Su Al. esta en Ormuz con navios que de Goa, donde esta el Visorrey, parten dos vezes al año para Ormuz. Y Ormuz esta junto a la Persia legua y media y no mas, y es ysla y esta puesta en el rio Eufrate. El tiempo en que parten los navios que de Goa van a Ormuz es dos vezes al año : la una es de diez de noviembre hasta en fin de deziembre y la otra es en fin de marzo. Tardan en llegar un mes poco mas o menos ; los navios que parten en fin de marzo tardan en llegar quarenta o cinquenta dias y estos toman el cabo de Rosalgate, y los que parten el

ybierno van costeando la India qu'es mejor camino hasta embocar el estrecho de Ormuz.

El ser^{mo}. Rey no tiene envajador ordinario en la Persia, y a los que alla ynvia no les señala salario limitado para cada ano mas dan les dos o tres mill ducados para ponerse en orden, y lleba(n) un credito del Rey para que en Ormuz le den o necessario, y desde ally le proveen muy bien los mercaderes que van y vienen a la corte del Rey, los quales todos tienen trato en el aduana de Ormuz de muchas mercaderias que ally llevan cada anno. Desde Ormuz a donde esta el Rey de la Persya se va todo por tierra firme y tardan en llegar a su corte treinta dias poco mas o menos, de manera que desde la corte del Rey de Persia hasta donde esta el Visorrey de la India se camina en dos meses. Syendo necessario dar avisos a Su Mag^d., por tierra ay muy buen aparejo porqu'el capitan de Ormuz se concierta con Judios que ally ay para este efecto y con ellos se ynvian, y para seguridad de que cumplan dexan sus mugeres, hazienda y hijos en prendas al dicho capitan, y vienen a salir al mar de Levante a Alexandria y de ally pasan por mar a Venecia y de Venecia a esa corte. Los envajadores qu'el Ser^{mo}. Rey acostumbra a ynviar al Xatama o Rey de Persia son hombres honrados y plasticos en negociar y no cavalleros, porque alla no saven quienes son unos o otros.

La lengua en qu'el Rey de Portugal scrive al de Persia es en persio de que en Ormuz ay muy buenos scrivanos y en Goa tambien los tienen los Visorreyes, y ellos saven ya el estilo de sus titulos y a ellos se deven dar las cartas para que las trasladen. El tratamiento del Rey de Portugal con el Rey de Persia es por Alteça, y en el principio de las cartas donde se pone la cortesía se le ponen sus titulos porqu'es assi su costumbre.

El Rey de Portugal acostumbra por sus Visorreyes de screvir a los grandes de la Persia y ynviarles presentes y tambien les escribe en la lengua de Persia, y aora no ay en este reyno persona que sepa particularmente quienes son y como se llaman, porque se mudan o son muertos los que a la sazón eran. Son algunos dellos reyes de ducientos o trecientos mill ducados de renta. Deve Su Mag^d. escrevir a tres o quatro dellos, y en la India o en Ormuz se savra quienes son los privados que al presente son, y alla se les pondran sus titulos segun su costumbre.

Tiene el Ser^{mo}. Rey de Portugal paces con el Rey de Persia que se guardan enteramente, y a los mercaderes persas en Ormuz y en la India les hazen mucha cortesía y lo mesmo hazen a los Portugeses.

Y queriendo Sus Mag^{des}. ynviar presentes al Rey de Persia como parece que se deva hazer porqu'es assi su costumbre, lo que mas estimado alla ay son *armas doradas y armas blancas que sean mas hermosas que recias y espadas e rodela, escaletas muy ricas, damascos rojos y terciopelos rojos y verdes y rasos rojos*, y no porque alla no los ay syno porque los de aca son mejores y huelgan con ellos, *tapizeria muy rica, pieças de plata doradas que sean grandes y algunas cosas de la India que se pueden alla comprar como panos de la India, menjuy, palo de aguila y otras cosas*. Y de todo se suele ynviar a sus privados, pero diferenciandose el presente del Rey en cantidad y qualidad de los demas. La cantidad de todo el presente que ambas las Mag^{des}. pueden ynviar ha de ser de valor de diez mill ducados, contando lo que de aca fuere y lo que alla se ha de comprar, digo en la India.

Los envajadores que de Sus Mag^{des}. fueren, conforme a como de aca acostumbran ynviar han de yr duplicados, porque la tierra de la Persia es calidissima y mueren muchos de los que aca van. Cada envajador ha menester para su camino y costas de demas quatro mill ducados, y para Ormuz aqui ay mercaderes que daran creditos porque tienen ally sus fatores. Uno se que se llama Teodosio Enriquez, otro ay burgales

que se llama Ventura de Frias, que tiene ay respondencia con Joan de Curiel de la Torre. Este tiene un hermano en la India mercader y es persona que aqui por orden de Joan de Curiel podra remediar facilmente de credito, de la cantidad que Su Mag^d. mande.

Demas de todo esto yo he sido informado muy particularmente deste negocio de la navegacion, y dicen me que aun qu'estos envajadores que han de partir de aqui, no partan en marzo con las naos de armada que parten en marzo, las quales por yr muy cargadas y llevar mucha gente y ser ecesivos navios de grandes van muy d'espacio, que queriendo el sr carl. Infante, la mejor navegacion que se podria hazer y con mas brevedad, qu'es lo que mas importa, seria ynviar estos envajadores y presente en una caravela o galeon ; que ay aqui harta comodidad de dallo y meter un piloto que no toque la India ny Mazanbique, qu'es donde las naos hazen alto antes de llegar a Goa, y este galeon o caravela dentro de quatro meses podria llegar a Ormuz ; que en hazerse assi recibirian Sus Mag^{des}. mejor obra que en hazerse de otra manera porque assi se acortan mas de quatro meses, y Su Mag^d. puede screvir al capitan de Ormuz pidiendole y mandandole todo lo que tocasse a su servicio acerca del aviamiento destos envajadores, y aca screvir le encargue el Ser^{mo}. Rey lo mismo. Aqui ay pilotos para este efecto, pero es necessario que forçosamente la partida desta caravela o galeon sea antes qu'entre mayo, porque sy mayo entra no se puede hazer el viaje.

Original : Est. 385, f. 55.

Copie : Lusitana I, f. 209-210 ^a.

^a La copie ne présente, outre des différences d'orthographe, que de rares fautes de transcription, sans importance (hormis *Indios* au lieu de *Judios*).

Au dos de l'original : *Relaçion del viage de Portugal a la Persia que la embio don Alonso de Tovar a vij de Enero 1567*

Au dos de la copie faite pour Maximilien II :

Relacion que embia Don Alonso de Tovar del viage de Portugal a Persia

Relatio Don Alphonsi de Tobar de itinere ex Portugallia in Persiam

Allata cum l(ite)ris d(omi)ni Adami a Dietrichstain de 23 Januarii 1567

2 Martii 1567

VI

MICHEL ČERNOVIĆ A MAXIMILIEN II
de Vienne, 1^{er} janvier 1567

Sacr^{ma}. Cesa. M^{ta}. Signor mio clement^{mo}.

Quantto al presentar il Persiano, saria al mio parer un belisimo zacho di maglia che fuse in tuta bonta et belezza, et dui orologi che uno fose ingegenosisimo et alttro schietto et che solamente sonase le hore, ma bisogna che le casse de detti orologi dove intraria rame indoratto fose argento indoratto, perche a donar rame indoratto e cosa vergognosa in quei paesi. Di piu dui archibusi di roda piculi che fuseno in tutta belezza et uno archibuso longo belisimo, tutti con le fiaschi de argento. Et apreso qualche alttra cosa di Alemagna che fose ingegnosa che parese a V. M^{ta}. Ces. fose degna di ttal prinzipe, perche si dilettaano asai de le cose ingegnose. Et sopra modo li saria a caro a veder una imagine de la M^{ta}. V. Ces. overo ritratto et de la M^{ta}. de la Imperattrize mia S^{ra} cl^{ma}., ancora che fuseno in picul quadro et fatti per mano di bon pittor, perche lui si diletta molto di pitture.

A tre o quattro de li sui conseglieri, qualche quanttita de dinari quali si dispensara secondo rigedera la ocasion, et apreso qualche copa de argento indoratta, perche mi ricordo che il Turco mandò gran quanttita de coppe per li sui ambasciatori in Persia per donar a tutti quei ministri del Persiano et dicevano che li avevano molto a care. Questo e quantto mi par a me remetendomi pero al sapientissimo iudicio de la M^{ta}. V. Cesa.

Desidero che sia notatto nela mia instrucion dove avero di aspetar io salvo condotto dal Persiano.

Et bisognandomi favor et ayutto de uno o de piu conseglieri del Persiano per ottegnir tanto quantto V. M^{ta}. desidera, se li debo prometer uno donattivo che li sara datto tutto in tuna volta over tantto al ano. Et si io vedese che'l Persiano non volese far guera al Turco et pensase che prometendoli una suma de dinari ogni anno sotto nome di presentte, lui al incontro mi dovese prometer et in efetto atender de farli continua guerra, in tal cazo V. M^{ta}. Ces. sia contentta di comandar quantto debo oferir, perche Persiani per li dinari fano ogni cosa piu che Turchi. Mi ricordo aver letto neli libri secretti di Venetiani che loro mandorno a Usun Hasan re di Persia ambasciator Iosefatt Barbaro l'anno 1462, et convenero con lui di darli ogni anno 100 m. ducatti che fazese guera al Turco et per moltti anni pagavano ditti dinari. El re di Persia ditto fece guerra a Muhamett Turco di sorte che a li Venetiani fu molto utile tal guerra di Persiano et conservorno il resto che tengono fino il di di oggi.

Et de piu se io debo procurar che'l Persiano deba mandar per tegnir suo ambasciator nela cortte di V. M^{ta}. Ces. et prometter che la M^{ta}. V. Ces. tegnira il suo in quella, et in caso che li fioli del Baiazitt fuseno vivi, come si dice et come facilmentte pottria eser, se io o da procurar di aver uno di esi et menarlo a la M^{ta}. V. Ces., perche quando uno di esi fioli fose qui saria grandisimo utile al Persiano et a la M^{ta}. V. Ces., perche mai bastaria l'animo al Selim andar in persona ne in Persia ne manco in Ungaria per alcun modo, perche de li sui medesimi averia paura che non lo tradiscano.

Io vado fin a Portogalo con .4. servitori et uno medico et la guida, et come saro in ditto logo mi bisognara che trovi piu persone per reputacion de la M^{ta}. V. Ces. et vestir me et li mei omeni onorattamente come si convien, et non so quanta distanza

sia. Et quando mi mancasse dinari non saperia dove poderli trovar, et saria contra la reputtacion quando nel loro paesi me mancasse dinari.

Per tantto umilissimamente suplico a la M^{ta}. V. Ces^a. che consideri ogni cosa con il suo sapientissimo iudicio et comandi che mi sia dato si per vestir come per le spese tanto che mi posa bastar.

De piu suplico umilissimamente a la M^{ta}. V. Ces. sia contentta di comandar che mi siano pagatte li mei avanzi et dato mi salario per uno anno, perche di sette mesi sono creditor et cusi per .5. mesi saria de piu asoche posa pagar partti di mei debitti inanzi la mia parttita, et che la espedicion mia sia fatta quantto piu presto asoche al tempo posa eser dove bisogno.

Quantto poi a me io per sempre mi ricomando a la bona grazia de la M^{ta}. V. Ces^a. mia mogle et fiola, servitore umilissime di V. M^{ta}. Ces^a. Ancora insieme suplicando che si degna in questo mezzo arecomandarle a la M^{ta}. de la Imperatrice mia Sig^{ra}. Clementt^{ma}. ne mi ocore alttro se non pregar divina M^{ta}. che conservi felicissima V. M^{ta}. Ces^a., a la qual umilissimamente baso le sacre mane. Da Viena a di primo genaro 1567.

De la Sac^{ma}. V. M^{ta}. Ces.
Umilissimo et fidelissimo servitore
signé : Michel Zarnovichio Macedonico

Autographe : Persica I/A, f. 63-64

VII

MAXIMILIEN II A GEORG GIENGER de Troppau, 31 janvier 1567

Maximilianus secundus etc.

Honorabilis docte fidelis nobis dilecte. Intelleximus ex literis tuis 18 die jam exeuntis mensis Januarii datis non solum deliberationem abs te habitam cum Michaële Zernovitz de legatione Persica hoc tempore quo cogitamus cum Turcharum principe de pace tractare prosequenda vel omittenda, verum etiam rationes quas ipse in hac materia humiliter adduxisti et praesertim tertiam illam viam quam proposuisti ut scilicet hoc confoederationis et amicitiae negotium per mediatorem aliquem ut put Ser^{mum}, Regem Portugalliae Persae proponeretur, atque in eo etiam animadvertimus te rem omnem pro tua eximia solertia rerumque usu valde sapienter et accurate perpendisse. Quare hanc quoque praeclaram operam tuam benigno et grato abs te animo suscipimus.

Et praeterea te latere nolumus quod posteaquam cognovimus non solum nobilem fidelem dilectum nostrum Leonhardum ab Harras liberum baronem etc. ac te et praefatum Michaellem Zernovitz sed hos quoque consiliarios qui penes nos existunt in substantia unum denique sentire et consulere nempe quod tractatus pacis quem cogitamus si fieri queat cum Turcharum principe suscipere ac legatio Persica simul subsis-

tere nequeant, sed quod potius ab hac legatione ad praesens sit supersedendum, neque nos volumus ejusmodi consilium cum videatur esse tutissimum aspernari, sed expeditionem istam jam decretam saltem usque in mensem Septembrem differendam duximus. Interea nanque poterimus certius atque uberius edoceri de rebus Turcicis ac notibus Persarum, et quid nobis sperare liceat ex tractatibus pacis quos cum Turcarum Principe suscipere cupimus, et tum demum integrum nobis erit ex re nata consilium capere.

Quam resolutionem nostram per veredarium quem his diebus expediemus in Hispanias illico significabimus Adamo a Dietrichstain Ser^m. et Catholico Hispaniarum Regi referendam, ipsique insuper injugemus ut cum Ser^{ti}s. eius consilia conferat an non prestaret tuendae dignitatis et existimationis gratia, quemadmodum tu censuisti, priusquam oratores nostros ad Persam expediremus, quod viam ad futuros tractatus premuniremus medio et opere Ser^{mi}. Regis Portugalliae, ita ut is in primis tanquam ex se ipso, et quasi ignaris nobis et Rege Catholico, cognoscere studeret utrum etiam Persa ad ineundam cum utroque nostrum ejusmodi confoederationem et amicitiam inclinet necne, quum etiam illum ad talem societatem quaerendam adhortaretur, proponendo illi magnam utilitatem, quam inde percepturus esset rem. Et quando dicto Ser^{mo}. et char^{mo}. fratri ac patrueli nostro Regi Catholico hac ratio et via probabitur ut tunc ipse a Dietrichstain eandem etiam mox executioni demandari ac desuper cum Ser^{mo}. Rege Portugalliae tractari curet.

Id quod tibi benigne ad memoratas literas tuas ut scias quid consilii ceperimus in hoc negotio rescribere volumus. Datum Truppae ultima Januarii 1567.

Minute : Persica I/A, f. 97-98

VIII

«LO QUE EL EMPERADOR ESCRIBE SOBRE LA EMBAXADA DE PERSIA»

s. d. [février 1567]

Que vista la grande necessidad en que todos sus estados estan por las continuas guerras passadas contra el Turco, y quan poco y trabajoso de haver sea el socorro del Imperio y dudoso el de los otros principes y potentados christianos, teniendo a todo esto y a otras muchas cosas de no menos qualidad consideracion, juzga no poder sustentar ni continuar la guerra con las fuerças y reputacion que se debria contra un enemigo tan poderoso ; y que por esto conviene mas a su Mag^d. hazer paz o treguas con el Turco, como de lo uno o de lo otro se ha dado buena esperança por un criado suyo que ha buuelto poco dias ha de Constantinopla, y que assi ha dado orden a su embaxador para mover la platica y ver las condiciones con que el Turco querra salir a la paz o a las treguas, porque proponiendo se tales que su Mag^d. las pueda honestamente aceptar embiara alla a tratar y concluyr la dicha paz o treguas.

Por lo qual parece a su Mag^d. que la embaxada de Persia, como se tratava, sobreseyesse al presente, porque embiados embaxadores al Turco para tratar pazes y al

Persiano para persuadirle la guerra contra el dicho Turco, y no pudiendo ser ni estar estas cosas tan secretas que por espías y personas amigas de entrambos no se descubriessen, seria causa que el Turco y el Persiano se alterassen de ello y de que la platica con el uno o con el otro se deshiziesse y rompiesse, poniendoles en mucha diffidencia y clara sospecha ; de manera que hasta que se entienda en que ha de parar esta platica de las pazes, se interponga dilacion en la otra de la confederacion.

Aunque con todo esto, porque no cesse totalmente para en caso que no se efectuasse la paz ni la tregua y no se haya por lo dicho perdido tiempo y otras justas causas, parece a su Mag^d. que seria acertado, pareciendo a la del Rey lo mismo, que con el de Portugal se tratasse, para que el diesse orden a sus ministros en las partes mas cercanas de Persia que como de suyo y sin persuasion ni incitacion de nadie tentassen con el Persiano lo mismo que por la embaxada de aca se pretendia, persuadiendole y dandole a entender lo mucho que le convernía para su defensa y offensa del Turco hazer liga y confederacion con dos principes tan grandes, y esperança de que teniendo ellos por enemigo al mismo Turco, por ventura siendo combidados y reque-ridos de el, facilmente entrarian en una buena liga con el, para lo qual convendria embiar aca embaxadores suyos para el tal efecto. Porque allende de otros respectos seria tambien esto de mas reputacion para ambas Magestades. Y assi pareciendo bien a la Catholica, la Cesarea le suplica que sin perderse la ocasion del tiempo lo trate de comun mano luego con el Rey de Portugal, porque verna y estara en quanto su Mag^d. hiziere y concertare.

Est. 385, f. 54.

ABRÉVIATIONS

As Gavetas: *As Gavetas da Torre do Tombo*, 12 vols., Lisbonne, 1960 sqq.

Bibl: *Die Korrespondenz Maximilians II. I. Familienkorrespondenz 1564 Juli 26-1566 August 11. II. Familienkorrespondenz 1566 August 9-1567 Dezember 27*, bearbeitet von Viktor Bibl. Vienne 1916 et 1921 (Veröffentlichungen der Kommission für Neuere Geschichte Österreichs, 14 et 16).

Braudel: cf. note 6.

CDP: *Corpo diplomático português. Relações com a Cúria romana*, Lisbonne 1862-

CoDoIn: *Colección de Documentos inéditos para la historia de España*, Madrid.

CSP: *Calendar of State Papers*, Londres.

Est.: Archivo General de Simancas, fonds Estado.

HHStA: Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Vienne.

Koch: M. Koch, *Quellen zur Geschichte Kaiser Maximilians II in Archiven gesammelt und erläutert*, Leipzig 1857.

Lesure: Michel Lesure, *Michel Černović, «explorator secretus» à Constantinople (1556-1563)*, dans *Turcica*, XV (1983), p. 127-154.

Lusitana I: HHStA, fonds Lusitana I, liasse A.

Palombini: cf. note 2.

Persica I: HHStA, fonds Persica I, liasse A.

Wertheimer: Eduard Wertheimer, *Zur Geschichte des Türkenkrieges Maximilians II 1565 und 1566. Nach bisher ungedruckten Quellen*, dans *Archiv für Österreichische Geschichte*, 53 (1875), p. 43-101.

Žontar, Černović: Josef Žontar, Michael Černović, *Geheimagent Ferdinands I. und Maximilians II., und seine Berichterstattung*, dans *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchiv*, 24 (1971), p. 169-222.

Žontar, Služba: Josip Žontar, *Obveščevalna služba in diplomacija avstrijskih Habsburžanov v boju proti Turkom v 16. stoletju*, Ljubljana 1973 (Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti. Razred za zgodovinske in družbene vede. Dela, 18).

TABLE DES MATIÈRES

Maria de Lourdes Belchior, <i>AVANT-PROPOS</i>	7
Jean Aubin, <i>LIMINAIRE</i>	9-10
DUARTE GALVÃO	11-48
[<i>Arquivos do Centro Cultural Português</i> , IX, (1975), Paris, pp. 43-85.]	
L'APPRENTISSAGE DE L'INDE. COCHIN 1503-1504	49-110
I. Francisco de Albuquerque et le Samorin, p. 52. – II. La geste de Duarte Pacheco Pereira, p. 83.	
[<i>Moyen-Orient et Océan Indien</i> , XVI-XIX ^e s., 4, (1987), pp. 1-96.]	
LES FRUSTRATIONS DE DUARTE PACHECO PEREIRA	111-132
[<i>Revista da Universidade de Coimbra</i> , XXXVI, (1991), pp. 181-204.]	
L'AMBASSADE DE PRÊTRE JEAN À D. MANUEL	133-182
I. Les premiers contacts luso-éthiopiens, p. 133. – II. La reine Eleni et le métropolitain Marqos, p. 140. – III. Le marchand Mateus, p. 151. – IV. Le passage de Mateus en Inde, p. 159. – V. Mateus et la cabale contre Albuquerque, p. 169.	
[<i>Mare Luso-Indicum</i> , 3, (1976), pp. 1-56.]	
LE PRÊTRE JEAN DEVANT LA CENSURE PORTUGAISE	183-210
[<i>Bulletin des Études Portugaises et Brésiliennes</i> , 41, (1980), pp. 33-57.]	
DAMIÃO DE GÓIS DANS UNE EUROPE ÉVANGÉLIQUE	211-235
[<i>Humanitas</i> XXXI-XXXII, Coïmbre, (1979-1980), pp. 197-227.]	
DAMIÃO DE GÓIS ET L'ARCHEVÊQUE D'UPSAL	237-307
I. Les voyages de Damião de Góis, p. 238. – II. Les missions en Pologne, p. 245. – III. Les randonnées imaginaires, p. 253. – IV. L'amitié de Johannes Magnus, p. 259. – V. La connaissance du Nord chez Damião de Góis, p. 276. – VI. Damião de Góis et l'œuvre des Magnus, p. 295.	
[<i>Damião de Góis, humaniste européen</i> , Fondation Calouste Gulbenkian, Paris, 1982, pp. 245-330.]	

LE CAPITAINE LEITÃO. UN SUJET INSATISFAIT DE D. JOÃO III	309-369
I. Au service de D. Manuel, p. 310. – II. Les contacts avec Juan de Zúñiga, p. 318. – III. L'enseignement de l'ordonnance, 1526-1529, p. 323. – IV. Le voyage et ses suites. p. 338. – V. Le sens d'une carrière, p. 342. [<i>Revista da Universidade de Coimbra</i> , 29, (1983), pp. 87-152.]	
LA NOBLESSE TITRÉE SOUS D. JOÃO III. INFLATION OU FERMETURE ?	371-383
[<i>Arquivos do Centro Cultural Português</i> , XXVI, (1989), pp. 417-432.]	
LA MISSION DE ROBERT BRANSETUR. FRONTIÈRE DU DANUBE ET ROUTE DE BASRA	385-405
[<i>A Tudomány Szolgálatában Emlékkönyv Benda Kálmán 80 születésnapjára</i> , Budapest, 1993, pp. 47-61.]	
PER VIAM PORTUGALENSEM. AUTOUR D'UN PROJET DIPLOMATIQUE DE MAXIMILIEN II	407-446
[<i>Mare Luso-Indicum</i> , 4, (1980), pp. 45-88.]	

ESTE VOLUME *LE LATIN*
ET L'ASTROLABE, DE JEAN AUBIN,
ORGANIZADO E SUPERVISIONADO
TECNICAMENTE POR LUIZA BRAZ DE
OLIVEIRA, FOI COMPOSTO, IMPRESSO
E ENCADERNADO NAS OFICINAS GRÁ-
FICAS DE BARBOSA & XAVIER, LIM-
TADA, BRAGA (PORTUGAL). INICIADA A
COMPOSIÇÃO EM JANEIRO DE MIL
NOVECENTOS E NOVENTA E SEIS,
ACABOU DE IMPRIMIR-SE AOS DEZ DO
MÊS DE FEVEREIRO DO ANO DE MIL
NOVECENTOS E NOVENTA E SETE.

Depósito legal n.º 107971/97